TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
40970

# REVUE

DES

# DEUX MONDES.

III^e ANNÉE.

IMPRIMERIE DE AUGUSTE AUFFRAY,

PASSAGE DU CAIRE, N° 54.

COLLEGE LIBRARY.

# REVUE

DES

# DEUX MONDES.

TOME QUATRIÈME.

**PARIS.**

AU BUREAU, RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6.

1831.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
40970

# REVUE

DES

# DEUX MONDES.

## Voyages.

## UN ÉPISODE

DU

## VOYAGE DE L'ASTROLABE.

La corvette *l'Astrolabe* comptait onze mois de campagne lorsqu'elle arriva devant Tonga-Tabou. Elle venait d'opérer la reconnaissance suivie de trois cent soixante lieues des côtes de la Nouvelle-Zélande, et sur ces plages orageuses elle avait été maintes fois exposée aux dangers les plus imminens. A son arrivée même à Tonga-Tabou, des circonstances qu'il était aussi impossible de prévoir que de prévenir, la jetèrent sur les récifs qui bordent le canal de l'est. *L'Astrolabe*

resta suspendue pendant quatre-vingt-seize heures au bord de ces masses verticales de coraux, et sans cesse menacée de sa ruine par les lames du large qui venaient battre contre ses flancs. Durant tout ce temps, son salut ne tint qu'à un fil, car il suffisait de la rupture d'un seul anneau de ses chaînes ou du morceau de corail auquel chaque ancre avait mordu, pour la livrer à une destruction complète. Échappée enfin, comme par miracle, à cet affreux péril, l'expédition put mouiller dans l'intérieur du hâvre de Pangaï-Modou; les avaries furent réparées du mieux qu'il fut possible : déjà même le capitaine d'Urville déterminé, malgré ses pertes, à poursuivre son plan de campagne, se flattait de reprendre la mer sans éprouver d'autres obstacles, lorsque la trahison des naturels vint exposer *l'Astrolabe* à de nouveaux dangers. M. d'Urville, dans son journal, raconte ainsi qu'il suit les diverses circonstances de cet épisode.

..... (12 *mai* 1827.) Toute la soirée le navire fut environné par un grand nombre de pirogues, et l'on eut beaucoup de peine à empêcher les naturels de pénétrer dans son intérieur. Plus impatiens qu'ils ne l'avaient encore été, les uns se glissaient sous les filets d'abordage, d'autres par les sabords ou par derrière les sentinelles, afin d'échapper à leur surveillance. M. Jacquinot et moi nous étions souvent obligés d'aller prendre par le bras ces hôtes indiscrets et de les forcer à sortir de la corvette, cérémonie qui n'était nullement de leur goût, et qui manquait rarement de nous attirer tout leur ressentiment. Ce métier était pour nous-mêmes fort désagréable, et notre position au milieu d'une population aussi nombreuse et aussi entreprenante pouvait devenir critique avec un équipage sur lequel je devais médiocrement compter. Aussi j'aspirais vivement après l'instant où *l'Astrolabe* serait hors des récifs de Tonga.

Fatigué des travaux et des soins de la journée, je m'étais couché sur une cage à poules, et je sommeillais depuis une demi-heure, lorsque à neuf heures environ je me suis éveillé par l'honnête Langui, qui m'apportait une

lettre de M. Thomas, et me priait d'en prendre immédiatement connaissance. Après m'avoir remercié des présens que je lui avais envoyés, ce missionnaire me prévenait du dessein qu'avaient formé plusieurs matelots de *l'Astrolabe* de quitter leur navire, pour demeurer avec les naturels, afin que je pusse prendre à cet égard telles précautions que je jugerais convenables.

Cet avis me fit faire de tristes et sérieuses réflexions. Par une suite naturelle de l'indifférence extrême qu'avait apportée à l'armement de *l'Astrolabe* l'autorité principale de Toulon, il m'avait été impossible de composer l'équipage de cette corvette d'une manière satisfaisante. Pour le compléter, malgré ma répugnance, j'avais été obligé de recevoir des hommes arrêtés pour vols ou désertions et des sujets mal notés. Dans les deux expéditions de *l'Uranie* et de *la Coquille*, la première, dès sa seconde relâche, avait laissé près du quart de son équipage au Brésil, et la seconde, en moins d'un an, avait perdu quatorze hommes de la même manière dans les nouveaux États de l'Amérique méridionale. Les aventuriers qui s'étaient embarqués sur *l'Astrolabe* comptaient pour la plupart en faire autant; mais je déjouai leurs projets en les transportant immédiatement par une traversée de quatre mille lieues des rochers de Ténérife aux plages de l'Australie. L'ordre et la discipline sévères établis dans la colonie de la Nouvelle-Galles du sud n'offrirent pas à ces individus les mêmes attraits que les États naissans de l'Amérique méridionale où le plus mauvais sujet de l'Europe peut se flatter de parvenir. Plus résolus que les autres, deux seulement désertèrent leur navire à Port-Jackson, encore je réussis à les faire rentrer à leur poste.

Le caractère âpre et sauvage des Nouveaux-Zélandais, leur vie active et guerrière, surtout la nature du climat et le régime frugal de ces peuples convinrent encore moins à nos matelots marrons. Je ne me dissimulais point que sous ce rapport la relâche de Tonga-Tabou devait offrir plus de dangers à la mission. Mais je ne comptais faire sur cette île

que le séjour rigoureusement nécessaire pour régler les montres, acheter des vivres frais et remplacer l'eau et le bois consommés. Or, j'avais calculé que cinq jours me suffiraient pour ce triple objet. Cet espace de temps était tellement limité, et il eût été si activement employé, que nos marins n'eussent pas eu le temps de songer à leur désertion, ou du moins d'en préparer les moyens.

Les tristes journées passées sur les récifs et la relâche prolongée qui en était devenue la suite inévitable, avaient complétement dérangé mes combinaisons. Les matelots avaient eu tout le temps de s'aboucher avec les chefs de Tonga; quelques-uns connaissaient déjà plusieurs mots de la langue. D'ailleurs les Anglais établis sur l'île ne demandaient pas mieux que de servir d'interprètes aux uns et aux autres. Quelques-uns de ces Anglais, déserteurs eux-mêmes de leurs navires, encourageaient sans doute les Français à suivre leur exemple, et peignaient leur propre félicité sous de brillantes couleurs. Enfin, les chefs, jaloux d'attacher des Européens à leur service, n'epargnaient ni promesses ni séductions pour les engager à se fixer parmi eux. Il n'en fallait pas tant pour égarer des individus qui ne tenaient nullement à leur patrie, qui n'avaient aucune sorte d'attachement pour leurs officiers, et qui, en échange des dangers, des fatigues et des privations d'une longue et pénible campagne, voyaient s'ouvrir devant eux la perspective d'une existence douce et oisive au sein de toutes les jouissances physiques. Le complot fut tramé, et il est probable que plusieurs chefs y trempèrent, puisqu'il parvint à la connaissance des missionnaires établis à plus de dix milles de notre mouillage.

Je ne pouvais douter de l'existence d'un complot, car, dès l'époque où, suspendus le long des brisans, nous n'attendions que l'instant où le navire s'engloutirait dans les flots, je savais que des hommes avaient poussé l'oubli de leurs devoirs et de tout sentiment d'honneur jusqu'à témoigner ouvertement le désir de voir périr leur bâtiment, dans l'espoir d'aller vivre avec les naturels. Toutefois j'avais pris

le parti de dissimuler, et je bornai mes mesures à abréger autant que possible la relâche, afin de diminuer les chances de la désertion.

Certainement, si mon but eût été d'imiter simplement la marche de quelques-uns de mes devanciers, en parcourant des mers ouvertes et en évitant l'approche des terres, je n'eusse pas hésité à laisser à Tonga-Tabou les mauvais sujets qui voulaient nous abandonner, et j'eusse été bien aise de purger *l'Astrolabe* de leur présence. Mais, nonobstant les pertes que nous avions faites sur les récifs, je tenais à poursuivre mon plan de campagne : de longues et périlleuses explorations nous restaient à exécuter, et je devais m'attendre à des manœuvres forcées et imprévues. Il s'en fallait déjà de beaucoup que l'équipage fût en état de manœuvrer au gré de mes désirs; je ne pouvais donc priver *l'Astrolabe* d'un certain nombre de bras, sans compromettre la suite de nos opérations. D'ailleurs c'eût été offrir un exemple dangereux au reste des matelots, et m'exposer à les voir tous disparaître l'un après l'autre dans les relâches subséquentes.

Tout bien considéré, je m'arrêtai au parti suivant, comme le plus convenable dans la circonstanee. Ce fut de partir le lendemain matin, au lieu d'attendre au surlendemain, comme j'en avais d'abord le dessein. Dans mon opinion, cette mesure devait suffire pour renverser les projets des déserteurs, car j'avais tout lieu de penser que ces projets devaient s'effectuer dans le cours de la journée suivante qui était un dimanche, et pour laquelle j'avais promis à une partie de l'équipage la permission d'aller se promener sur Pangaï-Modou.

Je ne fis part de cette résolution ainsi que de l'avis qui l'avait motivée qu'à M. Jacquinot, en lui recommandant le plus profond silence. En même temps je lui donnai l'ordre de préparer dès le lendemain matin, mais sans bruit et sans appareil, comme si l'on eût voulu simplement tenir le navire tout prêt pour le lundi, afin qu'il ne restât plus rien à faire à l'équipage dans le cours de la journée. Enfin pour la nuit, la

surveillance la plus active fut enjointe aux officiers de service.

(*Dimanche*, 13 *mai*.) Le ciel paraissait favoriser mes projets, une petite brise de sud-est s'était élevée; c'était le vent le plus favorable pour nous pousser hors de la rade : aussi je comptais mettre à la voile vers dix heures, moment où la marée basse me permettrait de distinguer plus clairement la position et l'étendue des brisans.

Aussitôt le branlebas fait, la chaloupe avait été envoyée sur l'ancre du nord pour la relever; mais comme elle offrait trop de résistance, nous avions filé la chaîne de tribord, au moyen d'un ajust avec un orin, et nous avions relevé la chaîne et l'ancre de babord avec le navire. A sept heures, elle se trouva haute. Nous avions ensuite viré sur la chaîne de tribord, et nous avions tenu bon à long pic. Immédiatement après, la chaloupe avait été embarquée.

Pour mieux en imposer aux naturels comme aux matelots sur le but de ces manœuvres, selon la coutume, le chef de timonnerie Jacon avait été envoyé à terre au point du jour, pour observer les marées. Je n'avais fait aucune démarche pour rappeler à bord M. Dudemaine, qui, depuis la veille, se trouvait en partie de plaisir chez un ami, et je comptais même ne recevoir cet élève qu'au large, où il serait venu nous rejoindre. La suite des événemens fera voir que dans ce cas il eût été probablement réduit à rester parmi les sauvages.

Depuis le matin, la corvette était entourée d'un nombre de pirogues plus considérable que nous n'en avions jamais vu, et je veillais attentivement à éloigner du bord tous les chefs qui n'étaient pas pour nous d'anciennes connaissances. Suivant son habitude, tout entier à ses marchés, Tahofa[1] s'était tenu assis sur le bastingage de babord pour les diriger en personne. A huit heures et demie, il s'avança brusquement vers moi, et me pressa instamment d'acheter plusieurs beaux cochons qui venaient d'arriver dans une pirogue. Tout avait réussi jusqu'alors au gré de mes désirs, et je crus que rien

[1] *Voyez*, pour plus de details sur ce chef, la 1re livraison de juillet.

ne pouvait me forcer plus long-temps à la dissimulation. En conséquence, je fis répondre à Tahofa, par l'Anglais Read, que je n'avais plus besoin d'aucune sorte de provisions, que le navire allait mettre à la voile, et que je lui faisais mes adieux. Sur cela, Tahofa prit ma main, et la serra avec amitié, d'un air qui semblait même vivement ému; il en fit autant à l'égard de tous les officiers présens sur le pont; puis il sauta lestement dans sa pirogue, et alla débarquer sur Pangaï-Modou.

Au même instant, toutes les pirogues qui environnaient *l'Astrolabe* poussèrent au large : l'on eût dit qu'elles exécutaient ce mouvement à un signal convenu, tant il fut rapide et simultané. J'en fus surpris et en même temps satisfait, dans l'espoir que nous allions être bien plus libres dans nos manœuvres par l'absence des naturels. D'ailleurs, comme je connaissais la haute influence de Tahofa, je présumai qu'il n'avait pas voulu qu'aucun marché eût lieu à bord, et qu'il avait donné des ordres en conséquence. J'avais remis à Read quelques objets que je lui avais promis, ainsi qu'une médaille en bronze de l'expédition, et cet Anglais avait disparu quelques minutes avant Tahofa.

Un instant auparavant, j'avais chargé M. Jacquinot d'envoyer le bot (le plus petit canot) à terre avec deux hommes, pour ramener Jacon; mais cet officier m'avait fait observer qu'il n'avait pas eu le temps de faire faire la provision de sable habituelle pour nétoyer le pont; et comme la yole devait rester à la mer pour marcher en avant du navire, et éclairer sa route, sous la direction de M. Lottin, il me proposa de l'expédier avec un nombre suffisant de bras, pour faire promptement une petite provision de sable. Cette observation me parut juste, et je priai seulement M. Jacquinot de placer un élève dans le canot pour surveiller les hommes et accélérer leur travail, en lui enjoignant de ne pas rester plus d'une demi-heure à terre. Ce canot était parti et arrivé au rivage quelques minutes avant les naturels.

Neuf heures avaient sonné, et je venais de descendre dans

ma chambre pour déjeuner à la hâte avant l'appareillage, lorsqu'un bourdonnement confus et général me rappela précipitamment sur le pont. On me dit alors que les naturels, réunis en force sur la pointe de Pangaï-Modou, avaient attaqué nos hommes, et tentaient d'enlever l'embarcation. Je saisis ma lunette, et je distinguai sans peine quelques uns de nos hommes luttant contre une masse compacte de sauvages, et ceux-ci qui s'efforcaient d'entraîner à la fois et le canot et les matelots.

On me proposa et je fus moi-même un instant tenté de faire tirer un ou deux coups de canon sur la plage; mais une réflexion subite m'arrêta : ou je ferais viser sur le rassemblement, ou les coups seraient dirigés par dessus la tête des naturels; dans le premier cas, je risquais de tuer des Français avec les sauvages; dans l'autre, ce n'était qu'un vain épouvantail pour des insulaires aussi aguerris contre l'effet des armes à feu.

Je préférai faire embarquer vingt-trois hommes dans le grand canot, et les détacher à la poursuite des ravisseurs, sous les ordres de MM. Gressien et Paris : M. Gaimard voulut se joindre à eux. Cette opération fut promptement exécutée; mais je n'avais pas voulu laisser partir ce détachement sans l'armer complètement de fusils, de sabres, de piques et de munitions : cette précaution avait entraîné vingt minutes environ de retard.

Durant ce temps, les naturels, au nombre de plus de cinq cents, redoublant de vitesse et d'efforts, avaient réussi à faire filer les hommes, le canot et ses agrès, de Pangaï-Modou à Manima, Oneata, et même sur Nougou-Nougou. Vainement M. Gressien, par une manœuvre habile, avait voulu leur couper la retraite en se dirigeant de suite sur Oneata; malgré toute la diligence qu'il fit, les fuyards s'étaient déjà soustraits à sa poursuite, et ceux qui étaient restés en arrière traversèrent l'entrée du Lagon, et passèrent sur la rive de Hogui.

D'ailleurs, le grand canot tirant trop d'eau, fut arrêté par

les récifs à une grande distance du rivage, et nos hommes furent obligés de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture pour aborder sur l'île. Il en fut de même quand ils voulurent passer d'Oneata à Nougou-Nougou.

Des naturels en petit nombre, et c'étaient sans doute les champions les plus déterminés, s'approchaient de temps en temps fort près des Français, en gambadant et en faisant toutes sortes de grimaces, comme pour provoquer leurs ennemis et se moquer d'eux. Quelques coups de fusil furent tirés sur ces insolens et téméraires sauvages; mais leur promptitude et leur mobilité étaient telles qu'on ne pouvait les ajuster, et leur audace resta impunie.

Du bord, et la lunette à la main, je suivais attentivement les moindres mouvemens des deux partis; souvent je frémissais d'inquiétude en voyant que nos matelots, au lieu de se maintenir en troupe serrée, se disséminaient de tous côtés, et s'exposaient isolément et presque sans défense aux coups des sauvages. Sans aucun doute, si ceux-ci avaient su tirer parti de cette faute, les Français eussent été exterminés l'un après l'autre, sans qu'il en eût échappé un seul. On doit juger de quel poids mon âme fut soulagée quand je vis les naturels céder enfin le champ de bataille à leurs ennemis, et disparaître dans les bois.

Nous vîmes alors nos hommes traîner la yole, que les sauvages, dans leur fuite, avaient été obligés d'abandonner sur le récif entre Pangaï-Modou et Manima. Ils eurent beaucoup de peine à la remettre à flot; quand ils y eurent réussi, ils se rembarquèrent dans le grand canot, et se dirigèrent sur la pointe de Pangaï-Modou. Alors j'envoyai MM. Guilbert, Sainson, Bertrand et Imbert pour renforcer le détachement et donner à M. Gressien l'ordre de mettre le feu à toutes les maisons qu'il trouverait; car j'étais convaincu que ce moyen seul pourrait intimider les naturels, et les amener à faire quelques propositions de paix, attendu qu'il m'était désormais impossible de poursuivre Tahofa et ses sujets jusque dans Bea, où ils étaient, par le fait, inaccessibles à toutes nos attaques.

Au retour de la baleinière, j'appris avec un vrai plaisir que M. Gressien avait réussi à délivrer de captivité MM. Dudemaine, Jacon et Cannac. Le premier, après avoir passé la nuit chez son ami Moe-Agui, qui l'avait bien accueilli, s'en revenait avec lui vers la corvette, quand ils rencontrèrent les naturels, qui fuyaient la poursuite du grand canot. Sur-le-champ Moe-Agui arracha des mains de M. Dudemaine son fusil de chasse, mais lui laissa ses habits, et lui promit même de le protéger contre ceux qui voudraient lui faire du mal. Du reste, il refusa de le laisser revenir à bord, et voulut le ramener chez lui, assurant que le navire avait été pris, et que j'avais été tué. En ce moment même, Tahofa passait près d'eux, et M. Dudemaine courut à lui pour réclamer son assistance et obtenir sa liberté; le chef, furieux, ne lui fit pas d'autre réponse que de lui lancer un vigoureux coup de poing. Mais le canot approchait; les insulaires, intimidés, se dispersèrent, et M. Dudemaine, ayant réussi à leur échapper, put rallier nos gens et se joindre à eux pour courir après les fuyards.

Au moment même de l'enlèvement du canot, Jacon avait voulu se cacher dans les broussailles; mais les naturels l'ayant découvert, le firent rallier, le dépouillèrent complétement, et le contraignirent à les suivre, à force de coups et de menaces; toutefois il ne cheminait que le plus lentement qu'il lui était possible, et il était resté à la queue des fuyards; ceux-ci, craignant d'être coupés par le canot, abandonnèrent leur proie, et Jacon recouvra sa liberté.

Quant au petit Cannac, jeune homme d'une excellente conduite, et pour lequel j'avais une estime et une affection particulière, il avait été l'un des premiers enlevés. Dépouillé comme les autres de ses vêtemens, il suivait aussi par force les naturels dans leur retraite précipitée. En apercevant M. Dudemaine, il fondit en larmes, et se jeta aux pieds des naturels pour les attendrir. Il paraît qu'en ce moment Tahofa en eut pitié, et, le regardant sans doute comme un enfant, il le renvoya après lui avoir fait jeter une chemise.

Cannac ne se le fit pas répéter deux fois, et courut avec M. Dudemaine vers le grand canot. Ce trait d'humanité de la part de Tahofa, dans un pareil moment, me frappa singulièrement. J'en conçus de l'espoir pour nos prisonniers, attendu que si Tahofa avait eu l'intention de les maltraiter ou de les faire périr, il n'aurait pas, de son plein gré, relâché l'un d'eux au moment même où il était poursuivi de si près par nos gens. Les Français qui restaient entre les mains des naturels étaient M. Faraguet et les matelots Bellanger, Grasse, Bouroul, Reboul, Fabry, Martineng et Della-Maria. Je prévis que ce serait une chose fort difficile que de les arracher aux mains d'une population de douze ou quinze milles âmes, dont les guerriers étaient courageux, entreprenans, et habitués depuis long-temps aux effets des armes à feu. Plusieurs d'entre eux savaient même manier ces armes avec adresse, et l'on comptait une soixantaine de mousquets dans l'île.

Le grand canot rentra à bord à trois heures et demie, après avoir brûlé les habitations des insulaires sur Pangaï-Modou et Manima. Aucun naturel n'était resté sur ces îles, et nos matelots n'avaient éprouvé aucune résistance. Au retour du canot seulement, nous découvrîmes que le matelot Simonnet avait déserté pour passer chez les sauvages ; et il avait dû le faire peu de temps avant le départ de Tahofa, car plusieurs personnes assurèrent l'avoir vu le long du bord, dans la yole, au moment même où elle fut expédiée au sable.

Quelques-uns de nos hommes crurent l'avoir reconnu à terre, couchant en joue ses propres compatriotes. Ce qu'il y a de positif, c'est que M. Dudemaine, au moment de son entrevue avec Tahofa, vit Simonnet au milieu des naturels, armé d'un fusil, et tout habillé, tandis que tous les autres captifs avaient été dépouillés, circonstance qui prouvait sa connivence avec les sauvages. On trouva d'ailleurs son sac derrière un coffre, et prêt à être emporté. Probablement cet homme comptait déserter dans la soirée, et notre subit appareillage l'avait décidé à hâter son évasion.

Jugeant qu'il fallait sans tarder frapper de nouveaux coups

pour amener les naturels à composition, je me décidai à poursuivre sans relâche les hostilités. Lorsqu'il s'agit d'armer de nouveau le grand canot, tout l'équipage s'offrit avec ardeur pour faire partie de cette nouvelle expédition. Cet empressement me prouva combien la bravoure est naturelle au Français, quels que soient d'ailleurs sa conduite et ses principes. Certes, il y avait du courage et du dévoûment à aller affronter des milliers de sauvages vigoureux, résolus et bien armés, avec une vingtaine de mousquets. Mais la conduite des hommes du premier détachement m'avait prouvé qu'on ne pouvait pas compter sur la prudence des matelots, qui, une fois débarqués, n'écoutaient plus la voix de leurs chefs, et se débandaient pour courir çà et là au pillage, sans ordre ni précaution.

En conséquence, je n'armai le canot que d'officiers, de maîtres et d'officiers mariniers, en un mot de personnes sur la prudence desquelles on pût compter. Comme ce détachement s'embarquait dans le canot, le caporal Richard, que je n'y avais point compris, vint me supplier de lui permettre de s'y joindre, ajoutant que ce serait le déshonorer, si je ne le jugeais pas digne d'en faire partie, malgré sa qualité de chef de la garnison. Je cédai à ses instances, non sans quelque répugnance. Enfin le canot partit, sous les ordres de M. Gressien. Les instructions que j'avais données à cet officier lui enjoignaient de se porter le long de la côte, de brûler toutes les maisons qu'il rencontrerait, et de tirer sur tous les sauvages qui se présenteraient hostilement, tout en respectant les femmes, les enfans, et même les hommes qui ne feraient point de résistance. Il devait au contraire employer tous les moyens en son pouvoir pour convaincre les naturels que tous nos désirs ne tendaient qu'à la paix, et que la restitution des prisonniers ferait cesser toute hostilité. J'ordonnai à M. Paris, auquel le canot était confié, de ne point le quitter, et de suivre attentivement la marche du détachement le long des récifs, pour être tout prêt à favoriser sa retraite, si elle devenait nécessaire. Enfin, je recommandai instamment et à plusieurs

reprises aux hommes qui composaient la troupe de débarquement de ne jamais s'écarter les uns des autres, sous quelque prétexte que ce fût, et d'opposer constamment une masse serrée aux sauvages, certain que ceux-ci n'oseraient jamais attaquer nos gens tant qu'ils seraient réunis.

Cette expédition fut conduite avec beaucoup d'ordre et d'intelligence; notre petit détachement mit d'abord le feu au village de Nougou-Nougou et à celui d'Oleva, composés chacun d'une trentaine de cases, puis à quelques habitations isolées, et l'on détruisit cinq ou six belles pirogues. D'épaisses colonnes de fumée s'élevèrent de cette partie de l'île, et annoncèrent aux naturels les rapides effets de notre vengeance.

Après avoir livré aux flammes le village d'Oleva, les Français s'avancèrent en colonne serrée le long de la plage vers Mafanga, tandis que le grand canot les suivait le long du récif. A mesure qu'ils approchaient de Mafanga, les sauvages, qui jusqu'alors avaient fui devant eux, devinrent de plus en plus nombreux, et quelques-uns, retranchés dans les fourrés du rivage, commencèrent à faire feu sur les nôtres, qui restaient entièrement à découvert. Cependant les Français répondaient par une mousqueterie bien nourrie; ils continuèrent leur marche, et tout allait bien, quand le caporal Richard, qui s'était éloigné de quelques pas du détachement, après avoir abattu un insulaire, au lieu de rallier son parti, courut imprudemment dans le fourré pour s'emparer de son ennemi. Aussitôt huit ou dix sauvages tombèrent sur Richard, lui arrachèrent son fusil, l'assommèrent à coups de casse-tête, et le percèrent de coups avec sa propre baïonnette. A ses cris, nos gens coururent à son secours, et le *coq* (cuisinier) Castel abattit encore un des assaillans. Ceux-ci prirent la fuite, et Richard fut délivré de leurs mains; mais il était trop tard : le malheureux était couvert de blessures, et fut porté expirant au canot.

Notre détachement riposta encore quelque temps aux coups de feu des naturels avec beaucoup de sang-froid et d'intrépi-

dité. Enfin M. Gressien, voyant que sa troupe restait entièrement exposée aux traits des sauvages, tandis qu'on ne pouvait leur répondre avec aucune apparence de succès, jugea très-sagement qu'il était grand temps d'opérer sa retraite. Les Français rentrèrent donc tout doucement dans le canot, au travers des balles de l'ennemi, qui pleuvaient tout autour d'eux, et dont une atteignit et froissa le coude de M. Dudemaine. Il fallut sans doute un étrange hasard pour en être quittes à si bon marché. La manière adroite dont un fusil à deux coups était servi et tiré du côté des sauvages fit soupçonner à nos gens que Simonnet leur avait prêté son aide.

J'approuvai fort M. Gressien d'avoir pris le parti de la retraite; car, s'il eût différé tant soit peu, il eût fini par être enveloppé par les sauvages, et la plupart des hommes de son détachement auraient succombé sous les coups de l'ennemi, ce qui eût été une perte irréparable pour *l'Astrolabe!*...

Le résultat de cette affaire me prouva que je devais renoncer à livrer par terre de nouveaux combats aux naturels. Dans les fourrés impénétrables qui couvrent la plus grande partie de l'île, tous nos hommes eussent péri successivement sous les traits de l'ennemi, sans lui faire aucun tort sensible. En outre, quand bien même nous eussions été victorieux, la mort d'un millier de ces perfides insulaires ne pouvait balancer à mes yeux, et dans l'intérêt de la mission, la perte d'un seul Français; car je ne devais pas oublier que le but de l'expédition était scientifique, et non militaire.

Il me parut plus avantageux de conduire la corvette elle-même devant Mafanga, et de menacer d'une ruine complète cette place, objet sacré de la vénération des sauvages. Par là j'étais sûr de faire intervenir l'île entière dans notre querelle; j'espérais qu'il se trouverait des chefs qui censureraient la conduite de Tahofa, et le forceraient à relâcher ses prisonniers. D'ailleurs, je devais m'attendre à voir tous les insulaires de Tonga voler à la défense de Mafanga; déjà les lunettes nous faisaient distinguer des attroupemens considérables qui s'agitaient devant cette place, et la fortifiaient de leur mieux

De notre côté, nous fîmes à bord tous les préparatifs de défense que commandait notre position. Les petits canons de campagne furent installés sur le gaillard d'avant, les armes furent tenues en état, et toute la nuit des sentinelles placées dans toute l'étendue du navire firent une garde vigilante. Une attaque nocturne de la part des insulaires nous eût été funeste; heureusement ils n'osèrent pas la tenter.

(14 *mai*). Au point du jour, la brise souffla avec force au sud-est, et m'obligea à différer le mouvement que je comptais opérer vers les récifs de Mafanga, mouvement qui devenait d'autant plus délicat à exécuter, que nous étions privés des moyens de nous tirer d'embarras si nous venions à échouer.

Les charpentiers furent employés à disposer sur l'avant de la chaloupe une plate-forme pour recevoir au besoin une des pièces de campagne, précaution nécessaire dans le cas où il eût fallu faire une descente.

Nos lunettes dirigées vers Mafanga nous prouvèrent que les naturels avaient travaillé toute la nuit à fortifier cette place, et l'avaient déjà mise en état de défense respectable. Tandis que nous admirions l'intelligence et l'activité de nos sauvages ennemis, nous aperçûmes tout à coup, entre la côte de la grande terre et le navire, une petite pirogue manœuvrée par deux hommes, au milieu desquels un troisième semblait immobile. Il ventait assez fort, et la houle empêchait les deux hommes qui pagayaient de diriger leur frêle embarcation comme ils l'auraient voulu. Tantôt elle semblait gouverner sur la corvette, tantôt elle paraissait rallier la terre.

Cette manœuvre m'ayant paru équivoque, je donnai l'ordre au grand canot de courir sur ces hommes, et de les amener à bord. Cette opération fut bientôt exécutée; et, au retour du canot, nous reconnûmes tous avec une joie extrême que la pirogue en question portait M. Faraguet, que ramenaient l'Anglais Singleton et le Suédois Thom. Voici les détails que nous donna M. Faraguet.

L'enlèvement du canot et des hommes qui le montaient avait été entièrement dirigé par Tahofa, et exécuté par ses guerriers. M. Faraguet était cependant tombé au pouvoir de Touï-Hala, fils d'un guerrier de Fidgi et d'une sœur de Palou. A cela près des violences du premier moment, ce chef n'avait eu que de bons procédés pour son captif, et lui avait même restitué une partie de ses hardes, dont il s'était d'abord emparé. Quand ils arrivèrent à Moua, ils rencontrèrent Singleton, qui conduisit M. Faraguet chez Palou; celui-ci lui fit beaucoup d'amitiés, et employa tous les moyens de persuasion pour déterminer M. Faraguet à demeurer avec lui, affirmant que *l'Astrolabe* était tombée au pouvoir de Tahofa, qui y avait mis le feu, et m'avait tué. Pour preuve de ce qu'il avançait, Palou montrait les colonnes de fumée qui s'élevaient en ce moment même des villages incendiés par les Français. Toute la soirée, ce chef s'efforça d'amener son prisonnier à céder à ses désirs; mais voyant que celui-ci restait insensible à ses prières, il lui promit de le reconduire à bord le jour suivant, et l'envoya coucher dans l'appartement de Singleton.

Le lendemain, Palou, après avoir inutilement réitéré ses instances près de son captif, le fit escorter de ses guerriers, et l'amena lui-même à Mafanga où se trouvaient déjà Tahofa et plusieurs autres chefs à la tête de leurs combattans. Il y eut un grand *kava* dont Toubo fut le président, et où M. Faraguet prit place près de Palou. Là on discuta assez longtemps et avec chaleur; on demanda de nouveau à M. Faraguet s'il voulait retourner à bord; sur sa réponse affirmative, il y eut de longs débats à la suite desquels il fut enfin arrêté que M. Faraguet serait reconduit à bord de *l'Astrolabe*. Mais aucun naturel n'osa se charger de cette mission, et elle fut confiée aux deux Européens. Avant de laisser partir M. Faraguet, Palou lui fit à plusieurs reprises la recommandation suivante en propres termes : *Speak captain, give koula Palou*, « parle au capitaine, pour qu'il donne des colliers à Palou; » car il faut savoir que ce brave chef était fort avide de ces or-

nemens; et, quoiqu'il en eût reçu tant de moi que des officiers une fort grande quantité, sa cupidité en réclamait sans cesse de nouveaux. Dans un pareil moment, il était plaisant de voir ce grave et puissant *égui* (chef) se recommander à ma générosité pour de pareilles babioles. Les matelots Grasse et Fabry étaient aussi échus en partage à Palou, et avaient été également conduits à Mafanga où M. Faraguet avait pu les voir.

Singleton que j'interrogeai ensuite me confirma que Tahofa seul et ses principaux *mataboules* (conseillers) avaient dirigé l'attentat commis contre les Français. Palou et les autres chefs de Tonga y étaient restés totalement étrangers. Dans un conseil du matin, ils avaient même improuvé la conduite de Tahofa, et avaient émis le vœu que les prisonniers fussent remis entre nos mains. Mais Tahofa s'y était vivement opposé, et la crainte qu'il inspirait retenant les autres chefs, il avait été arrêté, par manière d'arrangement, qu'on renverrait les prisonniers qui ne voudraient pas rester à Tonga-Tabou, mais qu'on garderait les autres. Singleton m'assura du reste qu'on n'avait fait aucun mal à nos hommes, et qu'on avait donné l'ordre de les faire tous rejoindre à Mafanga.

J'exprimai vivement mon indignation contre la conduite perfide et déloyale des naturels et surtout contre l'infâme trahison de Tahofa, qui avait été constamment comblé d'amitiés et de présens à bord. L'Anglais répondit que la conduite de Tahofa était en effet très-coupable, mais que ce chef n'avait pas pu résister à la tentation de posséder quelques Européens à son service. Tous les chefs le blâmaient vivement, Palou surtout qui paraissait désolé de ce qui était arrivé. Mais tout en redoutant la puissance de Tahofa et ses desseins ambitieux, personne ne se sentait de force à s'opposer à lui. A cela je répondis que je pardonnais volontiers à Palou et aux autres chefs, que ma vengeance serait uniquement dirigée contre Tahofa, et je priai Singleton d'insinuer à ses rivaux que s'ils voulaient s'unir à moi, je leur pro-

mettais mon assistance pour écraser Tahofa et délivrer leur île de ce chef turbulent.

J'appris que les naturels tremblaient surtout que je ne dirigeasse mes efforts sur Mafanga, et que je ne vinsse à profaner ce sanctuaire de leur île. Singleton me fit observer qu'en un pareil cas la population toute entière se lèverait pour voler à la défense de Mafanga; qu'en ce moment plus de deux mille guerriers se trouvaient déjà rassemblés dans son enceinte, et qu'il en arrivait à chaque instant de toutes les parties de Tonga-Tabou.

Je répondis à Singleton que j'allais pourtant être réduit à prendre ce parti, attendu que je ne pouvais songer à aller attaquer Tahofa dans sa résidence à Bea; que j'allais m'embosser devant Mafanga pour canonner cette place, et que je ne la quitterais qu'après l'avoir complètement ruinée. J'ajoutai que j'avais à bord six mille livres de poudre et quinze mille boulets; que quand tout cela serait consommé, j'irais sur la côte du Pérou, où les Français ont une division navale, et que je ramènerais avec moi deux frégates pour exterminer tous les habitans de Tonga. En même temps, comme je ne pouvais m'empêcher de conserver des doutes sur la sincérité des sentimens de Singleton, et que je pouvais le considérer comme un espion des insulaires, envoyé pour examiner mes moyens de défense, je lui fis voir en détail tous mes préparatifs de combat, et je lui déclarai que dès le jour suivant, si je n'avais point reçu tous les prisonniers sans exception, la corvette serait devant Mafanga, et que la canonnade commencerait.

Singleton me pria instamment de suspendre au moins les hostilités pour la journée, affirmant qu'il allait faire en sorte de déterminer les naturels à me renvoyer tous les captifs, et qu'il allait surtout user de son influence sur Palou et Toubo pour vaincre l'opiniâtreté de Tahofa. Je lui donnai ma parole qu'aucun acte de violence ne serait commis de mon côté; que je ne m'étais porté à ceux qui avaient eu lieu qu'avec une extrême répugnance, et parce que c'était l'unique moyen d'a-

mener les naturels à faire des propositions de paix. Singleton convint que c'était en effet la seule voie pour arriver à ce but : l'incendie des villages et l'engagement de la veille au soir avaient épouvanté la plupart des chefs; deux ou trois naturels avaient été tués, et plusieurs avaient reçu des blessures graves. Cependant la mort de notre caporal, et l'acquisition de son fusil, qui était resté entre leurs mains, les avaient un peu consolés de cet échec. Ceux qui avaient pris part à cette affaire s'empressèrent de publier qu'un des officiers avait été tué, et qu'un *midshipman* avait été grièvement blessé, en faisant allusion à l'égratignure qu'avait reçue M. Dudemaine. Tahofa, pour encourager ses guerriers, leur promettait le pillage de la corvette, assurant avec audace qu'elle allait bientôt tomber entre leurs mains.

Au moment où Singleton allait nous quitter, vers une heure après midi, le détachement en armes partait pour enterrer le caporal avec les honneurs de la guerre sur l'île Pangaï-Modou. Ayant demandé à Singleton si la tombe de Richard ne serait point exposée à être profanée par les naturels après notre départ, il m'assura qu'à cet égard je ne devais avoir aucune inquiétude. Les habitans de Tonga portent le plus grand respect aux tombeaux, et même à ceux de leurs ennemis. Il me suffirait de signaler sa place par une croix ou toute autre marque, et personne n'en approcherait.

Le caporal Richard fut enterré sur la pointe de Pangaï-Modou, à quarante pas du bord de la mer, un peu à l'est de l'endroit où notre observatoire avait été établi. Une médaille en bronze de l'expédition fut suspendue à son cou, et chacun de nous donna une larme à la mémoire de notre infortuné compagnon.

Lorsque le canot fut de retour à bord, devant l'équipage rassemblé sur le gaillard d'arrière, je proclamai Delanoy (Victor) caporal, en remplacement de Richard [1]. Ce jeune militaire

[1] Le brave Delanoy est une des trois personnes de l'équipage de *l'Astrolabe* pour qui j'ai vainement sollicité une décoration depuis plus de

méritait à tous les égards cette distinction par son excellente conduite, et le bel exemple qu'il avait constamment donné à ses camarades. Je profitai de cette occasion pour adresser à tous les hommes de l'équipage une courte allocution, dans laquelle je les exhortai à se montrer fermes à leur poste, et à bien faire leur devoir, quels que fussent les événemens.

A quatre heures et demie, nous vîmes une pirogue qui s'approchait du navire avec trois Anglais, et peu après un quatrième se montra sur la pointe de Pangaï-Modou. Un canot du bord fut envoyé pour le prendre. Ces gens, dont deux étaient le charpentier et le forgeron des missionnaires, m'apportaient des lettres de M. Thomas, écrites à peu de distance l'une de l'autre. Le porteur de la première était venu par terre, aucun naturel n'ayant osé l'amener à bord, et c'était lui qui avait paru sur Pangaï-Modou.

M. Thomas me mandait que les naturels se repentaient de leur perfidie à mon égard; qu'ils craignaient que je ne voulusse détruire leurs *faï-tokas* (tombeaux) à Mafanga, et qu'ils avaient eu recours aux missionnaires pour les prier d'intercéder en leur faveur près de moi. En conséquence, il me priait de suspendre les hostilités, et me promettait, au nom des chefs, que les prisonniers seraient immédiatement remis au canot qui irait les chercher à Mafanga.

Dans ma réponse à M. Thomas, je lui peignis la conduite infâme de Tahofa, qui avait payé de la plus noire ingratitude et de la plus atroce perfidie toutes les bontés que nous avions eues pour lui; j'ajoutai qu'il méritait tout le poids de notre vengeance, mais que je consentais cependant à tout oublier, et même à quitter sur-le-champ l'île, aussitôt que *tous* les

deux ans tant auprès des ministres de la révolution que de ceux de la restauration. Cependant j'ai toujours cru et je crois encore que les fatigues, les privations, et les dangers sans nombre, et peut-être sans exemple, endurés par tous ceux qui ont fait la campagne de *l'Astrolabe*, méritaient qu'on prêtât un peu plus d'attention à mes justes réclamations en faveur de mes compagnons de voyage.

Français seraient rendus à leur navire. J'insistai sur le mot *tous*, alléguant qu'il ne devait point y avoir d'exception, attendu que j'étais responsable de leurs personnes envers mon gouvernement. Si les naturels ne souscrivaient point à cette condition, j'étais résolu à ne point quitter Tonga-Tabou sans avoir détruit Mafanga de fond en comble.

Je parlai dans le même sens aux Anglais, et les priai de faire part aux insulaires de ma dernière résolution. L'un d'eux voulant me faire des représentations sur les forces supérieures des naturels, et sur les grands dangers que j'allais courir en m'approchant des récifs de Mafanga, je lui répondis d'un ton bref et péremptoire que ma résolution était invariable, et que les sauvages devaient rendre tous leurs prisonniers, ou s'attendre à voir Mafanga réduit en poussière; puis, sous prétexte qu'il était tard, je m'empressai de les congédier, ayant remarqué que leurs discours produisaient une impression fâcheuse sur les hommes de l'équipage.

(15 *mai*). N'ayant reçu aucune nouvelle de nos prisonniers, et ne voyant les naturels faire aucun mouvement qui annonçât l'intention de les rendre, à sept heures du matin les huniers furent bordés, l'ancre dérapée, et nous cinglâmes vers Mafanga, sous les huniers seulement. Le grand canot marchait devant la corvette, sous les ordres de M. Lottin, pour éclairer notre route. Comme la marée haute ne nous permettait point de distinguer l'acore du brisant, à sept heures quarante minutes je laissai retomber l'ancre devant Mafanga, à un quart de mille du rivage, et à une encâblure des coraux. A huit heures et demie, la chaloupe fut mise à la mer, pour aider à nous rapprocher des récifs.

A l'instant même où nous avions laissé tomber l'ancre, nous avions hissé notre grande enseigne en l'appuyant d'un coup de canon. Peu après, plusieurs pavillons blancs furent successivement plantés au bout de longues perches sur le rivage, et je suppose que chaque chef arbora le sien. Le blanc ayant été de tout temps l'emblème de la paix chez les habitans de la mer du sud, je supposai que ceux de Tonga vou-

laient par là nous témoigner leurs intentions pacifiques. Pour fixer mes doutes, j'expédiai le grand canot, sous les ordres de M. Guilbert, vers le bord du récif, avec pavillon blanc en tête de mât. Le canot était bien armé; mais M. Guilbert avait l'ordre de ne tirer qu'un coup d'espingole en se retirant, si sa démarche était inutile, et seulement pour essayer la portée de nos armes. Il lui était aussi recommandé de sonder l'approche du récif.

Au lieu des simples palissades de bambous qui l'entouraient de toutes parts, le village de Mafanga présentait maintenant une suite de remparts en sable très-bien entendus, et qui suffisaient pour amortir l'effet de notre artillerie. Tout alentour et au pied de ces remparts régnait un fossé de quatre ou cinq pieds de profondeur, où se tenaient plusieurs centaines de guerriers tout-à-fait à l'abri de nos boulets. L'entrée principale du village, au milieu de laquelle s'élevait un immense figuier, était restée libre; mais un fossé profond avait aussi été creusé autour de l'arbre, et contenait une troupe considérable d'hommes armés. Une espèce de bastion se trouvait immédiatement à gauche de cette entrée, et nos lunettes nous firent bientôt découvrir que quatre ou cinq de nos hommes étaient renfermés dans son enceinte.

Comme le canot approchait de terre, Martineng fut relâché par les naturels, s'avança au bord de la mer, et entra même dans l'eau jusqu'à une certaine distance; puis il cria au canot que les naturels étaient disposés à rendre les prisonniers, mais qu'il fallait pour cela que l'officier descendît à terre sans armes, et accompagné seulement de un ou deux hommes, pour terminer cette affaire avec les chefs. Déjà M. Guilbert s'apprêtait à souscrire à cette condition, et se préparait à descendre sur le récif, quand un coup de fusil partit du rempart à droite de l'arbre, et une balle vint percer de part en part les deux bords du canot, en passant, pour ainsi dire, entre les jambes des matelots. Ce trait de perfidie me dévoila les intentions des sauvages, et je hèlai à M. Guilbert de s'éloigner. Comme il exécutait cet ordre, un second

coup de fusil lui fut adressé. Sans doute cette arme devait être un fusil de rempart ou une forte carabine, car elle avait une portée extraordinaire, comme nous le reconnûmes plus tard par les balles qui arrivaient jusqu'à bord, et nous dépassaient même quelquefois considérablement.

Cependant Martineng était rentré dans l'enclos pour quitter ses vêtemens, puis il était revenu dans l'eau, où il s'était avancé beaucoup plus que la première fois; mais les insulaires lui adressèrent un coup de fusil qui le fit revenir sur le rivage, d'où il cria au canot de retourner à bord, et de ne point tirer; qu'autrement il serait massacré par les sauvages, ainsi que tous ses camarades.

M. Guilbert revint à bord sans avoir tiré un seul coup, et j'approuvai sa conduite. Désormais il était évident que les astucieux sauvages voulaient attirer nos hommes dans un piége, pour en massacrer le plus qu'ils pourraient, et me dégoûter de toute tentative ultérieure. Leur précipitation seule avait fait échouer leur stratagème; et sans le coup de fusil trop tôt tiré, il est probable que M. Guilbert et ceux qui l'avaient accompagné seraient tombés en leur pouvoir. Sans doute le moment était arrivé d'avoir recours aux moyens extrêmes, et peut-être eussé-je dû m'y résoudre sur-le-champ. Toutefois, pour éviter tout reproche de violence et de précipitation, je résolus d'attendre jusqu'au lendemain, et de laisser encore la nuit aux réflexions des naturels.

M. Guilbert s'était assuré que la corvette pouvait sans danger accoster de très-près les récifs; la marée était basse, et l'acore des brisans était maintenant très-visible. En conséquence, cet officier retourna dans la chaloupe mouiller la grosse ancre, qui n'avait qu'une pate, à deux encâblures dans le sud-sud-ouest, par treize brasses. La première ancre fut dérapée, et nous nous hallâmes sur l'ancre à une pate. Cette manœuvre, exécutée avec de grosses ancres et avec des grelins à demi-usés ou rongés par les coraux, fut longue et pénible; car les aussières, les orins et les serre-bosses manquaient à chaque instant. Toutefois, à force de soins et de

fatigues, sur les cinq heures du soir, nous nous trouvâmes mouillés à peu de distance du brisant et à bonne portée de caronade de Mafanga.

Comme de coutume, à six heures du soir, le coup de canon de retraite fut tiré, et les naturels y répondirent par un coup de carabine dont la balle vint siffler au travers du gréement. Pour la nuit, l'appel fut fait aux postes de combat, les fanaux furent tenus allumés, et tout fut prêt pour le cas d'attaque. Le grand canot et la chaloupe furent amarrés le long du bord avec des chaînes en fer. La brise du sud-sud-est fut généralement faible; mais par intervalles il passait des raffales plus fraîches, et qui nous obligèrent à filer quelques brasses de la chaîne.

(16 *mai.*) Dans la position où nous nous trouvions, nous étions à portée de voix avec les hommes placés au bord du rivage. Dès six heures du matin, le matelot Martineng reparut sur la plage, et nous hêla d'envoyer un canot à terre avec un officier. Je lui fis répondre que, si les naturels avaient réellement envie de rendre les prisonniers, ils pouvaient les renvoyer dans une pirogue, ou même se contenter de les laisser revenir à la nage à bord; qu'aussitôt la paix serait faite. Martineng renouvela la demande d'envoyer un officier à terre sans armes; je lui déclarai que je voulais parler à Singleton, et que cet Anglais eût à se montrer avec lui; mais il me fut répondu que Singleton était aussi retenu par les insulaires, et qu'il ne pouvait point paraître.

J'étais convaincu que les naturels n'avaient d'autre but que de nous tendre un piége pour tuer quelques-uns de nos hommes. Aussi je me gardai bien d'y donner. L'ancre à une pate fut sur-le-champ éloignée dans le sud-sud-est, et mouillée par douze brasses, de sorte qu'en virant dessus, nous nous rapprochâmes encore de Mafanga de près d'une demi-encâblure. A dix heures, au moyen d'une embossure, nous présentions le travers de tribord à Mafanga, dont nous n'étions pas éloignés alors de plus de cent cinquante toises. Six de nos prisonniers se montrèrent sur la plage, et nous

hèlèrent de nouveau d'envoyer à terre un officier et quelques hommes sans armes. Mais les fusils, les baïonnettes et les lances des naturels se montraient avec leurs têtes au-dessus des palissades, et faisaient voir clairement que cette démarche couvrait un piége assez grossier.

Las enfin de voir toutes les voies de douceur échouer contre l'obstination des sauvages, à dix heures dix minutes, je réunis dans ma chambre tous les officiers commandans de quarts; et, après leur avoir exposé l'inutilité de mes efforts pour en venir à des moyens de conciliation, je leur déclarai que j'étais décidé à commencer immédiatement le feu, si leur opinion était d'accord avec la mienne. J'eus la satisfaction de les voir tous se ranger à mon avis; à dix heures et demie, le feu commença, et le premier boulet coupa en deux une des grosses branches du figuier de l'entrée. Les naturels postés au-dessous se levèrent précipitamment, et s'enfuirent en poussant de grands cris qui étaient répétés par les détachemens placés sur les divers points de Mafanga. Ces cris aigus et perçans, sortis des épais et sombres bocages que dominaient les cimes élégantes de plusieurs centaines de palmiers, produisirent un effet bizarre et lugubre : on eût dit que les âmes des morts qui reposaient dans ces lieux venaient de se réveiller pour se plaindre de voir leur dernier asile profané.

Du reste, aux coups suivans, les naturels gardèrent un profond silence. La hauteur et l'épaisseur de leurs remparts suffisaient pour garantir l'intérieur du village de l'atteinte de nos boulets; quelques-uns seulement, en rencontrant les troncs des cocotiers et les charpentes des plus hautes cabanes, qu'ils mettaient en pièces, produisaient un grand fracas accompagné de quelque dommage; mais nos efforts contre les palissades devinrent inutiles. Les sauvages s'accoutumèrent si bien à l'effet de notre artillerie, qu'aussitôt le coup parti ils se levaient quelquefois pour aller chercher ceux des boulets qui allaient s'enterrer dans le sable des fortifications.

Dès le premier coup de canon, nos hommes avaient disparu. Cela me confirma dans l'idée que les naturels n'avaient

pas l'intention de leur faire du mal, et qu'ils tenaient seulement à les conserver à leur service.

Depuis dix heures et demie jusqu'à onze heures et demie, trente coups de caronade furent successivement tirés, dont quelques-uns à mitraille. Les naturels répondirent par quelques coups de mousqueton, et certaines balles passèrent par-dessus le navire. Les amarrages des bragues, usés sans doute par l'humidité, avaient presque tous manqué, et l'on fut obligé de cesser le feu pour les réparer. De leur côté, les insulaires profitèrent de cette suspension pour fortifier leurs remparts.

Après le dîner de l'équipage, la chaloupe, sous les ordres de M. Guilbert, et armée de deux espingoles, est allée mouiller notre ancre de poste dans le sud-sud-est; puis nous avons viré dessus en filant de la petite chaîne. La chaloupe, pendant cette opération, a reçu plusieurs coups de fusil, dont aucune balle n'a heureusement fait de mal, et elle a répondu par deux coups d'espingole. A deux heures, nous étions définitivement affourchés fort près du récif, avec soixante-quinze brasses de la petite chaîne et vingt-cinq de la grosse. Nous avons fait de nouveau embossure et présenté le travers au village.

Le feu a recommencé, et les mitrailles, pointées avec soin, ont très-bien porté. A la première décharge, qui a tombé sans doute sur le gros de la troupe, les naturels ont poussé de grands cris en agitant un grand nombre de morceaux d'étoffe. Nous avons pris ce signal pour un défi, car il n'a été suivi, du reste, d'aucun mouvement qui annonçât le désir de parlementer. Vingt-quatre coups ont encore été tirés à des intervalles de quelques minutes entre chacun d'eux, douze à boulet et douze à mitraille. En général, les coups à mitraille étaient suivis de cris redoublés, tandis qu'un profond silence accompagnait les boulets.

A quatre heures, les amarrages avaient encore manqué, et il fallut s'occuper de les refaire, comme de remplacer l'apprêté consommé. Le brave Reynaud, notre maître canonnier,

qui avait pointé presque tous les coups qui furent tirés dans la journée, ne cessa de déployer une activité et une intelligence qui lui firent beaucoup d'honneur.

Au coucher du soleil, les naturels firent sur la corvette une décharge de douze coups de fusil, et pour le coup de retraite, nous dirigeâmes sur le village un coup de canon à mitraille. La surveillance la plus active fut observée durant toute la nuit; elle était d'autant plus nécessaire qu'à marée basse les naturels pouvaient s'approcher à pied sec sur le récif, à moins de vingt toises de la corvette. Pour peu qu'ils eussent été entreprenans, ils pouvaient hasarder une attaque de nuit qui nous eût été funeste.

La canonnade de la journée n'a point produit l'effet que j'attendais : garantis par leurs remparts, les sauvages peuvent braver mes menaces. Désormais mon unique espérance est de lasser la patience de ces insulaires, surtout de voir la division naître parmi les chefs de l'île, et amener la restitution des prisonniers. Toute la nuit, on a entendu les naturels abattre des arbres pour fortifier leurs retranchemens et réparer les brèches faites dans la journée.

(17 *mai.*) En effet, au point du jour, nous avons reconnu que de grands travaux avaient eu lieu dans la nuit : d'énormes tronçons de cocotiers, des bananiers entiers avaient été entassés les uns sur les autres pour rehausser les remparts, et même en faire un double rang sur certains points. L'activité de ces sauvages était prodigieuse, et les fossés étaient gardés jour et nuit par des centaines de guerriers armés, tout prêts à s'opposer à une descente. A six heures, comme pour nous saluer, ils nous envoyèrent un coup de mousqueton.

Le ciel était très-couvert, et il tombait une petite pluie continuelle. A neuf heures, M. Guilbert alla dans la chaloupe déraper l'ancre du large, et la reporta à quatre-vingts brasses plus près du récif. Tant que dura cette manœuvre, les naturels ne cessèrent de tirer des coups de fusil sur la chaloupe, tandis que du bord nous leur adressions de temps en

temps quelques paquets de mitraille pour les empêcher de s'approcher trop du rivage, où ils eussent pu ajuster leurs coups avec plus de succès.

Nous réussîmes enfin à nous amarrer du côté du large avec quarante brasses de la grosse chaîne, auxquelles nous avions ajouté quarante brasses de grelin, et du côté du récif avec trente brasses de la petite chaîne; mais le temps ayant beaucoup empiré, la pluie redoubla, et le vent souffla très-frais à l'est-nord-est, avec des raffales. Aussitôt que l'équipage eut dîné, je me vis contraint de filer quarante-cinq brasses de la petite chaîne pour reprendre à la bitte le bout de la grosse, et nous prémunir contre les effets du mauvais temps.

Dans toute la journée, je ne tirai que dix-sept coups de canon, dont six à mitraille, et à longs intervalles les uns des autres. Par là, mon but était de tenir les sauvages sur un qui vive continuel; et quelque incommode qu'elle fût pour nous-mêmes, la pluie qui tombait ne laissait pas que de me favoriser dans ce projet, car il n'est rien que ces hommes supportent avec plus de répugnance. On concevra sans peine cette aversion de leur part pour la pluie, en songeant à la nature de leurs étoffes, la plupart composées d'une substance papyracée qui ne peut en aucune manière les protéger contre des averses un peu prolongées.

Vers cinq heures et demie du soir, nous avons la consolation de revoir cinq ou six de nos hommes; ils sont toujours cantonnés dans le hangar à gauche du grand figuier : on les voit même de temps en temps sortir de leur bastion pour aller causer avec les guerriers postés autour de cet arbre.

Ces sauvages montrent une obstination singulière à garder leurs prisonniers. Je ne puis me dissimuler que, fermes à leurs postes respectifs, ils déploient un courage extraordinaire à y attendre l'effet de nos boulets et de nos mitrailles. S'ils combattaient pour une meilleure cause, je ne pourrais m'empêcher d'admirer leur constance. D'ailleurs, si je dois m'en rapporter à certaines déclarations, la plupart des hommes qui m'ont été enlevés auraient eu le projet de déserter :

Fabry et Bellanger seuls étaient parfaitement étrangers à ces coupables desseins. Il en résulte naturellement que ce sont les seuls dont le sort me paraisse digne d'intérêt. Si le bruit dont je viens de parler était fondé, la conduite de Tahofa serait moins odieuse, puisqu'elle n'aurait pour objet que de s'assurer la possession d'hommes qui se seraient, pour ainsi dire, donnés à lui.

Toute la nuit, il a tombé de la pluie, et le vent a soufflé au nord-est et à l'est-nord-est par raffales. Les naturels ont encore travaillé à abattre beaucoup d'arbres.

(18 *mai.*) Vers sept heures et demie du matin, nous avons tous reconnu très-distinctement, au bord de la mer, et à trois cents pas environ à l'est des remparts de Mafanga, deux de nos hommes, Fabry et Bellanger. Le premier paraissait grièvement blessé à la jambe droite, et ne marchait qu'avec peine; Bellanger lui aida à laver et panser sa plaie, puis ils allèrent s'asseoir sous des arbres du rivage. Au premier aspect, ils semblaient être libres, et personne ne se montrait auprès d'eux; mais la lunette nous permettait de découvrir au travers des fourrés plusieurs hommes armés qui surveillaient attentivement toutes leurs actions. Il m'était facile de comprendre que les naturels voulaient par-là nous tendre un nouveau piége: ils comptaient trouver l'occasion de nous tuer du monde, si je tentais d'envoyer un canot pour reprendre ces deux matelots; mais je ne fis pas le moindre mouvement.

Le ciel s'est chargé de plus en plus; la pluie a tombé par torrens, et le vent a soufflé bon frais à l'est, avec d'assez fortes rafales. Il a fallu détalinguer la partie de la grosse chaîne qui se trouvait sur l'ancre de babord, pour la rajuster avec celle de tribord, et étalinguer en place la grande touée, afin de nous procurer les moyens de filer de nos amarres.

Nous n'avons pas envoyé un seul coup de canon, et nous nous sommes contentés de tirer de temps en temps quelques coups de fusil pour tenir les naturels en haleine. Aujourd'hui, ils ont constamment observé un profond silence, et

l'on ne peut douter que la pluie violente qui n'a cessé de leur battre les épaules, n'ait beaucoup refroidi leur ardeur guerrière. A six heures, le coup de canon de retraite a été tiré à mitraille sur Mafanga.

Notre position est devenue plus critique que jamais; si nos ancres venaient à manquer, nous serions jetés sur les récifs, et là, notre destruction serait inévitable; nous serions en un instant enveloppés par des milliers de barbares acharnés à notre perte. Aussi je vois l'anxiété peinte sur toutes les figures de l'équipage; ces hommes qui, les jours passés encore, couraient avec ardeur au combat, et eussent bravé des centaines de naturels, pâlissent à l'aspect du danger qui nous menace, et semblent me reprocher tacitement mon imprudence et mon obstination. Quelques membres même de l'état-major, en tout autre temps si calmes, si dévoués, si intrépides, ne paraissent envisager qu'avec inquiétude et consternation notre position actuelle près des récifs de Mafanga. Tant il est vrai qu'il faut un tout autre courage pour attendre de sang-froid une catastrophe contre laquelle il est impossible de lutter, que pour se jeter les armes à la main au travers des plus grands périls!...

Dans la soirée, M. Lottin m'a communiqué l'avis que plusieurs hommes de l'équipage n'attendent que l'instant favorable pour enlever une embarcation et se réunir à ceux de leurs camarades qui se trouvent déjà parmi les sauvages. J'ai remonté à la source de cet avis, et j'ai vu qu'il n'était malheureusement que trop fondé. Comme je l'avais signifié aux sauvages, mon intention était effectivement de rester devant Mafanga, et de les canonner jusqu'à ce qu'ils consentissent à me renvoyer les prisonniers. Mais la conviction que je viens d'acquérir des mauvaises dispositions de l'équipage, me force à modifier cette résolution. Je suis décidé à passer seulement devant Mafanga la journée de demain : si après-demain matin le vent est bon, et que les insulaires ne m'aient fait aucune proposition, je remettrai à la voile, quoi

qu'il m'en coûte, pour ne pas exposer plus long-temps l'expédition à une ruine complète.

Ce n'est pas que je craigne de tomber au pouvoir des sauvages, mes mesures sont prises pour éviter cette humiliation. Au moment où la corvette sera envahie par ces barbares, et lorsque tout espoir de résister avec quelque succès sera anéanti, j'ai pris la résolution de faire sauter le bâtiment. M. Dudemaine a reçu mes instructions à cet égard, et je compte assez sur son courage et sa haine pour nos ennemis, pour être certain qu'il les exécutera fidèlement. Mon intention n'est pas de donner cette détermination de ma part comme un trait de bravoure ni de dévouement. En effet, je suis réservé à une mort certaine et cruelle de la part des sauvages. Je n'aurai donc d'autre mérite que d'échanger cette perspective contre une fin plus rapide et plus douce, en sautant avec *l'Astrolabe :* mais en terminant ainsi ma carrière, j'aurai du moins la consolation de donner une leçon sévère aux perfides insulaires de Tonga-Tabou, et de soustraire en un instant aux regrets et aux réflexions des navigateurs futurs les tristes débris de notre brillante expédition.

La nuit a été détestable ; obscurité complète, pluie à verse et fortes rafales d'est et d'est-sud-est. A deux heures, nous avons filé de la grosse chaîne, pour mieux assurer notre tenue.

(19 *mai.*) A sept heures du matin, les matelots Fabry et Bellanger ont encore paru quelques instans sur la plage. Peu après, le pavillon blanc qui avait été enlevé par les naturels aux premiers coups de canon de notre part, a été relevé. Du reste, les guerriers se tiennent toujours à leurs postes dans les fossés et les retranchemens, bien qu'ils se montrent rarement.

Sur les neuf heures et demie, une pirogue a paru près de la plage, entre Mafanga et Nioukou-Lafa ; trois Anglais semblaient vouloir la traîner du côté de Mafanga : contrariés par la force du vent, ils l'ont enfin abandonnée, et se

sont retirés avec un groupe de naturels sur Nioukou-Lafa.

Le vent a continué à souffler avec beaucoup de force à l'est-sud-est, accompagné de violentes rafales et d'une pluie continuelle. Le mauvais temps nous a empêchés de recommencer la canonnade.

A trois heures après-midi, une petite pirogue, conduite par Martineng, a débordé de la plage vis-à-vis de Mafanga; comme ce marin ne pouvait seul gouverner l'embarcation, un naturel lui a donné la main jusqu'à une certaine distance de terre; puis il s'est jeté à la nage et a laissé Martineng seul venir à bord.

Ce matelot a déclaré qu'il était envoyé au nom de Tahofa pour m'annoncer que tous les hommes de *l'Astrolabe* allaient m'être renvoyés incessamment, pourvu que je promisse de ne plus tirer sur Mafanga. Martineng nous dit que cette décision n'avait été prise que la nuit dernière, après de longues et fréquentes conférences entre les chefs, où les prisonniers avaient été successivement amenés et interrogés. — Du reste, les naturels ne leur avaient fait aucun mal. Les meilleurs guerriers de l'île, au nombre de trois milles, se trouvaient en ce moment rassemblés à Mafanga, avec d'immenses provisions de flèches, de lances, de casse-têtes et même de fusils. — Les naturels avaient creusé une quantité de fossés et de chausse-trapes tout au travers de la place, et avaient abattu une foule de cocotiers, de bananiers et d'arbres, pour former des barricades sur divers points de Mafanga. — Il paraît que notre artillerie aurait fait peu de mal aux naturels, et Martineng n'a eu connaissance que d'un seul homme tué avant-hier par le coup de canon de retraite, tiré à mitraille.

Comme Martineng était un des hommes dont les intentions m'étaient le plus suspectes, je ne voulus point le laisser communiquer avec le reste de l'équipage, dans la crainte que ses rapports ne produisissent un mauvais effet sur l'esprit de ses camarades. Je ne lui donnai que le temps de prendre un verre de vin et une poignée de tabac, puis je le fis recon-

duire sur-le-champ à terre avec la pirogue, après lui avoir dicté ma réponse à Tahofa. C'était de déclarer tout simplement à ce chef que du moment où les prisonniers seraient rendus à leur bord, toute hostilité cesserait de notre part, et que je quitterais même l'île sans délai.

A peine Martineng eut-il mis les pieds à terre, qu'il fut entouré de naturels qui semblaient l'interroger avidement sur le résultat de son message, et qui le conduisirent devant Tahofa. A quatre heures et demie, il reparut au bord de la mer, et s'avança jusqu'au récif : de là, il annonça au grand canot qui avait été envoyé au-devant de lui, que Simonnet et Reboul se trouvant pour le moment absens de Mafanga, Tahofa avait envoyé à leur recherche, et qu'il me priait d'attendre encore jusqu'au lendemain matin, où tous les Français seraient renvoyés ensemble à leur bord.

On vit ensuite les naturels, pleins de confiance en ma promesse, circuler librement au-devant des remparts, et chercher les boulets enterrés dans le sable. J'étais émerveillé de voir ces hommes si perfides à notre égard, se confier d'une manière aussi naïve à la parole que je venais de leur donner. Toutefois, pour la nuit, nous restâmes encore en branle-bas de combat, et la surveillance la plus sévère fut exercée par les officiers et les maîtres sur les moindres mouvemens des matelots.

Il semblait enfin devoir se réaliser l'unique espoir sur lequel je comptais, celui de voir les naturels divisés d'opinions et las du genre de guerre passif auquel ils se trouvaient réduits, se décider à relâcher leurs prisonniers. Il était vraiment temps que cela finît, car ma position devant Mafanga n'était plus tenable : une conversation que j'avais eue le matin avec Collinet, le maître d'équipage, m'avait démontré qu'il se trouvait à peine cinq ou six matelots sur lesquels je pusse compter; tous les autres auraient passé avec joie du côté des sauvages!...

(20 *mai.*) Toute la nuit le vent avait encore soufflé avec violence à l'est, et les grains s'étaient succédés presque sans

interruption. Au jour, le ciel s'est éclairci, la brise a tombé et la pluie a cessé.

Les naturels sont revenus en foule sur la plage et ont même commencé à démolir leurs fortifications ; une brèche a été pratiquée à travers les remparts pour faire passer une pirogue ; un cochon, quelques corbeilles d'ignames et quelques régimes de bananes y furent embarqués, puis elle se dirigea vers la corvette, sous la conduite de Martineng et d'un naturel que nous reconnûmes bientôt pour être l'ami particulier de M. Gressien, le bon Waï-Totaï. Cet honnête mataboule, tout en obéissant à Tahofa, son chef, blâmait sa trahison et paraissait désolé de la conduite de ses compatriotes à notre égard. En mettant le pied à bord, le pauvre Waï-Totaï tremblait de tous ses membres, il ne m'aborda qu'à demi prosterné et d'un air suppliant ; ce ne fut qu'après l'avoir rassuré par des paroles amicales, et lui avoir plusieurs fois répété que nous le regardions toujours comme notre ami, qu'il put prendre sur lui de s'acquitter du message dont Tahofa l'avait chargé. Il m'expliqua alors que Simonnet et Reboul s'étaient enfuis dans l'intérieur de l'île, aussitôt qu'ils avaient appris que les chefs s'étaient décidés à rendre leurs prisonniers, mais qu'on avait envoyé de toutes parts à leur poursuite, et que Tahofa comptait pouvoir me les livrer dans la journée, pieds et poings liés, en même temps que les autres captifs ; qu'en conséquence, ce chef me priait encore d'attendre jusqu'à ce qu'on se fût assuré des fugitifs.

Sans aucun doute, ces deux malheureux déserteurs à l'ennemi eussent mérité un châtiment sévère, et les lois de la discipline militaire l'eussent impérieusement exigé dans les circonstances ordinaires du service. Mais j'étais impatient de quitter les rives de Tonga ; j'avais tout à craindre du caractère versatile des sauvages et des mauvaises dispositions de nos propres matelots. L'essentiel était donc de délivrer les individus qui semblaient disposés à revenir sur leur navire. D'ailleurs, quand ces deux déserteurs eussent été remis en mon pouvoir, il m'eût été fort difficile de rien

statuer à leur égard. La condamnation de Simonnet surtout pouvait entraîner la peine capitale, exécution toujours bien pénible dans ces sortes de campagnes, et son impunité présentait un terrible inconvénient, sans parler du funeste effet que sa présence et ses discours pouvaient de nouveau produire sur l'équipage. Je pesai toutes ces considérations, et fis comprendre à Waï-Totaï qu'il pouvait dire de ma part à Tahofa que je renonçais définitivement à Simonnet et à Reboul, qu'il pouvait les garder, et qu'aussitôt que les autres captifs me seraient remis, je lui promettais de quitter sans délai Mafanga et même Tonga-Tabou.

Ce fut aussi pour éviter d'entraver, par aucun retard ultérieur, le terme des négociations, que je ne voulus point parler, ni de la montre d'habitacle, ni des fusils de Richard et de M. Dudemaine, ni des objets de la yole restés au pouvoir des naturels. Il fallait en finir à tout prix, car il était évident que l'influence de Tahofa dominait dans le conseil des chefs, et j'étais privé de tout moyen direct pour dompter l'arrogance de cet ambitieux et puissant *égui*.

Waï-Totaï et Martineng retournèrent à terre pour porter ma réponse à Tahofa, tandis que M. Guilbert les suivait dans le grand canot jusqu'au bord du récif, pour être tout prêt à recevoir nos hommes. Un quart d'heure après l'arrivée de nos envoyés à terre, on vit sortir de leur bastion tous les captifs, savoir : Martineng, Della-Maria, Bellanger, Bouroul, Fabry et Grasse, couverts d'étoffes du pays, que Tahofa leur avait fait donner en place de leurs propres habits, qui leur avaient été enlevés au moment même de l'attaque. Les naturels accompagnèrent les Français jusqu'au bord de l'eau, bientôt ceux-ci furent reçus dans le grand canot qui les ramena sur-le-champ à bord.

Ce fut un moment bien doux pour moi. J'avais enfin recueilli le prix de mes longs efforts et de ma persévérance opiniâtre depuis huit jours, j'avais préservé l'expédition de *l'Astrolabe* d'une tache ineffaçable, celle de laisser plusieurs de ses membres à la discrétion de peuples sauvages, à cinq mille

lieues de leur patrie, et sans aucun espoir apparent de pouvoir jamais y retourner. Ce qui doubla ma satisfaction, ce fut de voir que plusieurs de ces hommes méritaient réellement les preuves d'intérêt que nous venions de leur donner, en bravant les derniers périls pour les délivrer.

Le pauvre Bellanger avait été si affecté de sa captivité, qu'il en avait perdu toute envie de manger, et pour lui faire prendre des alimens, les sauvages étaient obligés de le menacer de le tuer. Le jeune Bouroul, la première nuit, s'était enfui, et une pagaie à la main, chercha long-temps une pirogue pour rejoindre la corvette; mais il s'égara dans les bois et les naturels le rattrapèrent. Fabry, Della-Maria et même Grasse, si je devais les croire, auraient toujours désiré rentrer à leur poste, malgré toutes les insinuations des naturels pour les engager à s'établir à Tonga-Tabou. Martineng seul, homme adroit et rusé, paraissait avoir nourri, jusqu'à la fin, le désir de rester dans l'île, et ce n'aurait été que la veille au soir qu'il se serait décidé à rallier son bord et à séparer sa cause de celle de Simonnet et de Reboul.

Simonnet était un véritable scélérat, déjà puni à bord comme voleur et soupçonné d'autres crimes encore plus odieux. Il était assez naturel qu'il se décidât à rester au milieu d'un peuple sauvage, où son caractère entreprenant et son adresse au maniement des armes à feu pouvaient lui valoir une certaine considération. On l'avait entendu former des vœux pour la perte du navire, pour la mort des officiers, et l'on pensait même qu'il avait tiré le coup de fusil dirigé contre M. Guilbert, et qui perça le grand canot de part en part. Il était devenu publiquement le satellite de Tahofa, qu'il suivait partout le fusil sur l'épaule.

Je fus bien aise d'être débarrassé d'un aussi mauvais sujet, tout en regrettant qu'il eût réussi à débaucher l'imbécille Reboul, matelot passable et naturellement assez tranquille; mais il était si borné, qu'il ne sentit probablement pas toute l'étendue de la faute qu'il commettait, en suivant les perfides suggestions de son compatriote Simonnet. Du reste,

*l'Astrolabe* fut, par la désertion de ce dernier, débarrassée d'un véritable fléau, et dans le parti qu'il a pris, ce malheureux trouvera peut-être un jour le juste châtiment de ses méfaits.

Aussitôt que les prisonniers furent rentrés à bord, la chaloupe alla déraper l'ancre à une seule pate, tandis que nous virions sur la petite chaîne. A une heure et demie, la dernière ancre qui nous tenait fut dérapée, et nous fîmes route sous les huniers avec une bonne brise d'est, en nous dirigeant vers la passe du nord.

Monté sur le ton du petit mât d'hune, M. Guilbert m'indiquait la position et la direction des brisans que la marée haute couvrait presque entièrement à nos regards. Après avoir dépassé le parallèle de Fafa, le fond décrut rapidement de vingt-trois à quinze, quatorze, douze, huit et dix brasses. Je me décidai à mouiller pour le reste de la journée, afin d'achever nos préparatifs de départ. Fafa nous restait alors au sud-est quart sud du monde, à deux mille de distance.

J'interrogeai l'un après l'autre tous les matelots qui avaient été faits prisonniers, voici les renseignemens que j'en obtins :

Immédiatement après l'enlèvement du canot, ils s'étaient trouvés répartis entre différens chefs, qui les avaient aussitôt menés chacun chez eux, ils n'avaient ensuite été conduits à Mafanga que lorsque Tahofa vit que j'allais attaquer sérieusement cette place.

Dans le principe, animés par les promesses de Tahofa, par le sentiment de leur nombre, qui ne montait pas à moins de trois mille combattans, par la quantité prodigieuse de leurs munitions de guerre en tout genre, et surtout par la mort du caporal Richard; malgré l'avis de plusieurs chefs, les naturels ne voulaient nullement entendre parler de rendre leurs prisonniers. Ils avaient même conçu le hardi projet de s'emparer du bâtiment. Pour cela, ils se proposaient d'abord d'attirer le grand canot à terre par quelque ruse, et de tomber sur les officiers et les marins qui le monteraient. Puis quand ils auraient jugé l'équipage suffisamment affaibli, ils

auraient attaqué la corvette elle-même, et s'en seraient rendus maîtres. Dans les projets de ces braves gens, M. Jacquinot et moi nous étions particulièrement dévoués à une mort certaine, tant pour se venger de l'attention que nous avions constamment portée tous les deux à les chasser du navire, quand ils s'y introduisaient clandestinement, que par l'opinion générale parmi eux, qu'une armée privée de ses premiers chefs n'est plus à redouter.

Le temps, l'ennui, la crainte et sans doute la pluie à laquelle ils furent exposés durant trois jours, refroidirent beaucoup leur humeur belliqueuse. Les chefs réfléchirent sérieusement aux suites de cette guerre, ils sentirent que la ruine complète de Mafanga, le sanctuaire de leur religion, en serait une des moindres conséquences. L'homme tué par un éclat de mitraille, et la crainte des bombes dont je les avais menacés, frappèrent leurs esprits d'épouvante. Divers chefs qui n'avaient eu aucune part à l'attentat de Tahofa, ni aux fruits qu'il en avait retirés, lui firent de fortes représentations. Il y eut de longues conférences et des conseils sans fin, auxquels nos hommes étaient souvent appelés pour être interrogés sur nos forces et mes intentions présumées. Enfin Tahofa fut obligé de céder au vœu de ses collègues, et il fut arrêté que tous les captifs me seraient rendus sans rançon. Comme on ne m'avait jamais touché la corde de la rançon, j'avais cru que les naturels n'y avaient point songé, mais j'appris qu'elle avait été proposée par Tahofa dans les questions adressées aux Français. Les menaces foudroyantes que j'avais faites par l'organe de Singleton, empêchèrent Tahofa de donner suite à cette proposition.

Il y avait quelque apparence que Singleton, comme je le lui avais recommandé, avait essayé de semer la division entre les chefs Palou, Toubo, Faka-Fanoua d'une part, et Tahofa de l'autre, en promettant aux premiers l'appui de mes armes contre leur rival. Mais l'adroit Tahofa aurait eu vent de cette manœuvre, car Singleton reçut tout à coup l'ordre de quitter Mafanga pour retourner à Moua. Il en fut

de même d'une lettre que les missionnaires m'avaient adressée la veille ou l'avant-veille, l'on ne voulut point permettre aux Anglais de me l'apporter.

Bien que Tahofa ait échoué dans la partie la plus importante de ses projets, cette affaire lui aura fait connaître toute sa force; la gloire d'avoir pu résister aux armes européennes aura singulièrement accru son influence aux yeux des autres chefs, et probablement il finira par envahir le pouvoir suprême dans Tonga-Tabou. Ce sera un grand malheur pour cette île, car sous un chef aussi perfide, aussi ambitieux et secondé par des guerriers avides et turbulens, ses habitans redeviendront plus sauvages et plus redoutables qu'ils n'ont jamais été! Malheur aux navires européens qui voudront se confier à leur bonne foi, ils courront fort le risque de subir le destin du *Port-au-Prince*, du *Portland* et du *Ceres*.

Une innombrable quantité de fossés avaient été creusés dans l'enceinte de Mafanga, et les guerriers s'y tenaient cachés constamment. Tahofa et ses gens étaient toujours aux avant-postes. Dès le premier coup de canon, Palou s'était enfui sur les derrières de la place, à près d'un mille de distance du rivage, et là il s'informait encore souvent avec inquiétude, si les boulets ne pouvaient pas arriver jusqu'à lui. Dans cet *égui*, le don de la parole ne se trouvait pas uni à la valeur militaire.

Dans les projets de destruction que les insulaires méditaient sur le navire, j'étais constamment désigné comme le premier à faire périr, d'une voix unanime, par les hommes, les femmes et les enfans. Cependant j'avais comblé ces malheureux de présens, et je n'étais pas descendu une seule fois à terre sans distribuer gratuitement aux femmes et aux enfans des bagues, des verroteries et autres bagatelles; mais ils ne me pardonnaient point les ordres précis que j'avais donnés, de n'admettre à bord que les chefs d'un certain rang, ordres que je faisais toujours exécuter strictement quand je m'apercevais qu'on s'en relâchait. Ils sentaient que sans cette mesure, ils eussent indubitablement réussi

dans leurs projets. Il faut ajouter aussi que pour me rendre odieux aux habitans, et justifier sa propre trahison, Tahofa avait adroitement semé le bruit que j'avais tué un naturel, bien que je n'eusse jamais fait la moindre démonstration d'un acte semblable. Comme le plus redoutable après moi, c'était M. Jacquinot qui devait ensuite sauter le pas, et enfin M. Dudemaine, qui s'était fait remarquer à leurs yeux pour exécuter plus ponctuellement les ordres relatifs à l'accès du bord.

Quant au reste des officiers et de l'équipage, les naturels paraissaient disposés à leur laisser la vie. Sans doute ils pensaient qu'ils pourraient le faire sans danger, et que les Français partageraient avec plaisir le sort de Singleton, Read et Ritchett. Tel était le destin que ces barbares réservaient à la mission de *l'Astrolabe,* si leurs combinaisons n'avaient pas échoué.

Dans la matinée du 12 mai, *l'Astrolabe* sortit sans accident par la passe du nord de Tonga-Tabou, et se dirigea vers les îles à peine connues de l'Archipel Viti, où elle était appelée à courir de nouveaux dangers.

J. D'URVILLE.

# Littérature.

## L'AUTRE CHAMBRE [1],

**Conte fantastique.**

### I. — LE FRÈRE.

En 18.., à Berlin, vivaient deux jeunes orphelins, frère et sœur, Théodore et Dorothée : ils habitaient un petit logement au rez-de-chaussée dans le quartier de Friedrichstadt.

Théodore était un blond de dix-sept à dix-huit ans. Il était resté long-temps sans grandir; mais pendant une dangereuse maladie à laquelle il venait d'échapper, sa taille s'était considérablement développée. Ce n'est pas qu'à tout prendre son corps en occupât plus de surface, car ce que la hauteur avait gagné, la largeur l'avait perdu, et c'était moins un accroissement qu'une répartition différente.

[1] L'anecdote suivante a été recueillie en Prusse; elle était citée comme une aventure arrivée à Hoffmann dans sa première jeunesse. Le lecteur, néanmoins, voudra bien se souvenir que ceci est un conte et non une histoire, et qu'on ne lui garantit l'authenticité ni du fond ni des détails.

Le fâcheux de l'affaire, c'est que lorsqu'il fut rétabli, ses vêtemens étaient devenus à la fois et trop larges et trop courts. — Ses jambes ballottaient dans ses bas; sa belle redingote abricot, qui ne faisait pas un pli lorsqu'il la mit pour la première fois à la fête de l'Ascension, trois jours avant de tomber malade, ressemblait maintenant sur son dos à une vessie à demi désenflée, — et malheureusement les visites et les ordonnances du médecin avaient tellement épuisé la bourse de notre jeune ménage, qu'il n'était pas possible, avant quelques mois, de songer à renouveler la garde-robe du convalescent.

Théodore avait toujours été d'une timidité que l'état actuel de sa toilette ne pouvait que beaucoup accroître, à un âge où l'on s'imagine que tous les yeux s'attachent sur nous. Ne voulant pas s'exposer aux railleries des passans, il prit le parti de ne sortir qu'après le coucher du soleil. Il se résigna d'autant plus aisément à cette réclusion, qu'il était laborieux, qu'il avait à réparer le temps perdu, et à exécuter un projet conçu dans ses nuits d'insomnie.

Il avait étudié la peinture, et ses dispositions étaient remarquables. Le vieux Fritsch, professeur à l'Académie, qui lui avait donné des leçons pendant deux ans, avait annoncé qu'il irait loin; mais cette prédiction avait arrêté Théodore au milieu de sa carrière. La difficulté aiguillonne ceux qu'elle ne décourage pas. Tant qu'il douta du succès, il travailla avec ardeur. Il passait les journées entières dans l'atelier de son vieux maître; mais dès qu'il eut obtenu cet éloge, il commença à réfléchir que la peinture n'était qu'un art incomplet, qu'une fraction de la poésie, seul interprète digne d'un esprit élevé.

Il se mit donc à faire des vers, malgré les remontrances de Fritsch, qui lui répétait vainement que toute langue est bonne à exprimer ses idées, que la nature, en accordant du génie à ses privilégiés, leur assigne telle ou telle contrée de l'art dont ils ne doivent pas sortir, sous peine de méconnaître leur vocation, et que c'est une folie non moindre à

l'homme né pour peindre, de vouloir écrire, qu'à un poète allemand (n'en déplaise à Wieland et à Goëthe [1]), de répudier sa langue maternelle, sous prétexte que les langues du midi sont plus belles, plus harmonieuses, que celles du nord.

Sur ces entrefaites, Théodore étant tombé malade, ses nouvelles études furent interrompues, et quand il aurait pu les reprendre, le goût des vers avait fait place à un autre.

M. Staarmatz, qui, en bon voisin, venait tenir compagnie au pauvre enfant, fort ennuyé de garder si long-temps le lit, lui avait lu pour le distraire le poème de Faust, et Théodore, comme il arrive presque toujours, avait eu l'esprit beaucoup moins frappé de la punition du docteur que des moyens merveilleux qu'il emploie pour la mériter. La fièvre avait fait fermenter toutes ces idées, et si depuis cette époque il soupirait après sa convalescence, c'était moins par amour de la santé, que dans le désir de se livrer à l'étude de la magie. Aussi, dès qu'il fut sur pied, il se procura quelques vieux livres, avec lesquels il s'enferma, cherchant à accomplir des opérations mystérieuses qu'il espérait toujours parvenir à comprendre.

Le voilà donc absorbant toutes ses facultés dans cette unique pensée, et poursuivant son nouveau but avec d'autant plus d'acharnement qu'il avançait d'un pas plus pénible dans cette route sombre et sans issue.

Rien ne rend superstitieux comme la crainte, si ce n'est l'espérance. Théodore, quoique désintéressé du présent par l'attente de l'avenir que lui promettait la magie, ne s'en astreignait pas moins à certaines précautions minutieuses dont il n'avait, je suppose, en aucune façon la conscience. Ainsi lorsqu'entraîné jusqu'au Château par ses méditations, il se promenait au clair de la lune sous les portiques de la Stechbahn, n'ayant pas assez de présence d'esprit pour ne pas

[1] Wieland disait souvent qu'il voudrait avoir l'italien pour langue maternelle. Goëthe a regretté de n'avoir pas composé ses écrits en français.

renverser les vieilles femmes et les enfans qui se trouvaient sur son passage, il avait toujours bien soin, par un instinct machinal, guidé par cet invisible agent qui remplace la raison dans ses fréquens accès de sommeil, de ne point poser le pied sur les raies formées par la jonction des dalles; et même lorsque la chaleur de la saison et les prévenantes attentions de sa bonne petite sœur, lui avaient permis de mettre un pantalon blanc, quelque étroit que fût un ruisseau, jamais il ne l'enjambait entièrement, mais il avait la précaution, en le traversant, de poser le talon sur un des pavés qui, plus élevé que les autres, et par conséquent plus vite séché, formait, de l'autre côté de ce fleuve de boue, une île qu'il rattachait au rivage, en y jetant son grand pied comme un pont sous lequel coulait l'eau noire.

Notre pauvre rêveur se serait à tout instant fort mal trouvé de son détachement de la vie positive; mais, heureusement, il y a un dieu pour les ivrognes, quel que soit le vin qui leur ait troublé la raison, et Théodore avait dans sa sœur Dorothée un appui pour ses pas chancelans.

## II. — LA SOEUR.

Plus âgée de dix-huit mois, Dorothée semblait avoir hérité de l'embonpoint de Théodore. Il était difficile de trouver deux frère et sœur qui se ressemblassent moins : le frère, grand, blond, pâle, maigre; la sœur, petite, brune, rouge, grasse.

Leur voisin, M. Staarmatz, qui, séduit par les belles couleurs de la petite Dorothée, lui adressait de temps en temps des vers en cachette de sa femme, ne trouvait dans la nature rien d'assez rond, rien d'assez rouge à lui comparer.

Dieu, disait-il, l'avait créée ronde à l'image du globe : — c'étaient mieux que des roses qui croissaient sur ses joues; c'étaient des œillets, des grenades, des coquelicots, des pommes d'api, des tomates! — elles avaient la teinte de la pourpre, cette couleur royale! — Et quand parfois, déten-

dant sa lyre, il prenait le ton d'un ingénieux badinage, alors elle devenait une boule dont son frère était la quille. — Ils formaient ensemble un bilboquet dont les deux fragmens étaient unis par la corde de l'amitié fraternelle.

Quelque rouge et rondelette que fût Dorothée, je n'ai pas besoin, je présume, de te prévenir, cher lecteur, que tu ne dois pas prendre à la lettre les hyperboles de la poésie et de la galanterie.

Moins une femme aime les vers, et plus elle met de prix à ceux qu'on lui adresse. A ce compte, Dorothée aurait dû être très-flattée des hommages poétiques de son vieux voisin. Mais notre jeune fille était un petit philosophe-pratique, n'ayant d'autre passion que celle du ménage, et M. Staarmatz, dans ses sonnets louangeurs, n'avait pas su toucher la corde sensible.

Se souciant peu des plaisirs de son âge et de son sexe, elle n'était jamais plus heureuse qu'au logis, le plumeau, la brosse ou l'éponge en main; elle passait les journées entières à frotter son carreau, à nettoyer ses meubles, à y mirer ses belles grosses joues.

Si de temps en temps elle se permettait une partie de plaisir, une débauche innocente, ce n'était pas, comme les autres jeunes filles, de descendre la Sprée en bateau, par une soirée d'été, jusqu'au village de Mohabit, dans le Parc; c'était de changer la physionomie de sa chambre en déplaçant son mobilier, de mettre le lit à la place du secrétaire, le secrétaire à la place de la commode : on n'aurait pas cru possible qu'elle pût remuer ces masses énormes; mais celui qui donne aux créatures animées tels ou tels appétits ne leur refusa jamais le moyen de les satisfaire; et en douant Dorothée de l'instinct du déménagement, comme la fourmi de l'instinct de l'approvisionnement, il ne proportionna pas leurs forces à la petitesse de leur corps.

Ces forces, du reste, Dorothée les entretenait par un exercice continuel, et quoique leur appartement ne fût composé que de deux pièces, grâce à ces variations fréquentes et à sa

distraction habituelle, Théodore s'y trouvait toujours comme égaré ; c'était tous les jours une nouvelle étude des lieux à faire, et il aurait eu moins de mal à dresser la carte détaillée d'un pays incessamment bouleversé par des tremblemens de terre.

## III. — M. ET Mme STAARMATZ.

La propreté de Dorothée était une source intarissable de querelles entre M. Staarmatz et sa femme, qui habitaient, au premier étage, le principal corps de logis, dont nos deux enfans occupaient l'aile droite.

Tous les samedis, la petite sœur nettoyait à fond son appartement; les croisées étaient ouvertes,—les chaises amoncelées,—les tapis pendaient sur le balcon,—et la jeune fille, au milieu de cet encombrement, la baguette en main, et dans un tourbillon de poussière, semblait à l'imagination poétique de M. Staarmatz un génie occupé à débrouiller le chaos.

Mais, lorsque, descendant de sa sphère idéale, il en venait à comparer ce ménage au sien : « Il est bien désolant, s'écriait-il, madame Staarmatz, que moi qui ne vous refuse rien pour tenir votre maison d'une manière décente, qui vous donne une servante qui me coûte par jour trois groschen, sans compter la nourriture et le blanchissage, j'en sois réduit à porter envie à ces deux pauvres enfans! Voyez comme leur petit logement est propre! et dire que je ne peux pas obtenir de vous, femme raisonnable, qui avez le double de l'âge de cette petite, les soins et l'ordre dont elle vous donne l'exemple! »

— « Allons, allons, monsieur Staarmatz, répondait la femme, prenant à son tour l'offensive en tacticienne habile, afin d'éluder l'attaque; ce n'est pas la propreté du logement de la petite Dorothée, ce sont ses belles couleurs qui attirent votre attention. »

Là-dessus, dispute interminable, qui se renouvelait ré-

gulièrement tous les samedis; et quoique le reproche et la réponse fussent toujours exactement les mêmes, c'étaient, dans la main de nos combattans, des instrumens merveilleux qui ne s'usaient jamais, par un motif fort simple, c'est que tous deux avaient à la fois raison et tort : raison dans ce qu'ils reprochaient, tort dans ce qui leur était reproché. M. Staarmatz, d'humeur assez casanière, n'avait pu, le lecteur le sait, et sa femme ne l'ignorait pas, voir les joues de sa jeune voisine sans être ébloui de leur éclat. Madame Staarmatz, au contraire, ne pouvait pas rester en place, réservait toutes ses prétentions pour les promenades publiques, et peu lui importait que son appartement fût plus ou moins bien épousseté.

Un des principaux griefs de son mari contre elle, c'était de n'avoir pu la décider à nettoyer elle-même ses lampes. Aussi mainte et mainte fois, le soir, et principalement quand ils recevaient une visite, la lumière s'éteignait tout à coup, faute d'huile ou de mèche, ou bien cette mèche était coupée tellement de travers, qu'il fallait choisir entre un demi-jour, un clair-obscur des plus tristes, ou une fumée infecte qui prenait à la gorge.

Il n'est personne dans le monde entier que ces sortes d'accidens missent plus au supplice que M. Staarmatz : il tenait extrêmement au décorum de sa maison; et quand pareille chose arrivait, c'était pitié de voir les gouttes de sueur qui lui coulaient le long du visage.

Avaient-ils quelqu'un à dîner, un personnage important, comme monsieur le conseiller de légation Hurbrand, qui leur faisait de temps à autre l'honneur de venir manger leur soupe sans façon, madame Staarmatz n'avait pas l'attention d'ajouter à leur ordinaire quelqu'un de ces mets qui se préparent promptement; l'ordre dans lequel les plats devaient être posés sur la table se trouvait maladroitement interverti, et quand M. Staarmatz disait d'apporter le dessert, neuf fois sur dix la servante répondait effrontément tout haut : « Monsieur, il n'y en a pas. » — « Mais pourquoi donc, madame

Staarmatz, pendant le cours du dîner, êtes-vous sortie cinq fois de table, ce que vous savez pourtant bien être pour moi une chose insupportable, et incivile pour monsieur le conseiller, si vous ne nous dédommagez pas de ces allées et venues par la régularité du service? Courez vite acheter du dessert, Véronique. » — « Ce n'est pas la peine, mon cher Staarmatz; j'ai parfaitement dîné. » — « Si fait, monsieur le conseiller, si fait. Eh bien! qu'attendez-vous? Ne m'avez-vous pas entendu? » — « Je n'ai pas d'argent, » lui dit Véronique, à l'oreille, d'une voix de tonnerre.

M. Staarmatz, ce jour-là, faillit en faire une maladie. La maladresse de sa servante et le flegme de sa femme l'avaient mis hors des gonds; et, au fait, le pauvre homme n'était pas heureux en ménage. Madame Staarmatz avait des qualités sans doute, mais de ces qualités qui ne sont pas d'un usage journalier, de ces uniformes de parade qu'on ne met qu'une fois l'an; l'habit de tous les jours était incommode. Elle ne savait pas occuper sa place dans la maison, non pas précisément qu'elle portât les culottes, comme dit le peuple en France; mais par son insouciance, par son incurie, elle forçait M. Staarmatz à s'affubler des jupons, à rabaisser sa dignité d'homme jusqu'à ces petits soins domestiques dont elle aurait dû s'occuper, en sorte que tous les torts de la femme étaient autant de ridicules pour le mari.

## IV. — HENRIETTE.

— « Est-ce que tu ne pourrais pas, monsieur Rauer, procurer quelques écoliers à ce pauvre Théodore? dit un soir madame Rauer à son mari, qui fumait silencieusement son knaster auprès de la fenêtre : ces bons enfans ont de l'ordre; mais la maladie du frère les a endettés. Théodore dessine très-bien, il peint même fort joliment, et, s'il avait deux ou trois leçons à donner, ils pourraient lier les deux bouts, ces chers petits locataires, et nous payer le terme qu'ils nous doivent. »

— « Tu m'avais promis que je commencerais à peindre l'aquarelle cette année, mon papa, dit la jolie Henriette, s'asseyant sur le genou de son père, et lui grattant de sa main blanche le derrière de la tête, attention à laquelle M. Rauer était plus sensible qu'aucun perroquet. »

— « Moi, je veux apprendre aussi à peindre, dit d'un air boudeur la petite Angélique, qui, assise sur un tabouret, tenait dans son tablier un gros chat noir qu'elle endormait avec des chansons. »

Dès le surlendemain, Théodore était installé chez monsieur Rauer en qualité de professeur de ses deux filles.

Ces rapports de propriétaire à locataire, d'écolières à professeur, en firent naître d'autres entre les jeunes habitans des deux rez-de-chaussée de chaque aile. Dorothée devint bientôt l'amie intime d'Henriette, et madame Rauer encouragea sa fille dans une liaison où elle ne pouvait puiser que de bons exemples.

Dès que l'étude leur laissait un instant, et vite et vite nos deux sœurs traversaient la cour et entraient chez leur voisine. Là commençaient ces longs entretiens à voix basse, ces conversations mystérieuses, les deux pieds sur les bâtons de la chaise, et le menton dans le creux des mains; ces mille confidences que les jeunes filles ont toujours à se faire, et auxquelles jamais garçon ne fut initié, fût-il frère ou amant.

Théodore, enseveli dans des mystères d'une autre espèce, troublait rarement leur tête-à-tête; et pourtant il est juste de dire que lorsque le hasard l'amenait, la conversation fût-elle plus animée encore qu'à l'ordinaire, jamais le moindre signe de mécontentement n'avait pu être remarqué dans les grands yeux d'Henriette, jamais un regret n'avait altéré la pureté de son beau front.

Au contraire, elle empêchait Dorothée de renvoyer son frère; elle paraissait goûter un plaisir extrême à les voir ensemble, à être témoin de leurs caresses amicales, et son plus grand bonheur était de prendre leurs deux têtes dans ses mains, et de les faire s'embrasser à tout instant.

Il est de mon devoir d'historien de ne rien vous laisser ignorer, mes chers lecteurs. Ce devoir, je le remplirai scrupuleusement; mais, pour Dieu! n'abusez pas de ma franchise, ne me supposez pas d'arrière-pensées. Ma seule intention est que, dans vos relations avec mes personnages, vous sachiez bien à qui vous avez affaire; c'est dans ce seul but, et désavouant d'avance toute induction, que je vous préviens qu'Henriette vient d'avoir quinze ans, qu'elle a toujours vécu fort retirée dans la société de ses père et mère, et que Théodore est le seul jeune homme qui habite dans la maison.

— « Savez-vous, mon cher Staarmatz, que la petite Rauer est une délicieuse créature, disait une après-dînée le conseiller de légation Hurbrand, la voyant assise près d'une fenêtre avec Dorothée, à qui elle était venue rendre sa visite accoutumée; voyez donc ses grands yeux bleus! »—« J'aime mieux les noirs, dit M. Staarmatz en regardant Dorothée. »—« Ses joues d'un rose transparent. »—« Un peu pâle, dit M. Staarmatz. »—« Ses longs cheveux noirs, sa taille svelte et souple. » —« Un peu trop élancée, dit M. Staarmatz. »—« Savez-vous, mon cher, que cet ange embellirait singulièrement mon exil dans l'ambassade de Suède. Parbleu, Staarmatz, il faut que vous me présentiez au père. »

— « Cette petite Henriette, ma chère amie, fait vraiment des progrès surprenans : je ne lui aurais pas cru tant de dispositions pour la peinture. » — « Et notre Angélique donc! s'empressa de répondre à son mari madame Rauer, qui préférait la cadette, parce qu'elle avait les cheveux blonds. Il faut rendre justice à Théodore; c'est un excellent maître. Dans les commencemens, je répugnais un peu à lui confier tes filles : un garçon de cet âge s'amourache facilement; je craignais qu'Henriette ne lui donnât de dangereuses distractions, et sans ce terme qui nous était dû, j'aurais eu de la peine à me décider; mais je suis tout-à-fait revenue de mes préventions. Il est impossible d'être plus raisonnable; il donne sa leçon avec une admirable exactitude; il ne dit pas un mot qui n'ait rapport à la peinture; ses regards sont con-

stamment attachés sur le vélin, et il part dès que la séance est terminée. Nous ne serions pas plus en sûreté avec une maîtresse, et la confiance qu'il m'inspire est telle que je m'absenterais pendant la leçon sans le moindre scrupule. »

J'avais pourtant bien prié le lecteur de modérer son imagination ; peine perdue ! Voyez comme elle s'emporte ! Et cependant ton interprétation, cher lecteur, est dénuée de fondement. Madame Rauer a raison : Théodore, si sage en sa présence, le serait autant elle absente. Il n'a jamais fait la même remarque que monsieur le conseiller de légation Hurbrand ; il ne sait pas de quelle couleur sont les yeux d'Henriette, si ses cheveux sont blonds ou bruns ; et lorsque Angélique profite de la liberté qu'on laisse à une enfant de treize ans, pour lui faire de ces petites provocations semi-innocentes, qui prennent leur source dans la coquetterie, innée chez les femmes, dans l'inexpérience de son âge, et dans la jalousie qu'inspire toujours la sœur aînée ; lorsque, par exemple, elle lui marche sur le pied par-dessous la table, il se recule machinalement, sans qu'il lui vienne jamais à l'idée de regarder si ce pied qui l'agace appartient à l'aînée ou à la cadette. Encore une fois, cher lecteur, calme-toi : tu as affaire à un homme tout rond qui n'a jamais deviné une charade ni compris un calembourg de sa vie; ne cherche pas un double sens dans ce que je te conte : je ne suis pas un Sphinx, ne fais pas l'OEdipe.

Et vous, mesdames, de votre côté, n'allez pas prendre une trop mauvaise opinion de mon bon Théodore, le croire insensible à vos attraits. Cette dose de calorique que la nature dispense à tous ses enfans, non point dans une égalité si parfaite que quelques théoriciens le prétendent, ni peut-être avec autant de partialité que le soutiennent certains autres, ne vous figurez pas qu'il l'applique toute à la science de la magie. Non, mesdames, notre héros a des sens que votre gracieux aspect enivre, un cœur qu'une douce voix fait battre : seulement ce cœur est semblable aux yeux qui ne voient qu'à une certaine distance ; ce qui l'entoure n'existe point

pour lui. Il faut à sa tête exaltée de l'imprévu, de l'aventureux, le mystérieux de l'éloignement. S'il avait rencontré Henriette à la promenade, s'il n'avait su ni son nom ni sa demeure, s'ils avaient été séparés par quelque obstacle bien insurmontable, à coup sûr il en devenait amoureux ; mais comment aimer une jeune fille à qui on donne des leçons, qui habite la même maison que vous, qui ne quitte pas votre sœur?

## V. — LA RENCONTRE.

Le pauvre garçon! ce besoin des obstacles s'alliait mal avec son extrême timidité, qui s'en accroissait de plus en plus ; et son imagination, privée d'issue et ne perdant rien par l'évaporation, fermentait d'autant. Comme elle s'exaltait lorsqu'au Parc, ou au village de Charlottenbourg, il voyait passer et repasser de jolies demoiselles! Il les suivait de l'œil, et parfois il cherchait, avec toute la réserve possible, à s'attirer quelque peu de leur attention ; mais elles étaient toutes entourées de galans damoiseaux, d'officiers à la voix claire : lui seul était isolé, toutes les places étaient prises, et il pouvait dire comme Macbeth : *The table is full.*

Ainsi que les chiens de Terre-Neuve, par un instinct merveilleux parcourent, dit-on, dans les tempêtes, les bords de la mer pour sauver les naufragés, souvent Théodore, à l'approche d'une averse, sortait armé d'un parapluie au secours des jolies filles surprises par l'orage ; mais c'était sans résultat, et comme le dauphin de la fable, il ne sauvait que des singes de l'inondation.

Une fois pourtant,—cette fois-là il faisait beau temps, c'était un samedi, jour consacré au nettoyage de l'appartement, et le samedi il n'avait pas la permission de rester au logis,— il rencontra une jolie grisette, et se sentant en veine de courage, il se mit à la suivre. Elle était blonde : une physionomie d'une candeur si angélique! ses yeux respiraient une pudeur si voluptueuse! on eût dit une vierge de Raphael

descendue de son cadre ! la tête de Théodore s'enflamma au point qu'il osa l'aborder, tout tremblant de son intrépidité ; et il se hasarda même à lui adresser la parole au moment où la nécessité de passer entre la muraille et une voiture les rapprocha naturellement. La jeune fille ne répondit rien, baissa les yeux, hâta un peu le pas, sans affectation pourtant.

Théodore, en se retournant pour voir si personne n'avait été témoin de son audace, aperçut derrière lui une paire de moustaches, qui le montrait en riant à une redingote bleue à brandebourgs, qui lui donnait le bras. Théodore rougit, trembla comme un coupable pris en flagrant délit ; mais surmontant bientôt sa timidité, et pour prouver à ces railleurs qu'il ne tenait point compte de leurs ricanemens, il se rapprocha de la jeune fille, et lui balbutia de nouveau, les yeux baissés, une question insignifiante qui n'obtint pas plus de réponse que la première.

Quand il releva la tête, il vit à l'autre côté de la jolie grisette les deux hommes qui lui parlaient aussi, sans obtenir plus que lui, qu'elle voulût rompre le silence. Théodore poussé à bout cette fois, et plus brave avec les hommes qu'avec les femmes, marcha droit à la paire de moustaches, et lui dit d'un ton ferme : « Monsieur, je parle à madame, et je vous prie de nous laisser. » — « Excusez-moi, monsieur, répondit celui-ci d'un ton fort poli, » et il se retira avec son ami.

— « Je vous remercie, monsieur, dit la jeune fille, de m'avoir délivrée de ces militaires. »

Le son de cette voix alla au cœur de Théodore : il se crut au comble du bonheur. Triomphant, il offrit son bras, voulut renouer la conversation : la jolie voix était rentrée dans son silence, et rien ne put l'en tirer.

Arrivé à une porte d'assez bonne apparence, il la vit entrer et disparaître. La suivre, prendre des informations, et en désespoir de cause, l'attendre, c'est sans doute ce que vous auriez fait, monsieur ; c'est ce que vous auriez désiré que Théodore fît, madame ; mais il n'eut de garde.

Revenu du premier étourdissement que lui avait causé la fuite imprévue de sa silencieuse compagne de route, il se retira lentement, l'oreille pleine encore de son gracieux remercîment, et il rentra chez lui, bâtissant sur cette donnée fragile mille espérances qu'il ne fit rien pour réaliser.

Rien, je me trompe ; le lendemain, ayant affaire dans le même quartier, il se détourna de son chemin, et l'alongea environ d'une soixantaine de pas, pour passer devant la maison où il avait vu entrer son inconnue. Quand il en approcha, il l'aperçut qui causait familièrement avec l'homme à moustaches de la veille, la main appuyée sur son bras.

Cette découverte lui froissa le cœur, et le rejeta violemment de la réalité dans ce monde de chimères où il était déjà si disposé à s'égarer précédemment.

## VI. — L'HÉRITAGE.

Un matin, en l'absence de son frère, Dorothée reçut une lettre qui l'invitait à passer au plus tôt chez M. Breughel, *justiez-commisarius* (avocat-notaire), rue Royale, pour affaire qui l'intéressait. Cette lettre qu'elle relut trois fois, et qu'elle retourna dans tous les sens, ne donnait pas d'autre explication.

Curieuse de savoir ce qu'on lui voulait, elle s'empressa de se rendre à l'adresse indiquée, et là, elle apprit qu'une dame Eckstein lui avait fait une donation de vingt mille écus. Dorothée, après bien des efforts de mémoire, se rappela qu'une personne qui portait ce nom avait été autrefois l'amie de sa famille, et lorsqu'elle se fut remise du saisissement que lui avait causé la nouvelle de cette fortune inespérée, son premier soin fut de demander au justiez-commisarius l'adresse de sa bienfaitrice, pour l'aller remercier. — « Et mademoiselle, lui répondit l'avocat-notaire, la pauvre dame est morte hier soir ; je croyais vous l'avoir dit, et c'est une des

clauses de son testament que je viens d'avoir l'honneur de vous lire. »

— « Morte, s'écria Dorothée, morte! ma bienfaitrice est morte! je ne verrai pas ma bienfaitrice! » et elle se mit à fondre en larmes et à pousser des sanglots tels que le notaire en resta tout ébahi, et qu'il ne put s'empêcher de faire hautement la remarque, avec cette finesse d'observation qui le caractérisait, et qui même l'entraînait parfois à des épigrammes peu compatibles avec la gravité de ses fonctions, que c'était le premier légataire qu'il eût eu à consoler de la mort du testateur.

Après avoir donné à grand'peine les signatures nécessaires pour constater son acceptation, Dorothée sortit de l'étude, et elle pleurait encore en descendant l'escalier; mais chemin faisant, son chagrin se calma peu à peu : elle songea à sa fortune, au plaisir qu'elle aurait à apprendre cette bonne nouvelle à son frère, et elle n'avait presque plus les yeux rouges lorsqu'elle passa devant le magasin de son ébéniste, M. Geisler, place du Château.

— « Eh! bonjour, mademoiselle Dorothée, s'écria celui-ci, qui précisément fumait sur le pas de sa porte. Est-ce que vous n'entrez pas, mademoiselle Dorothée? Il y a bien longtemps que nous n'avons travaillé pour vous, mademoiselle Dorothée. »

— « Je vous remercie, monsieur Geisler, lui dit Dorothée, voyant qu'il se dérangeait pour lui faire place : je suis pressée d'aller chez moi, » et elle passait outre, lorsqu'une idée qui lui survint l'arrêta court.

Si je ne prévenais pas Théodore, pensa-t-elle, comme il serait surpris de voir tous les embellissemens que cet héritage nous permet de faire à notre cher petit logement! Ce disant, elle rebroussa chemin, et entra chez l'ébéniste.

— « Vous m'enverrez tout cela samedi matin, sans faute, n'est-ce pas, monsieur Geisler? » dit-elle en le quittant au bout d'une heure.

— « Soyez tranquille, mademoiselle Dorothée, vous connaissez mon exactitude. »

— « Surtout, monsieur Geisler, n'oubliez pas de mettre des roulettes à tous les meubles. »

Le tapissier n'était qu'à deux cents pas, elle courut chez le tapissier. « Bonjour, mademoiselle Dorothée ; je vous croyais malade, mademoiselle Dorothée. Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle Dorothée? »

— « Montrez-moi des étoffes pour meubles et rideaux. » — « Quand faudra-t-il poser le tout, mademoiselle Dorothée? » — « Samedi matin, sans faute. » — « Il suffit, mes ouvriers seront chez vous samedi matin de très bonne heure. »

Elle retournait en toute hâte chez elle, l'ivresse du bonheur précipitant son pas, lorsque, place de l'Opéra, elle s'entendit appeler par son nom. — « Bonjour, mademoiselle Dorothée, comme vous passez fière devant le pauvre monde, mademoiselle Dorothée ; est-ce que monsieur votre frère ne se commande plus rien chez nous, mademoiselle Dorothée? nous avons en ce moment une superbe partie de drap abricot. »

— « C'est une couleur qui sied bien aux blonds, n'est-ce pas, monsieur Fussmann? » — « On ne peut mieux, mademoiselle Dorothée, et cette année particulièrement, l'abricot est très-bien porté. » — « Faites-lui-en un habillement complet, monsieur Fussmann ; habit, gilet, pantalon et redingotte, et apportez-moi le tout samedi matin, sans faute. » — « A samedi, c'est convenu, mademoiselle Dorothée, » dit monsieur Fussman, et il remit ses lunettes. »

Comme les heures furent lentes qui précédèrent ce mémorable samedi! Dorothée ne vivait plus. Son mobilier futur lui défilait pièce à pièce dans la tête. — Un bruit de roulettes tourbillonnait incessamment dans ses oreilles. — Ses magnifiques rideaux de soie cramoisie se déroulaient majestueusement devant ses yeux. — La nuit, il lui semblait qu'elle était éveillée. — Le jour elle croyait dormir : elle se levait avec l'aurore pour prendre des mesures, pour combiner des

dispositions; elle se couchait avec le soleil pour rêver tout à son aise à l'embellissement de son petit domaine.

Quelque occupée qu'elle fût de toutes ces pensées, elle eut néanmoins assez d'empire sur elle-même pour ne parler à personne de l'héritage qu'elle venait de faire, soutenue qu'elle était par l'idée de jouir de la surprise générale.

Enfin ce grand jour arriva, et il était temps, car elle s'était déjà rongé tous les ongles de la main droite, et elle attaquait ceux de la gauche. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle se leva de meilleure heure encore qu'à l'ordinaire, n'ayant réellement pas, cette nuit-là, fermé l'œil un instant. A peine debout, elle n'eut de cesse que son frère ne fût réveillé et parti, et elle attendit, Dieu sait avec quelle impatience, les marchands auxquels elle avait donné rendez-vous. Deux ongles succombèrent encore dans cette attente, et pourtant, les marchands furent tous exacts, tant elle leur avait fait de recommandations, tant elle avait passé d'heures à surveiller et à accélérer leurs travaux!

Quelle journée pour Dorothée! faire un déménagement non plus fictif, mais réel, mais complet; non plus un simple déplacement, mais un renouvellement de mobilier! des fauteuils neufs à la place des vieux. — Un beau papier rouge satiné à fleurs. — De superbes rideaux de soie cramoisie à ramages. — Par terre, un beau tapis rouge à larges rosaces. — Une belle glace au-dessus de la cheminée, en face de la croisée. — Mettez-moi ce canapé à droite, — non, à gauche; — cette armoire d'acajou dans ce coin; — cette table de marbre au milieu; — ici, cette chaise; — là, ce fauteuil!

Mourir de joie, n'est évidemment qu'une expression métaphorique, car à huit heures du soir, au tomber du jour, tout était en place, et Dorothée était pleine de vie et de santé; et elle avait ouvert ses portes à toute la maison, maîtres, enfans et valets; et elle jouissait de leur admiration, cachant sous un faux air de modestie sa satisfaction, que trahissaient ses narines enflées et la rougeur de ses joues, plus éclatante encore que de coutume.

Théodore seul manquait à son bonheur, et il ne revenait pas; prétextant une absence, elle l'avait engagé à dîner dans une garküche (petit restaurant), avec un étudiant de ses amis.

Quand tout le monde fut parti, elle projeta de l'attendre, et prit un livre; mais impossible de fixer son attention : dans chaque mot elle voyait un meuble dont chaque lettre formait un pied; ses yeux d'ailleurs se fermaient de lassitude. Elle se décida enfin à se coucher.—« Je ne dormirai pas pour cela, dit-elle, et le lit me reposera. » Mais à peine avait-elle mis la tête sur l'oreiller qu'en dépit d'un petit reste de bougie qui brûlait à côté d'elle, elle s'endormit profondément.

## VII. — LE PALAIS.

Oh! la versatile et *ondoyante* créature que l'homme!

Théodore, mon héros, toi que j'ai présenté à mes nombreux lecteurs comme un pur esprit planant au-dessus de la fange où barbotte le reste des hommes, est-ce bien toi que je vois assis à cette table, mangeant comme quatre, voracité excusable dans un convalescent; mais, ce que je n'aurais jamais cru, savourant en gourmet ce que tu manges? Est-ce bien toi que je rencontre de nouveau, le soir, sous les tentes, chez Weber, entouré de pots de bière double, dans un nuage de tabac de Porto-Rico? Que dire pour ta justification, et pour la mienne? Ce noble détachement des intérêts matériels n'avait-il donc d'autre cause que des vêtemens trop courts de trois doigts? Faudra-t-il attribuer à un gousset mieux garni ce retour si subit vers la vie positive?

La reine venait d'accoucher, et l'on hâtait les préparatifs de la fête qui devait avoir lieu le surlendemain en l'honneur de son heureuse délivrance. Les marchands ambulans dressaient leurs tentes de toile grise, comme à Noël, et déjà même plusieurs avaient commencé à étaler leurs pacotilles.

Théodore, après s'être séparé de son compagnon de table,

s'en revenait lentement au logis, par la rue Large, lorsqu'il passa près d'une de ces boutiques en plein vent. La marchande était une brune assez piquante, au nez retroussé, aux yeux verts.

Théodore, qui avait puisé quelque peu de hardiesse au fond de son verre, s'arrêta devant elle, hasarda quelques complimens, et se trouva engagé à risquer, à une loterie qu'elle tenait, les derniers groschen dont sa bonne petite sœur avait le matin garni sa bourse.

La fortune ne lui fut pas tout-à-fait contraire, et il gagna à cette loterie une espèce d'étui de métal que la jolie marchande lui présenta d'un air gracieux, mais avec un sourire bizarre. Quoiqu'elle le lui eût vanté comme une invention nouvelle, il le prit sans y faire attention et sans en demander l'usage, tout distrait par la main blanche et potelée qui le lui offrait, et préoccupé surtout par l'étrange expression de ces yeux verts.

Lorsqu'il arriva chez lui, la chambre était dans une obscurité complète. Il tâcha de s'orienter; mais il ne reconnaissait plus rien : il eut beau étendre prudemment les bras, à chaque instant un meuble semblait venir au-devant de lui et le heurter. Il avait reçu bien des contusions, et il commençait à se croire entré par méprise chez un de ses voisins, quand heureusement il parvint à retrouver son lit : « Dorothée, se dit-il, a fait encore quelque déménagement. »

Il venait de se déshabiller à tâtons, et il allait se coucher, lorsqu'il trouva dans une des poches de sa redingote, qu'il vidait machinalement dans son chapeau, selon son habitude de tous les soirs, cet étui de métal que la jolie marchande aux yeux verts lui avait donné avec ce sourire bizarre dont il avait eu l'esprit si frappé. Quoique l'obscurité fût profonde, il l'ouvrit sans trop savoir ce qu'il faisait, et il aperçut dedans comme un brouillard lumineux qu'entourait un cercle d'un rouge éclatant.

Tout à coup, du sein de ce brouillard lumineux s'élance un serpent bleu qui sifflait et jetait des flammes, et qui lui

darde au visage une vapeur suffocante dont la chambre est bientôt enveloppée ; et lorsque cette vapeur se dissipe, la muraille au-dessus de la cheminée se fend en deux, et découvre aux regards stupéfaits de Théodore un palais tout resplendissant des merveilles d'un luxe magique.

Rien, dans ce singulier palais, n'était inanimé : le velours et la soie, teints des couleurs de la pourpre, ruisselaient le long des murs, et inondaient le tapis des salles comme deux sanglantes avalanches ; l'or retombait en franges, et se jouait à l'entour comme sur les flots les rayons du soleil.

Les fleurs des tapisseries se balançaient, comme celles des champs, au souffle des brises, et exhalaient comme elles une haleine embaumée.— Les oiseaux que l'aiguille du divin artiste avait groupés autour d'elles faisaient entendre d'harmonieux concerts.— Les fruits les plus savoureux se penchaient d'eux-mêmes vers la main de Théodore, qu'ils invitaient à les cueillir.

Et le rossignol lui disait :—« Viens, bon Théodore, viens écouter de plus près ma voix mélodieuse ; viens t'enivrer, en l'entendant, d'amour et de volupté. »

Et la rose lui disait : « Viens, gentil Théodore, viens sentir de plus près mon calice embaumé ; vois, il s'incline languissamment vers toi ; viens t'enivrer, en le respirant, d'amour et de volupté ! »

Et la pêche lui disait : « Viens, mon joli petit Théodore, viens admirer de plus près mes grosses joues vermeilles ! viens déposer un baiser sur leur moelleux duvet, et que ce baiser t'enivre d'amour et de volupté ! »

Et tous, oiseaux, fleurs et fruits, répétaient en chœur : « Entre, Théodore, entre ! viens voir notre maîtressse, la maîtresse de ce palais enchanté ! C'est elle qui nous donne notre voix, nos parfums, notre saveur ! » — « Où est-elle, s'écrie Théodore hors de lui ? Ou est-elle ? que je dépose à ses pieds l'hommage respectueux de mon amour ! » et il s'élançait pour entrer dans le palais, et les fleurs et les fruits encensaient l'air de plus de parfums, et les oiseaux le ber-

yaient de chants plus doux, lorsque tout à coup un spectre couvert d'un linceul blanc, pâle, les cheveux hérissés, les yeux hagards, se jette à sa rencontre une torche à la main! « Silence, cria-t-il d'une voix formidable, et tout se tut soudain, oiseaux, fleurs et fruits; et alors le spectre grandit, grandit jusqu'à la voûte, et tout tremblait et tournoyait derrière lui! et comme la terreur n'avait pu arrêter assez vite le pied de Théodore, le spectre qui s'était précipité au-devant de lui avec un effroyable grincement de dents, de son front d'airain, comme un bélier furieux, le frappa si violemment à la tête, qu'il l'étendit sans connaissance sur le parquet; et à peine Théodore fut-il tombé que le mur se referma, et tout rentra dans les ténèbres!

## VIII. — LA PRINCESSE.

« Libertin, comme vous êtes rentré tard hier! dit Dorothée en s'approchant le lendemain matin du lit de son frère, qui était plongé dans un profond sommeil. Eh bien! il dort encore! allons! debout, debout, monsieur le paresseux! tout le monde est levé dans la maison. »

Théodore, tiraillé par sa sœur, ouvrit de grands yeux, s'assit sur son séant, la regarda fixement, s'élança précipitamment sur elle, en jurant comme un chat qui veut effrayer un chien, puis se recoucha sans mot dire.

—« Finis donc, Théodore, tu me fais peur avec tes plaisanteries. Allons, lève-toi; il en est temps, neuf heures viennent de sonner à la pendule. L'as-tu vue, notre pendule? et notre ameublement, qu'en dis-tu? l'as-tu bien examiné hier soir? Comme tu as dû être surpris en rentrant! Regarde-donc au jour nos beaux rideaux de soie cramoisie, et la belle glace qui est au-dessus de la cheminée; et par terre, le beau tapis rouge, et sur la muraille, la belle tenture : ne dirait-on pas de véritables oiseaux? N'est-il pas vrai qu'on serait tenté d'aller cueillir ces fleurs et ces fruits? »

— « La pourpre, dit Théodore d'un ton solennel, la pourpre coule le long des murs du palais enchanté. Le soleil dore la cime de ses flots. — Me voici, ô le plus mélodieux des rossignols, chante, chante, je t'écoute! — Me voici, ô la plus fraîche des roses! tourne vers moi ta bouche parfumée. — Me voici, me voici, ô la plus vermeille des pêches, tends-moi tes grosses joues, tes joues rebondies, que j'y dépose un amoureux baiser. »

Dorothée, impatientée du peu d'attention que son frère accordait à ce magnifique ameublement, dont elle s'attendait à le voir si émerveillé, allait se fâcher sérieusement, lorsque Théodore poussa un cri effrayant. La vision de la veille, qui se déroulait peu à peu dans sa mémoire comme font ces petits écrans de cheminée, était arrivée à son terrible dénouement.

— « Ah! mon dieu! mon dieu! que je suis malheureuse! s'écria Dorothée, cherchant à ranimer son frère évanoui : voilà que le délire lui revient comme dans sa maladie! Et moi, qui me promettais tant de plaisir à lui faire admirer tous mes beaux meubles. »

Nous sommes singulièrement organisés : Dorothée aimait tendrement son frère, et elle ressentit un vif chagrin de cette rechute ; mais je l'avouerai avec ma sincérité habituelle, elle eut encore plus de regret de voir manquer la surprise qu'elle lui préparait. Néanmoins elle ne négligea aucun des soins que réclamait l'état de son frère, et le marbre noir d'une jolie table de nuit toute neuve placée auprès du lit de notre pauvre visionnaire fut couvert en un instant d'une multitude de fioles et de bouteilles de toutes grandeurs; et le lendemain soir, grâces à tous ces médicamens, à ce que prétendirent le médecin et l'apothicaire, le malade allait si bien, que sa bonne sœur put s'absenter sans la moindre inquiétude et aller avec sa chère Henriette, le conseiller de légation Hurbrand, toute la famille Rauer et M. et madame Staarmatz, voir les illuminations ainsi que le feu d'artifice qui devait se tirer *Exercier-platz*, à l'occasion des couches de la reine.

On essaya même d'emmener Théodore, et Henriette envoya sa petite sœur en députation auprès de lui; mais il refusa et répondit qu'il se sentait encore trop faible pour quitter le lit, et pourtant j'ai tout lieu de croire que c'était une défaite, car à peine Dorothée eut-elle quitté la chambre avec la petite Angélique, qu'il s'empressa de sauter à bas de son lit, et d'aller se poster à l'endroit où il avait vu l'apparition de la veille.

Il faisait nuit, et nuit très-sombre : Dorothée, qui, toute la soirée, avait pris l'air à sa croisée, n'avait point allumé de lampe, et, en partant, elle avait prévenu son frère qu'elle plaçait près de lui le briquet phosphorique qu'il avait acheté la veille, afin qu'il pût avoir de la lumière lorsqu'il le désirerait; mais il n'en fit point usage, soit que sa préoccupation habituelle l'eût empêché d'entendre cet avertissement, soit qu'il préférât rester dans l'obscurité. Je pencherais pour cette dernière raison, car lorsque les domestiques de la maison mirent le feu aux lampions et aux verres de couleurs de l'if placé à l'entrée de la cour, il n'en profita pas pour y allumer son flambeau.

Il se tenait donc immobile dans l'ombre, cherchant dans sa mémoire les moyens d'évoquer sa vision, et appelant de tous ses vœux le beau palais rouge, séjour enchanté de la mystérieuse princesse, lorsque voilà que docile à sa prière, le mur s'entr'ouvre comme l'avant-veille; mais cette fois il se sépare plus lentement, et sa lumière ne se répand que par degrés. Bientôt néanmoins, Théodore y peut distinguer visiblement les mêmes objets.

Mais une vie plus abondante encore et plus active semblait les animer tous. La pourpre ruisselait de la voute à terre avec plus de bruit et d'impétuosité. Les sens de Théodore étaient enivrés de plus de couleurs, de plus de parfums, de plus de chants, et les oiseaux, les fleurs et les fruits l'invitaient avec plus d'instances à pénétrer dans leur magique séjour.

Dévoré des mêmes désirs, il allait renouveler hardiment

la tentative qui lui avait été si funeste, lorsque (doit-il en croire ses yeux?) il voit s'avancer dans l'immense cour d'honneur du palais celle que les étranges habitans de cette merveilleuse demeure annonçaient et louaient à l'envi, la princesse au nom inconnu, la reine du beau palais rouge! — Le cortége nombreux et magnifiquement vêtu dont elle est entourée, les cris d'allégresse qui éclatent à son passage, la voix argentine des cloches saintes et les salves guerrières qui fêtent sa venue, les anges de lumière qui, bercés sur des nuages dorés, la contemplent d'un œil étincelant d'amour, les astres qui se détachent du firmament pour éclairer de plus près ses pas de leurs célestes flambeaux, tout annonce la souveraine de ces lieux, la déesse de ce paradis, mais sa beauté mieux que tout le reste!

Jamais imagination de poète ne créa rien d'aussi séduisant! Non, Marguerite aux yeux de Faust rajeuni; non, Juliette faisant à Roméo du haut de son balcon argenté par la lune l'aveu involontaire de son amour; non, Béatrix ouvrant à Dante les portes du paradis, ne donnent aucune idée de sa beauté, aucune de l'extase où sa vue plongea Théodore! Il voulut tomber à ses genoux adorés: il sentit ses pieds cloués au sol; il ouvrit la bouche pour parler, une main de fer lui serra la gorge.

Il luttait vainement contre cette puissance invisible, lorsque (ô désespoir! ô fureur!) s'approche en sautillant et en se dandinant un gros conseiller qui arrête la princesse, dépose un galant baiser sur sa blanche main, et lui présente son bras qu'elle accepte en gémissant.

La colère rend des forces à Théodore!—« Conseiller téméraire! infâme conseiller, attends que je crève ton gros ventre! » et il se précipite sur lui les poings fermés, les lèvres pâles et tremblantes!

Le conseiller n'avait pas l'air de se douter du danger qui le menaçait! mais tout à coup, —le traître! —voilà qu'avec une détonation épouvantable, de ses yeux, de son nez, de sa bouche, de ses oreilles, de tous les pores de sa peau, jail-

lissent mille gerbes de feu ! Ses deux bras enflammés tournent en sens contraire avec la rapidité des roues d'un char qui s'emporte ! jamais citadelle assiégée ne lança plus de bombes que le conseiller contre son ennemi ! jamais canons ne vomirent plus de feux que sa bouche ! chaque fois que Théodore essayait d'avancer d'un pas, le lâche, en souriant, versait sur lui une pluie de flammes !

Quel amant si jaloux n'eût été forcé de reculer ? Théodore néanmoins tint bon et persista long-temps dans ce combat inégal ; mais son intrépidité fut sans résultat, et après vingt-quatre heures d'un feu toujours nourri, après vingt-quatre heures d'efforts et d'angoisses, il eut la douleur de voir le gros conseiller, son rival, disparaître dans les airs avec la princesse au milieu d'un tourbillon de flammes et de fumée.

## IX. — PROJET DE MARIAGE.

Ce n'est pas sans raison qu'autrefois les juges et les médecins portaient le même costume : il y a plus d'analogie qu'on ne le supposerait au premier abord entre la médecine et la justice. Le malade n'est-il pas un vrai coupable convaincu d'imprudence ou d'excès ? ne lui applique-t-on pas des peines proportionnées à la gravité du délit ? et de ces peines nécessaires, il faut le croire pour l'exemple, combien y en-a-t-il qui profitent au condamné ?

Convaincu des rapports incontestables qui existent entre les deux professions, j'ai souvent regretté que la médecine n'empruntât pas à la justice une des innovations les plus heureuses de l'institution du jury : je voudrais que le médecin, comme fait le juré, fût simplement appelé à prononcer sur la culpabilité, c'est-à-dire sur la cause et sur la nature de la maladie, et que l'apothicaire fût seul chargé, comme le juge, d'appliquer sa peine, car j'ai remarqué que les trois quarts des bévues commises par nos docteurs viennent de ce qu'ils ne procèdent pas catégoriquement, et de ce qu'ils

s'occupent du remède à administrer avant de bien connaître l'origine de l'indisposition. Dieu sait à quoi leur préoccupation nous expose, lorsqu'il s'agit d'affections morales!

Le médecin qui fut appelé ne comprit rien, cela va sans dire, à l'état de Théodore, et ne voulant pas avouer son ignorance, ne se l'avouant peut-être pas à lui-même, il lui administra une foule de médicamens, qui retinrent notre patient quinze jours au lit.

Du reste, bien des gens, pendant ces quinze jours, auraient envié son sort; quels ennuis l'amitié prévenante d'une sœur ne dissipe-t-elle pas? quelles boissons paraîtraient amères préparées par la jolie main d'Henriette?

— « N'est-il pas vrai, Dorothée, que ton frère m'aime mieux que mademoiselle Oster? — Théodore était convalescent, et c'était son premier jour de sortie.

—« Je voudrais bien voir qu'il ne préférât pas ma gentille Henriette à cette coquette de Julie! Sais-tu, Henriette, à quoi je pense bien souvent? je me dis que si ma bonne amie le voulait, nous pourrions être tous trois les plus heureuses gens du monde. »

— « Comment cela? » dit Henriette, en rapprochant sa chaise de celle de Dorothée.

— « Théodore a dix-huit ans, tu en as seize : pourquoi ne vous marieriez-vous pas ensemble? Tu ne me réponds rien : est-ce que tu crois que tes parens n'y consentiraient pas? »

— « Je ne sais; j'ai entendu dernièrement ma mère dire à mon père que je commençais à être d'âge à me marier. »

— « Puisqu'ils on dit cela, c'est une affaire arrangée : laisse-moi faire, je me charge de la négociation. Quel bonheur! ô la jolie sœur que je vais avoir! et Théodore comme il va être surpris et content! Vois donc comme nous serons bien dans notre ménage! voilà comme j'arrangerai cela : je vous donnerai à tous les deux ma chambre, et moi je prendrai celle de Théodore.

— « Non pas, je ne veux point que tu te déranges pour moi : tu es habituée à ta chambre.

— « Moi, je le veux. »

— « Moi, je ne le veux pas. »

— « Tiens, ne nous disputons pas, Henriette : je suis l'aînée, et il faut me céder. D'ailleurs, je t'assure que depuis long-temps j'avais l'intention de faire ce changement, et que c'est la maladie de mon frère qui m'en a empêchée. Viens ici : aide-moi seulement à pousser son lit dans ma chambre, et à mettre le mien à sa place.

Le déménagement fait, les deux belles-sœurs se quittèrent ivres de joie, après mille embrassades.

Dorothée aimait beaucoup à ménager des surprises. Restée seule, elle résolut de s'assurer du consentement de monsieur et de madame Rauer, avant de faire part à son frère de ce plan de mariage. Mais heureusement Théodore étant rentré, elle ne put résister au désir de lui communiquer son projet.

—« Eh bien! comment te trouves-tu de ta promenade? »

— « Oh! maintenant, je me porte bien mieux. »

— « Bon! dépêche-toi de te rétablir tout-à-fait, que nous exécutions un complot dans lequel nous voulons te faire entrer.

— « Un complot? »

— « Oui, nous sommes à notre aise actuellement, grâce à l'héritage que nous avons fait : nous venons de décider que tu épouseras ma chère petite Henriette, et je me charge de faire la demande. Eh bien! remercie-moi donc! »

— « Ne crains rien, divine princesse, s'écria Théodore; ils ont beau me tendre des piéges; ma fidélité est inaltérable comme mon amour. Leurs spectres livides, leurs gros conseillers, rien ne m'arrêtera! Animé de ton regard, j'entrerai dans le beau palais rouge, malgré les enchantemens qui en défendent l'accès! »

Effrayé de cette réponse, Dorothée sortit précipitamment de sa chambre, et revint bientôt avec le médecin qui, après

avoir gravement tâté le pouls du malade, le condamna de nouveau à quinze jours de diète et de lit.

Au bout de ces quinze autres jours, Dorothée, qui avait trop à cœur son projet de mariage pour y renoncer, tenta une nouvelle épreuve sur son frère. Soit qu'elle eût pris plus de précautions et qu'elle eût été plus adroite que la première fois, soit que, grâce à la diète et aux tisanes, Théodore fût dans une disposition d'esprit moins exaltée, il ne l'interrompit par aucune exclamation : elle eut tout le temps d'achever sa phrase; il ne se leva pas précipitamment de sa chaise, mais il lui répondit avec calme et sang-froid : « Ma chère petite sœur, je te remercie de l'intérêt que tu prends à mon avenir, des efforts que tu fais pour assurer mon bonheur; mais ce que tu espères est impossible, des considérations dont tu n'es pas juge s'opposent à ce que je demande la main d'Henriette. Ce n'est pas que j'aie pour elle la moindre répugnance : il suffit qu'elle soit ton amie pour m'être chère, et je ne dis pas que je n'aurais point été disposé à l'épouser il y a quelques mois; mais aujourd'hui ce serait manquer à ma destinée, à mes devoirs, à mes sermens. Au reste, pour en finir, et à n'envisager, pour mieux être compris, que le côté positif de la question, il me suffira, je présume, de te rappeler qu'Henriette n'est pas une princesse, ni cette maison un palais. »

Il y avait trois parties bien distinctes dans ce discours de Théodore. L'exorde était à la fois grave et affectueux; la confirmation respirait l'importance, et, tranchons le mot, la fatuité; la péroraison était ironique et dénigrante.

Dorothée, qui n'avait point suivi de cours de rhétorique à l'université, ne se rendit pas, sans doute, ce compte raisonné; mais l'ensemble de cette réponse la choqua, et il s'éleva entre le frère et la sœur une discussion où chacun, comme c'est l'usage, sortit des bornes; Dorothée, piquée de l'air suffisant de Théodore, le railla sur sa mystérieuse princesse. Théodore rabaissa le parti qu'on lui proposait, parla avec dédain d'Henriette; Dorothée prit fait et cause pour son

amie; enfin il s'ensuivit une querelle si sérieuse, qu'ils jurèrent de ne plus se parler de leur vie, et que Théodore courut s'enfermer dans sa chambre, dont il verrouilla la porte.

## X. — FIN DE LA VISION.

Quelle loterie que la destinée! Faites donc des projets! cette remarque n'est pas neuve, sans doute; mais je n'ai promis que d'être vrai.

Si nos deux enfans avaient habité tout autre étage que le rez-de-chaussée, leur dispute ne pouvait avoir de suites bien longues. L'ancienne chambre de Dorothée, qu'occupait Théodore, par suite du dernier déménagement, n'avait d'issue que par la chambre actuelle de sa sœur; ils se seraient rencontrés, et ils auraient fini par se parler et se réconcilier; mais malheureusement Théodore, pour sortir, n'avait qu'à sauter par la fenêtre qui donnait sur la rue.

Ce serait un paradoxe que de n'en pas convenir : la magie a des secrets vraiment inexplicables. Les adeptes sans doute ont le privilége d'en observer certains effets; mais la cause, la connaissent-ils souvent? Théodore n'avait pas prévu le fâcheux résultat de sa querelle; il en fit la triste expérience, quoique d'un naturel trop boudeur pour vouloir revenir le premier sur ses pas.

Des jours, des semaines, des mois s'écoulèrent : plus d'apparition! il eut beau rester dans la solitude, dans l'ombre, dans le silence, dans le recueillement, plus de beau palais rouge, plus de belle princesse!

« Ah! se dit-il, après toutes les preuves d'amour et de dévouement que je lui donne, elle ne resterait pas si longtemps absente, s'il était en son pouvoir de venir me visiter ici; mais certainement elle est astreinte à des lois qu'elle ne peut enfreindre, et ce n'est que dans la chambre qu'occupe Dorothée qu'il lui est permis de se présenter à moi. »

Après quelques jours encore d'attente et d'incertitude, il

ne se sentit plus la force de résister au violent désir qui le tourmentait, et choisissant une matinée qu'il avait entendu Dorothée sortir et fermer la porte du carré, après avoir regardé soigneusement par le trou de la serrure, il entra sur la pointe du pied dans la chambre de sa sœur.

La fenêtre en était ouverte ; des vêtemens par terre, des cartons sur des chaises, le lit encore défait, le désordre de sa chambre, tout annonçait que Dorothée venait de faire une toilette plus recherchée que d'ordinaire, et qu'elle était sortie pour une affaire pressée. Théodore fit peu d'attention à tout cela : une autre idée le préoccupait, et son cœur battait trop fort; il se dirigea précipitamment vers l'endroit où jusqu'ici son apparition s'était offerte à lui.

— « O prodige ! ô bonheur ! Le voilà ! le voilà, le beau palais rouge, le magique palais, avec ses couleurs, ses parfums, ses harmonies ! la voilà, la splendide demeure de la princesse adorée ! Le péristyle de l'immense cour d'honneur est ouvert comme au jour à jamais fortuné où l'ange de la beauté se dévoila aux regards de l'amour ! où est-elle, où est-elle, la reine de ces lieux et de mon cœur ? »

Soit hasard, soit que la princesse fût sensible aux lieux communs que soupirait Théodore avec tant de ferveur, au même instant elle parut. — Grand Dieu ! qu'elle était belle ! mais pourquoi cette pâleur ? pourquoi ces larmes qui roulent dans ses beaux yeux ? pourquoi ces vêtemens blancs ? ce long voile brodé ? pourquoi cette couronne de myrte ? O mes pressentimens ! on t'entraînait à l'autel ! toi, ma fiancée ! et quel homme assez las de la vie ! — quoi ! toujours toi, gros scélérat de conseiller !

C'était lui-même en effet, radieux et épanoui : on l'eût dit évoqué par cet appel.

Théodore, anéanti par l'excès même de sa rage, sentit ses dents claquer, ses genoux s'entrechoquer et faiblir; il allait encore perdre connaissance, lorsque la douce voix de sa bien-aimée, qui implorait son secours avec des sanglots, vint le ranimer.

— « Ah! tu te frottes les mains, s'écrie-t-il, impudent! c'est ton cadavre qu'on va porter à l'église! » et saisissant un énorme encrier de plomb qui se trouve sous sa main, il le lui lance à la tête de toute la vigueur de son bras.

Le coup avait été bien visé : l'encrier volait droit à son but; le conseiller était perdu, et la princesse délivrée. Tout à coup la foudre éclate avec fracas sur le disque de plomb, dont elle arrête l'élan homicide, et l'arme de Théodore vient retomber impuissante à ses pieds. — et dans le même instant pleuvent du ciel, jaillissent des profondeurs de la terre des milliers de conseillers noirs et de blanches princesses.

En vain Théodore essaie de distinguer son ennemi au milieu de cette foule étrange : princesses et conseillers n'ont qu'un même visage, qu'un même costume, qu'une même attitude, et ni l'œil de la haine, ni celui de l'amour, ne sont assez sûrs, assez perçans pour y découvrir la moindre différence; et voilà, — ô perplexité! — qu'à un signal donné, les milliers de conseillers montent, chacun avec une princesse, dans un carrosse magnifique, et soudain ils disparaissent tous ensemble aux regards découragés de Théodore qui les voit s'éloigner, pétrifié, la bouche béante, sans proférer plainte ni menace.

## XI. — THÉODORE SE RAVISE.

— « Si tu savais tout ce que j'ai perdu, ma bonne sœur, disait à Dorothée, quelques jours après ce singulier événement, Théodore réconcilié avec elle! Toi, tu n'as jamais vu ma princesse; figure-toi... » Et il se mit à lui en faire la description avec la mémoire d'un peintre et d'un amant.

— « Eh! mon cher ami, lui dit Dorothée, ta princesse devait ressembler à Henriette. »

— « A Henriette! quelle comparaison! »

— « Mais je t'assure que la comparaison est tout-à-fait exacte. »

— « Écoute, ma sœur, n'y mets pas d'entêtement : depuis que j'ai eu le malheur de la perdre, je n'ai eu d'autre consolation que de la peindre de souvenir : tiens, voici son portrait, regarde; qu'en dis-tu? »

— « Eh! mais, je dis que c'est Henriette. »

— « Encore? est-ce une gageure? »

— « Mais non, juge toi-même; tiens, prends dans mon secrétaire son portrait qu'elle m'a donné ces jours-ci; ne sont-ce pas deux copies d'un même modèle? »

Théodore ne répondit rien : un cerf-volant, rappelé brusquement par la ficelle invisible qui le dirige, ne tombe pas plus lourdement du ciel à terre.

Il rentra dans sa chambre, prit dans son armoire ses vêtemens les plus neufs, chiffonna quatre chemises et le double de cravates, se couvrit d'essences et de parfums, et lorsque sa sœur fut sortie, il se rendit droit chez monsieur et madame Rauer, et dans un discours qu'il avait préparé à l'avance, tout en faisant cette brillante toilette, il leur exposa humblement que l'accroissement de son revenu lui ayant permis de songer à se marier, il venait les supplier de lui accorder la main de leur fille aînée, Henriette.

— « Eh! d'où sortez-vous, mon beau monsieur Théodore? Notre chère enfant est partie depuis six jours pour Stockholm, avec son mari, monsieur le conseiller de légation Hurbrand. un parti solide, un mariage avantageux. La pauvre enfant a été bien raisonnable. »

Madame Rauer n'avait pas achevé sa phrase, que Théodore était tombé à la renverse.

— « Je ne comprends pas cette petite fille, dit M. Rauer en le relevant; s'amouracher d'un fou! »

— « Qui a des attaques d'épilepsie, » ajouta madame Rauer.

## XII. — CONCLUSION.

— « Ce petit Théodore, il faut en convenir, est né sous une heureuse étoile, se dit monsieur Staarmatz en apprenant sa

mésaventure? Voilà un de ces événemens qui décident d'une destinée littéraire. Il se sent poète : bien; il tombe amoureux de sa petite voisine : suivant le train ordinaire des choses, cette passion devait se terminer par un mariage. On se connaissait, les fortunes étaient en rapport; mais que serait-il arrivé? La lune de miel passée, car elles passent toutes, quand il aurait vu ce bouton de rose s'épanouir et se faner, quand elle se serait occupée devant lui des soins vulgaires du ménage, sa divinité se serait prosaïsée à ses yeux. Heureusement le gros conseiller de légation Hurbrand l'épouse et l'emmène en Suède; tant mieux, morbleu! mille fois tant mieux: la voilà éternellement, pour le petit gaillard, dans une région idéale. Quelle source féconde d'élégies! C'est pourtant à des circonstances analogues que Dante et Pétrarque durent le développement de leur génie : figurez-vous Dante marié avec Béatrix; adieu la divine Comédie : jamais Béatrix ne lui eût ouvert les portes du paradis. Au lieu de cela, elle meurt à son aurore, et l'imagination de l'amant poète se la représente toujours jeune, toujours fraîche, toujours riche des grâces du présent et des promesses de l'avenir. Et encore le petit drôle est-il plus heureux que ces deux grands génies : il jouit des mêmes avantages à moins de frais. Sa Laure à lui, sa Béatrix n'est pas morte : il a toujours l'espérance de la revoir. Que son étoile sans doute l'en préserve! Mais c'est une idée qu'il peut nourrir sans inconvénient; elle donnera même à sa muse une teinte moins sombre, une physionomie particulière : il ne sera pas obligé de demander au ciel ses espérances, et sa poésie sera plus en harmonie avec notre siècle qui n'est plus religieux comme celui de Pétrarque et de Dante!

— » Qui sait jusqu'où j'aurais été, moi, si je n'avais pas épousé madame Staarmatz? »

LÉON DE WAILLY.

# UNE NOUVELLE SCÈNE

## DE LA VIE PRIVÉE.

# LE RENDEZ-VOUS.

(SUITE ET FIN[1].)

### III. — LA MÈRE.

Il se rencontre beaucoup d'hommes dont la nullité profonde est un secret pour la plupart des gens qui les connaissent. Leur rang, une haute naissance, d'importantes fonctions s'ils en exercent, un certain vernis de politesse, une grande réserve dans leur conduite, ou les prestiges de la fortune, sont, pour eux, comme des gardes qui empêchent les critiques de pénétrer jusqu'à leur intime existence. Ils ressemblent aux rois, dont la véritable taille, le caractère et les mœurs ne peuvent jamais être bien connus ou appréciés, parce qu'ils sont vus de trop loin ou de trop près. Ces personnages à mérite factice interrogent au lieu de parler, ont l'art de mettre les autres en scène pour éviter de poser devant eux; par une heureuse adresse, ils tirent le fil de toutes vos pas-

[1] *Voyez* les dernières livraisons de septembre.

sions, de vos intérêts; et, se jouant ainsi des hommes qui leur sont réellement supérieurs, ils en font des marionnettes, ils obtiennent le triomphe naturel de la pensée, une et fixe, sur la variété, sur la rapidité de la pensée. Aussi, pour juger ces grands politiques vides, pour peser ces valeurs négatives, l'observateur doit-il avoir un esprit plus subtil que supérieur, plutôt de la patience que de la portée dans la vue, plus de finesse et de tact que d'élévation et de grandeur dans les idées.

Cependant, si ces usurpateurs ont l'habileté de défendre leurs côtés faibles et de paraître redoutables au milieu du monde, il leur est bien difficile de tromper leurs femmes, leurs mères, leurs enfans ou l'ami de la maison; mais presque toujours ces personnes leur gardent religieusement le secret sur une chose qui touche en quelque sorte à l'honneur commun, et souvent elles les aident même à en imposer au monde.

Il y a donc beaucoup de niais qui passent pour des hommes supérieurs, grâce à ces conspirations domestiques; mais ils compensent le nombre d'hommes supérieurs qui passent pour des niais, en sorte que l'état social a toujours la même masse de capacités apparentes.

Si vous songez maintenant au rôle que doit jouer une femme d'esprit et de sentiment, sans cesse en présence d'un mari de cette trempe, n'apercevrez-vous pas des existences pleines de douleurs et de dévouement dont rien ici-bas ne saurait récompenser des cœurs pleins d'amour et de délicatesse?

S'il se rencontre une femme forte dans cette terrible situation, elle en sort par un crime, comme fit Catherine II, si abusivement nommé *la Grande,* mais comme toutes les femmes ne sont pas assises sur un trône, elles se vouent, la plupart, à des malheurs domestiques qui, pour être obscurs, n'en sont pas moins terribles. Beaucoup finissent par vouloir ici-bas des consolations immédiates aux maux qu'elles souffrent, et souvent elles ne font que changer de peines lors-

qu'elles veulent rester fidèles à leurs devoirs. Ces réflexions sont toutes applicables à l'histoire secrète de Julie.

Tant que Napoléon resta debout, le comte d'Aiglemont, colonel comme tant d'autres, bon officier d'ordonnance, intrépide à remplir une mission dangereuse, mais incapable d'un commandement de quelque importance, n'excita nulle envie, passa pour un des braves que favorisait l'Empereur, et fut ce que les militaires nomment vulgairement *un bon enfant*. La restauration lui ayant rendu le titre de marquis et des biens considérables, il suivit les Bourbons à Gand. Cet acte de logique et de fidélité fit mentir l'horoscope que jadis son beau-père lui avait tiré, en disant qu'il mourrait colonel; au second retour, il fut nommé lieutenant-général.

Redevenu marquis, M. d'Aiglemont eut l'ambition d'arriver à la pairie. Alors il adopta les maximes et la politique du *Conservateur*, s'enveloppa d'une dissimulation qui ne cachait rien, devint grave, interrogateur, peu parleur; il passa pour un homme très-profond. Retranché sans cesse dans les formes de la politesse, muni de formules, retenant et prodiguant les phrases toutes faites qui se frappent régulièrement à Paris pour payer les sots en petite monnaie, il fut réputé homme de goût et de savoir. Entêté dans ses opinions aristocratiques, il fut cité comme ayant un beau caractère. Si, par hasard, il devenait insouciant et gai comme il l'était jadis, l'insignifiance et la niaiserie de ses propos avaient une valeur diplomatique.

— Oh! il ne dit que ce qu'il veut dire!.... pensaient de très-honnêtes gens.

Il était aussi bien servi par ses qualités que par ses défauts. Sa bravoure lui donnait une haute réputation militaire que rien ne démentait, parce qu'il n'avait jamais commandé en chef. Sa figure mâle et noble exprimait des pensées larges, et sa physionomie n'était une imposture que pour sa femme. En entendant tout le monde rendre justice à ses talens postiches, le marquis d'Aiglemont finit par se persuader à lui-même qu'il était un des hommes les plus remarquables de

la cour, où, grâce à ses dehors, il sut plaire, et où l'on crut de lui tout ce qu'il en croyait lui-même.

Mais, devenant modeste au logis, il y sentait instinctivement la supériorité de sa femme, toute jeune qu'elle fût; et, de ce respect involontaire qu'il lui portait, naquit un pouvoir occulte dont la marquise se trouva forcément investie, malgré tous ses efforts pour en repousser le fardeau. Conseil de son mari, elle en dirigeait les actions et la fortune. Cette influence contre nature était pour elle une espèce d'humiliation et la source de bien des peines qu'elle ensevelissait dans son cœur.

D'abord, elle avait assez le sentiment de la femme pour comprendre qu'il est bien plus beau d'obéir à un homme de talent que de conduire un sot, et qu'une femme obligée de penser et d'agir en homme n'est plus ni femme ni homme, abdique toutes les grâces de son sexe en en perdant les malheurs, et n'acquiert aucun des priviléges dont nos mœurs et nos lois ont doté les plus forts.

Puis, il y avait une bien amère dérision au fond de son existence. N'était-elle pas obligée d'honorer une idole creuse, de protéger elle-même un homme qui, pour salaire d'un dévouement de toutes les heures, lui jetait l'amour égoïste d'un mari; ne voyait en elle que la femme; ne daignait pas, ou ne savait pas, injure tout aussi profonde, s'inquiéter de ses plaisirs, ni d'où venaient et sa tristesse et son dépérissement? Comme la plupart des maris, il plaignait sa femme, tout en l'accusant de faiblesse. Il demandait compte au sort ou au hasard de lui avoir donné pour épouse une jeune fille maladive; et, s'il y avait une victime, c'était lui. La marquise, chargée de tous les malheurs, de toutes les difficultés de cette triste existence, devait sourire encore à son maître imbécille, parer de fleurs une maison de deuil, et afficher le bonheur sur un visage pâli par de secrets supplices.

Cette responsabilité d'honneur, cette abnégation magnifique donnèrent insensiblement à la jeune marquise une dignité d'épouse, une conscience de vertu qui lui servirent de

sauvegarde contre les dangers du monde. Puis, pour sonder le cœur humain à fond, peut-être le malheur intime et caché par lequel son premier, son naïf amour de jeune fille était couronné, lui faisait-il prendre en horreur les passions; peut-être, n'en concevait-elle pas le bonheur, l'entraînement et les enivrantes espérances qui font méconnaître à certaines femmes les lois de sagesse, les principes de vertu sur lesquels la société repose.

Oubliant comme un songe les douceurs et la tendre harmonie que la vieille expérience de madame de Belorgey lui avait promises, elle attendait avec résignation la fin de ses peines en espérant mourir jeune. Depuis son retour de Touraine, sa santé s'était chaque jour affaiblie, et la vie semblait lui être mesurée par la souffrance, souffrance élégante d'ailleurs, maladie presque voluptueuse en apparence, et qui pouvait passer, aux yeux de bien des gens, pour une fantaisie de petite maîtresse.

Les médecins avaient condamné la marquise à rester couchée sur un divan; elle s'y étiolait au milieu des fleurs dont elle était entourée, et qui se fanaient comme elle. Sa faiblesse lui interdisait la marche et le grand air; elle ne sortait que dans une voiture fermée. Sans cesse environnée de toutes les merveilles de notre luxe et de notre industrie modernes, elle ressemblait moins à une malade qu'à une reine indolente. Quelques amis, amoureux peut-être de son malheur et de sa faiblesse, sûrs de toujours la trouver chez elle, et spéculant sans doute aussi sur sa bonne santé future, venaient lui apporter les nouvelles, l'instruire des mille petits événemens qui rendent à Paris l'existence si variée. Sa mélancolie, quoique grave et profonde, était donc la mélancolie de l'opulence, une richesse misérable, une belle fleur rongée par un insecte noir.

Si, parfois, elle allait dans le monde, c'était pour obéir aux exigences de la position à laquelle aspirait son mari. Sa voix et la perfection de son chant pouvaient lui permettre d'y recueillir des applaudissemens dont une jeune femme est

presque toujours flattée ; mais, pour elle, ses succès dans le monde étaient vides : elle ne les rapportait à aucune espérance, à aucun sentiment... Son mari n'aimait pas la musique. Enfin, elle se trouvait presque toujours gênée dans les salons où sa beauté lui attirait tous les regards. Sa situation excitait une sorte de compassion cruelle, une curiosité triste. Elle était atteinte d'une inflammation assez ordinairement mortelle, dont les femmes parlent en secret, et à laquelle notre néologisme n'a pas encore su trouver de nom ; or, malgré le silence au sein duquel sa vie s'écoulait, sa souffrance n'était un secret pour personne ; et, toujours jeune fille, en dépit du mariage, les moindres regards la rendaient honteuse. Aussi, pour éviter de rougir, n'apparaissait-elle jamais que riante, gaie, belle, affectant une fausse joie, se trouvant toujours bien, et prévenant les questions sur sa santé par de pudiques mensonges.

Cependant, en 1817, un événement contribua beaucoup à modifier l'état déplorable dans lequel Julie avait été plongée jusqu'alors. Elle eut une fille ; elle voulut la nourrir ; et, pendant deux années, les distractions vives et les plaisirs que donnent les soins maternels, la sollicitude qu'ils exigent, lui firent une vie moins malheureuse. Elle se sépara nécessairement de son mari ; les médecins lui pronostiquèrent une meilleure santé ; mais la marquise ne voulut pas croire à ces présages hypothétiques ; et, comme toutes les personnes pour lesquelles la vie n'a point de douceur, peut-être voyait-elle dans la mort un heureux dénoûment.

Au commencement de l'année 1819, la vie lui fut plus cruelle que jamais ; car, au moment où elle s'applaudissait du bonheur négatif qu'elle avait su conquérir, elle entrevit d'effroyables abîmes. Victor s'était, par degrés, déshabitué d'elle, et ce refroidissement d'une affection déjà si tiède et peut-être égoïste, pouvait amener plus d'un malheur que son tact fin et sa prudence lui faisaient prévoir. Quoiqu'elle fût certaine de conserver un grand empire sur son mari, et d'en avoir obtenu pour toujours l'estime, elle craignait l'in-

fluence des passions sur un homme aussi nul, aussi vaniteusement irréfléchi.

Souvent ses amis la surprenaient livrée à de longues méditations, et les moins clairvoyans lui en demandaient le secret en plaisantant, comme si une jeune femme pouvait ne songer qu'à des frivolités. Il y a presque toujours un sens profond dans les pensées d'une mère de famille : le malheur, nous mène à la rêverie, aussi bien que le bonheur vrai.

Parfois, en jouant avec sa fille, Julie la regardait d'un œil sombre, et cessait de répondre à ces interrogations enfantines qui font tant de plaisir aux mères, pour demander compte à sa destinée du présent et de l'avenir ; alors, ses yeux se mouillaient de larmes, quand soudain un cruel souvenir lui rappelait la scène de la revue aux Tuileries. Les prévoyantes paroles de son père retentissaient derechef à son oreille, et sa conscience lui reprochait d'en avoir méconnu la sagesse : de cette désobéissance folle, venaient tous ses malheurs, et souvent elle ne savait, entre tous, lequel était le plus rude.

Non-seulement les doux trésors de son âme restaient ignorés, mais elle ne pouvait jamais parvenir à se faire comprendre de son mari, même dans les choses les plus ordinaires de la vie. Puis, elle sentait la faculté d'aimer, toujours aussi forte, aussi active en elle que jadis ; et l'amour permis, l'amour conjugal, s'était évanoui sous la souffrance et dans la pitié. Elle avait pour son mari cette compassion voisine du mépris qui flétrit à la longue tous les sentimens. Enfin, ses conversations avec quelques amis, les exemples, et certaines aventures du grand monde, lui apprenaient que sa vie n'aurait pas dû s'écouler ainsi, qu'il y avait un bonheur à goûter ; et Julie devinait, par toutes les blessures qu'elle avait reçues, les plaisirs profonds et purs qui unissent si parfaitement les âmes fraternelles.

Dans le tableau que sa mémoire lui faisait du passé, la figure candide de sir Arthur se dessinait toujours plus pure et plus belle, mais rapidement ; elle n'osait s'arrêter à ce souvenir : le silencieux et timide amour du jeune Anglais était le seul

événement qui eût laissé des vestiges dans ce cœur sombre et solitaire. Peut-être toutes les espérances trompées, tous les désirs avortés, qui chaque jour attristaient davantage l'esprit de Julie, se reportaient-ils, par un jeu naturel de l'imagination, sur cet homme, dont les manières, les sentimens et le caractère paraissaient lui offrir tant de sympathies avec les siens. Mais cette pensée avait toujours l'apparence d'un songe, d'un caprice : c'était un rêve impossible, toujours clos par des soupirs; et Julie se réveillait plus malheureuse, sentant encore mieux ses douleurs latentes après les avoir endormies sous les ailes d'un bonheur imaginaire.

Parfois, ses plaintes prenaient un caractère de folie et d'audace; elle voulait des plaisirs à tout prix; mais plus souvent elle restait en proie à je ne sais quel engourdissement stupide; elle écoutait sans comprendre, ou elle avait des pensées si vagues, si indécises, qu'elle n'eût pas trouvé de langage pour les rendre. Froissée dans ses plus intimes volontés, dans les mœurs que, jeune fille, elle avait rêvées jadis, elle était obligée de dévorer ses larmes, car à qui se serait-elle plaint? de qui pouvait-elle être entendue? Puis, elle avait cette extrême délicatesse, si belle chez les femmes, cette ravissante pudeur de sentiment, qui consiste à taire une plainte inutile, à ne pas prendre un avantage quand le triomphe doit humilier le vainqueur et le vaincu. Julie essayait de donner sa capacité, ses propres vertus à son mari; elle se vantait de goûter un bonheur qu'elle n'avait pas, et toute sa finesse de femme était employée en pure perte à des ménagemens ignorés de celui-là même dont ils perpétuaient le despotisme. Par momens, elle était ivre de malheur, et sans idée, sans frein; mais heureusement, une piété vraie la ramenait à une espérance suprême; elle se réfugiait dans la vie future, et cette admirable croyance lui faisait accepter de nouveau sa tâche douloureuse. Ces combats si terribles, ces déchiremens intérieurs, ces longues mélancolies étaient inconnus, sans gloire; nulle créature ne recueillait les regards

ternes, les larmes amères jetés par Julie au hasard et dans la solitude.

Les dangers de la situation critique à laquelle la marquise était insensiblement arrivée par la force des circonstances, se révélèrent à elle dans toute leur gravité pendant une soirée du mois de janvier 1820.

Quand deux époux se connaissent parfaitement, qu'ils ont pris une longue habitude d'eux-mêmes, que la femme, sachant interpréter les moindres gestes de son mari, s'occupe à pénétrer les sentimens ou les choses qu'il lui cache, alors des lumières soudaines éclatent souvent après des réflexions ou des remarques précédentes, dues au hasard, ou primitivement faites avec insouciance. Une femme se réveille souvent tout à coup sur le bord ou au fond d'un abîme.

Ainsi, la marquise, heureuse d'être seule depuis quelques jours, devina le secret de sa solitude.

Inconstant ou lassé, généreux ou plein de pitié pour elle, son mari ne lui appartenait plus.

En ce moment, elle ne pensa plus à elle, à ses souffrances, à ses sacrifices : elle ne fut plus que mère, elle ne vit plus que la fortune, l'avenir, le bonheur de sa fille.... sa fille, le seul être d'où lui vint quelque félicité, son Hélène, seul lien qui l'attachât à la vie!... Maintenant, Julie voulait vivre pour préserver son enfant du joug effroyable sous lequel une marâtre pouvait étouffer la vie de cette chère créature.

A cette sinistre prévision de l'avenir, elle tomba dans une de ces méditations ardentes qui dévorent des années entières d'existence. Entre elle et son mari, désormais, il devait se trouver tout un monde de pensées dont elle seule porterait le poids ; jusqu'alors, sûre d'être aimée autant que Victor pouvait aimer, elle s'était dévouée à un bonheur qu'elle ne partageait pas ; mais aujourd'hui, n'ayant plus la satisfaction de savoir que ses larmes faisaient la joie de son mari, seule dans le monde, elle n'avait plus que le choix des malheurs. Au milieu du profond désespoir, du découragement sans bornes où elle était, dans le calme et le

silence de la nuit, au moment où, quittant le divan sur lequel elle avait gémi près d'un feu presque éteint, elle allait contempler sa fille d'un œil sec, et à la lueur d'une lampe, son mari rentra.

Le marquis était gai; il baisa sa fille au front quand Julie lui eut fait admirer le sommeil de cette charmante enfant; mais il accueillit l'enthousiasme de sa femme par une phrase banale.

— A cet âge, dit-il, tous les enfans sont gentils!...

Puis il baissa les rideaux du berceau, regarda Julie, et, lui prenant la main, il l'amena près de lui sur ce divan, où tant de fatales pensées venaient de surgir.

— Vous êtes bien belle ce soir, madame d'Aiglemont!.... s'écria-t-il avec cette gaîté fausse et insupportable dont la marquise connaissait tout le vide.

— Où avez-vous passé la soirée?.... lui demanda-t-elle en feignant une profonde indifférence.

— Chez madame de Roulay...

Il avait pris sur la cheminée un écran, et il en examinait le transparent avec attention. Il ne voyait même pas les traces des larmes versées par sa femme. Julie frissonna. Le langage ne suffirait pas à exprimer le torrent de pensées qui s'échappa de son cœur.

— Madame de Roulay donne un concert lundi prochain. Elle se meurt d'envie de t'avoir. Il suffit que depuis longtemps tu n'aies paru dans le monde pour qu'elle désire te voir chez elle. C'est une bonne femme! Elle t'aime beaucoup. Tu me ferais plaisir d'y venir. J'ai presque répondu de toi...

— J'irai... répondit Julie.

Le son de la voix, l'accent et le regard de la marquise eurent quelque chose de si pénétrant, de si particulier, que, malgré son insouciance, Victor regarda sa femme avec étonnement.

Ce fut tout.

Julie avait deviné que madame de Roulay possédait le cœur de son mari.

Elle resta plongée dans une rêverie engourdissante, regardant le feu, muette, immobile. Victor faisait tourner l'écran dans ses doigts, avec l'air ennuyé d'un homme qui a été heureux ailleurs, et qui se trouve, chez lui, presque las de son bonheur. Après un ou deux baillemens, il prit un flambeau d'une main, et de l'autre alla chercher languissamment le cou de sa femme, et voulut l'embrasser; mais Julie se baissa, lui présenta son front, et y reçut le baiser du soir, ce baiser machinal, sans amour, espèce de grimace qu'alors elle trouva odieuse.

Quand Victor eut fermé la porte, la marquise tomba sur son siége; ses jambes chancelaient; elle fondit en larmes.

Il faut avoir subi le supplice de quelque scène analogue pour comprendre tout ce que celle-ci cache de douleurs, et pour deviner les longs et terribles drames dont elle est le principe. Ces simples et niaises paroles, ces silences entre les deux époux, les gestes, les regards, la manière dont le marquis s'était assis devant le feu, l'attitude qu'il eut en cherchant à baiser le cou de sa femme, tout avait servi à faire, de cette heure, le plus tragique dénoûment de la vie solitaire et douloureuse menée par Julie.

Dans sa folie, elle se mit à genoux devant son divan, y plongea son visage comme pour ne rien voir, et pria Dieu, donnant aux paroles habituelles de son oraison un accent intime et une signification nouvelle qui eussent déchiré le cœur de son mari, s'il l'eût entendue.

Elle demeura pendant huit jours préoccupée de son avenir, plongée dans son malheur, l'étudiant, et cherchant à elle seule les moyens de ne pas mentir à son cœur, de regagner son empire sur le marquis, et de vivre assez pour veiller au bonheur de sa fille.

Alors elle résolut de lutter avec sa rivale, de reparaître dans le monde, d'y briller; de feindre pour son mari un amour qu'elle ne pouvait plus éprouver, de le séduire; et lorsqu'elle l'aurait soumis par ses artifices à son pouvoir, d'être coquette avec lui comme le sont ces capricieuses maî-

tresses qui se font un plaisir de tourmenter leurs amans. Ce manége odieux était le seul remède possible à ses maux. Ainsi, elle deviendrait maîtresse de ses souffrances, elle les ordonnerait, elle s'y soumettrait selon son bon plaisir; puis, elle les rendrait plus rares tout en subjuguant son mari, tout en le domptant sous un despotisme terrible. Elle n'eut plus aucun remords de lui imposer une vie difficile.

D'un seul bond, elle s'élança dans les froids calculs de l'indifférence; et, pour sauver sa fille, elle devina par une seule pensée les perfidies, les mensonges des créatures qui n'aiment pas, les tromperies de la coquetterie, et toutes les ruses atroces qui nous font haïr si profondément une femme quand nous lui découvrons tant de corruption innée. A l'insu de Julie, sa vanité féminine, son intérêt, et un vague désir de vengeance, s'accordèrent avec son amour maternel pour la faire entrer dans une voie mauvaise, où de nouvelles douleurs l'attendaient. Mais elle avait l'âme trop belle, l'esprit trop délicat et surtout trop de franchise pour être long-temps complice de ces fraudes. Habituée à lire tout en elle-même au premier pas dans le vice, car ceci était du vice, sa conscience devait parler plus haut que ses passions et que ses intérêts; car, chez une jeune femme dont le cœur est encore pur, et où l'amour est resté vierge, le sentiment de la maternité même est soumis à la voix de la pudeur; la pudeur est toute la femme.

Néanmoins, Julie, n'apercevant aucun danger, aucune faute dans sa nouvelle vie, apparut chez madame de Roulay. Sa rivale comptait voir une femme pâle et languissante; la marquise avait mis du rouge; elle se présenta dans tout l'éclat d'une parure élégante qui rehaussait encore sa beauté.

Madame de Roulay était une de ces femmes qui prétendent exercer à Paris une sorte d'empire sur la mode et sur le monde; elle dictait des arrêts, qui, reçus dans le petit cercle où elle régnait, lui semblaient universellement adoptés; elle avait la prétention de faire des mots; elle était souveraine-

ment *jugeuse;* littérature, politique, hommes et femmes, tout subissait sa censure, et elle défiait celle des autres. Sa maison était en tout un modèle de bon goût.

Au milieu de ces salons remplis de femmes élégantes, de belles femmes, Julie triompha de madame de Roulay. Spirituelle, vive, sémillante, elle eut autour d'elle les hommes les plus distingués de l'asssemblée. Pour le désespoir des femmes, sa toilette était irréprochable; et toutes la lui envièrent. La coupe de la robe, la forme de corsage avaient une grâce inconnue; Julie en avait commandé, pour elle seule, l'étoffe à Lyon, et fait détruire le dessin.

Lorsque Julie se leva pour aller au piano chanter la cavatine de *Tancredi,* les hommes accoururent de tous les salons pour entendre cette célèbre voix, muette depuis si longtemps. Un profond silence règna. La marquise éprouva une vive émotion en voyant toutes les têtes pressées aux portes, et tous les regards attachés sur elle. Cherchant son mari, elle lui lança une œillade pleine de feu, d'intelligence, et vit avec plaisir qu'en ce moment son amour-propre était extraordinairement flatté.

Toute heureuse de ce triomphe, elle ravit l'assemblée dans la première partie du morceau; jamais ni la Malibran, ni la Pasta, n'avaient fait entendre des chants aussi parfaits de sentiment et d'intonation; mais, au moment de la reprise, elle aperçut, en regardant au hasard dans les groupes, les yeux de sir Arthur, dont le regard fixe la dévorait et ne la quittait pas. Elle tressaillit vivement, et sa voix s'altéra.

Madame de Roulay s'élança de sa place vers la marquise.

—Qu'avez-vous?... ma chère?... Oh! pauvre petite... Elle est si souffrante!... Je tremblais en lui voyant entreprendre une chose au-dessus de ses forces....

La cavatine fut interrompue; Julie dépitée ne se sentit pas la force de continuer; elle subit la compassion perfide de sa rivale; toutes les femmes chuchottèrent; et, à force de discuter cet incident, elles devinèrent la lutte qui s'était

établie entre la marquise et madame de Roulay, qu'elles n'épargnèrent pas dans leurs médisances.

Les bizarres pressentimens qui avaient si souvent agité Julie, se trouvaient tout à coup réalisés. En s'occupant de lord Arthur, elle s'était complu à croire qu'un homme en apparence aussi doux, aussi délicat, devait être resté fidèle à son premier amour; et, parfois, elle avait pensé qu'elle était l'objet de cette belle passion, la passion pure et vraie d'un homme jeune, dont toutes les pensées appartiennent à celle qu'il aime, dont tous les momens lui sont consacrés, qui n'a point de détours, qui rougit de ce qui fait rougir une femme, qui pense comme une femme, ne lui donne point de rivales et se livre à elle sans songer à l'ambition, à la gloire ou à la fortune. Elle avait rêvé tout cela de lord Arthur, par folie, par distraction; et, tout à coup, elle crut voir ce rêve accompli. Elle lut sur le visage presque féminin du lord anglais, les pensées profondes, les mélancolies douces, les résignations douloureuses dont elle était elle-même victime. Elle se reconnut en lui. Le malheur et la mélancolie sont les interprètes les plus éloquens de l'amour, et correspondent entre deux êtres souffrans avec une incroyable rapidité. La vue intime et l'intus-susception des choses et des idées sont chez eux complètes et justes. Aussi la violence du choc que reçut la marquise, lui révéla tous les dangers de l'avenir. Trop heureuse de trouver le prétexte de son trouble dans son état habituel de souffrance, elle se laissa accabler sous l'ingénieuse pitié de madame de Roulay.

L'interruption de la cavatine était un événement dont plusieurs personnes s'entretenaient assez diversement : les unes déploraient le sort de Julie, et se plaignaient de ce qu'une femme aussi remarquable fût perdue pour le monde; les autres voulaient savoir la cause de ses souffrances et de la solitude dans laquelle elle vivait.

— Hé bien! mon cher Flesselles, disait le marquis à l'un de ses amis, tu enviais mon bonheur en voyant madame d'Aiglemont, et tu me reprochais de lui être infidèle?... Va,

tu trouverais mon sort bien peu désirable, si tu restais comme moi en présence d'une jolie femme pendant une ou deux années, sans oser lui baiser la main, de peur de la lui briser. Il y a de ces bijoux délicats qui ne sont bons qu'à mettre sous verre, parce qu'il faut trop les respecter à cause de leur fragilité, de leur grâce ou de leur cherté... Sors-tu souvent ton beau cheval pour lequel tu crains, m'a-t-on dit, les averses et la neige?... Voilà mon histoire... Il est vrai que je suis sûr de la vertu de ma femme; mais mon mariage est une chose de luxe. Si tu me crois marié, tu te trompes fort; et, certainement, mes infidélités, sont très-légitimes.... Je voudrais bien savoir comment vous feriez à ma place?... Il y a bien des hommes qui auraient moins de ménagemens que moi. Je suis sûr, ajouta-t-il à voix basse, que ma femme ne se doute de rien... Aussi je ne me plains pas, je suis très-heureux... Seulement, il n'y a rien de plus ennuyeux pour un homme sensible que de voir souffrir une pauvre créature à laquelle on est attaché...

— Tu as beaucoup de sensibilité, répondit M. de Flesselles, car tu es rarement chez toi...

Cette amicale épigramme fit rire les auditeurs; mais lord Arthur resta froid et impertubable, en gentleman qui a pris la gravité pour base de son caractère. Le lord, interprétant peut-être en faveur de son amour, les étranges paroles du mari, attendit avec patience le moment où il pourrait se trouver seul avec le marquis d'Aiglemont, et quand l'occasion s'en présenta.

— Monsieur, lui dit-il, je vois avec une peine infinie l'état de madame la marquise, et si vous saviez que, faute d'un régime particulier, elle doit mourir misérablement, je pense que vous ne plaisanteriez pas sur ses souffrances. Si je vous parle ainsi, j'y suis en quelque sorte autorisé par la certitude que j'ai de sauver madame d'Aiglemont, et de la rendre à la vie et au bonheur. Il est peu naturel qu'un homme de mon rang soit médecin, mais cela est ainsi. Or, je m'ennuie assez pour qu'il me soit indifférent de dépenser mon temps et mes

voyages au profit d'un être souffrant, au lieu de satisfaire de sottes fantaisies. Les guérisons de ces sortes de malades ne sont rares que parce qu'elles exigent beaucoup de soins, de temps et de patience; il faut surtout être riche; il faut voyager, suivre scrupuleusement des prescriptions qui varient chaque jour, et qui n'ont rien de désagréable. Nous sommes tous deux riches et gentilshommes; rien ne s'oppose à ce que notre entreprise soit couronnée par un succès complet. Si cette proposition vous sourit, je vous préviens que vous pouvez l'accepter sans crainte, car vous serez à tout moment le juge de ma conduite; je n'entreprendrai rien sans vous avoir pour guide, pour conseil et surveillant.

— Il est sûr, milord, dit le marquis en riant, qu'il n'y a guère qu'un Anglais qui puisse faire une semblable proposition... Permettez-moi de ne pas la repousser et de ne pas l'accueillir; j'y songerai. Puis, avant tout, elle doit être soumise à ma femme...

En ce moment, Julie avait reparu au piano. Elle chanta l'air de Sémiramide, *son regina*, *son guerriera*. Des applaudissemens unanimes, mais des applaudissemens sourds, pour ainsi dire, les acclamations polies du faubourg Saint-Germain, témoignèrent de l'enthousiasme qu'elle excita.

Lorsque M. d'Aiglemont ramena sa femme à son hôtel, Julie vit avec une sorte de plaisir douloureux le prompt succès de ses tentatives... Son mari, réveillé par le rôle qu'elle venait de jouer, voulut l'honorer d'une fantaisie, et la prit en goût, comme il eût fait d'une actrice. Julie trouva plaisant d'être traitée ainsi, elle vertueuse et mariée; elle essaya de jouer avec son pouvoir; et dans cette première lutte, sa bonté la fit succomber une dernière fois, mais ce fut la plus terrible de toutes les leçons que le sort lui gardait.

Vers deux ou trois heures du matin, Julie était sur son séant, sombre et rêveuse dans le lit conjugal; une lampe à lueur incertaine éclairait faiblement la chambre; le silence le plus profond y régnait; et, depuis une heure environ, la marquise livrée à de poignans remords, versait des larmes dont

il serait difficile de faire comprendre l'amertume. Il fallait avoir l'âme de Julie pour voir, comme elle, l'horreur d'une caresse calculée, tout ce qu'il y a de sinistre dans un baiser froid; espèce de prière à laquelle on ne croit plus, apostasie du cœur jointe à une sorte de prostitution. Elle se mésestimait elle-même, elle maudissait le mariage, elle aurait voulu être morte; et, sans un cri jeté par sa fille, elle se serait peut-être précipitée par la fenêtre, sur le pavé... M. d'Aiglemont dormait paisiblement près d'elle, sans être réveillé par les larmes chaudes que sa femme laissa tomber sur lui.

Le lendemain, Julie sut être gaie. Elle trouva des forces pour paraître heureuse, et cacher, non plus sa mélancolie, mais une invincible horreur. De ce jour, elle ne se regarda plus comme une femme irréprochable; elle s'était menti à elle-même, et dès-lors elle était capable d'une dissimulation sans bornes, d'une profondeur étonnante dans le crime. Son mariage était cause de cette perversité *à priori,* sans motif, et qui ne s'exerçait encore sur rien. Elle s'était déjà demandée pourquoi elle résisterait à lord Arthur, à un amant aimé, puisqu'elle se donnait, contre son cœur et contre le vœu de la nature, à un mari qu'elle n'aimait pas. Toutes les fautes et les crimes peut-être, ont pour principe un mauvais raisonnement ou quelque excès d'égoïsme. La marquise oubliait que la société ne peut exister que par nos sacrifices, et que les malheureux sans pain, obligés de respecter la propriété, ne sont pas moins à plaindre que les femmes quand elles sont blessées dans ce qu'elles ont de plus cher.

Quelques jours après cette scène, dont le lit conjugal garda les secrets, M. d'Aiglemont présenta lord Grenville à sa femme. Julie reçut Arthur avec une politesse froide qui faisait honneur à sa dissimulation. Elle imposa silence à son cœur, elle voila ses regards, elle donna de la fermeté à sa voix; et, lorsque l'espoir d'une prompte guérison lui eut souri, que les paroles et les manières du jeune Anglais lui permirent de croire qu'elle n'aurait à redouter aucune séduc-

tion, elle n'opposa point de résistance à la volonté de M. d'Aiglemont, et tous trois partirent pour les eaux d'Aix.

## § IV. — LA DÉCLARATION.

Moncontour, ancien manoir, situé sur un de ces blonds rochers, au bas desquels passe la Loire, non loin de l'endroit où Julie s'était arrêtée en 1814, est un de ces petits châteaux de Touraine, blancs, jolis, à tourelles, sculptés, brodés comme une dentelle de *Malines ;* un de ces châteaux mignons, pimpans qui se mirent dans les eaux du fleuve, avec leurs bouquets de mûriers, leurs vignes, leurs chemins creux, leurs longues balustrades à jour, leurs caves en rocher, leurs festons de lierre échevelés, leurs escarpemens et leur gaieté. Les toits de Moncontour pétillent sous les rayons du soleil, tout y est ardent. Il y a mille vestiges de l'Espagne dans cette ravissante habitation : les genêts d'or, les fleurs à clochettes embaument les airs; l'air vous caresse; la terre sourit partout, et partout de douces magies enveloppent l'âme, la rendent paresseuse, amoureuse, l'amollissent et la bercent.

Cette belle et suave contrée endort les douleurs et réveille les passions. Il y a de la passion dans le ciel pur, dans les eaux scintillantes... Là, meurt plus d'une ambition, là vous vous couchez au sein d'un tranquille bonheur comme le soleil, chaque soir, dans ses langes de pourpre et d'azur.

Par une douce soirée du mois d'août, en 1821, deux personnes gravissaient les chemins pierreux qui découpent les rochers sur lesquels est assis le château, et se dirigeaient vers les hauteurs pour y admirer sans doute les points de vue multipliés qu'on y découvre.

Ces deux personnes étaient Julie et lord Grenville; mais c'était une Julie toute nouvelle. La marquise avait un teint frais, de vives couleurs, les couleurs de la santé. Ses yeux, vivifiés, par le bonheur, par une force secrète, puissance

de vie féconde, étincelaient à travers une humide vapeur, semblable à celle qui donne aux regards des enfans d'irrésistibles attraits. Elle souriait; elle était heureuse de vivre; elle vivait; elle concevait la vie; elle marchait gaiement; et à la manière dont elle levait ses pieds mignons, il était facile de voir que nulle souffrance n'allourdissait, comme autrefois, ses moindres mouvemens, n'allanguissait ni ses regards, ni ses paroles, ni ses gestes. Sous l'ombrelle de soie blanche qui la garantissait des chauds rayons du soleil, elle ressemblait à une jeune mariée sous son voile, à une vierge prête à se livrer aux enchantemens de l'amour.

Arthur la conduisait avec un soin d'amant. Il la guidait comme on guide un enfant, la mettant dans le meilleur chemin, lui faisant éviter les pierres, lui montrant une échappée de vue, ou l'amenant devant une fleur, toujours mu par un sentiment perpétuel de bonté, par une intention délicate, une connaissance intime du bien-être de cette femme, sentimens qui semblaient être innés en lui, autant et plus peut-être que le mouvement nécessaire à sa propre vie. Ils marchaient du même pas, sans être étonnés d'un accord qui paraissait avoir existé dès le premier jour où ils marchèrent ensemble... Ils obéissaient à une même volonté, s'arrêtaient, impressionnés par une même sensation; et leurs regards, leurs paroles correspondaient à des pensées mutuelles.

Parvenus tous deux en haut d'une vigne, ils s'assirent sur une de ces longues pierres blanches que l'on extrait continuellement des caves pratiquées dans le rocher; et, en s'asseyant, Julie s'écria :

— Oh ! le beau pays !... C'est ici qu'il faut vivre !...

—Victor !... cria-t-elle, venez donc !... venez donc !...

M. d'Aiglemont répondit d'en-bas par un cri de chasseur, mais sans hâter sa marche ; seulement, il regardait sa femme de temps à autre, lorsque les sinuosités du sentier le lui permettaient.

Julie aspira l'air avec plaisir en levant la tête et en jetant

à sir Arthur un de ces coup-d'œil fins, qui disent tout ce que les femmes pensent.

— Oh ! s'écria-t-elle, je voudrais rester toujours ici !... Peut-on jamais se lasser de voir cette belle vallée ? Savez-vous le nom de cette jolie rivière ?...

— C'est la Cise !...

— La Cise !... répéta-t-elle.

— Et là-bas ? devant nous ?... Qu'est-ce ?...

— Ce sont les côteaux du Cher, dit-il.

— Et sur la droite... Ah ! c'est Tours !... Oh ! voyez donc quel effet produisent les clochers de la cathédrale dans le lointain !...

Puis, elle resta muette, et laissa tomber la main qu'elle avait étendue du côté de la ville, sur la main d'Arthur. Tous deux silencieux contemplèrent le paysage et les beautés de cette nature harmonieuse. Le murmure des eaux, la pureté de l'air et du ciel, tout s'accordait avec les pensées qui vinrent en foule dans leurs cœurs aimans et jeunes.

— Oh ! mon Dieu ! que j'aime ce pays ! répéta Julie avec un enthousiasme croissant et naïf.

— Vous l'avez habité long-temps ?... reprit-elle.

A ces mots, lord Grenville tressaillit.

— C'est là, répondit-il avec mélancolie, en montrant un bouquet de noyers sur la route ; là, que je vous vis pour la première fois...

— Oui, mais j'étais déjà bien triste ; cette nature me sembla sauvage, et maintenant...

Elle s'arrêta, lord Grenville n'osa pas la regarder.

— C'est à vous, dit enfin Julie, après un long silence, que je dois ce plaisir.... Il faut être vivante pour éprouver les joies de la vie, et, jusqu'à présent, j'ai été morte à tout bonheur. Vous m'avez donné plus que la santé, vous m'avez appris à en sentir toute la valeur....

Les femmes ont un art merveilleux pour exprimer leurs sentimens, sans employer des paroles trop vives ; leur élo-

quence est surtout dans l'accent, dans le geste, l'attitude et les regards.

Lord Grenville se cacha la tête dans ses mains, car des larmes roulaient dans ses yeux. Ce remercîment était le premier que Julie lui eût adressé depuis leur départ de Paris.

Pendant une année entière, il avait soigné la marquise avec le dévoûment le plus entier. Secondé par M. d'Aiglemont, il l'avait conduite aux eaux d'Aix; puis, sur les bords de la mer à La Rochelle. Épiant à toute heure, à tout moment, les changemens que ses savantes et simples prescriptions produisaient sur la constitution délabrée de Julie, il l'avait cultivée comme une fleur rare peut l'être par un horticulteur passionné. La marquise avait reçu ces soins intelligens avec tout l'égoïsme d'une Parisienne habituée aux hommages, ou avec l'insouciance d'une courtisane qui ne sait, ni le prix des choses, ni la valeur des hommes, et qui les prise au degré d'utilité dont ils lui sont.

L'influence exercée sur l'âme par les lieux, est une chose digne de remarque. Si la mélancolie nous gagne infailliblement lorsque nous sommes au bord des eaux, une autre loi de notre nature impressible fait que, sur les montagnes, nos sentimens s'épurent, et la passion y gagne en profondeur ce qu'elle paraît perdre de vivacité. L'aspect du vaste bassin de la Loire, et l'élévation de la jolie colline où les deux amans s'étaient assis, causaient peut-être le calme délicieux dans lequel ils savourèrent d'abord un bonheur inconnu, celui de deviner toute la passion cachée par des paroles insignifiantes en apparence.

Au moment où Julie acheva la phrase dont milord Grenville avait été si vivement ému, une brise caressante agita la cîme des arbres, répandit la fraîcheur des eaux dans l'air, et les nuages ayant couvert le soleil, des ombres molles et douces permirent d'apercevoir toutes les beautés de cette splendide nature.

Julie détourna la tête pour dérober à son sauveur la vue des larmes qu'elle réussit à retenir et à sécher dans ses yeux, car

l'attendrissement d'Arthur l'avait promptement gagnée. Elle n'osa pas le regarder, car il aurait lu trop de bonheur sur sa physionomie; et, par un instinct de femme, elle sentait qu'à cette heure dangereuse elle devait ensevelir son amour au fond de son cœur. Cependant le silence pouvait être redoutable; alors Julie, s'apercevant que lord Grenville était hors d'état de prononcer une parole, continua d'une voix douce :

— Vous êtes touché de ce que je vous ai dit, milord. Peut-être cette vive expansion est-elle un reproche indirect, et tout à la fois le repentir d'une âme aussi gracieuse et bonne que l'est la vôtre... Vous m'aurez crue ingrate en me trouvant constamment froide et réservée, ou mocqueuse et insensible pendant ce voyage qui, heureusement, va se terminer bientôt... Je n'aurais pas été digne de recevoir vos soins si je ne les avais pas appréciés... Milord, je n'ai rien oublié... Malheureusement je n'oublierai rien... ni la sollicitude qui vous faisait veiller sur moi comme une mère veille sur son enfant, ni surtout la belle confiance de nos discours, la noblesse de vos procédés; mais il est hors de mon pouvoir de vous récompenser.....

A ce mot, Julie s'éloigna vivement, et lord Grenville ne fit aucun mouvement pour l'arrêter... La marquise alla sur une roche, à une faible distance, et y resta immobile. Leurs émotions furent un secret pour eux-mêmes. Sans doute ils pleurèrent; et, dans ce silence, les chants des oiseaux si gais, si prolixes d'expressions tendres au coucher du soleil, durent augmenter la violente commotion qui les avait forcés de se séparer. La nature leur exprimait l'amour dont ils n'osaient se parler.

— Hé bien, milord,... reprit Julie.

Elle était debout, devant lui, dans une attitude pleine de dignité.

— Hé bien, milord, répéta-t-elle en prenant la main d'Arthur, je vous demanderai de rendre pure et sainte la vie que vous m'avez restituée... Ici, nous nous séparerons... Je sais, ajouta-t-elle en voyant pâlir Grenville, que, pour prix de

votre dévoûment, je vais exiger de vous un sacrifice encore plus grand que ceux dont je devrais mieux reconnaître l'étendue... Mais, il le faut... Vous quitterez la France...

Arthur se leva.

— Oui, dit-il.

En ce moment, il montra M. d'Aiglemont, qui, tenant sa fille dans ses bras, parut de l'autre côté d'un chemin creux, sur la balustrade du château. Il y avait grimpé pour y faire sauter sa petite Hélène.

— Julie, je ne vous parlerai point de mon amour; nos âmes se comprennent trop bien; et quelque profonds, quelque secrets que fussent nos plaisirs de cœur, vous les avez tous partagés... Maintenant j'acquiers la délicieuse preuve de la constante sympathie de nos cœurs; mais je fuirai... J'ai plusieurs fois calculé trop habilement les moyens de vous rendre veuve.....

— Et moi aussi,..... dit-elle en laissant paraître sur sa figure troublée les marques d'une surprise douloureuse...

Mais il y avait tant de vertu, tant de certitude d'elle-même, et les trophées de tant de victoires remportées sur elle-même, dans l'accent et le geste qui échappèrent à Julie, que lord Grenville demeura pétrifié d'admiration... L'ombre même du crime s'était évanouie dans cette naïve conscience... Un sentiment religieux dominait sur ce beau front, et devait toujours chasser les involontaires et mauvaises pensées dont notre imparfaite nature sera toujours tributaire, et qui montrent tout à la fois la grandeur et les périls de notre destinée.

— Votre mépris nous aurait sauvés!... dit-elle.

— Il m'aurait tuée... reprit-elle en baissant les yeux. — Vous ne me haïssez pas?...

Ils restèrent encore un moment silencieux, occupés à dévorer leurs peines... Bonnes et mauvaises, leurs pensées étaient fidèlement les mêmes, et ils s'entendaient aussi bien dans leurs intimes plaisirs que dans leurs fécondes douleurs.

— Je ne dois pas murmurer... Le malheur de ma vie est mon ouvrage, ajouta-t-elle.

Elle leva au ciel des yeux pleins de larmes.

— Milord, s'écria M. d'Aiglemont de sa place, en faisant un geste, c'est ici que nous nous sommes rencontrés, là, au bas de ces peupliers!...

L'Anglais répondit par une brusque inclination de tête.

— Je devais mourir jeune et malheureuse, reprit Julie; car ne croyez pas que je vive... Le chagrin sera tout aussi mortel que la terrible maladie dont vous m'avez guérie. Je ne me crois pas coupable; non, les sentimens que j'ai conçus pour vous sont irrésistibles, éternels; mais ils ont été involontaires, et je veux fuir le danger, je veux rester vertueuse. Cependant je serai tout à la fois fidèle à ma conscience d'épouse, à mes devoirs de mère, et aux vœux de mon cœur... Écoutez, reprit-elle d'une voix altérée, je n'appartiendrai jamais à cet homme...

Elle montra son mari.

— Les lois du monde exigent que je lui rende l'existence heureuse, j'y obéirai; je serai sa servante, mon dévouement pour lui sera sans bornes, mais d'aujourd'hui je suis veuve. Je ne veux être une prostituée, ni à mes yeux ni à ceux du monde; si je ne suis point à M. d'Aiglemont, je ne serai jamais à un autre. Vous n'aurez de moi que ce que vous m'avez arraché... Voilà l'arrêt que j'ai porté sur moi-même. Il est irrévocable, milord... Maintenant, apprenez que si vous cédiez à une pensée criminelle, la veuve de M. d'Aiglemont entrerait dans un cloître, soit en Italie, soit en Espagne... Le malheur a voulu que nous ayons parlé de notre amour, cette scène était inévitable peut-être; mais que ce soit pour la dernière fois que nos cœurs aient si fortement vibré... Demain, vous feindrez de recevoir une lettre qui vous rappelle en Angleterre, et... nous nous quitterons... pour ne plus nous revoir...

L'effort était au-dessus des forces d'une femme, Julie sentit ses genoux fléchir, un froid mortel la saisit, elle s'assit pour ne pas tomber dans les bras d'Arthur.

— Julie! cria lord Grenville!...

Ce cri perçant retentit comme un éclat de tonnerre, et dans cette déchirante clameur, il y avait tout ce que l'amant, jusque-là muet, n'avait pu dire.

— Hé bien! qu'a-t-elle donc?.. demanda M. d'Aiglemont.

En entendant ce cri, le marquis avait hâté le pas, et il se trouva soudain devant les deux amans.

— Ce ne sera rien!... dit Julie avec cet admirable sang-froid que la finesse naturelle aux femmes leur permet d'avoir assez souvent dans les grandes crises de la vie; la fraîcheur de ce noyer a failli me faire perdre connaissance, et mon docteur a dû en frémir de peur... Je suis pour lui comme une œuvre d'art qui n'est pas encore achevée... Il a peut-être tremblé de la voir détruite...

Puis, audacieusement, elle prit le bras de lord Grenville, sourit à son mari, regarda le paysage avant de quitter le sommet des rochers, et entraîna son compagnon de voyage en lui pressant la main, après s'être écriée :

—Voici, certes, le plus beau site que nous ayons vu!... Je ne l'oublierai jamais!...Voyez donc, Victor, quels lointains!... quelle étendue et quelle variété. C'est un pays qui fait concevoir l'amour!...

Riant d'un rire presque convulsif, mais riant de manière à tromper un mari, elle sauta gaîment dans les chemins creux, et disparut.

— Eh quoi, si tôt!... dit-elle, quand elle se trouva loin de M. d'Aiglemont; dans un instant nous ne pourrons plus être, et nous ne serons plus jamais nous-mêmes, nous ne vivrons plus....

— Allons lentement, répondit lord Grenville, les voitures sont encore loin, et alors si nous marchons ensemble, s'il nous est permis de mettre des paroles dans nos regards, nos cœurs prolongeront dans le silence les cruelles délices de ce moment.

Alors ils se promenèrent sur la levée, au bord des eaux, aux dernières lueurs du soir, presque silencieusement, disant de vagues paroles, douces comme les murmures de la

Loire, mais qui remuaient l'âme; et le soleil, au moment de sa chute, jetait des reflets rouges avant de disparaître; image mélancolique de leur fatal amour.

M. d'Aiglemont les suivait ou les devançait, se mêlant peu de la conversation, car il était très-inquiet de ne pas retrouver sa voiture à l'endroit où il l'avait laissée. La conduite aussi noble que délicate de lord Grenville pendant ce voyage, ayant détruit tous les soupçons que ce dévouement bizarre pouvait inspirer au marquis, celui-ci laissait depuis quelque temps sa femme libre, et vivait sur la foi punique du lord-docteur.

Alors, Arthur et Julie marchèrent encore dans leur triste et douloureux accord de leurs cœurs flétris. En montant à travers les escarpemens de Moncontour, ils avaient tous deux une vague espérance, un inquiet bonheur dont ils n'osaient pas se demander compte; mais en descendant le long de la levée, ils avaient renversé le frêle édifice qui s'était élevé dans leur imagination, et sur lequel ils n'osaient respirer, semblables aux enfans qui prévoient la chute des châteaux de cartes qu'ils bâtissent. Ils étaient sans espérance.

Le soir même, lord Grenville partit; et le dernier regard qu'il jeta sur Julie, prouva malheureusement qu'il se méfiait de lui depuis le moment où la violence de leur sympathie leur révéla l'étendue de la passion qu'ils avaient si long-temps couvée.

Quand Victor et Julie se trouvèrent le lendemain assis tous deux au fond de leur voiture, sans leur compagnon de voyage, et qu'ils parcoururent avec rapidité la route que jadis la marquise avait faite en 1814, accompagnée par sir Arthur, dont alors elle avait presque maudit l'amour, elle retrouva mille impressions oubliées. Le cœur a sa mémoire à lui. Telle femme ne se rappellera rien, se souviendra pendant toute sa vie des choses qui importent à ses sentimens; et Julie eut souvenance de détails même frivoles; elle reconnut les plus légers incidens de son premier voyage.

Victor, redevenu passionnément amoureux de sa femme

depuis qu'elle avait recouvré toute la fraîcheur de la jeunesse et sa merveilleuse beauté, se serra près d'elle à la façon des amans. Lorsqu'il essaya de la prendre dans ses bras, elle se dégagea doucement, et trouva je ne sais quel prétexte de fatigue pour éviter cette innocente caresse; puis bientôt elle eut horreur du contact de Victor, dont elle sentait et partageait la chaleur, par la manière dont ils étaient assis. Elle voulut se mettre seule sur le devant de la voiture; mais son mari lui fit la grâce de la laisser dans le fond. Elle le remercia de cette attention par un soupir auquel il se méprit; et cet ancien séducteur de garnison, interprétant à son avantage la mélancolie de sa femme, il la mit à la fin du jour dans l'obligation de lui dire avec une fermeté qui lui imposa :

— Mon ami, vous avez déjà failli me tuer, vous le savez. Si j'étais encore jeune fille sans expérience, je pourrais recommencer le sacrifice de ma vie; mais je suis mère, j'ai une fille à élever. Je me dois autant à elle qu'à vous. Subissons un malheur qui nous atteint également. Vous êtes le moins à plaindre, puisque vous avez su trouver des consolations que mon devoir, notre honneur commun, et, mieux que cela, la nature m'interdisent.

— Tenez!... ajouta-t-elle, vous avez étourdiment oublié dans un tiroir trois lettres de madame de Roulay : les voici. Ceci vous prouvera que vous avez en moi une femme pleine d'indulgence, et qui n'exigeait pas de vous les sacrifices que les lois nous condamnent à faire; mais j'ai assez réfléchi pour savoir que nos rôles ne sont pas les mêmes, et que nous sommes prédestinées au malheur. Ma vertu repose sur des principes arrêtés et fixes; je veux vivre, mais vivre irréprochable.

Le marquis fut abasourdi par la logique dont les femmes savent étudier toutes les ressources aux clartés de l'amour; il fut subjugué par l'espèce de dignité qui leur est naturelle dans ces sortes de crises. La répulsion instinctive que Julie manifestait pour tout ce qui froissait son amour et les vœux de son cœur est certes une des plus belles choses de la femme,

et c'est peut-être une vertu naturelle qu'aucune loi, qu'aucune civilisation ne fera taire. Et qui oserait les en blâmer? Quand elles ont imposé silence à cette aversion, ne sont-elles pas comme des prêtres sans croyance. Si les esprits rigides blâment l'espèce de transaction conclue par Julie entre ses devoirs et son amour, les âmes passionnées lui en feront un plus grand crime. Cette réprobation générale accuse tout le malheur qui attend les désobéissances aux lois sociales.

## V. — LE RENDEZ-VOUS.

— Vous allez être bien heureuse, madame la marquise, dit M. d'Aiglemont en posant sur une table la tasse dans laquelle il venait de boire son café après le dîner.

Le marquis regarda madame de Wimphen d'un air moitié malicieux, moitié chagrin; puis il ajouta :

— Je pars pour une longue chasse où je vais avec le grand-veneur. Vous serez au moins pendant huit jours absolument veuve, et c'est ce que vous désirez un peu, je crois...

— Guillaume!... dit-il au valet qui vint enlever les tasses, faites atteler.

Madame de Wimphen était cette Louise à laquelle jadis madame d'Aiglemont voulait conseiller le célibat.

Les deux femmes se jetèrent un regard d'intelligence qui prouvait que Julie avait trouvé dans son amie une confidente de ses peines, confidente précieuse et charitable, car elle était très-heureuse en mariage; et, dans la situation où se trouvaient ces deux femmes, peut-être le bonheur de l'une était-il une garantie de son dévouement au malheur de l'autre; en ce cas, la dissemblance des destinées est peut-être un lien puissant de l'amitié.

— Est-ce le temps de la chasse?... dit Julie en jetant un regard indifférent à son mari.

Le mois de mars était à sa fin.

— Madame, le grand-veneur chasse quand il veut, et où il veut... Nous allons en forêt royale, tuer des sangliers...

— Prenez garde qu'il ne vous arrive quelque accident...

— Un malheur est toujours imprévu... répondit-il en souriant...

— La voiture de monsieur !... cria Guillaume.

M. d'Aiglemont se leva, baisa la main de madame de Wimphen, et, se tournant vers Julie :

— Madame, si je périssais victime d'un sanglier...

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda madame de Wimphen...

— Allons, tenez, dit-elle à Victor.

Puis, elle sourit en répondant à Louisa :

— Tu vas voir !....

Et Julie tendit son col à son mari, qui s'avança pour l'embrasser; mais la marquise se glissa de telle sorte que le baiser conjugal glissa sur la ruche de sa pélerine.

— Vous en témoignerez devant Dieu !... reprit M. d'Aiglemont. Il me faut un firman pour obtenir même cette légère faveur !... Voilà comment ma femme entend l'amour... Elle m'a amené là, je ne sais par quelle ruse... Bien du plaisir...

Et il sortit.

— Mais ton pauvre mari est vraiment bien bon ! .. s'écria Louisa quand les deux femmes se trouvèrent seules...

— Oui.... répondit Julie, mais son obéissance est fondée en partie sur la grande estime que je lui ai inspirée. Je suis une femme très-vertueuse selon les lois; je lui rends sa maison agréable; je ferme les yeux sur ses intrigues; je ne prends rien sur la fortune; il peut gaspiller les revenus à son gré; j'ai soin seulement de conserver notre capital... A ce prix, j'ai la paix !... Il ne s'explique pas, ou ne veut pas s'expliquer mon existence. Mais si je mène ainsi mon mari, ce n'est pas sans redouter les effets de son caractère... Je suis comme un conducteur d'ours qui tremble qu'un jour la muselière ne se brise.... Si Victor croyait avoir le droit de ne plus m'estimer, je n'ose prévoir ce qui pourrait arriver; car il est violent, il est plein d'amour-propre, de vanité; il n'a pas

l'esprit assez subtil pour prendre un parti sage dans une circonstance délicate où ses passions mauvaises seraient mises en jeu ; il est faible de caractère : il me tuerait peut-être provisoirement, et mourrait de chagrin le lendemain... Mais ce fatal bonheur n'est pas à craindre...

Il y eut un moment de silence.

— J'ai été bien cruellement obéie... reprit Julie, en lançant un regard d'intelligence à Louisa ; mais je ne lui avais pas interdit de m'écrire... Ah! il m'a oubliée... et il a eu raison. Il serait par trop funeste que sa destinée fût brisée; n'est-ce pas assez de la mienne?... Croirais-tu, ma chère, que je lis les journaux anglais, rien que dans l'espoir de voir son nom imprimé!.... Eh bien, il n'a pas encore paru à la chambre des lords...

— Tu sais donc l'anglais?...

— Je ne te l'ai pas dit!... Je l'ai appris!...

— Oh, pauvre petite!... s'écria Louisa en saisissant la main de Julie, mais comment peux-tu vivre encore?...

— Oh, ceci est un secret!... répondit la marquise en laissant échapper un geste de naïveté enfantine... Écoute?... Je prends de l'opium. L'histoire de la duchesse de....., à Londres, m'en a donné l'idée... Tu sais, Maturin en a fait un roman... Mes gouttes de laudanum sont très-faibles... Je dors. Je n'ai guère que sept heures de veille, et je les donne à ma fille...

Louisa regarda le feu, n'osant contempler son amie, dont elle conçut pour la première fois toute la vie, toute la misère.

— Louisa... garde-moi bien le secret..... dit Julie après un moment de silence.

Tout à coup un valet entra, et apporta une lettre à la marquise.

— Oh! s'écria-t-elle.

Quand le laquais se fut retiré :

— Je ne demanderai pas de qui?... lui dit madame de Wimphen...

Julie lisait; elle n'entendait plus rien... Son amie, attentive, vit les sentimens les plus actifs, l'exaltation la plus dangereuse, se peindre sur le visage de la marquise; elle rougissait, elle pâlissait tour à tour... Puis, elle jeta la lettre dans le feu.

— Cette lettre est incendiaire! Oh! mon cœur m'étouffe!...

Elle se leva, marcha; ses yeux brûlaient.

— Il n'a pas quitté Paris!... s'écria-t-elle!...

Son discours saccadé, que madame de Wimphen n'osa pas interrompre, fut scandé par des pauses effrayantes; et, à chaque interruption les phrases étaient prononcées d'un accent de plus en plus profond. Les derniers mots eurent quelque chose de terrible.

— Il n'a pas cessé de me voir, — à mon insu!... — Il vit d'un regard. — Un regard chaque jour le soutient dans la vie. — C'est sa nourriture. — Est-ce aimer cela! — Tu ne sais pas Louisa?... — Il meurt!... — Il me demande à me dire adieu!... — Il va venir. — Il sait que mon mari s'est absenté ce soir pour plusieurs jours, et il va venir ici. — Il va venir dans un moment. — Oh! j'y périrai. — Je suis perdue. — Écoute! reste avec moi. — Devant deux femmes, il n'osera pas!... Oh! reste ici!... — Je me crains!...

— Mais mon mari sait que j'ai dîné avec toi, répondit madame de Wimphen; il doit venir me chercher...

— Eh bien! avant ton départ, je l'aurai renvoyé. Je serai notre bourreau à tous deux!.... Mais il va croire que je ne l'aime plus!... Et cette lettre!... Oh! ma chère, il y a des phrases que je vois écrites devant moi en traits de feu...

Une voiture roula sous la porte.

— Ah!... s'écria la marquise, il vient publiquement et sans mystère!...

— Lord Grenville!... cria le valet.

La marquise resta debout, immobile. En voyant Arthur pâle et maigre, hâve, il n'y avait plus de sévérité possible.

Quoique lord Grenville fût violemment contrarié de ne pas trouver Julie seule, il parut calme et froid; mais, pour

ces deux femmes initiées aux mystères de son amour, sa contenance, le son de sa voix, l'expression de ses regards, eurent un peu de la puissance attribuée à la torpille. La marquise et madame de Wimphen restèrent comme engourdies par la vive communication d'une douleur horrible.

Le son de la voix de lord Grenville faisait palpiter si cruellement madame d'Aiglemont, qu'elle n'osait lui répondre de peur de révéler à son amant l'étendue du pouvoir qu'il exerçait sur elle; lord Grenville n'osait regarder Julie, en sorte que madame de Wimphen fit presqu'à elle seule les frais d'une conversation sans intérêt. Lui jetant un regard empreint d'une touchante reconnaissance, Julie la remercia du secours qu'elle lui donnait; et, alors, les deux amans, imposant silence à leurs sentimens, restèrent dans les bornes prescrites par le devoir.

Mais bientôt on annonça M. de Wimphen.

En le voyant entrer, les deux amies se lancèrent un regard, et comprirent, sans se parler, les nouvelles difficultés de la situation. Il était impossible de mettre M. de Wimphen dans le secret de ce drame, et Louise n'avait pas de raisons valables à donner à son mari, en lui demandant à rester près de son amie.

Lorsque madame de Wimphen mit son châle, Julie se leva comme pour aider Louise à l'attacher, et elle lui dit à voix basse :

— J'aurai du courage!... S'il est venu publiquement chez moi, que puis-je craindre?... Maintenant je résisterai; mais, sans toi, dans le premier moment... en le voyant si changé, je serais tombée à ses pieds.

Les deux amies s'embrassèrent. Julie était brûlante.

— Hé bien! Arthur, vous ne m'avez pas obéi?... dit madame d'Aiglemont d'une voix tremblante, en revenant prendre sa place sur une causeuse, où lord Grenville n'osa s'asseoir.

— Je n'ai pu résister plus long-temps au plaisir d'entendre votre voix, d'être près de vous. — C'était une folie, un délire. — Je ne suis plus maître de moi..... je me

suis bien consulté; je suis trop faible. — Il faut que je meure! — Et mourir sans vous avoir vue, sans avoir écouté le bruit de vos pas, le frémissement de votre robe, sans avoir recueilli vos pleurs!

Il se leva brusquement, comme pour s'éloigner de Julie, mais ce mouvement fit tomber un pistolet de sa poche.

La marquise regarda cette arme d'un œil qui n'exprimait plus ni passion ni pensée. Milord Grenville ramassa le pistolet.

— Arthur?... demanda Julie.

— Madame, répondit-il, en baissant les yeux, j'étais venu plein de désespoir... — Je voulais...

Il s'arrêta.

— Vous vouliez vous tuer chez moi!... s'écria-t-elle.

— Non pas seul!... dit-il d'une voix douce.

— Eh quoi! mon mari!...

— Non, non!... s'écria-t-il d'une voix étouffée. Mais rassurez-vous, mon fatal projet s'est évanoui : lorsque je suis entré, que je vous ai vue... alors, je me suis senti le courage de me taire.

Julie se leva, se jeta dans les bras d'Arthur en pleurant, et à travers ses sanglots, il distingua de vagues paroles pleines de passion.

— Connaître le bonheur et mourir, dit-elle. — Eh bien, oui!...

Toute l'histoire de Julie était dans ce cri profond; cri de nature et d'amour, cri de toute sa vie; fatale curiosité de femme, et à laquelle presque toutes succombent!... Mais tout à coup, s'arrachant des bras de son amant, elle lui jeta un regard fixe, le prit par la main, saisit un flambeau, l'entraîna dans sa chambre à coucher; puis, parvenue au lit où dormait Hélène, elle repoussa doucement les rideaux, découvrit son enfant, et mit sa main blanche devant la bougie, afin que la clarté n'offensât pas les paupières transparentes et à peine fermées de la petite fille. — Hélène avait les bras ouverts, et souriait en dormant.

Julie montra par un regard son enfant à lord Grenville. Ce regard disait tout.

— Un mari, nous pouvons l'abandonner quand il nous aime peu ou point. — Nous pouvons mépriser les lois du monde. — Un homme est un être fort, il a des consolations... mais un enfant sans mère!...

Toutes ces pensées, et mille autres plus attendrissantes encore étaient dans ce regard. Hélène s'éveilla.

— Maman!...

A ce mot, Julie fondit en larmes.

Lord Grenville s'assit et resta les bras croisés, muet et sombre.

— Maman!...

Cette jolie, cette naïve interpellation réveilla des sentimens nobles et tant d'irrésistibles sympathies, que l'amour fut écrasé sous les imposantes joies, sous la voix puissante de la maternité... Julie ne fut plus une femme curieuse ou fragile, elle fut mère.

Lord Grenville admirait son idole; il ne résista pas longtemps; les larmes de Julie le gagnèrent.

En ce moment, une porte fermée avec violence fit un grand bruit, et ces mots retentirent :

— Madame d'Aiglemont, est-ce que tu es par ici?...

Le marquis était revenu avant que Julie, frappée d'étonnement, eût retrouvé son sang-froid.

M. d'Aiglemont se dirigeait de sa chambre dans celle de sa femme; ces deux pièces étaient contiguës.

Heureusement Julie fit un signe à lord Grenville, et celui-ci alla se jeter dans un cabinet de toilette dont la marquise ferma vivement la porte.

— Eh bien! ma femme, lui dit Victor, me voici... — La chasse n'a pas lieu. — Je vais me coucher...

— Bonsoir, lui dit-elle, je vais en faire autant, ainsi laissez-moi me déshabiller.

— Vous êtes bien revêche ce soir... Je vous obéis, madame la marquise...

M. d'Aiglemont rentra dans sa chambre; Julie l'accompagna pour fermer la porte de communication; puis, elle s'élança pour délivrer lord Grenville, car elle avait retrouvé toute sa présence d'esprit; et, pensant que la visite de son ancien docteur était fort naturelle, qu'elle pouvait l'avoir laissé au salon pour venir coucher sa fille, elle allait lui dire de s'y rendre sans bruit; mais quand elle ouvrit la porte, elle jeta un cri perçant!... Les doigts de lord Grenville avaient été pris et écrasés par elle dans la porte.

— Eh bien! qu'as-tu donc?... lui cria son mari...

— Rien, rien... répondit-elle, je viens de me piquer le doigt avec une épingle.

La porte de communication se rouvrit, Julie eut à peine le temps de pousser celle du cabinet de toilette, lord Grenville n'avait pas encore pu dégager sa main, M. d'Aiglemont reparut.

— Peux-tu me prêter un foulard, ce drôle de Charles me laisse sans mouchoir de tête... Autrefois tu te mêlais de mon linge... maintenant je suis livré au bras séculier de ces gens-là, qui se moquent de moi.

— Tenez, voilà un foulard. Vous n'êtes pas allé au salon?...

— Non!...

— Vous y auriez vu lord Grenville.

— Il est à Paris?

— Apparemment!...

— Oh! j'y vais, ce bon docteur...

— Il doit être parti... s'écria Julie.

Le marquis était en ce moment au milieu de la chambre de sa femme, et il se coiffait avec le foulard en se regardant avec complaisance dans la glace.....

— Je ne sais pas où sont nos gens.... dit-il. J'ai sonné Charles déjà trois fois, il n'est pas venu. Vous êtes donc sans votre femme de chambre.... Sonnez-la, je voudrais avoir cette nuit une couverture de plus à mon lit.

— Pauline est sortie... répondit sèchement la marquise.

— A minuit!... dit M. d'Aiglemont.

— Je lui ai permis d'aller à l'Opéra...

— Cela est singulier, reprit le mari tout en se déshabillant, j'ai cru la voir en montant l'escalier...

Julie tira le cordon de la sonnette, mais faiblement.

. . . . . .

Tous les événemens de cette nuit n'ont pas été parfaitement connus; mais ils durent être tous aussi simples, aussi horribles que les incidens vulgaires et domestiques qui précèdent. Le lendemain, la marquise d'Aiglemont avait à son réveil les cheveux entièrement blancs.

— Crois-moi, reste garçon! dit M. d'Aiglemont à M. de Flesselles, lorsque cette nouvelle se répandit, et qu'il demanda la cause de ce malheur à son ami. Le feu a pris aux rideaux du lit où couchait Hélène; ma femme a eu un tel saisissement, que ses cheveux ont blanchi tout à coup. Vous épousez une jolie femme, elle enlaidit; vous épousez une jeune fille pleine de santé, elle devient malingre; vous la croyez passionnée, elle est froide, ou bien, passionnée en apparence, elle est réellement de marbre; tantôt la créature la plus douce est quinteuse!.... Je suis las du mariage.

— Ou de ta femme!...

— Cela serait difficile... A propos... veux-tu venir à Saint-Thomas-d'Aquin avec moi... à l'enterrement de lord Grenville?...

— Mais, reprit Flesselles, sait-on décidément la cause de sa mort?

— Son valet de chambre prétend qu'il est resté toute une nuit sur l'appui extérieur d'une fenêtre pour sauver l'honneur de sa maîtresse.

— Mais cela est très-estimable... Nous ne ferions plus cela nous autres...

De Balzac.

*

# Revue. Chronique.

## RÉVOLUTIONS DE LA QUINZAINE.

Les révolutions ne se comptent plus de nos jours : chaque heure nouvelle enfante sa révolution. A présent, la révolution, c'est l'état naturel ; la révolution, c'est l'ordre. Si bien que, voyant toutes ces nouveautés étranges, tous ces progrès dans tous les sens, l'idée nous est venue d'en faire l'histoire, de parler révolution, comme elle se fait, au jour le jour. Notez bien que nous n'attachons aucun sens défavorable à ce mot : *Révolution.*

Cette histoire, que nous écrirons très-simplement, très-exactement, aura cela de bon et d'utile, qu'elle donnera à notre *Revue* un ensemble qui n'existait pas : elle réunira les parties divisées d'un seul et même tout, elle formera un corps d'ouvrage très-complet sur les deux mondes. Rien n'encourage à bien faire comme le succès. Si donc nos lecteurs trouvent à cette nouveauté de notre Recueil intérêt et plaisir, c'est eux seuls qu'ils devront remercier.

Regardez autour de vous les révolutions qui se sont opérées seulement depuis quinze jours, et vous comprendrez ce qu'il y aura d'intérêt et de variété dans cette histoire en résumé. Deux révolutions mémorables se sont passées cette semaine à la Chambre des Députés et au Palais-Royal. Le Palais-Royal est redevenu peuple ; il a dit adieu à la royauté de juillet en se frottant les mains de joie :

non par haine pour la royauté, mais par amour pour l'indépendance, par amour pour les folles joies, pour les vives clameurs. Le Palais-Royal, c'est une espèce de *forum* qui veut être ouvert à toutes les heures de la nuit et du jour; il a en horreur les gardes vigilantes, les grilles fermées, les consignes extraordinaires; le vieux club était mal à l'aise de savoir qu'un roi pouvait se promener à volonté au-dessus de sa tête, dans les jardins d'orangers que le duc d'Orléans avait suspendus dans les airs. Donc, c'est là une révolution mémorable. Un roi bourgeois qui déménage, ses jeunes filles rieuses qui posent timidement le pas sur le seuil formidable des Tuileries, interrogeant l'écho d'une voix tremblante, pour savoir, avant d'entrer sous ce dôme couvert d'un crêpe, si les rois évanouis ne vont pas revenir. Révolution double au Palais-Royal, qui redevient foule; au château des Tuileries, qui abrite une royauté de plus. Royauté étrange et nouvelle, après tant d'étranges et nouvelles royautés! Ajoutez que cette révolution a été consacrée même par un nom nouveau : par ordre supérieur, on ne dit plus le *Château des Tuileries*, on dit *Palais des Tuileries*: le château appartient aux rois de droit divin, le palais est fait pour les rois du peuple. A chacun sa modestie : le Roi des Français ne veut pas son château des rois de France. Il y a là une figure de rhétorique assez ambitieuse dont vous trouverez le nom dans Dumarsais; je crois, au reste, que cela s'appelle *une métonymie*.

La révolution de la Chambre des Députés n'est pas digne de moins d'intérêt. La vive discussion sur la pairie a fait surgir bien des célébrités, a enfanté bien des discours! Surtout une révolution majeure s'est opérée chez M. Thiers. Vous savez tous quel fut M. Thiers : d'abord hardi révolutionnaire, implacable historien, dont le fatalisme était la seule doctrine, justifiant Marat, Robespierre et Danton, comme un savant de notre siècle justifierait Étienne Dolet, brûlé par l'inquisition; puis publiciste acharné, rédacteur du *National*, que sa disparition eût tué absolument, si M. Carrel ne se fût trouvé là avec plus de cœur et de courage, avec autant de verve et d'esprit; puis sous-ministre des finances, défendu par M. Lafitte, mal écouté par la Chambre, raillé et moqué à tout propos. Admirez la révolution! M. Thiers n'est plus le même homme. Il n'est plus l'historien fataliste; il n'est plus l'intrépide joûteur libéral; il n'est plus l'écrivain du *National*. Reste seulement M. Thiers le député du centre; M. Thiers le contre-révolu-

tionnaire, l'ami du ministère à tout propos; M. Thiers, qui défend la pairie pendant trois heures; M. Thiers, que la Chambre écoute avec faveur, qu'on applaudit dans les tribunes, dont chacun vante le talent et l'éloquence. Même, à voir la Chambre l'écouter et lui sourire avec faveur, M. Thiers n'a plus la petite taille et la voix grêle : il est beau, il est grand, il tonne! N'est-ce pas là une étrange révolution?

Quant à la discussion de la pairie, elle atteint son terme. L'hérédité a été dignement défendue. Les belles et austères paroles de M. Royer-Collard, prononcées dans la nuit, à la lueur des flambeaux, ont été d'un puissant effet; la pairie eût été sauvée par lui si elle eût pu l'être. Mais M. Odillon-Barrot lui a porté le dernier coup par sa pressante logique, et, à la majorité de 324 suffrages contre 86, l'hérédité de la pairie a été abolie. La consternation est grande dans le camp opposé. *Plus d'hérédité en France désormais!* dit-on; *désormais plus qu'une chambre! désormais plus rien qui se tienne debout par soi-même! La révolution de* 1830 *a été poussée cette fois à ses dernières conséquences. Nous voilà revenus à la toute-puissance de l'assemblée constituante, qui, malgré toutes ses vertus et ses admirables projets de bonheur et de liberté publics, nous a menés à l'anarchie et au sang. L'abolition de l'hérédité, c'est l'abolition de la pairie, l'abolition du système représentatif, tel que l'avaient voulu Montesquieu, et après lui les plus grands publicistes. De trois pouvoirs que nous avions, il n'en reste plus qu'un seul, le pouvoir électif, un pouvoir sans contrepoids.* Vaines terreurs que tout cela; la chambre est seulement appelée à constituer le troisième pouvoir de l'État, et elle s'en acquittera, il faut l'espérer, d'une manière digne du pays.

Mais voilà bien autre chose en Angleterre! La chambre des pairs a rejeté le bill de la réforme. Cette question de vie ou de mort a été hardiment tranchée en deux. Périsse l'Angleterre plutôt qu'un principe!

Il est impossible de dire l'effet produit par cette nouvelle sur l'Europe entière! Le monde étonné respire à peine; Londres murmure, mais elle est calme. L'Angleterre, la France, l'Europe, ont les yeux fixés sur Guillaume IV et lord Grey. En ce moment, ils tiennent en leurs mains les destinées de leur pays, peut-être même l'avenir de la civilisation et de la liberté : fasse le ciel qu'ils ne désespèrent pas d'une cause aussi sacrée!

Déjà on dit que lord Grey reste au ministère; on parle d'une création de nouveaux pairs. L'opposition n'a pas désespéré encore de cette belle cause; lord Brougham a parlé trois heures et demie: sa péroraison surtout a produit la plus vive impression sur la chambre. Jamais sir Brougham, quand il était membre de la chambre des communes, ne s'était élevé si haut.

Mais dans ces violens dérangemens des peuples, à quoi sert l'éloquence? Qu'est-ce que l'éloquence? Y a-t-il de l'éloquence en effet?

Le sceptique, entendant ces grands bruits autour de sa tête, relève la tête un instant pour voir si tout cela est nouveau, par hasard; puis, quand il s'aperçoit que ce sont les mêmes passions mises en jeu, les mêmes vœux des peuples, il se rendort, se disant qu'il a déjà vu tout cela.

Laissons l'Angleterre; revenons à cet autre volcan où nous sommes, qu'on appelle Paris.

Quand Paris n'est pas la tribune, Paris, c'est l'Opéra. A l'Opéra, et comme si nous étions dans un temps calme, Taglioni reparaît, faisant, elle aussi, une grande révolution dans ce monde à part, dont elle est la reine. Singulier peuple que nous sommes! Il n'est pas un principe social qui ne soit en question parmi nous, il n'est pas une tradition politique qui ne soit abolie; rien n'existe; la guerre et le choléra nous menacent, la tribune retentit de menaces et de plaintes, mille prophéties sinistres grondent dans l'air: tout cela est bon pour le jour. La nuit venue, personne ne songe plus à tout cela. Voyez! la foule se précipite à l'Opéra! Voyez! l'émotion est licencieuse, les cœurs et les esprits sont impatiens! Voyez! voilà tout une ville qui oublie les angoisses les plus cruelles à la danse d'une jeune et belle personne qui arrive insouciante comme le parterre, et qui se livre à sa passion la plus vraie et la mieux sentie, la danse. Taglioni, c'est la danse personnifiée, correcte, élégante, effleuraut la terre, ne quittant jamais ni la terre ni le ciel, un sylphe qui sourit. Et la foule, la voyant ainsi abandonnée à elle-même la charmante danseuse, la foule se prend à juger entre elle et ses compagnes, entre elle et madame Alexis, par exemple, comme elle s'est prise le matin à juger entre M. Étienne et M. Guizot. A peu de chose près, c'est la même lutte, la même passion pour ou contre, c'est même intérêt. Il

en est qui vous diront qu'il est bien fâcheux pour M^lle^ Taglioni de n'intéresser que comme M. Étienne ou M. Guizot; mais que voulez-vous? nous sommes un peuple grave. L'Opéra aujourd'hui est sur la ligne de la Chambre : l'Opéra a été si long-temps le premier foyer politique de l'État!

Quant aux théâtres vulgaires, quant à l'art dramatique de chaque jour, vous ne sauriez vous figurer combien les honnêtes théâtres sont peu en mouvement. C'est un calme à faire plaisir. Le Théâtre-Français joue des comédies en un acte, dans lesquelles il y a encore des Crispin et des tuteurs; le Gymnase, à défaut de nouveautés, recrépit de vieilles pièces, et il en change le titre, s'inquiétant peu du reste : c'est ainsi qu'il a appelé *le Dey d'Alger* une pièce qui s'appelait il y a dix ans *le Pacha de Surène;* mais le titre est venu trop tard : le dey d'Alger, cette révolution en cachemire, n'est plus aujourd'hui qu'un bon bourgeois que personne ne regarde plus; le dey d'Alger, et don Pédro, cette autre révolution commencée sur un trône absolu et terminée sur une constitution libre, ne font plus d'argent nulle part. Don Pédro, cependant, et sa femme, ce noble débris de la famille Bonaparte, ont été renforcés ces jours derniers par la reine *dona Maria da Gloria*. Pauvre jeune fille joufflue, à l'air sévère, au visage malheureux! Il faudra une grande révolution pour lui rendre à celle-là le trône qu'elle a perdu.

Je reviens au théâtre. La *Porte-Saint-Martin* a joué un *Mirabeau* qui est bien la chose du monde la plus stupide et la plus ridicule. Figurez-vous que les auteurs ont jeté Mirabeau au cachot; qu'ils l'ont fait s'enivrer dans une taverne; qu'il se vend, dans cette pièce, pour vingt mille francs, ni plus, ni moins, lesquels vingt mille francs Mirabeau envoie à un sien fils de madame de Nehra qu'il n'a jamais eu. Entre autres nouveautés, nous avons vu le Jeu de Paume préparé à l'avance pour une séance : rien n'y manque, ni la tribune, ni la sonnette, ni le verre d'eau. Que voulez-vous devenir avec de pareilles inventions?

Quant à la littérature, elle est morte. *Barnave* a paru, jetant l'éclat de la foudre dans un nuage. *La Peau de Chagrin*, de M. de Balzac, a reparu sous un titre nouveau, *Contes philosophiques*, subissant ainsi une petite révolution. De ces contes, le meilleur est pris tout entier à la *Revue des Deux Mondes* : l'*Enfant maudit*. M. Victor Hugo est en procès avec son libraire, qui veut lui faire

tenir serment en plein tribunal; la *Gazette des Tribunaux* donne tort au poète, *le Figaro* donne tort au libraire : vous verrez qu'ils auront raison tous les deux.

Je crois que ce sont là toutes les nouveautés politiques, littéraires et dramatiques de la quinzaine. Ajoutez-y des carlistes dans le Midi, une émeute à Strasbourg qui a fait destituer le préfet, deux ou trois saisies de journaux à nuances opposées, *la Tribune* et *le Courrier de l'Europe*, et vous aurez résumé toute l'histoire du jour : mesquine et misérable histoire! Mais laissez faire les historiens à venir, et tout cela sera noble et grand comme le XVIII^e siècle pour le moins.

(*La Revue des Deux-Mondes.*)

# CONTES MISANTHROPIQUES

## DE M. S. HENRY BERTHOUD [1].

Que recherche-t-on aujourd'hui dans un conte?.... du nouveau et des émotions. Les esprits sages, et il en reste encore, veulent en outre que, pour être intéressans et originaux, ces petits drames aient de la vérité ; qu'ils soient pris dans nos mœurs, nos habitudes, dans nos affections et nos goûts.

M. Berthoud l'a bien compris ainsi : ses contes misantropiques, faits avec une facilité parfois un peu trop confiante, mais en général conduits avec un tact et une entente évidente de l'effet, ne manquent certainement ni d'intérêt, ni d'imagination. Les rencontres soudaines, les chances du hasard, dont il a peut-être abusé, remplacent cependant avec bonheur la magie, les talismans, les coups de baguette. Ses personnages prennent des aspects différens selon les pays, la classe, les situations ; ses dénouemens ont de l'originalité, de l'inattendu, et souvent laissent une impression vive.

Une chose cependant nous a paru être un défaut : c'est à la fois leur trop courte durée et leur réunion en un seul volume. Nous craignons que cette exposition de nombreux cadres dramatiques, tous d'ailleurs d'une couleur plus ou moins triste et décevante, ne cause un peu de cette fatigue que chacun a pu ressentir dans un vaste salon de peinture, où l'effet d'un tableau nuit presque toujours à l'effet de l'autre, et où l'on est tenté de s'en prendre à chaque image de la lassitude causée par leur collection compacte. Ce défaut, qui tient particulièrement au mode de publication, n'empêchera pas que les *Contes misanthropiques* ne comptent une classe nombreuse de lecteurs.

[1] Chez madame Béchet, quai des Augustins.

# Voyages.

## VOYAGE

## A LA TÊTE-NOIRE.

(1826.)

### A M. VICTOR HUGO.

Vous conveniez avec moi l'autre jour, mon bon ami, qu'il est difficile de comprendre au pied du Mont-Blanc les prétentions ambitieuses de la peinture, de la poésie, de la prose pittoresque. Vous vous étonniez de contempler pour la première fois tant de choses qui ne se peignent pas, qui ne se décrivent pas, dont on ne peut exprimer l'effet par aucun des artifices que le génie a enseignés à l'homme, tableaux sublimes que toutes les imitations rapetissent, que la copie la plus heureuse appauvrit ou dénature! Je crois qu'il faut aux arts d'imitation des objets bornés, sur lesquels notre imagination puisse s'exercer sans avoir à lutter avec une nature trop puissante. L'admiration que nous éprouvons devant ces

merveilles gigantesques du monde physique, n'a rien de commun avec le plaisir que nous procurent les belles inspirations de la lyre et les chefs-d'œuvre du pinceau. Votre raison vous a fait apprécier ces difficultés d'un ordre si nouveau pour la poésie *pédestre* des modernes; vous les avez subies sans les braver, et vous aimez à reconnaître que le vol du génie peut se ralentir devant ces hauteurs où l'aigle n'atteint jamais. Je n'ai pas les secrets de vos muses, mais j'ai cru souvent en deviner quelque chose. Les montagnes qu'elles habitent ont tout au plus quelques centaines de toises. L'olympe même n'offre pas aux dieux un trône plus élevé, et notre vieil ami Balma est arrivé à des sommets auxquels n'a jamais aspiré Jupiter : Balma, le Typhon, l'Encelade de la science, ce voyageur *vertical*, qui a pu dire avec plus d'assurance que Regnard et ses aventureux compagnons : *Nous nous sommes arrêtés ici, parce que le monde finissait*[1].

Pendant que vous achevez de parcourir ces glaciers du Mont-Blanc, dont nous avons tenté ensemble les arêtes périlleuses, vous désirez que je vous indique les points qui auront le plus vivement fixé mon attention dans mon excursion particulière au mont Saint-Bernard, et que je les marque dans votre itinéraire comme autant de jalons placés sur votre passage. Vous aimez mieux, et je vous en rends grâces, vous abandonner, pour ces renseignemens, aux impressions d'un ami qu'à la direction arbitraire ou systématique d'un voyageur inconnu, et vous me flattez de l'idée que le souvenir récent de ma promenade parmi les solitudes que vous allez

[1] J'ai lu sur *l'Album* de Chamouny deux vers qui m'ont laissé une profonde impression :

Napoléon, Talma,
Chateaubriand, Balma.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble voir dans cette expression naïve toutes les grandeurs de la pensée humaine : la gloire, le talent, le génie, la nature.

visiter à votre tour, prêtera quelque charme de plus aux plaisirs que vous vous promettez, avec raison, dans ce trajet, si fécond en sensations extraordinaires; il n'y a pas pour moi deux manières de répondre à votre attente et de remplir vos intentions : ce n'est pas dans la route où j'ose précéder le poète qu'il me serait permis de saisir quelques-uns des effets qui plaisent à la poésie, et je ne vous rappellerai pas la caricature juste et piquante du docteur Syntaxe, *à la recherche du romantique,* en entassant ici de grandes phrases pour représenter, tant bien que mal, de grandes émotions, produites par des scènes que la pensée même a peine à embrasser. Quand Poussin a voulu donner une idée de Polyphème, il l'a couché sur de hautes montagnes comme sur un lit de repos. Pour exprimer au contraire l'harmonie de ces montagnes avec le reste de la terre, il faudrait les peupler de géans, et je n'ai pas cette puissance merveilleuse, qui enrichit à son gré la création finie de créations toujours nouvelles. Errant devant l'immense toile des Alpes comme l'élève dans l'atelier de son maître, tout ce que je puis faire, c'est de broyer quelques couleurs, et de les étendre sur la palette du peintre; quant à vous, venez, prenez ce pinceau, et montrez-nous la nature.

Nous avions à choisir, pour sortir de la vallée de Chamouny, entre le *Col de Balme*, que j'avais autrefois suivi, et la *Tête-Noire,* qui était un pays tout-à-fait nouveau pour moi. Le *Col de Balme* est remarquable par la beauté de ses aspects; mais vous avez déjà observé que cette sensation, si commune en Suisse, peut y devenir fatigante. La singularité d'un site hardi et sauvage, où l'homme est toujours seul avec sa pensée, et n'atteint du regard qu'à des distances très-bornées, au-delà desquelles tout change à toutes les minutes, devient un besoin dans ces contrées au vaste horizon, d'où la vue plane et s'égare si souvent sur un monde. Vous connaissez d'ailleurs mon penchant pour ce genre de solitude, si conforme à mes goûts et à mon ambition, et qui me représente avec quelque douceur l'image de ma vie entière; des hau-

teurs menaçantes qui pèsent sur moi, des précipices profonds qui s'ouvrent à mes pieds, mais un chemin étroit où je suis sûr de ne rencontrer personne, quoique la nature bienveillante l'ait embelli de quelques fleurs modestes qu'on chercherait inutilement ailleurs. Si un ruisseau, qui ne se trahit que par son murmure, le borde de temps en temps, caché d'un côté sous la voûte oblique des montagnes, voilé de l'autre par une ombre impénétrable, il n'a jamais répété sur sa glace obscure que le faible mouvement des rameaux qui le couronnent comme un dais. Jamais il n'a bercé les feux du soleil ou l'argent des étoiles; et quand il s'abîme dans le torrent commun, après avoir paisiblement accompli sa course entre des rives inconnues, il y disparaît sans nom comme s'il n'avait pas été. C'est ainsi qu'il est doux de passer sur la terre.

Vous connaissez la composition de notre petite caravane, et il est inutile de vous dire avec quelle confiance mes intrépides voyageuses vont tenter des sentiers inconnus qui leur donnent de nouvelles difficultés à braver. Devant elles, marchent mes excellens guides, Gabriel Payot et Michel Faveret. Vous savez qu'il n'y en a point qui réunisse à un plus haut degré toutes ces qualités, si infaillibles d'ailleurs chez la plupart des guides de Chamouny, qui font de ces braves gens une des classes d'hommes les plus estimables de la société. A une politesse naturelle et sans effort, à une obligeance à toute épreuve, à un dévouement que nul péril ne peut effrayer, les guides de Chamouny joignent en général une instruction peu approfondie, mais extrêmement précieuse pour le voyageur. Presque tous associés à la propriété d'un de ces cabinets d'histoire naturelle que nous avons si curieusement explorés, ou au moins leurs tributaires par intérêt ou par goût, ils ont appris de la routine, mère désavouée, mais authentique de la méthode, une foule de noms spécifiques qu'ils appliquent d'une manière assez sûre, et qui mêlent à leurs renseignemens sur les localités quelques-unes des initiations de la science. Ils n'oublient dans

leur équipage, ni la pelotte de l'amateur d'insectes, ni le marteau du minéralogiste; et je les ai vus profiter du moment où nous nous reposions sous quelques jolis abris pour dérober aux rochers un fragment curieux, ou pour compter les étamines d'une fleur douteuse. Leur mémoire est enrichie d'ailleurs d'une immense quantité de souvenirs qu'ils aiment à prodiguer, mais sur lesquels ils n'insistent pas jusqu'à l'importunité avec un homme d'un esprit rêveur et méditatif, qui leur a fait comprendre que le silence est une des beautés du désert; ils savent les traditions du pays, depuis l'histoire du géant qui appuyait un de ses pieds sur le Mont-Blanc, l'autre sur le Bréven, et qui se désaltérait dans l'Arve, jusqu'à cette époque de nos guerres politiques où le parti opprimé vint prendre ces montagnes pour retranchement, et déployer le drapeau vaincu dans une forteresse naturelle, inexpugnable au vainqueur. Gabriel Payot a été le guide favori d'Ebel, et il s'honore d'avoir accompagné M. de Chateaubriand dans plusieurs de ses voyages alpins. Il raconte que M. de Chateaubriand, étant arrivé à peu de distance du sommet du Mont-Blanc, ses guides sentirent la nécessité de rétrograder, parce que le temps était devenu très-menaçant, et que le voyageur, qui n'avait pris aucune part à leur conférence, insistait pour marcher encore. Pendant que ce texte nous occupait et se développait dans notre entretien en longues paraphrases, nos guides en répétaient souvent le refrain; ils semblaient comprendre le *Justum ac tenacem..... virum* d'Horace, et cependant le plus habile des deux n'avait lu que Bourrit, Ebel, Pictet et Saussure; mais le guide des Alpes peut bien ne pas concevoir une force morale, supérieure à celle de ces héros du savoir, qui exposent leur vie pour aller peser l'air à une lieue perpendiculaire au-dessus de l'océan, et je crois franchement qu'il tient moins de compte à notre illustre écrivain de son génie et de sa probité de caractère, que de l'intrépidité avec laquelle il marche sur les glaciers.

En sortant du prieuré, on remonte d'abord la rive droite

de l'Arve jusqu'au pont du joli village des *Prés*, que dans le pays on appelle les *Prats*, et ensuite sa rive gauche jusqu'à la Chapelle des Tines, hameau qui ferme la vallée de Chamouny au-delà du glacier des bois. Parvenu à ce point, vous croiriez, à voir l'effrayante barrière que la montagne semble vous opposer, qu'elle ne permet plus de passage qu'à ses chamois et à ses aigles; mais l'homme et les avalanches y ont pratiqué une montée âpre et tortueuse, où l'on assure difficilement ses pas entre des fragmens mobiles de granit roulé, et qui aboutit au Hameau des Iles, ainsi nommé sans doute parce que les débordemens de l'Arve changent souvent les routes profondes qui séparent ses habitations en autant de canaux. A peu de distance, on trouve les maisons éparses de Grassonet et de Sojalet. On est alors séparé de l'Arve par une forêt de magnifiques sapins, tapissée de la plus fraîche pelouse, et qui offrirait une promenade délicieuse, si le torrent ne l'avait semée de blocs énormes couverts de mousses et de plantes fluviatiles. Après deux heures de marche, on reprend la rive droite de l'Arve au Pont-sous-Argentière, dans un chemin égal et facile qui conduit au village d'Argentière, et qu'embellit l'aspect extraordinaire de son glacier.

Le glacier d'Argentière doit probablement son nom aux effets merveilleux du soleil levant sur ses vagues immobiles : on les croirait modelées en argent pur par un habile ciseleur. Il diffère de tous les autres par le mouvement de sa chute en longs zigzags, que les pointes de ses pyramides semblent denteler de franges brillantes, et qui se terminent à un talus plus rapide, revêtu de pierres innombrables que le glacier, dans son agitation insensible, mais éternelle, repousse incessamment sur ses moraines. Cette base a l'aspect d'une montagne de cendres, et on dirait au premier coup-d'œil que la nature s'est trompée une fois dans ses sublimes combinaisons en couronnant du dôme d'un glacier le cratère d'un volcan.

Comme le glacier des Bois, le glacier d'Argentière offre sur son premier plan une grotte naturelle d'où s'échappe la

source d'un torrent qu'on a appelé l'Arveyronet, parce qu'il ressemble à l'Arveyron, sous le double rapport de son aspect pittoresque, et de la brièveté de sa course. Vous savez que la majestueuse architecture de ces portiques de glace, qui vous ont rappelé l'entrée du palais de cristal des génies et des fées, n'est pas soumise aux règles invariables sur lesquelles se fonde l'art de nos Vitruves. Chaque année les présente au voyageur surpris sous un point de vue nouveau : tantôt ils s'arrondissent en vastes ceintres, comme les élégantes arcades des Grecs; tantôt ils s'élancent en ogives aiguës, comme le portail des cathédrales gothiques; quelquefois, moins réguliers sans être moins solennels, ils n'affectent d'autres formes que celles sous lesquelles on se peint l'ouverture plus ou moins anfractueuse d'une caverne. Depuis quelque temps, la grotte de l'Arveyron est dépossédée d'une partie de ses merveilles. Ce n'est plus qu'une ruine; mais, comme tant d'autres ruines, elle doit encore à la routine fidèle des rédacteurs d'itinéraires d'être l'objet d'un tribut obligé d'admiration exclusive. Cette année, la grotte de l'Arveyronet est infiniment plus belle; et une longue scissure demi-circulaire, qui se forme avec une parfaite régularité au-dessus de sa bouche immense, indique d'avance qu'elle sera magnifique l'année prochaine; mais les voyageurs qui vont à Chamouny par ton pénètrent rarement jusque dans la vallée d'Argentière. La grotte de l'Arveyronet n'est pas même indiquée dans le petit volume, d'ailleurs exact et curieux, de J.-P. Pictet, et on passera long-temps près d'elle sans la regarder.

La vallée s'élève ensuite peu à peu vers les tristes hameaux de Trélechan d'en bas, et de Trélechan d'en haut, le long d'un ravin effrayant, au sommet duquel on découvre les plus beaux aspects des Alpes, et le Mont-Blanc dans toute sa splendeur. Cette sombre et étroite vallée des Montées ne prête d'asile à ses habitans que pendant trois ou quatre mois de l'année; après cela, ils s'en exilent pour aller chercher sur un plateau voisin un abri contre les avalanches. Des croix

nombreuses marquent d'espace en espace la fosse d'un passant ou le tombeau commun d'une famille victime de ce phénomène désastreux. Cependant ce triste séjour les rappelle tous les ans, parce qu'il prodigue à leurs troupeaux les pâturages les plus exquis sur le revers de ces montagnes, si redoutables quand le soleil cesse de les échauffer de ses rayons, mais que le premier de ses regards émaille de fleurs et embaume de parfums. Leur pente scabreuse, presque impraticable à l'homme, n'effraie pas les animaux; et j'ai vu la blanche génisse (*formosa juvenca*) presque suspendue au rocher, comme la chèvre du poète.

Bientôt, au-dessus des sommets qui surplombent à gauche la route étroite, on voit, plus élevés, plus élancés, plus brillans, poindre des sommets de forme pyramidale : ce sont les aiguilles rouges que suivent les montagnes d'*Entre les Eaux*, et la montagne de l'*Eau*. Entre celles-ci apparaît, comme le front d'un géant, le dôme blanc du Buet; et on distingue facilement, sur le revers de la montagne, où reposent ses pieds immenses, le chemin sinueux qui y conduit jusqu'à la première station du voyageur, le chalet solitaire de la *Poya* [1], célèbre par sa belle cascade, seul et dernier ornement de ces sévères solitudes.

Ici commence la vallée de Vallorsine, ou, si vous l'aimez mieux, le Val des Ours, ainsi nommé par opposition à la vallée de Chamouny ou Val des Chamois. Arrêtez-vous un moment pour en saisir l'étrange point de vue : il est tel que de longs voyages dans les contrées les plus pittoresques ne m'ont point laissé d'impression analogue à celle-là; ce sont, à la vérité, les élémens communs de tous les tableaux du

[1] Ce nom, dont l'étymologie se refuse maintenant à mon esprit, désigne souvent dans nos montagnes alpines et subalpines de l'est, des routes droites, roides et difficiles. On arrive, à Saint-Claude, dans le Jura, du côté de France, par une rue nommée *la Poya*, dont *l'ascension* a quelque chose d'effrayant en voiture, et qui m'a rappelé la grande rue de Newcastle, en venant de Durham.

même genre, mais revêtus de je ne sais quelle lumière limpide, de je ne sais quelle couleur idéale, empreints de je ne sais quel sentiment particulier impossible à définir, qui impose par sa grandeur, et qui accable par sa tristesse. Un homme qui recevrait l'existence, avec la faculté de sentir et la faculté de juger, sur le petit plateau que vous occupez maintenant avec moi; la poupée du métaphysicien, la statue de Pygmalion, ne concevrait pas la possibilité d'un monde plus étendu, et ne le chercherait point. Dans la vallée de Vallorsine, tout est fini devant vous, derrière vous, à vos côtés: c'est une demeure fermée, comme l'Eden de la première famille; mais c'est l'Eden malheureuse de la famille pécheresse, de la famille bannie. Dans les beaux jours, si rares, que l'été lui amène, la vallée de Vallorsine jouit à peine de l'intervalle de repos qui sépare deux accès de terreur; car tout lui rappelle ses désastres passés, tout la menace de désastres à venir, infaillibles comme le retour périodique des saisons: le glacier avec ses embûches et ses cataractes de neige; le pic aux arêtes crénelées, qui, au milieu des vapeurs dont il se couronne, semble encore fumer de l'incendie d'un ancien monde; les ravins hideux, dont les avalanches ont sillonné toutes les pentes rapides, et qui se croisent, s'entrelacent, se confondent, et finissent par aboutir de toutes parts à des amas de décombres; la physionomie des hameaux eux-mêmes, dont il a fallu isoler les modestes grangeages en les élevant sur d'énormes poteaux surmontés d'énormes pierres, pour les soustraire à l'invasion des eaux, des mulots, des reptiles, et dont les huttes basses, écrasées, construites d'un bois noir à demi-calciné par l'humidité des neiges, sont semées sur la plaine comme des blocs lancés par un volcan; la pauvreté de ces cultures, qui ont d'abord quelque chose de riant, mais qu'on ne visite plus sans inquiétude quand on se rappelle qu'une gelée d'été détruit presque tous les ans leur frêle espérance; l'absence enfin, l'absence presque totale de l'homme: nous n'avons rencontré personne d'Argentière au bout de la vallée

de Vallorsine, où cependant nous avons dîné. Ce sont nos guides qui nous ont servis. J'ai voulu voir l'église de Vallorsine. On m'a conduit à un bâtiment plus élevé que les autres, et qui est entouré de *contre-gardes*, comme un château-fort du moyen âge. Cette précaution pourra vous étonner, mon ami; mais ne vous effrayez point. Les chrétiens de Vallorsine ne sont pas encore abandonnés, comme les chrétiens d'Orient, aux fureurs des ennemis de Jésus-Christ, et je ne les crois compromis par aucun article secret dans notre pacte fédératif avec les Turcs. Ce rempart réveille des idées qui ne sont guère moins tristes : il protége la maison de Dieu contre les avalanches.

Si quelque chose peut ajouter à la grandeur de ce tableau, c'est le cadre dans lequel il est compris, et qui l'enferme, comme je vous le disais tout à l'heure, entre des limites que la pensée elle-même a peine à franchir. Pour sortir de la vallée de Vallorsine, il faut s'élever presque à pic au sommet d'une montagne que les sapins voilent entièrement d'une immense obscurité, et où l'œil ne découvre d'abord aucun sentier. Ces hauteurs aboutissent à l'aiguille des *Posettes*. A leur pied, on traverse un torrent qui est connu sous le nom de l'*Eau noire*, et dont l'eau est cependant la plus pure, la plus transparente, la plus incolore des montagnes; mais la langue du peuple, si hardiment, si ingénieusement pittoresque, et qui est à elle seule une poésie, quand l'art, les rhéteurs et les académies ne sont pas arrivés, a eu égard, en la désignant de cette manière, aux couleurs et aux images qu'elle réfléchit. Ce réseau brillant qui court en mailles lumineuses sur les rivières ne s'y déploie jamais : il faudrait pour cela qu'elle fût aperçue du jour, et le jour ressemble à peine, sous ces ombres, à la nuit crépusculaire du pôle. Si vous êtes curieux de connaître la destinée de l'*Eau noire*, vous pouvez la suivre jusqu'aux hautes vallées de Trient, d'où, encore obscure comme à sa source, elle se précipite entre deux rochers qu'elle a creusés jusqu'à leur base, sur la route de Martigny

à Saint-Maurice. Les naturalistes, qui se piquent rarement d'être poètes, mais qui le sont malgré eux en Suisse, disent qu'on croirait que les montagnes se sont écartées pour la laisser passer ; et je suis heureux que la géologie veuille bien se charger de cette phrase romantique : c'est un péché de moins. A l'endroit de la chute de l'*Eau noire*, on a élevé un village, ou plutôt une vaste usine qu'on appelle les *Verrières* ou la *Verrerie*, et qui lui doit sa prospérité. C'est près de là qu'elle finit tout-à-fait en se perdant dans le Rhône ; mais elle finit du moins avec un peu de gloire, puisqu'elle a été un moment utile ; et elle a cela de commun avec quelques autres puissances méconnues, qu'on n'a su ce qu'elle valait que quand elle a été tombée.

A mesure que vous gravissez du fond de la vallée, cherchant de toutes parts un horizon qui vous rende l'air et la lumière, vous me sauriez mauvais gré de ne pas vous indiquer les montagnes qui se succèdent à votre gauche. Celle-ci s'appelle le *Grand-Perron;* elle est suivie du *Bec-d'Oiseau* et de la chaîne du *Hameçon*. Plus loin, vous remarquez un plateau qui se termine en pente très-unie, mais très-inclinée au-dessus du précipice, et sur lequel se dessinent, comme les compartimens d'un échiquier aux couleurs variées, les jolies petites maisons de *Finio*, village dont le nom à l'italienne n'est pas sans harmonie avec le genre et l'aspect de ses constructions. Elles sont si frêles, si légères, placées sur un plan si glissant, qu'on éprouve en les voyant le sentiment inquiet que fait naître l'architecture de ces palais mobiles que les enfans bâtissent sans trop d'égards pour les lois de l'équilibre. Seulement, c'est ici un jeu de géant, et quelque chose dit à la pensée que si la main du colosse qui soutient cet échafaudage faisait le plus petit mouvement, tout descendrait dans l'abîme.

Le pont de Lila est la limite des terres de Savoie. Une ruine très-délabrée, celle du fort de Chatelard, prouve que les prétentions impérieuses du pouvoir n'abandonnent pas

l'homme dans ces lieux redoutables, où tout s'accorde à lui révéler qu'il n'est rien. Le Valais commence là, sans que rien indique ce qui a pu déterminer cette délimitation arbitraire entre deux solitudes; et l'art de l'ingénieur est venu élever sous les forteresses naturelles des Alpes, une forteresse dérisoire, à laquelle les oiseaux de proie dédaignent de confier leur nid. Par le pont du Chatelard, on repasse à la droite de l'*Eau noire,* et de là, on s'élève au sommet d'une nouvelle montagne, qui est proprement ce que l'on appelle la *Tête-Noire.* La couleur profondément triste de la sombre végétation qui ombrage son front menaçant, lui a probablement fait donner ce nom. Le sentier hardi, ou plutôt l'escalier très-ascendant qui la parcourt, car ce chemin est formé presque partout de larges pierres superposées, est tracé sur un revers si rapide, que des mules, qui venaient de Martigny à notre rencontre, paraissaient comme suspendues au-dessus de nous. Aussi est-il presque indispensable de reprendre haleine à quelque hauteur, sous une espèce de grotte qu'on appelle la *Barme,* ou plutôt la *Balme rousse,* et qui présente une retraite assez commode contre les tourmentes si communes dans ces contrées orageuses. Une inscription bien extraordinaire y apprend aux rares voyageurs de la *Tête-Noire* que cette caverne a été *achetée* du gouvernement du Valais par une comtesse et un lord, en reconnaissance de l'abri imposant et paisible qu'elle a prêté à leurs seigneuries. Étrange vanité du rang et de la fortune, qui croient attacher une recommandation de plus aux beautés majestueuses de la nature, en les scellant de leurs chiffres et de leurs écussons [1]!

[1] La France n'a peut-être plus le droit de sourire de cette facétie britannique, depuis qu'un journal parisien, *éminemment religieux*, comme on dit, lui a raconté, dans le procès-verbal officiel du saint sacrifice de Jésus-Christ sur l'autel, que je ne sais quel grand seigneur avait *daigné l'honorer* de sa présence.

Je me hâtai de quitter ce rocher alpin qu'une république, d'ailleurs honorable par sa sagesse et sa simplicité, a *vendu* à deux Anglais, et je cherchai avec impatience quelque lieu sauvage et périlleux, où l'homme, pressé de s'affranchir des terreurs de son passage, n'eût pas le temps d'attacher un monument de son orgueil. Il faut arriver pour cela au *Mápas,* ou *Mauvais pas* de la *Tête-Noire,* faîte mouvant d'une muraille perpendiculaire de rochers, qui domine le précipice de quelques centaines de toises, sans qu'aucun objet intermédiaire soutienne l'œil ou repose la pensée au-dessus de ces immenses profondeurs. C'est là que le poète aurait pu placer le *vertige,* cet Adamastor des montagnes, dont le bouclier tournoyant fait passer avec une incroyable rapidité tous les aspects du ciel et de la terre sur ses facettes innombrables. Au moment où nous arrivions, on venait de donner à ce passage beaucoup plus de sécurité. Il est maintenant sans danger; et de là jusqu'à Trient, la route se prolonge dans des bois délicieux.

Vous avez souvent éprouvé comme moi l'inévitable ennui de ces rencontres inopinées qui désenchantent aujourd'hui l'imagination dans toute la solitude, et qui viennent rappeler les salons de Londres et de Paris, au milieu des scènes les plus solennelles de la nature. Rousseau exprime quelque part avec son éloquence ordinaire l'indignation que lui inspira le bruit d'un métier à bas dans une de ces forêts vierges où il semblerait que l'homme ne fût jamais parvenu. Qu'aurait-il dit si on y avait été poursuivi de son temps par la cohue insipide des élégans et des *dandys* qui viennent se faire voir aux Alpes, et s'il eût été condamné à subir au bord des abîmes, une conversation composée de tout ce qu'il y a de plus substantiel dans la politique des petits journaux, et de plus solidement littéraire dans les débats des coulisses? J'avoue que je ne craignais pas à la *Tête-Noire* l'inconvénient dont M. de Forbin se plaint avec une colère de si bon goût dans son *Voyage en Egypte,* et que je vis avec regret flotter

au-devant d'une des masures du Trient le voile vert de deux ou trois Anglaises qui se trouvèrent heureusement fort jolies. Cependant leur rencontre ne retarda pas ma marche. La journée, peu favorable à mes recherches botaniques, ne m'avait offert de remarquable que les magnifiques groseillers à fruit acide de la vallée de Vallorsin, et les fraises délicates et parfumées de la *Balme Rousse*. J'étais impatient de fouler ces beaux tapis de *caucalier alpin*, de *gentiane jaune*, d'*astrantie majeure*, qui bordent les hauts revers de la Forclaz. Nous gravîmes, avec un courage que les fatigues de la journée n'avaient pas abattu, cette montagne élevée de sept cent soixante-dix-huit toises au-dessus de la mer, c'est-à-dire de plus d'un quart de lieue à pic au-dessus des charmans vallons de Maglan. La descente vers Martigny nous parut plus pénible. Cette pente sans repos, qui se précipite sur des gazons glissans pendant près de deux heures, ne soutient plus l'énergie du voyageur par l'attrait séduisant d'une conquête. Il semble perdre au contraire de son invasion dans un monde sauvage, tout ce que la culture lui rend à chaque pas. Il quitte à peine les sapins, que les hêtres aux longues colonnes se couronnent pour lui de feuillages magnifiques; plus loin, des poiriers chargés de fruits bordent son chemin; et enfin, des châtaigniers aux dômes vastes et frais, des vignes riches et robustes l'accompagnent jusqu'à la vallée.

Cette vallée, dont l'admirable aspect n'a presque point d'objet de comparaison sur la terre, s'aperçoit d'une hauteur prodigieuse : c'est le Valais tout entier, au milieu de toutes ses montagnes, avec le Rhône qui l'arrose dans toute sa longueur; avec ses villes, ses villages, ses cultures; et plus près de vous, Martigny dont la rue sinueuse, les quartiers épars, les larges enclos annoncent presque une ville considérable, mais dans lequel, en suivant les traces épouvantables du dernier désastre de la Drance, on craint un peu plus tard de trouver à peine une ruine. Quelque immense que soit l'ensemble de ce tableau, je n'ai pas besoin de vous engager

à fixer un regard à votre gauche, sur cette tour antique et gigantesque qui s'élève au-dessus des rochers, comme une autre Babel, érigée en mémoire de ces déluges qui menacent incessamment la vallée. Le torrent, plus rapide, plus sombre, plus effrayant, vient encore battre sa base avant de se perdre dans le Rhône. Il semble que la puissance de Dieu, qui a permis ses ravages, augmente sa fureur en la réprimant, et qu'il y obéisse avec des rugissemens et des menaces, comme un démon exorcisé. Cette tour faisait, dit-on, partie d'un château que les historiens et les voyageurs s'accordent à nommer *la Bathia*, et où résidaient anciennement les évêques du Valais. Je crois qu'en lisant tout simplement *l'Abbatia*, vous rectifierez une faute d'ortographe consacrée par le temps, et dont les analogues sont extrêmement communs dans les langues où l'on emploie l'article.

Cette dernière phrase vous prouvera, mon ami, que je n'écris plus en présence des tableaux qui enchantaient tout à l'heure encore mon imagination un moment ranimée. Je suis rentré, par une étymologie, dans la triste région du positif, où tout n'est cependant pas également à dédaigner. Ainsi, vous ne serez pas fâché que je vous recommande à Martigny l'excellente auberge du *Cygne*, un vin blanc renommé qui ressemble à celui d'Arbois, et un miel délicieux qui ne le cède en rien à celui d'Hymète ni à celui d'Hybla, mais qui est peut-être inférieur à celui de Chamouny, et surtout à celui d'Argentière. C'est à la fin d'un doux repas dont ce nectar et cette ambroisie ont égayé le dessert, que le plaisir de causer avec vous m'a fait oublier bien long-temps que l'aurore ne doit pas me trouver en ces lieux, comme disent les classiques avec une magnificence d'expression qui devient nécessairement de plus en plus imposante, si les préceptes se confirment par les exemples. En effet, nos coursiers doivent arriver ponctuellement devant l'auberge, quand ceux du soleil paraîtront à l'horizon. Notre Phaéton s'appelle le petit Lugon, et je le connais pour un guide sûr. En tout cas,

s'il précipite notre char dans quelque fleuve, ce ne sera pas dans le Pô; car je suis trop pressé de vous embrasser à Lausanne, pour me décider à descendre les Alpes du côté de l'Italie.

Je vous aime.

CH. NODIER.

# Histoire. — Philosophie.

## L'ESPAGNE

### RELIGIEUSE, MONARCHIQUE ET INDUSTRIELLE,

### TELLE QU'ELLE EST.

Qu'est-ce que l'Espagne? Depuis bien des années, cette question est à l'ordre du jour, et le problème n'est pas résolu. Nous allons essayer de présenter ici un aperçu de l'état actuel de la Péninsule, et de l'influence qu'exercent sur ses institutions les causes physiques, morales, politiques et religieuses; et peut-être arriverons-nous, à l'aide des auteurs qui ont écrit récemment sur ce sujet, à donner une juste idée des améliorations et du perfectionnement auxquels ce pays peut aspirer. L'entreprise est semée de difficultés. Les proportions de ce tableau sont vastes et les détails compliqués; mais nous aimons à penser que, par un classement méthodique et une concision étudiée, nous parviendrons à encadrer convenablement un corps d'observations tellement substantielles, qu'elles inspireront un puissant intérêt. Nous

jetterons, dans tous les cas, une nouvelle lumière sur l'état et l'aspect d'une contrée « dont la gloire se ternit et dont la grandeur décroît, » mais qui conserve en elle-même tous les élémens de régénération nationale.

### I. — DE LA POSITION GÉOGRAPHIQUE DE L'ESPAGNE.

La Péninsule, dont les anciens ont comparé la forme à la peau tendue d'un taureau, occupe l'extrémité sud-ouest de l'Europe. L'Océan atlantique et la Méditerranée l'environnent de toutes parts, excepté du côté du nord-est, où la chaîne des Pyrénées marque les frontières de la France. Le caractère remarquable de la physionomie de cette contrée est la disposition de ses montagnes. Du pied des Pyrénées, dont la chaîne s'étend presque en ligne droite de l'est à l'ouest, s'élèvent un grand nombre de monts secondaires qui semblent envahir l'ouest et le sud, et couvrir, comme d'un magnifique réseau, toute la Péninsule. Les principaux sont les monts des Asturies et de la Galice, qui ne sont qu'une continuation des Pyrénées; ceux du Guadarrama, que le géographe Antillon a nommés la chaîne de l'Ibérie; la Sierra Morena et ses gorges redoutables; les montagnes de Grenade et de Ronda, dont les pics dominent ces groupes de hauteurs qui bordent la Méditerranée, et dont les masses, selon Mariana, « pèsent sur la mer, et semblent vouloir combler l'espace qui sépare l'Europe de l'Afrique. »

Ces sinuosités montueuses divisent l'Espagne en deux portions inégales, mais distinctes, dont l'une comprend la région du centre, et l'autre celle des côtes. L'intérieur du pays lui-même peut être considéré comme une montagne immense, car ses plaines, coupées de hautes collines, forment un plateau dont l'élévation varie de huit cents à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer; cette région, ainsi exhaussée sur une énorme base, surpasse en hauteur les sommités qui couronnent les côtes. « Lorsque j'entrai dans

la Péninsule (dit l'auteur d'*une Année en Espagne*[1]), et traversai la côte orientale qui longe la Méditerranée, je vis avec surprise le rideau de montagnes qui bornait l'horizon du côté de l'ouest; mais mon étonnement redoubla lorsque, du haut de ces mêmes montagnes que j'avais gravies en m'éloignant de la mer à Valence, j'aperçus, non une vallée, mais une plaine sans verdure qui s'étendait à perte de vue au niveau du point élevé que je venais d'atteindre. Je parcourus en effet un espace de plus de cent lieues dans cette vaste plaine avant de parvenir à la Sierra Morena, d'où je descendis tout d'un coup par le passage du Despèna Perros, dans les régions de l'Andalousie. »

Un pays hérissé de montagnes semble un intarissable aliment pour les fleuves et les rivières; cependant la nudité de cette contrée, l'absence presque totale d'arbres et d'ombrages qui puissent recueillir et conserver l'humidité, la sécheresse de l'atmosphère qui en est la conséquence pendant la majeure partie de l'année, sont autant de causes qui restreignent le nombre et l'étendue des fleuves de la Péninsule dans une proportion si peu en rapport avec la multiplicité et l'élévation de ses montagnes. Les principaux sont l'Ebre, le Douro, le Tage, la Guadiana et le Guadalquivir. L'Ebre prend sa source dans les montagnes de la Navarre, se dirige vers l'est entre la chaîne principale et l'une des branches secondaires des Pyrénées, et se jette dans la Méditerranée au-dessous de Tortose. Le Douro prend naissance dans le nord des monts Guadarrama : ses eaux se grossissent graduellement dans leur cours, traversent le Portugal, et atteignent l'Océan à Oporto. Le Tage, qui s'enorgueillit à juste titre du nom de roi des fleuves, descend aussi des monts Guadarrama, mais du côté opposé : il arrose les jardins et les bocages d'Aranjuez, décrit un demi-cercle autour de Tolède, et, recevant dans son sein les ondes tributaires de plusieurs torrens, il se gonfle en approchant de Lisbonne, dont la population indo-

[1] *An Year in Spain*, 2 vol. in-8., par un *Américain*.

lente et passionnée vient se refléter dans ses eaux. La Guadiana prend sa source dans les marais de Ruidosa : bientôt elle coule à pleines rives, baigne des prairies délicieuses où paissent de nombreux troupeaux, et se décharge dans le golfe de Huelva. Enfin, le Guadalquivir, né entre la Sierra Morena et la Sierra Nevada, s'alimente des eaux que lui fournissent ces deux chaînes rivales : dans son cours majestueux vers l'Océan, il baigne les murs de Cordoue et de Séville, et féconde les beaux champs de l'Andalousie. Tels sont les grands fleuves, et comme les grandes artères de l'Espagne. Bien que le volume d'eau qui s'en échappe ne soit probablement pas plus considérable que celui des fleuves de France, et qu'en raison de l'élévation du sol et de la rapidité de sa pente, ils soient bien moins long-temps navigables, néanmoins la direction presque perpendiculaire de leur cours à travers les vallées qu'ils arrosent se prêterait merveilleusement à la construction des canaux, et au perfectionnement du système de culture. Les fleuves d'Espagne, comme celui d'Egypte, deviendraient une source d'inépuisable fécondité, si les habitans étaient, je ne dis pas encouragés, mais autorisés à tirer parti des avantages que la nature a placés sous leurs mains[1].

Le sol de la Péninsule offre naturellement de grandes diversités : les plaines arides et sans ombrage de la région centrale, entrecoupées de hautes montagnes, réfléchissent dans toute leur ardeur les feux brûlans du soleil d'été, et donnent plus d'intensité aux froids pénétrans de l'hiver. Les régions des côtes, moins élevées et déclinant graduellement vers la mer, offrent alternativement l'aspect de collines et de vallées dont la variété contraste agréablement avec la pâle monotonie du plateau intérieur. Ici tout est fertile, ou peut aisément le devenir par des irrigations sagement ménagées.

Quant au climat, ses diverses influences sont déterminées par la figure et la disposition du pays. La température de

[1] *Une Année en Espagne*, Antillon, Mariana, Laborde.

l'atmosphère, toujours moins variable sur les bords de la mer que dans l'intérieur des terres, est aussi beaucoup plus uniforme sur les côtes de l'Espagne que dans les différentes provinces de ce royaume. Les côtes de l'ouest et du nord ne sont guère exposées qu'aux vents qui soufflent de l'ouest: ces vents, chargés de l'humidité qu'ils ont absorbée dans leur passage sur l'Atlantique, se résolvent en pluies abondantes pendant l'hiver et le printemps. L'atmosphère est plus calme sur les côtes de la Méditerranée, où les vents qui viennent assez ordinairement de l'est, n'acquièrent jamais ce degré de violence qu'ils exercent à l'extrémité de la Péninsule, particulièrement à Cadix. Ainsi les côtes de la Catalogne, celles des royaumes de Valence, de Murcie et de Grenade, jouissent d'une température douce qui descend rarement au-dessous de 10 degrés, et se maintient au-dessus de 21 degrés de Réaumur. L'hiver est à peu près inconnu sur une terre abritée par les montagnes du centre, et réchauffée par les rayons d'un soleil sans nuage. Sur le plateau des Castilles, dont la moindre élévation excède huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, la chaleur s'accroît dans une proportion moins rapide; et ce n'est que vers le commencement de juin que l'atmosphère, devenue plus calme, se soutient à une température qui varie de 21 à 26 degrés, et qui monte jusqu'au trentième degré de Réaumur. Au mois d'août, la fraîcheur des nuits disparaît, pour ainsi dire, avec l'aurore, et se fait de nouveau sentir vers le soir après le coucher du soleil, ce qui amortit considérablement la chaleur du jour.

Excepté dans les provinces du nord, le climat de l'Espagne est remarquable par sa sécheresse. L'absence des pluies et de toute humidité, un ciel pur et transparent, sont des avantages dont on doit tenir compte; mais cette sécheresse, lorsqu'elle devient excessive, dégénère en une dévorante aridité, qui tarit les fleuves, étouffe la végétation, tue les hommes et les animaux, dont la soif ne trouve plus où s'étancher. Les annales de l'Espagne fournissent plusieurs exem-

ples de cette calamité, dont les effets ont été également funestes aux produits végétaux, aux animaux et aux hommes. Dans le bassin élevé, sur lequel la capitale est assise, la chaleur de l'été est tellement absorbante, que, suivant un proverbe espagnol, Madrid a neuf mois d'hiver et trois d'enfer (*nueve meses d'invierno y tres d'infierno*). Toutefois, dans sa profonde sagesse, l'administration du pays a enchéri sur la munificence de la nature, et l'on peut dire sans exagération que, pour la plus grande partie des habitans de cette capitale, l'année tout entière est un enfer.

Les sommets de plusieurs montagnes de la Péninsule sont couverts de neiges perpétuelles, tandis que les plaines élevées et inabritées de la région centrale sont balayées par les vents glacés de l'hiver, et brûlées par les rayons du soleil d'été. Ces incommodités sont dues à la rareté des bois, plus clair-semés en Espagne que dans tout autre pays de l'Europe. Pas une seule forêt de Bayonne à Cadix : si vous exceptez les taillis de la Biscaye, les bosquets et les avenues d'Aranjuez, les vallées ou plutôt les gorges de de l'Andalousie, plantées d'arbres assez touffus, le reste du royaume, dans cette direction, offre un aspect monotone et plat qui attriste l'âme et fatigue les yeux. Les montagnes, privées de végétation n'absorbent plus l'humidité de l'air en quantité suffisante pour nourrir des plantes, dans les vallées et dans les plaines. Les fleuves, comme nous l'avons dit, sont presque tous sans importance sur plusieurs points de la longue carrière qu'ils parcourent avec rapidité; et les terres sans ombrages, sans abri, sans défense contre l'intempérie des saisons, dans cette région élevée, subissent ces transitions rapides de chaleurs et de froids excessifs, si contraires à la fertilité du sol et à la santé de ses habitans. N'en concluons pas que cette nudité du sol soit l'effet d'une stérilité naturelle, ou que les arbres ne trouvent dans le climat aucun principe de vie. Valence, avec ses forêts nombreuses et l'abondance de ses moissons, prouve que l'Espagne aurait pu égaler et même surpasser en fertilité toute autre contrée de l'Europe;

mais le peuple est généralement imbu d'un préjugé, aussi invétéré qu'inexplicable, qui le pousse à couper ou à détruire tous les arbres avant qu'ils aient atteint un certain degré d'accroissement. Manie bizarre, si universellement répandue dans les provinces centrales, que les soins les plus vigilans et les mesures les plus rigoureuses sont indispensables pour préserver les avenues et les bocages d'Aranjuez d'une entière destruction [1].

Les productions de l'Espagne sont riches et variées. Les mines d'or et d'argent, d'où les anciens tiraient ces précieux métaux, sont à la vérité taries ou abandonnées, sauf la mine d'argent du Guadalcanal; mais le fer de la meilleure qualité, le plomb, l'étain, le cuivre, le mercure, tous les minéraux utiles abondent dans les différentes parties de la Péninsule. Des mines de houille et de sel sont ouvertes dans les Asturies, l'Aragon et la Manche, bien que leurs exploitations n'aient point encore pris cette extension qu'elles auraient pu atteindre sous un gouvernement meilleur, et avec un système de lois plus rationel [2]. Diverses parties du royaume recèlent des pierres précieuses : le granit, le jaspe, l'albâtre, les marbres les plus beaux et les plus variés, n'attendent que leur extraction des montagnes; des fromens d'une excellente qualité croissent dans beaucoup de provinces, et tous ceux qui ont goûté le pain espagnol en reconnaissent la supériorité. Dans quelques provinces, les produits ne suffisent pas à la consommation; mais on y supplée par l'importation, ou par le superflu des provinces voisines. La vigne est

[1] Laborde; *une Année en Espagne;* Faure, *l'Espagne sous ses pouvoirs religieux et monarchique*, 1 vol. in-8°. 1831.

[2] Une couche de houille vient d'être découverte près de Séville, à environ une portée de fusil du Guadalquivir; mais elle n'a point été exploitée, à cause de la grande quantité de soufre qu'elle contient. Ce minéral se trouve en grande abondance dans la Catalogne; des mines considérables y ont été ouvertes. La plus riche est à Montanola, dans le duché de Vique; mais aucune d'elles n'a été exploitée avec succès. Plusieurs mines de même nature existent dans l'Aragon, particulièrement dans les vallons qu'enferment les Pyrénées.

cultivée dans toute l'étendue de l'Espagne, et les riches vendanges des côtes s'exportent dans toutes les parties du monde. « Mais les vins les meilleurs et les plus généreux (dit l'au-
» teur d'*une Année en Espagne*), se récoltent dans la haute et
» sèche région de l'intérieur, et, en raison de la difficulté des
» communications, ces vins, dont les frais de transport ab-
» sorberaient la valeur, sont consommés dans le district qui
» les a produits. »

Il est permis, au surplus, de révoquer en doute la justesse de cette opinion. A une seule exception près, en faveur des crûs de Valdepènas, dont la qualité supérieure est universellement reconnue, il n'est point de vins en Espagne auxquels les connaisseurs donnent la préférence sur les vins de Chérès, de Rota, de Malaga, d'Alicante et de Malvoisie.

Les autres productions du sol sont l'avoine, l'orge, le maïs, le riz, l'huile, le miel, le sucre, le chanvre, le lin, l'esparto, espèce de jonc particulier au pays, le liége, le coton, la soie, le sumach et la soude, sans parler des laines, dont l'excellence ne peut être contestée. Les forêts qui couvrent les sommets des hautes montagnes, et qui, par leur élévation, ont échappé à la manie destructive du peuple, suppléent au charbon de terre, seul combustible en usage dans le pays, et fournissent d'ailleurs le bois de construction pour les vaisseaux. Les fleurs et les plantes médicales naissent sans culture sur le flanc des montagnes, et la brise du soir est chargée de leurs parfums.

L'Espagne ne le cède à aucun pays pour l'abondance, la variété et la saveur de ses fruits. Outre les différentes espèces qui sont communes aux climats tempérés, elle en possède plusieurs qui appartiennent plus spécialement aux régions des tropiques. La figue, la grenade, le limon, l'orange et le citron, la date, le plantain et la banane trouvent un sol et un climat propices dans certaines parties de la Péninsule. Frappé de cette variété, un écrivain français [1] a essayé de

[1] M. Bory de Saint-Vincent.

faire ressortir l'analogie qui existe, sous le rapport du climat et des productions, entre les différentes sections de l'Espagne et les points du globe qui leur sont respectivement opposés. Il a comparé la Biscaye, les Asturies et la Gallice aux contrées de l'Europe qui les avoisinent; le Portugal à la portion correspondante de l'Amérique; l'Andalousie, aux rivages de l'Afrique qui lui font face; et Valence, aux régions de l'est, fertiles comme son territoire.

Les richesses de l'Espagne ne se bornent pas aux ressources de son sol; l'Atlantique d'un côté, et de l'autre, la Méditerranée, qui baignent une étendue à peu près égale de côtes, l'approvisionnent de poisson, et ouvrent les communications entre chacune de ses provinces et les régions les plus éloignées de la terre. En un mot, la nature semble avoir épuisé sa générosité en faveur de cette terre privilégiée; et si la perversité de l'homme n'était parvenue à neutraliser ses bienfaits, l'Espagne, si pauvre et si dégradée, serait aujourd'hui la plus riche, la plus heureuse et la plus fertile contrée de l'Europe.

Parmi les richesses de l'Espagne, ses chevaux méritent une mention à part. Les Arabes, lorsqu'ils possédaient ce pays, l'ont peuplé de leurs plus belles races; et, bien que ces races, comme tout le reste, aient dégénéré, elles conservent des traits distinctifs qui dénotent leur origine. « Les chevaux espagnols, et particulièrement les chevaux an-
» daloux, dit l'auteur Américain dont nous avons cité l'ou-
» vrage, sont évidemment d'origine arabe et très-supérieurs
» à la race anglaise en beauté, en grâce et en docilité. » En fait de chevaux, toutefois, notre ami le citoyen du Nouveau-Monde ne nous paraît pas un juge sans appel.

« En Andalousie, dit le docteur Faure, le cheval de race,
» émule des grands de son pays, passe sa vie dans une éner-
» vante inaction; et lorsqu'il n'est pas destiné à figurer dans
» des scènes d'amour, il n'a d'autre mérite que d'étaler des
» formes trompeuses sur les places ou dans les promenades
» publiques, car les travaux pénibles sont au-dessus de ses

» forces, et malheur à qui s'y fierait aux jours du danger !... »

Les autres animaux domestiques consistent en mules, ânes, bêtes à cornes ; en porcs qui y abondent, en moutons qui y paissent par milliers. Les bêtes fauves n'y manquent pas, et les ours, les renards, les sangliers sont maintenant les seuls habitans de certains districts reculés et sauvages, dont l'insouciance espagnole leur abandonne la possession.

Parmi les maladies qui affligent l'Espagne, les unes sont locales, les autres générales. Dans la première classe il faut ranger la fièvre jaune qui exerce d'effroyables ravages sur les côtes, et les affections ophtalmiques qui aboutissent fréquemment à la perte de la vue, infirmité si commune dans la région centrale de l'Espagne. Les livres de médecine et d'autres ouvrages traitent de la première de ces maladies, et comme elle est inhérente à la conformation géographique d'une région qui diffère de la nôtre, nous sommes dispensés d'entrer à cet égard dans de nouveaux développemens. Mais la cécité est le principal fléau de la région intérieure de l'Espagne, particulièrement de la capitale, et ce n'est pas seulement dans les basses classes qu'elle va chercher ses victimes : les classes moyennes comme les personnages de haut rang sont également affligés de cette déplorable infirmité. « Le » nombre des aveugles, à Madrid, est si considérable, dit » l'auteur d'*une Année en Espagne*, que j'en attribue la » cause à l'action énergique du soleil combinée avec la » nudité de la contrée. » Si l'on en croit Peyron, le mal provient de l'abus des saignées, dont les Espagnols font encore aujourd'hui un aussi fréquent usage qu'au temps d'un de leurs ancêtres, le docteur Sangrado. On peut le présumer, du moins, d'après le nombre des personnes uniquement occupées à tirer du sang ; la plus petite rue de la plus petite ville d'Espagne, a son barbier, et chaque barbier est chirurgien. Le docteur Faure propose toutefois une plus savante solution :

« Madrid, situé sur un plateau élevé de trois cents toises » au-dessus du niveau de la mer, est dans l'atmosphère la

» plus irritante de toute l'Espagne. Le vent, qui y souffle » presque toute l'année des montagnes de Guadarama, et » dont les funestes effets ont donné lieu à tant de proverbes, » pénètre d'un froid insupportable, qui affecterait les poi- » trines les plus fortes si elles n'étaient garanties par le pan » du manteau jeté sur l'épaule, comme il ajoute à l'influence » du climat pour donner la plus douloureuse colique à un » grand nombre d'étrangers. C'est ce vent si fréquent, et » quelquefois si impétueux depuis le mois de février jus- » qu'au mois de mai, qui, élevant sans cesse dans les airs » des tourbillons d'une poussière nitreuse, irrite les yeux » d'une population entachée des vices scrophuleux et véné- » riens, et donne lieu à ces ophthalmies que la réverbération » du soleil et la fraîcheur des nuits doivent plus tard rendre » funestes. Ce n'est pas seulement à Madrid que cette affec- » tion est remarquable; les maladies et la perte des yeux » sont une plaie de toute l'Espagne, à en juger par ce qu'on » rencontre jusqu'à Cadix, parce que l'irritante atmosphère » de la Péninsule est généralement très-agitée, et que l'ar- » deur des rayons solaires n'est presque pas tempérée par la » verdure, dont plusieurs contrées manquent entièrement. »

En résumé, l'ophtalmie en Espagne est produite par les mêmes causes qu'en Égypte, par cette poudre [1] nitreuse impalpable, qui assiége les yeux et y détermine l'inflammation. Elle est de plus aggravée par des alternatives continuelles de chaleurs excessives pendant le jour, et de froid aigu pendant la nuit. Les coliques de Madrid, qui sont aussi un effet du climat, sont toujours dangereuses et souvent fatales aux étrangers. Ils apprennent, quelquefois trop tard, à se prémunir contre les vents glacés, qui, en répercutant une transpiration abondante, enfantent cette terrible maladie. Les af-

[1] On peut affirmer, dit Minano, qu'un tiers de l'Espagne et la poussière des routes des provinces orientales et méridionales du royaume fourniraient du nitre au monde entier, s'il plaisait à la Providence de l'anéantir sur toute la surface du globe. (*Dic. Georg.* I. Madrid, 1826).

fections varioliques sont toujours plus dangereuses pendant l'été que pendant l'hiver, principalement dans la région centrale de l'Espagne; mais la vaccine qui est pratiquée avec succès dans toute l'étendue du royaume, tend sensiblement à en amortir la malignité. Les fièvres scarlatines y sont rares et très-peu dangereuses; mais il y règne une maladie analogue, que les naturels appellent *garrotillo,* et les gens de l'art, angine gangreneuse; elle devient parfois contagieuse, et dégénère pendant toute une saison en épidémie pestilentielle [1].

« Cette maladie est fréquente dans la Péninsule; et, par » les ouvrages qui rappellent les épidémies qui l'ont af- » fligée à diverses époques, on voit qu'elle y est familière » depuis bien des siècles, malgré la pureté et la sécheresse » de l'air, et peut-être même pour cette cause. »

Une autre maladie gangreneuse assez commune à Madrid ainsi que dans plusieurs provinces, telles que l'Andalousie et la Catalogne, est *la pourriture d'hôpital.* Si cette affection n'est pas endémique, elle peut être considérée comme inévitable dans les hôpitaux vers la fin de l'été. A cette époque, les plaies les plus insignifiantes deviennent de dangereux ulcères. L'inflammation aiguë et chronique des poumons n'y est pas moins fréquente, dans la capitale surtout, où la crise se fait rarement attendre. La consomption pulmonaire est encore une maladie dont les germes existent constamment dans plusieurs parties de l'Espagne; et, ce qui n'est pas moins remarquable, eu égard à la sécheresse de l'air, les fièvres intermittentes y apparaissent vers le commencement de juin, quand les chaleurs sont intenses. Les humeurs scrophuleuses sont peut-être plus communes en Espagne

[1] « Indépendamment des épidémies que lui ont values ses relations » avec l'Orient, l'Afrique et l'Amérique, et les guerres meurtrières » dont elle a été si souvent le théâtre, l'Espagne a été fréquemment » ravagée par de semblables fléaux, nés dans son intérieur de la sé- » cheresse, de la famine et des intempéries des saisons. »

qu'en Russie. Rien de plus ordinaire que de rencontrer des mendians dont une jambe, et quelquefois les deux, sont rongées par la lèpre. Les cas d'épilepsie ne sont pas rares, non plus que les convulsions hystériques, qui se multiplient dans les provinces du sud, où les chaleurs sont excessives.

« Les maladies de l'esprit (ou la folie) doivent y être en » plus grande proportion qu'ailleurs, à cause de l'action du » soleil sur la tête, et du défaut d'occupations agréables sous » un gouvernement qui, contrariant la raison à chaque in- » stant, tient toute la population dans un état d'irritation » habituelle. »

Cette supposition n'est malheureusement que trop exacte; mais on a remarqué que le fanatisme religieux imprime à la folie, chez les Espagnols, un caractère sombre et frénétique. On compte dans la Péninsule trois établissemens principaux pour les insensés : le premier à Tolède, le second à Valence, le troisième à Saragosse. Un quatrième existait à Cordoue, mais depuis quelque temps il est abandonné.

## POPULATION DE L'ESPAGNE.

Dans aucune contrée de l'Europe, la population n'a subi autant de fluctuations qu'en Espagne, et n'a diminué, depuis peu, dans une aussi effrayante proportion. Ce décroissement est dû à la réunion d'une infinité de causes dont un petit nombre auraient suffi pour le produire. L'invasion du pays par les Maures en est justement regardée comme la primitive origine. Les fièvres contagieuses et les pestes qui, à différentes époques, ont désolé les provinces méridionales du royaume; les guerres intestines entre les Maures et les chrétiens, guerres sanglantes qui ont déchiré cette contrée depuis le neuvième siècle jusqu'à la prise de Grenade, vers la fin du quinzième; l'expulsion de trois millions de Juifs et de Maures, le découragement de l'agriculture; la mauvaise direction des entreprises commerciales, lors de la découverte de l'Amé-

rique; la mortelle influence d'un gouvernement détestable et d'une religion avilissante, armés tous deux du plus redoutable instrument dont se serve le despotisme pour comprimer l'élan de l'esprit humain; les déprédations des corsaires de Barbarie, qui dépeuplent les côtes du sud; enfin l'institution des *Mesta, Mayorazgos* et *Presidios* qui, comme nous le démontrerons par la suite, tendent à consolider et à perpétuer les abus, à saper les fondemens de l'industrie nationale, et à fermer toute carrière aux améliorations : telles sont, en partie, les causes qui ont entraîné la dépopulation de la Péninsule. Bien que la plupart de ces germes de destruction soient étouffés, le plus funeste existe encore; et une réforme radicale dans son gouvernement, dans sa politique, dans tout son système de lois, peut seule arracher l'Espagne au plus profond abîme de misère et de dégradation dans lequel une nation puisse tomber.

Quelques détails relatifs à la population de ce pays, sous ses différentes monarchies, donneront une idée des surprenantes oscillations qu'elle a subies; et si le lecteur compare ces détails avec les causes de décroissement que nous avons énumérées, il pourra tirer de ce double examen des inductions irréfragables.

Suivant une opinion reçue, l'Espagne, sous les Romains, comptait 40,000,000 d'habitans. En admettant que ce calcul soit exagéré, évaluons cette population à la moitié, à 20,000,000. Vers la fin du quatorzième siècle, au dire des écrivains du pays, la population se partageait ainsi qu'il suit, savoir : États de Castille, 11,000,000; États d'Aragon, 7,700,000; royaume de Grenade, 3,000,800; total, 21,700,800; mais cette estimation, ainsi que la première, est probablement forcée, et nous nous en tenons à l'opinion de M. de Laborde, d'après laquelle le chiffre total doit être réduit à 16,000,000. Sous Ferdinand et Isabelle, à la fin du quinzième siècle, les mêmes autorités évaluent le nombre des habitans à 20,000,000, que nous restreindrons, dans la même proportion, à 15,000,000. En 1688, ce chiffre ne s'élevait qu'à

10,000,000; en 1700, à la mort de Charles II, à 8,000,000; en 1715, sous Philippe V, à 6,000,000; en 1788, sous Charles III, à 9,307,804; en 1787 en 1788, dernières années du règne du même monarque, à 10,143,975; enfin, d'après le recensement de 1797 et 1798, la population excédait alors 12,000,000. Il en résulte que, depuis son affranchissement de la domination romaine jusqu'en 1715, la population de l'Espagne a continuellement décru dans la progression suivante, savoir : pendant une période d'environ mille ans, qui commence au temps des Romains et finit avec le quatorzième siècle, 4,000,000; depuis la fin du quatorzième siècle jusqu'à la fin du quinzième, période de cent ans, 1,500,000; depuis le quinzième siècle jusqu'en 1688, période de moins de deux cents ans, 5,000,000; de 1688 à 1700, douze ans, 2,000,000; et de 1700 à 1715, quinze ans, aussi 2,000,000. Depuis lors elle s'est accrue, de 1715 jusqu'à 1768, trente-trois ans, de 3,307,804; de 1768 à 1788, vingt ans, de 836,171; de 1788 à 1806, de plus de 2,000,000 : accroissement total de 1715 à 1806, 6,000,000. Dans le Dictionnaire géographique de Minano, la population de l'Espagne, en 1826, est évaluée à 13,732,172; ce qui donne, depuis 1715, période d'environ cent onze ans, un accroissement de 7,732,172.

En prenant pour base le recensement de 1826, la population de l'Espagne, comparée avec l'étendue de sa superficie (145,100 milles carrés), donne environ quatre-vingt-dix et demi par mille carré, c'est-à-dire la moitié de ce que comporte un espace égal en France et en Angleterre, contrées bien inférieures à l'Espagne sous le rapport de la fertilité du sol, des avantages du climat et de tous les bienfaits de la nature.

En ce qui concerne la division de la population, cause principale du déclin de l'industrie nationale en Espagne, un document publié en 1802, et confirmé par M. de Laborde, nous apprend que sur 10,409,879 individus des deux sexes, nombre présumé des habitans à cette époque, on comptait 3,257,022 hommes veufs, célibataires ou ecclésiastiques;

3,262,196 femmes veuves ou religieuses, et, par conséquent, 3,890,661 personnes mariées. Il résulte de ce document qu'il existait alors en Espagne 6,519,218 individus qui ne contribuaient en rien, ou étaient censés ne pas contribuer à sa population. Nous aurons occasion de parler plus tard du nombre des ecclésiastiques. Nous nous contenterons, quant à présent, de remarquer qu'outre la classe des propriétaires vivant de leurs biens sans rien faire, et qui composaient le quart de la population, l'Espagne contenait 100,000 contrebandiers, voleurs, pirates ou assassins échappés des prisons; 40,000 officiers appointés pour les capturer, et avec lesquels ils étaient de connivence; 300,000 domestiques, dont 100,000 étaient sans emploi et abandonnés à eux-mêmes; 60,000 étudians qui, sous le prétexte d'acheter des livres, demandaient l'aumône, ou plutôt l'extorquaient pendant la nuit. En ajoutant à ces tristes catégories 100,000 mendians nourris par 60,000 moines à la porte de leurs couvens, l'Espagne se trouvait alors infestée de près de 600,000 individus qui, sans utilité pour l'agriculture ou les arts mécaniques, n'étaient que dangereux pour la société. Toutes déductions faites, en un mot, il restait 964,571 manouvriers, 917,197 paysans, 310,739 artisans ou manufacturiers, et 34,339 négocians, destinés à soutenir, par leurs laborieux efforts, onze millions d'habitans.

Ces résultats, *mutatis mutandis*, aussi justement applicables à l'Espagne actuelle qu'à l'Espagne d'autrefois, dénotent un état de société si radicalement avili et corrompu, qu'il est presque impossible de croire à sa régénération. L'oisiveté est le péché national de l'Espagne : or, une population naturellement ennemie du travail, disposée à user de tous les moyens autres qu'une honnête industrie pour assurer sa subsistance; un gouvernement tout puissant pour le mal, impuissant pour le bien, qui spécule sur l'abrutissement; un clergé dominateur, qui s'agite par essaims dans les rues, dans les villages, dans les hameaux; qui, au sein de la misère publique, s'engraisse de la substance du peuple, lui impose l'esclavage spi-

rituel, et le maintient dans les ténèbres de l'ignorance : que d'élémens à refondre, de pouvoirs malfaisans à paralyser, de vices, de corruptions et de préjugés à épurer! Quel médecin assez hardi introduira le fer dans cette plaie, qui ronge de jour en jour plus profondément les parties vitales de la malheureuse Espagne? Les remèdes mitigés sont désormais inefficaces, et les plus violens, les seuls capables d'opérer, peuvent déterminer une crise effroyable.

### III. — AGRICULTURE, FIEFS, SUCCESSIONS, ETC.

Dans la plus fertile contrée de l'Europe, l'agriculture est dans l'état le plus misérable. Cette calamité doit être attribuée à plusieurs causes; mais la principale tient à la nature des fiefs, et au mode de transmission de leurs propriétés. Les trois quarts de la surface territoriale de l'Espagne, y compris les terres de l'église, sont indivisibles, et consistent en majorats inaliénables et biens de main-morte. Ce mot *majorat, mayorazgo* (dérivé de *mayor*, premier né), indique le droit du fils aîné à l'héritage d'une certaine propriété de famille, sous la condition de la transmettre entière à ceux qui devront la posséder au même titre que lui après sa mort. Mais la signification de ce mot a reçu par l'usage une singulière extension. Outre un droit de succession à perpétuité à titre de primogéniture, le même terme désigne à la fin la cause qui produit ce droit ou cet accident de la naissance, la propriété ainsi transmissible, le possesseur actuel de cette propriété, et la personne qui lui touche de plus près dans l'ordre de succession.

Les majorats, ou *mayorazgos*, sont de cinq espèces : 1° l'*agnacion rigorosa*, qui attribue la succession aux descendans mâles en ligne directe à l'exclusion des femmes; 2° l'*agnacion artificiosa*, en vertu de laquelle la succession est dévolue aux héritiers mâles en ligne droite, et, à leur défaut, aux mâles du premier degré dans la ligne féminine; 3° l'*agnacion*

*de masculanidad*, qui restreint la succession aux descendans mâles et femelles de la ligne masculine; 4° la *regulare*, qui appelle à la fois à la succession les héritiers mâles et femelles au degré correspondant, de telle sorte que les fils viennent d'abord dans l'ordre de leur naissance, les filles ensuite; puis les collatéraux mâles au degré le plus proche, les femmes au même degré, et ainsi de suite; 5° le *saltuario*, qui se constitue en faveur de tout individu réunissant les qualités requises par le fondateur du majorat, sans exception de telle ou telle ligne de descendance. Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails sur les limites des majorats, et sur leur transmission : qu'il nous suffise de rappeler qu'une propriété ainsi constituée ne peut être divisée, vendue, hypothéquée ou aliénée par le possesseur, ni en faveur de sa femme, ni en faveur des enfans qui ne sont pas appelés à la succession. C'est la substitution écossaise, mais soumise à des conditions plus absurdes encore, s'il est possible, et plus ruineuses pour les individus et pour le pays.

Les majorats sont nés, parmi les grandes familles, du désir de perpétuer leurs noms et de conserver dans la race une fortune proportionnée à sa dignité. Cet exemple, suivi par le reste de la noblesse, devint contagieux pour les classes moyennes, qui n'avaient aucune dignité héréditaire à soutenir, et favorisa une absurde et ridicule vanité, aux dépens de la justice, de la nature et du bon sens.

Les maux produits par les majorats sont tels qu'il importe peu d'arrêter leurs progrès, si l'on ne parvient à les détruire. Les familles en faveur desquelles ce privilége fut primitivement établi, en ressentent aujourd'hui les pernicieux effets : au lieu de perpétuer les grandes maisons, comme on le désirait, ce malheureux système a puissamment contribué à leur extinction. S'il arrive, en effet, qu'un degré ou une génération manque d'héritiers mâles, la propriété de famille passe par les femmes à des étrangers, tandis que les lignes collatérales restent dans leur indigence, ou s'éteignent dans l'oubli.

« S'il ne naît que des filles dans ces nobles familles, elles » peuvent être toutes déshéritées, et voir les biens de leurs » père et mère passer à un neveu, à un cousin, ou à un parent » quelquefois très-éloigné, quoique le plus proche, chargé de » soutenir l'honneur de leur nom avec leur argent, ce qui » doit infiniment flatter leur amour-propre. »

Dans les cas les plus ordinaires, où la propriété se transmet intégralement entre les mains du fils aîné, les frères et sœurs, réduits à une misérable pension alimentaire que la loi fixe à 50 écus, quelle que soit la fortune de la famille, tombent dans la dépendance et la mendicité. Les possesseurs de *mayorazgos* sans enfans s'attachent peu à des biens sur lesquels ils n'ont qu'un droit viager, et ne sont point disposés à se mettre en frais pour des collatéraux qu'ils voient presque toujours de mauvais œil. Le but de chaque occupant est de tirer le meilleur parti possible de son bien pendant sa vie, et même de détériorer sa succession par tous les moyens en son pouvoir, si l'héritier légitime, mais éloigné, devient l'objet de son aversion : c'est ce qui explique pourquoi les domaines possédés à titre de majorats n'ont que des bâtimens dégradés et des terres dans le plus pitoyable état de culture.

« De la Bidassoa jusqu'à Cadix, on n'a pas occasion de voir » un beau domaine. Si dans l'Andalousie on construit quel- » que abri au milieu des champs (*cortijo*), il ne mérite pas » le nom de maison; ses murs, blanchis pour réfléchir les » rayons d'un soleil brûlant, ne sont entourés d'aucun arbre, » d'aucune verdure qui puisse donner de l'ombrage. On peut » juger ce que feront pour les terres en labour ceux qui se » montrent si insoucians pour ce qui les avoisine le plus. »

Une doctrine puisée dans la loi romaine et consacrée par les praticiens d'Espagne n'a pas peu contribué à accélérer la ruine de l'agriculture et à enraciner le vice inhérent aux transmissions par majorats. D'après cette doctrine, le possédant-fiefs à titre de *mayorazgo* n'est pas tenu de continuer les baux consentis par son prédécesseur; car, disent les légistes, comme il n'est pas héritier, les engagemens antérieurs

à sa possession ne peuvent rester obligatoires. De là cette maxime, que le bail expire au décès du bailleur ; maxime qui depuis longues années a force de loi en Espagne. Il résulte de là que les baux sont rarement acceptés pour une période de plus de quatre ans ; encore ces courts engagemens ne présentent-ils aucune sûreté, car la mort possible du bailleur laisse toujours en question la jouissance du fermier, ou du moins lui impose la nécessité d'entrer plus tard en accommodement avec le nouveau propriétaire. Il faut donc s'étonner, sous un pareil régime, non que l'agriculture reste dans l'enfance, mais qu'une portion du sol soit encore cultivée. A tant de motifs de découragement ajoutez le caractère oppressif de l'administration, l'impuissance des lois, l'inquiétude qui en est la conséquence et le fardeau écrasant des impôts. L'intérêt public, dit Jovellanos, exige que les possédant-fiefs aient le pouvoir de consentir des baux à longs termes et même des baux emphytéotiques. C'est le premier remède à appliquer, le seul qui puisse enrichir le sol, stimuler l'industrie et ouvrir carrière aux améliorations. La substitution perpétuelle n'est pas à la vérité compatible avec un contrat qui présuppose une aliénation possible ; mais je ne vois que profit à autoriser des aliénations limitées et temporaires, qui, en conservant dans la famille la propriété substituée, lui assureront un plus ample revenu, et en garantiront le paiement par la responsabilité du capitaliste obligé par le contrat.

Enfin, les majorats ne sont pas moins funestes aux mœurs et au caractère de la nation qu'à la prospérité du pays ; ils encouragent l'oisiveté, vice national de l'Espagne, cause première de la dépravation et de la stupidité qui caractérisent les classes élevées. Le fils qui *doit* succéder à son père, le frère ou le neveu qui attendent la succession d'un frère ou d'un oncle sont peu disposés à conquérir une noble indépendance par leur mérite ou leurs efforts personnels. Leurs jours s'écoulent dans l'indolence : ils contractent des dettes sans avoir l'intention de les payer, cherchent un refuge contre l'ennui dans une dégradante dissolution, et, quand la décrépitude

amène l'imbécilité, ils tombent entre les mains d'un prêtre auquel ils servent d'instrument, et dans les momeries d'une religion corrompue dont ils deviennent les esclaves.

Le système des majorats tend donc à introduire au moins un sot dans chaque famille; or, quand on considère que ce sot est investi par la loi de la totalité de la fortune, et qu'à la mort de leur père, ses frères et sœurs sont jetés dans le monde sans moyens suffisans d'existence, n'est-il pas évident qu'un pareil système est destructif de tout bien-être particulier et de toute prospérité générale? Le fils aîné, aux yeux des branches cadettes, n'est qu'un spoliateur, un être malfaisant, un objet d'envie, sinon de haine; ou si quelques restes d'affection survivent à l'iniquité de la loi, la cruelle nécessité d'une position sans ressources ne tarde pas à la détruire. Sous tous les points de vue, l'institution des majorats n'a donc produit que de pernicieux effets : elle a ruiné des familles qu'elle était destinée à perpétuer, anéanti l'agriculture dans une contrée fertile jusqu'à la profusion, favorisé l'indolence, vice national du pays; étouffé tous les sentimens affectueux qui honorent notre nature et qui constituent le bonheur de famille, sauve-garde de la société.

Un autre fléau de l'Espagne est la *Mesta*. C'est ainsi qu'on appelle une compagnie possédant de nombreux troupeaux de moutons errans, avec des priviléges exclusifs, désastreux pour l'agriculture. La *Mesta* doit son origine à l'alliance que firent en 1556 les habitans des montagnes avec ceux des vallées, dans le but de mettre leurs troupeaux sous la protection des lois. Mais par suite, à force de sollicitations et d'empiétemens progressifs, elle parvint non-seulement à envahir presque toutes les prairies du royaume, mais à convertir les meilleures terres en pâturages. Ainsi elle ruinait à la fois le bétail du pays, l'agriculture et la population. Cette monstrueuse association se compose de nobles, de gens en place, de membres du clergé, possesseurs de riches monastères, qui, en vertu de ces usurpations, font paître leurs troupeaux presque sans frais sur tous les pâturages du pays.

Elle fit rédiger ses priviléges en code régulier, sous le titre de *leyes y ordenanzas de la Mesta*, se créa un tribunal pour punir, selon son bon plaisir, les infractions commises contre ses prétendus droits, et exerça le monopole le plus absolu sur tous les pâturages et les marchés de laine du royaume. L'importance de ses troupeaux a varié à différentes époques. Au seizième siècle, ils se composaient d'environ sept millions de têtes. Tombés à deux millions et demi au commencement du dix-septième, ils remontèrent sur la fin à quatre millions, et maintenant ils s'élèvent à cinq millions, *presque la moitié de ce que l'Espagne possède de bétail.* En vain nous compulserions l'histoire du monopole, même dans ces contrées où il a été le plus encouragé, nous ne voyons rien qui ressemble à cette monstrueuse usurpation sur les droits et la propriété d'une nation entière. Il est vrai que, dans toute l'Espagne, l'opinion publique est fortement prononcée contre la *Mesta*, et que ses vexations inouies sont impatiemment souffertes.

Les maux qui en résultent sont graves et nombreux.

1° Les hommes qu'elle emploie, au nombre de quarante à soixante mille, choisis, pour la plupart, dans les provinces, où déjà l'agriculture manque de bras, sont autant de perdus pour elle.

2° Cette immense étendue d'excellentes terres, que la *Mesta* convertit en pâturage, est loin de produire tout ce qu'on en pourrait recueillir; les habitans de ces parages, privés de travail et des moyens de vivre honnêtement, sont obligés de recourir à la contrebande ou au vol sur les grandes routes.

3° Les terres cultivées se trouvant sur le passage de ces animaux, qui voyagent de la plaine aux montagnes par troupeaux de dix mille au moins, sont exposées à des dégats d'autant plus funestes, que l'impunité en est assurée.

4° Les pâturages communaux sont quelquefois tellement dévastés, que les troupeaux du pays y trouvent à peine leur subsistance.

5° Les troupeaux de la *Mesta* ne séjournant jamais sur des terres labourables, ne contribuent en rien à leur fertilité.

6. Enfin les bergers ou conducteurs de ces hordes dévastatrices sont plus redoutés que les voleurs mêmes; partout où ils passent, ils exercent un despotisme intolérable. Ils abusent sans réserve du privilége de traduire tout citoyen devant le tribunal de l'association, dont les décisions ne manquent jamais de leur être favorables.

De tout temps ces griefs ont excité les plus vives récriminations, et dans un rapport admirable fait en 1795 au conseil de Castille, par un de ses membres, don Gaspar Melchior de Jovellanos, rapport qui peut être regardé comme un des meilleurs traités connus d'économie politique, les maux causés par la *Mesta* sont exposés avec une force de raison, une hauteur de vues, qui partout ailleurs qu'en Espagne auraient été irrésistibles. Voici comment se termine ce vigoureux plaidoyer.

« Nous en avons dit assez sur ce sujet, d'ailleurs si évi-
» dent : vous ne pouvez vous refuser à dissoudre cette
» association puissante; il faut annuler ses priviléges ex-
» clusifs, d'abroger ses réglemens, ses tribunaux oppres-
» seurs. Ainsi disparaîtra à jamais ce contrat inique entre
» des nobles et des moines, devenus bergers, qui se li-
» vrent à un indigne trafic sous l'égide révérée d'une ma-
» gistrature politique. Alors ces monopoleurs insolens ces-
» seront enfin de terrifier, de ruiner l'agriculture; avec eux
» disparaîtront ces troupes *d'alcaldes, entregadors* et *acha-*
» *gueros* [1], qui, au nom de la corporation, harcellent et acca-
» blent les fermiers. Ainsi, vous rendrez aux troupeaux sta-
» tionnaires des moyens de subsistance, à l'agriculture sa li-
» berté, à la raison et à la justice ses droits imprescriptibles. »

Les biens inaliénables de toute nature sont en Espagne une autre plaie qui ronge l'agriculture et paralyse l'industrie; et malgré les efforts des hommes éclairés ils s'accroissent sans cesse. Ce n'est pas sans exactitude qu'on a comparé

[1] C'est ainsi que se nomment les juges et les autres employés que la *Mesta* a sous ses ordres, en vertu de ses priviléges.

la propriété territoriale à la neige, qui, d'abord uniformément répandue sur le sol, s'amoncelle bientôt en petites éminences, laissant de tous côtés des places complètement dépouillées. Les causes qui déterminent ce phénomène ne sont pas du ressort des lois humaines; abandonnez les choses à leur cours naturel, ces amoncèlemens partiels quittent les lieux où ils s'étaient d'abord établis, vont renaître ailleurs, et forment ainsi une sorte de succession continue d'élévations et de dépressions, où tour à tour chacun peut trouver des chances favorables. Voilà précisément l'état de choses le plus avantageux aux intérêts généraux comme aux intérêts particuliers d'une société. C'est précisément à cela que le système de main-morte et des majorats s'oppose; et lorsque ce système est porté à l'excès, lorsque agglomérant dans un petit nombre de mains des propriétés immenses pour ne laisser dans les autres que le monopole de la misère, il immobilise cette inégalité des richesses, objet constant d'envie et de lutte, il devient la source intarissable et funeste de tous les crimes, de toutes les plaies qui dévorent les sociétés. Sous ce rapport, les lois qui favorisent l'inaliénabilité de la propriété sont les plus contraires et les plus pernicieuses aux fins de toute bonne législation. Mais l'inaliénabilité des propriétés a, s'il est possible, un effet plus pernicieux encore : tandis qu'elle décourage et paralyse l'industrie, elle fait hausser le prix des terres, diminue le nombre de celles qui restent en circulation, et rend ainsi, par une singulière anomalie, leur acquisition plus difficile, en proportion précise de la diminution de leur valeur. C'est ainsi qu'en Espagne le prix des terres devient chaque jour plus exorbitant, parce qu'il exclut tout autre acheteur que celui qui, ayant un extrême désir d'augmenter son majorat, n'examine pas si la valeur intrinsèque du sol est proportionnée à ses produits. Dès-lors, la grande masse du capital flottant va chercher ailleurs un emploi, l'industrie est détournée de ses spéculations naturelles, l'agriculture languit, et les maux de ce système ne cessent de s'accroître

jusqu'à ce que l'amortissement des terres, en absorbant les grandes et petites propriétés, ait étendu sa stérile conquête sur le territoire entier, et consommé la ruine complète du pays. Ces observations s'appliquent également aux immenses biens de main-morte du clergé, à cette différence près, qu'ils sont généralement mieux cultivés, et que leur produit, absorbé en majeure partie par une classe improductive, ne sert qu'à entretenir dans leur vie oisive ces hordes de vagabonds et de mendians qui infestent la contrée.

### IV. — MANUFACTURES ET COMMERCE.

Dans un pays où l'agriculture est si peu avancée, l'état des manufactures, dont la nécessité est moins immédiate, doit être plus déplorable encore. Cette partie de la Péninsule, qui au quinzième siècle fournissait le reste de l'Europe de beaux draps et de riches soieries, de gants, de quincaillerie, de coutellerie et d'une grande variété d'articles précieux, est réduite maintenant à tirer du dehors, presque tous les objets dont la fabrication exige un certain capital, un peu d'adresse, d'industrie et de goût. Excepté quelques établissemens dispendieux, qui font partie du domaine de la couronne, et dont le monopole, les priviléges exorbitans ruinent les industries particulières, l'Espagne ne possède, littéralement parlant, aucune manufacture d'articles un peu finis : quelques grossières filatures de laine, de coton, de soie, de chanvre et de lin; quelques fabriques de mauvais papier; des tanneries et de misérables forges sont maintenant ses seules ressources manufacturières. Les autres branches commerciales ne sont pas dans un état plus prospère. Le trafic extérieur, qui autrefois embrassait les deux hémisphères, se réduit, d'une part, à quelques arrivages fort éventuels de Cuba, de Porto-Rico et des Philippines, arrivages soumis à des risques qui excluent toute possibilité d'assurances régulières; et de l'autre, à un échange de denrées

et de matières premières, soie, laine, vins, huile, figues, amandes, sel, échangés contre des produits manufacturés au dehors. Quant au commerce intérieur, dont la circulation libre et rapide contribue tant au bien-être et à la richesse d'une nation, il est à peine dans une meilleure situation et n'offre aucun symptôme d'activité et de progrès. Les causes d'une si complète stagnation sont sans doute très-diverses; mais les principales sont le défaut de communications, les risques et la cherté de tous les moyens de transport, le manque de routes vicinales entre les différentes provinces, la dégradation de celles (en fort petit nombre) qui existent aujourd'hui; l'absence totale de canaux, si l'on en excepte la misérable et inutile rigole qui unit Saragosse et Tudela; le manque d'uniformité de poids et mesures; la folie des réglemens commerciaux qui semblent combinés en haine de tout trafic; les exigeances d'une police incertaine, oppressive, d'un despotisme inquiet et jaloux; les impôts ruineux levés *ad valorem*, non pas une fois seulement, mais à chaque mutation successive, avant d'arriver au consommateur; les vexations autorisées et systématiques de la police et des douaniers, dont l'innombrable essaim couvre le pays, et qui ne vivent pas de leur traitement comme on pourrait le croire, mais de leurs exactions toujours impunies; et enfin, l'extension inouie de la contrebande, sous un système de lois si iniques, si oppressives et si absurdes, qu'on les croirait créées dans l'unique but de l'encourager pour la ruine du négociant et du pays. Telles sont, en partie, les causes qui tuent le commerce intérieur; tandis que les corsaires de l'Amérique du sud, mus par la cupidité autant que par la haine nationale, infestent les caps et les baies, et forcent le peu de cabotage possible à chercher un refuge sous un pavillon étranger. En un mot, le commerce, cette source immense d'aisance et de richesse, est devenu en Espagne un objet de mépris : l'orgueil et la pauvreté, le préjugé et l'ignorance, la paresse et la misère y règnent et s'y pavanent; les influences contagieuses d'un mauvais gouvernement, une religion pire encore, un sys-

tème social en opposition à tous les principes essentiels au bien-être et au progrès de l'humanité, ont fini par corrompre les sentimens, par enchaîner dans ce malheureux pays les intelligences aussi bien que les consciences des personnes.

### V. — ÉTAT DES SCIENCES ET DES CONNAISSANCES GÉNÉRALES.

Que, dans un pays où l'agriculture, le commerce et les arts utiles sont négligés, la science et la littérature ne se fussent pas ressentis de la décadence générale, ce serait une inexplicable anomalie. Mais l'Espagne est conséquente avec elle-même : dans tout le système politique, social et intellectuel de ce pays, règne l'harmonie ou plutôt l'uniformité la plus complète. C'est une stagnation universelle, une sorte de mer morte où tout ce qui a vie n'existe que parce que sa nature s'est identifiée avec l'élément morbide, où croupissent, pour ainsi dire, ces êtres dégradés. L'intelligence d'une nation, le mobile actif d'un bon gouvernement, ne peut se développer sous un gouvernement mauvais, qui regarde le savoir comme son plus mortel ennemi. Et d'après tout ce que nous avons pu connaître de l'Espagne, il n'y a pas de pays en Europe où la force de cette vérité soit plus profondément sentie. Aussi, les moyens les plus efficaces ont-ils été employés pour garantir le pouvoir absolu des dangers que lui feraient courir la pensée et le raisonnement. Voyez l'esclavage de la presse et les efforts de l'inquisition.

Toutefois, le maintien de la société exige une certaine instruction pour la conduite des affaires et le traitement des maladies ; mais c'est avec une répugnance manifeste que le gouvernement permet cette légère dose de savoir. En faisant cette concession à la nécessité, l'autorité prudente a eu du moins l'intention et l'espoir d'éviter, autant que possible, les inconvéniens attachés à la suite des études, et de resserrer dans les plus étroites limites

cette inquiète curiosité qui porte l'homme à la recherche des vérités défendues; et, il faut en convenir, elle y a réussi. En Espagne, les talens et le savoir ne conduisent à rien. Le succès dépend, non des services qu'un homme rend au pays, mais de ceux qu'il peut rendre au gouvernement, dont les intérêts sont tout-à-fait spéciaux. Si quelque protection est accordée à un genre particulier de talent dont le besoin est immédiat, cette protection est strictement bornée aux individus. Les classes auxquelles ils appartiennent, sont repoussées dans l'oubli. Le désir de paraître le protecteur des sciences, alors même qu'il ne s'occupe qu'à les rabaisser, a conduit le gouvernement à établir à Madrid quelques écoles d'enseignement mutuel où le peuple apprend à lire presque aussi généralement qu'en d'autres pays. Mais on ne lui laisse lire que ce qui convient aux vues du pouvoir; et cette sorte d'instruction atteint le grand but, celui d'écarter toute discussion libre et tout accès jusqu'aux sciences vraiment utiles.

L'éducation en Espagne est presque entièrement grammaticale et littéraire, et elle est aussi imparfaite que bornée. Il y a quelque temps, les dominicains reçurent l'ordre d'apprendre le grec, et il ne se trouva personne capable de le leur enseigner. Le docteur Faure affirme que hors des bibliothèques publiques, il existe à peine, pour l'usage des jeunes gens, douze exemplaires d'Homère dans tout Madrid.

Les jésuites passent pour enseigner le grec et l'hébreu à Saint-Isidore; mais ces prétendus professeurs sont tout-à-fait au-dessous d'une pareille tâche. Les riches Espagnols n'apprennent presque jamais de langues étrangères; et quoique voisins de la France, ils sont en général moins versés dans la langue de ce pays que ne le sont les Suédois, les Polonais et les Russes.

La géographie n'est connue que de leurs navigateurs; quant aux autres, ils croient seulement que la France est située derrière les Pyrénées; et comme le vent du nord est d'autant plus froid en Espagne qu'il passe sur les montagnes habituellement couvertes de neige, ils croient que la France, et

plus encore les contrées au-delà de la France, sont des climats glacés. Les Pyrénées forment le rideau d'un grand théâtre où se passent des choses qu'ils ignorent, mais où leur imagination ne leur représente rien d'agréable.

Madrid possède une école publique de médecine. Les jésuites de Saint-Isidore font aussi quelques cours de sciences spéciales, cours qui ne sont que de simples formalités. Sous le régime constitutionnel, il y eut un cours de physique pourvu des instrumens nécessaires, qu'on fut obligé de tirer de France. A l'entrée de l'armée française, les leçons cessèrent et le cabinet fut fermé. Le professeur était Suisse; le docteur Faure le rencontra depuis, dans un état affreux, couvert de haillons et manquant de pain.

La géologie, qu'on accuse de tant d'hérésies, se trouve nécessairement bannie de la terre classique du catholicisme; néanmoins on cultive la minéralogie pour l'instruction de ceux qui se destinent à diriger le travail des mines; Madrid possède un bon cabinet, qui renferme les plus beaux échantillons d'or natif existant en Europe. L'Espagne cependant n'a point produit d'ouvrages classiques sur la minéralogie; elle n'a aucun livre élémentaire, et ce qui est plus extraordinaire encore, aucune traduction de ceux qui ont paru à l'étranger. Dans le local de l'académie des beaux arts, qui, pour le dire en passant, était récemment à louer, se trouve un médiocre cabinet d'histoire naturelle, disposé selon la classification du célèbre Cuvier, si l'on en croit une inscription placée à l'entrée. On y voit un squelette entier de mammouth ou grand mastodonte.

La chimie n'est enseignée qu'à l'école de pharmacie et pour la confection des médicamens. Les Espagnols ne voient dans un chimiste qu'un apothicaire, et ils ne se font pas d'autre idée du professeur actuel, *don Antonio Moreno*, qui, ayant étudié la science à Paris, la professe de la manière la plus distinguée et la plus élégante.

Cet état d'abandon ne résulte pas cependant d'une aversion ou d'un mépris particulier du pouvoir pour cette science;

mais la chimie exige une attention soutenue : elle ne peut s'apprendre, et surtout avancer, que par une série d'expériences délicates, conduites avec précision; or, tout ce qui exige du soin et de l'exactitude, en quelque genre que ce soit, répugne aux dispositions naturelles des Espagnols. Le désordre physique et moral est leur élément; c'est là seulement qu'ils sont à l'aise. La méthode est pour eux une chose hors de nature que leur raison ne peut approuver, parce qu'elle ne la comprend pas. A Madrid, il y a des marchands de drogues, mais point de chimistes, et les remèdes les plus importans, l'amoniaque, l'éther, l'émétique, la quinine, etc., sont tous tirés de France. Les mathématiques sembleraient mieux à la portée des intelligences du royaume catholique, « puisqu'elles sont trouvées et qu'il n'y a qu'à les concevoir; » mais les seules personnes à qui il soit permis de les étudier, sont de jeunes militaires destinés à l'artillerie et au génie : au reste, il n'y a pas lieu d'en interdire l'étude à d'autres qui, ne devant en recueillir que des persécutions, ne sont nullement tentés de s'y livrer. Dans l'art militaire, où cette étude est encouragée, les Espagnols sont de beaucoup en arrière des autres nations de l'Europe. Le peu de sciences exactes qu'on apprend dans les écoles est traduit des ouvrages français, et encore l'enseigne-t-on fort mal. La botanique, qui exige moins de travail que la chimie et les autres sciences naturelles, a fait quelques progrès; et plusieurs auteurs, Cavanilles, Ruiz, Pavon et Lagasca, s'y sont distingués.

La médecine n'aurait pu se relever en Espagne sans porter ombrage au clergé, avec lequel elle se trouve toujours en contact dans le sein des familles et au lit des mourans; suspecte d'ailleurs de tendance au matérialisme, l'intérêt ecclésiastique l'a déprimée.

Les médecins et les chirurgiens sont en général de pauvres diables, sans consistance, à vingt sous tout au plus par visite, et qui par leur ignorance et leur bassesse sont méprisés de ceux mêmes qui croient ne pouvoir se passer de leurs se-

cours. Partout où l'on voit un plat à barbe pour enseigne, on peut y lire les mots *chirurgien* et *accoucheur*. Pour obtenir ce titre, il faut d'abord être infirmier dans les hôpitaux, suivre certains cours, subir des simulacres d'examens, et surtout payer la licence.

Durant son séjour à Madrid, le docteur Faure fut servi par deux de ces aspirans, qui, nous assure-t-il, faisaient d'excellens valets, et à bien des égards lui parurent le vrai type de l'espèce. En outre, il y a des docteurs en médecine et en chirurgie qui traitent les maladies internes, opèrent dans l'occasion, quoique toujours maladroitement, et occupent d'importantes places, particulièrement des chaires d'enseignement.

L'Espagne ne peut citer un seul anatomiste de quelque réputation. La dissection y est impraticable. Une seule tentative pour se procurer des sujets causerait une insurrection, et infailliblement celui qui l'aurait osée serait assassiné. Madrid ne possède pas une seule bonne préparation anatomique. Quant à la collection des modèles en cire du collége de San-Carlos, dont l'ignorance espagnole est si fière, lors même qu'elle serait complète, elle ne pourrait jamais remplacer la dissection.

La physiologie a dû partager le sort de l'anatomie, et dans un temps où cette science s'est enrichie par les travaux des savans de toute l'Europe, les Espagnols n'ont contribué en rien à ses progrès. Ils se vantent d'avoir éclairé la médecine légale, et certes bon nombre d'ouvrages ont été publiés sur ce sujet; mais pour juger du mérite de ces traités, il suffit de considérer l'état de la science médicale dans le pays, et l'absence presque universelle de connaissances chimiques, anatomiques et physiologiques. La pratique des accouchemens y a quelques succès, grâce aux procédés importés de France; mais ils n'ont aucun bon traité sur la matière, et, si l'on excepte celui d'Arejula sur la fièvre jaune, et celui de Luzuriaga sur la colique de Madrid, nous connaissons à peine un seul ouvrage médical d'origine espagnole, qui soit

de quelqu'autorité dans les autres pays, et encore celui de Luzuriaga est-il regardé comme une production fort médiocre. Le système de Brown est celui que les médecins espagnols suivent le plus généralement. Si nous en croyons le docteur Faure, ils prodiguent tellement les remèdes échauffans, qu'ils semblent vouloir entretenir sous ce brûlant climat l'ancienne alliance entre la mort et le médecin. Nous ajouterons que l'hôpital général de Madrid mérite d'être cité comme un modèle d'hôpital espagnol, en raison du désordre et de la saleté qui y règnent : la partie affectée aux militaires est un antre de contagion et de mort.

L'école de médecine et celle de droit ont été éloignées de Madrid. Il est vrai que les hôpitaux et les cours de justice, sources des plus précieuses instructions, sont dans la capitale ; mais qu'importe en Espagne, où la science, loin de procurer aucune distinction, est plus propre à attirer des persécutions qu'à conduire aux honneurs?..... Les deux écoles ont été transférées dans la petite ville d'Alcala de Henares, où il n'y a ni hôpitaux, ni tribunaux. Les étudians n'y sont qu'un vil ramas de mauvais sujets en guenilles, pieds nus, types d'insolence, d'orgueil et de misère. Cette canaille n'a pour subsister que la soupe placée à la porte des couvens, et la charité des rues. « L'aumône pour un pauvre étudiant! » Tel est leur refrain, répété avec une insolence de moine et une violence de bandit.

La mendicité, si commune en Espagne, n'a rien de honteux ; elle fut le lot de la partie prédominante du clergé. Quelle démoralisation! L'orgueil allié à la bassesse!... Au fait, l'opinion est que les étudians les plus pauvres sont les meilleurs, et les Espagnols sont juges compétens en cette matière. Mais tous les témoignages s'accordent à représenter cette jeunesse comme une horde sans honneur ni probité, souillée de tous les vices qui caractérisent leur nation dégénérée.

Les académies de Madrid sont loin de comprendre l'ensemble des connaissances humaines. Il y en a une pour la

langue nationale sur le modèle de l'académie française, une d'histoire et une autre des beaux-arts pour la peinture et l'architecture; mais il n'en existe nulle part pour la physique, les mathématiques et l'histoire naturelle, sciences trop antipathiques avec le gouvernement. La peinture fut autrefois cultivée en Espagne : elle ornait les temples et les palais sans seconder les progrès de l'esprit public. Mais à présent l'art a tellement dégénéré, que le gouvernement, il y a quelques années, fut obligé d'employer des artistes français pour copier des paysages et exécuter quelques lithographies. A une exposition de peinture, M. Faure ne vit que de misérables croûtes, véritables enseignes de boutiques. Voilà donc la patrie des Murillo et des Velasquez ! Quant à la sculpture, il semble qu'elle se soit évanouie avec don Jose Alvarez, premier sculpteur du roi, mort à Madrid, en 1827, dans un état affreux de misère.

Telle est la condition intellectuelle de l'Espagne sous le despotisme flétrissant de Ferdinand et du clergé son maître.

## VI. — GOUVERNEMENT.

Le gouvernement actuel d'Espagne est une monarchie absolue; tout pouvoir réside ostensiblement dans le roi, sans autre limite que ses propres lumières; en réalité, il n'est qu'un instrument dans les mains de la faction sainte qui lui a rendu nominalement la puissance suprême, pour le dominer selon ses vues par la terreur constante que lui inspire son frère don Carlos, favori de l'église, et tout prêt à en devenir l'appui. Sa Majesté souffre, dit-on, de cette dépendance où le tiennent ses bons amis de la foi, qui, à la vérité, ne le ménagent guère. On cite quelques traits qui semblent prouver qu'abandonné à lui-même, Ferdinand n'aurait pas mérité la haine de l'Europe éclairée; mais nous croyons peu à ces historiettes, et moins encore à l'opinion de M. Faure sur le *libéralisme* du roi : les apostoliques nomment ainsi

quelques lueurs de sens commun et d'humanité qu'ils ont remarquées dans Ferdinand : aussi lui préfèrent-ils don Carlos à tous égards. Ferdinand sait très-bien que la volonté de la même faction qui l'a fait roi absolu suffit pour faire passer la couronne sur la tête de son frère. Certes, il préférerait être affranchi de tuteurs si exigeans; mais sa docilité au joug, sa résignation à la tâche qu'ils lui imposent, montrent ce qu'il aurait fait, s'il eût été livré aux seules inspirations de son pouvoir suprême.

D'un autre côté, son gouvernement est dans une fluctuation continuelle : il change toujours ses ministres, et ne les paie jamais. Les difficultés financières et administratives de ce gouvernement ne pourraient être surmontées que par un ministère éclairé, vertueux, patriotique, et dont le pouvoir, profondément enraciné, agissant avec une persévérance systématique, parviendrait à ressusciter la puissance productive et industrielle du pays; mais où trouver en Espagne une telle administration? Et fût-elle trouvée, par quel moyen la maintiendrait-on au pouvoir? Le roi n'oserait pas choisir un ministère en opposition avec les prêtres; et, certes, ceux-ci n'en appuieraient pas un qui serait réellement animé du désir d'améliorer l'état du pays, puisque les plus grands obstacles à sa prospérité sont leurs usurpations et leurs monstrueux priviléges. L'espérer serait une absurdité en politique, car le premier acte d'une telle administration devrait être d'anéantir le pouvoir même qui l'aurait créé. Malheureusement pareille chose ne se présentera pas de long-temps : le clergé a rempli de ses créatures tous les emplois de quelque importance; il possède une influence prépondérante dans les conseils, les chancelleries et les cours de justice de tout le royaume; il tient la presse sous sa main; il peut éteindre les lumières partout et aussitôt qu'elles tenteraient de pénétrer du dehors; il est commis à la garde des consciences et des opinions de toute ou de presque toute la nation; indépendamment de ses immenses trésors, il possède en main-morte plus d'un quart du terri-

toire; enfin, la populace qu'il nourrit par ses aumônes est prête à son moindre signe, et il peut à sa convenance, où et quand il lui plaît, opérer une insurrection. En un mot, le clergé est partout présent, partout puissant en Espagne. Maître souverain du pouvoir, il est toujours sur ses gardes. Si Ferdinand, au lieu d'être le plus faible, le plus méchant, le plus faux des despotes, possédait l'intrépidité d'Adrien, la vertu de Trajan, l'humanité bienveillante d'Antonin; s'il joignait à tout cela la sagacité politique de Machiavel, il ne pourrait encore rien pour son infortuné pays, tant que le clergé y exercerait sa contagieuse influence. Le premier pas de la réforme devrait donc être l'abolition radicale de tous les établissemens du clergé, et la confiscation de tous les biens acquis à force d'usurpation, conservés à force d'iniquités.

## VII. ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

Les lois de l'Espagne se trouvent dans les codes connus sous les titres de *Fuero Juzgo*, *Ley de las siete Partidas*, *Ordenamente real*, *Fuero real*, et *Novissima recopilacion*.

Le *Fuero Juzgo* est principalement un abrégé du code théodosien, publié originairement par Alaric, successeur du Goth Euric, l'un des conquérans de l'Espagne, auquel on ajouta les nouvelles lois. Le *Ordenamiento real* contient le code de lois établies par les souverains catholiques, Ferdinand et Isabelle de Castille. Le *Ley de las seiete Partidas* est un composé de lois gothiques, romaines et canoniques. Le *Fuero real,* qui est un mélange de lois gothiques et romaines, contient le code qui fut compilé à *Huesca* en 1248, pour l'usage du royaume d'Aragon. Le *Novissima recopilacion* est une collection de divers édits des rois d'Espagne, qui jouit de la plus haute autorité. Les lois romaines n'ont point de crédit en Espagne; elles peuvent bien être étudiées par les jurisconsultes comme contenant les vrais principes de la science, mais elles ne sont jamais citées comme autorité; elles

ont été particulièrement exclues par les vieilles lois de Castille, dont la tendance générale était contraire aux libertés publiques. Il est difficile d'avoir une opinion sur une masse de lois si vastes et puisées à des sources si diverses : cependant ce recueil immense peut fournir des matériaux dont on se servirait utilement pour préparer un nouveau digeste en harmonie avec l'état actuel du pays.

En Espagne, cependant, le mal est résulté plutôt du mode suivi dans l'application des lois que des lois elles-mêmes. L'administration de la justice y a toujours été dilatoire, ruineuse, souvent corrompue et oppressive au plus haut degré. Les formes, quoique compliquées, sont cependant incertaines, les dossiers horriblement volumineux; la manière de constater les faits sujette aux plus graves abus, parce qu'elle n'offre aucune garantie. Il résulte du grand nombre des tribunaux, de la manie des appels dont les riches s'emparent contre les pauvres, afin d'éluder des condamnations par d'interminables longueurs, qu'en fait la justice est déniée à ceux-ci, et que la chicane et l'opprobre prospèrent dans le temple de Thémis. Toute la procédure d'un procès est faite par un *escribano*, sorte de greffier qui remplit les fonctions du secrétaire, de l'avoué, du notaire et de l'enregistrement, et qui est le seul intermédiaire entre le client et le juge. En général le escribano est un fripon consommé, capable de toute iniquité, et qui ne pourrait se soustraire à cette nécessité de son état qu'en le quittant; car la multiplicité et l'incompatibilité de ses fonctions lui offrent mille occasions d'infidélité que l'exemple de ses supérieurs, ses émules en fripponnerie, justifie à ses yeux, et lui donne l'irrésistible tentation de commettre.

Si l'administration de la justice civile est mauvaise, que dire de la justice criminelle! En Espagne la propriété est peu protégée, mais la vie et la liberté ne le sont pas du tout; et cet affreux système est porté à un tel excès, que les plus grands et les plus effrontés criminels sont pour le peuple un objet de terreur moindre que les officiers de justice, qu'on

appelle ainsi par une amère ironie. Le cri *justice* glace le sang de tout Espagnol, et le fait fuir comme s'il voyait une bête sauvage, ou un cannibale prêt à le dévorer. Ces misérables ne sont pas seulement par eux-mêmes de dangereux coquins; ils sont alliés et protecteurs de tous les bandits de la contrée. Il n'en est pas qui ne se soient fait des titres à leurs charges par des crimes dont un seul aurait dû les conduire à l'échafaud. Tous ont été voleurs ou assassins : doit-on s'étonner que les crimes se soient multipliés en Espagne à un point si effrayant. qu'on y marchande l'impunité; que plus le forfait est grand, plus le coupable a de chances d'échapper au châtiment, et que les encouragemens offerts aux plus noires atrocités aient tant de succès? Point de pays en Europe où de tous les crimes commis, un plus petit nombre soient déférés aux tribunaux. Cependant nous apprenons, par un document publié tout récemment, qu'en 1826 il y eut en Espagne mille deux cent vingt-trois individus convaincus de meurtre, mille sept cent soixante-treize de tentatives au meurtre, mille six cent vingt pour vols, principalement pour vol de grand' route. Si nous supposons que la moitié des crimes capitaux commis cette année-là en Espagne resta ignorée, supposition qui n'est certes pas exagérée, il s'ensuivrait que dans cette même année, neuf mille deux cent cinquante-deux crimes capitaux ont été commis, y compris deux mille cinq cents meurtres ou assassinats.

Effrayant tableau, offert par la démoralisation qu'un mauvais gouvernement et des institutions corrompues ont fomentée. Malheureuse Espagne!... combien de temps encore dois-tu attendre l'heure de ta régénération?

Nous espérions comprendre dans notre travail un coup-d'œil sur les impôts et le système financier de l'Espagne, et jeter quelques lumières sur la prépondérance du clergé et les vues politiques de la Péninsule; mais ces divers sujets, et quelques autres d'une moindre importance, peuvent être différés et renvoyés à une prochaine occasion. Nous ne saurions plus convenablement finir cet article, qu'en rappelant

ici les paroles de l'auteur judicieux, qui termine ainsi son ouvrage :

« Quant à nous, nous dirions, avec la plus triste convic-
» tion, que tout tend au pire dans ce royaume, si toutefois
» il est une situation plus malheureuse que celle où il se
» trouve placé sans être sous la loi d'un vainqueur; que ce
» n'est même plus un royaume que cette triste contrée, mais
» une étable, une étable d'Augias, et que malheureusement
» Ferdinand n'est pas un Hercule. »

Certes, une main si débile n'épurera pas les étables d'Augias. Chez d'autres nations on a vu, du sein de convulsions politiques ou religieuses, surgir des hommes capables de diriger en la dominant l'énergie qu'elles avaient développée; mais la triste expérience que l'Espagne a faite est une exception à la règle commune. Pendant sa lutte sanglante avec la France impériale, guerre qui pour elle était, dans toute la force du mot, une guerre populaire, elle n'a pas produit un général qui fût seulement médiocre, un homme d'État qui pût se défendre du mépris, un seul individu qui, sortant de la sphère ordinaire, pût imprimer une tendance progressive aux destinées de son pays en maîtrisant ses conseils par l'ascendant de son génie. Trait frappant, preuve singulière de l'état désespéré où peut tomber une nation mal gouvernée. Jugez de l'intensité du mal, appréciez sa profondeur, et vous perdrez l'espoir de voir jamais ce malheureux pays se relever de ses ruines.

(*Foreign quarterly Review.*)

# LES CONSULTATIONS
# DU DOCTEUR NOIR.

PETIT FRAGMENT D'UN GROS LIVRE.

## PREMIÈRE CONSULTATION.

## STELLO,

OU

## LES DIABLES BLEUS (*BLUE DEVILS*).

### CHAPITRE PREMIER.

**Caractère du Malade.**

Stello est né le plus heureusement du monde et protégé par l'étoile du ciel la plus favorable. Tout lui a réussi, dit-on, depuis son enfance. Les grands évènemens du globe sont toujours arrivés à leur terme de manière à seconder et à dénouer miraculeusement ses évènemens particuliers, quelque embrouillés et confus qu'ils se trouvassent. Aussi ne s'inquiète-t-il jamais lorsque le fil de ces évènemens se mêle, se tord et se noue sous les doigts de la Destinée; il est sûr qu'elle prendra la peine de le disposer elle-même dans l'ordre le plus parfait, qu'elle-même y emploiera toute l'adresse de ses mains, à la lueur de l'étoile bienfaisante et in-

faillible. On dit que, dans les plus petites circonstances, cette étoile ne lui manqua jamais, et qu'elle ne dédaigne pas d'influer, pour lui, sur le caprice même des saisons. Le soleil et les nuages lui viennent quand il le faut. Il y a des gens comme cela.

Cependant il se trouve des jours dans l'année où il est saisi d'une sorte de souffrance chagrine que la moindre peine de l'âme peut faire éclater, et dont il sent les approches quelques jours d'avance. C'est alors qu'il redouble de vie et d'activité pour conjurer l'orage, comme font tous les êtres vivans qui pressentent un danger. Tout le monde, alors, est bien vu de lui et bien accueilli; il n'en veut à qui que ce soit de quoi que ce soit. Agir contre lui, le tyranniser, le persécuter, le calomnier, c'est lui rendre un vrai service; et, s'il apprend le mal qu'on lui a fait, il a encore sur la bouche un éternel sourire indulgent et miséricordieux. C'est qu'il est heureux comme les aveugles le sont lorsqu'on leur parle; c'est qu'aux approches de sa crise de tristesse et d'affliction, la vie extérieure avec ses fatigues et ses chagrins, avec tous les coups qu'elle donne à l'âme et au corps, lui vaut mieux que la solitude, où il craint que la moindre peine de cœur ne lui donne un de ses funestes accès. La solitude est empoisonnée pour lui, comme l'air de la campagne de Rome. Il le sait, mais s'y abandonne cependant, tout certain qu'il est d'y trouver une sorte de désespoir sans transports, qui est l'absence de l'espérance. — Puisse la femme inconnue qui l'aime ne pas le laisser seul dans ces momens d'angoisse!

Stello était, hier matin, aussi changé en une heure qu'après vingt jours de maladie, les yeux fixes, les lèvres pâles, et la tête abattue sur la poitrine par les coups d'une tristesse impérissable.

Dans cet état, qui précède les douleurs nerveuses auxquelles ne croient jamais les hommes robustes et rubicons dont les rues sont pleines, il était couché tout habillé sur un canapé, lorsque, par un grand bonheur, la porte de sa chambre s'ouvrit, et il vit entrer le Docteur noir.

## CHAPITRE II.

### Symptômes.

—Ah! Dieu soit loué! s'écria Stello en levant la tête, voici un vivant. Et c'est vous, vous qui êtes le médecin des âmes, quand il y en a qui le sont tout au plus du corps, vous qui regardez au fond de tout, quand le reste des hommes ne voit que la forme et la surface! —Vous n'êtes point un être fantastique, cher docteur; vous êtes bien réel, un homme créé pour vivre d'ennuis et mourir d'ennuis un beau jour. Voilà, pardieu, ce que j'aime de vous, c'est que vous êtes aussi triste avec les autres que je le suis étant seul.—Si l'on vous appelle noir dans notre beau quartier de Paris, est-ce pour cela, ou pour l'habit et gilet noir que vous portez?—Je ne le sais pas, docteur, mais je vous veux dire ce que je souffre, afin que vous m'en parliez; car c'est toujours un grand plaisir pour un malade que de parler de soi et d'en faire parler les autres : la moitié de la guérison gît là-dedans.

Or, il le faut dire hautement, depuis ce matin j'ai le spleen, et un tel spleen que tout ce que je vois, depuis qu'on m'a laissé seul, m'est en dégoût profond. J'ai le soleil en haine et la pluie en horreur. Le soleil est si pompeux aux yeux fatigués d'un malade, qu'il semble un insolent parvenu; et la pluie, ah! de tous les fléaux qui tombent du ciel, c'est le pire à mon sens. Je crois que je vais aujourd'hui l'accuser de ce que j'éprouve. Quelle forme symbolique pourrais-je donner jamais à cette incroyable souffrance?—Ah! j'y entrevois quelque possibilité, grâce à un savant. Honneur soit rendu au bon docteur Gall (pauvre crâne que j'ai connu)! Il a si bien numéroté toutes les formes de la tête humaine, que l'on peut se reconnaître sur cette carte comme sur celle des départemens, et que nous ne recevrons pas un coup sur le crâne

sans savoir avec précision quelle faculté est menacée dans notre intelligence.

Eh bien! mon ami, sachez donc qu'à cette heure, où une affliction secrète a tourmenté cruellement mon âme, je sens autour de mes cheveux tous les diables de la Migraine qui sont à l'ouvrage sur mon crâne pour le fendre; ils y font l'œuvre d'Annibal aux Alpes. Vous ne les pouvez voir, vous: plût aux docteurs que je fusse de même! Il y a un farfadet grand comme un moucheron, tout frêle et tout noir, qui tient une scie d'une longueur démesurée, et l'a enfoncée plus d'à moitié sur mon front; il suit une ligne oblique qui va de la protubérance de l'*idéalité,* n° 19, jusqu'à celle de la mélodie, au-dessus de l'œil gauche, n° 32; et là, dans l'angle du sourcil, près de la bosse de l'*ordre,* sont blotis cinq diablotins, entassés l'un sur l'autre comme de petites sangsues, et suspendus à l'extrémité de la scie pour qu'elle s'enfonce plus avant dans ma tête; deux d'entre eux sont chargés de verser, dans la raie imperceptible qu'y fait leur lame dentelée, une huile bouillante qui flambe comme du punch, et qui n'est pas merveilleusement douce à sentir. Je sens un autre petit démon enragé qui me ferait crier, si ce n'était la continuelle et insupportable habitude de politesse que vous me savez. Celui-ci a élu son domicile, en roi absolu, sur la bosse énorme de la *bienveillance;* tout au sommet du crâne; il s'est assis, sachant devoir travailler long-temps; il a une vrille entre ses petits bras, et la fait tourner avec une agilité si surprenante, que vous me la verrez tout à l'heure sortir par le menton. Il y a deux gnomes d'une petitesse imperceptible à tous les yeux, même au mycroscope, que vous pourriez supposer tenu par un ciron; et ces deux-là sont mes plus acharnés et mes plus rudes ennemis: ils ont établi un coin de fer tout au beau milieu de la protubérance dite *du merveilleux;* l'un tient le coin en attitude perpendiculaire, et s'emploie à l'enfoncer de l'épaule, de la tête et des bras; l'autre, armé d'un marteau gigantesque, frappe dessus, comme sur une enclume, à tour de bras, à grands efforts de reins, à grand

écartellement des deux jambes, se renversant pour éclater de rire à chaque coup qu'il donne sur le coin impitoyable; chacun de ces coups fait dans ma cervelle le bruit de cinq cents quatre-vingt-quatorze canons en batterie tirant à la fois sur cinq cents quatre-vingt-quatorze mille hommes qui les chargent au bruit des fusils, des tambours et des *tamtams*. A chaque coup, mes yeux se ferment, mes oreilles tremblent, et la plante de mes pieds frémit. — Hélas! hélas! mon Dieu, pourquoi avez-vous permis à ces petits monstres de s'attaquer à cette bosse du merveilleux? C'était la plus grosse sur toute ma tête, et celle qui me fit faire quelques poèmes qui m'élevaient l'âme vers le ciel inconnu, comme aussi toutes mes plus chères et secrètes folies. S'ils la détruisent, que me restera-t-il en ce monde ténébreux? Cette protubérance toute divine me donna toujours d'ineffables consolations. Elle est comme un petit dôme sous lequel va se blotir mon âme pour se contempler et se connaître, s'il se peut; pour gémir et pour prier, pour s'éblouir intérieurement avec des tableaux purs comme ceux de Raphaël, au nom d'ange, colorés comme ceux de Rubens, au nom rougissant (miraculeuse rencontre!). C'était là que mon âme apaisée trouvait mille poétiques illusions dont je traçais de mon mieux le souvenir sur du papier; et voilà que cet asile est encore attaqué par ces infernales et invisibles puissances: redoutables enfans du chagrin, que vous ai-je fait? ô démons glacés et agiles, qui courez sur chacun de mes nerfs en le refroidissant, et glissez sur cette corde, comme d'habiles danseurs! — Ah! mon ami, si vous pouviez voir sur ma tête ces impitoyables farfadets, vous concevriez à peine qu'il me soit possible de supporter la vie. Tenez, les voilà tous à présent réunis, amoncelés, accumulés sur la bosse de l'espérance; qu'il y a long-temps qu'ils travaillent et labourent cette montagne, jetant au vent ce qu'ils en arrachent! Hélas! mon ami, ils en ont fait une vallée si creuse que vous y logeriez la main tout entière.

En prononçant ces dernières paroles, Stello baissa la tête.

et la mit dans ses deux mains. Il se tut, et soupira profondément.

Le docteur demeura aussi froid que peut l'être la statue du Czar, en hiver, à Saint-Pétersbourg, et dit :

—Vous avez *les diables bleus*, maladie qui s'appelle en anglais *blue devils*.

## CHAPITRE III.

### Conséquences des Diables bleus.

Stello reprit d'une voix basse :

—Il s'agit ici de me donner de graves conseils, ô le plus froid des docteurs! Je vous consulte comme j'aurais consulté ma tête hier au soir, quand je l'avais encore; mais puisqu'elle n'est plus à ma disposition, il ne me reste rien qui me garantisse des mouvemens violens de mon cœur; je le sens affligé, blessé, et tout prêt, par désespoir, à se dévouer pour une opinion politique et une sublime forme de gouvernement que je vous détaillerai...

—Dieu du ciel et de la terre! s'écria le Docteur noir en se levant tout à coup, voyez jusqu'à quel degré d'extravagance les *diables bleus* et le désespoir peuvent entraîner un poète!

Puis il se rassit, et remit sa canne entre ses jambes avec une fort grande gravité, et s'en servit pour suivre les lignes du parquet, comme s'il eût géométriquement mesuré ses carrés et ses losanges. Il n'y pensait pas le moins du monde; mais il attendait que Stello reprît la parole. Après cinq minutes d'attente, il s'aperçut que son malade était tombé dans une distraction complète, et il l'en tira en lui disant ceci :

—Je veux vous conter...

Stello sauta vivement sur son canapé.

— Votre voix m'a fait peur, dit-il; je me croyais seul...

— Je veux vous conter, poursuivit le Docteur, trois petites anecdotes qui vous seront d'excellens remèdes contre la tentation bizarre qui vous vient de vous dévouer aux fantaisies d'un parti.

— Hélas! hélas! soupira Stello, que gagnerons-nous à comprimer ce beau mouvement de mon cœur? Ne peut-il pas me tirer de l'état lugubre où je suis?

— Il vous y enfoncera plus avant, dit le docteur.

— Il ne peut que m'en tirer, reprit Stello; car je crains fortement que le mépris ne m'étouffe un matin.

— Méprisez, mais n'étouffez pas, reprit l'impassible Docteur; s'il est vrai que l'on guérisse par les semblables, comme les poisons par les poisons mêmes, je vous guérirai en rendant plus complet le mal qui vous tient. Écoutez-moi.

— Un moment, s'écria Stello; faisons nos conditions sur la question que vous allez traiter et la forme que vous comptez prendre.

Je vous déclare d'abord que je suis las d'entendre parler de la guerre éternelle que se font la *Propriété* et la *Capacité,* l'une pareille au dieu Terme et les jambes dans sa gaîne, ne pouvant bouger, regardant en pitié l'autre qui porte des ailes à la tête et aux pieds, et voltige autour d'elle au bout d'un fil, soufflétant sans cesse sa froide et orgueilleuse ennemie. Quel philosophe me dira jamais laquelle des deux est la plus insolente? Pour moi, je jurerais que la plus bête est la première, et la plus sotte la seconde. — Voyez donc comme notre monde social a bonne grâce à se balancer si mollement entre deux péchés mortels, *l'orgueil* père de toutes les *aristocraties,* et *l'envie*, mère de toutes les *démocraties* possibles!

Ne m'en parlez donc pas, s'il vous plaît, et quant à la forme. Ah! Seigneur, faites que je ne la sente pas, s'il vous est possible, car je suis bien las des airs qu'elle se donne. Pour l'amour de Dieu, prenez donc une forme futile, et contez-moi, si vos contes sont votre remède universel, contez-moi

quelque histoire bien douce, bien paisible, qui ne soit ni chaude ni froide, quelque chose de modeste, de tiède et d'attendrissant comme le temple de Gnide, mon ami; quelque tableau couleur de rose et gris, avec des guirlandes de mauvais goût; des guirlandes surtout, oh! force guirlandes, je vous en supplie, et une grande quantité de nymphes, je vous en conjure, de nymphes aux bras arrondis, coupant les ailes à des amours sortis d'une petite cage! des cages! des cages! des arcs, des carquois, oh! de jolis petits carquois! Multipliez les lacs d'amours, les cœurs enflammés et les temples à colonnes de bois de senteur! — Oh! du musc, s'il se peut, n'épargnez pas le musc du bon temps! — O le bon temps! veuillez bien m'en donner, m'en verser dans le sablier pour un quart d'heure! pour dix minutes! pour cinq minutes, s'il ne se peut davantage! S'il fut jamais un bon temps, faites-m'en voir quelques grains, car je suis horriblement las, comme vous le savez, de tout ce que l'on me dit, et de tout ce que l'on m'écrit, et de tout ce que l'on me fait, et de tout ce que je dis, et de ce que j'écris et de ce que je fais, et surtout des énumérations Rabelaisiennes, comme j'en viens de faire une à l'instant même où je parle.

— Cela pourra s'arranger avec ce que j'ai à vous dire, répondit le docteur, en cherchant au plafond comme s'il eût suivi le vol d'une mouche.

— Hélas! dit Stello, je sais trop que vous prenez lestement votre parti sur l'ennui que vous donnez aux autres. — Et il se tourna le visage contre le mur.

Nonobstant cette parole et cette attitude, le docteur commença avec une honnête confiance en lui-même.

# CHAPITRE IV.

## Histoire d'une Puce enragée.

C'était à Trianon; mademoiselle de Coulanges était couchée, après dîner, sur un sopha de tapisseries, la tête du côté de la cheminée, et les pieds du côté de la fenêtre, et le roi Louis XV était couché sur un autre sopha précisément en face d'elle, les pieds du côté de la cheminée, et tournant le dos à la fenêtre : tous deux en grande toilette des pieds à la tête; lui, en talons rouge et bas de soie; elle, en souliers à talons et bas brodés en or; lui, en habit de velours bleu de ciel; elle, en panier sous une robe d'étoffe damassée rose; lui, poudré et frisé; elle, frisée et poudrée; lui, tenant un livre à la main, et dormant; elle, tenant un livre, et bâillant.

(Ici Stello fut honteux d'être couché sur son canapé, et se tint assis.)

Le soleil entrait de toutes parts dans la chambre, car il n'était que trois heures de l'après-midi, et ses larges rayons étaient bleus, parce qu'ils traversaient de grands rideaux de soie de cette couleur. Il y avait quatre fenêtres très-hautes et quatre rayons très-longs; chacun de ces rayons formait comme une échelle de Jacob, dans laquelle tourbillonnaient des grains de poussière dorée, qui ressemblaient à des myriades d'esprits célestes, montant et descendant avec une rapidité incalculable, sans que le moindre courant d'air se fît sentir dans l'appartement le mieux tapissé et le mieux rembourré qui fût jamais. La plus haute pointe de l'échelle de chaque rayon bleu était appuyée sur les franges du rideau, et la large base tombait sur la cheminée. La cheminée était remplie d'un grand feu, ce grand feu était appuyé sur de

gros chenets de cuivre doré, représentant Pygmalion et Ganimède; et Ganimède, Pygmalion, les gros chenets et le grand feu brillaient et étincelaient de flammes toutes rouges dans l'atmosphère céleste des beaux rayons bleus.

Mademoiselle de Coulanges était la plus jolie, la plus faible, la plus tendre et la moins connue des amies intimes du roi. C'était un corps délicieux que mademoiselle de Coulanges. Je ne vous assurerai pas qu'elle ait jamais eu une âme, parce que je n'ai rien vu qui puisse m'autoriser à l'affirmer; et c'était justement pour cela que son maître l'aimait. — A quoi bon, je vous prie, une âme à Trianon? — Pour s'entendre parler de remords, de principes, d'éducation, de religion, d'honneur, de sacrifices, de regrets de familles, de craintes sur l'avenir, de haine du monde, de mépris de soi-même, etc. etc. etc.? Litanies des saintes du Parc-aux-Cerfs, que l'heureux prince savait d'avance, et auxquelles il aurait répondu par le verset suivant, tout couramment. Jamais on ne lui avait dit autre chose en commençant, et il en avait assez, sachant que la fin était toujours la même. Voyez quel fatigant dialogue :—Ah! sire, croyez-vous que Dieu me pardonne jamais? — Eh! ma belle, cela n'est pas douteux : il est si bon! — Et moi, comment pourrai-je me pardonner? — Nous verrons à arranger cela, mon enfant : vous êtes si bonne! — Quel résultat de l'éducation que je reçus à Saint-Cyr! — Toutes vos compagnes ont fait de beaux mariages, ma chère amie. — Ah! ma pauvre mère en mourra. — Elle veut être marquise, elle sera duchesse avec le tabouret. — Ah! sire, que vous êtes généreux! Mais le ciel! — Il n'a jamais fait si beau que ce matin depuis le 1er de juin.

Voilà qui eût été insupportable. Mais avec mademoiselle de Coulanges, rien de semblable, douceur parfaite... c'était la plus naïve et la plus innocente des pécheresses; elle avait un calme sans pareil, un imperturbable sang-froid dans son bonheur, qui lui semblait tout simplement le plus grand qui fût au monde. Elle ne pensait pas une fois dans la journée, ni à la veille, ni au lendemain; ne s'informait jamais des

maîtresses qui l'avaient précédée, n'avait pas l'ombre de jalousie, ni de mélancolie; prenait le roi quand il venait, et, le reste du temps, se faisait poudrer, friser et épingler, en racine droite, en frimas et en repentir; se regardait, se pomadait, se faisait la grimace dans la glace, se tirait la langue, se souriait, se pinçait les lèvres, piquait les doigts de sa femme de chambre, la brûlait avec le fer à papillottes, lui mettait du rouge sur le nez et des mouches sur l'œil; courait dans sa chambre, tournait sur elle-même jusqu'à ce que sa pirouette eût fait gonfler sa robe comme un ballon, et s'asseyait au milieu en riant à se rouler par terre. Quelquefois, les jours d'étude, elle s'exerçait à danser le menuet avec une robe à panier et à longue queue, sans tourner le dos au fauteuil du roi; mais c'était là la plus grave de ses méditations, et le calcul le plus profond de sa vie; et, par impatience, elle déchirait de ses mains la longue robe moirée qui lui avait donné tant de peine à traîner et à faire circuler dans l'appartement. Pour se consoler de ce travail, elle se faisait peindre au pastel, en robe de soie bleue ou rose, avec des pompons à tous les nœuds du corset, des ailes au dos, et un carquois sur l'épaule, un papillon noyé dans la poudre de ses cheveux : on nommait cela Psyché ou Diane chasseresse, et c'était fort de mode.

En ses momens de repos et de langueur, mademoiselle de Coulanges avait des yeux d'une douceur incomparable; ils étaient tous les deux aussi beaux l'un que l'autre, quoi qu'en ait dit M. l'abbé de Voisenon dans des mémoires inédits venus à ma connaissance; monsieur l'abbé n'a pas eu honte de soutenir que l'œil droit était un peu plus relevé que l'autre, et il a fait là-dessus deux madrigaux fort malicieux, vertement relevés, il est vrai, par monsieur le premier président. Mais il est temps dans ce siècle de justice et de bonne foi de montrer la vérité dans toute sa pureté, et de réparer le mal qu'une basse envie avait fait. Oui, mademoiselle de Coulanges avait deux yeux, et deux yeux parfaitement égaux en douceur; ils étaient fendus en amande, et

bordés de paupières blondes très-longues, ces paupières formaient une petite ombre sur ses joues, ses joues étaient roses sans rouge; ses lèvres étaient rouges sans corail; son cou était blanc et bleu, sans bleu et sans blanc; sa taille, faite en guèpe, était à tenir dans la main d'une fille de douze ans, et son corps d'acier n'était presque pas serré, puisqu'elle y avait place pour la tige d'un gros bouquet qui s'y tenait tout droit. Ah! mon Dieu, que ses mains étaient blanches et potelées. Ah! ciel, que ses bras étaient arrondis jusqu'au coude! ces petits coudes étaient entourés de dentelles pendantes, et son épaule fort serrée par une petite manche collante. Ah! que tout cela était donc joli! Et cependant le roi dormait.

Les deux jolis yeux étaient ouverts tous deux, puis se fermaient long-temps sur le livre (c'était les *Mariages samnites* de M. Marmontel, livre traduit dans toutes les langues, comme l'assure l'auteur.) Les deux beaux yeux se fermaient donc fort long-temps de suite, et puis se rouvraient languissamment en se portant sur la douce lumière bleue de la chambre; les paupières étaient légèrement gonflées et plus légèrement teintes de rose, soit sommeil, ou fatigue d'avoir lu au moins trois pages de suite; car, de larmes, on sait que mademoiselle de Coulanges n'en versa qu'une dans sa vie, ce fut quand sa chate *Zulmé* reçut un coup de pied de ce brutal M. Dorat de Cubières, vrai dragon, s'il en fut, qui ne mettait jamais de mouches sur ses joues, tant il était soldatesque, et frappait tous les meubles avec son épée d'acier, au lieu de porter une *excuse* à lame de baleine.

## CHAPITRE V.

### Interruption.

— Hélas ! s'écria douloureusement Stello, d'où vous vient le langage que vous prenez, cher docteur ? Vous partez quelquefois du dernier mot de chaque phrase pour grimper à un autre, comme un invalide monte un escalier avec deux jambes de bois.

— D'abord, cela vient de la fadeur du siècle de Louis XV, qui allongeait mes paroles malgré moi ; ensuite, c'est que j'ai la manie de faire du style pour me mettre bien dans l'esprit de quelques-uns de vos amis.

— Ah ! ne vous y fiez pas, dit Stello douloureusement ; car il y en a un qui n'est pas précisément le plus sot de tous, qui a dit un soir : « Je ne suis pas toujours de mon opinion. » Parlez donc simplement, ô le plus triste des docteurs ! et il pourra se faire que je m'ennuie un peu moins.

Et le docteur reprit en ces termes.

## CHAPITRE VI.

**Continuation de l'Histoire que fit le Docteur noir.**

— Tout à coup la bouche de mademoiselle de Coulanges s'entr'ouvrit, et il sortit de sa poitrine adorable un cri perçant et flûté qui réveilla Louis XV le bien-aimé.

— O ma déité, qu'avez-vous? s'écria-t-il, en étendant vers elle ses deux mains et ses deux manchettes de dentelles.

Les deux jolis pieds de la plus parfaite des maîtresses tombèrent du sopha, et coururent au bout de la chambre avec une vitesse bien surprenante, lorsque l'on considère par quels talons ils étaient empêchés.

Le monarque se leva avec dignité, et mit la main sur la garde damasquinée de son épée; il la tira à demi, dans le premier mouvement, et chercha l'ennemi autour de lui. La jolie tête de mademoiselle de Coulanges se trouva renversée sur le jabot du prince, ses cheveux blonds s'y répandirent avec un nuage léger de poudre odoriférante.

— J'ai cru voir, dit sa douce voix...

— Ah! je sais, je sais, ma belle... dit le roi les larmes aux yeux, tout en souriant avec tendresse, et jouant avec les boucles de la tête languissante et parfumée; je sais ce que vous voulez dire. Vous êtes une petite folle.

— Non vraiment, dit-elle; votre médecin sait bien qu'il y en a qui enragent.

— On le fera venir, dit le roi; mais quand cela serait, voyons... l'enfant, ajouta-t-il en lui tapant sur la joue comme à une petite fille; quand cela serait, leur croyez-vous la bouche assez grande pour vous mordre?

— Oui, oui, je le crois, et j'en souffre à la mort, dirent les lèvres roses de mademoiselle de Coulanges; et ses deux beaux yeux se mirent en devoir de se lever au ciel et de laisser échapper deux larmes. Il en tomba une de chaque côté :

celle de droite coula rapidement du coin de l'œil d'où elle avait jailli, comme Vénus sortant de la mer d'azur; cette jolie larme descendit jusqu'au menton, et s'y arrêta d'elle-même, comme pour se faire voir au coin d'une petite fossette, où elle demeura comme une perle enchâssée dans un coquillage rose. La séduisante larme de gauche eut une marche tout opposée; elle se montra fort timidement, toute petite et un peu allongée; puis elle grossit à vue d'œil, et resta prise dans les cils blonds les plus doux, les plus longs et les plus soyeux qui se soient jamais vus. Le roi bien-aimé les dévora toutes les deux.

Cependant le sein de mademoiselle de Coulanges se gonflait de soupirs, et paraissait devoir se briser sous les efforts de sa voix, qui dit encore ceci :

— J'en ai pris une..... j'en ai pris une avant-hier, et certainement elle était enragée : il fait si chaud cette année!

— Calmez-vous! calmez-vous! ma reine, je chasserai tous mes gens et tous mes ministres, plutôt que de souffrir que vous trouviez encore un de ces monstres dans des appartemens royaux.

Les joues bienheureuses de mademoiselle de Coulanges pâlirent tout à coup, son beau front se contracta horriblement, ses doigts potelés prirent quelque chose de brun gros comme la tête d'une épingle, et sa bouche vermeille, qui était bleue en ce moment, s'écria :

— Voyez si ce n'est pas une puce!

— O félicité parfaite, s'écria le prince d'un ton tant soit peu moqueur, c'est un grain de tabac! Fassent les dieux qu'il ne soit pas enragé!

Et les bras blancs de mademoiselle de Coulanges se jetèrent au cou du roi. Le roi, fatigué de cette scène violente, se recoucha sur le sopha. Elle s'étendit sur le sien comme une chatte familière, et dit :

— Ah! sire, je t'en prie, fais appeler le docteur, le premier médecin de votre majesté.

Et l'on me fit appeler.

## CHAPITRE VII.

### Un Credo.

— Où étiez-vous, dit Stello, tournant la tête péniblement, et il la laissa retomber avec pesanteur un instant après.

— Près du lit d'un poète mourant, répondit le Docteur noir avec une impassibilité effrayante. Mais avant de continuer, je dois vous adresser une seule question : Êtes-vous poète? Examinez-vous bien, et dites-moi si vous vous sentez intérieurement poète.

Stello poussa un profond soupir, et répondit, après un moment de recueillement, sur le ton monotone d'une prière du soir, demeurant le front appuyé sur un oreiller, comme s'il eût voulu y ensevelir sa tête entière.

— Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi, parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles, et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois, à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. Comme une lampe toujours allumée ne jette qu'une flamme très-incertaine et vacillante lorsque l'huile qui l'anime cesse de se répandre dans ses veines avec abondance, et puis lance jusqu'au faîte du temple des éclairs, des splen-

deurs et des rayons, lorsqu'elle est pénétrée de la substance qui la nourrit; de même je sens s'éteindre les éclairs de l'inspiration et les clartés de la pensée, lorsque la force indéfinissable qui soutient ma vie, l'amour, cesse de me remplir de sa chaleureuse puissance; et lorsqu'il circule en moi, toute mon âme en est illuminée, je crois comprendre tout à la fois l'éternité, l'espace, la création, les créatures et la destinée; c'est alors que l'illusion, Phénix au plumage doré, vient se poser sur mes lèvres, et chante.

Mais je crois que lorsque le don de fortifier les faibles commencera de tarir dans le poète, alors aussi tarira sa vie; car s'il n'est bon à tous, il n'est plus bon au monde.

Je crois au combat éternel de notre vie intérieure, qui féconde et appelle contre la vie extérieure, qui tarit et repousse, et j'invoque la pensée d'en haut, la plus propre à concentrer et rallumer les forces poétiques de ma vie, le dévoûment et la pitié.

— Tout cela ne prouve qu'un bon instinct, dit le Docteur noir; cependant il n'est pas impossible que vous soyez poète, et je continuerai. — Et il continua.

## CHAPITRE VIII.

### Demi-Folie.

Oui, j'étais près d'un jeune homme fort singulier. L'archevêque de Paris, M. de Beaumont, m'avait fait prier de l'aller voir, parce qu'il était venu chez lui tout seul, en chemise et en redingote, lui demander gravement les sacremens. J'allai vite à l'archevêché, où je trouvai en effet un homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure grave et douce, assis, dans ce costume plus que léger, sur un grand fauteuil de velours, où le bon vieil archevêque l'avait fait placer. Monseigneur de Paris était en grand habit ecclésiastique, et en bas violets, parce que ce jour-là même il devait officier pour la Saint-Louis; mais il avait eu la bonté de laisser toutes ses affaires jusqu'au moment du service, pour ne pas quitter ce bizarre visiteur, qui l'intéressait vivement.

Lorsque j'entrai dans la chambre à coucher de M. l'archevêque, il était assis près de ce pauvre jeune homme, et lui tenait la main dans ses deux vieilles mains ridées et tremblotantes. Il le regardait avec une espèce de crainte, et s'attristait de voir que le malade (car il l'était) refusait de rien prendre d'un bon petit déjeuner que deux domestiques avaient servi devant lui. Du plus loin que M. de Beaumont m'aperçut, il me dit d'une voix émue :

— Eh! venez donc! Eh! arrivez donc, bon docteur! Voilà un pauvre enfant qui vient se jeter dans mes bras, *venite ad me!* Il vient comme un oiseau échappé de sa cage que le froid a pris sur les toits, et qui se jette dans la première fenêtre venue. Le pauvre petit! J'ai demandé pour lui des vêtemens. Il a de bons principes du moins, car il est venu me demander les sacremens. Mais il faut que j'entende sa confession au-

paravant : vous n'ignorez pas cela, docteur ; et il ne veut pas parler. Il me met dans un bien grand embarras. Oh ! dame ! oui ! il m'embarrasse beaucoup. Je ne connais pas l'état de son âme. Sa pauvre tête est bien affaiblie. Tout à l'heure il a beaucoup pleuré, le cher enfant ! J'ai encore les mains toutes mouillées de ses larmes. Tenez, voyez.

En effet, les mains du bon vieillard étaient encore humides comme un parchemin jaune sur lequel l'eau ne peut pas sécher. Un vieux domestique qui avait l'air d'un religieux, apporta une robe de séminariste, qu'il passa au malade en le faisant soulever par les gens de l'archevêque, et on nous laissa seuls. Le nouveau venu n'avait nullement résisté à cette toilette. Ses yeux, sans être fermés, étaient voilés, et comme recouverts à demi par ses sourcils blonds ; ses paupières très-rouges, la fixité de ses prunelles, me parurent de très-mauvais symptômes. Je lui tâtai le pouls, et je ne pus m'empêcher de secouer la tête assez tristement.

A ce signe-là, M. de Beaumont me dit :

— Donnez-moi un verre d'eau. J'ai quatre-vingts ans, moi ; cela me fait mal.

— Ce ne sera rien, monseigneur, lui dis-je ; seulement il y a dans ce pouls quelque chose qui n'est ni la santé, ni la fièvre de la maladie... C'est la folie, ajoutai-je tout bas.

Je dis au malade :

— Comment vous nommez-vous ?

Rien... Ses yeux demeurèrent fixes et mornes...

— Ne le tourmentez pas, docteur, dit M. de Beaumont ; il m'a déjà dit trois fois qu'il s'appelait Nicolas-Joseph-Laurent.

— Mais ce ne sont que des noms de baptême, dis-je.

— N'importe, n'importe, reprit le bon archevêque avec un peu d'impatience, cela suffit à la religion : ce sont les noms de l'âme que les noms du baptême. C'est par ces noms-là que les saints nous connaissent. Cet enfant est bien bon chrétien.

Je l'ai souvent remarqué ; entre la pensée et l'œil, il y a

un rapport si direct et si immédiat, que l'un agit sur l'autre avec une égale puissance. S'il est vrai qu'une idée arrête le regard, le regard, en se détournant, détourne aussi l'idée. J'en ai fait l'épreuve auprès des fous.

Je passai les mains sur les yeux fixes de ce jeune homme, et je les lui fermai. Aussitôt la raison lui vint, et il prit la parole.

— Ah! monseigneur! dit-il, donnez-moi les sacremens. Ah! bien vite, monseigneur, avant que mes yeux ne se soient rouverts à la lumière; car les sacremens seuls peuvent me délivrer de mon ennemi, et l'ennemi qui me possède, c'est une idée que j'ai, et cette idée me reviendra tout à l'heure.

— Mon système est bon, dis-je en souriant.

Il continua.

— Ah! monseigneur! Dieu est certainement dans l'hostie..... Je ne croyais pas qu'une idée pût devenir dans la tête comme un fer rouge.... Dieu est certainement dans l'hostie, et si vous me la donnez, monseigneur, l'hostie chassera l'idée, et Dieu chassera les philosophes...

— Vous voyez qu'il pense très-bien, me dit tout bas le bon archevêque. Laissons-le dire, pour voir.

Le pauvre garçon continua.

— Si quelque chose peut chasser le raisonnement, c'est la foi, la foi du charbonnier; si quelque chose peut donner la foi, c'est l'hostie. Oh! donnez-moi l'hostie, si l'hostie a donné la foi à Pascal. Je serai guéri si vous me la donnez; monseigneur, tandis que j'ai les yeux fermés, hâtez-vous, donnez-moi l'hostie.

— Savez-vous votre confiteor, dit l'archevêque?

Il n'entendit pas, et poursuivit.

— Oh! qui m'expliquera la SOUMISSION DE LA RAISON, ajouta-t-il avec une voix de tonnerre lorsqu'il prononça les derniers mots.... Saint Augustin a dit : « La raison ne se soumettrait » jamais, si elle ne jugeait qu'elle doit se soumettre. Il est » donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle le » doit. » Et moi, Nicolas-Joseph-Laurent, né à Fontenoi-

le-Château, de parens pauvres... j'ajoute que si elle se soumet à son propre jugement, c'est à elle-même qu'elle se soumet, et que, si elle ne se soumet qu'à elle-même, elle ne se soumet donc pas, et continue d'être reine... Cercle vicieux. Sophisme de saint! Raisons d'école à rendre le diable fou!... Ah! d'Alembert! joli pédant, que tu me tourmentes!

Il ajouta ceci en se grattant l'épaule. Je crois que cela vint de ce que j'avais laissé un de ses yeux libre. Je le refermai de la main gauche.

—Hélas! dit-il, monseigneur! faites que je m'écrie, comme Pascal :

Joye
Certitude, joye, certitude, sentiment, vue.
Joye, joye, joye et pïeurs de joye.
Dieu de Jésus-Christ... oubli de tout, hormis Dieu.

Il avait vu le Dieu de Jésus-Christ ce jour-là, depuis dix heures et demie du soir jusques à minuit et demi, le lundi 25 novembre 1654; et en conséquence, il était tranquille et sûr de son affaire. Il était bien heureux celui-là... Aïe! aïe! aïe! Voici La Harpe qui me tire les pieds... Que me veux-tu? On a jeté La Harpe dans le trou du souffleur avec les Barmécides. Tu es mort.

En ce moment, j'ôtai ma main, et il ouvrit les yeux.

— Un rat! cria-t-il... un lapin!... Je jure sur l'Évangile que c'est un lapin... C'est Voltaire!... C'est Vol-à-terre!... Oh! le joli jeu de mots! N'est-ce pas! hein!... mon petit vieux seigneur.... il est gentil mon jeu de mots?... Il n'y a pas un libraire qui veuille me le payer un sou... Je n'ai pas dîné hier, ni la veille.... mais je m'en moque, parce que je n'ai jamais faim... Mon père est à sa charrue, et je ne voudrais pas lui prendre la main, parce qu'elle est enflée et dure comme du bois. D'ailleurs, il ne sait pas parler français, ce gros paysan en blouse! Cela fait rougir quand il passe quelqu'un. Où voulez-vous que j'aille lui faire boire son vin?

Entrerai-je au cabaret, moi, s'il vous plaît? Et que dira M. de Buffon, avec ses manchettes et son jabot?... Un chat... C'est un chat que vous avez sur votre soulier, l'abbé...

M. de Beaumont n'avait pu s'empêcher, malgré son extrême bonté, de sourire quelquefois, les larmes aux yeux. Ici il recula en faisant rouler son fauteuil en arrière, et fut un peu effrayé.

Je pris la tête du jeune homme, je la secouai doucement dans mes mains, comme on roule le sac du jeu de loto, et je laissai mes doigts sur ses paupières baissées. Les numéros sortans furent tous changés. Il soupira profondément, et dit, d'un ton aussi calme qu'il s'était montré emporté jusque-là :

— Trois fois malheur à l'insensé qui veut dire ce qu'il pense avant d'avoir assuré le pain de toute sa vie!... Hypocrisie, tu es la raison même! tu fais que l'on ne blesse personne, et le pauvre a besoin de tout le monde.... Dissimulation sainte! tu es la suprême loi sociale de celui qui est né sans héritage... Tout homme qui possède un champ ou un sac est son maître, son seigneur et son protecteur. Pourquoi le sentiment du bien et du juste s'est-il établi dans mon cœur?... Mon cœur s'est gonflé sans mesure; des torrens de haine en ont coulé, et se sont fait jour comme une lave. Les méchans ont eu peur, ils ont crié; ils se sont tous levés contre moi. Comment voulez-vous que je résiste à tous? moi seul, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai rien au monde qu'une pauvre plume, et qui manque d'encre quelquefois?

Le bon archevêque n'y tint pas. Il y avait un quart d'heure qu'il tremblait et étendait les bras vers celui qu'il nommait déjà son enfant; il se leva pesamment de son fauteuil, et vint pour l'embrasser. Moi qui tenais mes doigts sur ses yeux avec une constance inébranlable, je fus pourtant forcé de les ôter, parce que je sentais quelque chose qui les repoussait, comme si les paupières se fussent gonflées. A l'instant où je cessai de les presser, des pleurs abondans se firent jour entre mes doigts, et inondèrent ses joues pâles. Des sanglots fai-

saient bondir son cœur, les veines du cou étaient grosses et bleues, et il sortait de sa poitrine de petites plaintes comme celles d'un enfant dans les bras de sa mère.

— Peste! monseigneur, laissez-le, dis-je à M. de Beaumont : cela va mal. Le voilà qui rougit bien vite; et puis il est tout blanc, et le pouls s'en va... Il est évanoui .. Bien! le voilà sans connaissance... Bonsoir...

Le bon prélat se désolait, et me gênait beaucoup en voulant toujours m'aider. J'employai tous mes petits moyens pour faire revenir le malade, et cela commençait à réussir, lorsqu'on vint me dire qu'une chaise de poste de Versailles m'attendait de la part du roi. Je dis ce qui restait à faire, et je sortis.

— Parbleu! dis-je, je parlerai de ce jeune homme-là.

— Vous nous rendrez bien heureux, mon cher docteur; car notre caisse d'aumône est toute vide. Partez vite, dit M. de Beaumont; je garde ici mon pauvre enfant trouvé.

Et je vis qu'il lui donnait sa bénédiction en tremblotant et en pleurant.

Je me jetai dans la chaise de poste.

## CHAPITRE IX.

### Suite de l'Histoire de la Puce enragée.

Lorsque je partis pour Versailles, la nuit était close. J'allais ce qu'on appelle le train du roi, c'est-à-dire le postillon au galop et le cheval de brancard au grand trot. En deux heures je fus à Trianon. Les avenues étaient éclairées, et une foule de voitures s'y croisaient. Je crus que je trouverais toute la cour dans les petits appartemens, mais c'étaient des gens qui étaient allés s'y casser le nez, et s'en revenaient à Paris. Il n'y avait foule qu'en plein air, et je ne trouvai dans la chambre du roi que mademoiselle de Coulanges.

— Eh! le voilà donc enfin, dit-elle, en me donnant sa main à baiser. Le roi, qui était le meilleur homme du monde, se promenait dans la chambre, en prenant le café dans une petite tasse de porcelaine bleue.

Il se mit à rire de bon cœur en me voyant.

— Jésus-Dieu! docteur, me dit-il, nous n'avons plus besoin de vous. L'alarme a été chaude, mais le danger est passé. Madame, que voici, en a été quitte pour la peur. — Vous savez notre petite manie, ajouta-t-il, en s'appuyant sur mon épaule, et me parlant à l'oreille tout haut : nous avons peur de la rage, nous la voyons partout! Ah! par-bleu! il ferait bon voir un chien dans la maison! je ne sais s'il me sera permis de chasser dorénavant.

— Enfin, dis-je, en m'approchant du feu qu'il y avait malgré l'été (bonne coutume à la campagne, soit dit entre parenthèses); enfin, dis-je, à quoi puis-je être bon au roi?

— Madame prétend, dit-il, en se balançant d'un talon rouge sur l'autre, qu'il y a des animaux, ma foi, pas plus gros que ça, et il donnait une chiquenaude à un grain de

tabac attaché aux dentelles de ses manchettes, qu'il y a des animaux qui.... Allons, madame, dites-le vous-même.

Mademoiselle de Coulanges s'était blottie comme une chatte sur son sopha, et cachait son front sous l'un de ces petits rabats de soie que l'on posait alors sur le dossier des meubles pour le préserver de la poudre des cheveux. Elle regardait à la dérobée comme un enfant qui a volé une dragée, et qui est bien aise qu'on le sache. Elle était jolie comme tous les amours de Boucher et toutes les têtes de Greuze.

— Ah! sire, dit-elle tout doucement, vous parlez si bien!...

— Mais, madame, en vérité, je ne puis pas dire vos idées en médecine.....

— Ah! sire, vous parlez si bien de tout....

— Mais, docteur, aidez-la donc à se confesser, vous voyez bien qu'elle ne s'en tirera jamais.

A dire vrai, j'étais assez embarrassé moi-même, car je ne savais pas ce qu'il voulait dire, et je ne l'ai appris que depuis, en 90.

— Eh bien! mais! comment donc! dis-je, en m'approchant de la petite bien-aimée; eh bien! mais! qu'est-ce que c'est donc que ça, madame? Eh bien, donc! qu'est-ce qui nous est arrivé, mademoiselle?.... Nous avons des petites peurs! des petites fantaisies, madame?... Fantaisies de femme! — Eh! eh! de jeune femme, sire!... Nous connaissons ça!.. — Eh! bien, donc! qu'est-ce que c'est donc ça?... Comment donc ça se nomme-t-il ces animaux?.... Allons, madame!... Eh! bien, donc? est-ce que nous voulons nous trouver mal?....

Enfin, tout ce qu'on dit d'agréable et d'aimable aux jeunes femmes.

Tout d'un coup mademoiselle de Coulanges regarda le roi et moi, je regardai le roi et elle, le roi regarda sa maîtresse et moi, et nous partîmes ensemble du plus long éclat de rire que j'aie entendu de mes jours. Mais c'est qu'elle étouffait

véritablement, et me montrait du doigt; et pour le roi il en renversa le café sur sa veste d'or.

Quand il eut bien ri : — Çà, me dit-il, en me prenant le bras et me faisant asseoir de force sur son sopha; parlons un peu raison, et laissons cette petite folle se moquer de nous tout à son aise. Nous sommes aussi enfans qu'elle. Dites-moi, docteur, comment on vit à Paris depuis huit jours.

Comme il était en bonne humeur, je lui dis :

— Mais, je dirais plutôt au roi comme on y meurt. Assez mal à son aise, en vérité, pour peu qu'on soit poète.

— Poète, dit le roi, et je remarquai qu'il renversait la tête en arrière en fronçant le sourcil, et croisait les jambes avec humeur.

— Poète! dit mademoiselle de Coulanges, et je remarquai que sa lèvre inférieure faisait la cerise fendue comme les lèvres de tous les portraits féminins du temps de Louis XIV.

Bien, me dis-je, j'en étais sûr. Il ne faut que ce nom dans le monde pour être ridicule ou odieux.

— Mais, qui diantre veut-il donc dire à présent? reprit le roi, est-ce que La Harpe est mort? est-ce qu'il est malade?....

— Ce n'est pas lui, sire, au contraire, dis-je, c'est un autre petit poète, tout petit, qui est fort mal, et je ne sais trop si je le sauverai, parce que toutes les fois qu'il est guéri, un accès d'indignation le fait retomber dans un mauvais état.

Je me tus, et ni l'un ni l'autre ne me dit :

— Qu'a-t-il?

Je repris avec le sang-froid que vous savez :

— L'indignation produit des débordemens affreux dans le sang et dans la bile, qui vous inondent un honnête homme intérieurement, de manière à faire frémir.

Profond silence, ni l'un ni l'autre ne frémit.

— Et si le roi, poursuivis-je, s'intéresse avec tant de bonté

aux moindres écrivains, que serait-ce s'il connaissait celui que je viens de quitter?

Long silence, et personne ne me dit: Comment se nomme-t-il? Ce fut assez malheureux, car je savais son nom de lugubre mémoire, son triste nom, synonyme d'amertume satirique et de désespoir.... Ne me le demandez pas encore ... Écoutez.

Je poursuivis d'un air insouciant pour éviter le ton solliciteur :

— Si ce n'était pas abuser des bontés du roi, en vérité je me hasarderais jusqu'à lui demander quelques secours..... quelque léger secours pour.....

— Accablé! accablé! nous sommes accablé, monsieur, me dit Louis XV, de demandes de ce genre pour des faquins qui emploient à nous attaquer l'aumône que nous leur faisons.

Puis se rapprochant de moi :

— Ah, çà! me dit-il, je suis vraiment surpris qu'avec votre usage du monde, vous ne sachiez pas encore que lorsqu'on se tait, c'est qu'on ne veut pas répondre..Vous m'avez forcé dans mes derniers retranchemens; eh bien! je veux bien vous parler de vos poètes, et vous dire que je ne vois pas la nécessité de me ruiner à soutenir ces petites bonnes gens-là qui font le lendemain les jolis cœurs à nos dépens. Sitôt qu'ils ont quelques sous, ils se mettent à l'ouvrage pour nous régenter, et font leur possible pour se faire fourrer à la Bastille. Cela donne des airs de Richelieu, n'est-ce pas?.. C'est là ce qu'aiment les beaux esprits que je trouve bien sots. Tudieu! je suis las de servir de plastron à ces petites gens. Ils feront bien assez de mal sans que je les y aide... Je ne suis plus bien jeune, et je me suis tiré d'affaire; je ne sais trop si mon successeur s'en tirera; au surplus, cela le regarde.... Savez-vous, docteur, qu'avec mon air insouciant je suis tout au moins un homme de sens, et je vois bien où l'on nous mène.

Ici le roi se leva et marcha assez vite dans la chambre, se-

couant son jabot. Vous pensez que je n'étais guère à mon aise, et que je me levai aussi.

— C'est peut-être mon cher frère le roi de Prusse qui s'en est bien trouvé de son bon accueil à vos poètes? Il a cru me jouer un tour en accueillant Voltaire comme il l'a fait; il m'a fait grand plaisir en m'en débarrassant, et il y a gagné des impertinences qui l'ont forcé de faire bâtonner ce petit monsieur-là. — Vraiment, parce qu'ils babillent des *à peu près* philosophiques et des *à peu près* politiques en figures de rhétorique, ils croient pouvoir, en sortant des bancs, monter en chaire et nous prêcher.

Il s'arrêta ici et continua plus gaiement.

— Il n'y a rien de pis qu'un sermon, docteur; et je m'en laisse faire le moins possible ailleurs qu'à ma chapelle. Que voulez-vous que je fasse pour votre protégé, voyons! que je le pensionne?... Qu'arrivera-t-il?... Demain il m'appellera *Mars,* à cause de Fontenoi; et nommera *Minerve* cette bonne petite mamselle de Coulanges, qui n'y a aucune prétention.

(Je crus qu'elle se fâcherait. Elle ne sourcilla pas. Elle jouait avec son éventail.)

— Dans deux jours, il voudra faire l'homme d'état, et raisonnera sur le gouvernement anglais pour avoir un grand emploi; il ne l'aura pas et on fera bien. Dans quatre jours, il tournera en ridicule mon père, mon grand-père, et tous mes aïeux jusqu'à saint Louis inclusivement. Il appellera Socrate le roi de Prusse avec tous ses pages, et me nommera *Sardanapale,* à cause de ces dames qui viennent me voir à Trianon. On lui enverra une lettre de cachet, il sera ravi : le voilà martyr de sa philosophie...

— Ah! sire, m'écriai-je, celui-là l'est des philosophes....

— C'est la même chose, interrompit le roi; Jean-Jacques n'en fut pas plus mon ami pour être leur ennemi. *Se faire un nom à tout prix,* voilà leur affaire. Tous ces gens-là sont pétris de la même pâte : chacun, pour se faire gros, veut ronger avec ses petites dents un morceau du gâteau de la monarchie; et comme je le leur abandonne, ils en ont bon marché.

Ce sont nos ennemis naturels que vos beaux esprits; il n'y a de bon parmi eux que les musiciens et les danseurs : ceux-là n'offensent personne sur leurs théâtres, et ne chantent ni ne dansent la politique. Aussi je les aime, mais qu'on ne me parle pas des autres.

Comme je voulais insister, et que j'entrouvrais la bouche pour répondre, il me prit doucement le bras, moitié riant et moitié sérieusement, et se mit à marcher avec moi en se dandinant à sa manière, du côté de la porte de l'appartement. Il fallut bien suivre.

— Vous aimez donc les vers, docteur; — je vais vous les dire aussi bien que ceux qui les font, tenez :

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que, pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'état d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font le destin des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions.
Que sur eux l'univers a la vue attachée;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux.
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin,
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres :
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres;
Riches, pour tout mérite, en babil importun;
Inhabiles à tout, vides de sens commun
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier partout l'esprit et la science.

—Vous voyez *qu'après tout, la cour n'est pas si bête,* ajouta-t-il quand nous fûmes arrivés au bout de la chambre; vous voyez qu'ils sont plus sots que nous, vos chers poètes, car ils nous donnent des verges pour les fouetter...

Là-dessus le roi m'ouvrit : je passai en saluant. Il quitta mon bras, il rentra et s'enferma... J'entendis un grand éclat de rire de mademoiselle de Coulanges.

Je n'ai jamais bien su si cela pouvait s'appeler : *être mis à la porte.*

## CHAPITRE X.

### Amélioration.

Stello cessa d'appuyer sa tête sur le coussin de son canapé. Il se leva et étendit les bras vers le ciel, rougit subitement, et s'écria avec indignation :

— Eh! qui vous donnait le droit d'aller ainsi mendier pour lui? Vous en avait-il prié? N'avait-il pas souffert en silence jusqu'au moment où la Folie secoua ses grelots dans sa pauvre tête? S'il avait soutenu pendant toute sa jeunesse l'âpre dignité de son caractère; s'il avait, pendant une vingtaine d'années, singé l'aisance et la fortune par orgueil, et pour ne rien demander, vous lui aurez fait perdre en une heure toute la fierté de sa vie. C'est une mauvaise action, docteur; et je ne voudrais pas l'avoir faite pour tous les jours qui me restent encore au fond de mon sablier. Je la mets au rang des plus mauvaises (et il y en a grand nombre) que n'atteignent pas les lois, comme celle de tromper les dernières volontés d'un mourant illustre, et de vendre ou de brûler ses mémoires, quand son dernier regard les a caressés comme une partie de lui-même qui allait rester sur la terre après lui, quand son dernier souffle les a bénis et consacrés. — Vous avez trahi ce jeune homme lorsque vous avez quêté pour lui l'aumône d'un roi insouciant. — Pauvre enfant! lorsqu'il avait des lueurs de raison, lorsque ses yeux étaient fermés (selon votre expérience), il pouvait, se sentant mourir, se féliciter de la pudeur de sa pauvreté, s'enorgueillir de ce qu'il ne lais-

sait à aucun homme le droit de dire : *Il s'est abaissé;* et pendant ce temps-là vous alliez prostituer ainsi la dignité de son âme! — Voilà, en vérité, une mauvaise action!

Le Docteur noir sourit avec une parfaite tranquillité.

— Asseyez-vous, dit-il, je vous trouve déjà mieux; vous sortez un peu de la contemplation de votre maladie. Lâche habitude de bien des hommes, habitude qui double la puissance du mal. — Eh! pourquoi ne voulez-vous pas que j'aie été attaqué une fois moi-même d'une maladie bien répandue : *La manie de protéger.* Mais revenons à ma sortie de Trianon.

J'en fus tellement déconcerté, que je ne remis plus les pieds chez l'archevêque, et m'efforçai de ne plus penser au malade que j'avais trouvé dans son palais. — Je parvins en quelque minutes à chasser cette idée par la grande habitude que j'ai de dompter ma sensibilité.

— Mince victoire, dit Stello en grondant.

— Je me croyais débarrassé de ce fou lorsqu'un beau soir on me fit appeler pour monter dans un grenier, où me conduisit une vieille portière sourde...

— Que voulez-vous que je lui fasse, dis-je en entrant; c'est un homme mort.

Elle ne me répondit pas, elle me laissa avec le même homme, que je reconnus difficilement.

# CHAPITRE XI.

## Un Grabat.

Il était couché, le pauvre malade, sur un lit de sangle placé au milieu d'une chambre vide. Cette chambre était aussi toute noire, et il n'y avait pour l'éclairer qu'une chandelle placée dans un encrier, en guise de flambeau, et élevée sur une grande cheminée de pierre. Il était assis dans son lit de mort sur son matelas mince et enfoncé, les jambes chargées d'une couverture de laine en lambeaux, la tête nue, les cheveux en désordre, le corps droit, la poitrine découverte, et creusée par les convulsions douloureuses de l'agonie. Moi, je vins m'asseoir sur le lit de sangle, parce qu'il n'y avait pas de chaise; j'appuyai mes pieds sur une petite malle de cuir noir, sur laquelle je posai un verre et deux fioles d'une potion, inutile pour le sauver, mais bonne à le faire moins souffrir. Sa figure était très-noble et très-belle; il me regardait fixement, et il avait au-dessus des joues, entre le nez et les yeux, cette contraction nerveuse que nulle convulsion ne peut imiter, que nulle maladie ne donne, qui dit au médecin : Va-t'en, et qui est comme l'étendard que la mort plante sur sa conquête.— Il serrait dans l'une de ses mains sa plume, sa dernière, sa pauvre plume, bien tachée d'encre, bien pelée, et toute hérissée; dans l'autre main, une croûte bien dure de son dernier morceau de pain. Ses deux jambes se choquaient, et tremblaient de manière à faire craquer le lit mal assuré. J'écoutais avec attention le souffle embarrassé de la respiration du malade, et j'entendis le râle avec son enrouement caverneux; je reconnus la Mort à ce bruit, comme un marin expérimenté reconnaît la tempête au petit sifflement du vent qui la précède.

— Tu viendras donc toujours la même avec tous? dis-je à la Mort, assez bas pour que mes lèvres ne fissent aux oreilles du mourant qu'un bourdonnement incertain. Je te reconnais partout à ta voix creuse que tu prêtes au jeune et au vieux. Ah! comme je te connais, toi et tes terreurs qui n'en sont plus pour moi; je sens la poussière que tes ailes secouent dans l'air en approchant, j'en respire l'odeur fade; et j'en vois voler la cendre pâle, imperceptible aux yeux des autres hommes. — Te voilà bien, l'Inévitable, c'est bien toi; tu viens sauver cet homme de la douleur : prends-le dans tes bras comme un enfant, et emporte-le, sauve-le, je te le donne; sauve-le de la dévorante douleur qui nous accompagne sans cesse sur la terre, jusqu'à ce que nous nous reposions en toi, bienfaisante amie!

C'était elle, je ne me trompais pas; car le malade cessa de souffrir, et jouit tout à coup de ce divin moment de repos qui précède l'éternelle immobilité du corps; ses yeux s'agrandirent et s'étonnèrent, sa bouche se desserra et sourit; il y passa sa langue deux fois, comme pour goûter encore dans quelque coupe invisible une dernière goûte du baume de la vie, et dit de cette voix rauque des mourans qui vient des entrailles, et semble venir des pieds :

Au banquet de la vie, infortuné convive.....

— C'était Gilbert, s'écria Stello en frappant des mains.

— Ce n'était plus Gilbert, poursuivit le Docteur noir en souriant d'un seul côté de la bouche; car il ne put en dire davantage : son menton tomba sur sa poitrine, et ses deux mains broyèrent à la fois la croûte de pain et la plume du poète. Le bras droit me resta long-temps dans la main, et j'y cherchai le pouls inutilement; je pris la plume et la posai sur sa bouche : un léger souffle l'agita encore, comme si l'âme l'eût baisée en passant; ensuite rien ne bougea dans le duvet hérissé de la plume. Je présentai sous sa bouche le verre

de ma tabatière, qui ne fut pas terni par la moindre vapeur; alors je fermai les yeux du mort et je pris mon chapeau.

## CHAPITRE XII.

### Une distraction.

Voilà une horrible fin, dit Stello, relevant son front de l'oreiller qui le soutenait, et regardant le docteur avec des yeux troublés.... Où donc étaient ses parens?

— Ils labouraient leur champ, et j'en fus charmé... Près du lit de mes mourans les parens m'ont toujours importuné.

— Eh! pourquoi cela, dit Stello?...

— Quand une maladie devient un peu longue, les parens jouent le plus médiocre rôle qui se puisse voir. Pendant les huit premiers jours, sentant la mort qui vient, ils pleurent et se tordent les bras; les huit jours suivans, ils s'habituent à la mort de l'homme, calculent ses suites, et spéculent sur elle; les huit jours qui suivent, ils se disent à l'oreille: *Les veilles nous tuent, on prolonge ses souffrances, il serait plus heureux pour tout le monde que cela finît.* Et s'il reste encore quelques jours après, on me regarde de travers. Ma foi, j'aime mieux les garde-malades, elles tâtent bien à la dérobée les draps du lit, mais elles ne parlent pas.

— O noir Docteur! soupira Stello, d'une vérité toujours inexorable!...

— D'ailleurs, Gilbert avait maudit avec justice son père et sa mère, d'abord pour lui avoir donné naissance, ensuite pour lui avoir appris à lire.

— Hélas! oui, dit Stello, il a écrit ceci:

Malheur à ceux dont je suis né. . . . .

. . . . . .

Père aveugle et barbare! impitoyable mère!
Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence!
Encore si vous m'eussiez laissé votre ignorance!
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ :
Mais vous avez nourri les feux de mon génie.

— Voilà des vers raisonnables, dit le docteur.

— Mauvaises rimes, dit l'autre par habitude.

— Je veux dire qu'il avait raison de se plaindre de savoir lire, parce que du jour où il sut lire, il fut poète, et dès lors il appartint à la race toujours maudite par les puissances de la terre... Quant à moi, comme j'avais l'honneur de vous le dire, je pris mon chapeau, et j'allais sortir lorsque je trouvai à la porte les propriétaires du grabat, qui gémissaient sur la perte d'une clef... Je savais où elle était.

— Ah! quel mal vous me faites, impitoyable! n'achevez pas, dit Stello, je sais cette histoire.

— Comme il vous plaira, dit le docteur avec modestie, je ne tiens pas aux descriptions chirurgicales, et ce n'est pas en elles que je puiserai les germes de votre guérison. Je vous dirai donc simplement que je rentrai chez ce pauvre petit Gilbert; je l'ouvris. Je pris la clef dans l'œsophage, et je la rendis aux propriétaires.

Le Cte Alfred de Vigny.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

# Un Pressentiment.

C'était la femme de son oncle, c'était une tante de seize ans; et, malheureusement, il aimait son oncle comme on aime un père.

Il avait dix-sept ans, lui, et malheureusement encore il aimait sa jeune tante comme on aime une sœur chérie; car, vraiment, il y avait quelque chose de l'enfance dans leur affection; ils se cherchaient, puis se prenaient la main, se regardaient d'un long regard en souriant; et, pressant leurs mains, l'un disait à l'autre : M'aimes-tu?....

Puis, il arriva qu'ils se dirent moins souvent : Oh! oui, je t'aime. Alors leur long regard et leur sourire furent empreints de quelque chose de mélancolique.

Il se destinait à l'École Polytechnique. Souvent les yeux fixés sur son livre d'algèbre, il en tournait plusieurs feuilles; et, après, il revenait au milieu du premier feuillet, parce que là une image était venue devant ses yeux, parce que, là, une vision l'avait possédé tout entier.

Quelquefois une jeune femme s'était glissée près de lui, gracieuse et légère; elle avait écrit un mot sur l'un des cahiers épars autour de lui; puis, elle avait disparu comme une ombre : elle n'aurait pas osé troubler une étude savante, un travail si profond.

Et le jeune homme avait entendu dans son rêve un frôlement rapide, un bruit faible comme le battement d'aile d'un oiseau qui s'envole. Un souffle, une douce haleine

avaient erré autour de ses cheveux, un parfum de violette était resté dans la chambre; puis, il trouvait, fraîchement écrit sur une feuille, un mot. Ce mot, il le regardait, et le regard long-temps attaché à ce mot, il y voyait toujours une image.

Et pourtant, quand il n'était pas sous cette magique influence; quand, au milieu d'un groupe de joyeux compagnons, le charme, suspendu pour un temps, n'agissait plus, alors il était bien différent. Il fallait le voir à l'ouvrage dans des orgies de jeunesse! Comme il travaillait avec ardeur et facilité, dans ces instans où c'est à qui prodiguera cette surabondance de force et de vie qui obsède à vingt ans! Comme il travaillait bien! A lui la palme dans tout excès. Au milieu des débris de verres et de bouteilles, des tabourets renversés, des tables inondées de liqueurs écumantes, de morceaux de pipes épars, des bouts de cigarres s'éteignant avec frémissement dans tout ce qui coule à terre; au milieu de jeunes gens qui buvaient, qui fumaient, et criaient tous pêle-mêle, tous trébuchant, tournant, tombant, qu'il était beau, lui!....

Aussi, dans cette atmosphère chaude, lourde, chargée de vapeurs spiritueuses, épaissie par la fumée du tabac; au bruit des acclamations, des chants, des juremens, des verres qui se choquaient, des bouteilles qu'on débouchait ou qu'on brisait; à la lueur de chandelles à demi-cassées, des punchs à flamme bleue et pétillante, réfléchie par des yeux humides de vin, lumineux de folie et de vie; dans ce sabat, dans cette fête bizarre de toutes les ivresses, il était salué chef, roi, pape. Et il l'était pour ses œuvres et sa capacité; car, là aussi, chacun est récompensé suivant sa capacité et ses œuvres.

Son âme et ses sens brûlaient. Le repos, l'ennui l'eussent rapidement consumé, tandis qu'une vie accentuée par les excès les plus opposés lui fournissait vigueur et santé.

Il avait goût de choses aventureuses, hardies, bizarres. Bien jeune, son esprit indépendant avait fait justice de tous

les préjugés, et traité comme tels, et foulé avec dédain bien des croyances, bien des préceptes de la vie sociale, rebelle qu'il était à la séduction des souvenirs d'enfance; car il avait eu une tendre et pieuse mère. Pour lui, rien n'existait que la passion; pour lui, le plus impérieux besoin était le mouvement. Il voulait que sa vie fût comme un tourbillon qui emporte; il fallait qu'il la sentît par toutes les facultés de son âme et de ses sens, pour qu'il vécut. Le danger lui plaisait même, et c'était peut-être une volupté.

Mais voyait-il sa jeune tante, ou son image lui apparaissait-elle, alors toutes les forces de son être étaient enchaînées, hors une seule, ou plutôt toutes se concentraient dans la seule puissance d'aimer. Il ne vivait plus de sa vie tumultueuse, ou plutôt elle ressemblait à une eau noire, agitée, qui, subitement calmée par la force d'un charme, aurait soudain réfléchi purement toutes les teintes d'un beau ciel.

Cette âme, naguère indépendante, forte et battue par la débauche, sympathisait tout à coup avec les plus délicates nuances d'une âme douce, timide et tendre.

Il souriait au sourire de la jeune tante, car elle souriait encore, quoiqu'un mal fût dans son cœur. Le sourire est un attribut des anges; mais ce sourire amenait une larme. Quelquefois alors un soupir s'échappait de son sein, soupir léger, soupir triste comme un souffle de la bise entendu le soir, au milieu d'une histoire de mélancolie.

Dans ces instans il était pur comme elle.

Elle lui dit un jour : — Prions Dieu ensemble? comme aurait dit cet ange de la dernière heure, cet ange de tendresse et de pitié qui voulut vivre d'une vie humaine, souffrir pour savoir mieux consoler.

A genoux l'un à côté de l'autre, leurs mains étaient unies, et son bras passé autour d'une taille aérienne, enveloppa timidement la taille de sa jolie tante, comme le convolvulus qui a roulé avec amour sa gracieuse spirale jusqu'à la jeune rose qu'il caresse; sa cloche bleuâtre semble venir y respirer d'enivrans parfums. Leurs haleines se confondaient ainsi

que leurs regards levés aux cieux, ainsi que leur tendresse et leurs prières. Il priait, lui; il priait avec une effusion immense. L'esprit du mal eût prié, car il y a tant de puissance dans la trinité humaine que Dieu nous a faite avec la foi, l'amour et la douleur.

Ils étaient unis comme deux âmes; mais qui saura les voluptés et les douleurs de cette union?

Souvent ils prièrent ainsi; et c'était devenu pour eux, quand ils étaient ensemble, un besoin comme celui de respirer.

Un jour, dans une de ces extases d'amour et de foi, il avait cru voir un ange dans sa tante.

— Dis-moi, oh! dis-moi, n'es-tu pas mon bon ange? N'as-tu pas revêtu cette forme divine de femme et de beauté pour me conduire à l'éternelle félicité?

— Non, avait répondu une voix pure comme une vibration du crystal; non, je ne suis pas un ange. Les anges ne meurent pas, et moi je mourrai.

— Tu mourras... Oh! s'écria-t-il avec exaltation, oh! la mort est trop faible pour nous séparer. Promettons-nous que nos âmes traverseront ce qui sépare ce monde et l'autre, promettons-nous que le premier mort de nous deux reviendra près de l'autre.

Et souvent depuis ils se répétèrent, mais en riant, cette promesse.

Par un bel après-midi, dans les premiers jours d'octobre, la famille et quelques amis étaient réunis dans un salon de plain pied avec un beau jardin. C'est une charmante chose qu'un jardin près d'un salon, dans une grande ville comme Rouen.

Ce jour-là, toutes les plantes, respirant avec volupté les rayons d'un soleil d'automne, semblaient assister à une fête sans pressentir l'hiver qui s'approchait. Quelques roses des plates-bandes balançaient encore leurs têtes riantes, et projetaient des ombres mobiles dans les prismes de lumière qui pénétraient à travers le salon par les portes et les

croisées ouvertes. Les dalias s'élevaient superbes et fiers de leurs vives couleurs, au-dessus des reines-marguerites, plante laborieuse et féconde, symbole de la bonne ménagère. Les teintes des feuilles variaient du vert au jaune, et quelques-unes étaient déjà d'un rouge éclatant.

— Que la vue serait belle sur la montagne Sainte-Catherine, et qu'il serait bon d'y aller nous y promener!.,.

— Allons-y, car bientôt nous aurons la neige, le froid, et il faudra dire adieu à toutes les promenades, dit une jeune femme.

— La promenade sera charmante, répétèrent toutes les voix.

Et déjà les chapeaux de paille étaient posés sur la tête des dames, le voile rejeté de côté avec grâce, le coup-d'œil donné à la glace; et du bout de leurs légers parasols, les plus jeunes frappaient, à petits coups précipités, sur le parquet, pour hâter le départ.

Toutes les espérances furent dépassées par la perspective qu'offrait, au pied de la montagne, la ville avec son port, ses vaisseaux, les flèches aiguës de ses vieilles églises, et la campagne qui, sous la lumière dorée de ce soleil d'automne, se développait avec amour; cette campagne riche, variée, immense, emportant avec elle les sinuosités brillantes de la Seine, qui vont s'amincissant, et qui se perdent au loin en courant du côté du Hâvre, sous un horizon vaporeux, aux teintes chaudes et bleuâtres, aux lignes indécises et confuses.

La jeune tante et lui étaient gais, heureux, épanouis; ils étaient ensemble, ensemble sous un beau ciel! On n'aurait pas vu dans leurs regards le moindre nuage; et dans ce moment surtout, leur affection paraissait purement enfantine.

Ils étaient souvent séparés du groupe des promeneurs.

Lorsqu'il fallut revenir à la ville, la jeune femme se trouva fatiguée; elle était dans un commencement de grossesse. Comme elle paraissait un peu souffrir, il la prit dans ses bras, et la porta en courant avec légèreté sur le dos incliné de la montagne, jusqu'au petit plateau à mi-côte, où sont les rui-

nes de l'église Sainte-Catherine. Là, il s'assit sur une pierre blanche et polie, taillée en forme de croix : elle était tombée d'un arceau voisin. Elle y est encore; je l'ai vue comme il me l'avait dépeinte : c'est la seule pierre blanche au milieu de ces ruines. En écartant de longues touffes de chiendent qui ont poussé contre la partie qui regarde la montagne, on y aperçoit encore deux noms, une petite croix, et au-dessous le mot *ici*, gravé avec la pointe d'un couteau.

Après avoir repris haleine un moment, ils regardèrent en arrière, et virent loin d'eux les promeneurs qui revenaient lentement, comme on revient, vous savez, quand la soirée est belle, l'air pur, et que les nuages semblent de longues vagues empreintes de mille couleurs.

Ils se mirent alors à admirer les pompes du soleil couchant. La voûte du ciel au-dessus d'eux était sombre : les étoiles y brillaient déjà ; puis la teinte allait s'éclairant doucement, elle arrivait au bleu, effaçait toutes les étoiles excepté Vénus; puis se fondait dans les nuances si variées de l'occident; puis là c'était une fournaise de nuages incendiés, au milieu desquels les rayons réfractés de lumière et de feu se brisaient dans tous les sens.

La jeune tante et lui admiraient cette fin du jour, et regardaient le soleil dans ses langes de pourpre et d'or. Les ruines de Sainte-Catherine étaient en avant d'eux un peu à droite, et s'enlevaient sur le clair de l'horizon. Quelques rayons de lumière égarés jouaient le long des ogives, des pans de murs et des fûts de colonnes qui subsistent encore, ils glissaient dans les trous et les angles des sculptures en broderies dentelées, et relevaient, par des lignes brillantes, la sombre masse des ruines. Elles n'étaient pas nues et décharnées, ces ruines ; car la nature avait pris soin de les parer, comme elle sait faire de toutes ses œuvres, avec des touffes de grande ortie, d'églantine, de ronces; avec des lierres acharnés à grimper partout, des gueulesde lion, des giroflées, des œillets sauvages, et toutes les longues herbes qui pendent aux crevasses, et tremblent ou se balancent au vent.

Ces naïfs ornemens de la vie végétale imprimaient aux restes du monument une harmonie religieuse et mélancolique. Ils la comprirent tous deux, quand leurs regards vinrent se reposer sur ce premier plan du paysage.

— Comme ce lieu serait bien pour revenir... Tiens! prenons-le pour celui du rendez-vous. Tu verras, ajouta-t-elle avec un timbre de voix et un accent dont la vibration était singulière; tu verras que j'y serai fidèle.

Et alors, avec une pointe de couteau, ils gravèrent quelque chose, à la lumière crépusculaire, sur une pierre blanche taillée en forme de croix.

A quelque temps de là, elle dut faire avec son mari un voyage dans le midi de la France. Sa santé, délicate et frêle, fut pour quelque chose dans cette détermination.

Le jour des adieux fut triste, comme on pense bien. Eux, pourtant, cherchaient à être gais. Ils se répétaient que le voyage serait court; mais le visage de la jeune femme trahissait une souffrance. Ses joues, ordinairement pâles, étaient colorées comme par la fièvre; ses yeux noirs brillaient d'un feu sec. Elle lui disait ces choses par lesquelles on cherche à se consoler, à deux, d'une absence qui va commencer. Elle était déjà en voiture qu'elle lui répétait, peut-être pour la vingtième fois, et avec un sourire angélique :

— Ne sois donc pas triste; le voyage sera court, je reviendrai bientôt.

— Et, comme elle disait ces mots, il frissonna, car il crut entendre le timbre de voix et l'accent singulier avec lequel fut prononcé le rendez-vous près des ruines de la vieille église.

Il fut si frappé de cette coïncidence, qui lui parut fatale, qu'il resta là, immobile, et comme pressé par ce lourd cauchemar qui nous enveloppe quelquefois pendant le sommeil, et paralyse tout mouvement, toute force. Il resta dans cet état long-temps encore après que la voiture, entraînée au galop, eût disparu avec le long nuage de poussière qu'elle laissait après elle, et c'est à peine s'il se souvint d'avoir vu,

en la suivant machinalement des yeux, un mouchoir blanc qui s'agitait à la portière, pour dire encore : adieu, adieu.

Peu à peu, cependant, cette impression s'effaça. Le lendemain, sa raison, vaincue d'abord par une terreur superstitieuse, avait repris le dessus. De fait, il oublia cette circonstance de l'adieu, et puis il se mit à combler le vide qu'il ressentait, et ne fut sobre d'aucun des plaisirs et des excès où le poussaient la vigueur de son organisation, l'exubérance de ses forces, et l'orgueil d'exercer sur ses compagnons d'orgie l'empire de sa supériorité.

Il travailla aussi, et en peu d'heures d'étude, il faisait plus que les autres en plusieurs jours.

Ainsi le temps allait pour lui.

Il y avait déjà près de deux mois qu'il était éloigné de sa tante. Elle était bien toujours dans son cœur; son souvenir se réveillait souvent encore; il retrouvait encore ces méditations profondes, ces extases pendant lesquelles certains êtres séparés par une longue distance sont mis en rapport par de mystérieuses communications, par des magnétismes inconnus, obéissant à des élans d'amour, et confondant, malgré l'espace, des âmes qui se veulent.

Pourtant, il faut le dire, l'éloignement avait agi déjà sur lui. Il subissait moins souvent l'influence de cette affection. L'image de sa jeune tante était moins alerte qu'autrefois; elle lui apparaissait moins fréquemment. Le charme existait toujours, mais il avait perdu de sa puissance.

Ainsi va le monde, ainsi sont faits les cœurs d'homme, ainsi tendent-ils tous à calmer le temps et l'absence.

Si bien qu'il était souvent rieur et d'une gaîté peu soucieuse.

Tel il fut le 27 février 18..; je n'oublierai pas ce jour. La veille on avait reçu des voyageurs de bonnes et heureuses nouvelles, et dans la journée son humeur fut charmante.

Arriva la soirée; on causa d'eux beaucoup dans le salon de son père : on pensait au plaisir de les revoir bientôt. On les disait heureux d'échapper à l'hiver, de vivre sous un beau

ciel, d'avoir une douce température, des arbres verts et non des brouillards d'un blanc froid, de la neige, des arbres enveloppés par les cristaux du givre et dessinés par des aiguilles glacées. On disait que le printemps allait les ramener, et, comme on les aimait bien, on se réjouissait.

Mais lui ne se réjouissait pas. Il n'était pas là, avec sa famille, devant le bon feu du salon, devisant et causant de l'ange qu'il aimait.

Sa gaîté du jour avait cessé subitement. Il était allé sans rien dire à personne, et plein de tristesse, auprès des ruines de l'église Sainte-Catherine.

Il s'était appuyé contre un pan de mur que la lune éclairait d'une lumière froide et blafarde. La pierre blanche, taillée en forme de croix était à quelques pas devant lui.

Je ne sais quelle influence, quelle force, quelle raison humaine ou surnaturelle l'avait attiré. Je ne sais ce que son imagination put lui montrer pendant cette nuit; je ne sais ce qu'il vit, ce qu'il entendit, ni dans quel monde d'idées il se trouva. Jamais il ne m'en parla que d'une manière vague et inintelligible. Encore ne le fit-il que deux fois; et moi-même, je n'osai jamais lui rappeler cette nuit. — Ce que je sais, ce que j'affirme, c'est que le lendemain il dit à son père : *Elle est morte.*

Pour lui, sa douleur fut profonde, mais empreinte d'une résignation que j'avais peine à concevoir. Dès-lors, son caractère fut bien changé, car jusqu'à sa mort, arrivée sept années après cette catastrophe, qui laissa sur son front comme un signe incompréhensible, il fut d'une humeur grave, taciturne, mais toujours égale et douce.

J'ai dit catastrophe, car la jeune femme, le 27 février au soir, avait été renversée de sa voiture, et était morte quelques instans après, en mettant au jour un enfant mort comme elle.

CONSIDÉRANT.

# Revue. — Chronique.

## RÉVOLUTIONS DE LA QUINZAINE.

Nous avons eu beaucoup de petites révolutions après les grandes. L'hérédité de la pairie a été définitivement abolie; les catégories des pairs à venir ont été provisoirement adoptées. Ces catégories sont curieuses. Elles parquent les hommes en troupeaux; tous ceux qui ne sont pas dans telle ou telle barrière, ne sont bons qu'à être tondus. Cette démarcation va souvent jusqu'à la violence et au ridicule. C'est ainsi qu'elle force le savant et le poète à être de l'institut, s'ils veulent entrer à la Chambre des pairs; ce sont les limbes par lesquelles il faut passer à toute force; rien ne dispenserait le grand Corneille de s'asseoir à côté de M. Viennet; aujourd'hui Molière, rejeté par les quarante, trouverait un mur d'airain au Luxembourg. Il en est ainsi pour les fortunes : trois francs de moins dans l'impôt, et, pour vous, nul espoir du manteau chargé d'abeilles et du théâtral chapeau à plumes. Aussi c'est pitié de voir tous les échappés aux catégories se promener tranquillement dans les rues sans avoir l'air de se douter combien, depuis huit jours, ils sont devenus des parias! Insoucians citoyens qui tombent dans l'étroit filet des catégories, et qui, la veille encore, se pavanaient sur la vaste plate-forme du suffrage universel.

Cependant le jardin des Tuileries subit, lui aussi, sa transformation. Vous connaissez tous le beau jardin, c'est le chef-d'œuvre du

grand jardinier Lenôtre. Plus d'une révolution a passé par là sans déranger la symétrie de ces allées en lignes droites, le murmure élancé de ces jets-d'eau, l'harmonie de ces terrasses. Dans la première révolution, le peuple est venu ici en bonnet rouge, hurler sous les fenêtres de la reine, comme nous l'avons vu dans *Barnave*; un simple ruban, quand le peuple souverain se sépara de la cour, suffit à élever une importante barrière entre lui et le roi proscrit; depuis 93, l'empire, logé aux Tuileries, respecta le jardin de Lenôtre ; quand l'empereur eut besoin d'un jardin particulier pour le fils de son archiduchesse, pour celui qui, de roi de Rome, est devenu un duc autrichien, l'empereur se contenta pour lui et son fils d'un morceau de ce vaste jardin, de six pieds de gazon au bout de l'avenue; il fit creuser un souterrain pour que le roi de Rome pût aller là-bas sans être vu, de sorte que, plus d'une fois, le bourgeois promeneur marcha sur la tête du fils de Napoléon le Grand, parce que Napoléon avait respecté la promenade. Le grand architecte de notre époque, M. Fontaine, est moins respectueux que Bonaparte pour le jardin des Tuileries. M. Fontaine creuse des fossés devant le château, il renverse impitoyablement la terrasse de l'eau, si chère aux jeunes femmes qui rêvent et aux vieux poètes qui viennent chercher le soleil; déjà les statues reculent, le jet-d'eau se tait tout effrayé; les parterres aux belles roses baissent la tête, le noble château prend l'aspect d'une place forte. Autrefois il n'y avait de fossé que pour les cuisines; innocens fossés, dans lesquels, plus d'une fois, nous avons suivi du regard l'innocent marmiton en bonnet blanc apprêtant le festin royal. Que ne sommes nous au temps des petits vers, au temps des élégies parfumées et des stances couleur de rose! cette métamorphose du jardin des Tuileries aurait produit presque autant de vers que la Grèce en fit éclore autrefois; mais notre siècle est un siècle prosaïque qui ne s'émeut de rien, pas même d'une tulipe qu'on arrache, d'un jardin qu'on dérange, ou d'un bassin qui se tarit.

A propos de vers, il y a une anecdote assez curieuse qui peut donner une idée assez juste du goût et de la critique de nos contemporains. Un journal de province, *le Mercure* de Saint-Étienne, insère les vers d'un de ses rédacteurs, adressés à *M. de Lamartine*. Ces vers sont signés A. de L. Le *Journal des Débats*, qui les trouve passables, et qui veut être agréable à M. de Chateaubriand, insère les vers du *Mercure Ségusien*, en laissant la signature A.

de L. Les vers sont harmonieux, et tombent élégamment en stances régulières; ils ont peu de sens, à vrai dire, mais ils sont doux à l'oreille : tout Paris s'y trompe. Les journaux ministériels et autres copient ces vers dans le *Journal des Débats;* et au lieu de la signature *A. de L.*, ils mettent en toutes lettres : *Alphonse de Lamartine.* Là-dessus, grande joie pour les amis de M. de Chateaubriand. L'antipathie de M. de Chateaubriand et de M. de Lamartine a donc cessé! Voilà donc le poète qui revient inopinément au chantre des *Martyrs!* Voilà donc M. de Lamartine qui pousse M. de Chateaubriand à ne pas rester plus long-temps dans cette gothique fidélité que Béranger a désapprouvée le premier! Vous voyez d'ici les conjectures et le triomphe! Justement M. de Chateaubriand arrivait à Paris; justement il revenait de cet exil volontaire qui n'avait servi à personne, et que le volage Parisien avait déjà oublié tout-à-fait! Il était impossible de publier des vers plus à propos. Trois jours après, la chance tourne : le poète de province réclame dans son journal de province; et au lieu du beau nom de Lamartine, si couvert à juste titre de respect et de gloire, on voit apparaître le nom, très-peu estimé, d'une espèce d'aventurier, que de nombreux *emprunts*, pour ne pas nous servir d'un autre terme plus vrai, ont forcé de quitter Paris. M. Antoine de Loy remplace donc M. de Lamartine. Grande rumeur! Puis, pour comble de chagrins, voilà M. de Lamartine qui réclame à son tour; sa lettre est un modèle de méchanceté cruelle. Cela apprendra une autre fois à nos connaisseurs à mieux se connaître en poésies, et ne pas voir M. de Lamartine à chaque mélodie imitée et bâtarde; à ne pas changer en de grands noms de fort modestes initiales. Quelle bévue étrange! Deux noms compromis : M. de Lamartine et M. de Chateaubriand; deux grands noms! et tout cela parce que les journaux de Paris ont voulu être plus instruits que le *Journal des Débats!*

Or, M. de Lamartine était si loin d'adresser à M. de Chateaubriand des vers de félicitation sur son retour, que lui, de Lamartine, fatigué den'être pas nommé député, et de trouver tant d'ingratitude dans ce peuple qu'il a charmé, s'en va partir pour l'Orient, se fiant à la science et à l'éclatante lumière des déserts, pour charmer les ennuis de la politique. Seulement, avant de partir, M. de Lamartine a voulu faire sa profession de foi en prose : le poète a fait une brochure politique qui est sous presse, et qui paraîtra dans peu de jours chez le libraire Gosselin. Nous nous sommes informés

avec soin de cettre brochure : c'est, dit-on, un écrit légitimiste, un plaidoyer en faveur de la royauté détruite; c'est encore, malgré M. de Lamartine, de la poésie vaporeuse et sentimentale, un cri du cœur que l'esprit n'entend pas, une émotion de l'âme que la raison condamne, une rêverie dans l'idéal que la vérité repousse ; c'est encore une méditation poétique sur des douleurs vagues et sans fin, sur des cendres refroidies à jamais, sur un tombeau qui ne peut se rouvrir!

En même temps que paraîtra la brochure de M. de Lamartine, paraîtra aussi une brochure de M. de Châteaubriand. Cette brochure, à ce qu'on dit à l'avance, paraît plus redoutable que la première. On dit partout qu'il s'agit encore d'une violente attaque contre la maison d'Orléans, et que cet éloquent écrivain a porté toute sa force contre cette dynastie qui vient de naître, et qu'un double fossé protège aux Tuileries. Aussi, à cette nouvelle, toutes les terreurs se sont émues, toutes les têtes se sont avisées; l'inquiétude a cherché à parer ce coup qui peut être fatal; M. de Châteaubriand corrige tranquillement ses épreuves, comme s'il ne s'agissait que d'un chant interrompu des *Martyrs* ou des *Natchès!*

L'écrivain aujourd'hui, c'est le juste d'Horace assis sur les ruines du monde; il ferait un encrier du dernier morceau de marbre enlevé au dernier palais ou au dernier autel; il mettrait en poudre les plus hautes des pyramides pour jeter cette poudre sur son papier humide d'encre; il n'y a pas de loi humaine qui puisse rien contre un pareil sang-froid.

Une autre brochure de M. de Salvandy est annoncée pour la semaine prochaine. Cet écrivain, qui est jeune, passionné et mécontent, est aussi un censeur de ce qui se passe. La censure ne laissera pas que d'être cruelle, car, en fait de polémique politique, c'est une bonne et vive plume que celle de M. de Salvandy; elle va vite, elle marche droit, elle brûle, elle écrase; elle a soutenu déjà tant d'assauts! elle est sortie triomphante de tant de polémiques! De sorte que, bien compté, voilà trois écrivains de caractères différens, de positions différentes, de styles différens, le plus grand poète des temps modernes, le plus admirable de nos écrivains en prose, qui viennent, à heure fixe, le même jour et avec le même esprit mécontent, la même tristesse inquiète, parler

tous les trois des affaires politiques auxquelles ils sont étrangers pour diverses causes : le poète par défaut d'intelligence et de souvenirs dans les peuples, le pair de France par défaut de serment.

M. de Peyronnet lui-même, ce mort civil, n'a-t-il pas publié sa brochure cette semaine? Oui, une brochure de M. de Peyronnet, une brochure mécontente encore, et bien faite, mais publiée mal à propos. Est-ce raison, je vous prie, à un homme sauvé de se plaindre de ses sauveurs, à un homme tué de revenir contre un dernier arrêt? M. de Peyronnet n'a-t-il pas entendu de sa prison la grande voix du peuple qui demandait sa mort? M. de Peyronnet ne se souvient-il plus des bayonnettes protectrices de la garde nationale et de la calèche protectrice du ministre de l'intérieur, qui le rendit au donjon de Vincennes lui et les autres condamnés? Ce n'était pas le cas de faire une brochure, à notre sens; le jour était mal choisi à ce mort pour sortir de son tombeau, pour vouloir écrire une épitaphe sur sa pierre sans épitaphe; nous avons d'autres morts à déplorer; toute une nation est morte en Pologne, que nous fait la mort civile de M. de Peyronnet?

Tels sont les faits mémorables de la quinzaine. La chambre a été pâle et terne; les grands discours achevés, toutes les supériorités oratoires sont rentrées dans le repos; la parole a été livrée à M. Viennet et à toutes les doublures; on n'a plus parlé que de millions, chose peu intéressante pour des législateurs en grand; puis on a affiché à la Bourse le désarmement général, et les fonds ont haussé; la Bourse veut la paix, c'est une grande raison pour que nous n'ayons pas la guerre. La Bourse, en effet, n'est-ce pas la seule souveraine qui de nos jours ait gardé la toute-puissance, le seul monarque de ce monde dont le trône n'ait pas été ébranlé? Puissant et despotique monarque! quand celui-là sera fini, nous n'aurons plus rien à redouter, pas même la comète prochaine qui doit nous submerger.

La plus grande révolution de la quinzaine, c'est sans contredit le *Charles VII*[1] de M. Alexandre Dumas. Cette fois M. Dumas s'est

[1] M. Charles Lemesle a déjà mis en vente cette tragédie; c'est ce qui s'appelle être expéditif.

fait classique; poète à toutes unités, poète avec des passions toutes grecques, des vengeances toutes grecques, un dénouement doublement grec, car il y a poison et poignard; c'est à la fois du roman et de l'histoire. Charles VII et son amie Agnès, voilà pour l'histoire; Bérengère, comtesse de Savoisy, et le Sarrasin Yaquoub, voilà pour le roman. Yaquoub aime Bérengère; Bérengère est condamnée au divorce par son mari, le comte de Savoisy; Charles VII, roi voluptueux, quitte Agnès et va se battre; Bérengère, femme offensée, promet son amour à Yaquoub, à condition que le Sarrasin tuera Savoisy; le comte de Savoisy est tué par Yaquoub, la comtesse s'empoisonne sur le corps de son mari, le Sarrasin retourne dans ses déserts : voilà toute la pièce. Elle est double. Tout ce qui est histoire est admirable. Nous avons remarqué des choses de la plus grande beauté. Nous sommes heureux de pouvoir faire quelques citations.

Voici par exemple une très belle scène et très spirituellement écrite, entre le roi Charles VII et le comte de Savoisy :

LE ROI, se retournant vers le Comte.

A nous deux maintenant. — C'est franche félonie
D'avoir bâti si haut votre châtellenie,
Comte de Savoisy, qu'il la faille chercher,
Comme le nid d'un aigle, au faîte d'un rocher;
Si bien que votre roi, s'il veut venir lui-même
Visiter par hasard un vieil ami qu'il aime,
Obligé de gravir à pied jusqu'à ce lieu,
Risque à perdre vingt fois son âme en jurant Dieu...
Et je vous dis cela sans ajouter, mon maître,
Que si, comme Jean six, vous nous deveniez traître,
Vos murs sont de hauteur et de force, je croi,
A donner pour long-temps besogne aux gens du roi.

LE COMTE.

Notre sire a raison; mais cette citadelle,
Si forte qu'elle soit, est encor plus fidèle.

LE ROI, avec mélancolie.

Mon vieux comte, combien m'ont parlé comme toi,
Qui depuis cependant ont parjuré leur foi!

La parole de l'homme est chose bien légère,
Quand la guerre civile et la guerre étrangère,
Poussant un pauvre état vers sa destruction,
Jettent une promesse à chaque ambition.

(Il s'assied.)

LE COMTE, s'approchant de lui.

Sire, ce vieux château, depuis ses premiers maîtres,
Compte dans ces caveaux douze de mes ancêtres,
Qui, couchés aux lueurs de funèbres flambeaux,
Dans leurs linceuls de fer dorment sur leurs tombeaux...
Descendons, et cherchons à chacun la blessure
Dont l'atteinte mortelle a troué son armure;
Puis le jour de leur mort ensuite nous dira
En quels combats divers chacun d'eux expira.
Alors vous connaîtrez que tous, frappés en face,
Sont morts, chacun des miens pour un de votre race...
Et cet examen fait, sire, malheur à vous
Si vous doutez de moi, de moi, dernier de tous!
Azincourt pour le vôtre a vu mourir mon père:
En défendant vos droits je mourrai, je l'espère;
Et plus tard à son tour, faisant ce que je fis,
Mon fils, s'il m'en naît un, mourra pour votre fils.

LE ROI, se levant.

Comte de Savoisy, regardez-nous en face!...
Nous sommes comme vous le dernier d'une race:
Nos deux frères aînés, l'espoir de la maison,
Sont morts... et quelques-uns disent par le poison;
Philippe de Bourgogne et Jean six de Bretagne,
Mes beaux-frères, tous deux font contre moi campagne;
Ma mère, qui devrait m'être un puissant soutien,
Achèterait mon sang de la moitié du sien;
Chaque jour quelque grand vassal qui m'abandonne
Comme un fleuron vivant tombe de ma couronne:
Eh bien! un seul instant avons-nous hésité
A remettre nos jours à votre loyauté?...
Notre suite, il est vrai, si le cas le réclame,
Est formidable et peu nous défendre: une femme,
Deux pages, un bouffon, trois fauconniers; et si
Même dans ce moment Charles de Savoisy,

Tramant quelque complot de sa main déloyale,
Tentait de mettre à mort ma personne royale,
Certe, il aurait à craindre un combat meurtrier :
Moi, vêtu de velours et lui couvert d'acier !...

(S'appuyant sur son épaule.)

Vieux fou !...

LE COMTE.

L'État n'irait que mieux, je le présume,
Sire, si tous les deux nous changions de costume :
Ces corcelets d'acier, quoiqu'ils soient un peu lourds,
A la taille d'un roi vont mieux que du velours.

Certainement cela est noble, et beau et touchant. La vieille féodalité française est bien prise sur le fait. Et, plus tard, lorsque le roi est au bras d'Agnès, ivres d'amour tous les deux, tous les deux regardant le ciel, comme Roméo et Juliette, le vieux comte de Savoisy entre brusquement dans la chambre, voici le dialogue qui s'établit entre le roi et le vieux seigneur :

LE ROI.

Qui donc entre ici sans mon ordre?.... Mon hôte,
Est-ce vous?... Les valets en ce château font faute,
Que sans être annoncé l'on entre près du roi.

LE COMTE.

Sire, écoutez ce bruit, car il vient comme moi,

(On entend le canon.)

Sans que votre pouvoir l'intimide, vous dire,
Comme je vous ai dit, moi : « *Réveillez-vous, sire!* »

LE ROI.

N'est-ce donc pas le bruit de la foudre?

LE COMTE.

Non !

LE ROI.

Non?...

LE COMTE.

Écoutez encore !

LE ROI.

Ah !...

LE COMTE.

C'est la voix du canon !

LE ROI.

Eh bien ?...

LE COMTE.

Eh bien ! Je dis que cette voix qui parle
Doit trouver un écho dans le cœur du roi Charles ;
Que d'un profond sommeil il a dormi long-temps,
Et que, s'il veut enfin s'éveiller, il est temps !

LE ROI.

Comte !...

LE COMTE.

Je dis aussi que chaque homme qui tombe,
Avant de se coucher tout sanglant dans la tombe,
Dit, jetant un dernier regard autour de soi :
*Lorsque je meurs pour lui, mais où donc est le roi ?*
Vos aïeux nous ont fait prendre cette habitude
De voir briller leur casque où l'affaire était rude ;
Et peu de coups tombaient d'épée ou de poignard
Dont leur écu royal ne reçût bonne part...
Sire, c'est pour un peuple une dure agonie,
De penser en mourant que son roi le renie !...
Car il peut, se croyant dégagé de sa foi,
Lui prendre envie aussi de renier son roi...
Qui peut comme un faisceau, dans ces temps d'anarchie,
Rallier à l'entour de notre monarchie
Tant de puissans seigneurs l'un de l'autre jaloux,
Si ce n'est notre roi, premier seigneur de tous ?...
Chacun ne peut-il pas penser que Dieu pardonne
D'abandonner le roi quand le roi s'abandonne ?

LE ROI.

Comte, vous oubliez...

LE COMTE.

Sire, je dis encor
Que c'est mal calculer, qu'épuiser un trésor,
Dont la sueur du peuple a trempé chaque pièce,
En grelots de faucons, en joyaux de maîtresse ;

Que c'est un luxe vain qu'il vaut mieux étouffer,
Quand on n'a pas trop d'or pour acheter du fer....
Sous chacun de ses rois, si j'ai bonne mémoire,
Le vieil état français croissait en territoire;
Au patrimoine ancien que se léguaient ses rois
Ils ajoutaient encor : Philippe de Valois
Après le Dauphiné conquérait la Champagne;
Philippe-Auguste au loin rejetant la Bretagne,
Prenait la Normandie et le Maine et l'Anjou;
Avec les clefs de Tours il ouvrait le Poitou;
Par un traité Louis neuf ajoutait à la France
Le Languedoc... Vous-même aviez sur la Provence
Des droits, comme beau-fils de Louis-d'Anjou.

LE ROI.

Pardieu!
Si je m'en souviens bien à mon tour, c'est de Dieu
Que je tiens cet état de France, seigneur comte:
Ce n'est donc qu'à Dieu seul que j'en dois rendre compte;
Et, s'il me plaît d'en faire un entier abandon,
Nul ne me jugera que Dieu.

LE COMTE.

Je disais donc
Que de la France, ainsi que l'ont faite ses princes,
Il ne vous reste plus, sire, que trois provinces...
L'Anglais victorieux à grands pas envahit;
Jean six, son allié, vous leurre et vous trahit;
Philippe de Bourgogne à belles dents dévore
Vos comtés d'Armagnac, de Foix et de Bigorre....
Sire, à l'entour de vous ne les voyez-vous pas,
Pour vous envelopper, s'avancer pas à pas?
Dans un réseau vivant vos troupes enfermées
Ne peuvent soutenir le choc de trois armées:
En vain Poton, Xaintraille et Narbonne et Dunois
Frappent sans se lasser, comme dans un tournois:
Attaquant sans projets, reculant sans ensemble,
Un jour disperse ceux qu'à peine un mois rassemble;
Ils ont le bras qui frappe et le cœur qui résout,
Mais il manque le chef, âme et centre de tout...
Sire, sur votre nom ce serait une honte
Que de tarder encore à les rejoindre!...

LE ROI.

Comte,
Notre forêt d'Auxerre est-elle prise?

LE COMTE.

Non.

LE ROI.

Nous allons y chasser : prépare ton faucon....
Venez, Agnès.

Il est impossible d'écrire l'histoire de ce temps-là avec plus de précision ; cela est concis et complet comme l'abrégé chronologique du président Hainaut. Puis, pour faire contraste, avec toute cette nomenclature, arrive la belle scène toute de sentiment entre la jeune Agnès et le vieux comte de Savoisy :

LE COMTE, arrêtant Agnès.

Non, non : vous resterez, madame,
Car je veux vous parler à votre tour... O femme !
Vous êtes belle !... Oh ! oui, belle ; et de votre œil noir
Sur votre faible amant je comprends le pouvoir ;
Votre voix est d'un ange ou d'une enchanteresse,
Et je comprends encor qu'elle ordonne en maîtresse...
Eh bien ! sur mon honneur ! pour vous il vaudrait mieux
Qu'un fer rouge eût éteint votre voix et vos yeux....

AGNÈS.

Oh ! que me dites-vous !...

LE COMTE.

Car c'est à leur puissance
Que doivent les Français les malheurs de la France ;
Et Charles, l'insensé ! se soumet à leur loi
Comme à celle de Dieu !... La maîtresse d'un roi,
De la sphère élevée où son pouvoir la range,
Peut devenir d'un peuple ou le démon ou l'ange,
Vous pouviez de la France être l'ange ; mais, non :
Vous avez préféré devenir son démon !
Oui, grâce à votre amour adultère et fatale,
Aujourd'hui l'Occident a son Sardanapale !...
La faible monarchie, à ses derniers momens,
Se débat étouffée en vos embrassemens...

Eh bien! quand sous les coups que votre main lui porte,
Elle sera tombée, et qu'on la croira morte;
Que l'Anglais en viendra partager les débris.
C'est alors que partout vous poursuivront ses cris...
Vous fuirez; mais dans son agonie, un royaume
Se débat plus long-temps que ne le fait un homme...
Le feu de nos cités sera votre flambeau;
Vos pieds à chaque pas heurteront un tombeau...
Vous fuirez, vous fuirez sans que rien vous arrête,
Car vous ne saurez plus où poser votre tête!

AGNÈS.

Grâce, grâce!...

LE COMTE.

Nos fils... ce qu'il en restera,
En vous voyant passer, de ses cris vous suivra;
Les mourans, pour maudire à leur heure dernière,
Accoudés sur leurs lits, rouvriront la paupière;
A leur voix se joindra la voix de votre cœur,
Et toutes vous crîront: « Malheur à vous! malheur!...

AGNÈS, à genoux.

Monseigneur, il n'est rien qu'un repentir n'efface...
Cela ne sera pas, monseigneur... grâce! grâce!
Oh! tout n'est pas encor si bas que vous croyez,
Et la main qui blessa peut guérir!

LE COMTE.

Essayez!

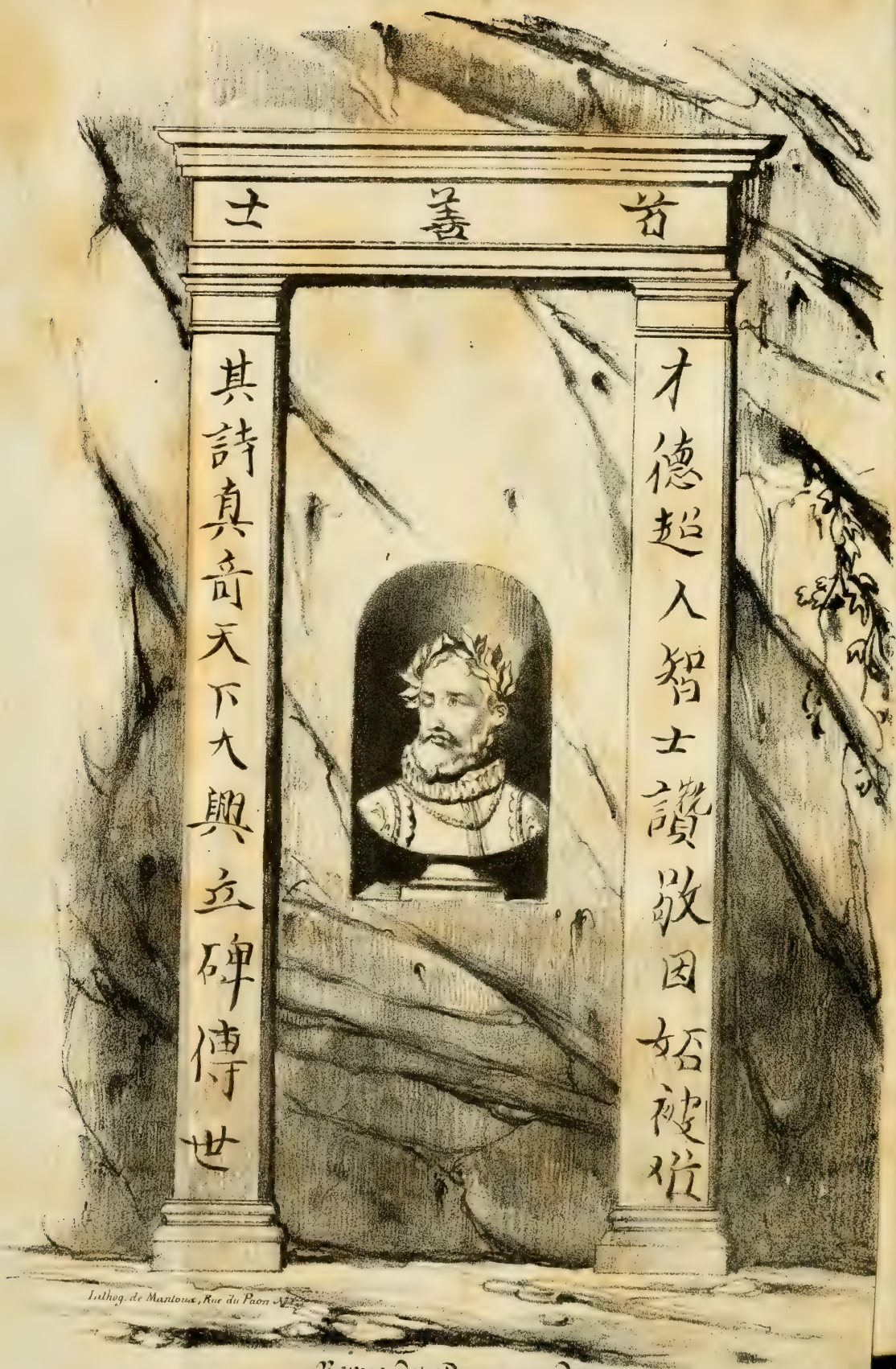
Cela est vraiment fort beau, n'est-ce pas?

Nous voudrions pouvoir citer toute la scène du quatrième acte, quand le roi se couvre d'une armure et va se battre pour venger la vieille noblesse qui vient de tomber pour lui; mais la scène est longue, et elle gagne beaucoup à être vue. Au quatrième acte finit l'histoire: la fable du drame reparaît; reviennent Yaquoub et Bérengère; Bérengère, c'est Hermione chrétienne; Yaquoub, c'est Oreste au moyen âge. Vraie ou fausse, cette jalousie transplantée dans ce drame n'est pas sans intérêt et sans charme. Yaquoub le Sarrasin, vivant librement avec des chrétiens de cette époque, est peut-être un mensonge historique; mais Yaquoub est beau, énergique et passionné, bien qu'un peu trop parleur et philosophe.

Bérengère, c'est la femme jalouse de tous les âges. L'instant où elle pousse le Sarrasin dans la chambre de son époux est horrible. Il faut toute la puissance de l'auteur pour avoir fait passer ce poison, ce poignard, ces cadavres classiquement entassés, ces flambeaux dans la nuit, tout cet attirail vulgaire, tout l'étonnement consacré de la tragédie vulgaire; or, tout cela a passé, tout cela a été applaudi. A vous dire vrai, je crois bien que le jeu terrible de M^lle George et son amour passionné, et ses larmes et ses fureurs, et toute la belle tragédie qui accompagne toujours cette grande tragédienne n'ont pas peu contribué au grand succès que vient encore d'obtenir M. Dumas. Quoi qu'il en soit, ce succès est complet et mérité.

Pour ceux qui aiment l'art et qui l'étudient dans ses moindres détails, Charles VII est un fort curieux et fort intéressant spectacle. C'est un pas rétrograde vers les vieilles règles et les vieilles formes, fait volontairement et après mûres réflexions, par un homme qui a tant à se louer des formes nouvelles et de la liberté donnée au drame. Charles VII, avec ses passions d'amour, son unité de lieu, son langage soutenu toujours, son grand vers tout-à-fait alexandrin, son coup de poignard, je veux dire ses deux coups de poignard et son flacon empoisonné; Charles VII portant le nom de M. Alexandre Dumas, l'auteur de Henri III, de Christine et d'Antony, n'est-ce pas, comme nous le disions tout à l'heure, la plus importante et la plus étonnante révolution de la première quinzaine du mois d'octobre?

*Revue des Deux-Mondes.*




Revue des Deux mondes.

# Voyages.

## M. DE RIENZI.

Nous donnons dans notre livraison de ce jour la première partie d'un voyage plein de faits, d'intérêt et de nouveauté. L'empressement des plus célèbres voyageurs de notre époque à venir à nous, et la liaison intime qui s'est établie entre la *Revue des Deux Mondes* et l'homme qui navigue ou qui chemine au loin pour tout voir, tout sentir, tout braver, pour se faire tour à tour Chinois, Turc, Russe, Arabe du désert, afin d'avoir beaucoup à raconter, beaucoup à émouvoir, beaucoup à enseigner à son retour; cette honorable collaboration, disons-nous, de tous les génies nomades, nous a donné pour rédacteur M. de Rienzi. C'est là un de ces bonheurs qui n'arrivent jamais seuls; c'est là un des résultats les plus heureux de la faveur publique; c'est là un des avantages du plan de notre Revue, si vaste et si simple à la fois, qui embrasse l'histoire du globe, sans négliger aucun des moindres détails et des plus fugitifs de la littérature contemporaine. C'est à ce plan que nous devons le rare avantage d'avoir à peu près le même jour des souvenirs de Nodier, une

nouvelle de M. Alfred de Vigny, et un voyage encore tout humide du naufrage d'un des plus infatigables voyageurs de notre époque, M. Louis-Domeny de Rienzi.

M. de Rienzi descend en ligne directe de ce hardi tribun qui fit éclater à lui tout seul le premier germe de la liberté italienne; Rienzi, roi dans Rome plus que le pape, homme de la foule que la parole fait tout puissant; passionné génie que la parole abandonne un jour, et qui meurt avec gloire; anachronisme inoui et presque incroyable dans cette ville si pieusement soumise au vasselage des souverains pontifes. Depuis Rienzi, son nom fut un beau nom à porter, non-seulement dans l'Italie, qui se souvient de ce beau nom, comme d'un nom du siècle de Léon X, mais dans toute l'Europe qui, depuis Rienzi, a été témoin de tant d'élévations aussi inouies que la sienne, de tant de chutes plus grandes encore, et qui, à force d'élévations étranges et de défaites subites, a compris que cette espèce de grandeur qui éclate parfois dans un homme, n'était pas seulement une révolte; que plus souvent c'était une révolution.

Avec ce beau nom, une ame vive, un coup-d'œil pénétrant, une passion toute italienne pour l'art et la poésie, une infatigable besoin de voir des ruines, de saisir des formes, d'étudier des mœurs nouvelles, de courir de grands dangers, M. Louis de Rienzi se mit en route de bonne heure, lui, soldat français, déjà capitaine dans l'armée de Bonaparte, et qui avait fait avec lui ces hardis et glorieux voyages à main armée devant lesquels se taisait l'Europe muette d'effroi, et dont nous revenions chargés des dépouilles opimes de la conquête, laissant après nous quelque chose de nos lois et de nos mœurs; ce qui fait qu'en résultat les peuples conquis par nous ont conservé de la conquête française un souvenir sans amertume: nous leur donnions alors le code Napoléon, comme les Russes donnent le choléra-morbus. Excellens et beaux voyages à faire, sans contredit, que ces voyages sous la conduite de l'empereur!

Cependant ce voyage à travers l'Europe ne parut pas assez

complet à M. de Rienzi. Cette étude furtive de mœurs, au milieu des royaumes conquis, lui parut trop facile; son guide impérial lui parut trop hâté, ses enjambées étaient trop grandes pour qu'il pût le suivre et se livrer en même temps au génie de l'observation, ce bienveillant génie qui sert de bâton de soutien et d'hôte au voyageur fatigué. M. de Rienzi se met donc en route tout seul. Ce fragment de nos armées, ce soldat français, renonce aux habitudes d'un soldat, il prend le manteau du voyageur : il marcha d'abord avec le savant helléniste André Ariston, mort loin de lui dans l'incendie de Constantinople, en 1820. Les deux voyageurs visitèrent d'abord les régions caspiennes et caucassiennes; ils atteignirent le sommet de ces monts-géans pour lesquels la fable n'a pas assez d'historiens, pour lesquels l'histoire n'a pas assez de poésie : ils traversèrent les hordes de Kirguises, toute l'Asie mineure, l'Abassie, la Géorgie, la Circassie, l'Arménie, la Syrie, la Palestine et Carthage; ils traversèrent tous ces pays du vieux monde en poètes, en savans, en artistes, en hommes de cœur, d'intelligence et d'épée, comme les a traversés M. de Chateaubriand. Après avoir visité Samos, patrie d'Ariston, et l'île de Crète aux cent villes, M. de Rienzi revint en France, sans son ami, sans son guide Ariston. En France il restait encore du pays à faire; l'Afrique est une ruine barbare, comme l'Italie est une ruine élégante et policée. Là et là, Italie ou Afrique, au milieu des *monsignori* italiens ou des hordes errantes, ce sont toujours des ruines. Plus loin, vous trouverez la vie sociale et politique, la vie vulgaire, la nature jeune encore, les lois qui s'étudient, l'égoïsme des villes qui se perfectionnent; passez la mer, allez en Amérique, vous trouverez tout cela; le monde change en Amérique : plus de vieux monde, plus de ruines, plus de chefs-d'œuvre, plus de grande ville qui prolonge son ombre gigantesque sur des marbres géans comme à Rome, plus d'histoire antique, plus de saint Louis qui meurt pour sa foi, plus de reine de Carthage au sommet du bûcher, plus de lieux consacrés par la poésie comme à Carthage,

plus d'Orient soumis, plus de despotisme poétique comme à Constantinople, plus rien de tout cela en Amérique. Les États-Unis, mornes, corrects, marchands, gouvernés à bon marché, industriels et positifs avant tout; Haïti, la Colombie, le Mexique, l'isthme de Panama; tout cela positif, calculateur, tout neuf, plein de révolutions neuves et de préjugés gothiques, de vertus et de vices, cherchant l'utile avant tout, ne songeant pas à l'art, destiné à n'y pas songer, ne comprenant pas qu'un homme voyage pour le voyage, pas plus qu'il ne comprend qu'un homme écrive un poème épique, poussé par la seule passion poétique. Dans des régions ainsi faites et qui veulent savoir la valeur réelle d'un homme, M. de Rienzi fut forcé d'être quelque chose. On le fit colonel de huzards au service de la Colombie et aide-de-camp du général en chef.

Le soldat de Bonaparte rédigea le traité en faveur des Parganiotes, qui voulaient établir une république au milieu de toutes ces républiques. Bonaparte a fait de singuliers élèves. Il a élevé au sein du despotisme tous les hommes qui, depuis, ont défendu ou fondé la liberté dans toute l'Europe. Nous avons vu M. de Rienzi, capitaine français, vivre dans les huttes des sauvages; jeter, en faveur des débris de Parga, les bases d'une république de plus dans cette terre de républiques; en 1821 nous le retrouvons à Rome, cette ville toute Rienzi alors, où il préparait *il buon stato*. 1821 fut une année de soulèvemens et de luttes, on y parla de la liberté bien haut, mais ce ne fut qu'un vain bruit bientôt étouffé dans cette ville sans écho pour ce grand nom de *liberté!* Liberté! c'est un mot que n'entend pas la ville artiste. La liberté moderne, c'est quelque chose qui fait peur aux temples, aux belles ruines, aux vieux trônes, au paisible Vatican, aux chefs-d'œuvre, aux statues, aux tableaux de Raphaël, aux vases Médicis, aux villas; à tous les enchantemens du ciel italien, de la terre italienne, des nuits et des jours de l'Italie. Liberté, c'est un mot qui empêche le sommeil, qui dérange l'improvisateur, qui arrête le voyageur curieux, qui trouble le prêtre

dans sa molle méditation. D'ailleurs à cette même époque la Grèce criait aussi *liberté! liberté!* la Grèce, les mains meurtries, le sein nu, haletante et pauvre. L'Europe n'avait pas encore fixé les yeux sur elle; Londres et Paris n'avaient pas encore entonné toute leur nauséabonde poésie en faveur de la pauvre Athènes; les premiers défenseurs de la Grèce s'y rendirent incognito, tout seuls, sans point d'appui derrière eux; donnant l'exemple à lord Byron, qui l'a glorieusement suivi, mais qui dormait alors à Venise, dans les bras de la Fornarina, ou sur votre sein, à vous, aimable comtesse Guccioli! Un des premiers qui vit la Grèce en armes, qui se précipita au milieu de l'insurrection grecque, fut Rienzi. Il fut d'abord colonel, puis général (stratarque), il commanda l'artillerie à Athènes en 1822; il fut un des fondateurs de cette guerre que les Français venus après trouvèrent en toute activité; il arriva le premier à ce travail dont il n'a pas touché l'obole; il supporta tous les feux du jour, il fut le second du général Goura dans la défense d'Athènes contre les Osmanlis. Aujourd'hui le capitaine français Rienzi, le colonel colombien Rienzi, le général grec Rienzi, aurait un nom tout grec, une renommée toute grecque, s'il fût venu plus tard en Grèce, quand on regardait en France ce qui se passait dans la Grèce, quand on pleurait à ses défaites, quand on battait des mains à ses triomphes, quand on portait le deuil de Byron, quand on accompagnait le colonel Fabvier jusqu'aux portes de Paris.

A Marathon, M. de Rienzi fut blessé grièvement. C'étaient là de rudes périls, de dangereux combats! Il quitta la Grèce affaibli et malade; le voyage le reprit comme une fièvre un instant suspendue. Des États-Unis, de l'Afrique, de l'Asie Mineure, de Rome, la ville toujours éternelle, de Paris, la ville plus qu'éternelle, voilà le voyageur qui traverse Smyrne, Ephèse, Chio, Naxos, les îles glissantes de l'Archipel, riantes sœurs qui se donnent la main sous ce beau ciel. Puis, de la Grèce le voilà en Égypte: alors Méhemet-Ali avait pour chefs de ses armées un général français, des lieutenans français, de vieux débris de l'empire renversé qui faisaient

la guerre encore pour vivre, sans enthousiasme, sans colère, sans patriotisme, par métier. Méhemet offrit à Rienzi une place dans son armée, il en voulait faire un chef d'état-major pour commencer. Rienzi, blessé pour la Grèce, ne voulut pas rouvrir sa blessure; il refusa Méhemet, et il se remit en route, marchant intrépidement, et renversant tous les obstacles sans passion et sans peur, comme fait une idée qui marche. Il a traversé les trois Arabies, la Nubie, la Troglodytique, l'Abyssinie, les tribus des Somalis, tout le pays en un mot dont nous entendions parler avec tant d'admiration, jeunes enfans, dans les histoires de Rollin. N'est-ce pas chose étrange qu'un descendant du tribun souverain s'en aille seul dans la Chaldée, ce berceau des miracles? De la Chaldée, le voilà dans la Perse, véritable région des *Mille et une Nuits*. L'Inde s'ouvrait devant lui, royaume sans limites; il entre dans l'Inde, et il va tant qu'il a quelque chose à voir. Il a visité le Pegou méridional. Il a parcouru la Chine, ce royaume stationnaire depuis le commencement du monde; les Philippines, Soumatra, Bali, Passir et Sourakarta, la Nouvelle-Guinée, la terre d'Arnheim, plusieurs des îles Moluques, et quelques-unes des îles Salomon dans la Polynésie. Tout cela fut pour Louis Rienzi un cercle dont la Chine était le centre. Il retourna en Chine, et sa première action fut toute poétique dans ce pays si positif. A Macao, on montre une grotte qui s'appelle la Grotte de Camoëns. La tradition raconte que le poète y composa une partie des *Lusiades*. Malheureux grand homme qu'attendent le naufrage, et après le naufrage l'hôpital, toutes les misères de la poésie réunies sur sa tête comme sur celle d'Homère! M. de Rienzi s'arrêta dans la Grotte de Camoëns. L'idée lui vint de consacrer ce lieu poétique par un monument [1] qui rappelât tous

[1] Voyez la lithographie. Voici la traduction littérale de l'inscription chinoise :

AU LETTRÉ PAR EXCELLENCE.

Les qualités de l'esprit et du cœur l'élevèrent au-dessus de la plupart des hommes : de sages lettrés l'ont loué et vénéré, mais l'envie

les souvenirs attachés au grand nom du poète. C'est ainsi qu'à Rome, M. de Chateaubriand a élevé un tombeau à Poussin, qu'il a béni avec un vers de Virgile. Quand son monument fut élevé, M. de Rienzi, se souvenant qu'on est toujours poète quand on a de l'âme, écrivit au-dessus de la grotte de Camoëns ces vers qui ne sont pas sans charme, auxquels cependant je préfère l'inscription qui vient après, et qui est pleine de naïveté.

O Patané, salut! Lieu chéri du poète,
Je n'oublirai jamais ton illustre retraite.
Ici, Camoëns, au bruit du flot retentissant,
Mêlant l'accord plaintif de son luth gémissant,
Au flambeau d'Apollon alluma son génie,
Et chanta les héros de la Lusitanie.
Du Tage à l'urne d'or loin des bords paternels,
De Bellone il cueillit les lauriers immortels.
Malheureux exilé, cet émule d'Homère
Acheta son génie au prix de sa misère;
Mais il reçut du ciel, pour calmer ses douleurs,
Et l'inspiration et l'amour des neufs sœurs.
Lusus [1] et le Chinois honorent sa mémoire.
Le temps qui détruit tout agrandira sa gloire.
Moi, qui chéris ses vers, qui pleurai ses malheurs,
Cent fois je visitai ces lieux inspirateurs,
Du phébus portugais ce Pinde vénérable,
Et dans ces bois sacrés sa grotte inviolable.
Agité plus que lui, je fuyai dans les champs,
Et le monde et mon cœur, l'envie et les tyrans.

Au grand Louis de Camoëns,
Portugais, d'origine castillane,
L'humble Louis de Rienzi,
Français, d'origine romaine.

25 août 1828.

le réduisit à la misère. Ses vers sublimes sont répandus dans le monde entier. Ce monument a été construit pour transmettre sa mémoire à la postérité.

[1] *Lusus* : les Portugais prétendent descendre de ce compagnon de Bacchus, de même qu'ils donnent à Lisbonne *Ulysse* pour fondateur. Les anciens Français ne croyaient-ils pas tirer leur origine de *Francus* fils d'Hector?

La grotte de Patané, près la jolie ville de Macao, est située dans l'enceinte d'un vaste jardin. Le travail de M. de Rienzi a donné à cette grotte une forme élégante et monumentale. Il a fait creuser une niche de plus de six pieds de haut sur cinq de large, à l'endroit même où venait s'asseoir Camoëns, rêvant à son poème *os Lusiadas*. Dans cette niche, il a placé le buste du poète. Le granit a été taillé par le ciseau, et ce monument aurait été complet, si l'étranger locataire du jardin n'eût pas été jaloux de ce Français qui venait de si loin lui donner une leçon de respect et de regrets à la mémoire du poète. En Chine, l'autre occupation de M. de Rienzi fut de classer la plus belle collection d'objets d'art et de curiosités qui se puisse imaginer. Tout ce que l'Orient, ce pays si curieux, a de curieux et de rare, statues, antiques, peintures, costumes, armes, médailles, livres, manuscrits, pierres précieuses, toute une histoire de ce monde à part, si peu étudié, si peu connu.... M. de Rienzi l'avait entassé dans un vaisseau qui partait pour l'Inde. Le travail de sa vie entière, le résultat de toutes ses recherches et d'heureuses spéculations, ses études, sa passion, sa fortune, tout était confié au navire *O Dourado*. Rienzi s'embarqua à Macao, plein d'espoir; il était riche doublement : il revenait dans sa patrie, grand propriétaire et grand artiste. Mais près de Singapora, sur cette mer de Chine où fit naufrage le grand Camoëns, le naufrage attendait Rienzi. Rienzi, comme Camoëns, sauva à la nage le sabre du guerrier et quelques vers du poète; plus heureux encore que Camoëns, s'il ne sauva pas une Lusiade, Rienzi sauva son ami, don Joachim d'eça e Castro, descendant de la malheureuse Inès.

Les journaux de l'Inde et de l'Europe ont rendu compte de ce grand naufrage; tout fut perdu, toute cette fortune, toutes les richesses du travail et de l'art; toutes ces curiosités, si pleines d'intérêt pour l'Europe savante. Ce que M. de Rienzi regretta le plus, ce fut le journal de ses voyages, l'histoire entière de sa vie nomade et savante; plus de douze volumes in-8° de recherches et de découvertes, un atlas sans prix de quatre cents cartes ou dessins originaux, sans comp-

ter les travaux de l'historien et du poète, qui délassaient le voyageur; une histoire de Rienzi le tribun, une tragédie aussi intitulée *Rienzi*, et plusieurs manuscrits, tous chers au poète; plusieurs drames inachevés, et surtout une traduction littérale en vers français et en octaves de la *Lusiade* de Camoëns.

De ce grand naufrage, on n'a retiré de la mer qu'une statue en argent d'un précieux travail, une inscription en bronze dans une langue perdue, et une boîte de fer-blanc contenant des papiers et quelques objets précieux : rien de plus.

Quand Rienzi eut tout perdu, il revint sur ses pas; il renonça pour trois ans encore à revoir sa patrie; il fût mort de chagrin d'y retourner les mains vides : pendant trois ans, il recommença sa collection, avec moins de ressources, il est vrai, mais non pas avec moins de science et d'exactitude. C'est ainsi qu'après l'immense perte qu'il avait faite, il est parvenu à réunir encore une curieuse collection d'objets d'art et de science qu'il a apportée en France. Cette collection a été visitée avec le plus grand intérêt par nos savans de Paris; elle se compose, entre autres choses, de fossiles antidéluviens, de semences et plantes médicales, de manuscrits orientaux, de médailles, antiquités, inscriptions, armes, objets d'histoire naturelle, et autres que le voyageur a donnés à différens cabinets et bibliothèques de France, et surtout de Paris.

M. de Rienzi, après son naufrage, a publié, à Singapora et à Bourbon, quelques fragmens de ses recherches hiéroglyphiques. En 1823, il avait travaillé en Égypte sur cette importante partie de l'archéologie, tandis que le docteur Young et M. Champollion jeune s'en occupaient, l'un en Angleterre, l'autre en France. Il a également publié un alphabet hiératique complet; il a prouvé que les noms égyptiens étaient écrits en hiéroglyphes phonétiques, de même que les noms étrangers, ce que niait M. Champollion jeune, dans sa lettre à M. Dacier; enfin il a découvert un système d'écriture qu'il nomme *mystolyphique*, qui sert à expliquer ce qui constituait

la science et la sagesse tant vantée des anciens Égyptiens. Ce système, que rejette M. Champollion jeune, semble être adopté par M. de Sacy, dans le *Journal des Savans*. Notre voyageur a donné l'explication de l'écriture cludiforme, de son alphabet, et de plusieurs inscriptions qu'il a découvertes dans les ruines de Babylone, Bagistana et Persépolis. Mais toutes ces choses appartiennent à la haute science; nous ne voyons en M. de Rienzi que le voyageur, nous laisserons l'orientaliste à M. de Sacy; vous verrez que pour l'intérêt, pour l'instruction, le voyageur nous suffira.

Nous allons donc profiter de notre mieux de cette vie tout entière, employée à étudier tout ce qu'un homme peut savoir. Après douze ans de voyages dans l'Orient, M. de Rienzi nous revient chargé d'expériences, de découvertes, plein de souvenirs curieux, de faits inconnus; écrivain élégant et clair, narrateur sans faste, voyageur sans exagération, historien nullement romanesque, homme de sens, homme de goût, éprouvé par bien des fortunes diverses, tour à tour Arabe, Tartare, Grec, Égyptien, Italien d'abord, Français avant tout, homme de cœur. Il faudrait de pareils hommes et de pareils courages à cette belle colonie d'Alger, qui nous a tant coûté, et qui nous échappe chaque jour, entourée qu'elle est de Cabaïles féroces et d'Arabes fanatiques; Alger qui devait nous ouvrir un si admirable chemin au commerce de l'Afrique, Alger fermé désormais aux caravanes de Nigritie et de Temboctou.

LE DIRECTEUR DE LA REVUE

# ESSAI

DE

# STATISTIQUE DE LA CHINE.

Chaang si tieu yang ro p,hlaat,
Nakpraat yàng ro p,hlang?
*Maxime siamoise en langue* T'HAI.

Si le puissant éléphant chancèle quelquefois, devons-nous être surpris qu'un homme faible tombe dans l'erreur?

L'état de la Chine a été depuis deux cents ans le sujet des recherches des Européens. Les missionnaires ont trop vanté, quelques auteurs, tels que *Sonnerat* et *Maltebrun*, ont trop dénigré cet antique pays, où tout semble tenir de l'extraordinaire, ce peuple industrieux qui est l'antipode de tous les peuples du globe.

On a attribué au climat les défauts et les qualités des descendans des anciens Sères [1] : hypothèse ressuscitée de *Charron* et de *Montesquieu*. Le climat a moins d'influence sur les hommes que leur organisation, l'éducation, la religion et le gouvernement; et comme le dit fort bien le poète chinois

[1] Je pense que la Chine est le pays des anciens *Seres* de Pline et de Ptolémée, et non la contrée des *Sinæ*, que je crois trouver sur la côte de l'empire birman.

*Lieou-Chi*, « aucun climat n'adoucit le tigre, ni ne donne du courage au lapin. »

Les travaux des Occidentaux sur la chronologie de la Chine, et surtout ceux du P. Gaubil, sont dignes, malgré quelques erreurs, d'une sérieuse attention. La description physique et géographique a été passablement traitée, et l'ouvrage de Duhade est à cet égard ce que nous possédons de mieux sur l'empire le plus riche par son sol, et le plus peuplé du monde actuel. L'histoire de la Chine, quoique traduite du chinois par l'abbé Grosier et le P. Mailla, est une assez mauvaise compilation dénuée de tout esprit de saine critique. En fait de livres chinois, il faut également se méfier de l'exagération et des mensonges dictés par la vanité nationale. Heureux quand on peut consulter des ouvrages aussi estimables que le *Chou-King*[1]. Tout ce qui concerne l'antiquité, la religion, la philosophie, les mœurs, la géologie, l'histoire naturelle et les belles méthodes employées par les Chinois dans l'agriculture et les arts industriels laisse beaucoup à désirer. Mais c'est surtout la statistique de l'empire du Kitaï[2], qui est imparfaite et semée de contradictions et de lacunes. J'oserai presque dire qu'elle est encore à faire. Mais ces erreurs n'ont rien d'étonnant; elles montrent seulement l'état d'imperfection où se trouve encore la géographie générale.

Les rédacteurs de l'ambassade en Chine de lord Amhert, MM. de Schlegel et Balbi, et l'érudit Maltebrun à qui j'ai envoyé plusieurs fois les descriptions des parties de l'orient que je visitai, ont publié à ce sujet des recherches infiniment utiles, mais quelquefois dépourvues d'authenticité.

Le roi des voyageurs (M. de Humboldt), les doctes MM. Morrison et Klaproth, le véridique observateur

[1] L'imprimerie de la *Revue* n'ayant pas de caractères chinois ni orientaux, j'ai essayé d'en donner la valeur en caractères romains.

[2] Ancien nom de la Chine, lorsqu'elle fut visitée au treizième siècle par le célèbre Marco-Polo, si long-temps calomnié et si digne de l'estime et de la reconnaissance de l'Europe.

M. Timkoffski et notre savant sinologue M. Abel de Rémusat, avec qui j'ai eu l'avantage de correspondre pendant un assez long séjour en Chine, me paraissent s'être le plus rapprochés de la vérité; leurs travaux m'ont été utiles. Un grand nombre de renseignemens m'ont été communiqués par plusieurs hanistes, bonzes et mandarins, par M. l'évêque de Péking, les pères Gonçalès et Rafaele, M. le docteur Morrisson, M. Davis, mon honorable ami M. le colonel de Figueiredo (procureur du sénat de Macao auprès du gouvernement chinois), M. de Miranda-Lima, et plusieurs autorités de Kanton, Emoï, Macao et autres lieux.

J'ai comparé leurs renseignemens avec les dénombremens de la Chine de 1790 et de 1818, le *Si-Iou-kian-Ouen-Lou*, description des pays occidentaux (ouvrage rare et estimé), la grande géographie des Mandchous, le *Dai-Sin-i-Toun-dschi,* géographie chinoise; le *Taï-Thsing y toung,* contenant des tableaux statistiques curieux; la Gazette de Péking, quoique souvent mensongère, et les gazettes provinciales; le *Tai-thsin hoei tian*, code administratif des *Tai t'hsin* (la dynastie mandchoue), édition de 1794; le *Tai-t'hsing-tchoung-tchon-pi-lon*, état général du service militaire (manuscrit en 2 vol.); le *Tai t'hsing-chin-thiouan-Chou*, liste complète de tous les employés civils de la maison de *Tai-t'hsing* (4 vol. in-8o); l'almanach impérial chinois; le *Tsin Chin,* revue trimestrielle, publiée par ordre du gouvernement; un ouvrage sur les revenus et les dépenses de l'empire par *Ouang-Kouei-ching*, composé en 1823, et republié avec des corrections pendant ma résidence en Chine; le *Jy-pen-kou-kioun-thou*, cartes du royaume et districts du *Jypen* ou Japon, contenant à la marge une notice manuscrite raisonnée sur les forces et le commerce de la Chine, comparés avec ceux du Japon; le trop fameux Atlas statistique de *Tchou-Szou-pen;* le *Yaou-tien,* livre obscur, mais curieux, suivi d'un commentaire chinois (il y est principalement question de la Chine dans les premiers temps, et des empereurs *Yaou* et *Chou*); le *Sing-Li* ou principes éternels, ouvrage écrit au quatorzième

siècle par un certain nombre de savans, sous le patronage de l'empereur *Young-Lo*, en 30 vol. in-8°; le *You king* (les 5 livres, ouvrage classique et sacré); le *Ghang-Djian-Youl*, description du pays de neige ou *Thou-Bet* (le Thibet), manuscrit suivi d'une description abrégée de la Chine, et de l'explication, en langue mandchoue, des six syllabes mystiques *om*, *ma-ni*, *pad*, *mé*, *houm*, en usage chez les Thoubetains, et chez tous les peuples de race mongolique [1], etc. Plusieurs lettrés ont bien voulu m'applanir les difficultés qui s'opposaient à l'intelligence de ces ouvrages.

Malgré tous les soins que j'ai pris pour rester dans le cercle de la vérité et de l'exactitude, je ne me flatte pas d'y avoir entièrement réussi, car il est difficile de compléter et de rectifier les résultats statistiques chinois, d'autant plus que certaines classes ne sont pas comprises dans les recensemens. Mes calculs sont fort éloignés du *Tai t'hsin hoei-tian*, ouvrage orné d'une préface par l'empereur *Kienlong*, en 1793. Plusieurs lettrés m'ont assuré qu'il était fort inexact et fort exagéré. Et pourquoi pas? L'orgueil national des Russes n'a-t-il pas placé sur leurs cartes de prétendues villes dont il n'existe que le poteau qui en porte le nom? L'ouvrage le plus digne d'estime est le *Tai t'hsin y toung*. Je l'ai comparé avec mes autres documens, et mes calculs se rapprochent assez des siens, sauf l'article des colonies chinoises, qui n'a pas encore été traité, même en Chine.

[1] Les Chinois me paraissent appartenir à la race mongolique, ou jaune, mêlée, et à une variété des races hindoue et malaye, qui ne sont peut-être elles-même qu'un mélange de la race éthiopienne avec la race blanche, ou scythique. J'ai vu ces deux races bien distinctes et séparées dans plusieurs îles de l'Océanie, où s'est opéré ce mélange. Dans mon opinion, les Chinois n'ont pas conservé de leurs ancêtres les Mongols ce caractère belliqueux qui les distinguait; mais ils ont acquis l'industrie et le commerce, que les Mongols n'avaient pas, et ont trop scrupuleusement gardé leur amour de l'étiquette, des puériles civilités, des ornemens minutieux et des formes bizarres. Je crois que les Chinois ressemblent aussi beaucoup aux anciens Égyptiens par leur caractère et leurs institutions.

Ce faible essai, tout imparfait qu'il est, a été fait en conscience. Depuis mon naufrage, j'ai pu, en attendant à Singapora le résultat des travaux des plongeurs de Bintang, me procurer de nouveau, grâce à mes amis de Chine, plusieurs des documens authentiques les plus estimés qui avaient été engloutis par les flots. Les lecteurs français accueilleront, je l'espère, avec indulgence, l'humble tribut d'un naufragé et d'un compatriote.

L'empire chinois, y compris tous les états tributaires, tels que le Thoubet propre et le Boutan, le petit Thoubet, la petite Boukharie ou Tourkestan oriental, l'Oïgourie, la Kalmoukie ou Mongolie [1] occidentale, la Dzoungarie (grande tribu kalmouke), la Daourie, le pays des Mongoux, la Mandchourie, la Mongolie avec son grand *Chamo*, ou désert de Kobi, et ses oasis, le Tangout ou le pays des Eleuths de Kôkenoor (les Kalmouks orientaux), la presqu'île de Corée et la grande île Segallien ou Tchoka, et celles de Formose (*Taï-Ouan*) et de Hay-nan (qu'on devrait appeler *Haï-Lam*, contrée occidentale), a pour limites au nord la

[1] Il faut bien se garder de confondre ces quatre nations principales de l'Asie centrale avec les Tâtars, peuple originaire du Tourkestan, et qui étaient vraisemblablement les anciens Scythes asiatiques d'Hérodote et de Strabon. Ils sont aujourd'hui disséminés dans la Krimée, la Tâtarie dite indépendante, la Perse, les régions caucasiennes et la Sibirie. Malgré l'opinion du savant M. Étienne Quatremère, ils diffèrent autant, par leurs langues et leur conformation, des Mandchoux, des Oïgours, des Kalmouks et des Mongols, que les Hindous diffèrent des Malais.

Voyez, à ce sujet, les fragmens du premier voyage que fit l'auteur en Orient, accompagné de M. André Ariston. Ce voyage comprend l'Asie mineure, la Palestine, l'Arménie, les régions caspiennes, caucasiennes, etc. Ces fragmens sont imprimés dans le *Mercure de France*, 1819.

Cependant, pour se faire entendre des gens du monde, nous devons avertir que, dans l'absurde dénomination de Tâtarie chinoise, on ne doit du moins comprendre que la Mongolie, la Mandchourie, la Kalmoukie et la petite Boukharie.

Sibirie, à l'ouest la grande horde des Kirguis ou Tâtars septentrionaux, et la grande Boukharie ou Tâtarie méridionale, que les Européens nomment Tâtarie indépendante; au sud les états de *Ranjet-Singh* et l'Hindoustan, l'empire Birman, le royaume de *Layn-sayn-chan* (que nous appelons *Laos*), et l'empire d'An-Nam, la mer de Chine, la mer orientale, la mer Jaune (*Hoan-haï*), et la mer du Japon.

Tout l'empire chinois-uni a quatorze cents lieues françaises de longueur, en comptant depuis Kâchgar à l'ouest jusqu'au cap Lesseps à l'est, et sept cent soixante lieues en largeur, depuis la pointe la plus septentrionale des monts Daba au nord, jusqu'à *Loui-Tcheou,* ville maritime de la province de Kouang-toung au sud. Ses côtes maritimes ont une étendue de plus de mille lieues.

La surface géométrique de tout l'empire peut-être estimée par approximation à six cent soixante-quatorze mille lieues carrées, à peu près le dixième de la terre habitable. Il est par conséquent plus grand que l'ancien empire romain sous Trajan, plus grand que l'empire d'Alexandre, plus grand que l'Europe entière. Il n'a été surpassé en étendue que par les empires fondés par le Mongol *Djenghis-Kan* et le Tâtar *Timour-Lenk,* et aujourd'hui par le gigantesque empire russe qui lui est bien inférieur en richesses, en industrie et en population, mais qui semble déjà le menacer, ainsi que le reste du monde.

Quant à la Chine propre, que les Chinois appellent *Tchon-Kou* (centre de la terre), elle s'étend du 21° au 41° lat. N. et du 95° au 120° long. E.

Elle n'est circonscrite que par des limites irrégulières. Au nord, elle est séparée des Mongols par la célèbre grande muraille de quatre cent cinquante-six lieues de longueur; à l'ouest, elle a le *Thou'et* et quelques frontières politiques qui retiennent difficilement les Eleuths de Kôkenoor [1], les

[1] On les nomme ainsi parce qu'ils habitent près du lac *Kôkenoor* (lac bleu).

Sifans et les Kalmouks; au midi par l'Océan, et à l'est par l'Océan et par la barrière des Pieux qui la sépare de la Corée. Sa figure géographique est presque semblable à un cercle.

Comme il n'existe, même en Chine, de documens à peu près certains que sur la Chine propre, cet essai ne sortira pas des limites que nous venons de tracer.

La Chine propre offre une étendue de 195,209 lieues carrées, et de près de 1,400,960,800 arpens.

Le nom de Chine vient de *Thsin*. Il fut donné à l'empire de *Kitaï* [1] (le Katai) par la dynastie des *Thsin*, qui commença de régner deux cent cinquante-six ans avant J.-C. Ce nom a prévalu depuis que les Portugais l'ont transmis à l'Europe, après l'avoir reçu de leurs pilotes malais, qui connaissaient la Chine trois siècles avant l'ère chrétienne. En effet, à cette époque, *Tsin-Che-Houang-Ti*, leur premier monarque suprême, soumit le midi de l'empire, le *Tun-King* [2] et la Cochinchine [3]. Les Malais n'ayant pas le *ts* aspiré, le remplacent par le *ch*, et en ajoutant la terminaison *a*, au lieu de *Tsin* ils prononcent *China*. Nous avons changé l'*a* en *e* muet, suivant notre coutume. Les anciens Hindous convertirent *Tsin* également en *China*, parce que l'alphabet *Devanagari* et ses dérivés n'ont pas la consonne aspirée *ts*. Plus tard, on voit ce pays nommé *Maha China* dans les livres en langue sanskrite, *Maha-Chin* par les Persans, et *sin* par les Arabes qui n'ont pas

[1] Ce mot de Kitaï fut donné à la Chine par les *Kitans*, tribu mongole-tungouse, qui gouvernait alors ce pays. Nous remarquerons que *Cosmas Indopleustes*, dont nous parlerons dans les fragmens de notre voyage en Abyssinie, nomme la Chine *Tzinitza* (voyez sa *Cosmographie chrétienne* dans Montfaucon). Cosmas voyageait dans l'Inde au sixième siècle de l'ère chrétienne.

[2] Ce mot signifie en chinois la cour du midi. Les naturels l'appellent *Aï-Nam*.

[3] Les Portugais ont donné le nom de Cochinchine à cette partie de l'empire d'An-nam, d'après les Japonais, qui l'appellent *Cotchin-Djina*, le pays à l'ouest de la Chine. Les naturels le nomment *Ki-nam*.

la lettre *ch* de la Chine. Les Mandchous nomment les Chinois *Tsing-Jin*, hommes de *Tsing*, ou sujets de la dynastie *Tsing*. Ils désignent quelquefois la Chine sous le nom de *Abkai-Fejezghi, ce qui est sous le ciel*, ou par amplification, le *monde*, ainsi que le faisaient les Romains de leur empire. Les Chinois donnent encore à leur pays le nom de *Choung-Yâng*, que le docte M. Klaproth traduit le *vaste plateau du milieu*. Il me semble que ces mots signifient : le véritable centre d'un lieu, et que dans ce sens on doit traduire le *centre de la terre*, de même qu'on doit entendre par les mots *chung-kouó*, qu'ils appliquent aussi à leur empire, la *nation du milieu* (dans le sens physique et non moral). J'ai cent fois entendu des Chinois lettrés se servir de ces deux expressions, et plusieurs d'entre eux qui ont voyagé aux Philippines et aux Moluques, m'ont donné en portugais, en espagnol, en anglais ou en malai [1], la traduction que je viens d'employer.

La nation chinoise est divisée en quatre classes : les lettrés, les laboureurs, les artisans et les marchands. On voit que les professions sont placées suivant leur utilité et l'estime dont elles jouissent. Ces classes n'ont aucun rapport avec l'abominable division de castes usitées chez les bons, mais faibles et malheureux Hindous.

On ne connaît point de noblesse héréditaire. Chacun est le fils de ses œuvres; un Chinois, distingué par ses talens ou par ses vertus, annoblit ses ancêtres, et cette marche rétrograde nous paraît plus raisonnable que l'hérédité.

Les lettrés de première classe remplissent les premières charges, et forment en quelque sorte la noblesse viagère du pays : chacun avec du zèle peut aspirer à cet honneur.

Le monarque et les princes de la famille impériale jouissent seuls de l'hérédité, sauf les descendans du grand légis-

[1] Ce sont les quatre langues étrangères avec lesquelles un grand nombre de Chinois de *Kouang*, de *Youn-Nan*, *Foukien* et *Kouang-Toung*, sont le plus familiarisés.

lateur, du sublime moraliste *Konfoutze* [1], à qui l'on a élevé des temples.

La couronne est héréditaire dans la ligne masculine, mais on ne suit pas toujours l'ordre de primogéniture.

Le pouvoir suprême est exercé par l'empereur, qui prend le titre de souverain seigneur et de fils du ciel.

Le principe du gouvernement est le despotisme asiatique, caché sous les formes patriarcales, et mitigé par l'influence des maximes de leur *ching sing* (sage) [2], par des lois généralement justes, par le droit de représentation donné à certains magistrats, et par l'obligation où est le monarque de choisir les hommes en place, d'après des règles invariables et dans le corps des lettrés. Mais le fouet, le bambou et les licteurs précèdent toujours le souverain, ainsi que ses agens. Sa personne est adorée au moins à l'égal du *thian* (le ciel), et ce père du peuple fait mettre à mort les malheureux qui, se trouvant sur son passage, ne se précipitent pas aussitôt la face contre terre, en tournant le dos à ce *demi-dieu*.

La religion de l'empereur régnant est celle du Dalaï-Lama, qui vit sous sa protection. Elle est suivie par un grand nombre de Mandchous. Le peuple est livré au panthéïsme; ses dieux sont aussi nombreux que les sables du fleuve Hang. (*Hang-Ho-Cha-Sou*, comme disent les adorateurs de Fo.) Les lettrés sont adonnés à une espèce de spinosisme. Ils m'ont paru croire à la matière et à l'âme du monde, ou aux deux principes mâle et femelle, ainsi que Pythagore, les Égyptiens et la plupart des peuples de l'antiquité, et non pas à un Dieu créateur, quoique quelques écrivains chinois attribuent à Li, et d'autres à Taou, l'éternité et la spiritualité, et en fassent une espèce de *Logos*. Ils n'ont pas même la satisfaction de croire à un dieu rémunérateur et punisseur. Ils adorent, ou plutôt ils honorent seulement l'Esprit

[1] Confucius. Ce grand homme me paraît néanmoins avoir trop ménagé les superstitions de son temps, et s'être trop plié au despotisme.

[2] Épithète que les Chinois donnent à *Konfoutze*.

du ciel[1]. C'est par analogie qu'ils appellent leur *Hoan* (l'empereur) *Thian-Tseou,* ou le fils du ciel. On compte plusieurs sectes, entre autres celle de *Lao-Kioun* (Chine), qui ressemble un peu à la doctrine d'Épicure.

Le gouvernement se compose de six conseils souverains, ou ministères. Les ministres, de même que les mandarins, sont soumis, quoique absolus, aux mêmes châtimens que le dernier *couli* (porte-faix).

Le système de police est fort remarquable, et mérite d'être étudié.

Les peines n'ont aucune proportion avec les délits. Le code pénal chinois est le code le plus sanguinaire qui existe dans un état civilisé; mais, en général, l'exécution de la loi est fort douce, comparativement à son texte.

La rébellion d'un Chinois entraîne le châtiment de toute sa famille.

Le divorce s'y fait avec la plus grande facilité. Les causes du divorce sont toutes censées provenir des femmes.

Un mari peut demander le divorce contre sa femme :

1° Pour stérilité;

2° Pour adultère;

3° Pour médisance;

4° Pour vol;

5° Pour jalousie;

6° Si elle a la maladie de la lèpre;

7° Si elle refuse de servir son beau-père ou sa belle-mère.

La loi n'accorde pas à la femme le droit de demander le divorce contre son mari; mais elle peut demander la séparation de corps pour sévices et mauvais traitemens.

Le commerce de province à province est beaucoup plus

[1] En effet, quoique les mots *Chang-Ti* signifient le régisseur suprême, il paraît, par l'emploi qu'en font les auteurs des quatre livres, que *Chang-Ti* et *Tien* (le ciel) ne sont qu'une même divinité suprême.

considérable que celui de l'extérieur, qui n'est pas en proportion avec la grandeur et la richesse du pays. L'exportation du thé est de 50 millions de francs pour les Anglais seulement, et l'importation de l'opium, de 45 millions de fr.

Quant aux antiquités chinoises, toutes respectables qu'elles sont, il faut en bannir les observations astronomiques, qu'on voudrait faire remonter au-delà de 1100 avant Jésus-Christ, ainsi que les fables de Fo-hi et de Hang-ti, qui sont abandonnées par plusieurs lettrés, doués du véritable esprit philosophique.

Nulle part peut-être, pas même en Angleterre, on ne trouve autant de patriotisme et d'amour du travail que chez les Chinois : ce sont là leurs plus grandes vertus. On peut leur reprocher le libertinage, un trop grand amour du gain, le mensonge et la lâcheté.

Mais je doute qu'on doive les blâmer de nous fermer l'intérieur de leur empire. C'est à l'ambition et aux intrigues des jésuites que nous devons cette mesure rigoureuse ; je dirai plus : quel bien retirent-ils de leur commerce avec les Européens ? Nous les abrutissons, nous les empoisonnons avec cette drogue (l'opium) d'autant plus redoutable, qu'il est dangereux d'en abandonner l'usage une fois qu'on l'a contracté. Il est vrai qu'en revanche ils nous énervent avec le thé (*chá.*)

J'ai vu rarement des Chinois qui ne sachent pas lire et écrire : ils l'emportent à cet égard sur les Français, les Anglais et même les Allemands, et pourtant ils n'ont pas, comme les ignorans en France, cette impertinence et ce ton léger, moqueur et tranchant qui ne doutent de rien. On sait que la langue chinoise était primitivement hiéroglyphique, et qu'elle est aujourd'hui monosyllabique. Ses caractères idéographiques lui donnent plusieurs avantages sur les autres langues. Il a fallu un peuple d'une ouïe aussi fine que les Chinois pour former une langue composée de trois cent trente syllabes, partagées en une multitude de mots auxquels six accens donnent autant d'acceptions différentes, et dont

les nuances sont si délicates, qu'elles ne peuvent être saisies que par ceux qui ont vécu en Chine.

Leur littérature est fort riche en poésie, et surtout en romans et en nouvelles.

Leur musique est inférieure à celle des Arabes, des Persans et des Hindous; et c'est le seul peuple que j'aie vu qui ne danse pas.

L'agriculture est très-honorée des Chinois, et fait leur principale richesse. Rien n'est plus curieux que leurs jardins, et les moyens qu'ils emploient pour enter divers fruits à noyaux sur des arbres à pepins, et *vice versâ*.

Ils connaissaient l'imprimerie en planches gravées, la poudre à canon, les bombes, les feux d'artifice, les télégraphes, les puits salins et les puits à feu, la boussole (*ting-nan-ching*), l'art dramatique, etc., bien long-temps avant les Européens. Rien n'égale l'élégance de leurs *sanpans* (bateaux), la solidité de leurs porcelaines, la beauté de leurs laques, de leurs ponts et de leurs canaux.

Il ne manque peut-être aux Chinois, pour être le premier des peuples, que d'avoir formé des colonies protectrices de l'excédant de leur population, d'avoir favorisé la liberté de la pensée et la liberté d'innover : alors ils n'auraient pas été soumis par les Mandchous; ils auraient perfectionné leurs arts, qui sont restés stationnaires, et ils seraient plus heureux. Mais ce sentiment sacré de la liberté existe aussi dans leur âme. La société secrète de la *Triade* et celle du *Nénuphar* reconnaissent un chef chinois que la police mandchoue n'a pu encore découvrir; ces sociétés ont pour but de secouer le joug des barbares, et de prouver combien la haine de la domination étrangère est invétérée dans le cœur des patriotes chinois. La révolte du Tâtar *Chang-ki-ouih* les seconde; malgré les échecs qu'il a éprouvés, cette guerre n'est pas terminée; si les insurgés du *Cashgar* sont vaincus, les sociétés secrètes ont dans *Chaou-You-Long* un chef fort, brave, patient et habile; et, avec de l'union et le temps, les Chinois pourront secouer l'autorité des chaînes et du bambou.

## NOUVELLE DIVISION DE LA CHINE.

*Provinces du nord.*

| | Habitans ou bouches, suivant l'expression chinoise. |
|---|---|
| Pe-Tchi-Li. . . . . | 3,402,000 |
| Chan-Si. . . . . | 1,920,142 |
| Chen-Si. . . . . | 582,000 |
| Chan-Toung. . . . . | 24,841,504 |
| Kan-Sou. . . . . | 840,000 |

*Provinces du centre.*

| | | |
|---|---|---|
| Kiang-Sou. | Ces deux provinces formaient jadis la province de Kiang-Nang. | 28,853,198 |
| An-Hoeï. | | 1,148.023 |
| Ho-Nan. . . . . | | 2,614,000 |
| Kiang-Si. . . . . | | 6,127,425 |
| Sse-Tchhouan. . . . . | | 7,813,000 |
| Tche-Kiang. . . . . | | 18,975,000 |
| Hou-Nan. | Ces deux provinces formaient l'ancien Hou-Kouang. | 10,000,000 |
| Hou-Pe. | | 24,132,408 |
| Fou-Kian. . . . . | | 2,312,000 |

*Provinces du midi.*

| | |
|---|---|
| Koueï-Tcheou. . . . . | 2,018,109 |
| Youn-Nan. . . . . | 3,209,000 |
| Kouang-Si . . . . . | 3,081,000 |
| Kouang-Toung. . . . . | 3,604,000 |
| TOTAL. . . . . | 145,456,809 |

| | |
|---|---|
| Il faut ajouter à ce nombre les habitans qui vivent sur l'eau (hommes, femmes et enfans.) | 2,418,237 |

| | hommes. |
|---|---|
| Infanterie régulière. . . . . | 300,108 |
| Infanterie irrégulière. . . . . | 400,000 |
| Cavalerie régulière. . . . . | 227,000 |
| Cavalerie irrégulière. . . . . | 273,000 |
| Artillerie (elle est détestable). . . . . | 17,000 |
| A la suite de l'armée régulière. . . . . | 30,000 |
| Officiers réguliers de toutes armes. . . . . | 6,892 |
| Officiers de troupes irrégulières. . . . . | 5,201 |
| Marine. . . . . | 32,440 |
| Les neuf classes de mandarins et employés subalternes. . . . . | 102,379 |
| Total. . . . . | 3,812,257 |
| Total du premier tableau. | 145,456,809 |
| Grand total. . . . . | 149,269,066 |

Outre cela, il faut compter encore près de dix millions de Chinois expatriés à Liou-Kieou, à Formose, dans la Corée, au Japon, en Tâtarie, au Thoubet, au Tourkestan et en Arménie; à Maurice, à Sainte-Hélène et au cap de Bonne-Espérance; au Brésil et à la Guiane française; dans l'Indoustan et le Bengale; dans les royaumes de Siam, d'An-Nam, et dans l'empire birman; à Malacca et dans la péninsule de ce nom; à Poulo-Pinang, Singapora, Soumâtra, Bintang, Banca, Lingin et Lingan; dans les îles de Java et de Sounda; à Célèbes et aux îles Moluques; dans l'archipel de Jolo, à Bornéo et aux Philippines; dans la Nouvelle-Guinée, à Ouaigiou, et jusque dans les îles de la mer du Sud. On en voit même quelques-uns dans quelques capitales d'Europe, telles que Pétersbourg, Londres, Lisbonne, Rome et Paris. On recherche les Chinois dans tout l'orient, car ils sont les courtiers et les meilleurs cultivateurs et ouvriers de ces vastes et nombreuses régions.

Quoique dispersés dans les cinq parties du monde, un

bon nombre de ces émigrans retourne en Chine, après avoir fait fortune ailleurs, malgré les lois qui prohibent l'expatriation, et qui doivent punir les expatriés à leur rentrée sur le sol natal. Mais la plus grande partie d'entre eux se sont formés en populations stables dans les pays de l'Orient déjà cités, après s'y être mariés avec les filles des naturels.

En joignant les dix millions de Chinois établis dans l'étranger, ou y trafiquant pendant une partie de leur vie, aux 149,269,066 qui forment la population de la Chine, la population entière de la race chinoise (non compris les états qui lui sont soumis), forme un total général de près de 160,000,000, nombre qui n'est inférieur que de 18,000,000 à la population entière de l'Europe, et qui surpasse de 90,000,000 la population entière de tout l'empire russe.

Pour ne rien livrer au hasard, nous n'avons pas voulu donner la statistique des pays soumis à la Chine, mais nous pouvons tracer un tableau passablement exact de leur population, d'après l'almanach impérial, différens édits impériaux sur la Mandchourie, les états tributaires, etc., savoir :

| | Habitans ou bouches. |
|---|---|
| Pour la Korée (anciennement Kao-Li, aujourd'hui Tchao-Sien). . . . . | 8,463,000 |
| Pour le Thoubet et le Boutan. . . . . | 6,800,000 |
| Pour la Mandchourie, la Mongolie, la Kalmoukie, la petite Boukarie, le petit Thoubet, la Dzoungarie, la grande île Tchoka, et les autres pays tributaires. . . . . | 9,000,000 |
| TOTAL. . . . | 24,263,000 |
| Ce qui, joint au total de la Chine propre, de | 149,269,066 |
| Et au total pour les colonies de. . . . . | 10,000,000 |
| Donne à tout l'empire chinois un total général de. . . . . | 184,000,000 |

C'est-à-dire 134,000,000 de plus que tout l'empire russe et presque le quart du globe entier.

Voici le relevé de la population des villes que nous avons le plus d'intérêt à connaître :

| | Habitans ou bouches. |
|---|---|
| Péking [1], capitale de l'empire, compte. . . | 1,700,000 |
| Nanking. . . . . | 514,000 |
| Hang-Tcheou . . . . . | 700,200 |
| Oou-Tchang. . . . . , . . . . . | 580,000 |
| King-Tchin. . . . . | 500,000 |
| Fok-Han. . . . . | 320,000 |
| Nang-Tchang. . . . . | 300,000 |
| Sou-Tcheou-Fou. . . . . | 214,017 |

Cette dernière ville, qui n'a pas encore été décrite avec exactitude, est située sur le grand canal impérial, qui a un cours de six cents lieues, porte des ponts de la plus belle construction, et est souvent bordé de quais en pierre et de villages charmans. *Sou-Tcheou* est le Paris de la Chine; c'est lui qui est l'arbitre du bon goût, du beau langage, des modes et des théâtres ; là sont les femmes les plus jolies et les plus aimables; là se réunissent les meilleurs comédiens et les jongleurs les plus adroits ; là les hommes les plus riches viennent se fixer pour y vivre en sybarites : aussi le proverbe chinois dit : Le paradis est dans les cieux, *Sou-Tcheou-Fou* est sur la terre.

*Ngao-Men* (Macao) compte 32,268 habitans, dont 20,000 Chinois (un certain nombre de ceux-ci vit dans des *sanpans* ou bâteaux sur la rade), 10,000 Portugais, Européens, ou fils d'Européens et de Chinoises, et le reste Malais, Manilois, Cafres, Timoriens, Hindous, Parsis, etc.

*Koang-Tcheou-Fou* (Kanton), aujourd'hui la ville la plus commerçante et la plus riche de la Chine, est la seconde de

[1] C'est l'ancien *Kambalouk* que Marco-Polo me paraît avoir italianisé dans le nom de *Gamulecco*.

l'empire en population, car elle possède 845,729 habitans, contenus dans les villes chinoise et mandchoue, et dans la jolie île d'Ho-nan (située sur le beau fleuve Ta, et où les négocians tiennent leurs femmes dans des harems élégans), et 128,000 individus à qui il n'est pas permis d'habiter la terre, et qu'on oblige de vivre sur la rivière, répartis dans 43,021 sanpans.

Il est utile de savoir que le plus ancien dénombrement de l'empire, que j'ai trouvé dans un manuscrit complet du *Moadjem-Al-Boldan*, ou alphabet des contrées (espèce de dictionnaire géographique arabe de *Chéhâb-éddyn-abou-abdallah-yakout* [1], en 12 grands volumes in-folio), et le *Sang-Houng-Pen-ki*, recueil manuscrit des traditions chinoises, (deux des objets les plus précieux que j'aie perdus dans mon naufrage), que ce dénombrement, dis-je, qui eut lieu au commencement de l'ère chrétienne, ne donne à la Chine que 60,000,000 d'habitans. Fait remarquable! Ainsi, quand l'Europe possède aujourd'hui une population moindre que celle de l'Europe romaine, celle de la Chine [2] s'est accrue de près de deux tiers dans un même laps de temps.

On voit donc que les calculs du père Lecomte, qui portaient la population de Kanton à 1,500,000 habitans, de Sonnerat à 75,000, et de Maltebrun à 250,000, et que ceux de l'estimable almanach de Gotha, qui élèvent la population de Nanking à 2,000,000 et celle de la Chine à 257,000,000, sont aussi erronés que les calculs de lord Macartney et du mandarin Choou-Ta-Zing, qui donnent 3,000,000 d'âmes à Péking, et 333,000,000 à l'empire céleste (*Tien-Chaou*, nom que les Chinois donnent à à leur pays).

[1] Cet estimable écrivain vivait, si je m'en souviens, au douzième siècle de l'ère chrétienne. Il est probable qu'il a eu connaissance de ce dénombrement par le voyage des Arabes qui visitèrent le *Kita* (la Chine) au neuvième siècle, comme nous l'apprenons par le voyage que *Ouahab* et *Abousaïd* firent par mer à *Canton*, vraisemblablement le *Canfou* du Vénitien Marco-Polo.

[2] On compte généralement en Chine de huit à dix personnes par famille; neuf en est le nombre moyen.

## BUDGET DE LA CHINE.

### *Perception.*

La contribution ou tribut se perçoit en argent et en grains ou riz; la taxe d'argent en *taëls*, pièce qui équivaut généralement à 8 francs. Une partie considérable du revenu en riz et en blés est déposée dans les greniers publics, et on en garde toujours en réserve 30,000,000 de seïs, c'est-à-dire 2,550,000,000 de nos livres; la mesure du seï équivalant à 185 livres pesans.

Cette quantité de grains et de riz est destinée à la nourriture des troupes et aux besoins du peuple en cas de disette.

On peut l'estimer de la manière suivante :

| | |
|---|---|
| Grains. . . . | 25,481,164 seïs. |
| Riz . . . . . | 5,115,625 seïs. |
| | 30,596,789 seïs de grains ou riz. |
| Ou . . . . . | 5,658,804,805 livres poids. |

Ce qui équivaut à la somme de 41,112,331 taëls, ou 128,898,648 francs.

Les terres paient 5 fr. 30 cent. par *moou* (le moou vaut un septième d'arpent).

Les autres impôts sont levés sur le sel, les charbons, etc.

Voici de quelle manière se prélèvent les taxes et les droits par provinces.

## RECETTES.

### *Province de Pe-Tchi-Li.*

| | |
|---|---|
| Les taxes prélevées à *Tchan-Tien-Fou* s'élèvent à . . . . . | 154,173 taëls. |
| Les taxes prélevées par le trésorier . . . | 2,334,475 |
| Les droits sur les charbons . . . . . | 32,420 |
| *Id.* sur le sel. . . . . | 473,949 |
| Autres droits . . . . . | 119,753 |

### *Province de Chan-Si.*

| | |
|---|---|
| Taxes . . . . . | 2,990,675 taëls. |
| Droits sur le sel. . . . . | 507,028 |
| Autres droits. . . . . | 42,019 |

### *Province de Chen-Si.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 1,658,709 taëls. |
| Droits [1]. . . . . | 40,623 |

### *Province de Chan-Toung.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 3,376,165 taëls |
| Droits sur le sel. . . . . | 120,720 |
| Droits prélevés à Tsing-Choou-Kouan. . | 29,680 |
| Taxes payées en grains. . . . . | 353,963 seïs. |

### *Province de Kan-Sou.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 280,652 taëls. |
| Droits. . . . . | 39,450 |
| Taxes payées en grains et en riz. . . . . | 218,550 |

[1] Dans cette estimation n'est pas comprise celle des droits prélevés à Tung-Kouan, ceux-ci n'étant pas bien connus.

*Province de Kiang-Sou.*

| | |
|---|---|
| Les taxes prélevées à Kiang-Sou montent à. . . . . | 3,116,826 taels. |
| Les droits sur le sel à Kiang-Sou. . . . | 93,240 |
| Autres droits prélevés à Kiang-Sou. . . | 46,916 |

*Province de An-Hoeï.*

| | |
|---|---|
| Taxes prélevées à An-King-Sou. . . . . | 1,718,824 |
| Les droits sur le sel à An-Hoeï. . . . . | 38,584 |
| Les droits prélevés sur les melons et autres légumes à An-Hoeï. . . . . | 7,660 |
| | 227,286 |
| Autres droits. . . . . | 557,722 |

*Province de Ho-Nan.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 3,164,758 taëls. |
| Droits. . . . . | 12,650 |
| Taxes payées en grains. . . . . | 221,342 seïs. |
| Taxes payées en grains à Kiang-Sou et à An-Hoeï. . . . . | 431,273 |

*Province de Kiang-Si.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 1,878,682 taëls. |
| Droits sur le sel. . . . . | 5,150 |
| Autres droits. . . . . | 224,821 |
| Taxes payées en grains. . . . . | 795,063 seïs. |

*Province de Sse-Tchhouan.*

| | |
|---|---|
| Taxes [1]. . . . . | 631,094 taëls. |
| Droits. . . . . | 20,529 |

[1] On ne comprend point dans cette estimation les droits prélevés sur le sel à Ta-loung-yen.

*Province de Tche-Kiang.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 2,914,489 taëls. |
| Droits prélevés sur le sel, etc. . . . . | 501,044 |
| Autres droits. . . . . | 191,840 |
| Taxes payées en grains et en riz. . . . . | 678,320 seïs. |

*Province de Hou-Nan.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 882,745 taëls. |
| Droits prélevés par les troupes. . . . . | 20,350 |
| Droits des postes. . . . . | 13,880 |
| Autres droits. . . . . | 30,530 |
| Taxes payées en riz. . . . . | 96,214 seïs |

*Province de Hou-Pe.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 1,074,489 taëls. |
| Droits prélevés par les troupes. . . . . | 32,640 |
| Droits sur les postes. . . . . | 18,140 |
| Autres droits. . . . . | 68,425 |
| Taxes payées en grains. . . . . | 96,934 seï. |

*Province de Fou-Kian.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 1,974,489 taëls. |
| Droits sur le sel. . . . . | 85,470 |
| Autres droits. . . . . | 98,399 |

*Province de Kouei-Tcheou.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 102,628 taëls. |
| Droit sur le sel. . . . . | 6,230 |
| Autres droits. . . . . | 13,690 |

*Province de Youn-Nan.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 416,399 taëls. |

| | |
|---|---|
| Droits. . . . . | 34,256 |
| Taxes payées en grains. . . . . | 227,626 seïs. |

*Province de Kouang-Si.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 416,399 taëls. |
| Taxes prélevées sur les brevets des bureaux de prêts, etc. . . . . | 25,880 |
| Droits sur le sel. . . . . | 47,150 |

*Province de Kouang-Toung.*

| | |
|---|---|
| Taxes. . . . . | 1,264,304 taëls. |
| Taxes prélevées sur les brevets des bureaux de prêts. . . . . | 5,990 |
| Droits prelevés à Kanton. . . . . | 43,750 |
| Droits prélevés à Tchaou-Tchou . . . . | 53,670 |
| Droits sur le sel. . . . . | 47,510 |

Le total général des taxes et des droits en argent s'élève à 33,288,276 taëls ou 266,616,448 francs; celui des taxes payées en grains monte à 4,230,959 seïs ou 782,707,255 livres poids.

Plus, 30,596,789 seïs de grains et riz versés dans les greniers publics, ce qui donne 5,658,804,805 livres : total général 34,827,748 seïs ou 6,441,512,060 livres poids de grains et riz, ce qui fait au taux ordinaire du riz, un total de 74,400,607 taëls ou 595,204,856 francs.

## DÉPENSES ANNUELLES

### POUR LE DÉPARTEMENT CIVIL.

Province de Pe-Tchi-Li : elle possède dix villes *fou* (c'est-à-dire de département ou de première classe), vingt-cinq villes *tcheou* (c'est-à-dire d'arrondissement ou de deuxième classe), et cent vingt-quatre districts ou *hian* (villes de troisième classe.)

Le nombre des officiers civils, y compris les mandarins et officiers civils de toutes classes et employés subalternes, est de huit cent soixante-neuf, et leur solde s'élève à . . . . . 281,148 taëls.

Province de Chan-Si : on y remarque neuf villes *fou*, seize villes *tcheou* (deuxième classe), et quatre-vingt-sept districts ou *hian*. Le nombre des officiers civils s'y élève à cinq cent douze, et leur solde à. . . . . 296,270

Province de Chen-Si : elle possède sept villes *fou*, dix villes *tcheou*, et soixante-treize districts *hian*; le nombre des officiers civils y est de quatre cent huit, et leur solde monte à. . . . . 144,100 taëls.

Province de Chan-Toung : elle possède dix villes *fou*, onze villes *tcheou*, et quatre-vingt-treize districts *hian*; le nombre des officiers civils y est de six cent soixante-quinze [1]; leur solde se monte à. . . . . 293,162

Province de Kan-Sou : on y voit neuf villes *fou*, treize villes *tcheou*, et quinze districts *hian*; le nombre des officiers civils

*A reporter*. . . . . 1,014,680 taëls.

[1] Le nombre des officiers civils chargés du temple de Konfoutze (Confucius) est de soixante-cinq.

*Report*. . . . . 1,014,680 taels.

y est de trois cent trois, et leur solde monte à. . . . . 138,500

Province de Kiang-Sou : on y voit huit villes *fou*, trois villes *tcheou*, et cinquante-trois districts *hian;* le nombre des officiers civils s'y élève à neuf cent cinquante-neuf, et leur solde monte à. . . . . 314,590

Province de An-Hoaï : elle possède huit villes *fou*, huit villes *tcheou*, et cinquante districts *hian;* le nombre des officiers civils est de trois cent soixante-dix-huit, et leur solde s'élève à. . . . . 124,000

Province de Ho-Nan : elle a neuf villes *fou*, dix villes *tcheou*, et quatre-vingt-dix-sept districts *hian;* cinq cent soixante-dix-huit officiers civils, dont la solde monte à 260,970

Province de Kiang-Si : elle a treize villes *fou*, deux villes *tcheou*, et soixante-quinze districts *hian;* trois cent soixante-quinze officiers civils, et leur solde monte à. . . 190,840

Province de Sse-Tchhouan : elle possède douze villes *fou*, treize villes *tcheou*, et cent douze districts *hian;* le nombre des officiers civils y est de cinq cent soixante-sept, et leur solde monte à. . . . . 217,230

Province de Tche-Kiang : on y voit onze villes *fou*, une ville *tcheou*, et soixante-seize districts *hian;* les officiers y sont au nombre de cinq cent cinquante-six, et leur solde s'élève à. . . . . 181,850

Province de Hou-Nan : on y voit neuf villes *fou*, sept villes *tcheou*, et soixante-quatre districts *hian;* les officiers civils y

*A reporter*. . . . . 2,442,660 taels.

*Report*. . . . . 2,442,660 taëls.

sont au nombre de quatre cent trente-huit, et leur solde s'élève à. . . . . 154,500

Province de Hou-Pe; elle a dix villes *fou*, sept villes *tcheou* et soixaute districts *hian;* le nombre des officiers s'y élève à quatre cent soixante-trois, et leur solde à. 172,896

Province de Fou-Kian; elle possède dix villes *fou*, deux villes *tcheou* et soixante-deux districts *hian;* le nombre des officiers civils est de quatre cent soixante-onze, dont la solde monte à . 159,640

Province de Kouei-Tcheou, on y voit quatorze villes *fou*, trente-quatre villes *tcheou*, et trente-quatre districts *hian;* les officiers civils y sont au nombre de deux cent vingt-neuf, et leur solde s'élève à. . 117,060

Province de Youn-Nan; elle possède quatorze villes *fou*, trente-deux villes *tcheou*, et quarante-sept districts *hian;* le nombre des officiers civils y est de trois cent quatre-vingt-neuf, et leur solde monte à. . . . . 204,821

Province de Kouang-Si; elle a onze villes *fou*, dix-sept villes *tcheou*, et quarante-sept districts *hian;* le nombre des officiers civils y est de quatre cent trente, et leur solde monte à. . . . . 165,186

Province de Kouang-Toung; on y remarque neuf villes *fou*, dix villes *tcheou*, et soixante-huit districts *hian;* le nombre des officiers civils y est de six cent vingt-deux, leur solde s'élève à. . . . . 198,140

Total des dépenses du service civil. . . 3,614,903 taëls.
Ou. . . . . 28,917,624 fr.

Le nombre des villes est de seize cent cinquante-neuf, et non de deux mille ainsi que le disent MM. de Guignes et Pinkerton. Sur ce nombre, il y a deux cent quatorze grandes villes du premier ordre. Je n'ai compté que dix-huit provinces, ou plutôt gouvernemens, quoique sir Georges Staunton et autres doctes sinologues, en comptent trois de plus, savoir : Ching-King (Moukden), Hing-King (Yenden), et He-Loung-Kiang, qui n'appartiennent pas à la Chine propre. Quelques provinces sont plus riches, plus peuplées, plus étendues que plusieurs puissans royaumes d'Europe.

## DÉPENSES ANNUELLES

### POUR LE DÉPARTEMENT MILITAIRE.

| Provinces. | Nombre de troupes régulières et irrégulières, y compris les officiers et mandarins militaires. | Solde [1]. |
|---|---|---|
| King-Sse, la capitale ou la ville impériale. | 26,150 | 434,272 taëls. |
| Pe-Tchi-Li. . . . . | 151,000 | 2,470,807 |
| Chen-Si. . . . . | 104,000 | 1,759,677 |
| Chan-Si. . . . . | 53,000 | 875,600 |
| Chan-Toung. . . . . | 35,000 | 582,814 |
| Kan-Sou. . . . . | 123,000 | 2,040,995 |
| Kiang-Sou } ancien<br>An-Hoeï } Kiang-Nang | 132,000 | 2,182,707 |
| *A reporter*. . . . | 624,150 | 10,346,872 taëls. |

[1] La paie des troupes se fait de la manière suivante : Un soldat d'infanterie reçoit huit francs par mois, et trois mesures de riz; un soldat de cavalerie reçoit seize francs et six mesures de riz, outre le fourrage et les différens objets que les habitans doivent lui fournir.

| | | |
|---|---|---|
| *Report* . . . | 624,150 | 10,346,872 taëls. |
| Ho-Nan. . . . . | 24,051 | 395,613 |
| Kiang-Si . . . . . | 39,000 | 641,339 |
| Ssetchhouan. . . . . | 85,000 | 1,402,162 |
| Tche-Kiang. . . . . | 56,000 | 967,402 |
| Hou-Nan { ancien | 51,000 | 844,990 |
| Hou-Pa { Hou-Kouang | 37,000 | 621,254 |
| Fou-Kian. . . . . | 76,000 | 1,228,006 |
| Koueï-Tcheou. . . . . | 70,000 | 1,161,103 |
| Youn-Nan. . . . . | 53,000 | 892,678 |
| Kouang-Si. . . . . | 42,000 | 728,268 |
| Kouang-Toung . . . . | 99,000 | 1,582,654 |
| TOTAUX. . . . . | 1,256,201 | 20,812,341 taëls. |
| | Ou | 166,498,728 francs. |

Je n'ai pas compris les dépenses de la marine, qui sont incertaines.

Les résultats précédens donnent, comme on voit, 33,288,276 taëls, ou 266,306,208 francs.

| | |
|---|---|
| Total des recettes annuelles des taxes de tous genres, non compris la valeur des grains réservés. | 33,288,276 taëls. |
| Ou. . . | 266,306,208 francs. |
| Dépenses civiles et militaires. . . . | 24,427,544 taëls. |
| Réparations annuelles de la rivière Jaune (Hoan-Ho). . . . . | 2,000,000 |
| Réparations annuelles des jardins Yueu-Ming et Djih-Hou. . . . . | 1,000,000 |
| Total des dépenses. . . . . | 27,427,544 taëls. |
| Ou. . . | 219,420,352 francs. |
| Balance. Reste. . . . . | 5,860,732 taëls. |
| Ou. . . | 44,885,856 francs. |

Cet excédant est absorbé par le traitement des ministres d'état, par les dépenses affectées au collége de *Han-lin*, qui est composé de 282 officiers, et enfin, par les dépenses du palais. Mais, en comprenant les taxes et les grains déposés dans les greniers publics des différentes provinces, on peut calculer que les ressources de la Chine qui s'élèvent à 74,400,607 *taëls* ou 595,204,856 francs, joints aux 266,306,208 francs des autres recettes annuelles, sont de 861,511,064 francs.

Les impôts prélevés sur les étrangers à *Kouan-Tcheou-Fou* (Kanton) *Ngao-Men* (*Macao*), *Ning-po*, ou Emoï [1], Formose ou *Taï-Ouan*, rendent encore des sommes considérables (ceux de Kanton sont de 6 millions). Il faut encore ajouter la vente des charges publiques, et la recette des douanes aux frontières et à l'extérieur; plus, les revenus perçus sur les états tributaires. Il faut encore ajouter 50 millions de francs des tributs prelevés sur la soie, les étoffes de différentes matières et quelques autres produits.

Les revenus des domaines du grand empereur, le monopole du *Jin-Chen* (Ginseng), les confiscations, les présens et différens petits détails ne sont pas compris dans le total général.

Nous aurions pu donner un aperçu de ces différens revenus, ainsi que de la population des 1659 villes de la Chine, d'après la deuxième édition de l'ouvrage de *Ouang-Kouoï-Ching*, qui a paru à Kanton et à Macao durant notre séjour en Chine; mais nous avons de puissantes raisons de croire que cette partie de son ouvrage est beaucoup moins exacte que celle qui traite des finances. Ainsi, nous pensons que la somme entière des revenus de tout l'empire s'élève à près

[1] Les Européens ne sont plus reçus qu'à Canton, Ouampou, Linting et Macao. Les navires espagnols ou européens, sous pavillon espagnol et avec une licence de Manille, le sont encore à Emoï, port de la province de Fo-Kien, situé vis-à-vis la grande île Formose, et d'où partent les navires qui commercent au Japon.

de 1,000,000,000 de francs (somme qui approche du budget ordinaire de la France); que ces revenus surpassent de beaucoup la dépense, et que l'avidité des hommes en place, qui sont d'ailleurs mal payés, en distrait une bonne partie; mais il y a encore loin de là aux 79,600,000 *liang* ou *taëls* derevenu annuel, que M. Martucci donne à la Chine. Cette somme équivaudrait à environ 5 milliards de francs.

Le dernier dénombrement des chrétiens en Chine n'est pas sans intérêt pour nous. On y compte 64,327 chrétiens, qui ont 40 prêtres chinois et 14 européens, 36 écoles de garçons, et 58 de filles, un petit séminaire au collége de Saint-Joseph à Macao, plus l'école tenue par le vénérable abbé Lamiot dans cette ville. C'est lui qui a envoyé à Paris, en 1829, quatre jeunes Chinois pour y faire leurs études ecclésiastiques. Il existe, en outre, à Poulo-pinang, un collége chinois tenu par des ecclésiastiques français, et dans le midi de la Chine, deux évêques [1], un français et un italien, si toutefois ils n'ont pas payé de leur tête leur zèle évangélique. Les Anglais ont un collége anglo-chinois à Malacca, où l'on élève de jeunes Chinois dans la religion calviniste. Cet établissement compte parmi ses fondateurs deux sinologues d'un mérite distingué, M. le docteur Milne et surtout M. le docteur Morrison, auteur du grand Dictionnaire chinois et anglais. Il nous paraît difficile de croire que la religion chrétienne fasse plus de prosélytes en Chine que chez les Hindous et chez les Malais. Les pompes du culte catholique plaisent davantage à ces peuples que l'austérité des cultes protestans; mais les Orientaux n'estiment pas plus nos prêtres célibataires que les bonzes ou les prêtres de Boudha, également voués au célibat, et ils ne renonceront jamais volontairement à la polygamie.

LOUIS-DOMENY DE RIENZI.

[1] M. Perocheau, évêque de Maxoula : j'ai oublié le nom de l'Italien.

LE

# Mont Saint-Bernard [1].

(1826.)

Une foule de voyageurs ont fait le tour de l'Europe sans rassembler autant de sensations diverses que deux jours de ma vie m'en ont procuré. La puissance des impressions résulte surtout de la variété des objets, de la succession d'effets opposés que leur rapprochement rend extraordinaires. On peut parcourir une partie de la circonférence de la terre dans des circonstances données, et avec une habile combinaison de précautions, sans s'imaginer qu'on change de climat. Il est mille fois plus piquant de se précipiter de minute en minute dans tous les accidens d'une autre nature, d'un autre univers. C'est ce qui arrive au voyageur des montagnes.

Nous partîmes de Martigny le 19 août, à cinq heures du matin. A peine a-t-on quitté la grande vallée du Rhône, qu'on s'élève par une route très-large et très-bien faite, que dominent des rochers frappés de larges feuillets de Mica, comme d'une décoration spéculaire préparée pour les fêtes

[1] *Voyez* la dernière livraison.

publiques, au premier degré du Mont-Géant. Le hameau de la Valette y conserve quelques fourneaux construits autrefois, et dès long-temps abandonnés, pour l'exploitation du cuivre et du plomb. Le premier monument qu'offre le mont Saint-Bernard, est celui d'une cupidité trompée dans ses espérances, au milieu de tous les trésors qui pouvaient les flatter; le dernier est celui d'une charité invariable dans ses sacrifices, au milieu de toutes les épreuves et de tous les obstacles qui devaient rebuter son courage. Il y a plus d'une demi-lieue de hauteur en ligne perpendiculaire entre les derniers efforts de l'industrie et les derniers triomphes de l'humanité.

Une demi-lieue plus loin que la Valette, on trouve les dernières vignes, et en faisant quelques pas de plus, les derniers noyers. Rien de plus imposant, de plus triste, et cependant de plus doux, que les aspects de la Drance, qui coule profondément dans son lit étroit sous une double et superbe tenture latérale de mélèzes, de pins, de bouleaux. Ce tableau qu'Appelle consacra à Neptune, et qu'il suspendit aux rivages de la mer, n'était qu'un tableau. Ici, c'est la nature dans toute sa grandeur, dans toute sa sublimité, la végétation près de finir et plus belle qu'elle n'a jamais été nulle part, car il est du caractère des choses essentiellement belles de s'embellir encore de l'approche du moment qui nous les ravit. Voyez les fleuves à leur embouchure, le soleil à son couchant, et l'homme de bien à sa mort.

Le village de Saint-Branchier est remarquable par l'inclinaison immense d'une montagne qui se penche sur lui, et dont l'œil effrayé attend la chûte. Je frémis de penser qu'au moment où j'écris, elle doit être tombée, si je ne me suis pas trompé sur son horrible déclivité; la montagne opposée, contre le pied de laquelle Saint-Branchier est appliqué comme une découpure, est dominé par un petit ermitage qui a l'air d'être placé en vigie au-dessus du village pour le préserver de ce péril assidu, éternel, et je ne serais pas étonné qu'un peintre inspiré des temps intermédiaires eût repré-

senté le saint solitaire, agenouillé devant sa demeure presque inaccessible, et soutenant d'une main que Dieu a investie de sa puissance, le rocher qui menace toujours sans crouler jamais.

La première partie de la route de Saint-Branchier à Orsière est pénible. C'est une de ces voies droites et ardues qui étonnent moins dans les Alpes que leurs sentiers gracieux et leurs riantes vallées. Orsière, dont les amateurs d'origines verbales ne seront pas embarrassés d'expliquer le nom, est un petit bourg que recommande l'antiquité de sa jolie église romane. Presque toutes celles qui parent le mont Saint-Bernard de leurs flèches élancées ont le même caractère. Il est évident que la fondation de Saint-Bernard de Menthon ne tarda pas à rallier autour d'elle de petites colonies chrétiennes qui remplacèrent peu à peu les établissemens du paganisme, dont la montagne présente encore des vestiges. De quelque siècle, de quelque pays, de quelque religion qu'il fût, l'homme n'a pu se soustraire à l'idée du Dieu tout-puissant, dans ces régions aériennes qui appartiennent plus au ciel qu'à la terre.

Avant d'arriver à Liddes, après avoir côtoyé long-temps de hauts rochers calcaires à plans verticaux et brillans, d'un aspect très-bizarre, on distingue au fond de la vallée, sur le bord du torrent dont on occupe alors la droite, un village que ses habitans n'ont pu parvenir à cacher tout-à-fait dans cet abîme. On connaît même son nom : il s'appelle Drance, comme les eaux qui arrosent ses tristes rivages, et qui ont probablement déterminé la station de bateliers, de pêcheurs et de bûcherons, qui reposent dans ce domaine des inondations et des avalanches, sur la foi de la Providence et de saint Bernard.

Liddes est le gîte ordinaire des voyageurs. Les chars ne vont pas plus loin. L'auberge y est excellente, comme la plupart des auberges de la Suisse, et je devrais une mention nominale aux honnêtes gens qui en font les honneurs avec une bienveillance toute patriarcale, si ma mémoire était

aussi fidèle au souvenir des noms qu'à celui des procédés. L'état qu'ils exercent est une spéculation en tout pays; mais sur les montagnes et dans les déserts, il acquiert quelque chose de religieux. Les sollicitudes de l'hospitalité sont des bienfaits qu'on n'acquitte pas avec la carte. J'ai trouvé ces soins délicats, ces attentions affectueuses, qui sont mieux que de la politesse, qui sont presque de l'amitié, à tous les points limitrophes de la civilisation où les orages de ma vie m'ont poussé, et je ne vis nulle part avec plus de charme par le souvenir, que dans la hutte du Morlaque, la baraque enfumée du Calédonien, ou le chalet pastoral des Alpes helvétiques.

Liddes ne manque pas de l'*album* obligé où la vanité aime à consigner des noms et des titres qu'elle prend pour des faits importans, des dates qu'elle prend pour des époques, des phrases qu'elle prend pour des pensées, habitude qui n'était que niaise, et dont la police méticuleuse et tracassière de la Sainte-Alliance a fait une obligation dérisoire. Liddes a vu les Alpes revomir sur la France ces légions de héros transfuges qui venaient d'essayer de l'autre côté des monarchies républicaines ou des républiques impériales. Un sentiment spontané, qui m'intéresse à la cause de tous les proscrits, me faisait chercher avec impatience dans ce livre, au moins une fois monumental, l'expression de leur désespoir ou de leur résignation. Hélas! qu'elles sont à plaindre ces républiques si solennellement promises, si ardemment désirées par les nouvelles générations, si l'avenir ne leur réserve pas d'autres Aratus et d'autres Philopœmens! Rien de plus cruel pour un cœur qui n'a pas renoncé à toutes les illusions, et qui ne demande qu'à compatir avec tendresse à des erreurs, à des fautes généreuses; rien de plus fait pour tirer l'âme de ses derniers songes, et pour lier les ailes à ses dernières espérances, que de trouver là, au lieu de l'expression fière et touchante d'une noble infortune, le sceau d'une rage brutale et d'un cynisme grossier. Il y a quelque chose de plus déplorable que le malheur dans l'homme dont le malheur

n'a pas agrandi l'âme. En se montrant sans dignité dans les revers, il prouve trop qu'il aurait été sans vertu dans la prospérité; et s'il influe jamais sur l'éducation politique d'un peuple libre, ce sera comme l'ilote ivre qu'on faisait voir aux enfans de Sparte pour les détourner d'un vice par son exemple. Liberté, belle et sainte liberté, que vous êtes heureuse en ennemis, mais que vous êtes malheureuse en défenseurs, et combien je vous haïrais si je ne vous adorais pas!

Pendant que je rêvais tout cela, je suis arrivé au hameau d'Alève, où l'on aperçoit, pour la première fois, un appareil d'économie rurale qui fait naître des idées fort tristes. Ce sont de grands étendoirs ou des claies verticales sur lesquelles on expose les plantes de fèves pour les sécher, et leur faire acquérir une maturité que la froide température du sol qui les a nourries leur permettrait rarement d'atteindre. Ces efforts de l'homme pour subsister déposent d'une manière désolante contre l'excès de la population. Quelle révolution ancienne a banni du fertile Éden de la nature ces familles disgraciées, chétives comme leurs végétaux, pâles comme leurs neiges, moroses et taciturnes comme leurs solitudes?

Après une demi-heure de marche, on arrive à une ville, ou plutôt à une rue longue, rapide, tortueuse, qu'on appelle le bourg Saint-Pierre, et qui aboutit à un pont jeté sur la Drance de Valsorey, car le nom de *drance* paraît dans le pays générique pour les torrens. L'aspect du précipice où celui-ci va tomber a quelque chose de terrible, et la tradition commune le rend encore plus imposant. Bonaparte avait fait conduire un mulet sur la route étroite qui serpente au-dessus de ces abîmes, et il s'élançait sur lui avec cette audace qui ne connaissait pas plus la résistance que le péril. Le sauvage coursier, volontaire et mutin comme ses pareils, se révolta contre l'autorité de cet homme qui venait d'imposer si facilement le frein du pouvoir à une grande nation éprise de l'indépendance. Bonaparte fit un faux pas, et allait disparaître,

quand un guide intrépide le saisit, et le retint, par ses vêtemens, suspendu au-dessus des plages profondes de la Drance de Valsorey. De quelles circonstances inaperçues dépendent le plus souvent ces périodes de gloire dont l'histoire s'empare avec tant d'orgueil! Que devenait le monde, si un accident vulgaire avait brisé à la première maille le vaste réseau dont son maître futur se préparait à l'envelopper! A quel autre bras la Providence aurait-elle confié la force de châtier les nations et les rois, et de relever les autels et les trônes? Mais elle ne lui avait pas donné en vain le mont Saint-Bernard pour marche-pied, et elle ne plaça cette première embûche devant ses pas que pour mieux manifester son appui; car le règne passager de ce héros choisi parmi les trésors de sa puissance et de sa colère était le seul moyen de salut qu'elle eût laissé alors à la société. Si elle n'avait pas pourvu son cœur de volonté et sa main de vigueur, cette tourbe inopinément chrétienne, qui arbore si complaisamment aujourd'hui les insignes de la religion florissante, danserait encore sur les ruines des temples autour de la croix abattue.

Le *Prou* est un grand pâturage terminé par une longue, large et triste vallée qu'on appelle le sommet du *Prou*, et que domine à gauche le glacier de *Menoue*. Devant le voyageur s'ouvre une route dont le nom parle plus intelligiblement à notre orgueil national : on le nomme *Marengo*. Le sommet du *Prou* se compose de débris entraînés par les avalanches et par les torrens, entre lesquels percent à peine encore quelques fleurs pâles qui se penchent sur leurs tiges affaiblies. Les guides prétendent que le nom de cette vallée lui a été donné par allusion à un vieil adverbe français, parce que les hommes et les animaux répugnent à monter plus haut. C'est en effet à peu de distance au-delà que la nature commence à être frappée d'agonie. Quelques pierres disposées en manière de maison vous y rappellent encore un moment l'habitation de l'homme; et vous voyez sortir de ce trou deux enfans qui demandent la charité : l'un aveugle-né, qui ne sait des choses du monde que Dieu, le bourg Saint-Pierre, le pain qu'on y

achète, et le sou qui le paie; l'autre, petite fille asthmatique qui comprend que la terre est grande, car elle a entendu dire qu'il y avait un pays de l'autre côté de Liddes, et un pays de l'autre côté du couvent. A mesure qu'il parvient de hauteurs en hauteurs, tout prend un caractère extraordinaire pour le voyageur qui réfléchit sur ce qu'il éprouve et sur ce qu'il voit; son propre malaise lui apprend qu'il envahit les frontières d'une création dont l'accès lui était défendu. Ces rois de l'air qu'il a si souvent perdus de vue au fond des cieux n'osent plus le suivre dans ces régions, où l'on cesse de goûter une vie complète; et, comme le dit magnifiquement Chénedollé dans des vers perdus pour sa fortune littéraire, et non pas pour sa gloire, *ils rampent* à ses pieds *dans la nue.* Les insectes, plus agiles, plus vivaces, et sur lesquels la privation de l'air agit bien plus lentement, s'élèvent, à la vérité, aux dernières limites de la végétation; mais ce n'est plus l'*Apollon* du Mont-Blanc, dont les ailes, blanches comme les glaciers, déploient des cercles de carmin, vermeils comme le *Rhododendron;* ce n'est plus cette belle *Lamie-Alpine*, à la robe nacre de perle relevée par de larges bandes de velours noir, qui se pend aux sapins de Servoz : tout au plus quelque araignée aux pates grêles arpente les rochers nus, ou quelque scolopendre hideuse étend ses mille pieds sous une pierre humide. L'esprit ne peut se défendre de je ne sais quelle dérision satirique et amère en voyant le rebut des créatures de Dieu arrivé à ce point où l'aigle ne peut monter.

Le monde végétal finit à peu près en même temps par une suite de dégradations dignes de l'intérêt du botaniste. Est-il vrai qu'il trouve jusqu'au sommet une espèce de joubarbe décrite par l'illustre Decandolle[1]? Je ne l'ai pas aperçue, mais j'ai vu disparaître la dernière immortelle, et ce n'est pas la seule immortalité de convention dont l'expérience ait démenti le brevet. Cependant la nature, toujours fidèle à ses harmonies, n'a pas refusé quelque décoration à ces rochers :

[1] *Sedum saxatile*. VAR.

à peine la dernière mousse a fini de lancer ses aigrettes soyeuses et ses étoiles vertes entre les fentes d'un pic exposé au soleil, que les tapis serrés des lichens semblent se revêtir de couleurs plus brillantes, et se marier avec plus de grâce. Comme tous les objets de comparaison viennent à manquer, on est étonné de l'étendue de leurs draperies, de l'élégance de leurs franges, de la diversité de leurs nuances. Il y en a de bleuâtres qui courent sur les pentes inclinées comme des violettes; il y en a de dorées qui pendent aux parois élevées, comme des giroflées; et, çà et là, quelques marbrures d'un rose animé figurent de loin des touffes d'églantiers en fleurs; illusions qui ne peuvent plus tromper ni le grimpereau bigarré, ni le coq de roche au cimier aurore. Elles ne sont faites que pour l'homme.

Encore quelques pas, et à vos pieds s'étend la neige des siècles; et un petit bruit vous annonce le lac, murmurant faiblement sous sa voûte de glace. Du point que vous occupez s'épanchent deux torrens, dont le premier va tomber dans l'Adriatique, et le second dans la Méditerranée. Vos yeux peuvent s'étendre, d'un côté, sur l'horizon des anciens, voilà le monde de Périclès et de César; de l'autre, sur l'horizon des modernes, voilà le monde de François Ier et de Napoléon. Vous n'êtes pas loin du *Plan* de Jupiter; vous touchez au couvent de Saint-Bernard. Le rayon d'un quart de lieue peut faire passer sous vos regards toutes les solennités de la religion, de la nature et de l'histoire. Vous êtes arrivé en même memps à la plus haute habitation de la terre ancienne, et à la source de méditations la plus féconde qui soit ouverte à l'homme. Si vous n'éprouvez ici aucune sensation nouvelle, n'en cherchez désormais nulle part.

C'est ici l'ordre de mes impressions, mais je me suis arrêté au-dessous de la brusque avenue du couvent, pour récapituler celles qui avaient échappé à mon crayon. La contrée que je parcours depuis une demi-heure s'appelle *la Vallée de la Mort;* elle est dominée par le *Mont mort;* et tout ce qu'elle embrasse appartient à la mort, même ce qui annonce

les œuvres et la demeure de l'homme. Des deux bâtimens que j'ai laissés sur ma droite, l'un porte le nom d'*hôpital*, parce qu'il offre un abri et des alimens provisoires aux voyageurs égarés; l'autre, celui de *tombeau*, parce que c'est là que prennent place tous les ans les corps de ceux de ces infortunés qu'une cruelle fatalité a dérobés aux recherches des charitables religieux. Ils y sont disposés avec une sorte d'ordre, comme une halte de pélerins qui se seraient endormis en priant; et le premier sentiment qu'ils inspirent est la crainte de troubler leur repos, car rien dans leur aspect n'effraie les sens des horribles symptômes de la décomposition. Ici la nature n'a plus de force pour conserver la vie, mais elle n'en a plus pour détruire les formes. Jamais le sommeil de ces Épiménides chrétiens ne sera violé par la faim profane des bêtes de proie; jamais le ver du sépulcre ne filera sa chrysalide funèbre sous leurs vêtemens, et quand l'ange de la résurrection viendra les éveiller, il n'aura qu'une âme à leur rendre. La vanité, qui ne veut pas mourir tout entière, la piété des épouses, des enfans, des amis, qui aspire à conserver tout ce que le trépas lui laisse des objets qu'elle a aimés, n'ont pas besoin au mont Saint-Bernard du secret des Guanches et des Égyptiens. Le cadavre est une momie qui sort toute faite des mains de la mort.

Il semble qu'on ait dit tout ce qu'il est possible de dire sur les touchans caractères de l'hospitalité au couvent du mont Saint-Bernard; on n'a peut-être pas dit assez combien elle est simple, naturelle, égale pour tous. Ailleurs on la reçoit comme un bienfait, là on en jouit comme d'un droit. Les religieux paraissent appelés comme les étrangers au partage d'un bien qui appartient à tous, et qu'ils ne doivent eux-mêmes goûter qu'en passant. Il n'est que trop vrai qu'aucun d'eux ne le possèdera long-temps dans cette atmosphère qui dévore si rapidement la vie. Les uns mourront jeunes, liés à leurs périlleux devoirs, avec une héroïque obstination; les autres, avertis à temps par un dépérissement infaillible, iront vaquer, dans la plaine, aux soins de la quête ou au mi-

nistère de la parole. J'avoue au reste que je m'étais fait une idée plus juste de la majestueuse grandeur du mont Saint-Bernard, que de l'ineffable bonté de ses pieux solitaires. J'étais parti muni de lettres de recommandation, auxquelles j'attachais beaucoup de prix, et je fus interrompu à la première parole. Qu'importaient mon nom et ma position dans la société? N'étais-je pas homme et voyageur?

Il y a certainement peu de scènes plus extraordinaires que celle que présente le banquet hospitalier du couvent. C'est à douze cent cinquante toises au-dessus de la mer qu'est placée la salle du festin : une table servie avec abondance, avec propreté, avec une sorte de recherche, réunit des convives de tous les pays, de tous les états, de toutes les religions, assurés du même accueil, autour de mets variés dont il a fallu s'approvisionner à grands frais; car j'ai déjà dit que rien de ce qui est à l'usage de la vie ne croît et n'existe au sommet du mont Saint-Bernard. Les poissons des températures les plus rigoureuses sont morts dans son lac glacé; les plantes de la constitution la plus robuste ont péri sous les vitreaux préservateurs, sur le terreau nourricier apporté de la vallée. Cette année même, la gelée du 5 août a détruit la dernière espérance de cette végétation artificielle, et ces essais d'une industrie impuissante à tromper la nature ne se renouvelleront peut-être plus.

L'église est plus ornée, et puisqu'il faut se servir de cette expression, plus jolie qu'on n'oserait le désirer ou le craindre dans ces austères solitudes, où la grandeur de Dieu apparaît revêtue de tant de majesté et de terreurs; mais nous approchons de l'Italie, et le goût de ce peuple amoureux d'images et de décorations commence à se trahir dans ses édifices. Celui-ci n'a de digne d'être vu que le monument du général Desaix; mais la terre entière ne possède pas un monument historique plus remarquable par sa position. On dirait que la Providence a voulu marquer le point culminant de nos succès et de notre gloire en y laissant un tombeau.

Ce n'était pas à moi qu'il appartenait de décrire l'effet im-

posant et sublime des cérémonies religieuses dans le temple le plus rapproché du séjour du Seigneur, que les hommes lui aient jamais élevé. Cette tâche facile pour le génie, et que je tenterais en vain, a été remplie plusieurs fois. Je ne mettrai point mes inspirations à la place de celles des muses chrétiennes, à qui il a été donné de célébrer les merveilles de la religion en termes si magnifiques, et je me contenterai de me prosterner derrière elles, « au bruit des concerts de » l'autel qui dans les hautes régions où ils sont formés, sem- » blent partir du premier degré de cette échelle harmonieuse » des vierges, des confesseurs et des anges, qui aboutit à » travers toutes les profondeurs du ciel au pied du Saint des » saints. »

J'ai quitté mes hôtes le 20 août après l'office. La nuit avait été froide et orageuse, et trois pieds de neige me cachaient la trace du chemin. Au bas du *Prou,* ce n'était plus qu'un givre fondu et grisâtre qui paraissait à peine sur la vallée comme une couche de sable, c'était de la pluie au bourg Saint-Pierre. A Liddes, le ciel s'éclaircissait, le soleil brillait entre quelques nues paresseuses qui gagnaient lentement l'horizon; les plantes, courbées sous des gouttes pesantes, témoignaient seules qu'il avait plu. Près d'Orsière, on voyait les paysans descendre chargés de leurs faux dans la profonde vallée de la Drance pour y reprendre le travail de la saison. Les vignobles qui revêtent le pied de la montagne après LaValette montraient les plus riches apparences. Quelques raisins mieux exposés que les autres commençaient à *varier.* On moissonnait dans la plaine. La nature se jouait ainsi à faire tourner devant moi le mobile miroir à quatre facettes, où se peignent ses quatre saisons, et à me prodiguer dans un jour toutes les sensations d'une année, trop rapide sans doute, mais la plus délicieuse de ma vie. Ma femme et ma fille étaient avec moi.

CH. NODIER.

# SCÈNES

D'UNE

# Course de Taureaux

## A ARANJUEZ.

## I.

### Le Taureau dans l'Amphithéâtre.

Le dimanche 5 juin 1831, à cinq heures du soir, le double amphithéâtre et les loges de la place des Taureaux d'Aranjuez, étaient garnis d'une innombrale foule, attendant avec impatience le commencement de la course.

C'était une magnifique et dévorante journée d'été. L'immense multitude entassée dans le cirque, y entassait une double chaleur; l'air était épais et brûlant, on ne respirait que du feu.

Cependant, bien que le soleil encore dans toute sa force frappât d'aplomb sur une moitié du *tendido* [1], toutes ces têtes de la foule qui remplissait *las gradas de sol* [2], se lais-

[1] L'amphithéâtre découvert où se place le peuple.

[2] Les bancs exposés au soleil.

saient stoïquement brûler ; pas une place n'était désertée, pas une vacante.

Il est bon de savoir que l'entreprise des courses de taureaux est concédée au profit des hospices. — Or les hospices dépensent annuellement le produit de ces courses à soigner et guérir, s'il y a lieu, les *aficionados* [1] du *tendido*, qui gagnent au soleil des fièvres cérébrales, des maladies inflammatoires.

Voyez l'habile combinaison ! —

Ce jour-là, le roi, la reine et les infants devaient assister à la course. La loge royale était préparée et tendue de draperies rouges à franges d'or.

Pour commencer, on attendait donc le roi, qui devait commander la place. — C'était d'un excellent augure pour les amateurs, car le roi étant lui-même amateur éclairé, on était sûr que la course serait parfaitement dirigée.

Une course de taureau a quelques rapports avec une assemblée délibérante, en ce sens qu'il n'est pas moins important qu'elle soit habilement conduite et présidée.

On venait d'entendre les tambours battre aux champs. — Les voitures de la cour arrivaient. Bientôt le roi entra dans sa loge, tenant par la main la jeune et grâcieuse reine, et suivi des infants et des infantes, pendant que la musique du cirque jouait à grand orchestre les airs nationaux : *El Contrabandista* et *la Cachucha*. Le roi était vêtu de noir : il se découvrit et salua plusieurs fois les loges, les *gradas cubiertas* [2] et le *tendido*, qui l'avaient reçu avec acclamations.—Dès qu'il se fut placé, la course commença.

Un escadron de chasseurs à cheval avait déjà fait sortir de l'arène ce qu'il y restait encore de peuple.

Les alguazils à cheval, la baguette à la main, précédés de leur chef, *el alguacil mayor*, introduisirent bientôt les *toreros*.

[1] Les amateurs.

[2] L'amphithéâtre couvert qui règne au-dessus du *tendido*.

Ils avaient tous choisi ce jour-là leurs plus riches costumes.

Venaient d'abord les *toreros* [1] à pied, *chulos*, *capeadors*, *espadas* [2] et *banderilleros* [3], la *montera* [4] sur la tête, au lieu du chapeau à cornes qu'ils portent à Madrid, puis enveloppés de manteaux de soie aux couleurs éclatantes. Ils étaient environ vingt. — On distinguait à leur tête le jeune Montès, l'élève de Romero, le *matador* favori du peuple.

Cinq *picadors* [5] à cheval les suivaient : une telle profusion de perles, de galons et de broderies couvrait leurs petites vestes, qu'à peine en pouvait-on distinguer le velours. Il était aussi facile de voir que leurs *queridas* avaient mis toute leur coquetterie à composer les grosses rosettes de rubans dont étaient ornés les grands chapeaux blancs à larges bords qu'ils portaient.

Lorsque la troupe fut arrivée au pied de la loge royale, tous les toreros se découvrirent. — Les toreros à pied mirent un genou en terre.

Le roi leur fit signe de se relever et de courir à leurs postes. — Et en un instant, comme une volée d'oiseaux, tous les *banderilleros*, les *capeadors* [6] et les *espadas* s'étaient dispersés dans l'arène, prenant leurs manteaux dans leurs mains, et découvrant toute la magnificence de leurs élégans costumes de *majos*, surchargés de pierreries, de paillettes d'or et d'argent, que le soleil faisait étinceler à éblouir. —

C'était une petite armée qui prenait position, qui se rangeait en bataille pour attendre l'ennemi.

[1] Sous cette dénomination, on comprend tous ceux qui combattent le taureau dans la course.

[2] *Espadas* ou *matadors*, ceux qui combattent le taureau avec l'épée.

[3] Ceux qui doivent piquer dans le cou du taureau des flèches appelées *banderillas*.

[4] Sorte de bonnet noir, orné de rubans noirs.

[5] Ceux qui combattent le taureau à cheval et avec la lance.

[6] Ceux des toreros qui n'ont, contre le taureau, d'autre arme que le manteau.

Trois des picadors sortirent de l'arène; ceux-là devaient former la cavalerie de réserve.

Les deux autres, Sevilla et Pinto, lorsqu'on leur eut remis leurs lances, allèrent se placer le long de la barrière, à quelque distance de la porte du *toril* [1].

Le roi en jeta la clé. Un des algualzils auquel elle fut donnée, traversa la place pour la porter au *mayoral* [2]; puis, se sauvant au galop, il sortit de l'enceinte, au milieu des éclats de rire et des sifflemens du peuple.

Le roulement de tambour se fit entendre.

C'était un terrible et solennel instant. — Quand le premier taureau va sortir du *toril*, l'attente de cette brusque exposition du drame est vive et pénétrante. — Certes, quiconque observerait alors (et ce ne serait pas le moins curieux spectacle, ce serait une belle et intéressante étude de l'âme humaine); quiconque observerait ces innombrables visages, ces innombrables regards, tournés à la fois vers un même point, admirerait avec combien de nuances diverses, selon les traits divers et les diverses passions, sur chaque physionomie vient se peindre cette poignante anxiété, cette cruelle émotion qui semble faire palpiter dix mille cœurs d'un seul battement, comme dans une même poitrine.

C'est aussi pour le *picador*, qui, la lance en arrêt, à deux pas de la porte du *toril*, attend le premier choc, que le moment est grave et rude à passer. — Il n'est pas encore, en effet, échauffé, étourdi par le danger déjà couru, comme il le sera dans les combats qui suivront. — Dans cette cruelle partie où la vie est un jeu, il n'a pas encore jeté les premiers dés.

J'ai entendu le brave Ortis; Ortis, vieux *picador*, qui peut-être a piqué dix mille taureaux, et n'a pas une côte qui n'ait été brisée par les chûtes ou les coups de cornes; — je l'ai entendu affirmer que jamais, lui premier picador, il n'avait

[1] L'écurie où sont renfermés les taureaux.

[2] Le conducteur, le gardien des taureaux.

ainsi attendu le premier taureau, sans qu'un violent frisson lui parcourût tout le corps, sans que son front se couvrît d'une sueur froide.

Les portes du toril s'ouvrirent. — Un magnifique taureau noir et blanc, un taureau de *Colmenar, de la vacada de Fuentès*, s'élança dans l'arène.

Il se retourna vers le premier picador, incertain, grattant la terre du pied, secouant la tête, comme s'il eût voulu fondre sur son ennemi, — puis il fit une cabriole, et passa outre.

C'était un taureau, jugé!

« *No vale nada!* criait-on déjà de tous côtés; — les chiens! les chiens! *es una vaca*, *es una cabra.* » — On eût dit en effet plutôt une chèvre qu'un taureau, et dès le premier moment il prouva qu'on ne s'était pas trompé sur son compte, car l'un des *chulos* ayant voulu le ramener vers les picadors, le taureau le poursuivit lui-même, et le *torero* s'étant élancé au-delà de la barrière, il s'élança après lui en même temps, témoignant déjà combien il était agile sauteur.

Il n'avait pénétré néanmoins que dans l'espèce de couloir circulaire qui entoure la place, ce qui arrive très-fréquemment, et bientôt il fut ramené dans l'arène par l'une des portes qu'on ouvrit sur son passage.

Cependant on le sifflait à outrance; on l'accablait d'injures, on demandait les chiens avec fureur.

Tout à coup, acceptant le défi d'un autre *chulo,* il traversa toute la largeur de l'arène en courant, et arrivant au pied de la barrière, derrière laquelle s'était réfugié le torero, poussé par un élan extraordinaire, il se précipita aussi. — D'effroyables cris furent poussés au même instant. — Ce n'était plus simplement, comme la première fois, dans le couloir qu'il avait sauté; — d'un seul bond, il en avait franchi toute la largeur, et s'était jeté au plus épais du peuple, dans le *tendido.*

La confusion devint universelle. — Ce n'était qu'une seule et désespérante clameur.

Le peuple, comme une marée violemment poussée par le

vent, s'éleva à grosses vagues, et vint inonder *les gradas cubiertas,* surmontant, escaladant la balustrade qui l'en séparait; mais là, pas plus que dans les loges, on ne se croyait encore en sûreté, et bientôt les portes de sortie étroites et basses furent assiégées et encombrées par la multitude.

Le tumulte et le désordre étaient affreux. Quelques femmes surtout, tenant leurs enfans dans leurs bras, se lamentaient misérablement.

Cependant le taureau non moins épouvanté lui-même que la foule, avait traversé ces flots qui s'étaient ouverts d'eux-mêmes devant lui, et il était arrivé au milieu de l'orchestre des musiciens. Là, comme les gradins s'interrompent, il se trouvait de plain pied sur un plancher. Il s'arrêta un instant, promenant autour de lui son regard inquiet et stupide. — Le pauvre animal songeait bien plutôt à fuir qu'à faire le moindre mal à qui que ce fût. Les musiciens d'ailleurs avaient aussi abandonné la place ; il ne restait plus que leurs instrumens, les clarinettes, les tambours de basque, jetés au hasard, parmi les chaises renversées.

Foulant tout cela sous ses pieds, le taureau s'ouvrit un chemin, en brisant quelques balustrades de bois, et poursuivit sa marche dans le *tendido.*

Mais l'armée des *toreros* s'étant ralliée et embusquée, l'attendait au passage. — Ne pouvant lui-même se défendre, ni leur faire face au milieu de ces gradins inégaux, dans lesquels il s'était embarrassé, il tomba bientôt sous les coups d'épée et de poignard dont il fut assailli et criblé de tous côtés.

Ce fut alors qu'accoururent les volontaires royalistes. On en distribue toujours un certain nombre autour de la seconde barrière intérieure, sur les premiers rangs du *tendido.* Ils avaient laissé passer le taureau avec la plus grande courtoisie, et avaient manœuvré fort habilement, de façon à se mettre eux-mêmes, avant tous, hors de danger, en se chargeant de la garde des portes; mais, dès qu'ils virent l'ennemi commun chancelant et renversé, il n'y en eut pas un qui ne revînt le percer de sa bayonnette.

On n'eut pas le loisir d'admirer convenablement ce dévouement généreux, bien qu'un peu tardif.

On savait déjà partout que le taureau venait d'être tué. Le mouvement rétrograde s'arrêtait. Il revint quelque confiance; la foule rentra peu à peu dans son lit. Chacun reprit, non pas précisément sa place, mais celle qu'il trouva libre. On accourut se rasseoir confusément et sans ordre; les *gradas cubiertas* surtout, et les rangs supérieurs du *tendido* richement garnis, aux dépens des bancs inférieurs, qui, plus rapprochés de l'arène, n'inspiraient qu'une médiocre confiance.

Néanmoins la tempête n'était pas encore complétement apaisée. Une sourde rumeur régnait dans toute l'enceinte de la place. C'était comme ce bourdonnement d'abeilles se pressant dans leur ruche, après quelque invasion de son domaine. Il y avait eu cependant peu de blessés. Ceux qui, ayant été renversés et foulés aux pieds, se pouvaient tenir encore sur leurs jambes, ne laissaient pas de revenir. Les femmes surtout étaient de ce nombre. On les voyait rentrer et chercher à se replacer, bien que tremblantes encore et toutes bouleversées. Quant aux hommes, ils faisaient une consommation prodigieuse de *cigarritos*, usant sans doute du tabac, comme d'un calmant.

C'était une fumée à ne plus s'y voir.

---

Quant à moi, dans cette occurrence, lors même que j'aurais eu l'idée de m'en fuir, j'eusse été singulièrement empêché par ma voisine. C'était une jolie *manola* [1], une toute jeune fille, fort brune, aux yeux noirs et chargés de vapeur, auprès de laquelle m'avait placé le numéro de mon billet, au premier rang des *gradas cubiertas*. Nous avions

[1] Grisette.

causé déjà quelque peu, et j'avais pu juger que *Pepita*, (c'était le nom de ma voisine) était, pour son âge, une *aficionada* fort distinguée.

Au moment même où le taureau sauta dans le *tendido*, elle sauta aussi sur moi, et se cramponna aux revers de mon habit, de façon à me suffoquer, et surtout à me prouver que toute résistance serait inutile. — Je n'en opposai donc aucune.—J'admirais seulement, avec quel énergique instinct de conservation *Pepita* m'avait jeté devant elle, se retranchant à merveille derrière moi, comme derrière une fortification, prête à m'opposer à toute attaque, à toute irruption, comme un bouclier.

Nous demeurâmes ainsi quelque temps appuyés à l'un des piliers des loges qui nous garantissait un peu des atteintes de la foule ; — moi, résigné, observant, par manière d'occupation, l'état du corsage de *Pepita*, quelque peu ouvert et dérangé, comme il était inévitable dans une pareille confusion ; — elle, la tête appuyée et penchée sur mon épaule, regardant attentivement ce qui se passait.

A mesure que le danger s'éloignait, *Pepita* me laissait un peu plus librement respirer ; je sentais ma captivité devenir moins étroite.

Lorsque le taureau fut bien tué, dès qu'il tomba, elle me rendit toute liberté.

Rajustant sa basquine en désordre et sa mantille, elle reprit sa place en souriant, toute calme et toute heureuse, comme si rien ne fût arrivé.

Je la contemplais, sans pouvoir comprendre cette parfaite sérénité d'âme qui, dans un pareil moment, s'épanouissait sur ce jeune et doux visage.

Je revins m'asseoir auprès d'elle,—tout auprès.—J'observais toujours attentivement sa figure.—Comme l'oubli et la joie y étaient revenus vite ! Comme le plaisir du spectacle l'avait de nouveau resaisie ! Son œil étincelait. Elle était jolie,—bien jolie ;—cependant j'aurais voulu qu'elle eût peur encore.

## II.

### Les Picadors.

La course continuait.

Un second taureau était entré dans l'arène, sans que je m'en fusse d'abord aperçu. C'était un puissant taureau andalous, aux cornes ouvertes et hautes.

Les chulos cherchaient à l'entraîner loin du picador *Pinto*, qu'il foulait aux pieds, après l'avoir renversé, lui et son cheval. Le cheval déjà ne remuait plus : il avait été tué d'un coup de corne au cœur.

Un des capeadors réussit à attirer vers lui le taureau, et à s'en faire poursuivre. On releva le picador ; il n'avait point été blessé ; il en était quitte pour quelques contusions, quelques écorchures,— ce n'était rien. — Il sortit de la *place*, et, au bout de quelques instans, reparut monté sur un nouveau cheval.

De vives acclamations saluèrent sa rentrée.

Cependant Sévilla, le second picador, venait d'être aussi démonté.

Son cheval, éventré d'abord, et renversé par le taureau, s'était relevé, et courait au grand galop autour de l'arène, traînant ses lambeaux d'entrailles dans la poussière, les foulant, les déchirant sous ses pieds, et en faisant jaillir les sanglans débris sur le peuple.

Comme il galopait ainsi, le taureau se trouva sur son passage, et, le recevant sur ses cornes baissées, l'envoya, à dix pas, tomber pour ne plus se relever.

La pauvre bête ! — C'était vraiment pitié au taureau de l'achever ainsi ! —

Il y avait déjà bien du sang dans l'arène ! A mesure qu'il

coulait, le peuple s'enivrait davantage. La fièvre commençait à le prendre.

— *Bravo toro! Buen toro!* criait-il, trépignant et applaudissant avec fureur.

Mais le taureau s'était précipité sur le nouveau cheval que montait Pinto. La lance du picador avait été brisée, dans le choc, sur le cou du furieux animal, qui, ayant enfoncé sa corne tout entière dans le poitrail du cheval, s'acharnait à fouiller cette profonde blessure, comme s'il eût voulu y plonger toute la tête.

C'était le jeune matador Montès qui devait tuer ce taureau. Quoique ce n'en fût point encore le moment, voyant qu'il y avait là danger, il accourut; puis il agita son manteau devant le taureau pour l'attirer de son côté et donner au picador le temps de se dégager.

Montès se trouvait resserré dans un espace trop étroit pour être bien libre de ses mouvemens, car cette terrible lutte se passait tout près de la barrière.

A la fin, le taureau harcelé, impatienté par ce long défi du matador, se tourna vers lui, retirant sa corne du poitrail du cheval, qui, ne se pouvant plus soutenir, tomba en arrière sur son cavalier.

Celui-ci était sauvé. Montès, qui ne voulait pas autre chose, s'apprêtait à se mettre à l'abri lui-même en franchissant la barrière. Comme il mettait le pied sur la planche étroite placée à moitié de sa hauteur pour faciliter la fuite des *toreros* quand ils sont poursuivis, son manteau, qu'il tenait à la main, et sur lequel il marcha, l'arrêta tout court. Cet obstacle le perdit.—Pendant ce temps, le taureau, sans prendre même d'élan, s'était approché d'un pas; il avait abaissé la tête, puis il l'avait relevée rapidement. — Montès était atteint, il tomba.—L'une des cornes avait pénétré profondément dans sa poitrine, sous le bras gauche.

Ce fut un terrible spectacle, un spectacle atroce.

Après un cri perçant qui s'était fait entendre,—un cri de

mère sans doute, — ou de maîtresse ; — un profond silence avait succédé.

Toute la foule des spectateurs s'était levée d'un seul mouvement; partout on était monté sur les bancs; on regardait avec une affreuse curiosité.

Le taureau ne s'était pas éloigné; il n'avait pas encore abandonné sa victime. Lorsqu'il vit Montès à terre, il le flaira; et, ne le sentant pas mort, il recula de quelques pas, puis revint, le prit sur ses cornes, et le fit sauter cinq ou six fois en l'air.

Tous les toreros s'étaient rangés autour d'eux, faisant mille efforts désespérés pour sauver ce qui restait de leur camarade, pour sauver ce qui ne semblait plus qu'un misérable débris d'homme.

Enfin, le taureau, distrait et ébloui par la vue du manteau écarlate d'un des capeadors, et s'attachant à ce nouvel adversaire, courut vers l'autre côté de l'arène, laissant le pauvre Montès étendu à terre, sans mouvement, les habits déchirés et en lambeaux, tout souillé de poussière et de sang.

On l'avait emporté hors du cirque ; il était tenu pour mort par chacun. Cependant, sur tous ces visages contractés par une violente excitation nerveuse, je ne sais si l'on eût pu lire une seule émotion intime, un seul sentiment de vraie pitié.— Pas une de ces larmes qui rafraîchissent l'âme ne tombait de ces yeux fixes et ardens.—

Pour moi, j'étais tout tremblant; mon cœur battait fortement.

L'habitude me manquait, il est vrai, l'habitude, qui émousse et tue toute sensation. J'avais besoin de me former. —Oh! je devais sembler bien étrange!

---

Pour mieux voir, Pepita était montée sur notre banquette; comme elle, comme nos voisins, j'y étais aussi monté.

Chacun ayant repris sa place, elle et moi nous étions restés debout.

On nous cria de nous asseoir.

Je pris la main de Pepita pour l'aider à descendre... Sa main se trouvait ainsi dans la mienne, elle ne la retira pas.

Cette situation appelait un épanchement. —

J'avais d'ailleurs besoin de confier mon émotion.

— Pepita, lui dis-je, *este toro es muy malo.*

— *Malo!* reprit-elle vivement; et il y avait dans ses traits un dédain, une ironie qui voulaient dire : « Vous êtes un pauvre connaisseur. » *Malo! et el mejor de la corrida.*

J'avais lâché brusquement sa main. Elle me regarda d'un air étonné.

Mon geste discourtois avait, en effet, bien dû la surprendre. Je le sentis et fis un soudain retour sur moi-même; et ce qu'il y avait de philosophie en moi se mit à plaider pour elle contre ma simplicité de cœur.

— N'avait-elle pas raison? Vous êtes fou, mon ami, me dis-je; avez-vous cru que ce serait ici un jeu comme à l'Opéra? Ne saviez-vous pas qu'il s'agissait de vraies blessures, de sang, de morts véritables? Ces taureaux, ne les dresse-t-on pas à tuer? Le mauvais taureau recule et fuit; le bon, c'est celui qui tue; le meilleur, celui qui tue le plus et le mieux. S'il tue un homme, qu'y faire? En est-il moins bon taureau? Pepita n'a-t-elle pas bien dit? Que vouliez-vous, mon ami, qu'elle pût dire? —

Ma sensibilité se trouvait réduite au silence.—Elle ne répliqua rien.

Je devais à Pepita une réparation. Je lui tendis la main. Elle me rendit la sienne sans hésiter. Je me baissai doucement, et personne ne pouvant me voir, je pressai légèrement ses doigts sur mes lèvres.

J'étais confus d'avoir tant osé. Quand je relevai la tête, je regardai Pepita timidement. J'avais craint de trouver sur ses traits quelque colère; j'avais espéré y voir un peu de rougeur; elle souriait encore; j'en eus presque du dépit; — j'au-

rais mieux aimé ne pas rencontrer ce sourire; ou bien,—j'aurais voulu qu'elle eût souri—d'un autre sourire.

## III.

### Le Matador.

Cependant le taureau avait éventré deux autres chevaux, et les larges et profondes blessures que les lances des picadors lui avaient faites, et d'où le sang ruissselait à flots, semblaient, loin de l'affaiblir, l'irriter davantage et redoubler ses forces.

Au grand mécontentement du peuple, qui en témoignait violemment son improbation, la troupe légère des *banderilleros* s'était mise en mouvement et avait déjà planté dans le cou du taureau plusieurs paires de *banderillas*.

Ce mécontentement était bien naturel et bien légitime.—Dans les vrais principes, on ne doit permettre de placer les *banderillas* qu'au moment où le taureau fatigué refuse enfin d'*entrer*, c'est-à-dire lorsqu'il recule devant la lance du picador qui le défie.

Pepita elle-même, comme tous les *aficionados* de mon voisinage, se plaignait hautement.

—On nous avait fait tort peut-être de trois ou quatre chevaux.—C'était bien la peine que le roi présidât la course, pour que les règles fussent violées! —

Mais le mal était fait. On avait entendu le roulement du tambour. Le matador qui allait remplacer Montés et jouer son rôle, entrait en scène. On lui remit l'épée et la *muleta* [1]; il alla s'agenouiller au pied de la loge du roi et lui demander, selon l'usage, la permission de tuer le taureau. Puis, cette

[1] La *muleta* est un petit drapeau rouge attaché à une baguette.

grâce accordée, il se releva gravement, négligeant de faire la pirouette habituelle, en jetant à terre la montera.—Ce n'était certes pas le moment des vaines bravades.

Ce matador, c'était Jose Miranda : célèbre autrefois, sa réputation avait été fort entamée dans les derniers temps. Il y avait un an environ, dans une course à Madrid, comme il se préparait à donner au taureau l'estocade, la *muleta* lui échappa. Il se jeta devant le taureau à plat ventre, mais celui-ci le prit néanmoins sur ses cornes et le fit sauter à vingt pas. On le crut mort, il n'avait qu'une jambe cassée. Il en est demeuré quelque peu boîteux; et comme il est en outre de petite taille et fort gros, ne pouvant courir qu'à grand'peine, et se sentant ainsi, en cas de retraite obligée, à la merci du taureau, il a perdu beaucoup, sinon de son adresse, du moins de son assurance d'autrefois.

Il s'avançait néanmoins avec calme, bien qu'il fût d'ailleurs très-pâle, et qu'on pût distinguer sur ses traits une profonde altération.

C'était en effet le moment décisif, le dénouement du drame approchait; dénouement inévitable et que précède toujours la plus terrible des péripéties. C'est que la vie d'un homme est là suspendue à un fil; c'est qu'il s'agit d'un duel à mort, d'un duel avec dix mille témoins;—témoins inexorables, qui ne permettent pas la moindre, la plus légère infraction aux règles, l'existence en dût-elle dépendre. Ce duel-là surtout avait quelque chose de sinistre et de solennel à la fois.

Ce terrible adversaire, Miranda l'avait devant lui, plein de vigueur encore; il lui fallait croiser le fer avec ces terribles cornes qui se dressaient menaçantes, toutes rouges de sang, du sang de Montès. — On le voyait bien, le matador sentait qu'il s'agissait cette fois de tuer d'un coup un pareil ennemi, ou bien de mourir.

Il avait l'œil fixé sur l'œil du taureau. Tous deux se mesuraient du regard. Miranda avança un pas en s'effaçant.

Le taureau se précipita tête baissée.—Il n'avait rencontré que le manteau écarlate. Se retournant avec vitesse, il se re-

trouva en face du matador qui l'attendait, toujours en garde.

Il y eut encore une pause de quelques secondes.

Le plus profond silence régnait dans tout le cirque. On n'entendait que la respiration bruyante, l'espèce de râle du taureau, qui était là, hâletant, tout couvert d'écume et de sang, jetant la fumée par les naseaux.

Miranda s'était légèrement courbé, abaissant la *muleta;* puis, en même temps, il avait un peu levé le bras, ramenant le coude vers la poitrine, tenant l'épée inclinée au-dessus de la tête du taureau.

Tout d'un coup celui-ci s'élança de nouveau sur le matador;—il s'était enferré lui-même, il était frappé à mort. Le bras du matador, passant entre les deux cornes, lui avait plongé l'épée jusqu'à la garde, à la naissance du cou.

L'estocade était magnifique!

Le taureau chancela, fit quelques pas à reculons, luttant contre l'agonie, secouant convulsivement la tête, comme pour rejeter de son corps le fer qui le traversait tout entier, puis il tomba à la renverse et demeura sans mouvement.

Une soudaine et universelle explosion de *viva* et d'applaudissemens éclata alors. Les femmes se penchaient, agitant leurs éventails; les mouchoirs flottaient aux loges, aux *gradas cubiertas* et *au tendido*, tout le cirque en était pavoisé.

L'heureux et triomphant matador traversa l'arène pour aller déposer, au pied de la loge du roi, l'épée et la muleta, répondant par des baise-mains aux acclamations dont il était partout salué sur son passage.

Cependant l'élégant et riche attelage des mules, conduit par les *chulos*, était entré dans l'arène; puis, lestes et fringantes, elles en avaient successivement enlevé au grand galop, traînés sur la poussière, les corps inanimés et tout sanglans des cinq chevaux et du taureau.

Tant de sang versé m'avait ébloui, m'avait donné le vertige; je me sentais défaillir.

J'appelai un *aguador,* et je bus un grand verre d'eau fraîche. Pepita but aussi. — Moi, je buvais parce que souffrais,

parce que j'allais me trouver mal; — elle buvait, elle, parce qu'elle avait soif; — elle buvait vite, regardant en même temps dans l'arène, de peur de perdre quelque chose de la course qui continuait.

J'étais choqué de cette excessive attention, qu'aucune préoccupation ne pouvait distraire.

J'étouffais, j'avais besoin de respirer plus librement. Je me levai, je sortis, et j'allai me promener dans le corridor extérieur qui entoure les *gradas cubiertas*. Là, je me mis à une petite croisée qui regarde hors du cirque du côté de la chapelle et des autres bâtimens dépendans de la place.

A travers les vitraux de la fenêtre de la chapelle, je voyais briller sur l'autel les cierges allumés; je voyais les fleurs dont, avant la course, les toreros avaient déposé l'offrande, avec leurs prières, aux pieds de la madone; ni les cierges, ni les fleurs, ni les prières n'avaient ce jour-là sauvé Montès.

Il devait être mort déjà. Un vieux capucin du couvent de *San Pasqual* que je vis passer, tout pâle et les mains jointes, n'était même pas sans doute arrivé à temps pour le confesser.

Aux portes des écuries il y avait une dixaine de chevaux tout sellés et bridés, victimes préparées aux taureaux et destinées à être éventrées à tour de rôle.

Plus près, sous mes yeux, aux portes du cirque, on voyait des curieux, des amateurs en foule. C'étaient la plupart des mendians, qui, n'ayant pu payer pour entrer, restaient là du moins, afin de voir passer les corps des chevaux et des taureaux tués, à mesure que les mules les enlevaient et les traînaient au *matadero*.

A côté, des groupes de jolis petits enfans jouaient *au taureau;* c'était une innocente parodie du sérieux et vrai drame qui se jouait aussi à deux pas; c'était une préparation à son intelligence; — pour ces enfans, c'était une éducation.

Je comprenais mieux Pepita. Je m'expliquais son courage et son sang-froid; je leur trouvais des excuses; elle n'était elle-même qu'une enfant. Plus aguerri, je rentrai; je revins m'asseoir auprès d'elle.

## IV.

### Les Chiens.

Trois taureaux étaient entrés dans l'arène et en avaient été successivement enlevés, après avoir tué plus ou moins vaillamment sept chevaux, et s'être fait tuer eux-mêmes, le tout à travers mille chances diverses pour les picadors, les chulos et les espadas, après l'alternative habituelle des cris et du silence, après d'effrénés applaudissemens et de tumultueuses injures jetés soit aux taureaux, soit aux toreros.

Le sixième taureau, un taureau navarrois, avait été introduit dans l'arène quelques instans avant que j'eusse repris ma place; mais des huées et des sifflemens universels le poursuivaient de toutes les parties du cirque.

C'est que non-seulement il reculait devant les picadors sans vouloir affronter un seul coup de lance, mais il n'y avait pas un chulo de la place qui ne le mît en fuite de la voix ou du geste, et ne le couvrît d'affronts, soit en le tirant par la queue, soit en sautant et gambadant devant lui, et même par-dessus ses cornes.

Ce pauvre taureau, n'ayant nulle humeur guerrière, ne cherchait en aucune façon à tirer vengeance de ces injures; son unique soin paraissait être de faire courir à sa suite tous les chulos de la place.

Le peuple, les yeux tournés vers la loge du roi, demandait les chiens à grands cris.

Le roi se toucha l'oreille avec la main. C'est un geste expressif qui signifie que les chiens sont accordés.

Des applaudissemens de joie et de reconnaissance éclatèrent de tous côtés.

D'ordinaire, en pareil cas, pour punir le taureau de sa lâcheté, on lui inflige le supplice des *banderillas de fuego* (ce sont des flèches garnies d'un artifice qui s'enflamme avec détonnation quand on les lui pique dans le cou), à Madrid on n'use pas d'autre moyen. Les chiens ne figurent guère qu'aux courses d'Aranjuez.

C'était donc un épisode inaccoutumé, et des plus curieux.

Les alguazils se mirent en mouvement, afin de faire exécuter au plus vite les ordres du roi.

Bientôt furent amenés deux énormes chiens gris. Deux *chulos* de la place les conduisaient, ou plutôt étaient conduits par eux, car les terribles dogues, mal retenus par les mouchoirs passés autour de leurs cous, ayant aperçu déjà leur ennemi, entraînaient rapidement leurs guides vers lui.

Lorsqu'ils furent à vingt pas du taureau, on les lâcha; alors ils se précipitèrent sur lui avec acharnement, cherchant à lui mordre les oreilles et à s'y attacher; mais le taureau, devenu brave contre ces nouveaux adversaires, les attendait, tête baissée, et les recevant sur ses cornes, les fit successivement sauter à trente pieds en l'air, trois ou quatre fois de suite.

Tous deux étaient meurtris, blessés et couverts de sang; ils revenaient cependant à la charge, mais faiblement et en aboyant, ce qui est pour eux un signe de détresse.

Il fallait un renfort. Deux autres chiens plus grands et plus forts furent amenés et lancés de même.

La lutte n'était plus égale. Tous quatre à la fois attaquèrent le taureau, qui résista bien quelques instans encore, mais dut bientôt céder.

A chacune de ses oreilles deux chiens s'étaient déjà suspendus. Il avait beau les secouer par de furieux coups de tête et les faire tournoyer, se fouettant avec violence les flancs de leurs corps, ils ne lâchaient pas prise.

Vaincu par la souffrance, il se résigna, baissa la tête, et ne bougea plus.

Il était ce qu'en langage tauromachique on appelle *coiffé*.

Alors vint un obscur torero, assassin vulgaire, qui lui enfonça une épée dans le côté à plusieurs reprises.

Le taureau tomba.

Ce fut ensuite une terrible tâche que d'arracher de son corps ces dogues acharnés; il fallut que plusieurs *chulos* les tirassent chacun par la queue de toute leur force; et cependant, à peine les deux premiers chiens eurent-ils été séparés de leur victime, ils tombèrent épuisés et à moitié morts, et il fallut que leurs gardiens les emportassent dans leurs bras.

Ils furent, à leur passage, salués par les applaudissemens du peuple.

Ils s'étaient bravement conduits, en vrais et bons chiens.

## V.

### La mort d'un Cheval.

Ce taureau une fois enlevé par les mules, il nous en revenait un encore,—le septième.

Le jour commençait à baisser. Il n'y eut point de temps perdu. La porte du toril s'ouvrit, un beau taureau de *Ciudad-Real* s'élança dans l'arène.

Il se jeta d'abord, furieux, sur le premier picador *Sevilla,* que d'un choc il renversa avec son cheval; puis il courut à l'autre picador.

Sevilla fut bientôt relevé par les chulos qui l'avaient entouré. Il voulut remonter sur son cheval, mais le pauvre animal ne se traînait plus qu'à peine; il était blessé, et blessé à mort : ses entrailles lui sortaient du ventre et balayaient la terre.

C'était horrible à voir;—cependant je regardais attentivement,—comme malgré moi.

Soudain je fus saisi d'un frisson...—

Ce pauvre cheval! je le reconnaissais à n'en pas douter; c'était bien le même : — il avait sur le front et sur le cou, du côté gauche, deux petites taches blanches en forme d'étoile; du reste, il était tout noir, à tous crins. — Oh! oui, c'était bien le même! —

C'était un cheval de race, un cheval anglais, dont la jeunesse avait dû être heureuse et brillante; mais ayant vieilli, de cheval de luxe il était devenu cheval de louage.

Il n'y avait pas huit jours, je l'avais pris pour aller à Tolède; et, bien qu'il ne lui restât guère de forces, bien que ce fût une longue et pénible route, pour aller, pour revenir, il avait fait tant d'efforts! il avait eu tant de courage! courant presque sans cesse au galop pour suivre le trot des jeunes et forts chevaux andalous de mes compagnons, et ne me point laisser en arrière!

Oh! oui, c'était bien le même! — Nous avions été comme deux amis pendant toute cette route; je m'en souvenais encore, — deux vrais amis : lui, m'ayant vite reconnu pauvre cavalier, et quand venait quelque fossé, quelque ruisseau, ne profitant d'aucun de ses avantages pour m'y jeter et me laisser là; moi, tout reconnaissant de sa docile bonté, lui laissant de temps à autre quelque répit, souffrant qu'il mangeât un peu de la belle herbe fraîche qui bordait le chemin. — Nous avions été de bons amis, de bons camarades de voyage. —

Puis, lorsque nous arrivions à Tolède, après avoir traversé le pont d'Alcantara, au pied de ces rues à pic qu'il fallait gravir, accablé de lassitude, inondé de sueur, tout haletant, il avait été sur le point de s'abattre; — pourtant il avait su trouver assez de force encore pour me porter au haut de la ville, mais une fois entré dans l'écurie, il s'était couché sur la paille, sans en bouger pendant trois jours; et moi, sans pitié, lorsque nous étions repartis, je l'avais fait seller pour me ramener, et nous avions encore galopé huit heures et sans repos, au grand soleil.

Le pauvre animal! que de courage il lui avait aussi fallu pour ce retour!—Il s'était tout-à-fait épuisé, sans doute, à ce voyage! N'étant plus bon à rien, on l'avait vendu peut-être *une once* [1] pour la place des taureaux.

Il était là toujours cependant, tout tremblant, tout chancelant, sous mes yeux!

Alors vinrent deux chulos pour le faire sortir de l'arène. L'un d'eux le tirait par la bride. Comme il n'avançait pas, l'autre le frappa d'un bâton à plusieurs reprises.

Chacun de ces coups me frappait violemment moi-même, et me retentissait dans l'âme.

Le pauvre animal fit un pas; en même temps il releva un peu la tête, et la tourna de mon côté.

Je rencontrai son grand œil humide et trouble, où je pus lire sa souffrance, son agonie;—où je pus lire aussi une sorte de triste et doux reproche.

Ce regard me disait: —Vous êtes un homme cruel; vous m'aviez à moitié tué de fatigue, et vous venez me voir achever ici!

J'étais navré.

Je ne pouvais plus supporter ce spectacle; je me couvris les yeux avec les mains.

Je demeurai quelque temps ainsi, le front appuyé sur la balustrade, n'osant plus regarder.—J'aurais donné beaucoup alors pour pouvoir pleurer.

Enfin Pepita me tira doucement par le bras. Je relevai la tête avec crainte.

Il n'était plus là, le pauvre vieux cheval! On l'avait emmené mourir hors de la place;—on l'avait aidé peut-être!—C'était une cruelle—et consolante pensée. Je souffrais moins pourtant: je ne le voyais plus là dans les convulsions, sous l'impitoyable bâton des chulos!—je souffrais moins.

[1] L'once vaut un peu plus de 80 francs de notre monnaie.

## VI.

### La Media luna.

Le soleil était couché.

Bien que blessé cinq fois par les lances des picadors, et le cou tout hérissé de *banderillas* que, dans sa douleur, il secouait, comme une crinière, en mugissant, le taureau n'était pas encore vaincu.

L'obscurité augmentait; il devenait difficile et dangereux d'attaquer le taureau avec l'épée; on ne voyait plus assez clair pour placer l'estocade.

Un chulo entra dans l'arène avec la *media luna*. C'est une longue perche, terminée par un croissant de fer tranchant et bien affilé.

Pendant que les *capeadors* occupaient le taureau, en faisant flotter devant lui leurs manteaux, le chulo s'approcha de lui doucement, par derrière, et avec la media luna, lui coupa traîtreusement l'un des jarrets.

Le pauvre taureau tomba, puis se releva. Il ne se soutenait plus que sur trois jambes; la quatrième ne tenait guère à la cuisse que d'un côté, par la peau; il sautait ainsi plutôt qu'il ne marchait.

Il se défendit encore vaillamment quelques instants.

Tous les capeadors tournaient en roue autour de lui, traînant à terre leurs manteaux pour achever de l'étourdir et le renverser.

Enfin il s'agenouilla.

Un des matadors avait présenté au taureau la muleta, sur laquelle celui-ci tenait les yeux attachés [1]. Alors s'approcha

[1] C'est le torero qui achève d'ordinaire le taureau avec le *cachète*, sorte de poignard qu'il lui enfonce dans la tête.

le *cachetero*, qui, lui glissant doucement la main entre les deux cornes, lui enfonça un poignard dans la tête.

Il s'abattit tout-à-fait.

La tragédie toro-humaine était achevée.—

Le roi se leva pour partir. Il faisait presque nuit; cependant le peuple demandait à grands cris un huitième taureau.

Le roi se retira sans écouter.

Que voulait de plus cet insatiable peuple?

On lui avait donné sept taureaux, vingt chevaux, et un homme! —

Que voulait-il de plus?

---

La nuit avait baissé le rideau. Le spectacle était fini. Il était temps; j'en avais assez ainsi; je respirais enfin plus librement.

Je me levai pour sortir.

Pepita m'avait pris le bras, et s'appuyait familièrement sur moi. Elle s'appuyait sur du marbre. Je ne disais mot; je me sentais peu touché de cette brusque intimité;—je la souffrais cependant.

Cette jeune fille, me disais-je, est belle; mais elle n'a pas la beauté de la femme, la vraie beauté, la douce pitié qui tremble et pleure.

Quand nous fûmes descendus, lorsque nous nous trouvâmes dehors :

— La course a été bien belle, ami, me dit Pepita, avançant son visage sous le mien.

Je la regardai fixement.

Elle souriait encore. C'était toujours ce sourire fatigant, ce sourire vulgaire qui s'empare de la figure à l'insu de l'âme, qui ne traduit rien du cœur et n'amène aux yeux nulle ombre de la pensée; ce sourire qui vient s'étendre sur les lèvres,

par coquetterie, pour montrer de belles dents; ou bien jouer dans les traits machinalement, on ne sait pourquoi, comme un ressort. Je trouvai ce sourire insipide, choquant, maussade, inhumain; il me fit mal. Il m'enlaidit tout ce joli visage; je n'y vis plus qu'une déplaisante grimace.

J'eus tort. Je fus ingrat et dur. Je m'en repens.

— Oui la course a été bien belle, dis-je sèchement à Pepita, dégageant soudain mon bras du sien, — trop belle.

Et m'éloignant en même temps, je me perdis dans la foule.

---

Le patient lecteur qui a bien voulu suivre jusqu'au bout ce long récit, doit être ici franchement averti que c'est au nom d'un jeune Anglais, récemment arrivé d'Espagne, qu'on vient de parler. On a reproduit les diverses scènes qui précèdent scrupuleusement, telles qu'il les a racontées : on ne prétend d'ailleurs, en aucune façon, subir la responsabilité des émotions, parfois plus que singulières, du sensible et impressionnable *gentleman*.

A. Fontaney.

# Poètes d'instinct

## DE L'ANGLETERRE.

En France, nous avons peu de ces hommes que le génie, ou, si l'on veut, le démon de la poésie, va chercher sous un toit de chaume, sous les haillons de la pauvreté, et qu'il doue de toutes les richesses de l'âme et du pouvoir de donner à leurs pensées une forme palpable. Est-ce notre langue, pointilleuse, gênante en son allure régulière et compassée, qu'il faut accuser de cette pénurie de poètes sortis du peuple ou qui, restés dans son sein, y déploient, en dépit de leur obscurité, et comme en défiance de la misère, tous les trésors de poésie enserrés dans leur cœur? Faut-il s'en prendre à l'insuffisance honteuse de l'instruction primaire, si libéralement, si largement accordée en Angleterre, et surtout en Écosse, et si insuffisante en France? Probablement ces deux motifs y contribuent. Toujours est-il que nos voisins ont, sur ce point, un avantage incontestable, et que nous n'avons rien à opposer, comme poètes primitifs et d'instinct, à leur Burns, Hogg, Cunningham, etc.

Le voyage du lauréat Southey à Harrowgate, il y a deux ou trois ans, mit en lumière un de ces esprits non cultivés, à notre façon du moins; car je ne les appellerai pas, comme le fait Southey, *uneducated-poets*. L'éducation, c'est la nourriture de l'intelligence; et le génie, quelque part qu'il soit

logé, a un merveilleux instinct pour découvrir la pâture qui lui est propre. John Jones, simple domestique d'un propriétaire de campagne du Yorkshire, ne put entendre parler de l'arrivée d'un des poètes modernes célèbres de l'Angleterre dans son voisinage, sans céder à ce besoin de célébrité et de sympathie qui tourmente toujours les âmes artistes. Il écrivit à Southey; ce dernier consentit à devenir son éditeur, et fit précéder les *Essais en vers* du vieux domestique, et le récit de la vie de John Jones, écrit par lui-même avec une simplicité touchante, d'une biographie des poètes *uneducated*.

Le lauréat refusait le don de poésie aux ouvriers, ne l'accordant qu'aux laboureurs, aux bergers, aux domestiques, à tous ceux dont les occupations favorisent ou permettent la vie contemplative. Il prétendait que la marche de l'industrie humaine, portant pour bannière des traités d'hydrostatique, ayant des voitures à vapeur pour cavalerie, et des corps de métier pour armée, devait *effaroucher les muses*. Cette assertion trouva un prompt démenti. A Sheffield, au centre des fonderies, des manufactures de coutellerie, de quincaillerie, où, pendant six jours de la semaine, du matin au soir résonne l'impitoyable marteau, il s'est recontré un poète auquel ce bruit assourdissant n'a point imposé silence. Un pauvre artisan, membre de la *Société contre la taxe du pain*, a composé des rimes sur les lois qui gênent le commerce des blés. Sujet, auteur, tout semble assurément bien prosaïque; mais où n'y a-t-il pas quelque poésie cachée? La goûter est une jouissance offerte à tous, l'extraire est le lot d'un bien petit nombre : les fleurs ouvrent à tous leur calice odorant et sucré, l'abeille seule en sait tirer le miel.

*The Ranter* (le Sectaire), tel est le titre du poème de l'ouvrier de Sheffield. Dès l'abord, le pauvre auteur s'épanouit d'une façon touchante sur les joies du jour de repos, du dimanche.

Le travail des six jours est fait : il dort; il rêve
Au dimanche, aux champs verts, à la déserte grève.

A la prière. O toi! matin si désiré,
Lève-toi sans nuage, et de soleil paré;
Brille sur l'artisan. Que tes brises légères
De l'ouvrier lassé soulagent les misères!
Pauvre enfant du travail, qu'on ne te plaigne pas
L'air, qui sème de fleurs, en ses joyeux ébats,
Le gazon du dimanche; et le vent qui promène
Un nuage, une fleur, le duvet de la plaine;
Et le bourdonnement des ruches, où, toujours,
On travaille au dimanche ainsi qu'aux autres jours;
Et le chant vif et clair de l'alouette, alerte
Le dimanche; et l'allée au dimanche si verte!
Et le calme soleil de ce jour de repos,
De ce muet dimanche où dorment les échos!

Tous les doux souvenirs, toutes les douces associations d'idées, de sensations, se groupent pour l'artisan autour de cette journée de relâche. Il y revient souvent :

« Dieu, dit-il, ne condamne pas celui qui, travaillant six jours là où la fumée et la poussière obscurcissent la lumière dorée du soleil, se délecte, le septième jour, à écouter les vents, à voir fuir les nuages, à gravir les collines pour prier parmi les fleurs.....

« Nous ne proscrivons pas le culte prêché entre des murailles nues; nous ne méprisons pas la pompe des prières dans les hautes cathédrales, car douces sont pour nous les solennités de notre père, si l'esprit est là, si des cœurs contrits prennent part au banquet céleste, dans la vaste campagne ou dans le temple : Dieu est partout. »

Ceci fait partie d'un long sermon prononcé par le héros du poème, le prédicateur-pâtre, Miles Gordon, qui habite chez une pauvre vieille veuve, l'aide à nourrir ses cinq orphelins, et, après les travaux de la semaine, se lève avec le soleil, et va prêcher sur la montagne. Il est pâle, usé; ceux qui l'entourent prêtent l'oreille, leurs cœurs battent, ils sentent que l'apôtre parle pour la dernière fois. Son improvisation prend tous les tons : quelquefois douce, abondante, tendre, elle

est souvent aussi âpre, menaçante, et le sarcasme amer s'y fait jour avec virulence.

« Ah! où sont les saints des anciens jours? Où sont les pareils de ceux qui combattirent et allèrent, avec leur conscience, se fonder une patrie par-delà l'océan? ces pères de la Nouvelle-Angleterre, qui, au fond des déserts de la Colombie, brisèrent la double chaîne de l'Europe? ces hommes, dont la poussière crie : « Sparte vit encore! » Les Calvinistes, calomniés au temps de Charles, ont combattu : ils ont gagné la sainte bataille de la Liberté.....

Alors chaque martyr dévoué prêchait la droite voie. Ils n'enseignaient pas au pauvre, à l'indigent au cœur brisé, les serviles doctrines que dicte le pouvoir; non. C'étaient les vérités que la conscience chérit, que la tyrannie redoute, qui *ailaient* et acéraient leurs flèches barbelées. Le péché sur les hauts lieux était le but où ils visaient. Ils ne disaient pas : « Homme, sois circonspect, et prospère; sois bas, lâche, esclave, féroce... et réussis! »

En disant adieu, un dernier adieu à son auditoire, Miles Gordon le prie encore de sanctifier le septième jour :

« Gardez-le, en quelque lieu que vous soyez, pauvres enfans du travail, dit-il; gardez le saint dimanche! Ne le vendez pas à ceux qui vendirent votre liberté; ne le vendez pas pour un ris moqueur, votre jour de repos! Mais adorez Dieu où brille l'aiguille du clocher rougissant des feux du matin, ou bien implorez-le dans ces bois qui élèvent vers lui leurs rameaux en fleurs. »

Et le prédicateur des champs, le saint Jean des montagnes du Yorkshire, s'appuie contre un arbre d'automne, tandis que sa petite congrégation s'éloigne à pas lents. Il demeure immobile sous le ciel bleu. Ses larmes ont jailli; son regard mourant erre encore sur la lande éloignée : site chéri qu'il se rappelle si bien! Il pense à la chapelle isolée, au recoin verdoyant où dort sa mère : « Je suis seul, » dit-il; et il soupira un adieu.

« Déposeront-ils tes os, pauvre enfant du désert, loin des

lieux où l'oiseau module son chant au murmure de la source; sous ce nuage épais et noir qui plane sur les villes, et que dédaignerait la nuit? Te coucheront-ils dans cette terre qui ne se pare jamais de fleurs, dans ce hideux cimetière où pourrissent côte à côte l'esclave et le tyran, infectant jusqu'à l'air? Oh non! qu'ils te portent sur la bruyère où crie le pluvier, où le nuage se balance libre sur les cîmes nues du roc. Là, ton cœur habitait; c'est là qu'il te faut dormir: dormir sous le vent frais de la montagne, loin de la fosse du mendiant, loin du seuil du despote. Peu de gens chercheront ta dernière demeure dans la lande inhabitée; peu liront ton épitaphe: «Ici repose le prédicateur du pauvre.»

Il y a plus de sensations poétiques dans cette œuvre d'un artisan, bien que le style trahisse parfois l'imitation des auteurs classiques, et que la pensée, qui appartient bien à l'homme, s'allonge en se moulant dans des hémistiches et des formes apprises; il y a, dis-je, plus de poésie intime dans les vers de l'ouvrier de Sheffield, que dans la plupart de ceux des poètes d'instinct que Southey passe en revue.

L'un d'eux, cependant, avait mené, dans son humble rang, la vie la plus favorable à l'inspiration. Le *Poète des eaux*, le batelier John Taylor, berçait tour à tour sa muse aux rugissemens de l'océan, aux murmures de la Tamise. Mais, par malheur, il était homme d'esprit: la poésie n'était pour lui qu'un moyen. Il tournait rapidement le vers, comme il fendait joyeusement la vague, pour que sa barque, bien à flot, fît plus vite son chemin. Il avait le goût, non la passion, des aventures. Mieux eût valu pour la postérité qu'il racontât les siennes que de les versifier. Clopin, clopant, moitié prose, moitié vers, il narre gaîment ses voyages, ses lectures, où le Godefroy de Bouillon de Fairfax, Chaucer et la Bible, Dubartas et Montaigne, la Légende dorée et Sénèque, Plutarque et Marc-Aurèle, Joseph et Suétone, se mêlent confusément.

Dans sa coquille légère, il transportait à Greenwich les courtisans d'Élizabeth et les beaux esprits de cette cour pé-

dante. Sans doute, il conduisit plus d'une fois Shakspeare aux théâtres qui bordaient la rive.

« Je vivais content, dit-il; content, je suais et ramais. Là, comme la vague, ma bourse avait flux et reflux. La *chère* était bonne, grâce aux *chers* honoraires, et le plaisir me faisait *insouciant* des *soucis*. »

Taylor imprimait ses œuvres à ses frais, séparément, et par brochures peu volumineuses, qu'il distribuait aux voyageurs, attendant en retour une *doulce rénumération*. Il suppléa ainsi avec succès au discrédit où était tombé, sous le règne de Jacques, son état de batelier. Une longue paix avait laissé s'accroître le nombre des mariniers de la Tamise, qui, jusque-là, avaient alimenté les équipages des vaisseaux de guerre; et les compagnies théâtrales s'étant établies du côté de la rivière le plus habité, le nombre des passagers en avait diminué d'autant. Il y avait donc à la fois plus de bras et moins de besogne. Pourtant Taylor ne chôma pas. Un de ses patrons, le comte de Holdernesse, obtint pour lui une place de la munificence du roi, et le lieutenant de la tour lui fit don de son droit de prélever deux bouteilles de cuir noir, ou bombardes de vin (contenant six gallons), sur chaque vaisseau chargé de liquides qui entrait dans la Tamise. C'était pour le poète une joyeuse récolte.

« Je gardai la place près de dix ans, dit-il, et glanai du sang du grand Bacchus, et de France et d'Espagne. Peu de vaisseaux pouvaient esquiver ma visite, et mes deux bouteilles et moi revenions fréquemment tous trois pleins et contens. »

La veine du poète bon vivant s'ouvrait pour toutes circonstances. Il n'était pas plus exclusif dans le choix de ses héros que dans celui de ses vins. Si quelque personnage célèbre mourait, Taylor envoyait l'élégie aux héritiers; son épithalame ne manquait à aucun mariage : de tout il faisait vers et argent. Ses extraits d'histoire sont rimés, vaille que vaille, et la conspiration des poudres lui fournit une suite de stances, allignées sur quatorze pieds, pour foudroyer l'Église de

Rome, « ce taureau, cette bête aux sept cornes, qui est venue s'engraisser en Angleterre. »

Le poète batelier n'abandonna pas tout-à-fait sa première profession. Il fit et chanta plusieurs voyages maritimes, et même une excursion par terre. Il avait parié qu'il irait à pied de Londres à Edimbourg « sans porter ni rapporter d'argent; sans mendier, emprunter, ou demander nourriture, boisson ou logement; » et il intitula le récit, en vers et en prose, de cette promenade : « Pélerinage sans le sou, ou la Tournée *moneyless* (sans argent), par le poète des eaux de sa majesté le roi. »

Il avait des amis sur la route, une réputation, et la répartie prompte; de plus, une mule chargée et un serviteur l'accompagnaient : le voyage ne fut donc pas pénible. « Je fis, dit-il, de mes jambes mes rames, et je voguai sur terre. »

D'hospitalité en hospitalité, tantôt chez des étrangers bienveillans, tantôt chez des amis, une fois seulement forcé de faire son lit sous le dais des cieux, mais presque constamment choyé, régalé, il atteignit enfin Édimbourg, où un inconnu l'hébergea, le fit promener dans la ville, lui prêta de l'argent et se fit son ami.

Il faut lui entendre conter comment, poursuivant toujours sa route jusqu'à Sterling, pour passer quelques jours chez le comte de Marr, il tombe au milieu d'une chasse au *Brae de Marr*, « large pays, où s'élèvent de telles montagnes, que Highgate, Hampstead, Shooter's-Hill, Malvern-Hill, etc. etc., ne sont que taupinières à côté, et où l'on arrive par de si étranges sentiers, si pierreux, si inégaux, pleins de fondrières, trous, marais, bruyères, qu'un chien sur trois pates y courrait plus vite qu'un cheval sur quatre pieds. » Mais dans ce « pays de malheur, où l'on ne voit ni maisons, ni champs de blé, ni chaumières, et pas autres habitans que des daims, des chevaux sauvages et des loups, » il rencontre joyeuse compagnie et une cuisine en permanence : les marmites et pots toujours bouillans, les broches tournant, les grils fumans, enfin de véritables noces de Gamache.

Toutes les aventures du poète vagabond ne furent pas aussi agréables. A son retour à Londres, il entreprit d'aller de cette ville à Queenborough dans un bateau de papier, ayant pour rames deux queues de morues sèches, attachées à deux bâtons. Le cabaretier, Roger Bird, accompagnait Taylor dans cette expédition désespérée. Ils s'étaient munis de huit vessies bien gonflées d'air, dont ils sentirent le besoin avant une demi-heure : ils n'avaient pas fait trois milles que le papier s'en alla en bouillie ; il ne leur resta pour toute protection que la carcasse du bateau soutenue à fleur d'eau par les vessies. Ils voguaient à grand'peine ; « des milliers de spectateurs nous cachaient le rivage, d'autres accouraient sur les vagues, à force de rames, dans de petits bateaux, des canots, des barques. Ils s'arrêtaient tous pour nous regarder. Nous passions, et le temps *passait* aussi, jusqu'à ce que la nuit eût fait *passer* le jour. Le soleil avait fui dans le monde inférieur ; la lune paresseuse s'oubliait sur sa couche ; les étoiles scintillaient, mais des nuages d'ébène obscurcissaient leur clarté. Les flots agités faisaient danser notre bateau, ou plutôt ce qui n'en était que l'ombre ; la rivière avait quatre milles de large ; pas de rames, la nuit noire, et nous ne savions où nous étions. Ainsi partagé entre le doute et la crainte, l'espérance et le désespoir, je me mis à l'œuvre, et Roger Bird en prières, et, comme la vague nous ballottait de haut, de bas, il criait avec ferveur : — Bon Dieu, recevez-nous ! »

Partis le samedi à la marée du soir, ces deux fous arrivèrent à Queenborough le lundi matin, jour de foire, et ce fut grand'fête à leur débarquement. La carcasse du bateau, que le maire voulait faire suspendre, comme monument, en la ville de Kent, fut mise en pièces par les habitans des campagnes, chacun voulant en emporter un débris en souvenir de cette étrange aventure.

Pendant la guerre civile, le poète des eaux de sa majesté se retira à Oxford, où il tenait une pension bourgeoise, guerroyant bravement, de la langue et de la plume, contre les

*têtes rondes*. Après une verte et joyeuse vieillesse, il termina sa vie, tenant auberge à Westminster.

Dans sa liste de poètes primitifs, Southey cite encore un garçon de ferme, que ses talens poétiques, étonnans pour sa condition, mais fort incomplets, tirèrent de l'obscurité, et qui ne finit pas si heureusement que le batelier de la Tamise. Attiré dans une société toute basée sur la vanité, avec une âme faible et tendre, le malheureux fut victime de l'ambition qu'on avait allumée en lui. A mesure que son goût s'épurait, ses productions baissaient de mérite; il le sentait; et, considéré, jouissant d'un beau bénéfice, dans une situation en apparence plus heureuse qu'il ne l'eût rêvée dans ses jours de jeunesse et de joie, alors qu'il fanait les foins, et racontait en vers ses travaux, ses plaisirs des champs, il devint fou de désespoir, et se noya. C'est tout au plus si aujourd'hui quelques érudits se rappellent que le dîner des faucheurs, qui se donne tous les ans, le 30 juin, à Charlton, fut fondé à perpétuité, par lord Palmerstone, en l'honneur de Stephen Duck.

Une laitière, poète aussi, Ann Yearsley, mourut folle, comme le poète faucheur. La curiosité et la protection du riche l'allèrent chercher dans sa misère, accouchant entre sa mère expirante de besoin, un mari grossier, et six enfans sans pain. Le goût exquis de cette pauvre jeune paysanne, son esprit délicat, des pensées élevées, des vers heureux, excitèrent l'admiration des oisifs. On s'occupa d'elle, on l'instruisit, on voulut la former; mais, comme le rossignol mis en cage, et sifflé avec la serinette, la pauvre effarouchée oublia son chant natal, fit quelques tentatives malheureuses, et finit une courte vie de souffrance et de lutte dans un hôpital de fous.

Quittons vite ces infortunés, pour qui la poésie, destinée à charmer, à ranimer l'âme, fut un poison destructeur, et revenons à ceux dont elle embellit la modeste existence, à Woodhouse, le savetier, que Shenstone trouvait plus heu-

reux qu'un roi, son soulier entre ses genoux, faisant jouer l'alène, sa plume et son encrier près de lui, ayant la tête à une besogne, les mains à l'autre. « La poésie, dit Landor, ouvre des sources de tendresse qui, sans elle, resteraient toujours enfouies dans le roc. » Les stances du pauvre savetier en font foi. Il se plaint quelque part que les soucis domestiques empoisonnent ses joies. « Non, dit-il, qu'à table les petits marmots ne sourient; non que ma femme ne soit belle, douce, et toujours pour moi un reflet du printemps; mais, avant le point du jour, elle se lève, elle travaille; le fil se teint de sang en passant par ses doigts, et la tâche obligée n'est pas encore finie, que déjà le soleil raie le couchant de pourpre et d'or. »

John Jones, le bon vieux sommelier de Kirby-Hall, a pris, lui, le don de poésie comme un rayon doré qui vient éclairer son humble vie. Ainsi qu'il le conte lui-même, dans sa lettre à Southey, ayant à soutenir une femme et trois enfans, il eut bien quelques petites difficultés à vaincre, « mais, avec l'aide de Dieu, dit-il, je m'en tirai passablement. » Les douces vertus du brave homme, que ses goûts n'arrachèrent jamais à ses devoirs, et qui, au premier coup de sonnette, mettait son papier dans sa poche, et courait, laissant mainte rime incomplète, ont dû, ce me semble, en faire plutôt l'ami que le domestique de ceux qu'il sert.

A. DE MONTGOLFIER

# M. de Balzac.

Lors des premières tentatives de quelques hommes d'un haut talent, pour sortir de la vieille ornière littéraire, la critique avait réduit son travail à une opération toute mécanique. Stupide et fatale comme la censure, elle s'était, à la longue, fabriqué pour chaque genre un moule banal, soigneusement numéroté de peur de méprise; une sorte de laminoir uniforme et mesquin, par où devaient passer les vigoureuses productions contemporaines, au risque d'en sortir amaigries, mutilées, mortes. Les jeunes écrivains se recrièrent; ils remontèrent aux principes de l'art pour attaquer la critique sur son terrain, et cherchèrent à lui prouver que ses mesures typiques étaient mal prises et encore plus mal appliquées... Mais elle était devenue sourde et trop vieille pour changer d'habitudes; on changea de tactique : on lui fit accroire qu'on traduisait de l'allemand, de l'espagnol, du chinois. Puis, les poètes baptisèrent leurs créations à leur fantaisie, appelèrent leurs odes, *ballades*, leurs tragédies, *dramcs*, leurs drame, *saynètes*... Que sais-je? La pauvre routinière ne put se reconnaître dans cette nomenclature nouvelle, assaillie, débordée de toutes parts, elle exhala quelques arguties scolastiques, quelques quolibets surannés, devint tout-à-fait folle, et disparut sous un cataclysme de productions qu'elle ne put venir à bout de comprendre et d'analyser.

*La grande et féconde critique des beautés*, comme l'appelle

M. de Chateaubriand, a déjà signalé son avénement; car ceux qui s'acheminèrent avec foi vers cette terre promise de la liberté de l'art ont trouvé le chemin court, et personne n'est mort dans le désert. Le public accueille les œuvres nouvelles avec enthousiasme, sans s'inquiéter si les genres sont modifiés, si les genres sont modifiables, n'en reconnaissant plus qu'un qui soit bien *défini*, c'est le genre *fini*. Les lecteurs, encore plus que les auteurs peut-être, partagent le dédain que M. de Vigny avait pour ce style cérémonieux, cette *politesse niveleuse*, ce *ni trop haut ni trop bas*, espèce de juste-milieu littéraire, défaut des poètes à courte vue et à courte haleine. Tout le monde en est à ce dégoût du *prosaïsme*, à cette aversion du *commun* que professait depuis long-temps M. Victor Hugo. Le paradoxe, qu'il n'y avait point de *romantisme*, mais une littérature du dix-neuvième siècle, est maintenant une vérité triviale, car si les mots de classique et de romantique se font encore entendre, ce n'est plus que comme ces coups de fusil qui retentissent dans le lointain quand la bataille est finie. Toute conception littéraire, digne d'attirer l'attention de la critique, porte aujourd'hui le cachet de cette ère nouvelle, et ce cachet, c'est la poésie. La poésie coule à pleins bords dans les drames, dans les romans, dans les feuilletons, dans les revues. Il s'en fait chaque jour une dépense effrayante dans ces mille et un morceaux littéraires qu'on ne sait comment nommer, et que j'appellerais volontiers du nom de leurs auteurs : Mérimée, Jules Janin, de Stendhall, de Balzac, Bruckère, Eugène Sue, Paul Lacroix, etc.; car, outre la physionomie bien distincte de l'époque, chacun de ces écrivains a sa physionomie à lui, son individualité que tout le monde connaît. Le dix-neuvième siècle a peut-être déjà trouvé autant de manières d'écrire, et d'écrire très-bien, que les deux siècles qui l'ont précédé.

Comme un titre, si original qu'il soit, n'en dit pas autant aux libraires et au public que certains noms, on en viendra, j'espère, à ne mettre que le nom de l'auteur sur la couver-

ture d'un livre. Malheur alors à la race parasite des imitateurs, qui pousse aux pieds des grands hommes, et se nourrit de leur écorce. On sera forcé d'être neuf, d'être bien soi-même, afin d'avoir un nom significatif et d'une valeur intrinsèque. Plusieurs écrivains avaient déjà senti qu'un titre, fût-il triple ou quadruple, ne pouvait qualifier leur œuvre et ce qu'elle avait d'intime; aussi, forcés de se conformer à l'usage, ils en avaient pris un au hasard, le premier venu : *Le Rouge et le Noir*, *Plick et Plock*, etc... Si, comme l'auteur de Waverley, on veut garder l'anonyme afin d'être connu plus vite, rien n'empêchera qu'on n'adopte un *signe* caractéristique ou non (le caractéristique doit être dans l'œuvre), une guillotine, par exemple; un ballon, une ancre, ou quelque hiéroglyphe dans le genre de celui que M. de Balzac a choisi pour épigraphe à sa *Peau de Chagrin*.

M. de Balzac a publié, il y a quelques années, un roman *walterscotté*, pour me servir d'une de ses expressions, où l'on trouve de l'intérêt, de la passion, et quelque peu d'invraissemblance; puis un recueil de *Scènes de la vie privée*, qui atteste un travail fructueux et des progrès rapides. Il s'est acquis de la célébrité par ces deux ouvrages où il a mis son nom, et plus encore par un troisième où il ne l'a pas mis. Est-ce sérieusement que, dans la préface de la *Peau de Chagrin*, l'auteur se plaint des insinuations malveillantes dont il a été l'objet à cause de sa *Physiologie du Mariage?* En tout cas, cela nous a valu un charmant plaidoyer, où nous apprenons avec joie que M. de Balzac n'est point un vieillard, ni un roué, ni un ivrogne, mais un franc buveur d'eau, et un travailleur tenace et consciencieux, ce dont le public avait déjà pu s'apercevoir, au moins pour ce qui est de la tenacité, et certes il ne s'en plaint pas; puis encore un examen curieux des disparates ou des analogies qui se sont rencontrées entre le caractère des auteurs et celui de leurs productions, une méditation psychologique sur la merveilleuse faculté que les hommes de génie ont d'inventer des crimes atroces, tout en restant des modèles de candeur et de vertu.

Dans cette même préface, M. de Balzac prétend que la *Physiologie du Mariage* était une tentative pour remonter à la litterature fine, vive, railleuse et gaie du dix-huitième siècle. Ce livre est en effet plein de finesse, vif, railleur et gai; mais il porte surtout le cachet du dix-neuvième siècle. J'ignore ce que l'auteur entend par cette réaction littéraire que préparent certains bons esprits, mais je sais que, s'il y a quelque chose de voltairien, ou plutôt de rabelaisien, dans la tournure de quelques-unes de ses phrases, dans la philosophie incrédule et moqueuse avec laquelle il passe l'humanité en revue, la partie artiste de son talent est essentiellement *actuelle*.

Les *Scènes de la vie privée* ont beaucoup d'intérêt et plus de naturel que la manière de l'auteur n'en comporte ordinairement. L'auteur a senti qu'on pouvait lui reprocher quelques longueurs, quelques minuties de détails, aussi s'est-il hâté de prendre les devans, et de dire à la critique qu'il avait eu ses raisons pour agir ainsi... Nul n'en doute à présent, et le succès a prouvé qu'elles étaient bonnes. Les détails pleins d'élégance et de finesse sont un des caractères distinctifs de ses ouvrages; s'ils ralentissent quelquefois l'action, ils en donnent toujours une intelligence plus vive et plus profonde.

Il y a encore bon nombre de personnes qui demandent compte à un livre du temps qu'elles ont passé à le lire, qui croient que les ingénieuses spéculations d'un auteur doivent être autre chose qu'une pâture offerte aux imaginations désœuvrées et blasées; qui cherchent enfin, dans la littérature, un amusement solide, des émotions utiles, des vérités pratiques. Cette classe de lecteurs préfère les *Scènes de la vie privée* de M. de Balzac, à ses diableries philosophiques.

Les contes et romans philosophiques sont lus avec avidité; ce sont aussi de curieux tableaux de mœurs, assaisonnés, pour la plupart, d'un merveilleux cabalistique indéfinissable. Ce n'est ni Rabelais, ni Voltaire, ni Hoffmann, c'est M. de Balzac. Hoffmann, le fondateur de l'école fantastique, a au

moins une conviction, lui, la conscience des arts. On sent qu'il prend ses créations au sérieux, qu'il est ému jusqu'au fond de ses entrailles et qu'il pleure à chaudes larmes. Dans ses rêveries sublimes et passionnées sur l'*art*, on ne voit point percer un perpétuel dénigrement du cœur humain, une ironie satirique qui désenchante. *Le Chef-d'œuvre inconnu* et *Sarrasine* de M. de Balzac sont des compositions qui entraînent. Mais, dans le premier de ces contes, Nicolas Poussin se dégrade, et quand il force sa ravissante et pudique maîtresse à se montrer nue à des yeux profanes, à servir de modèle, je partage le mépris qu'elle ne peut s'empêcher de ressentir pour lui. Dans le second, l'artiste fourvoie son amour d'une manière étrange. Il a fallu un prodigieux effort de talent pour raconter un désappointement si scabreux, si bizarre. Il a fallu que l'auteur fît mourir son héros pour l'empêcher d'être souverainement ridicule.

On pourrait fort bien appeler les opuscules de M. de Balzac, *contes misantropiques*. Partout des déceptions atroces dans les sentimens humains, partout l'homme envisagé sous le point de vue le plus misérable, le plus désespérant. Il n'y a peut-être pas un de ces contes où la soif d'hériter ne gangrène un cœur. Elle cesse un instant d'être sanguinaire dans la délicieuse composition de *l'Enfant maudit;* elle empêche un double, *un exécrable meurtre;* mais elle reparaît assassine et parricide dans l'*Elixir de longue-vie*. L'hérédité poursuit M. de Balzac, il ne voit « que gens qui prennent de » l'argent à rentes viagères sur la foi d'un catarrhe, qui spé- » culent sur la mort, qui s'accroupissent chaque matin sur » un cadavre, et qui s'en font un oreiller le soir. » Et cependant n'allez pas vous imaginer que tout cela soit triste, maussade, déclamatoire. Non; ce sont de petits drames, vifs, coupés, rapides, spirituels, réjouissans; des lambeaux souvent, mais des lambeaux de soie et d'or. C'est la littérature d'un siècle où l'on multiplie les sensations, où l'on en crée de nouvelles, où tout est accéléré, la vie et les roulages; d'un siècle qui a vu naître les bateaux à vapeur, les voitures

à vapeur, la lithographie, la musique de Rossini, l'éclairage au gaz... Elle est surtout l'expression d'une société sans conscience aucune. J'aime *Jésus-Christ en Flandre*, j'aime ce cortège imposant des hommes de foi et de volonté qui marchent sur la mer; quel dommage que l'auteur ne puisse pas s'empêcher de sourire en nous racontant ce beau conte de fées! Notre âme est-elle en proie au désespoir? Nous entrons dans une *Eglise*... non pour y épancher notre âme, pour y répandre nos larmes et nos prières, mais pour y dormir, pour y avoir un cauchemar très-poétique sans doute, mais fort peu orthodoxe, et pour nous fâcher contre le bedeau à figure horrible qui se permettra de nous réveiller. Si l'on nous parle de l'Italie et du pape, ce sera « de cette Italie de » Borgia, où la religion et la débauche s'accouplaient alors » si bien, que la religion était devenue une débauche, et la » débauche une religion. » Notre époque se reflète dans ces historiettes fantastiques, avec ses inconséquences et ses contrastes, son prosaïsme poétique, son incrédulité superstitieuse et fataliste; avec ses velléités de vertu et son égoïsme profond, seule base de l'édifice social actuel. On ne croira pas à l'immortalité de l'âme, mais on sera iconoclaste, et la divinité du Sauveur vous sera presque démontrée d'après je ne sais quelle belle peinture. Un jeune débauché croira qu'il n'y a qu'un père *éternel*, et que le malheur a voulu que ce fût le sien! Voulez-vous assister à une canonisation ou à une orgie comme on ne voit pas d'orgie ni de canonisation? Suivez M. de Balzac, il va partout.

Peut-être M. de Balzac ne croit-il pas lui-même la débauche si grandiose, si déifiée; le suicide si goguenard, si bouffon; l'anarchie des croyances et des opinions si complète; peut-être M. de Balzac est-il un grand mystificateur... En tout cas, on se laisse attraper de bonne grâce, on va au-devant, on est complice de la mystification, et s'il se moque du lecteur, le lecteur ne le lui rend jamais. Quelquefois, dans une de ces boutades de familiarité qu'on croit pouvoir se permettre *in petto*, avec un auteur dont on recherche avidement

les moindres pochades, on l'apostrophe ainsi, avant de se mettre sous le charme de son talent : « Allons, sorcier! à » propos de quoi vas-tu faire de l'esprit, du style, de la ma- » gie? Est-ce encore quelqu'un de nos généraux qui se dés- » honore en Espagne, dans le pays des cruautés, par une » cruauté plus raffinée et presque gratuite?... J'ai lu *El* » *Verdugo* et son dénouement sanguinaire; je l'ai lu, et je » suis un peu moins fier d'être Français... Est-ce encore » quelque aventure atroce, comme celle de cet œil que l'on » écrase, et capable de mettre les attaques de nerfs en per- » manence dans toutes les pensions de jeunes demoiselles? » Vas-tu nous développer cette consolante pensée : *que les* » *vérités ne sortent de leurs puits que pour prendre des bains de* » *sang?* Tiens-tu en réserve quelque suite à cette grande » apologie paradoxale de la Saint-Barthélemy, que tu nous » as donné dans les *Deux Rêves?* Ah! c'est peut-être une » scène oubliée de la *Comédie du Diable*, dont le début s'ap- » pelle, comme celui de la messe, l'*Introït!* O frondeur » impitoyable, tu as soulevé bien des questions dans cette » farce satanique, et peut-être est-elle un peu mesquine, » malgré tes légions de personnages; un peu froide même, » quoique la scène se passe en enfer... Qu'importe? per- » sonne n'a sifflé. C'est toi, l'auteur, qui nous as sifflés tous, » pauvres spectateurs! Emporte-nous encore dans ton char » philosophico-fantastique, où la tête tourne, où la raison » cède souvent les rênes à la folle du logis... Mais, pour » Dieu! si tu trouves encore sur ton chemin quelques mys- » tères physiologiques, psychologiques et autres, dévoile- » nous-les une bonne fois, dans toute leur profondeur, et » ne les aborde pas d'un air si dégagé. Commence, parle, » l'*homme aux hallucinations!* dispose de nous. Au diable » nos préjugés scientifiques, religieux, politiques, littérai- » res, nos convictions plus ou moins intéressées, plus ou » moins flexibles, plus ou moins niaises... Parle! En quoi » veux-tu que nous ayons foi, ou plutôt que nous n'ayons

» pas foi aujourd'hui ? A toi notre âme pour vingt-quatre
» heures! »

Tout le monde a entendu parler de cette miraculeuse *Peau de Chagrin*, avec laquelle il n'y a qu'à désirer pour obtenir, mais qui diminue alors et qui retranche à chaque souhait plusieurs années de vie à son possesseur. Ce roman a déjà subi je ne sais combien d'analyses, de louanges, de critiques. Je suis honteux de venir si tard faire ma petite chicane à l'auteur, qui probablement, comptait sur la prescription, et se croyait bien tranquille.

Je sais qu'il arrive souvent qu'un homme, en proie à quelque violent orage de l'âme, agisse de manière à dérouter toutes les prévisions. Cependant je sens toujours en moi diminuer l'illusion et l'intérêt quand le poète choque la vraisemblance dans le jeu des passions. Une femme vaine, froide et coquette a influé d'une manière profonde et fatale sur la vie de Raphael. Pour Fœdora, il a souffert toutes les tortures; à quoi ne s'est-il pas réduit, rien que pour paraître devant elle avec des bottes décentes et un gilet blanc! dans les inexprimables angoisses de sa misère et de sa fierté, il s'est mis aux gages d'un fabricant de mémoires, stupide comme la mule de don Miguel. Pour Fœdora, il a voulu éteindre son âme et se tuer dans la débauche.... Oh! que de fois l'infortuné a dû implorer quelque puissance magique pour la voir amoureuse folle de lui, cette Fœdora, la femme sans cœur, Fœdora la superbe, pour la voir humble comme *la Courtisanne* de La Fontaine ou la *Marion* de Victor Hugo, versant des larmes d'amertume et de repentir, et attendant d'un mot de lui toutes les joies du ciel ou tous les tourmens de l'enfer.... Et au moment où il va mourir, mourir à cause de cette femme, au moment où sa pensée doit en être obsédée, il demande à son talisman.... Un bon souper!...

M. de Balzac a de l'observation au suprême degré, et une grande imagination de style. Le mot *fascination* revient souvent dans ses phrases, et je n'en trouve pas de plus juste pour exprimer l'effet qu'elles produisent. Rien de plus éblouis-

sant, de plus prestigieux que certaines pages de *la Peau de Chagrin*. L'auteur dit tout, et son expression est toujours chaste. Il sait jeter une enveloppe capricieuse et fantastique sur ce qui veut être deviné, et par des touches brusques, incisives, pittoresques, mettre en relief les hommes, les choses, les systèmes, les idées. Puis, ce sont des descriptions pleines de vie, des digressions adorables : la débauche, les dettes, le suicide.... Je voudrais bien citer quelques lignes de M. de Balzac pour dédommager le lecteur des miennes.

« Je me souviens, dit Raphael, en parlant de sa pauvre » mansarde, je me souviens d'avoir souvent mangé délicieu- » sement et gaîment mon pain, mon lait, assis auprès de ma » fenêtre, en respirant l'air du ciel, en laissant planer mes » yeux sur un paysage de toits bruns, grisâtres, rouges, en » ardoises, en tuiles, couverts de mousses jaunes ou vertes. » Si d'abord cette vue me parut monotone, bientôt j'y dé- » couvris de singulières beautés. Tantôt, le soir, des raies » lumineuses, parties des volets mal fermés, nuançaient et » animaient les noires profondeurs de ce pays original. Tantôt » les lueurs pâles des réverbères projetaient d'en bas des re- » flets jaunâtres à travers le brouillard, et accusaient faible- » ment les rues dans les ondulations de ces toits pressés, » océan de vagues immobiles. Puis, parfois, de rares figures » se dessinaient au milieu de ce morne désert; c'était, parmi » les fleurs de quelque jardin aérien, le profil anguleux et » crochu d'une vieille femme arrosant des capucines; ou, » dans le cadre d'une lucarne pourrie, quelque jeune fille » faisant sa toilette, se croyant seule, et dont je n'apercevais » que la jolie tête et les longs cheveux élevés en l'air par un » bras éblouissant de blancheur. »

Le merveilleux des *Mille et une Nuits* qui s'attache à la destinée d'un Parisien que nous avons rencontré souvent, et avec lequel nous avons peut-être fait une partie d'écarté, a quelque chose qui choque; mais une fois le premier coup porté, le croyable et l'invraisemblable s'identifient aux yeux du lecteur (qu'on me passe la comparaison), ainsi que le

calorique et le carbone dans un brasier. Le possible et l'impossible sont tellement fondus, amalgamés dans cette singulière histoire, qu'on ne peut vraiment pas plus tirer une ligne de démarcation entre eux qu'entre l'intelligence et la matière, qu'entre l'âme et le corps. Tout peut être naturel ou non; la *contractilité* des peaux et leur raccornissement, les passions volcaniques de Raphaël, l'obsession d'un monomane, M. de Balzac se joue de notre incrédulité avec tout cela. Puis, quand Raphaël est heureux, c'est-à-dire quand il est aimé, il veut détruire son talisman fatal, et n'en peut venir à bout. Il essaie inutilement sur *la Peau de Chagrin* l'action de la physique et celle de la mécanique; et l'auteur nous donne un procès-verbal de l'opération tellement clair et détaillé, qu'on ne sait plus que penser. Raphaël jette sa *Peau de Chagrin* au fond d'un puits, son jardinier la retire, et veut absolument qu'il examine ce singulier phénomène. S'il l'eût lancée à la mer, son cuisinier l'aurait retrouvée dans le premier poisson qu'il eût éventré; si c'eût été dans le cratère du Vésuve, le volcan eût fait éruption tout exprès pour la lui rejeter à la figure. Cette *Peau de Chagrin*, à tout prendre, n'est pas plus absurde que le nœud de la plupart des drames et des romans que nous admirons. Toute la différence est peut-être qu'ici l'impossibilité matérielle est audacieusement mise à nu, et que là elle est déguisée plus ou moins maladroitement. Ici on la voit d'abord, et on finit par la perdre de vue; là, on la découvre et on la voit toujours..... Je parlais un jour du beau tableau de M. Delacroix devant quelques personnes qui ne le connaissaient pas; on se récria contre cette liberté allégorique, descendant sur les pavés de nos barricades, et marchant poudreuse au milieu du peuple de juillet.... Mais, regardez le tableau de M. Delacroix, lisez *la Peau de Chagrin* de M. de Balzac, et vous croirez à la magie des arts....

ÉMILE DESCHAMPS.

# RÉVOLUTIONS DE LA QUINZAINE.

Voici une quinzaine qui n'aura eu que huit jours. N'importe. Les révolutions ne manquent pas. Nous avons des histoires bien étranges à notre lever de chaque matin ; chaque jour c'est quelque chose de vieux qui tombe, c'est une rêverie qui s'achève ; ce sont des cris dans le désert, si bien que la politique a rassasié toutes les âmes ; on n'en veut déjà plus. Un peu de répit, de grâce ! laissez-nous un instant de repos ! Peuple en révolution que nous sommes, nous ne demandons pas mieux que d'aller à l'Opéra, que d'ouvrir nos lieux de réunion et de fêtes ; à bas les armes ! peuple ! nous ne nous battrons pas encore cette fois, nous nous sommes bien assez battus.

Ainsi donc toutes les pensées sont à la paix, toutes les volontés à la paix ; la Hollande elle-même, belliqueux royaume, a prolongé la trève, grâce aux volontés énergiquement exprimées de l'Angleterre et de la France. Voilà toute la politique du jour. On ne veut plus de politique; la chambre des pairs elle-même ne trouve plus d'attention ; si elle ne veut pas de la loi qui la tue, on l'augmentera jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour se suicider de ses propres mains. Eveillez-donc les passions politiques après cela !

Surtout en France, en France, où le système de l'égalité populaire a été mis à de si rudes épreuves ; en France, pays occupé, positif, qui veut vivre libre, mais qui veut vivre avant tout ; dans cette France monarchique qui a en horreur la vie de forum, la vie de paroles en l'air, la vie d'expériences politiques, royaume heureux qui veut être heureux à tout prix, qui est fatigué de bruits, de clameurs, d'utopies, de grands hommes, de nouveautés, de catégories et de révolutions.

Donc le moment est venu où nous aurons à parler beaucoup d'art et de poésie, à faire et à défaire des réputations, à proclamer des noms inconnus, à lire des livres nouveaux, à voir des drames à être heureux enfin quand nous aurons été assez politiques à notre gré.

Le grand fait de la semaine s'est passé en Grèce, cette Grèce dont on a tant parlé, dont on parle si peu ; royaume sauvé à moitié, qui d'une barbarie est tombé dans une autre, qui a changé

de joug, qui va du Turc au Russe, qui vient d'être témoin de l'assassinat d'un grand citoyen. Capo d'Istria a été assassiné en allant à la messe. Il est tombé sous le poignard d'un Grec, cet homme qui avait consacré sa vie à la liberté grecque, cet homme dont la voix avait retenti dans toutes les cours de l'Europe; et au sujet de cette mort si honteuse pour la Grèce, on a renouvelé les grandes discussions d'autrefois, à savoir si Brutus avait bien fait de tuer César.

On a développé très-au long les doctrines de l'assassinat et du non assassinat.

Dans le *Journal des Débats*, M. Eynard, l'ami du mort, ami de la Grèce aussi, a déploré l'assasinat de Gapo d'Istria. Il a pleuré *cet homme austère et d'une probité sans égale*, cet homme *espoir de la Grèce;* il a voué à l'exécration l'assassin du président. La lettre de M. Eynard a été lue, elle paraissait à l'abri de toute réponse, mais un Grec répond à la lettre de M. Eynard.

Voilà donc une voix qui s'élève sur la tombe du mort, à peine fermée, pour accuser sa mémoire, et notez bien que l'accusation est fort grave. Capo-d'Istria, dit cet homme, avait aboli le régime municipal, que les Turcs eux-mêmes avaient respecté; il a confisqué toutes les constitutions à son profit, il a concentré en ses propres mains tous les pouvoirs, il a institué des tribunaux composés de juges amovibles, il a supprimé la liberté de la presse, il a violé le secret des lettres, il a dressé des listes de proscription, il a calomnié la vieille patrie, il a calomnié la jeunesse dans les cours étrangères, il a dilapidé les finances pour enrichir sa famille : à entendre le correspondant, Capo-d'Istria vendait la Grèce aux Russes; c'était un traître digne de toute la rigueur des lois.

Pauvre gloire humaine! Que deviennent ces grands renoms de liberté? L'assassinat a creusé presque toutes les tombes de ces hommes à part, que la liberté couronne de leur vivant, que la liberté déterre après leur mort. Quant à la postérité, elle passe d'ordinaire indifférente sur la tombe du mort, que cette tombe soit creusée par le poignard de l'assassin ou par le fer de l'échafaud.

Nous disons juste, il n'y a que l'art dans le monde. Tout le reste, c'est une ombre. La Pologne se révolte, le monde applaudit : que reste-t-il, pourtant, de l'héroïsme polonais et de l'admiration de l'Europe? Des cendres fumantes, un vain cri dans l'espace. Puis, après ce cri, sur ces cendres, rien qui réponde. Empires, révolutions, royauté, villes qui tombent, armées qui se dressent,

orateurs qui éclatent, tout cela glisse en silence, sans laisser une trace, sans écho! Encore une fois, il n'y a que l'art qui mérite toute notre attention; il nous donne les émotions durables, les larmes véritables, les terreurs réelles, les joies naïves, il nous anime, il nous fait vivre, il nous fait rêver; avec l'art, nous nous sentons des hommes. La poésie, le drame, la peinture, le roman, la musique, les sons éclatans de l'orchestre; puis l'art bourgeois, les petits détails de la vie, le minutieux bonheur d'intérieur, le bien-être quand il fait nuit, quand on a un bon feu, quand on n'est pas juré aux assises, garde national à la mairie, propriétaire dans la Vendée ou préfet à Strasbourg; c'est toujours à ces délassemens de l'imagination et de la pensée que nous serons obligés de revenir.

Le dégoût politique va si loin, que nous préférerions même les assises à la chambre des députés. On parle d'un grand crime à Versailles. Un jeune homme qui tue son ami. Il le tue dans une auberge avec d'épouvantables détails. Le meurtrier s'enfuit. Le cadavre du mort est porté à la Morgue; à la Morgue, on le reconnaît : voilà le meurtrier découvert! L'homme arrêté, on va de crimes en crimes, d'horreurs en horreurs; on arrive jusqu'à la mère du meurtrier : alors surviennent de graves soupçons de parricide. Cette mère, en effet, a été égorgée la nuit; on lui a coupé la jugulaire, et depuis on n'a pas découvert le meurtrier! Ce sera là un beau procès, de longues et sanglantes complications, un vif intérêt. Ce crime arrive tout exprès à l'appui de la brochure de M. l'avocat Urtis : *Défense de la peine de mort.*

Où donc est-il le beau temps où toute la France avait pour événement unique, pour émotion unique, l'assassinat de Fualdès?

En attendant, le procès de la semaine est curieux et plein de faits étranges. Les plus grands noms politiques de l'époque ont retenti dans les assises. Il s'agissait du procès de *la Tribune*, qui, à propos des achats de fusils à l'étranger, avait, sous forme d'interrogatoire, accusé de concussion le maréchal Soult et M. le président du conseil. M. le maréchal et M. Perrier font un procès en calomnie. Les débats sont longs, les témoins abondent, personne ne se rappelle ni les mots qu'il a dits, ni les lettres qu'il a reçues, ni celles qu'il a écrites; M. Gisquet, notre préfet de police actuel, vient à la barre raconter l'histoire de ces malheureux fusils. Les fusils de Beaumarchais n'ont pas fait plus de bruit dans leur temps. Ce procès est malheureux pour plusieurs raisons. Il est dur pour la France de payer trop cher trois cent mille fusils étrangers. Un fusil anglais

fabriqué pour la traite des nègres est lourd à porter au bras d'un honnête garde national qui fait sa faction. Il est fâcheux d'avoir été acheter si loin et si cher à Londres de très-innocens fusils dont nous n'avons pas peur, tandis qu'il y avait en Vendée, si près de nous, d'excellens fusils à très-bon marché, fort dangereux et fort cruels. Il est fâcheux de savoir nos manufactures ruinées, nos magasins pleins de bois de fusils tous préparés, St.-Étienne manquant d'ouvrage, et de tendre les mains aux dédaigneuses fabriques de Birmingham. Il est fâcheux de voir un marché de tant de millions si imprudemment accepté, si facilement résilié; tantôt, c'est le gouvernement qui achète; tantôt, c'est M. Gisquet qui achète pour revendre très-cher au gouvernement; enfin, il est fâcheux, et très-fâcheux, que tant de propositions particulières, et beaucoup moins onéreuses, aient été rejetées avec dédain; la concurrence, dans ces cas-là, est un devoir, même quand elle frapperait M. Gisquet. Il faut que la porte soit ouverte à tous; n'est-ce pas chose déplorable de savoir trois cent mille hommes français armés d'un méchant fusil anglais par les soins uniques de M. Gisquet!

Le rédacteur de *la Tribune* a été condamné à six mois de prison, trois mille francs d'amende, et à vingt-cinq francs de dommages-intérêts envers les parties plaignantes. Nous retrouverons les fusils Gisquet à la chambre des députés avant peu.

La semaine a été bariolée d'une demi-douzaine de vaudevilles, drames, mélodrames et autres ingénieuses productions; elles font honneur à l'esprit français. Aux Variétés, Lantara se grise avec Dorvigny. Au Palais-Royal, mademoiselle Déjazet joue *la gaudriole*; au Gymnase, mademoiselle Fay s'empoisonne, trompée par son époux; au théâtre de la Gaîté, les Corses se battent, se fusillent et se regardent d'un œil de feu toujours prêt à se dévorer: à l'Ambigu, les auteurs ont mené l'héroïne de leur drame dans un mauvais lieu fort peu décent à voir; voilà toute la semaine dramatique. Quant à la semaine littéraire, le livre de Ladvocat a paru; c'est tout. Mais on annonce un nouveau volume de poésies de M. Victor Hugo, un autre de M. Barbier.

Hélas! hélas! tout ceci, Pologne, Belgique, Hollande, paix ou guerre, Capo d'Istria, fusils, marchés, pots de vin, vaudevilles et mélodrames, et M. Gisquet, et même le livre de Ladvocat, tout cela, aujourd'hui ou demain, huit jours, finira par se résumer dans ce mot si triste qui a tant fait rire à la chambre: *De profundis*.

*Revue des Deux-Mondes.*

*Les Matinées suisses*, par Henri Zsckokke, 4 vol. in-12. Paris, Cherbuliez, libraire, rue de Seine, n° 57.

Nous avons sous les yeux cinq nouvelles matinées de Henri Zschokke. Il y a du bon, il y a des choses communes; voyons :

A propos de *la fondation du Maryland,* il y avait une belle page à faire sur la religion chrétienne. Il eût été beau de décrire les efforts de lord Baltimore, qui a si bien compris le Christ, et qui, persécuté par Charles Ier, a jeté sur la terre de Virginie les bases d'un gouvernement régi par les lois de l'Évangile, qui pourrait bien servir de loi à des gouvernemens établis et à établir. Or, dans la fable de Henri Zschokke, rien de profond, rien de philosophique. Raynal a écrit là-dessus quelques pages; lisez Raynal et comparez.

Dans le *Voyage du Philhélène* (l'amoureux obligé, indispensable, des femmes qui s'appellent *Hélène*), j'ai trouvé de l'esprit, mais une gaîté un peu gênée, parfois du comique et de l'observation. C'est une scène, en effet, assez singulière, que le dîner de Trieste : Franz (le héros) près de ses *trois* Hélènes, obligé envers les deux premières à quelques égards, comme étant leur ancien amant; forcé pourtant d'observer certaines réserves à cause de leurs maris, présens au repas, et enfin réduit à beaucoup de circonspection maritale devant sa troisième et dernière Hélène, l'Hélène légitime, Hélène son épouse

*Le Millionnaire* est une histoire assez commune. Un jeune homme riche et amoureux; un père avare qui a une fille charmante; puis, le jeune homme bientôt ruiné et toujours amoureux, et le père refusant la fille qu'il avait promise d'abord. C'est partout, excepté, cependant, la constance du jeune homme, qui, à force de peine, regagne sa fortune et se représente, toujours amoureux et aimé.

Vive *l'Apologie du Nez!* C'est un article amusant. L'importance de ce *personnage* est fort comique. Vous croyez rire; eh bien! le nez est une invention chef-d'œuvre. « Il en est du nez, dit Zschokke, comme de ces bonnes gens fort utiles dans ce monde, dont on ne parle pas tant qu'ils sont là, et dont on ne peut faire assez d'éloges quand ils ne sont plus. »

Dans les familles, le nez joue un très-grand rôle; car le nez, c'est une généalogie vivante. Voyez plutôt les portraits de vos aïeux; c'est le point de ressemblance le plus frappant. Ce serait la pierre d'achoppement des discussions d'héritage, et pour les maris incré-

dules, ce serait une preuve qu'ils ne sont pas ce qu'ils croient être. Pour la morale, le nez étant un obstacle, un rempart, contre les baisers des jeunes gens, c'est une sauve-garde pour la vertu des jeunes filles. Par le tabac, le nez est une source de liaisons, étant un commencement d'hospitalité. C'est aussi une source de bénédictions : éternuez... « *Dieu vous bénisse!* » Il y a un pays, en Asie, où, quand le roi éternue, cette action de grâce se prolonge de bouche en bouche jusqu'aux frontières de son état. Et pour l'ivrogne, donc! le nez, quel reproche! Couvert de rubis, ne semble-t-il pas lui dire : « Regarde, ivrogne, j'en rougis de honte pour toi! »

Tout cela est gai et spirituellement raconté.

Enfin, nous arrivons à *Hans-Dampf*, et je remercie les traducteurs de Henri Zschokke, car je retrouve bien dans ce conte l'originalité allemande. C'est de la politique de juste-milieu mise en gaîté ; c'est, si j'ose parler ainsi, de la plaisanterie sérieuse, et de la plaisanterie de bon aloi. Combien de nos sauveurs politiques d'hier, et de nos *Cagnards* d'aujourd'hui, retrouveront leurs portraits dans *Hans-Dampf!* J'en recommande donc la lecture à ces *grands* faiseurs de grands *riens*, et, en particulier, à nos arrangeurs d'émeutes.

A. L.

*Mélanges catholiques*, extraits de *l'Avenir*, publiés par l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse ; 2 vol. in-8°, prix : 7 fr., et 9 fr. par la poste les deux volumes. Aux bureaux de l'*Agence*, à Paris, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 10 *bis*.

Cet ouvrage est un recueil des principaux articles de l'*Avenir*, publiés depuis un ans. Chaque article est signé par son auteur.

# Histoire. — Philosophie.

## TABLEAU

DES

## DERNIÈRES RÉVOLUTIONS DU BRÉSIL.

Le Brésil est situé entre les 4° 18' et 34° 55' latitude sud, et comprend environ le tiers de l'Amérique méridionale. Il ne serait pas étonnant qu'une étendue de pays aussi immense offrît une grande variété de richesses et de productions; mais souvent, dans la même province, dans le même district, on trouve le fer et les diamans, l'or, le plomb et les topases ; on peut cultiver à la fois le manioc, le blé et le maïs, le café et la vigne, le lin et le cotonnier, les fruits les plus délicieux de l'Inde, de l'Amérique et de l'Europe; enfin la terre, vierge encore, a une telle fécondité, qu'elle rend de cent cinquante à cinq cents pour un à celui qui prend la peine d'y jeter quelques semences.

Pendant plusieurs siècles, cette belle contrée fut soumise au système colonial. Peut-être ce système ne fut-il jamais aussi rigoureux pour le Brésil que pour l'Amérique espagnole; mais il n'en est pas moins vrai que les prohibitions les plus sévères empêchaient sans cesse les Brésiliens de profiter des bienfaits que leur avait prodigués la nature. Fermé aux étrangers, le Brésil s'épuisait pour enrichir les négocians de Lisbonne. Ses habitans marchaient sur le fer, et, sous peine d'aller finir leurs jours sur le rivage insalubre d'Angole, ils étaient obligés de tirer du Portugal leurs instrumens aratoires; ils possédaient d'abondantes salines, et il fallait qu'ils achetassent à des compagnies européennes le sel qui leur était indispensable. Ils étaient contraints de se faire juger sur les bords du Tage, et leurs enfans ne pouvaient recevoir quelque instruction dans la médecine et la jurisprudence, s'ils n'allaient la chercher à l'université de Coïmbre.

Le système colonial ne tendait pas seulement à appauvrir le Brésil; il avait un but plus odieux encore, celui de le désunir. En semant des germes de division entre les provinces, la métropole espérait conserver plus long-temps cette supériorité de forces qui lui était nécessaire pour exercer sa tyrannie. Chaque capitainerie avait son satrape, chacune avait sa petite armée, chacune avait son petit trésor; elles communiquaient difficilement entre elles, souvent même elles ignoraient réciproquement leur existence. Il n'y avait point au Brésil de centre commun : c'était un cercle immense, dont les rayons allaient converger bien loin de la circonférence.

Lorsque Jean VI, chassé du Portugal par les Français, chercha un asile en Amérique, une partie du système colonial dut nécessairement tomber d'elle-même. Alors on établit à Rio de Janeiro des tribunaux qui jugèrent en dernier ressort; le Brésil fut ouvert aux étrangers, et l'on permit enfin à ses habitans de profiter des richesses que la nature avait semées sous leurs pas. Mais on n'alla pas plus loin; après

cet effort on s'endormit. On ne chercha point à établir quelque homogénéité dans le nouveau royaume, dont on venait de proclamer l'existence; on laissa maladroitement subsister la même désunion entre les provinces, et Jean VI était, à Rio de Janeiro, le souverain d'une foule de petits états distincts. Il y avait un pays qu'on appelait le Brésil; mais il n'existait point de Brésiliens.

Jean VI était étranger aux notions les plus simples de l'art de gouverner les hommes. Il avait eu un frère auquel on avait prodigué tous les soins d'une éducation excellente, tandis que lui, fils puîné, qui semblait ne point être destiné au trône, avait été condamné à une profonde ignorance. Jean VI était né bon, il n'eut jamais la force de prononcer lui-même un refus, il se montra toujours fils tendre et respectueux; simple particulier, il eût été remarqué pour quelques qualités honorables, comme roi il fut absolument nul.

Les ministres qui gouvernèrent sous son nom ne furent point tous dépourvus de talens; mais aucun ne connaissait assez le Brésil pour cicatriser les plaies qu'avait faites à ce pays le système colonial, pour en réunir les parties divisées, et leur donner un centre commun d'action et de vie. Don Rodrigo, comte de Linhares, avait des idées élevées; mais il voulait tout entreprendre, tout finir à la fois; dans un pays où tout est obstacle, il n'en voyait aucun; il ne mesurait point la grandeur de ses idées sur la petitesse de ses moyens, et, dupe des charlatans qui l'entouraient, plus dupe encore de son imagination bouillante, il croyait déjà exécutés des projets gigantesques qui à peine pourront s'accomplir dans quelques siècles. Ceux qui lui succédèrent, vieux et infirmes, voyaient toujours l'Europe dans l'empire du Brésil, et laissèrent les choses dans l'état où ils les avaient trouvées. Antonio de Villanova e Portugal, le dernier ministre qu'eut le roi Jean VI comme souverain absolu, était un homme de bien, et possédait même quelques connaissances en agriculture, en économie politique, en jurisprudence; mais ses idées, surannées et mesquines, n'étaient point en harmonie

avec celles du siècle, ni avec les besoins nouveaux de la monarchie portugaise; l'émancipation du Brésil, déjà accomplie depuis plusieurs années, lui semblait une sorte de rêve qui ne pouvait se réaliser; il avait de l'intégrité, et fut entouré de fripons et de dilapidateurs; il voulait faire le bien, et ne produisit guère que du mal. Thomas Antonio ne sut ni prévoir ni arrêter la révolution qui bientôt éclata en Portugal, et il lui laissa envahir, presque avec la rapidité de l'éclair, toutes les provinces du Brésil.

A cette époque, les habitans de ce pays se croyaient obligés d'avoir pour le souverain qu'ils tenaient de la Providence, ce respect mêlé d'idolâtrie dont on ne trouve presque plus de trace chez les Européens; et Jean VI s'était particulièrement attiré l'amour de ses peuples par la bonté de son naturel, par cette affabilité qui contrastait avec la morgue des anciens gouverneurs, et même par cette espèce de commérage qu'il mêlait à sa familiarité. En abandonnant la métropole à quelques chances, en restant au milieu des Brésiliens qui l'adoraient, en faisant disparaître jusqu'aux derniers vestiges du système colonial; enfin en constituant un empire brésilien, Jean VI eût pu sauver la plus belle partie de la monarchie portugaise. Mais, pour parvenir à de telles fins, il eût fallu plus d'énergie, plus de connaissances des hommes et des choses que n'en avait le fils ignorant et débonnaire du roi don Joseph. Il fut la dupe d'une coupable intrigue.

La révolution du Portugal avait été l'ouvrage de quelques hommes éclairés; mais la masse de la nation n'en pouvait concevoir ni le but ni les principes. Comme le roi était aimé des Portugais, on sentit qu'en le rattachant aux changemens qui venaient de s'opérer, on les rendrait moins impopulaires, et l'on résolut de faire des efforts pour ramener la cour au sein de la mère-patrie. Jean VI aimait le Brésil; la servilité familière des habitans de ce pays lui faisait goûter le plaisir de la souveraineté sans lui en laisser les ennuis; et, il faut le dire, la crainte de passer les mers l'attachait encore au continent américain. Il était nécessaire de lui cacher avec

soin le plan que l'on avait formé de l'associer à une révolution qu'il abhorrait; on sut lui persuader que sa présence ferait rentrer dans le devoir les Portugais rebelles, et par cet artifice, l'on triompha tout à la fois de ses affections et de ses répugnances.

Jean VI était encore sur le bâtiment qui l'avait amené en Europe, et déjà il avait perdu toutes ses illusions. Ses cortès lui dictèrent les lois les plus rigoureuses, et allèrent jusqu'à lui prescrire l'heure de son débarquement. Souverain absolu, il n'avait point été un tyran; sous prétexte d'en faire un roi constitutionnel, on le rendit esclave, et il mourut malheureux.

Les Brésiliens furent indignés de l'abandon où les laissait le départ de leur souverain. Ils ne pouvaient le haïr; leur amour se changea en mépris. Le seul centre d'union auquel se ralliaient les provinces du Brésil allait être de nouveau transporté loin d'elles, un légitime orgueil ne permettait plus à leurs habitans d'aller au-delà des mers remuer les chaînes pesantes que l'émancipation avait rompues; mais alors se montrèrent dans tout ce qu'ils avaient de hideux les tristes résultats du système colonial.

Les rivalités de capitainerie se réveillèrent plus que jamais. Profondément blessés des orgueilleux dédains des habitans de la capitale, ceux de l'intérieur commencèrent à examiner ses titres. Chaque province voulait être la première, on nommerait telle bourgade qui prétendait devenir la capitale du royaume, et l'habitant du désert, étranger aux arts, à la civilisation, à toutes les commodités de la vie, soutenait fièrement qu'il n'y avait rien que l'on ne trouvât dans les lieux où il était né, et que son canton pouvait se passer du reste de l'univers. Une affreuse anarchie allait anéantir le Brésil, lorsque la politique injuste et absurde des cortès de Lisbonne vint prolonger son existence.

Le peuple du Portugal n'avait pu voir sans douleur s'opérer l'émancipation de sa colonie. Cette émancipation le rejetait au second rang, et tarissait une des sources principales

de ses richesses; elle le blessait tout à la fois dans son orgueil et dans ses intérêts. L'assemblée des cortès crut donc que, pour se rendre populaire, il fallait qu'elle fît rentrer le Brésil sous le joug de la métropole. Aveuglé par la vanité nationale, les législateurs portugais n'avaient pas même daigné sans doute jeter les yeux sur la carte du Brésil. Un décret maladroitement hypocrite rétablit l'ancien système colonial; et, comprenant dans un seul anathème le royaume du Brésil et le jeune prince auquel Jean VI en avait confié la régence, les cortès ordonnèrent que don Pedro, déjà marié et père de famille, reviendrait en Europe pour voyager sous l'aile d'un gouverneur, et lire avec lui les *Offices de Cicéron* et les *Aventures de Télémaque*.

L'insulte qu'avaient reçue en commun les Brésiliens et le prince régent, les rapprochèrent. Don Pedro désobéit aux législateurs de Lisbonne, les Brésiliens le mirent à leur tête, chassèrent les soldats portugais, et proclamèrent leur indépendance.

Le nouveau souverain de l'immense empire du Brésil avait vingt-deux ans. Son enfance avait été confiée à un homme de mérite, le Danois Rodemacher; mais la cour corrompue de Jean VI voyait avec une égale appréhension le savoir et les vertus. Une intrigue fit expulser le sage instituteur, et le prince n'eut plus d'autre maître que le Franciscain Antonio d'Arrabida, aujourd'hui évêque *in partibus*. Ce moine passait dans son ordre pour un homme instruit; mais les connaissances du plus instruit des Franciscains étaient encore bien faibles, et le père Antonio d'Arrabida ne voulut pas même communiquer à son élève celles qu'il possédait. Don Pedro était né avec des qualités heureuses, de l'esprit, de la mémoire, et une âme élevée. Si l'éducation avait développé ces germes précieux, si elle eût réprimé les défauts auxquels le jeune infant était enclin, si l'exemple du vice n'eût frappé ses premiers regards, si, par de graves études, on eût fixé son imagination mobile, et, disons-le, si, porté au timon des affaires, il eût été secondé avec plus de talent

et plus de zèle, il aurait pu fonder sur des bases solides un empire libre et florissant.

Don Pedro entrant à peine dans la vie, étranger aux affaires, sans connaissance des hommes et des choses, sans aucune instruction, sans un ami sincère et éclairé, à peu près sans guide, se trouva à la tête d'un empire qui ne le cède en étendue qu'à la Russie, à la Chine et aux États britanniques; d'un empire qui n'était point encore constitué, que l'on connaissait mal, et dont la population hétérogène présente, suivant les provinces, des différences plus sensibles qu'il n'en existe entre la France et l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. Ce prince avait pour lui les avantages de la jeunesse, une grande force physique, de la droiture, de nobles sentimens, le désir sincère de faire le bien. C'était beaucoup sans doute; mais, dans les circonstances épineuses où il se trouvait, ce n'était point assez. Il fallait s'occuper de donner au Brésil une forme de gouvernement nouvelle; cette tâche aurait embarrassé un homme plus consommé dans les affaires que ne l'était le fils du roi Jean VI.

Après avoir porté les titres de *prince régent* et de *défenseur du Brésil*, don Pedro fut proclamé *empereur constitutionnel*. Alors il n'y avait point encore de constitution; mais les députés des diverses provinces, réunis à Rio de Janeiro, travaillèrent à ce grand œuvre. Cependant une assez forte tendance au républicanisme ne tarda pas à se manifester parmi les représentans; don Pedro conçut des craintes pour son autorité, et tout à coup il renvoya l'assemblée constituante, en exilant quelques membres remarquables par leurs talens et par leur éloquence. Ce coup d'état était audacieux, et, par l'étourdissement qu'il occasionna, il accrut un moment le pouvoir de l'empereur. Mais pour mettre à profit les résultats d'un tel acte de vigueur, il fallait une constance et une habileté qui ne pouvaient être le partage d'un souverain si jeune encore; la dissolution de l'assemblée constituante ne servit peut-être, en dernière analyse, qu'à rendre l'empereur un peu moins populaire. Don Pedro avait annoncé

qu'il soumettrait à une assemblée nouvelle un projet de constitution remarquable par son libéralisme, et ce projet fut effectivement offert à la nation le 11 décembre 1823. Mais on avait appris à se défier de don Pedro; on craignit que s'il réunissait une seconde assemblée constituante, il ne la chassât encore avant qu'elle eût terminé toutes ses discussions, et, par l'organe des municipalités, le peuple demanda que le projet offert devînt sur-le-champ le pacte fondamental. Le 25 de mars 1824, on prêta serment à la constitution nouvelle; quelque temps après, deux chambres convoquées commencèrent leurs travaux.

Il n'y a point, sans doute, d'homogénéité parmi les habitans du Brésil. Cependant on peut dire, en général, qu'ils ont des mœurs douces, qu'ils sont bons, généreux, hospitaliers, magnifiques même, et qu'en particulier ceux de plusieurs provinces se font remarquer par leur intelligence et la vivacité de leur esprit. Mais le système colonial avait maintenu les Brésiliens dans la plus profonde ignorance; l'admission de l'esclavage les avait familiarisés avec l'exemple des vices les plus abjects; et, depuis l'arrivée de la cour de Portugal à Rio de Janeiro, l'habitude de la vénalité s'était introduite dans toutes les classes. Une foule de patriarchies aristocratiques, divisées entre elles par des intrigues, de puériles vanités, des intérêts mesquins, étaient disséminées sur la surface du Brésil; mais dans ce pays la société n'existait point, et à peine y pouvait-on découvrir quelques élémens de sociabilité.

Il est bien clair que la nouvelle forme de gouvernement aurait dû être adaptée à ce triste état de choses, qu'elle devait tendre à unir les Brésiliens, et à faire en quelque sorte leur éducation morale et politique. Mais, pour pouvoir donner aux habitans du Brésil une charte conçue dans cet esprit, il aurait fallu les connaître profondément, et don Pedro, que son père avait toujours tenu éloigné des affaires, pouvait à peine connaître Rio de Janeiro, ville dont la population, difficile à étudier, présente un amalgame bizarre

d'Américains et de Portugais, de blancs et de gens de couleur, d'hommes libres, d'affranchis et d'esclaves; ville qui, tout à la fois, colonie, port de mer, capitale, résidence d'une cour corrompue, s'est toujours trouvée sous les plus fâcheuses influences.

Don Pedro, animé par des sentimens généreux, voulait sincèrement que son peuple fût libre; ce fut la noble idée qui présida à la rédaction de sa charte constitutionnelle. Cette charte consacrait des principes justes, et quelques-uns de ses articles méritent de grands éloges; d'ailleurs, elle ne différait point essentiellement de tant d'autres combinaisons du même genre : elle n'avait rien de brésilien, et elle aurait peut-être convenu tout aussi bien au Mexique qu'au Brésil, à la France qu'à l'Allemagne.

Dès les premiers momens de la révolution, une foule d'hommes ignorans, nourris dans toutes les habitudes de la servilité, se trouvèrent appelés brusquement à la participation des affaires. Les passions nées tout à la fois du système colonial et du despotisme énervé de Jean VI, se déchaînèrent sur le Brésil, et semblèrent vouloir s'en arracher les lambeaux.

La presse, cette garantie des libertés publiques, ne fut guère que l'organe de la haine et de l'envie. Les pamphlets qui s'imprimaient à Rio de Janeiro, dégoûtans de platitude et de personnalités, révolteraient les Européens qui, dans ce genre, ont poussé le plus loin la licence. A peine, depuis 1821, a-t-il paru au Brésil deux ou trois ouvrages véritablement utiles; et si aujourd'hui cette contrée commence enfin à être mieux connue, c'est à des étrangers qu'on en est redevable [1].

Parmi ceux qui l'entouraient, don Pedro cherchait vainement des ministres qui fissent prospérer l'empire brésilien. Il passait d'un homme faible à un homme corrompu, et ne

[1] Il existe cependant un livre moderne fort remarquable sur la géographie du Brésil, les *Memorias historicas* de l'abbé Pizarro.

rencontrait partout que les nullités les plus désespérantes. Quelques personnes ont pu voir à Paris un ministre de la guerre exilé par le gouvernement brésilien; la dernière de nos légions en eût à peine voulu pour l'un de ses caporaux. Tant de gens incapables arrivèrent successivement au pouvoir, qu'il ne faut pas s'étonner si la plupart des Brésiliens prétendent aujourd'hui être ministres à leur tour; et, d'un autre côté, don Pedro a rencontré, pendant le cours de son règne, un si grand nombre d'hommes vicieux, qu'il est excusable peut-être de ne plus croire à l'honneur et à l'intégrité.

Au milieu des changemens continuels qui s'opéraient dans le ministère, il était impossible que le gouvernement suivît un système uniforme; à un acte de vigueur, il faisait succéder un acte de faiblesse; il semblait marcher par soubresaut, et perdait à chaque pas quelque chose de sa considération primitive. Tant d'oscillations faisaient accuser l'empereur de perfidie et de mauvaise foi; il n'était que mobile, et on le sera toujours, lorsque, dans des circonstances très-difficiles, on arrivera au timon des affaires sans instruction et sans nulle expérience.

Le Brésil cependant faisait quelques progrès; mais il en était redevable bien moins peut-être à son gouvernement qu'à la liberté de ses relations commerciales; il en était redevable surtout à la facilité avec laquelle se développent, sur son immense surface, les germes de prospérité que la nature bienfaisante y a répandus d'une main si prodigue.

Louis XIV et le czar Pierre avaient fait venir de l'étranger des savans capables d'éclairer leurs peuples, et l'on sait combien furent heureux les résultats qu'ils obtinrent. Le gouvernement brésilien eut aussi un instant l'idée de mettre à profit les lumières des nations les plus civilisées; mais, au lieu d'appeler à Rio de Janeiro des professeurs instruits, qui, donnant leurs leçons à de nombreux auditeurs, eussent rendu vulgaires des connaissances utiles, on envoya en France de jeunes Brésiliens; on fit pour eux des dépenses énormes,

et on leur donna l'ordre d'étudier et de devenir savans. Peut-être le but qu'on se proposait n'eût-il pas été tout-à-fait manqué, si, mettant au concours les places de pensionnaires, on eût fait partir pour la France les sujets les plus instruits et les plus laborieux; mais ce furent le népotisme et l'intrigue qui présidèrent au choix. Les puissans du jour envoyèrent en Europe leurs parens et leurs créatures, et, dans le nombre, il se trouva des hommes qui auraient eu besoin de prendre des leçons de grammaire et de calcul. Les pensionnaires goûtèrent les plaisirs de Paris aux frais de leurs compatriotes; on finit par se lasser de tant de dépenses, et l'on mit à faire revenir cette jeunesse peu studieuse autant de brutalité qu'on avait mis peu de discernement en la faisant partir.

La circonstance que nous venons de citer ne fut pas la seule où le gouvernement brésilien prétendit prouver qu'il n'était point indifférent aux nobles travaux de l'intelligence. Il voulut un jour récompenser quelques étrangers célèbres, et son choix tomba sur des hommes dont personne ne saurait contester le talent supérieur. Comme il lui était impossible d'accorder des faveurs à tous les genres de mérite, on croira peut-être qu'il donna la préférence à M. de Humboldt, par exemple, qui a rendu tant de services au continent américain; à des savans qui, comme MM. Spix, Pohl et Martius, se sont attachés en particulier à faire connaître le Brésil, ses productions et ses richesses; ou bien encore à des hommes dont les importantes recherches ont eu une grande influence sur les progrès des sciences les plus utiles, et contribué à la prospérité de tous les peuples, à des hommes tels que les Cuvier, les Gay-Lussac, les Poisson, les Davy, les Ampère, les Arago, les Berzelius. Ce ne furent point là ceux que le gouvernement brésilien songea à récompenser; il fit tomber son choix sur Scribe et Rossini [1].

[1] L'abbé Manoel Ayres de Cazal, le père de la géographie brésilienne, languit à Lisbonne dans l'indigence, sans pouvoir publier la deuxième édition de son excellent ouvrage sur le Brésil.

Si nous avions pour but de rapporter tous les faits qui, depuis douze ans, se sont succédés dans l'empire du Brésil, nous aurions le plaisir de citer plusieurs noms justement honorés; la guerre aussi impolitique que malheureuse du Rio de la Plata, les pirateries de Cochrane, la révolte successive de diverses provinces, nous fourniraient des détails de mœurs d'un très-grand intérêt; mais, en traçant l'histoire du gouvernement de Rio de Janeiro, de la cour et de ses intrigues, nous croirions plus d'une fois transcrire quelques pages des annales du Bas-Empire.

Fatigué du gouvernement dont il était le chef, tourmenté par des tracasseries toujours renaissantes, n'osant accorder à ses ministres une entière confiance, don Pedro chercha des consolations dans les confidences et le commérage de quelques serviteurs, hommes obscurs et sans éducation. L'isolement dans lequel il se trouvait peut sans doute faire excuser cette faute; mais elle parut d'autant plus grave aux yeux des Brésiliens, que les favoris étaient des Portugais. Infatués de la supériorité de leur pays, ces hommes peignirent à l'imagination du jeune monarque les délices de l'Europe sous les couleurs les plus brillantes, et le dégoûtèrent du Brésil, qui peu à peu se dégoûtait de lui.

Une catastrophe se préparait. Elle fut accélérée par un personnage fameux depuis long-temps parmi les Brésiliens, Filisberto Caldeira Brant, que l'empereur avait nommé marquis de Barbacena. La peinture exacte du caractère de Filisberto aurait quelque chose de très-piquant pour les Européens, et offrirait peut-être un type particulier dans un roman de mœurs. Mais, si l'histoire contemporaine peut se permettre des considérations générales, elle doit d'ailleurs se renfermer dans le récit des faits. Filisberto avait mené une vie fort aventureuse, et déjà, sous l'ancien gouvernement, il était parvenu à une très-grande fortune. L'empereur accumula sur lui les titres et les honneurs. Il fut général en chef de l'armée du Sud, se mit a la tête de toutes les transactions importantes que le Brésil passa avec les étrangers, se chargea

de tous les emprunts, et enfin ce fut à lui que l'empereur confia les négociations relatives à son mariage avec la jeune princesse, fille d'Eugène Beauharnais.

De retour au Brésil, Filisberto Caldeira Brant profita de l'enivrement que causait au monarque l'alliance la plus heureuse. Au milieu des fêtes brillantes qui se succédèrent, l'adroit courtisan eut l'habileté de s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de son maître; il fit valoir ses importans services, et finit par s'imposer lui-même comme un homme dont on ne pouvait se passer. On lui offrit le ministère des finances et la présidence du conseil, mais il refusa d'accepter ces faveurs, à moins qu'on ne lui donnât une haute marque de la satisfaction impériale, en légalisant, sans aucun examen, les comptes qu'il présentait.

Parvenu au timon des affaires, Filisberto sentit qu'il ne s'emparerait entièrement de l'esprit du monarque, s'il ne réussissait à éloigner quelques favoris influens, et surtout Francisco Gomes, secrétaire intime du cabinet de l'empereur, et da Rocha Pinto, sous-intendant des propriétés impériales. Il leur suscita des querelles, et l'empereur se vit obligé d'envoyer en Europe les deux confidens qui lui étaient si chers. Arrivé à Londres, Gomes n'y perdit point de temps; il réunit le plus de documens qu'il lui fut possible pour tâcher de prouver que Filisberto n'avait pas toujours été un agent sans reproche, et il envoya ces documens à l'empereur lui-même. L'affection que celui-ci portait à son ministre se changea tout à coup en indignation; il l'accabla des plus violens reproches, et le destitua.

Tandis que Gomes tramait la perte de Filisberto, ce dernier ne s'était point endormi; il avait profité du pouvoir qu'il possédait encore, et, accoutumé à manier les hommes, il avait su se ménager un parti. Déchu, il ne se laissa point abattre; mais assuré des appuis qu'il s'était ménagés dans les chambres, il publia un pamphlet où, écartant avec adresse la véritable question, lui-même se fit accusateur. Par la publicité que lui donna Filisberto, cette dispute devint une

affaire nationale. Le ministre disgracié se mit à la tête des mécontens; il créa des journaux qui favorisèrent sa haine et ses desseins; il les répandit avec profusion, et excita de tout son pouvoir cet esprit révolutionnaire qui bientôt amena l'abdication de l'empereur.

On tendit à cette époque un piége bien dangereux à l'inexpérience du peuple brésilien. On lui peignit sous les plus séduisantes couleurs la prospérité toujours croissante de l'Amérique du nord, et des idées de fédéralisme se répandirent dans toutes les provinces du Brésil. Mais l'union américaine a été formée par des sectaires vertueux, pleins de constance et d'énergie, qui, préparés à la liberté par les leçons même et par les exemples de leurs ancêtres européens, étaient capables de la concevoir et dignes d'en jouir. Il s'en faut bien malheureusement que le peuple brésilien soit formé des mêmes élémens et qu'il se trouve dans les mêmes circonstances. Des esclaves appartenant à une race inférieure composent les deux tiers de ce peuple, et il gémissait, il n'y a que dix années, sous un régime despotique, dont le résultat était non-seulement de l'appauvrir, mais encore de le démoraliser. Les Brésiliens ont noblement secoué le joug du système colonial; mais, sans y songer peut-être, ils sont toujours, il faut le dire, sous sa triste influence, comme l'esclave qui a brisé ses chaînes en laisse voir les traces bien long-temps encore sur ses membres meurtris. L'union américaine, et surtout l'esprit qui anime les Américains, tendent à rendre chaque jour plus compacte la société qu'a formée ce peuple, ou du moins celle qui se forme dans chaque province. Les Brésiliens, au contraire, ne sauraient établir chez eux le système fédéral sans commencer par rompre les faibles liens qui les unissent encore. Impatiens de toute supériorité, plusieurs des chefs hautains de ces patriarchies aristocratiques dont le Brésil est couvert, appellent sans doute le fédéralisme de tous leurs vœux; mais que les Brésiliens se tiennent en garde contre une déception qui les conduirait à l'anarchie et aux vexations d'une foule de petits ty-

rans mille fois plus insupportables que ne l'est un seul despote.

Au milieu de l'agitation que produisaient dans les esprits les idées de fédéralisme et les systèmes démagogiques, don Pedro, tout fatigué qu'il était de sa couronne, voulut tenter un dernier effort pour se ménager un appui au sein même de son empire.

Des diverses provinces du Brésil, celle de Minas Geraes est bien certainement la plus civilisée, et peut-être la plus riche. C'est celle dont les habitans diffèrent le moins entre eux, et montrent le plus de nationalité. Les habitans du Brésil rendent avec raison justice à la supériorité de Minas Geraes, et cette partie de l'empire brésilien, bien dirigée, ne saurait manquer d'avoir sur toutes les autres une très-grande influence. Don Pedro avait déjà voyagé parmi les Mineiros; il les connaissait, et ce fut parmi eux qu'il eut l'idée de se créer des forces et de regagner quelque popularité. Ce plan avait été heureusement conçu; il fut mal exécuté.

Malgré les difficultés nombreuses que la saison des pluies oppose aux voyageurs, don Pedro s'avança dans la province des Mines, accompagné de la jeune impératrice, qui avait su se concilier l'amour et les respects du peuple brésilien. Le monarque et son auguste épouse furent accueillis partout avec les transports de la joie la plus vive, et chaque ville, chaque village voulurent à l'envi célébrer leur présence par de brillantes fêtes. Les habitans d'Ouro Preto ou Villa Rica, capitale de la province, se distinguèrent surtout dans cette occasion par leur zèle et leur magnificence. Dans les rues de cette ville, on avait élevé des arcs de triomphe; les maisons étaient ornées de tapis et de fleurs; de nombreux musiciens parcouraient les différens quartiers, et, à chaque balcon, des voix aussi justes qu'agréables chantaient des vers en l'honneur du monarque.

En accueillant l'hommage de tous, don Pedro aurait pu reconquérir son ancienne popularité; mais l'intrigue s'attachait à ses pas, et partout elle lui tendait mille piéges. Il

avait fait la faute de s'arrêter, pendant plusieurs jours, dans une de ses propriétés, située à quelques lieues de la capitale de la province. Là, il s'était encore laissé circonvenir par des hommes auxquels il avait toujours accordé trop de confiance, et qui lui avaient aliéné le cœur de ses sujets. Ces hommes s'emparèrent de tous les abords, écartèrent les personnages les plus influens, excitèrent la susceptibilité de leur maître, et firent éloigner le président de la province. Une proclamation que don Pedro répandit bientôt parmi les Mineiros, en faveur du gouvernement constitutionnel, produisit cependant une heureuse impression, et l'on allait offrir de nouvelles fêtes au jeune monarque, lorsque brusquement il se décida à partir. Ce voyage, qui, mieux combiné, aurait pu être si utile à ses intérêts, ne servit qu'à leur porter un coup mortel.

En effet, pendant plus de trois mois, l'empereur avait négligé le gouvernement de Rio de Janeiro. Durant cet intervalle, ses ministres n'avaient pas même su organiser une correspondance suivie avec Minas Geraes; et quoique leur maître ne se fût pas avancé à une distance énorme de la côte, il était, dit-on, resté quelquefois plus de douze jours sans recevoir de dépêches.

Une marche rapide ramena don Pedro aux portes de la capitale, quand on le croyait encore à huit journées de distance. Lors de son entrée dans la ville, on fit éclater quelque enthousiasme; mais ces démonstrations n'avaient rien de national : les seuls qui y prirent part furent les serviteurs du monarque lui-même, des courtisans, et des Portugais depuis long-temps en guerre plus ou moins ouverte avec les Brésiliens. Blessés par les témoignages d'une joie à laquelle ils étaient entièrement étrangers, ceux-ci brisèrent le vitres des maisons que l'on avait illuminées; des rixes s'engagèrent, et plusieurs personnes furent blessées, ou même perdirent la vie.

Don Pedro crut pouvoir rétablir le calme en caressant le parti républicain, et il choisit un ministère parmi les repré-

sentans qui s'étaient attachés à ce parti avec le plus d'ardeur. Cette combinaison réussit mal : le désordre ne fit qu'augmenter, et, au bout de dix jours, l'empereur nomma d'autres ministres.

Malheureusement ceux-ci étaient impopulaires. Bientôt les mulâtres devinrent menaçans; des bandes d'hommes armés parcoururent les rues de Rio de Janeiro; quelques personnes furent assassinées, et la dernière catastrophe fut encore accélérée, dit-on, par une intrigue dont les bornes étroites de cet aperçu historique ne nous permettent pas de chercher à dévoiler la trame. Les Portugais et les Brésiliens sont des peuples spirituels, mais peu instruits et inoccupés; par l'intrigue, ils exercent leur esprit, et font prendre le change à leur oisiveté.

En formant un nouveau ministère, l'empereur avait cependant conservé le commandement des troupes de la capitale au nommé Francisco de Lima, qui, à ce que l'on assure, s'était attaché à la cause populaire par des motifs entièrement étrangers aux principes politiques. Lima favorisa l'insurrection de tout son pouvoir, et encouragea les soldats à abandonner leur maître. Ce fut cet homme (nous laissons à l'histoire le soin de le juger), ce fut cet homme, disons-nous, qui vint, au nom du peuple, exiger de l'empereur le renvoi de ses ministres actuels et le rétablissement du dernier ministère. Don Pedro mit de la dignité dans sa réponse; mais Lima ne fut point destitué.

Des troupes assez nombreuses avaient été préposées à la garde du palais de Saint-Christophe; elles ne tardèrent pas à se réunir aux insurgés[1], et à chaque instant la position de l'empereur devint plus inquiétante. Alors il prit la résolution

[1] Le Brésilien Bastos, officier de l'artillerie à cheval, dit qu'il avait prêté serment de fidélité à l'empereur, et qu'il ne lui paraissait pas que, de son côté, l'empereur eût violé ses sermens. Il jeta son épée, et il est du très-petit nombre de ceux qui ont suivi don Pédro en Europe.

de renoncer à la couronne, résolution à laquelle toutes ses pensées l'avaient déjà sans doute conduit depuis long-temps. Lui-même rédigea un acte d'abdication en faveur de son fils; il fit venir les chargés d'affaires d'Angleterre et de France, afin de leur communiquer cet acte, et il réclama leurs secours pour se rendre en Europe. L'abdication fut bientôt acceptée par les chefs de la révolution, et don Pedro s'embarqua, ainsi que l'impératrice, la jeune reine de Portugal, et un petit nombre de serviteurs.

Aussitôt après que l'empereur eut renoncé à la couronne, on procéda à la nomination d'une régence : elle fut composée d'hommes peu capables, mais assez modérés. Peut-être en est-il un que le sentiment des convenances aurait dû écarter; c'était Francisco de Lima.

Pendant que l'on faisait des préparatifs sur les navires destinés à porter en Europe don Pedro et les siens, le jeune prince fut proclamé empereur sous le nom de Pedro II. Quelques désordres, inséparables des révolutions, eurent encore lieu, mais tout parut bientôt vouloir reprendre son cours ordinaire.

L'ex-empereur écrivit à Jozé Bonifacio de Andrada, pour le charger de l'éducation de son fils. Ce vieillard, qui avait commencé la révolution du Brésil, et dont la haute capacité est incontestable, accepta les fonctions qui lui étaient offertes, et jura d'en remplir religieusement les devoirs. On ne pouvait faire un choix plus honorable.

Don Pedro quitta le Brésil le 13 avril 1831; il y a fait des ingrats, et peut-être y sera-t-il regretté. Son plus grand tort fut d'être né en Europe, et de conserver pour ses compatriotes un penchant bien naturel sans doute, mais qu'il devait sacrifier à ses sujets américains. Il fut mal entouré : l'expérience et l'instruction lui manquèrent toujours, quelquefois même l'énergie; mais la bonne volonté ne lui manqua jamais. S'il eût voulu défendre son autorité les armes à la main, il eût trouvé des hommes qui n'eussent pas mieux demandé que de le soutenir; mais le sang aurait coulé, et don Pedro

n'était point un tyran. L'histoire donnera des éloges à la modération dont il fit preuve dans cette circonstance; elle en donnera aux sentimens généreux qu'il déploya la nuit du 7 avril, où il renonça à la couronne; mais elle redira qu'en faisant quelques concessions, il pouvait encore conserver le pouvoir, et le blâmera d'avoir, par une abdication qu'on n'exigeait point de lui, livré à toutes les chances des révolutions l'empire dont il avait été le glorieux fondateur.

Don Pedro a traversé les mers. Empereur, il y a deux jours, aujourd'hui simple particulier, nous l'avons vu à côté d'un monarque qui, il y a deux jours, n'était aussi qu'un père de famille et un citoyen riche. On s'est accoutumé au bruit des trônes qui s'écroulent, et à peine si l'on détourne la tête pour considérer leurs débris.

Sur don Pedro cependant se fondent encore de nobles espérances. Peut-être est-il appelé à porter le poids d'une nouvelle couronne. Les mêmes fautes, il ne les commettra plus sans doute; aujourd'hui il doit connaître les hommes. Fortifié par les leçons de l'expérience et de l'infortune, il saura suivre une marche assurée, la seule qui, dans la conduite des peuples, puisse leur inspirer quelque confiance; il saura distinguer les gens de bien, et surtout il repoussera loin de lui ces *camarillas* ignobles, qui trop souvent ont terni la gloire des rois de la Péninsule, et causé le malheur de leurs peuples.

Quant au Brésil, ses destinées reposent aujourd'hui sur la tête d'un enfant. C'est un enfant qui unit encore les provinces de ce vaste empire; et son existence seule oppose une barrière aux ambitieux qui surgissent de toutes parts avec une égale médiocrité et des prétentions également gigantesques [1]. Un Européen ne peut régner sur l'Amérique; mais celui-là est Brésilien : le brillant azur du ciel des tropiques a frappé ses premiers regards; c'est sous l'ombre des bois vierges

[1] Cet aveu est fait par les Brésiliens eux-mêmes. *V. Aur. flum.* n° 482.

qu'ont été guidés ses premiers pas; il n'aura à regretter ni les palais de Lisbonne, ni les fruits savoureux du Douro. Né en Amérique, il ne partagera aucun des préjugés des Européens contre sa belle patrie, il aura tous ceux des Brésiliens contre l'Europe : telle est la loi commune. En même temps, au nom du jeune Pedro, se rattachent les plus beaux souvenirs. Dans ses veines coule le sang de ces rois dont la gloire aventureuse a eu plus d'influence sur les destins du monde, que celle des plus illustres souverains de l'Angleterre et de la France, de ces rois sous les auspices desquels furent découvertes la route de l'Inde et la terre du Brésil. Seul parmi les Brésiliens, cet enfant rattache le présent au passé; et, tout entier à sa patrie, il pourra cependant former un heureux lien entre elle et le Nouveau-Monde. Qu'autour du jeune Pedro se groupent donc les Brésiliens qui attachent quelque honneur au nom de leur patrie, ceux qui aiment sincèrement la liberté, et ne veulent point se la voir ravir par une foule de tyrans cupides et abjects.

Mais, demandera-t-on peut-être, si les habitans du Brésil se laissaient séduire par les déclamations d'ambitieux hypocrites, s'ils éloignaient le jeune prince né au milieu d'eux, qu'arriverait-il alors? Nous avons vécu parmi les Brésiliens; les liens de la sympathie et ceux de la reconnaissance nous attachent à eux; nous aimons le Brésil presque à l'égal de notre pays : qu'on n'exige pas de nous que nous cherchions à pénétrer un avenir qui se présenterait sous les plus sombres couleurs..... Ce n'est pas seulement le Brésil que nous avons habité : nous avons aussi vu les bords de la Plata et ceux de l'Uruguay. C'était naguère une des plus belles contrées de l'Amérique méridionale. Ses habitans voulurent se fédérer et commencèrent par se désunir; chaque village, chaque hameau, prétendit *faire sa patrie à part*[1]; d'ignobles chefs s'armèrent de tous côtés; la population fut dispersée

[1] Expression consacrée dans le pays même.

ou anéantie ; les *estancias* [1] furent détruites ; des étendues de terrain, qui formeraient presque des provinces, n'offrent aujourd'hui que des chardons [2], et où paissaient d'innombrables bestiaux, l'on ne voit plus que des bandes de chiens marons, des troupes de cerfs, des autruches et de féroces jaguars.

AUG. DE SAINT-HILAIRE.

[1] Propriétés rurales, accompagnées de bâtimens d'exploitation.

[2] Le cardon de nos potagers, sans doute, apporté originairement d'Europe comme légume.

# Jean-Jacques Rousseau[1].

Sous Louis XIV, un prêtre de génie fut tourmenté du besoin de réformer la religion et l'État. Pendant que Bossuet travaillait à une espèce de monarchie théocratique, une âme ardente et pure, un esprit fin, délicat et grand, ambitieux et dévot, se dévouant à la gloire et à ce qu'il croyait la vérité, voulut retremper la religion aux sources mêmes du mysticisme des pères de l'église, et ramener la monarchie à la conscience de ses devoirs. Mais Bossuet réfuta les *Maximes des Saints;* Louis XIV prit le *Télémaque* pour une personnalité. Pour ne pas ébranler l'église, Fénélon s'humilia devant la médiocrité qui siégeait au Vatican; comme il avait déplu au roi, il mourut dans l'exil; et le seul homme qui dans son siècle ait songé vaguement à des réformes courba la tête sous le double anathème de Rome et de Versailles.

Il est un homme qui pleurait au nom de Fénélon, et, dans son enthousiasme, se fût à peine estimé digne d'être son valet. Rousseau sentait tout ce qu'il y avait eu de hardiesse sublime dans l'homme que Louis XIV appelait l'esprit le plus chimérique de son royaume, tout ce que cette âme si religieuse et si tendre dut nourrir d'amertume et de douleur;

[1] M. Lerminier a bien voulu nous communiquer encore ce fragment de sa *Philosophie du Droit*, qui paraîtra prochainement.

car le prêtre catholique pouvait s'écrier, comme le Génevois :

Barbarus his ego sum, quia non intelligor illis.

Au moment d'apprécier l'auteur du *Contrat Social*, je dois au lecteur un aveu. Uniquement livré à l'étude de Montesquieu, de Vico, de Grotius, de l'école historique, sous le charme exclusif de cette vaste impartialité qui épuise toutes ses forces à juger le passé, et n'en a plus pour aller à l'avenir, quand je rencontrai un philosophe qui écrivait dans la patrie et la langue de Descartes : *L'homme qui pense est un animal dépravé;* qui disait encore : *Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme;* qui mettait l'état normal du genre humain dans la vie sauvage, et le mal dans la sociabilité; je l'avouerai, ne comprenant pas comment Rousseau avait été amené à parler ainsi, comment et pourquoi il l'avait dû, j'eus le malheur de dédaigner et de condamner son génie. Cependant, entre lui et moi, ce n'était pas lui qui pouvait avoir tort. Il fallait bien qu'en m'acharnant à l'étude de cet homme, je lui trouvasse un sens, une signification. Effectivement, j'ai pu dissiper l'erreur de ce premier jugement, arriver à comprendre le génie de Rousseau, à le chérir et à bénir son influence.

Quand Montesquieu disparut, en 1754, il laissa son siècle entre les mains de Voltaire; l'esprit national devenait de plus en plus libre, orné, gracieux, juste et enjoué; mais les mœurs étaient molles, et les âmes sans consistance. Le sentiment religieux, confondu avec les superstitions qu'il fallait abolir, se perdait tous les jours. Si Voltaire régnait en maître et à bon droit sur le présent, si Montesquieu avait contemplé le passé, qui donc s'emparera de l'avenir? Quel homme, animé d'une inspiration à la fois vague et prophétique, s'opposera à son siècle comme Diogène à la foule? Qui donc revendiquera Dieu, la nature et la liberté? C'est Rousseau que tour-

mente un démon intérieur dans les intérêts de l'humanité. Ce n'est pas un Académicien élégant et débile, qui veut mener à bien sa petite gloire et sa petite destinée. Non; Rousseau se débat douloureusement sous le génie qui l'oppresse; s'il arrive à saisir le sceptre de la philosophie, ce n'est, pour ainsi dire, que malgré lui, et poussé par une insurmontable fatalité. Pendant que Voltaire, seigneur de Ferney, fertilise ses terres, entend la messe dans sa chapelle, et correspond avec les rois de l'Europe, Rousseau, au cinquième étage, copie de la musique; c'est l'homme du peuple; il en porte dans son cœur toutes les misères et tous les droits. Que de contradictions se pressèrent dans son âme pour la déchirer! Il travaille pour les hommes; il les hait et les fuit; il émancipe son siècle, et il le maudit : philosophe, il tonne contre la philosophie; novateur audacieux, il condamne et combat la réforme qu'accomplissait Voltaire; penseur indépendant, il se brouille avec Diderot, Hume et d'Alembert. Toujours malheureux, toujours défiant, il a écrit quelque part qu'il étouffait dans la nature; il étouffait aussi dans la société, où il ne voyoit autour de lui que trahisons, embûches et calomnies. « Non, je ne serai point accusé, écrit-il à M. de Saint-» Germain, point arrêté, point jugé, point puni en appa-» rence; mais on s'attachera, sans qu'il y paraisse, à me » rendre la vie odieuse, insupportable, pire cent fois que la » mort : on me fera garder à vue; je ne ferai pas un pas sans » être suivi; on m'ôtera tout moyen de rien savoir et de ce » qui me regarde, et de ce qui ne me regarde pas; les nou-» velles publiques les plus indifférentes, les gazettes mêmes » me seront interdites : on ne laissera courir mes lettres et » paquets que pour ceux qui me trahissent, on coupera ma » correspondance avec tout autre; la réponse universelle à » toutes mes questions sera toujours qu'on ne sait pas; tout » se taira dans toute assemblée à mon arrivée; les femmes » n'auront plus de langue; les barbiers seront discrets et si-» lencieux; je vivrai dans le sein de la nation la plus loquace » comme chez un peuple de muets. Si je voyage, on prépa-

» rera tout d'avance pour disposer de moi, partout où je » veux aller : on me consignera aux passagers, aux cochers, » aux cabaretiers ; à peine trouverai-je à manger avec quel- » qu'un dans les auberges, à peine trouverai-je un logement » qui ne soit pas isolé ; enfin, l'on aura soin de répandre une » telle horreur de moi sur ma route, qu'à chaque pas que je » ferai, à chaque objet que je verrai, mon âme soit déchirée : » ce qui n'empêchera pas que, traité comme Sancho, je ne » reçoive partout cent courbettes moqueuses avec autant de » complimens, de respect et d'admiration ; ce sont de ces po- » litesses de tigres qui semblent vous sourire au moment où » ils vont vous déchirer. » Si Rousseau vivait aujourd'hui, les mœurs publiques ne lui donneraient pas le temps de s'occuper ainsi de lui-même : la société qui marche n'a plus le loisir de s'arrêter au spectacle des susceptibilités, des tourmens et de l'égoïsme du génie.

Quand, en 1750, l'académie de Dijon demanda si les lettres avaient eu une influence salutaire sur l'humanité, Rousseau répondit que non. Ni les conseils de Diderot, ni l'attrait du paradoxe et de la célébrité n'expliquent véritablement ce début. Son discours fut le premier cri de cette opposition contre son siècle, à laquelle le vouait son génie. Le morceau fit explosion ; la hardiesse du style et des affirmations, la vigueur de la diction, cette liberté d'allure scandalisèrent le monde académique et littéraire ; mais le public applaudit. Nouvelle question de l'académie Dijonaise sur l'inégalité des conditions, autre réponse de Jean-Jacques. Là, dans un sombre et pathétique tableau, il montre l'homme dans son état primitif, dans l'état sauvage, libre alors, et ne trouvant la dépendance que dans la société civile ; en un mot, c'est Hobbes habillé d'une magnifique rhétorique. Nouveau scandale, nouveau succès. D'Alembert, dans l'Encyclopédie, avait fait l'éloge de Genève, et avait engagé cette petite république à se policer de plus en plus par le commerce des lettres et des arts. Rousseau rejette ces importations de l'esprit de Voltaire ; il veut sauver la simplicité démocratique de Ge-

nève; et, par sa lettre à d'Alembert, il se brouille avec toute la philosophie contemporaine. Que n'a-t-on pas dit de la fatale influence de la *Nouvelle Héloïse* sur la jeunesse et sur les femmes. On oublie sans doute qu'à cette époque les passions n'étaient graves qu'au théâtre; que l'amour, distraction de salon, fantaisie passagère, triomphait de tous les obstacles, pour satisfaire ses caprices, et que sur ce point le mariage était de la meilleure intelligence du monde avec la galanterie. Dans cette société ainsi faite, il arrive qu'un homme jette un livre où deux jeunes gens, vivant dans une petite ville au pied des Alpes, inconnus du monde et le connaissant bien peu, ont pour unique affaire de s'aimer avec une exaltation sérieuse, où l'amour parle vertu et philosophie. Ce roman, qui nous paraît aujourd'hui si imparfait et si peu divertissant, contenait des dissertations sur le duel, le suicide, les spectacles et la religion naturelle; sermon passionné, prédication ardente, livre moral qui pénétra souvent où on a pu s'étonner de sa présence. L'*Émile,* roman plus grave encore, suivit la correspondance dont Jean-Jacques se disait l'éditeur. Ici, le philosophe se déploie dans toute sa force; il attaque directement son siècle, sans détours et sans fictions. A la mollesse des mœurs, à l'oubli de la dignité humaine, à la méconnaissance de Dieu, à l'indifférence des uns, à l'hypocrisie des autres, il oppose l'homme même, la conscience la plus vive de sa personnalité, le sentiment individuel de Dieu et de la religion, le retour au spectacle de la nature, aux magnifiques enseignemens de la création. Il trouve dans l'éducation une puissance capable de changer l'homme de son siècle. Son enfant, son élève, aura l'esprit libre, l'âme naturelle, le corps vigoureux et dispos; il le dépouillera de cette politesse menteuse qui étouffe l'indépendance. Il l'instruira à vivre de son travail, et lui apprendra un art mécanique. Il écartera les interventions humaines pour le mener à Dieu directement par la conscience même. Comme les mœurs de son siècle sont légères et coupables, il mettra Émile aux prises avec la plus rude adversité que puisse

éprouver un homme dans son union avec un autre être. Ainsi, il l'arme contre tout, contre la société aussi bien que contre la nature; il a voulu faire un homme, toujours libre, toujours simple et toujours courageux. Cette fois la philosophie avait parlé trop haut pour que la religion pût garder le silence. Le discours sur l'inégalité des conditions avait passé sans encombre; la *Nouvelle Héloïse* avait évité la censure ecclésiastique; l'*Émile* n'eut pas ce bonheur; et Christophe de Beaumont, métropolitain au siége de Paris, lança un mandement contre l'œuvre de Jean-Jacques. L'archevêque ignorait où le mènerait cette affaire. Jean-Jacques, citoyen de Genève, répond par la presse, et devant le public, à Christophe de Beaumont. Chose inouie! obscur étranger, il apostrophe le premier prince du clergé de France, s'attache à lui, le poursuit de proposition en proposition, et l'Église catholique se trouve engagée dans une polémique qu'elle est incapable de soutenir; polémique acérée où le Génevois malmène sans pitié l'archevêque. De quelle ironie le réformé fustige ce prêtre! Comme il oppose à cette religion de mandement et de sacristie l'esprit de l'Évangile; et comme il se montre plus religieux, lui laïc, que ce prince de l'Église, affublé de ses dentelles et de ses superstitions! *Les lettres écrites de la Montagne* concernent à la fois la religion et la politique. Jean-Jacques y défend l'*Émile* et le *Contrat social*. Ces lettres, qui sont, chronologiquement, un de ses derniers ouvrages, peuvent servir, dans l'ordre des idées, de transition entre la partie morale et religieuse et la partie politique des œuvres du philosophe. Il y parle à la fois de la religion et de la liberté, de Dieu, du christianisme et de lui-même; et il teint ces abstractions générales de couleurs de sa personnalité. Ses trois ouvrages politiques sont ses *Lettres sur la Législation de la Corse*, ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne* et *sur sa réformation projetée en avril* 1772, le *Contrat social*. Jean-Jacques méritait bien d'être considéré en Europe comme un maître dans la science politique; et vers 1764, quand la Corse voulut régulariser, sous

la conduite de Paoli, une liberté qu'elle avait si généreusement conquise, on s'adressa à Rousseau. Ce n'était pas la première fois qu'un philosophe moderne était consulté, et sollicité de se faire législateur. Locke, en 1662, avait rédigé une constitution que lui avaient demandée les habitans des Carolines. La charte du philosophe n'est pas bonne. Rousseau ne fit pas de constitution, mais il donna quelques conseils. Dans sa seconde lettre à M. Butta-Foco, il demande des documens qui puissent l'édifier. « Je suis charmé du » voyage que vous faites en Corse; dans ces circonstances, il » ne peut que nous être très-utile. Si, comme je n'en doute » pas, vous vous y occupez de notre objet, vous verrez mieux » ce qu'il faut me dire que je ne puis voir ce que je dois vous » demander; mais permettez-moi une curiosité que m'in- » spirent l'estime et l'admiration. Je voudrais savoir tout ce » qui regarde M. Paoli : Quel âge a-t-il? Est-il marié? A-t-il » des enfans? Où a-t-il appris l'art militaire? Comment le » bonheur de sa nation l'a-t-il mis à la tête des troupes? » Quelles fonctions exerce-t-il dans l'administration politi- » que et civile? Ce grand homme se résoudrait-il à n'être » que citoyen dans sa patrie après en avoir été le sauveur? » Rousseau demande ensuite qu'on lui envoie une bonne carte de la Corse, qu'on lui fasse une description exacte de l'île; il veut connaître son histoire naturelle, ses productions, sa culture, sa division par districts, le nombre et le crédit du clergé, s'il y a des maisons anciennes, des corps privilégiés et de la noblesse; si les villes ont des droits municipaux et en sont fort jalouses; les mœurs du peuple, ses goûts, ses occupations et ses amusemens, l'histoire de la nation jusqu'à ce moment, les lois, les statuts, l'exercice de la justice, les revenus publics, l'ordre économique, la manière de poser et de lever les taxes. « En général, dit Rousseau, tout ce » qui fait mieux connaître le génie national ne saurait être » trop expliqué. Souvent un trait, un mot, une action, dit » plus que tout un livre, mais il vaut mieux trop que pas » assez. » Pour un théoricien, Jean-Jacques se montre pas

mal désireux de connaître les faits. Au surplus, la Corse avait frappé son imagination par l'héroïque insurrection qui l'avait affranchie des Génois : « Il est encore en Europe un » pays capable de législation, c'est l'île de Corse, écrit-il » dans le *Contrat social* [1]. La valeur et la constance avec la- » quelle ce brave peuple a su secourir et défendre sa liberté, » mériterait bien que quelque homme sage lui apprît à la » conserver. J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette » petite île étonnera l'Europe. » En 1772, dans la même année où fut signé, à Saint-Pétersbourg, le 25 juillet, en vieux style, le partage de la Pologne, Rousseau écrivait sur le gouvernement et la réformation de ce pays pour lequel aujourd'hui la bouche manque de louanges et les yeux n'ont plus de larmes. Pressé par le comte de Wielhorski d'indiquer les moyens et les institutions qui pouvaient donner aux Polonais les véritables mœurs de la liberté, il leur recommande de garder dans le cœur l'amour de l'indépendance et de leur république au milieu des plus accablantes disgrâces. « Vous ne sauriez empêcher que les Russes ne vous englou- » tissent, faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer..... » Si vous faites en sorte qu'un Polonais ne puisse jamais de- » venir un Russe, je vous réponds que la Russie ne subju- » guera pas la Pologne. » L'éducation, une éducation nationale lui paraît le plus puissant moyen de développer chez les Polonais *ce levain qui n'est pas encore éventé par des maximes corrompues, par des institutions usées, par une philosophie égoïste qui prêche et qui tue.* Il indique ensuite comment on peut maintenir la constitution; il voudrait que tous les membres du gouvernement fussent assujétis, dans leur carrière, à une marche graduelle. Après avoir montré les réformes à tenter, il s'exprime ainsi : « Ce n'est qu'en supposant que le » succès réponde au courage des confédérés et à la justice de » leur cause, qu'on peut songer à l'entreprise dont il s'agit. » Vous ne serez jamais libres tant qu'il restera un seul soldat

[1] Liv. Ier, chap. 10.

» russe en Pologne ; et vous serez toujours menacés de cesser » de l'être, tant que la Russie se mêlera de vos affaires. » C'est dans le *Contrat social* que Jean-Jacques devait condenser toute la substance de sa politique. Jamais morceau de philosophie ne fut plus artistement façonné, dans un cadre plus harmonique, où la force se limite elle-même, d'autant plus sensible qu'elle se modère, où le style, tantôt éclate en mouvemens de l'âme, tantôt se pose en formules et en déductions, mélange de passion et de dialectique. Machiavel, dans son *Prince,* n'a pas cette rigueur ; Hobbes et Spinosa ont revêtu un fonds original d'une forme classique et latine ; Kant et Fichte ont une langue à part ; Hegel, qui sacrifie tout à la logique, en est opprimé, et substitue, pour ainsi dire, aux mouvemens de la vie des ressorts mécaniques ; mais Rousseau, logicien et poète, toujours penseur, mais toujours tribun, a laissé dans le *Contrat social* le plus beau fragment d'art politique qui ait été créé depuis Aristote et Platon.

Voilà énumérés les principaux ouvrages de notre philosophe, ceux qui nous importent. Je n'ai pas parlé des *Rêveries* et des *Confessions*, miroir où se réfléchit l'homme même, confident des douleurs et des manies du génie. Je me surprends sur la tombe et sur les ouvrages de cet homme, sourd à ses tourmens et à ses angoisses, curieux seulement de ses idées et des conquêtes de sa pensée : grands hommes, ne perdez plus votre temps à vous plaindre ; les révolutions emportent vos cris, souffrez en nous servant, et mourez en silence.

La liberté naturelle de l'homme, son indépendance sauvage au sein de la nature, la nature commune à tous, inspirèrent surtout Jean-Jacques : la société ne lui sembla pas naturelle, mais plutôt contraire à la nature ; la civilisation ne fut pour lui qu'une destruction de la liberté, au lieu d'en être le développement ; sous le charme de cette idée, il écrit ces lignes : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa » de dire : *Ceci est à moi,* et trouva des gens assez simples

» pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que » de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et » d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, » arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses sem- » blables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes » perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que » la terre n'est à personne ! Mais il y a grande apparence » qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne » pouvoir plus durer comme elles étaient ; car cette idée de » propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui » n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout » d'un coup dans l'esprit humain : il fallait faire bien des » progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les » transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant que d'ar- » river à ce dernier terme de l'état de nature [1]. » Mais si la propriété n'a pas sa raison dans le développement immédiat de la nature même de l'homme, pourquoi, dans toutes les langues et dans tous les degrés de société, *le tien* et *le mien?* L'homme est libre, et Rousseau le sait mieux que personne, car il crie à son siècle : *L'homme est libre, et partout il est dans les fers;* car il est arrivé au sentiment de la liberté, directement, sans détour et sans déduction, comme après lui a fait Fichte ; car il écrit dans le *Contrat social :* « Renoncer à sa » liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de » l'humanité, même à ses devoirs. Il n'y a nul dédommage- » ment possible pour quiconque renonce à tout : une telle » renonciation est incompatible avec la nature de l'homme, » et c'est ôter toute moralité à ses actions que d'ôter toute » liberté à sa volonté [2]. » Mais si la liberté de l'homme est naturelle, la propriété doit l'être aussi : si vous niez celle-ci, vous niez la liberté que vous avez accordée d'abord. Mirabeau, qui s'était formé à l'école de Jean-Jacques, estimait

[1] *Discours sur l'inégalité des conditions*, seconde partie.
[2] *Contrat social*, liv. Ier, chap. 4.

aussi que la propriété n'existait pas par les lois de la nature, mais était une création sociale [1]. Erreur. La propriété, dans son principe philosophique, est antérieure aux législations politiques. Et cette proposition est capitale; car il suit que si les lois sociales peuvent et doivent modifier le droit de propriété, elles ne sauraient le détruire, par la raison qu'elles ne l'ont pas créé : il faut que le législateur reconnaisse toujours dans la propriété la liberté humaine elle-même; qu'à ce titre il l'aime et la cultive, la développe et la perfectionne [2].

L'idée de Dieu, c'est-à-dire l'idée la plus haute et la plus générale que l'homme puisse concevoir, fut ramenée à sa place par le spiritualisme de Rousseau. Il restaura dans son siècle la conscience et le sentiment religieux; comme l'enseignement officiel du catéchisme ne partait que des lèvres et point du cœur, il ne veut pas parler de Dieu au jeune homme avant qu'il ne puisse le comprendre; il le conduit, quand il a déjà passé par les orages du cœur, sur le haut d'une montagne, à la pointe du jour, les rayons du soleil colorant déjà la nature et les Alpes, et là, par la bouche d'un prêtre tolérant et bon, il lui apprend qu'il est un Dieu. Assurément cette scène n'est pas une règle d'éducation. La connaissance de Dieu se proportionne à tous les momens de la vie : le petit enfant la reçoit de sa mère qui la dépose tendrement dans son cœur; il la retrouve dans les fêtes et les pompes du culte paternel. Mais quand Jean-Jacques écrivait l'*Émile*, il avait à sauver la conscience de Dieu des traditions d'une lettre corrompue, à la réveiller dans l'âme par des scènes solennelles et par de grandes apostrophes. Le christianisme fut pour lui la religion de l'homme, non pas celui d'aujourd'hui, dit-il, *mais celui de l'Évangile, qui est tout différent* [3]. Mais, sur ce point, il fut dans une grande

[1] *Discours sur l'égalité des partages dans les successions en ligne directe.*

[2] *Voyez* la dernière livraison de septembre, de *la Propriété.*

[3] *Contrat social*, liv. IV, chap. 8.

perplexité ; au fond, il eût voulu, comme Locke et comme Kant, accorder le christianisme avec la raison et la philosophie ; mais il n'avait pas le bon sens paisible du premier, dont je ne doute pas qu'il n'ait lu le *Christianisme raisonnable;* il n'avait pas non plus la profondeur du second : aussi oppose-t-il la religion à la philosophie ; il dégrade même cette dernière, et invective contre elle. « J'avoue que la » sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon » cœur, et auquel j'aurais même regret de trouver quelque » bonne réponse. Voyez les livres des philosophes avec toute » leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il » qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage » des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne » soit qu'un homme lui-même ? . . . . . » Quels préjugés, quel aveuglement ou quelle mauvaise foi » ne faut-il pas pour avoir osé comparer le fils de Sophro- » nisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! » Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint » jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût » honoré sa vie, *on douterait si Socrate, avec tout son esprit,* » *fut autre chose qu'un SOPHISTE*. . . . . Oui, si la vie et » la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de » Jésus sont d'un dieu. . . . . *Avec tout* » *cela, ce même Évangile est plein de choses incroyables, de* » *choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout* » *homme sensé de concevoir ni d'admettre.* Que faire au milieu » de toutes ces contradictions ? Être toujours modeste et cir- » conspect, mon enfant : respecter en silence ce qu'on ne » saurait ni rejeter ni comprendre, et s'humilier devant le » grand Être qui seul sait la vérité [1]. » Quand Rousseau fait presque de Socrate un *sophiste*, quand il abaisse la philosophie pour élever la religion, il ne s'entend pas lui-même ; il ne voit pas qu'en ravalant l'esprit humain sous une face, il

[1] *Profession de foi du Vicaire savoyard.*

s'attaque à la cause universelle des choses, toujours sacrée et toujours la même à des degrés différens.

De la religion je passe à la politique du philosophe. L'homme est primitivement dans l'état de nature; s'il en sort, c'est par son consentement, par un acte de sa volonté; donc toute société est fondée sur un contrat, sur un pacte, et l'homme est sociable, parce qu'il veut l'être. Si la volonté est le fondement de la sociabilité individuelle, elle est aussi la base de l'État. Toutes les volontés individuelles consentant à la société, formeront une volonté générale qui constituera la souveraineté, souveraineté une et indivisible dans son expression, incommunicable, et qui ne saurait se déléguer. Jean-Jacques a pris soin lui-même de résumer sa politique dans la sixième des lettres de la montagne. « Qu'est-ce » qui fait que l'État est un? C'est l'union de ses membres; » et d'où naît l'union de ses membres? de l'obligation qui » les lie. Tout est d'accord jusqu'ici; mais quel est le fonde- » ment de cette obligation? Voilà où les auteurs se divisent. » Selon les uns, c'est la force; selon d'autres, l'autorité pa- » ternelle; selon d'autres, la volonté de Dieu. Chacun éta- » blit son principe, et attaque celui des autres; je n'ai pas » moi-même fait autrement; et suivant la plus saine partie » de ceux qui ont discuté ces matières, j'ai posé pour fon- » dement du corps politique la convention de ses membres; » j'ai réfuté les principes différens du mien..... L'éta- » blissement du contrat social est un pacte d'une espèce par- » ticulière par lequel chacun s'engage avec tous; d'où s'en- » suit l'engagement réciproque de tous envers chacun, qui » est l'objet immédiat de l'union. Je dis que cet engagement » est d'une espèce particulière, en ce qu'étant absolu sans » condition, sans réserve, il ne peut toutefois être injuste » ni susceptible d'abus, puisqu'il n'est pas possible que le » corps se veuille nuire à lui-même tant que le tout ne veut » que pour tous..... La volonté de tous est donc l'ordre, » la règle suprême, et cette règle générale et personnifiée, » est ce que j'appelle le souverain. Il suit de là que la sou-

» veraineté est indivisible, inaliénable, et qu'elle réside es-
» sentiellement dans tous les membres du corps. Mais com-
» ment agit cet être abstrait et collectif? Il agit par des lois,
» et il ne saurait agir autrement. Et qu'est-ce qu'une loi?
» C'est une déclaration publique et solennelle de la volonté
» générale sur un objet d'intérêt commun..... Mais
» l'application de la loi tombe sur des objets particuliers et
» individuels. Le pouvoir législatif qui est le souverain, a
» donc besoin d'un autre pouvoir qui exécute, c'est-à-dire
» qui réduise la loi en acte particulier..... Ici vient l'in-
» stitution du gouvernement. Qu'est-ce que le gouverne-
» ment? C'est un corps intermédiaire, établi entre les sujets
» et le souverain pour leur mutuelle correspondance, chargé
» de l'exécution des lois et du maintien de la liberté, tant
» civile que politique. Le gouvernement, comme partie in-
» tégrante du corps politique, participe à la volonté géné-
» rale qui le constitue. Comme corps lui-même, il a sa vo-
» lonté propre; ces deux volontés quelquefois s'accordent,
» et quelquefois se combattent; c'est de l'effet combiné de
» ce concours et de ce conflit que résulte le jeu de toute la
» machine. Le principe qui constitue les diverses formes du
» gouvernement, consiste dans le nombre des membres qui
» le composent..... Les diverses formes dont le gou-
» vernement est susceptible, se réduisent à trois principales.
» Après les avoir comparées par leurs avantages et par leurs
» inconvéniens, je donne la préférence à celle qui est inter-
» médiaire entre les deux extrêmes, et qui porte le nom
» d'aristocratie..... Enfin, dans le dernier livre, j'exa-
» mine par voie de comparaison avec le meilleur gouver-
» nement qui ait existé, savoir celui de Rome, la police la
» plus favorable à la bonne constitution de l'État; puis je
» termine ce livre et tout l'ouvrage par des recherches sur
» la manière dont la religion peut et doit entrer comme par-
» tie constitutive dans la composition du corps politique.
» Que pensiez-vous, monsieur, en lisant cette analyse courte

» et fidèle de mon livre? Je le devine; vous disiez en vous-
» même : voilà l'histoire du gouvernement de Genève. C'est
» ce qu'ont dit à la lecture du même ouvrage tous ceux qui
» connaissent votre constitution..... J'ai donc pris votre
» constitution que je trouvais belle pour modèle des insti-
» tutions politiques; et vous proposant en exemple à l'Eu-
» rope, loin de chercher à vous détruire, j'exposai les
» moyens de vous conserver, etc. etc. »

Il est historiquement remarquable que Rousseau ait considéré comme exemple et comme modèle la constitution aristocratique de Genève. Ainsi Aristote avait derrière lui Alexandre; Platon, l'Orient; Spinosa, la république hébraïque; Machiavel, l'Italie du quinzième siècle; Locke, l'Angleterre de 1688 : tant la philosophie sociale, quelque idéaliste et indépendante qu'elle se puisse concevoir, doit toujours s'appuyer sur la réalité. Le conseil est au surplus à peu près inutile; il n'en saurait être autrement. Mais si Rousseau songeait à Genève en construisant ses théories, ses théories allèrent plus loin que sa pensée; et ce publiciste, qui se disait ou se croyait aristocratique, s'est fait le législateur de la démocratie.

Quel est véritablement le début historique du pouvoir législatif? Les sociétés ne commencent pas par le contact et l'équation des volontés indépendantes et égales, mais par la soumission de la liberté humaine à ce qu'elles appellent l'empire de Dieu, à la théocratie. Le pacte, loin d'être leur commencement, est aujourd'hui leur dernier progrès. L'Angleterre et la France sont parvenues à asseoir leur constitution sur un contrat bilatéral entre le pouvoir législatif, auquel le peuple a délégué sa souveraineté, et le pouvoir exécutif, agent de la société, trouvant son titre et sa raison dans l'intérêt général. Et pour le dire en passant, l'assemblée constituante a rectifié l'erreur de Rousseau quand il veut que la souveraineté soit incommunicable, puisqu'elle a dit : « La souve-
» raineté appartient à la nation; la nation de qui émanent

» tous les pouvoirs ne peut les exercer que par délégation; » la constitution française est représentative; les représen- » tans sont le corps législatif et le roi. »

Ainsi donc, historiquement, la théorie du contrat n'est pas exacte; elle n'est pas non plus philosophiquement nécessaire pour amener la liberté sociale; car je lis dans Rousseau lui-même : « Ce qui est bien et conforme à l'ordre, est tel » par la nature des choses, et indépendamment des conven- » tions humaines [1]. » Donc la raison même est indépendante de la volonté.

Mais pour comprendre véritablement Rousseau, il faut considérer quelle était sa mission. Il devait, à la fois, réveiller dans l'homme isolé le sentiment de son indépendance, et dans l'homme collectif, c'est-à-dire dans la société, la conscience de son droit de vouloir le bien et le juste, de n'obéir qu'à l'expression même de sa volonté, et de remplacer une législation qui n'avait plus de raison et de légitimité par l'exercice énergique d'une nouvelle liberté politique, c'est-à-dire de la volonté générale. Comment le philosophe définit-il le but social? « Trouver une forme d'association » qui défende et protège de toute la force commune la per- » sonne et les biens de chaque associé, et par laquelle cha- » cun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, » et reste aussi libre qu'auparavant [2]. » Jean-Jacques a vu les deux termes du problème social : l'association et l'individualité. Mais comment l'homme social serait-il aussi libre que l'homme sauvage? Il aura une autre liberté, une liberté plus grande, puisque ce qu'il ne pourra faire par lui-même, il le fera par d'autres; il aura la liberté véritablement humaine.

Rousseau a écrit : « La loi est l'expression de la volonté générale. » Dans la pensée même de la loi, que trouvons-nous d'abord, si ce n'est une idée de règle antérieure à l'idée

[1] *Contrat social*, liv. II, chap. 6, *de la Loi*.
[2] *Ibid.*, liv. I, chap. 6, *du Pacte social*.

de vouloir? L'homme veut une chose, mais à une condition, qu'elle lui paraisse bonne. Il s'attache à la vue de son intelligence, s'y opiniâtre, et la veut. Si l'objet de sa volonté lui est contesté par d'autres, il veut plus fortement encore; et cette loi qu'il aime, il l'appelle l'expression de sa volonté. Le peuple qui veut une chose ne distingue pas pourquoi il la veut; il conçoit et veut dans un acte naturel et obscur, dont il n'a pas la conscience réfléchie, et dans lequel la volonté est plus sensible pour lui que l'intelligence. Dire que la loi est l'expression de la volonté générale, c'est parler juste, mais incomplétement. C'est avoir un sentiment vif de la réalité, mais ne pas l'embrasser tout entière. Néanmoins la définition de Jean-Jacques répondait tellement aux véritables besoins de son siècle, qu'elle s'est incorporée avec nos mœurs et nos idées politiques.

Mais nous n'irons pas loin sans trouver les inconvéniens philosophiques de cette vue incomplète. La justice sociale ne sera plus que l'effet d'un contrat qui, une fois enfreint par une des parties, permettra à l'état de rendre guerre pour guerre au violateur du pacte, « Tout malfaiteur attaquant le droit » social devient par ses forfaits rebelle et traître à la patrie; » il cesse d'en être membre en violant ses lois, et même il » lui fait la guerre; alors la conservation de l'état est incom- » patible avec la sienne : il faut qu'un des deux périsse, et » quand on fait mourir le coupable, c'est moins comme ci- » toyen que come ennemi [1]. » Non, la loi n'est pas un contrat, mais une règle que la société présente au coupable; elle y compare ses actions, elle les y mesure avec une justice miséricordieuse et sans colère; elle punit avec douleur, elle absout avec joie dans la personne du magistrat, qui est un pontife et non pas un gladiateur.

Nouveaux inconvéniens : si la volonté seule est toute la loi, la loi pourra être mobile comme la volonté; et Rousseau arrivera à cette proposition : « D'ailleurs, en tout état de

[1] *Contrat social*, liv. II, chap. 5.

» cause, un peuple est toujours le maître de changer ses lois, » même les meilleures; car, s'il lui plaît de se faire mal à lui-» même, qui est-ce qui a le droit de l'en empêcher [1]? » Et cependant le même Rousseau dit ailleurs : « Il n'y a pas de » danger qu'un peuple se fasse mal à lui-même. » L'absence de la raison générale se fait assez sentir dans la définition de la loi.

Il était naturel que le gouvernement monarchique parût au philosophe inférieur tant à l'aristocratique qu'au démocratique. Il en a tracé un portrait amèrement comique : « Un » défaut essentiel et inévitable, qui mettra toujours le gouver-» nement monarchique au-dessous du républicain, est que » dans celui-ci la voix publique n'élève presque jamais aux » premières places que des hommes éclairés et capables, qui » les remplissent avec honneur, au lieu que ceux qui parvien-» nent dans les monarchies ne sont le plus souvent que de » petits brouillons, de petits fripons, de petits intrigans, qui » font, dans les cours, parvenir aux grandes places, ne servent » qu'à montrer au public leur ineptie aussitôt qu'ils y sont » parvenus. Le peuple se trompe bien moins sur ce choix » que le prince, et un homme d'un vrai mérite est presque » aussi rare dans le ministère, qu'un sot à la tête d'un gou-» vernement républicain. Aussi quand, par quelque heureux » hasard, un de ces hommes nés pour gouverner prend le » timon des affaires dans une monarchie presque abîmée par » ces tas de jolis régisseurs, on est tout surpris des ressour-» ces qu'il trouve; et cela fait époque dans un pays [2]. » C'était pour la première fois que la monarchie entendait un langage aussi dur et aussi violent; mais c'était aussi la monarchie de Louis XV.

L'Angleterre ne paraissait pas un pays libre à la logique de Jean-Jacques. La souveraineté étant fondée sur la volonté, on ne peut pas plus la déléguer que cette dernière ; donc on

[1] *Contrat social*, liv. II, chap. 12.
[2] *Ibid.*, liv. III, chap. 6.

ne peut charger un homme de représenter sa volonté; donc le gouvernement représentatif n'est pas un gouvernement libre. « La souveraineté ne peut être représentée par la même » raison qu'elle ne peut être aliénée; elle consiste essentielle- » ment dans la volonté générale, et la volonté ne se repré- » sente pas; elle est la même ou elle est autre : il n'y a pas » de milieu..... Le peuple anglais pense être libre; il se » trompe fort : il ne l'est que durant l'élection des membres » du parlement. Sitôt qu'ils sont élus, il est esclave; il n'est » rien. Dans les courts momens de sa liberté, l'usage qu'il » en fait mérite bien qu'il la perde [1]. » Voilà le côté faible et insuffisant de notre philosophe; c'est l'intelligence de l'histoire, la méconnaissance de la sociabilité européenne et des raisons du gouvernement représentatif. Prononcer, en vertu du principe logiquement déduit de la volonté générale, qu'aujourd'hui, ni l'Angleterre, ni la France ne jouissent de la liberté politique sous le gouvernement représentatif, c'est nier le grand jour de l'histoire. Vingt-cinq millions d'hommes ne peuvent tous délibérer ensemble sur leurs affaires; ils nomment des représentans : ces délégués représentent-ils la volonté de chaque homme? impossible. Représentent-ils davantage la volonté générale séparée de toute règle? non plus. Ils représentent, ils doivent représenter ce concours et ce mélange de vues et de passions, d'idées et de volontés, qui constituent un peuple comme ils constituent un homme. Ils représentent l'individualité sociale, qui n'est pas une sorte de squelette que peut monter et démonter à son plaisir la dialectique, mais qui, douée de la vie, conçoit, veut et marche comme un seul homme. Le gouvernement représentatif donne la liberté à la condition d'être véritablement représentatif. Les modernes ne peuvent s'entasser sur la place publique d'Athènes et de Rome. L'intérêt vrai de la liberté n'est pas de nier la représentation, mais de l'étendre, et de la mesurer sur la civilisation même.

[1] *Contrat social*, liv. III, ch. 15.

Rousseau finit le *Contrat social* en épousant tous les préjugés de Machiavel contre la religion chrétienne. Il faut dire aussi que, considérant surtout la religion comme un sentiment individuel et libre du cœur, il était conduit à l'oubli de son rôle social, et à l'injustice à l'égard du catholicisme.

Jean-Jacques mourut en 1778, onze ans avant l'ouverture des États-Généraux. Il n'y avait pas au côté gauche de la Constituante un homme qui ne fût, à vrai dire, son disciple; et jamais philosophie n'obtint une exécution si complète de ses maximes. Cette incontestable influence a été généralement salutaire. Otez Jean-Jacques du XVIII^e siècle, n'y laissez que Montesquieu et Voltaire, vous ne pourrez plus expliquer l'insurrection des esprits, leur ardeur à conquérir la liberté, leur enthousiasme, leur foi, les caractères, les vertus, les puissances et les grandeurs de notre révolution, Condorcet, madame Rolland et la Gironde, la tribune de la Convention. Jean-Jacques a commencé à écrire en 1750; il ne lui a fallu que dix-huit ans pour retremper le caractère du Français, pour le douer de nouveau d'exaltation, de vigueur et de constance. Si la souveraineté nationale est devenue la base de notre constitution, à qui le devons-nous, si ce n'est à Rousseau? Qu'il n'ait pas été métaphysicien, ni psycologue profond; qu'il ait peu compris et peu connu l'histoire; que parfois aussi quelques-unes de ses maximes aient été follement entendues et commentées, nous ne le nierons pas; mais nous dirons qu'il en est de la philosophie comme de la liberté, *et que, quelque doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux*[1].

LERMINIER.

[1] *Dialogue de Sylla et d'Eucrate.*

# L'Echelle de Soie,

CONTE MILITAIRE.

— Vous ne sauriez croire, me dit-il, tout ce qu'il y a de charme et d'innocence dans un bain de femmes turques; ignorant comme vous êtes, vous avez tort d'en parler si légèrement.

A ces mots, le vieux général reprit sa pipe; il s'enfonça dans son fauteuil, il croisa les jambes, et il retomba tout entier dans cette rêverie toute éveillée qui fait tout le charme du tabac de la Havane, cet opium bâtard de nous autres orientaux de Paris ou de Saint-Cloud.

La conversation finit là. Je me levai, et, à l'autre extrémité du salon, je fus saluer la fille du général, Fanny, jolie personne, rieuse et folle, qui, sous ce nuage de fumée, paraissait aussi nette et aussi brillante qu'une belle gravure de Wilkie sous un verre sans défaut qui lui donne plus de poli et d'éclat.

C'est un charmant contraste celui-là. Le vieillard qui se fait poète dans une ondoyante fumée, et, tout au milieu de cette fumée, une jeune fille qui respire et qui chante; vous la voyez comme une apparition au-delà des sens : à peine vous distinguez son visage, elle n'a plus d'ombre ni de souffle; c'est une femme qui s'est trompée d'élément. Mais j'é-

tais trop accoutumé à voir Fanny avec son père pour faire toutes ces belles réflexions ce soir-là.

Je fus donc m'asseoir près de Fanny, bien plus près d'elle que je n'aurais osé le faire sans la fumée qui comblait les distances. Cette atmosphère ondoyante est si favorable à l'amour! Il y a des momens où vous êtes seul entre deux montagnes de nuages. Alors vous rêvez à l'avenir. Puis tout à coup le nuage s'entr'ouvre, vous voilà au sommet de ces Alpes fantastiques, à côté de Fanny, enveloppé comme elle du même voile, isolé avec elle du monde extérieur, voyant à vos pieds les mêmes orages, écoutant le même calme sur vos têtes : alors Fanny sourit avec plus d'abandon, vous la regardez avec plus d'audace; puis tout à coup plus de nuages, plus de rempart mouvant, plus de formes aériennes, vous voilà retombé dans le salon enfumé, au milieu des guerriers de l'empire qui décorent la muraille; vous entendez sonner dix heures, heure terrestre qui renvoie dans leur empire toutes ces ombres bienfaisantes; c'est à peine si vous avez le temps de reculer votre siége de celui de Fanny.

— Votre pipe est-elle déjà vide, général?

Le général avait la tête penchée; ses narines étaient ouvertes dans une béate attitude de recueillement et de plaisir, sa grosse pipe toute noircie reposait à terre à côté de son chien; à voir cette large machine, entourée encore de légères vapeurs, on l'eût prise pour l'Etna quand il se repose, fatigué de jeter sa lave et sa fumée.

Deux minutes après, le général répondit à ma question.

— C'est assez fumer pour ce soir, Jules; je ne suis plus ce que j'étais : j'ai vu le temps, mon ami, où je serais resté trois nuits et trois jours à jeter en l'air plus de fumée que n'en pourrait faire en un an tout un corps-de-garde de soldats citoyens. C'étaient de grands et vifs plaisirs! Tout nous manquait, l'habit sur notre corps, la chaussure à nos pieds, le pain et le vin, et le calme de la nuit; mais le tabac nous soutenait. Le tabac! beau rêve! Il y avait à l'armée d'Egypte des hommes qui avaient le cœur de faire des vers français

devant les Pyramides. Un d'entre eux a osé faire un poème épique au milieu du désert. Profanes! Moi, j'ai été plus respectueux que cela. J'ai fumé dans le désert, j'ai fumé aux Pyramides, j'ai fumé partout et toujours. La première fois que je vis ta mère, ma Fanny, elle recula de trois pas! Moi, j'avais les lèvres enflées à force d'avoir pensé à ta mère. Elle était si douce et si jolie, et si parfumée! Elle aimait avec transport les fleurs, les odeurs suaves, le linge brodé et odorant! Son œil était si pur, sa joue si blanche! Hé bien, ma fille, je l'avais apprivoisée ta mère. Que de fois elle a posé sa lèvre si mince et si fraîche sur mes lèvres enflées par le tabac! Que de fois elle a chargé ma pipe de sa main! Tu as vu le cerf de Franconi, ma fille; quand le cerf avait tiré son coup de fusil, il respirait l'odeur de la poudre : ainsi était ta mère. J'allais à elle, je lui tendais ma pipe en faisant les gros yeux. Ta mère arrivait à petits pas, elle tendait son joli nez sur ma pipe, chaude encore; puis elle se sauvait en éternuant, la peureuse; rentrée chez elle, elle déroulait ses cheveux, elle changeait de robe et de mouchoir, et Dieu sait toute l'eau de Portugal qui y passait!

Disant ces mots, l'œil du bon général était légèrement humide. Vous avez vu cela souvent : une larme qui roule dans un œil vif encore et qui reste suspendue à de gros cils, puis une joue qui se colore, honteuse de se sentir humide! Fanny jeta ses deux bras au cou de son père, elle appuya sa tête blonde sur la poitrine du vieillard; ce fut alors seulement que cette larme, après avoir roulé sur le visage du général, rejaillit sur le visage de son joli enfant : le bon père se sentit soulagé.

—Bonsoir, dit-il, bonsoir ma fille; bonsoir, mon bon garçon: c'est cela une femme! Jules, me dit-il; une femme douce, blanche, parfumée comme sa mère, et ne craignant pas plus le tabac et la fumée que moi son père. Aussi je l'ai élevée pour cela, mon enfant! mon enfant à moi! ma vie! mon plus beau morceau d'ambre, orné d'or et de diamans! Quand elle vint au monde et que sa mère me la donna d'une

main tremblante et émue, il y avait huit nuits et huit jours que je n'avais fumé. J'étais défait et livide. J'avais prié le bon Dieu, tremblant comme un moine espagnol qui abjure! Quand j'eus mon enfant, je repris ma pipe. Je plaçai mon enfant au berceau, moi tout seul. Nous étions en Espagne alors : beau pays! J'envoyai chercher une nourrice andalouse; une nourrice comme pour un empereur. Elle arriva la nourrice; grosse mère rebondie, œil noir, cheveux noirs, visage noir, mais tout le reste très-blanc. Je la vois encore, mon Andalouse; elle tenait à la bouche un long *cigaretto* que lui avait donné quelque muletier en passant sur la route. — Tenez, Maria! prenez cet enfant et élevez-le. Bien, nourrice, garde ton cigarre, je n'ai pas peur de la fumée, ni ma fille non plus. Et ma fille se jeta sur le sein de la nourrice, et comme je m'approchai pour voir boire mon enfant, la nourrice l'enveloppa dans un nuage; et moi je me fis apporter ma pipe et je ne quittai plus la nourrice. Je fumai avec elle aussi bien que j'aurais fumé avec un lieutenant de dragons; aussi vous comprenez quel plaisir c'est pour moi de savoir que ma fille aime son père et les plaisirs de son père, et les habitudes de son père; c'est un bonheur de pouvoir entrer partout chez soi, sans avoir à redouter certaines limites. Aussi bien je te promets un mari qui saura fumer comme ton père, mon enfant; c'est le moyen de n'avoir ni un débauché, ni un joueur, ni un faiseur d'esprit, ni un moqueur, ni un oisif; mais un brave homme qui aime sa maison, sa femme, son feu, et qui soit poète pour lui tout seul. C'est moi qui te le promets, Fanny, tu n'épouseras jamais qu'un fumeur.

J'avais pris machinalement la pipe du général, et l'entendant parler avec tant de véhémence, j'avais approché le long tuyeau de ma bouche, et j'étais placé dans l'attitude d'un homme qui médite ou qui fume, quand le général me regardant avec la plus profonde pitié : — Pauvre espèce! dit-il, quelle triste génération que celle-là! Allez donc en Égypte ou prenez Moscou avec des gaillards de ce calibre!

A ton âge, morbleu! Jules, j'étais un homme de fer. Les femmes, le froid, le chaud, la bataille, le sommeil, le plaisir, rien n'y faisait. Je n'aurais pas reculé d'un pas devant un excès, quel qu'il fût; c'est qu'alors nous avions des âmes d'une haute trempe, logées dans des corps d'une haute trempe. Vous autres, tout au rebours, vous êtes une race molle et blafarde, pitoyable à voir. C'est une grande misère de voir ces jambes grêles, ces mains mignonnes, ces poitrines rétrécies, ces visages pâles, ces cheveux rosés, cette barbe qui serpente au hasard, ces voix flûtées, et de dire que tout cela s'appelle un homme. Un homme, morbleu! Un homme, aujourd'hui, sais-tu ce que c'est, Jules? C'est quelque chose qui sait le latin, qui lit des journaux, qui déclame des vers, qui se lève à huit heures, qui se couche à onze, qui boit de l'eau et qui fume des cigarres en papier. Vos hommes, à vous, portent des gants jaunes; ils ont des habits étroits et ridicules; ils affectent de montrer leurs dents et leurs gencives; ils ont un lorgnon à leur cou, parce qu'ils n'y voient pas; ils parlent beaucoup et toujours, surtout ils parlent de préférence des choses qu'ils ignorent et des pays qu'ils n'ont pas vus, de l'Espagne, de l'Alhambra, de l'Orient où ils ne sont jamais allés, et des bains turcs dont ils n'auraient aucune espèce d'idée, même quand ils seraient allés en Orient.

— Général, lui dis-je, vous revenez aux bains turcs par un long détour; il serait plus charitable de me dire tout de suite ce que vous avez envie de me dire à ce sujet.

— Laissez ma pipe! laissez ma pipe! monsieur, me cria le général, sans répondre à ma réponse. Laissez ma pipe! Toute muette qu'elle est, toute vide que vous la voyez, il y a encore assez de feu dans ces cendres, assez d'âme dans ce corps éteint, pour vous jeter ivre-mort sur le tapis jusqu'à demain; et à présent, bonsoir, mon enfant! bonsoir, ma fille; et il embrassa son joli enfant, et la jeune fille se retira en me disant, à moi aussi : *Bonsoir!*

Le général la suivit des yeux; je la suivis des yeux. La

porte du salon se referma, et je croyais la voir encore, la charmante apparition. Quand il fut dit que nous ne la reverrions plus que le lendemain, nous fûmes d'une grande tristesse son père et moi; il se rejeta dans son fauteuil de très-mauvaise humeur, et moi, regardant la pendule tout à l'heure si rapide, si lente à présent, je pensai avec un soupir qu'il fallait que cette aiguille fît le tour du cadran avant de vous revoir, Fanny! Il y eut, entre le général et moi, un silence qui dura plus d'un quart d'heure. Pendant tout ce quart d'heure, le vieillard et moi, muets tous deux, nous eûmes une de ces longues conversations qui viennent du cœur, si pleines de choses, et de tendresses et de sermens et d'amitié, une conversation du sixième sens entre un vieillard indulgent et un jeune homme honnête qui se donnent, lui un fils de plus, lui un second père. C'est ainsi que peu à peu nous fûmes consolés, pensant tous les deux au lendemain.

Quand nous eûmes bien épanché notre cœur dans ce silence, quand tous nos secrets intimes de lui à moi, de moi à lui, furent épuisés, nous retrouvâmes la parole lui et moi, et la conversation reprit son cours.

— Approche-moi le thé, me dit-il; charge ma pipe, ranime le feu, et buvons du thé, puisqu'aussi bien, pauvre jeune homme, le rhum vous monte au cerveau comme le tabac! Trop heureux encore si monsieur peut dormir quand il aura deux ou trois tasses de thé dans le cerveau!

Il se prit à sourire. J'approchai le thé, je découvris la théière, je chargeai la pipe; le tabac et le thé jetèrent leur arome. Le général se retourna pour regarder le portrait de sa fille; puis, de sa fille, son regard se porta sur moi, sur le thé, sur sa pipe; il avait en cet instant toute la physionomie d'un homme heureux.

— Quand je suis avec toi, me dit-il, une chose me chagrine et me gène étrangement. Je suis mal à l'aise avec vous autres, jeunes gens d'une époque correcte et stupide; vous n'avez pas assez de vices pour un vieux comme moi : je

n'ose pas parler plus librement devant vous, que je parlerais devant ma fille ; j'aurais peur de vous faire rougir. Enfans! vous n'avez pas vu le Directoire! Vous n'avez pas assisté à ce moment de plaisirs solennels, quand toute la France, délivrée de l'échafaud, se ruait dans le vice et dans l'amour, comme un écolier échappé à la verge du pédagogue. C'était là une fameuse époque pour sentir la vie : les guerres d'Italie, le général Bonaparte et l'Égypte m'arrachèrent à ce réveil délirant. J'eus le bonheur de faire partie de l'Europe active. Je fus soldat à la suite de ce grand homme, et quant aux voluptés et aux délicieux scandales du Directoire, je ne fis que les entrevoir.

Cependant je m'en souviens encore quelquefois, je m'en souviendrai toujours. Ce vice furibond qui déborda en France m'a frappé au visage, ne pouvant me frapper au cœur. Ce vice-là cependant m'a laissé sa chaude empreinte ; je la sens encore quelquefois, comme on respire l'haleine d'une femme ivre de vin de Chypre, et voilà pourquoi, quand je suis seul avec toi, et quand ma fille dort enfermée dans ses rideaux blancs, j'aime à parler de tout cela avec toi, mon enfant.

— Général, répondis-je, il me semble que vous calomniez bien fort la génération présente. Tant s'en faut qu'elle soit aussi chaste et aussi pure que vous l'imaginez. Ce qui lui manque, voyez-vous, ce n'est pas le vice ; ce sont des corps faits pour le vice, ce sont des âmes capables d'en porter les atteintes, c'est une poitrine comme la vôtre, ce sont des nerfs comme les vôtres ; le vice a changé de place chez nous : il s'est porté à la tête, et, honteux de n'être bon à rien là, rien, il s'est mis à dormir ; il ronfle à présent, il sera mort demain d'ennui : voilà tout ce qui fait notre vertu. C'est une ligne de moins dans la moelle de nos os, un battement de moins dans nos artères, une pulsation de moins à notre poulx. Je vous ai dit là tout le secret de notre vertu, général ; mais, de grâce, ne le dites à personne, et surtout n'en parlez pas à votre joli enfant, l'enfant qui dort !

Et à présent, général, à présent qu'il est onze heures, que

votre pipe est brillante comme une étoile, que le thé est versé pour nous deux, si vous me racontiez votre scène dans les bains des femmes turques, général : faisons cette débauche cette nuit, tous les deux et tous seuls, le voulez-vous?

— Oh! reprit-il, ceci est une belle histoire. Je vais te la raconter, puisque tu le veux, mon ami : aussi bien, depuis sept heures du soir j'en meurs d'envie. Je suis fatigué de vous entendre parler de l'Orient comme vous faites; je suis las de vos vers, las de vos descriptions, las de vos contes, las de vos grands livres à gravures sur l'Égypte, moi qui ai vu et touché l'Égypte!

Et il aspira le tabac à deux ou trois reprises; le nuage haletant s'amoncela autour de nous. A la fin, il commença brusquement ce récit si long-temps attendu :

— J'étais à bord de *l'Orient* avec le général Bonaparte; nous allions en Égypte lui et moi, lui général, moi soldat. Nous sommes entrés à Malte ensemble; nous avons débarqué ensemble dans la même chaloupe, suspendus à la même corde; sur le rivage, il me tendit la main, à moi soldat. Il a tendu ainsi la main à dix armées; puis nous avons pris tous les deux Alexandrie. D'Alexandrie il fallut aller au Caire. Il fallut traverser le désert et les Arabes; point de verdure, point d'eau, des puits comblés, et le mirage qui faisait de tous ces sables comme autant de lacs argentés sous un ciel bleu de France. C'était beaucoup souffrir, n'est-ce pas? Puis nous passâmes devant les Pyramides; Desaix passa sans lever son chapeau; puis moi, à l'avant-garde, j'entrai au Caire, moi le premier. A le voir pour la première fois, c'était beau le Caire. Nous avions eu tant de chagrins, de malheurs et de peines pour arriver à cette ville! Nous avions eu soif si cruellement et si souvent! Je dis à quelques-uns de nos compagnons : *Mettons-nous quelque peu sur une hauteur, pour nous reposer et voir entrer le général en chef!*

Justement à l'entrée de la ville, il y avait un petit bâtiment tout noir. Au sommet de la maison, sur le toit, s'étendait une terrasse fort commode qu'abritait la muraille d'un palais. C'est

là sur cette terrasse que nous fûmes nous placer, mes amis et moi. Il y avait six jours que nous n'avions été à l'ombre, six jours que nous n'avions eu un moment de repos. Que cette halte était belle! Nous cinq sur un des toits de la ville conquise! nous cinq, brunis par le soleil, haletans et curieux, et déjà l'armée française qui se fait entendre! Déjà les premiers pas des soldats républicains, et le pas du général, qui battait plus haut à lui seul que tous les autres réunis. Déjà le tambour et la trompette, le coq gaulois aux ailes déployées, qui nage dans les trois couleurs, l'arc-en-ciel triomphal! Que nous étions bien alors! nous vîmes entrer tous ces travaux, tous ces dangers, tous ces Français, tout ce général; il nous semblait, du haut de ce toit, que nous nous voyions passer. En présence de toute cette gloire, nous nous levâmes pénétrés de respect; et, comme nous avions oublié d'être chrétiens, nous criâmes comme les Musulmans, comme eux éblouis d'admiration : *Dieu est grand!*

Il y a des heures où la religion est un besoin. C'était la première fois depuis mon départ que je m'avisais de croire en Dieu!

Au moment où nous nous levions tous les cinq, battant des pieds et des mains en criant : *Dieu est grand!* Le toit fragile sur lequel nous étions vint à faiblir; nous le sentîmes s'enfoncer mollement sous le faix : alors, étonnés, surpris et ne sachant pas ce que nous devions craindre, nous nous sentîmes descendre au milieu d'une vapeur odorante, chaude vapeur pleine de volupté et de repos. Un instant, nous nous crûmes descendus dans le paradis de Mahomet.

Vous autres de la génération nouvelle, si vous aviez cette histoire à raconter, vous seriez une heure à décrire ce bain turque, à examiner ces femmes turques presque nues, vous nous diriez la blancheur de leur peau, la beauté de leurs lèvres, la petitesse de leurs pieds, la finesse de leur taille, la couleur de leur prunelle, la longueur de leurs cheveux : éternels descripteurs que vous êtes! Malheur à la description, elle a tué tout l'intérêt du récit et du voyage. La des-

cription, c'est votre maladie à vous, c'est votre analyse, une fausse analyse; vous ne sentez rien en bloc, vous perdez tout l'ensemble pour le détail; au lieu de voir dans ce bain toutes ces femmes en bloc, vous les verriez une à une, vous n'en verriez qu'une seule, détruisant ainsi tout l'effet de cet accident heureux.

Nous, au contraire; nous étions cinq au milieu de vingt femmes effrayées; cinq Français, dont un Corse qui devenait plus Français chaque jour, à mesure que Bonaparte gagnait une victoire. Tous les cinq tombés au milieu de vingt femmes à demi-effrayées! O quel bonheur d'échapper un instant au bruit, au soleil, à la poussière, à la gloire de la ville! Quel bonheur de voir enfin l'Orient dans ce qu'il a d'intime et de parfumé! Quel bonheur de retrouver au Caire les voluptés trop souvent regrettées du Directoire! Aucun de nous ne se mit à réfléchir ni à décrire. Notre premier soin fut de rassurer du geste et du regard ces vingt femmes immobiles et muettes. Bientôt nous fûmes compris par ces femmes; bientôt nous fûmes à l'aise comme dans un salon français tout rempli de femmes habillées à la grecque. Ce lieu était silencieux, caché, tout rempli d'une molle vapeur. L'eau froide et l'eau chaude coulaient au milieu, et les mains grêles des baigneuses jetaient cette eau sur leur beau corps; chacune d'elles se jouait avec le miroir transparent. Puis c'étaient de petits cris de joie, puis des cris de peur, puis des mouvemens de curiosité haletante, puis des rivalités charmantes. Elles étaient là, ces vingt femmes, des voisines, des amies, des femmes de hauts seigneurs qui avaient quitté le harem pour le bain; elles étaient dans leur moment de liberté, espérant beaucoup de la guerre et de la conquête, n'ayant aucune peur des Français, et répétant avec beaucoup de charme le nom de Bonaparte, qu'elles savaient, elles aussi. Le nom de Bonaparte était déjà un nom si grand, que les eunuques et les muets eux-mêmes l'auraient tous répété au besoin.

Alors nous fîmes, nous aussi, nos ablutions au bord du ruisseau d'eau tiède. Nos compagnes, en riant, nous cou-

vrirent d'essences de roses; elles démêlèrent nos cheveux, elles blanchirent nos visages, elles nous offrirent le sorbet dans des coupes de cristal. Elles murmuraient doucement à nos oreilles; elles s'étonnaient de nous voir si polis et si doux, leur souriant avec amour, et leur baisant respectueusement les mains, nous, des hommes qui avions l'air plus guerriers que leurs maris.

Cependant, en dehors, nous entendions retentir les tambours français, et nous vidions nos coupes à la santé de nos frères d'armes moins heureux que nous.

Je n'ai jamais été plus heureux de ma vie. J'ai été en Espagne, hébergé dans des couvens de moines tout ruisselans de Malaga et de Porto; je suis descendu en Italie, au milieu de la vapeur des roses, après avoir traversé les Alpes chargées de neige; en revenant de Moscou, mort de froid et de faim, tout nu, tout blessé, j'ai été accueilli, un soir, par une comtesse polonaise de dix-huit ans, qui me mit dans son lit de baptiste et de velours, et me traita comme elle eût traité son propre fils, la pauvre femme! Eh bien! jamais, dans cette extrême joie, qui succède à l'extrême douleur, dans cette extrême abondance, qui remplace l'extrême disette, je n'ai éprouvé ce que j'ai éprouvé dans mon bain du Caire. Au milieu de mon sérail, à moi, au milieu de mes femmes émues, témoin de leur coquetterie, de leur passion, de leur amour, de leur abandon si complet, de leur gracieuse obéissance à l'heure présente, il me semblait que je prenais ma revanche de toutes mes fatigues, ma revanche de toutes mes privations depuis que j'avais quitté cette France où je m'amusais tant. Moi, enfin, j'avais trouvé le premier cet Orient après lequel nous courions tous; je les avais trouvées ces saintes houris qui nous agitaient dans nos rêves, sous les tentes du camp; le premier j'avais mis vraiment le pied sur cette étrange terre qui fuyait nos avides embrassemens. Tous les cinq, nous étions plus réellement vainqueurs du Caire que ne l'étaient Napoléon et le reste de l'armée. C'était encore plus une affaire de gloire et de vanité que ce n'était une affaire

d'amour, mon ami; voilà pourquoi je te rappelle tout cela en détail.

Quand les femmes turques sont au bain, personne n'a le droit de les troubler, pas même leur mari. Elles restèrent long-temps au bain ce jour-là. Mais enfin il fallut se séparer. Pour leur dire adieu, nous leur donnâmes à toutes un nom : — adieu, Louise ! adieu, Victoire ! adieu, Fanchette ! adieu, Marion ! adieu, toutes ! adieu, les belles ! adieu, les houris ! adieu, mes amours ! adieu, Fanny ! Quand je dis Fanny, je me trompe ; c'est le nom de ma fille ; c'est un nom que je ne donnerais pas pour le bâton d'un maréchal à la femme légitime du grand Turc. Mais adieu, Clarice ! adieu, Agathe ! adieu, Zoé ! adieu, toutes ! Nous réunîmes en bloc tous les noms de nos premières amours, et ces noms de Paris, ces noms de nos soirées de bal et d'Opéra, ces noms de nos théâtres ouverts de nouveau, ces noms de nos couvens détruits, ces noms français, ces noms en robes grecques et romaines, aux pieds nus et chargés de diamans, nous les fîmes retentir dans ce bain, qui les prit pour les noms les plus voluptueux de l'Orient. Nos adieux furent longs. Quels sourires ! que de larmes ! que de belles mains tendues vers nous ! Nous avions hâte de partir ; déja battait la retraite du soir ; déjà les sons de la diane nous rappelaient tous à la garde du camp.

Mais, hélas ! hélas ! comment sortir ? le toit est élevé, la muraille est glissante ; il était si facile de se laisser glisser sur l'humide mosaïque. Mais comment remonter ? à la porte veillent les esclaves ; à la porte, si l'on nous voit, nous entendrons des cris féroces ; nous aurons désobéi au général ; nous exciterons une révolte dans la ville soumise à peine ; le Musulman jaloux invoquera Allah ; nous serons fusillés sur l'heure. Voilà ce que nous nous disions entre nous, mais tout cela en riant, en plaisantant, en vrais soldats, en disant adieu à nos compagnes, en épuisant les dernières gouttes de nos coupes.

Albert, qui était déjà caporal, tira gravement de sa poche

la proclamation du général; et imposant silence à nos derniers baisers, il se mit à lire solennellement de la proclamation militaire tous les passages qui pouvaient nous concerner.

SOLDATS,

« Les peuples chez lesquels nous allons entrer traitent les » femmes différemment que nous; mais dans tous les pays » celui qui *outrage* une femme est un monstre.

» Art. 1er. Tout individu de l'armée qui aura *outragé* une » femme, sera fusillé. »

*Signé*, BONAPARTE, *membre de l'Institut national.*

—Après cela, Messieurs, sortez d'ici, si vous pouvez, vous savez ce qui vous attend.

Disant cela, Albert embrassait tendrement une grosse Géorgienne aux yeux noirs.

Rufo, qui était Corse et fanfaron: —Bah! dit-il, le général est mon cousin, et il ne voudra pas nous *chagriner* pour si peu.

Tous les Corses voulaient être déjà les cousins de Bonaparte, tant c'était déjà un grand homme que Bonaparte!

Eugène, qui était des bords du Rhône, quand le Rhône est au midi, Eugène qui avait été élève de procureur sous sa mère, car dans ce temps-là les gens de loi étaient rares, se mit à rassurer Philippe qui tremblait de tous ses membres.

— Lis cette loi avec soin, Philippe, interprète-la, ne t'attache pas à la lettre, et tu n'auras pas peur.

« Sera fusillé celui qui aura *outragé* une femme. » Or, nous n'avons outragé personne ici, mesdames. Et alors Albert jetait sur elles ses yeux bleus, et les pauvres femmes avec leur regard humide, avaient l'air de répondre: Vous ne nous avez pas outragées, M. Albert, ni vous non plus, M. Rufo, ni vous non plus, M. Philippe, ni vous non plus,

M. Eugène. Quant à moi, j'avais peine à me dégager d'une pauvre jeune fille qui me tenait embrassé de ses deux bras: — je ne t'ai pas outragée, n'est-ce pas, Elvire?

Dans ce temps, il y avait à Paris beaucoup de femmes qui s'appelaient Elvire, je ne sais pas quel nom elles portent aujourd'hui.

— Et puis nous avons toujours Rufo, le cousin germain du général, qui nous empêchera d'être fusillés, mon bon Philippe. Philippe tremblait toujours de tous ses membres, malgré la sage interprétation de la loi.

La position devenait critique, et nous étions perdus en effet, si l'une de ces femmes, la plus épaisse de toutes, la grosse et bonne Georgienne ne se fût avisée d'un stratagème auquel nous n'aurions pas pensé. Au moment où la pâleur commençait à envahir tous les visages, la Géorgienne se plaça sans mot dire contre la muraille, justement sous l'ouverture du plafond, par laquelle nous étions descendus. Ce fut la base solide sur laquelle nous improvisâmes l'escalier libérateur. Marion au bas du mur, Louise grimpa sur Marion, Fanchette sur Louise, Victoire sur Fanchette; comme elle était la plus grêle et la plus légère, la pauvre fille qui m'embrassait, grimpa sur Victoire, elle fut le dernier échelon de cette échelle animée, avide, curieuse, pleine d'amour, échevelée, pleurante, qui devait nous rendre à la liberté et au camp. Philippe grimpa le premier sur cette échelle. Tremblant qu'il était, il meurtrit plus d'une blanche épaule, il égratigna plus d'un visage, il ne dit adieu à personne, il se voyait fusillé le lendemain matin! Rufo, tout lourd qu'il était, eut grand soin de ne pas laisser flotter son sabre; mais comme il avait sa chaussure entre les dents, il n'eut pas un seul baiser à donner à cette échelle qui tremblait sous son poids.

Restés tous les trois dans le bain, Eugène, Albert et moi, nous oubliâmes toutes nos peines; ce fut à qui de nous monterait le dernier: — A toi, Eugène, disait Albert. Eugène ne voulait pas monter. — A toi, Albert! Puis Albert montait les premières marches, il arriva ainsi au troisième éche-

lon; il l'embrassait avec l'ardeur d'un capitaine de la garde; puis, folâtre enfant qu'il était, il se laissait mollement glisser jusques à terre pour recommencer son escalade. Nous lui disions : — Monte donc, Albert! Albert remontait; il montait un échelon de plus; il s'arrêtait à cet échelon, puis il redescendait encore. Puis il nous disait : —Je reste ici, je suis bien ici, je serai fusillé, je veux être fusillé ici; montez, vous autres; monte, Eugène! Et voilà Eugène, le beau jeune homme, qui lève le bras, et qui se tient à ces belles femmes rieuses et pleines de grâce; Eugène les touchait à peine; elles arrêtaient Eugène, elles aimaient beaucoup Eugène. A la fin Eugène monta tout de bon; une fois sur le toit, il voulut redescendre, mais tout à coup plus d'escalier, l'escalier était à bas qui dansait en pleurant. Et nous voilà narguant Eugène; et Eugène, riant à moitié : — Viens donc, Albert, viens donc, Georges, venez donc, oh je vais redescendre! Nous nous mîmes à danser en rond, narguant Eugène, qui était désolé.

A la fin, je dis à Albert : — Albert, il faut sortir d'ici absolument. Qui de nous sortira le dernier? Je suis plus gros que toi, Albert; monte le premier, tu me donneras la main. Sois bon enfant; je t'ai donné une bonne place sur le premier rang à la bataille, si bien que tu as manqué d'être tué à mes côtés : tu dois t'en souvenir, Albert. Sois bon une fois dans ta vie, Albert.

Albert, fort touché de mon discours, m'embrassa, croyant embrasser sa Géorgienne. L'escalier se forma de nouveau; on choisit les femmes les plus fortes : j'ai toujours été d'un embonpoint si ridicule! Je ne sais comment cela se fit, mais ma jolie brune était encore assise au sommet de l'échelle; elle me regardait d'un air pénétré.

Je fus fidèle à ma parole; je montai tout de suite après Albert. Je me faisais léger et petit de mon mieux. Je montai lentement. Je sentis plus d'une poitrine haletante; j'entendis plus d'une voix qui me disait : *Adieu!* dans cette langue inconnue qui vient du ciel. J'atteignis enfin au

sommet; Albert et Eugène me saisirent de leurs bras nerveux et m'attirèrent à eux! Hélas! hélas! A cet instant-là même, j'eus un des plus violens chagrins de ma vie.

A ces mots, le général déposa sa pipe, tant il avait de chagrin dans le cœur.

Figure-toi, Jules, que la jolie brune, cette petite fille de seize ans, le dernier échelon dont je t'ai parlé, s'attacha à moi avec tant de force, qu'elle vint avec moi sur la plate-forme. Et, une fois sur la plate-forme, elle se jeta à genoux devant moi, les mains jointes, sans vêtemens, priant, s'arrachant les cheveux, et parlant d'une voix si douce et si plaintive, que je la comprenais comme si j'avais le don des langues. Elle se roulait, elle se tordait, elle criait, elle se leva, elle m'embrassa; elle me disait en arabe : Ne me laisse pas ici toute seule! Emmène-moi! Je serai ton esclave, je serai ta femme. Eugène, Albert et moi, voyant cette douleur, cette beauté, ces cheveux épais, ce sein nu, cette pauvre femme si hospitalière et si bonne, mon Directoire à moi, tout cela qu'il fallait quitter si tôt, nous fûmes prêts à pleurer aussi fort qu'elle pleurait.

Ce fut une grande douleur; je me jetai à genoux à ses côtés, je l'embrassai avec délire, je lui dis adieu avec des larmes, puis Eugène et Albert la rejetèrent doucement à ses compagnes. Puis, tout à coup, pour la faire revenir à elle, toutes ces femmes se mirent à frapper dans leurs mains, à remplir l'air de leurs cris; la porte fut ouverte avec fracas; les esclaves accoururent; les femmes se voilèrent, et de leurs mains, elles montrèrent ce toit entr'ouvert et ces chrétiens qui s'enfuyaient.

Les époux de ces femmes remercièrent Allah, dans leur prière, du danger dont il les avait préservés.

Le toit fut réparé le lendemain avec du fer.

Quant à nous, moi pleurant, eux riant, tous les cinq épanouis, frais comme des roses, reposés comme un sultan, couverts d'essences, chargés d'amulettes, d'anneaux d'or et

de chapelets d'ambre, nous rentrâmes au camp à la faveur de la première confusion.

Nous fûmes salués à notre entrée, comme cela était dû à des gens de l'avant-garde qui s'étaient battus les premiers, et qui étaient signalés nominativement dans l'ordre du jour.

Seulement on trouva généralement que nous portions avec nous une odeur insupportable, l'essence de roses étant peu connue alors parmi nous.

Le lendemain, nous étions nommés sous-officiers tous les quatre; Albert était officier tout-à-fait.

Un mois après, j'avais la peste à Jafa.

Le général achevait son récit, quand il sentit quelque chose qui touchait légèrement son épaule; il se retourna vivement et le visage couvert de rougeur.

C'était son lévrier favori qui, dans un accès de tendresse, lui disait *bonsoir*.

— Tu m'as fait une horrible peur, Vulcain, dit le général; j'ai cru que c'était ma fille qui nous écoutait : quelle honte c'eût été pour moi!

Il reprit encore sa pipe, et d'un souffle vigoureux il ranima ses feux éteints.

Je me levai. — Bonsoir, général.

Il me prit la main. — Bonsoir, mon enfant.

Je sortais; il me rappela.

— Fais-moi le plaisir, Jules, de couper ta barbe et tes moustaches; fais-moi le plaisir de ne plus mettre de gants jaunes, et de ne plus porter de lorgnon : veux tu?

Nous avions de si belles moustaches, nous autres, dans l'armée, et une barbe si noire et de si bons yeux, que toutes vos moustaches, et vos gants jaunes, et votre barbe, et vos lorgnons, me font pitié.

JULES JANIN.

# L'IDOLE[1],

## Iambes.

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain;
Allons, à large pelle, à grands bras plonge et fouille,
Nourris le brasier, vieux Vulcain,
Donne force pâture à ta grande fournaise :
Car, pour mettre ses dents en jeu,
Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
Il lui faut un palais de feu.
C'est bon, voici la flamme ardente, folle, immense,
Implacable et couleur de sang,
Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence,
Chaque lingot se prend au flanc.
Ce ne sont que des bonds, que hurlemens, délire,
Cuivre sur plomb et plomb sur fer,
Tout s'allonge, se tord, s'embrase et se déchire
Comme trois damnés dans l'enfer. —
Enfin, l'œuvre est fini, partout la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint,

[1] Nous avons annoncé, dans notre dernière livraison, le volume de poésies de M. Barbier. Nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir d'avance la pièce sur Napoléon, qui leur donnera une idée de la puissance du talent de l'auteur.

L'airain bouillonne à flots ; chauffeur, ouvre la porte
Et laisse passer le hautain ;
Allons, impétueux, mugis et prends ta course,
Sors de ta loge, et d'un élan,
D'un seul bond, lance-toi comme un flot de la source,
Comme une flamme d'un volcan :
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave ;
Précipite en bloc ta fureur,
Dans ton moule d'acier, bronze, descends esclave,
Tu vas remonter empereur.

Encor Napoléon, encor sa grande image !
Ah ! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang et de pleurs et d'outrage
Pour quelques rameaux de laurier.
Ce fut un triste jour pour la France abattue,
Quand du haut de son piédestal,
Comme un voleur honteux, son antique statue
Pendit sous un chanvre brutal :
Alors on vit au pied de la haute colonne,
Courbé sur un cable grinçant,
L'étranger, au long bruit d'un houra monotone,
Ébranler le bronze puissant ;
Et, quand sous mille efforts la tête la première,
Le bloc superbe et souverain,
Précipita sa chute, et sur la froide pierre
Roula son cadavre d'airain,
Le Hun, le Hun stupide, à la peau sale et rance,
L'œil plein d'une basse fureur,
Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,
Traîna le front de l'empereur.
Ah ! pour qui porte un cœur sous sa gauche mamelle,
Ce jour pèse comme un remords ;
Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.
J'ai vu l'invasion, à l'ombre de nos marbres,
Entasser ses lourds chariots ;
Je l'ai vue, arracher l'écorce de nos arbres,
Pour la jeter à ses chevaux ;

J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair;
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air;
J'ai vu, jeune Français, ignobles libertines,
Nos femmes, belles d'impudeur,
Aux regards d'un cosaque étaler leurs poitrines,
Et s'enivrer de son odeur.
Eh bien! dans ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom,
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine.....
Soit maudit, ô Napoléon!

O Corse! à cheveux plats, que la France était belle
Au beau soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or,
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encore du sang des rois;
Mais fière, et d'un pied libre heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois:
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager,
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnois de l'étranger;
Tout son poil était vierge, et belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battans,
Pour champs de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps;
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,

Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail;
Quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide,
Broya des générations;
Quinze ans, elle passa, fumante à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et, comme une poussière,
De soulever le genre humain;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse.
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse.
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents,
Elle se releva; mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille;
Et du coup te cassa les reins.

Maintenant tu renais de ta chute profonde;
Pareil à l'aigle radieux,
Tu reprends ton essor pour dominer le monde,
Ton image remonte aux cieux.
Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
Cet usurpateur effronté,
Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône
La gorge de la liberté;
Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance
Qui mourut sur un noir rocher,
Traînant comme un boulet l'image de la France
Sous le bâton de l'étranger.
Non, non, Napoléon, n'est plus souillé de fanges,
Grâce aux flatteurs mélodieux,
Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
César est mis au rang des dieux.

Son image reluit à toutes les murailles,
Son nom dans tous les carrefours,
Résonne incessamment comme au fort des batailles
Il résonnait sur les tambours,
Puis, de ces hauts quartiers, où le peuple foisonne,
Paris comme un vieux pélerin
Redescend tous les jours au pied de la colonne
Abaisser son front souverain.
Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
Inondant de bouquets, de fleurs,
Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
Ce bronze grandi sous les pleurs;
En veste d'ouvrier, dans son ivresse folle,
Au bruit du fifre et du clairon,
Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole
Autour du grand Napoléon.

Ainsi passez, passez, monarques débonnaires;
Apôtres de l'humanité,
Hommes sages, passez, comme des fronts vulgaires,
Sans reflet d'immortalité!
Du peuple vainement vous allégez la chaîne,
Vainement tranquille troupeau,
Le peuple sous vos pas, sans sueur et sans peine,
S'achemine vers le tombeau;
Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
Épanche son dernier rayon,
Votre nom qui s'éteint, sur le flot populaire,
Trace à peine un léger sillon.
Passez, passez, pour vous point de haute statue,
Le peuple perdra votre nom:
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre ou le canon;
Il n'aime que le bras qui, dans les champs humides,
Par milliers fait pourrir ses os;
Il aime qui lui fait bâtir des pyramides,
Porter des pierres sur le dos.
Le peuple. — C'est enfin la fille de taverne,
La fille buvant du vin bleu,

Qui veut dans son amant un bras qui la gouverne,
Un corps de fer, un œil de feu,
Et qui, dans son taudis, sur sa couche de paille,
N'a d'amour chaud et libertin
Que pour l'homme hardi qui la bat et la fouaille
Depuis le soir jusqu'au matin.

AUGUSTE BARBIER.

# Variétés.

## DESCENTE A L'ILE JULIA,

### NOUVELLEMENT SORTIE DE LA MER SUR LES CÔTES DE SICILE.

AU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Malte, le 3 octobre 1831.

Monsieur le Président,

Après une navigation que le mauvais temps et des vents presque toujours contraires ont rendue pénible, nous arrivons aujourd'hui à Malte; le paquebot pour Marseille devant partir demain matin, je profite de cette occasion pour donner à l'Académie une relation abrégée de notre voyage, et des observations que nous avons pu faire sur le nouveau volcan des côtes de Sicile.

Parti de Toulon le 16 septembre à une heure, nous ne parvînmes que le 25 au matin à la hauteur de l'extrémité occidentale de la Sicile, après avoir côtoyé d'abord les îles d'Hières, et traversé le canal qui sépare la Corse de la Sardaigne, dont j'ai vu les rives correspondantes avec un intérêt qui me donne le plus vif désir de les examiner de plus près.

Dans la matinée du même jour, nous dépassâmes l'île Maritimo, et le soir sur les cinq heures, la vigie placée dans les mâts signala une terre de laquelle il voyait s'élever de la fumée; étant montés sur les hunes, nous aperçûmes en effet très-distinctement l'île, qui avait assez bien la forme de deux pitons réunis par une terre plus basse.

Nous étions à dix-huit milles, et nous voyions par moment des bouffées d'une vapeur blanche qui s'élevaient, du côté du sud principalement, à une hauteur double de celle de l'île. A plusieurs reprises, et lorsque nous étions sous le vent, nous sentîmes une odeur sulfureuse plus analogue à celle du lignite pyriteux en combustion qu'à celle de l'hydrogène sulfuré.

Le 26 septembre, le vent étant contraire et la mer très-grosse, nous fûmes obligés de nous éloigner; dans la nuit du 26 au 27, nous fûmes même assaillis par une tempête affreuse; les vagues passaient par-dessus le pont, et il n'était aucun point de l'horizon qui ne fût éclairé par des lueurs électriques et sillonné par des éclairs; le tonnerre roulait continuellement, mais sans éclats vifs. Je passai cependant toute la nuit dans les bastinguages, les yeux fixés sur le point où devait se trouver le volcan, pour voir si quelque lueur s'en échappait; mais je n'aperçus aucun indice d'éruption lumineuse : seulement l'odeur sulfureuse, qui arrivait par intervalles jusqu'au bâtiment, était suffocante.

Le 27 au matin, nous parvînmes à nous rapprocher, malgré une mer très-houleuse; vers midi, nous étions à huit milles environ : alors nous tournâmes l'île, et pûmes prendre un grand nombre de vues sous différens aspects. Elle paraissait comme une masse noire, solide, ayant tantôt la forme d'un dôme surbaissé dont la base était triple de sa hauteur, tan-

tôt celle de deux collines inégales séparées par un large vallon; ses bords s'élevaient à pic, excepté du côté d'où la vapeur sortait avec plus d'abondance : celle-ci s'échappait visiblement de la surface de la mer elle-même, à une assez grande distance (trente à quarante pieds).

Les arêtes vives des escarpemens, la couleur d'un brun brillant, et parfois gras de ces faces abruptes, la forme générale de l'île, rappelaient un massif de rochers solides, et si, me laissant guider par l'analogie, je m'en étais tenu à des conjectures, j'aurais cru avoir sous les yeux un cirque formé par du basalte, de la serpentine ou du porphyre, figurant un véritable cratère de soulèvement, dans le centre duquel l'eau de la mer serait venue s'engouffrer, ainsi qu'on l'a avancé dans des relations précédentes; toutes ces apparences m'auraient conduit à une erreur, ainsi que les observations des jours suivans me le montrèrent.

La nuit du 27 au 28 fut encore très-orageuse, et la mer était très-forte; le 28 au matin, nous pûmes cependant approcher jusqu'à deux milles, et voir alors distinctement que la vapeur s'élevait, non-seulement de la mer, mais encore d'une cavité séparée de celle-ci par un bord très-mince du côté sud.

J'avais le plus grand désir de confirmer ou de détruire mes conjectures; je ne voulais rien négliger pour remplir une mission dont je m'honore. Et bien que tout fît craindre que nous ne pussions aborder, parce qu'à la distance où nous étions nous voyions la mer briser avec une grande violence sur toute la circonférence de falaises à pic, je demandai au capitaine à faire une tentative; un autre motif d'appréhension était la couleur d'un jaune verdâtre de l'eau qui entourait l'île, couleur qui contrastait avec celle d'un bleu indigo de la pleine mer, et qui semblait annoncer, soit des écueils, soit des courans rapides, dans une eau modifiée par l'action volcanique souterraine.

A midi, la mer était un peu tombée; le capitaine voulut bien faire mettre un canot à notre disposition. Il en confia le

commandement à M. Fourichon, son second et lieutenant de frégate, et à M. de Proulereoy, élève de première classe. Je m'embarquai avec M. Joinville; et conduits à la rame par huit matelots expérimentés et courageux, en moins d'une heure, nous arrivâmes sur les brisans; nous reconnûmes que ceux-ci étaient produits par la lame qui venait frapper avec force contre une plage courte et terminée brusquement par une pente rapide, et non par des roches solides. L'eau vert-jaunâtre dans laquelle nous étions, et qui était couverte d'une écume rousse, avait une saveur sensiblement acide, ou du moins moins amère que celle de la grande mer; sa température était aussi plus élevée, mais de quelques degrés seulement (de 21 à 23°). Nous sondâmes à environ trente brasses du rivage, et nous trouvâmes le fond à quarante ou cinquante.

Nous nous étions dirigés vers le seul point où de la surface de l'île on peut descendre par une pente douce vers la mer.

Les vagues roulaient sur elles-mêmes, en s'élevant à douze et quinze pieds, lorsqu'elles frappaient le rivage. A trente pieds sur notre gauche, ces vagues semblaient s'élancer en vapeur dans l'atmosphère; à une pareille distance à droite, la mer semblait briser sur un banc qui se serait étendu à plus d'un mille au large. Les marins pensèrent, d'un commun accord, qu'il y aurait imprudence à tenter le débarquement dans ce moment, et qu'inévitablement l'embarcation chavirerait.

Nous n'étions qu'à quarante brasses de l'île; je pus bien, à cette distance, me convaincre qu'au moins, pour la partie que nous avions sous les yeux, l'île était formée de matières meubles et pulvérulentes (*cendres, scories*), qui étaient retombées, après avoir été projetées en l'air pendant les éruptions.

Je n'aperçus aucuns indices de roches solides soulevées; mais je reconnus bien distinctement l'existence d'un cratère en entonnoir, presque central, duquel s'élevaient d'épaisses

colonnes de vapeur, et dont les parois étaient enduites d'efflorescences salines blanches.

Nous allions nous éloigner avec le regret de ne pouvoir emporter au moins quelques échantillons de ce sol si nouveau et si effrayant, lorsqu'un matelot proposa d'aller à la côte à la nage; on l'attacha avec la ligne de sonde, et en quelques minutes, après avoir disparu d'abord sous la lame, et dans la vapeur épaisse qui s'en échappait, il arriva sain et sauf sur la plage; il nous fit signe que celle-ci était tellement brûlante, qu'il ne pouvait y tenir les pieds. M. Fourichon ne put résister au désir d'aller chercher lui-même des échantillons, il se jeta à la nage, et fut suivi de M. Proulercoy, et d'un second matelot, qui emporta avec lui un panier, un marteau et une bouteille. Je regrettai bien vivement de n'être pas assez bon nageur pour pouvoir suivre un pareil exemple; je restai dans le bateau, et malgré ses mouvemens brusques, nous fîmes, M. Joinville et moi, plusieurs croquis.

Nos intrépides compagnons s'élevèrent jusqu'au bord du cratère, marchant sur des cendres et des scories brûlantes, et au milieu des vapeurs qui s'exhalaient du sol, ils nous annoncèrent que ce cratère était rempli d'une eau roussâtre et bouillante, formant un lac d'environ quatre-vingts pieds de diamètre; enfin ils revinrent à nous, après nous avoir fait passer, au moyen de la corde, un panier rempli d'échantillons.

On n'avait vu que des cendres et des scories; cependant parmi les morceaux rapportés, je trouvai un fragment de calcaire blanc, ayant tous les caractères de la dolomie; je conçus dès-lors l'espoir de trouver quelques roches soulevées et modifiées par l'action volcanique, et je me décidai à tenter une nouvelle expédition, si le temps plus beau et la mer plus calme le permettaient le lendemain.

Dans la nuit du 28 au 29, nous fûmes portés par des courans vers les côtes de Sicile, et nous nous trouvâmes le matin à plus de six milles du volcan, sans pouvoir en approcher davantage; le calme étant survenu, un canot fut de nouveau

mis à la mer vers dix heures, j'avais fait mes préparatifs, fait disposer des bouteilles, des flacons, des boîtes de fer-blanc; nous prîmes des thermomètres, et une machine faite à bord pour puiser l'eau à différentes profondeurs. Cette fois, le capitaine confia la conduite de l'expédition à deux de ses officiers, MM. Aragon et Barlet; MM. de Franlieu, élève de première classe; Baud, chirurgien-major; Derussat, commissaire, nous accompagnèrent; nous fûmes conduits par le maître canonnier et huit matelots d'élite, parmi lesquels se trouvaient les deux qui avaient été à terre le jour précédent.

Cette petite expédition était une véritable fête pour tout l'équipage. On embarqua une barrique d'eau, du vin, de l'eau-de-vie, du biscuit, et nous partîmes gaîment avec l'assurance que notre excellent capitaine, qui allait veiller sur nous, nous enverrait des secours, si nous en avions besoin.

Les observations faites les 26, 27 et 28 par le capitaine, observations dont je n'entretiendrai pas l'Académie, parce qu'elles sont l'objet d'un rapport détaillé que M. La Pierre envoie en même temps que le mien au ministère de la marine, l'ayant convaincu que le nouveau volcan n'est pas placé sur le point où Smith indique dans sa carte marine le banc de *Nérita;* qu'au contraire, cet îlot volcanique est situé sur un fond qui avait cinq à sept cents pieds d'eau, nous pensâmes ensemble qu'il y aurait de graves inconvéniens pour les marins à donner à la nouvelle île le nom de *Nérita,* qui a déjà été proposé; et comme le phénomène a paru dans le mois de juillet, nous convînmes de désigner la nouvelle île sous le nom de *Julia,* nom sonore dont la terminaison italienne et harmonieuse peut facilement être adoptée par les habitans les plus rapprochés; en conséquence, nous préparâmes, pour le cas où nous serions assez heureux pour aborder, une planche de deux pieds de long; sur la partie moyenne peinte en blanc, j'écrivis moi-même en lettres de trois pouces de long :

*Ile Julia.*
*Etat-major du brick la Flèche.*
*MM. Constant Prévost, professeur de géologie de Paris;*
*Joinville, peintre.*
27, 28, 29 septembre 1831.

Sur l'un des bouts de cette planche, nous fîmes clouer une bande de drap rouge, et une autre de drap bleu à l'autre extrémité, toutes deux larges de six pouces. Nous nous munîmes de deux piquets de quatre pieds de long pour les planter dans le sol, et fixer notre écriteau sur les extrémités.

Nous mîmes deux heures à traverser l'espace qui séparait le brick du volcan; une embarcation d'un bâtiment qui était au large venait d'en faire le tour sans avoir débarqué. Nous hissâmes le pavillon français en tête de notre frêle nacelle, et nous nous encourageâmes à ne pas reculer.

A un mille de distance, nous commençâmes à traverser des courans d'eau jaunâtre, dont je remplis quelques bouteilles et pris la température. Des courans de pareille couleur semblaient partir comme des rayons d'une zone semblable qui entourait l'île. La sonde nous donna quarante, cinquante et soixante brasses dans les eaux, en approchant de l'île jusqu'à deux cents pieds des bords.

Nous nous trouvions un peu à droite du point où le premier débarquement avait eu lieu. Nous étions tous disposés à gagner le rivage en nageant; nous quittâmes nos vêtemens, et je désirais seulement me faire attacher et tirer à terre par un matelot qui m'aurait précédé.

Après en avoir délibéré, les officiers pensèrent que, mieux que le jour précédent, on pourrait tenter d'aborder. Nous avançâmes jusqu'à la lame, un homme se jeta à l'eau pour porter un grapin à terre; et, profitant avec adresse du flot qui poussa la barque sur le rivage, les matelots se précipitèrent pour la retenir et la mettre à sec sur la plage. Nous

en fûmes quittes, M. Joinville et moi, pour entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Vainqueurs de Neptune, nous n'avions plus que Pluton à vaincre. Il était une heure et demie; nous devions être rentrés à bord au coucher du soleil. Le brick était à trois lieues, et il nous fallait au moins deux heures de marche pour l'atteindre; enfin deux heures nous restaient à consacrer à nos observations sur ce petit coin de terre qui nous amenait de si loin.

Après un frugal repas, nous nous distribuâmes les rôles. MM. Aragon et Barlet, directeurs de l'expédition maritime, se chargèrent de mesurer la circonférence de l'île, qu'ils trouvèrent être d'environ sept cents mètres sur soixante-dix de hauteur; le docteur Baud fit toutes les expériences thermométriques; M. de Franlieu fit sonder dans le cratère, et puiser de l'eau dans les diverses profondeurs et sur les différens bords. M. Joinville se mit à faire des dessins, parmi lesquels se trouve une vue de l'intérieur du cratère.

Enfin, M. Derussat fit hisser le pavillon tricolore sur le point le plus élevé de l'île, et fixer l'écriteau que nous avions préparé, non pour prendre possession, par une vaine et ridicule cérémonie, d'un tas de cendres surgi au milieu des mers, mais pour constater notre présence, et pour apprendre à ceux qui viendront après nous que la France et son gouvernement ne laissent pas échapper une occasion de montrer l'intérêt qu'ils prennent aux questions scientifiques dont la solution peut étendre le domaine des connaissances positives.

Accompagné de deux matelots, je me mis en devoir de parcourir tous les points de notre îlot, pour rechercher surtout si, en quelque endroit, des matières appartenant au fond de la mer n'auraient pas été soulevées ou projetées. Après avoir gravi la plus haute cîme au milieu des scories brûlantes, après avoir deux fois fait le tour entier au pied des falaises, je fus assuré que ce monticule, dont la base était peut-être à cinq ou six cents pieds dans la mer, était

entièrement composé, comme je l'avais présumé le 28, de matières pulvérulentes, de fragmens de scories de toutes les dimensions, jusqu'à celle de deux pieds cubes au plus. Je trouvai quelques blocs dont le centre, très-dur, avait l'aspect et la consistance de la lave; mais ces masses globulaires avaient été projetées.

Enfin, toute l'île me parut être, comme tous les cratères d'éruption, un amas conique autour d'une cavité également conique, mais renversée.

En effet, examinant les parois intérieures du cratère, on voit que celles-ci ont une pente d'environ 45°; et dans les coupes latérales produites par les éboulemens, on distingue que la stratification est parallèle à cette ligne de pente, tandis que, du côté extérieur, les mêmes matériaux sont disposés dans un sens opposé.

Quant à la coupure à pic des falaises, il est facile de voir qu'elle est l'effet postérieur des éboulemens causés, soit par des secousses imprimées au sol, soit plus probablement par l'action des flots, qui, entraînant les matières meubles, accessibles à cette action, ont successivement ruiné les bords. Ceux-ci, se trouvant en surplomb, sont tombés; tous les jours ils se dégradent, et c'est déjà aux dépens des éboulemens qu'il s'est formé autour de l'île une plage, sorte de bourrelet de quinze à vingt pieds de largeur, qui se termine brusquement en pente dans la mer.

D'après la manière de voir que je viens d'exposer, il est facile de reconnaître que les éboulemens continuent à avoir lieu, par la cause qui les produit tous les jours; l'île s'abaissera graduellement jusqu'à ce qu'une grosse mer, venant à enlever tout ce qui restera au-dessus de son niveau, il n'y aura plus à sa place qu'un banc de sable volcanique, d'autant plus dangereux qu'il sera difficile d'en avoir connaissance à quelque distance. Aussi la détermination bien précise de ce point aura-t-elle rendu dans ce cas un grand service à la navigation, et l'on voit combien, dans la supposition que l'île

actuelle soit transformée en un banc, il est important de ne pas confondre celui-ci avec celui de *Nérita*.

Les bords actuels du cratère sont d'inégale hauteur et épaisseur. Du côté du nord, l'élévation est d'environ deux cents pieds, tandis qu'elle n'est que de trente à quarante au sud.

L'eau contenue dans le cratère paraît être au niveau de la mer; elle est d'un *jaune orange*, couverte d'une écume épaisse. Les scories qui bordent le bassin sont enduites de fer hydroxidé.

Des vapeurs blanches s'élèvent continuellement, non-seulement de la surface de l'eau, qui semble être en ébullition, mais de tout le sol, par de nombreuses fissures. C'est surtout du côté sud que les vapeurs sont le plus abondantes, et, comme je l'ai déjà dit, elles sortent de la plage et de la mer elle-même, en dehors du cratère. Aussi n'est-ce pas sans peine que nous parvînmes à faire le tour de l'île, en passant à travers cette étuve de vapeurs brûlantes et parfois suffocantes; l'odeur sulfureuse n'était pas toujours sensible lorsque nous étions au centre de la colonne de vapeur. Dans un espace qui peut avoir cinquante à soixante pieds de long, le sable noir de la plage est véritablement brûlant. Le thermomètre indiquait, sur le sol baigné par la mer à chaque flot, une température de 81 à 85 degrés. L'eau qui restait dans des dépressions semblait bouillir; mais, en y plongeant la main, je ne la trouvai pas assez chaude pour qu'elle pût s'évaporer. Enfonçant ma main à quelques pouces dans le sable brûlant de la surface, je le trouvai frais : dans une de ces expériences, l'un de mes doigts s'étant trouvé sur le trajet d'une bulle de gaz ou de vapeur, qui visiblement était partie d'une grande profondeur, je fus vivement brûlé, et convaincu que l'ébullition était produite par des bulles qui venaient de l'intérieur de la terre; chacune d'elles projetait même, avec une légère détonnation, du sable et des grains volcaniques, représentant autant de petits cratères d'érup-

tion. Parmi ces milliers de volcans en miniature, j'en fis remarquer un qui me servit à donner à mes compagnons de voyage une idée de la manière dont l'île *Julia* avait été formée. Il avait environ un pied de diamètre, c'est-à-dire que le sable et les scories lancés continuellement par lui jusqu'à deux pieds de haut, avaient formé autour de sa bouche d'éruption une sorte de taupinière d'un pied de base sur cinq à six pouces de hauteur. Je fis ébouler les parois extérieures de ce cône, et j'en fis un cratère semblable à l'île Julia. Je cherchai en vain à enflammer le gaz qui s'échappait ainsi du sol. Il me parut sans odeur; mais, à quelques pas, des vapeurs sulfureuses sortaient des parois du grand cratère, et déposaient du soufre et du muriate de soude sur les parois environnantes.

Ne pouvant entrer dans plus de détails, et n'ayant pas encore réunis les matériaux que nous avons en commun, je me bornerai à annoncer que j'ai recueilli tous les échantillons importans, que j'ai pris de l'eau dans des bouteilles qui ont été cachetées de suite : celle du bassin intérieur était à une température de 95 à 98 degrés.

J'avais promis une prime aux matelots qui me rapporteraient des cailloux blancs ou jaunes et des coquilles. J'ai rassemblé plusieurs des premiers, et j'en ai trouvé moi-même mêlés avec les produits volcaniques. Ils sont altérés, et ils ont été projetés du fond avec les scories.

Tout me porte à croire que le volcan a produit des coulées de laves sous-marines, et si, comme cela est présumable, l'apparition du cratère d'éruption a été précédée du soulèvement du sol, qui paraît avoir été à cinq ou six cents pieds au-dessous du niveau de la mer, il doit exister autour de l'île *Julia* une ceinture de roches soulevées, qui seraient le bord du cratère de soulèvement. Peut-être cette nouvelle disposition du fond est-elle la principale cause de la coloration particulière en vert jaunâtre des eaux de la mer, à une assez grande distance de l'île et des courans qui se manifes-

tent autour, et n'existaient pas avant l'apparition du phénomène volcanique.

Avant de quitter cette terre si récente, et dont l'existence, sans doute éphémère aura excité l'intérêt des observateurs, je voulus contempler encore l'immensité dont nous étions entourés, placé au pied du drapeau de notre chère patrie, je tournai mes regards vers elle; j'aurais voulu me grandir assez pour que mes amis, mes proches pussent me voir.

Il fallut descendre, le signal du départ était donné; il était temps, car la mer, devenue plus forte, menaçait de remplir notre bateau et de l'entraîner.

Grace au sang-froid et à l'habileté de nos jeunes officiers, à l'obéissance courageuse de nos matelots, une manœuvre rapide nous fit repasser la barre sans accident... Tandis qu'une partie de l'équipage resta à terre pour lever le grapin, l'autre s'élança dans l'eau avec le bateau pour le maintenir en équilibre et l'empêcher de chavirer; nos récoltes étaient à bord; nous étions sauvés; il fallut seulement que les matelots restés sur l'île avec M. Franlieu nous rejoignissent à la nage.

En deux heures nous atteignîmes le brick, qui, nous voyant venir, mit en panne; la mer était superbe, et les derniers segmens du soleil entraient dans l'eau; lorsque nous montâmes à bord, tout le monde était sur le pont; on nous attendait avec impatience et anxiété. L'excellent M. La Pierre ne nous avait pas perdus de vue un instant; nous fûmes reçus comme des frères qui reviennent après une longue absence, nous-mêmes nous croyions retrouver une patrie après l'exil.

La vue du drapeau tricolore flottant sur l'île *Julia* avait excité les acclamations joyeuses de tout l'équipage.

Il n'est pas un matelot de *la Flèche* qui n'ait dans son sac un échantillon du volcan; il n'en est pas un qui ne comprenne sa formation, tant l'enseignement mutuel a fait de progrès à bord.

Honteux d'avoir été entraîné à abuser aussi long-temps des momens de l'Académie, je remets à une autre occasion le récit des circonstances qui nous ont conduits à Malte.... Après quelques jours de repos, nous partirons pour Syracuse, où le bâtiment me laissera; je visiterai le cap Passaro, le Val-di-Noto-Catane, l'Etna, et retrouverai le brick à Messine; j'irai de là à Palerme, d'où j'espère donner de mes nouvelles.

Je ne puis terminer sans témoigner combien je me trouve heureux d'avoir pu profiter de la savante coopération de notre commandant M. La Pierre, et ce ne sera pas pour moi le moindre avantage de ce voyage que d'avoir pu me concilier son amitié.

CONSTANT PRÉVOST.

# NOTICE

SUR LA

# FAMILLE DES MAVROMICHALIS [1].

Mania est la seule province du Péloponèse, qui, sous la domination musulmane, ait conservé toute sa liberté intérieure, et même quelque reste d'indépendance. Entre ce petit pays et la Porte-Ottomane, il n'existait d'autre rapport que celui du vassal au suzerain, puisque ses habitans, protégés par l'âpreté de leur sol, et toujours prêts à recourir aux armes, n'obéissaient qu'à des chefs de leur choix et de leur nation. La forme du gouvernement était monarchique et patriarcale à l'instar des temps héroïques; l'autorité, dévolue aux mains des Mavromichalis, se transmettait depuis longtemps dans cette famille, et il ne restait au gouvernement turc qu'à confirmer cette transmission par l'investiture.

Janaki Mavromichalis prit une part glorieuse à la révolution éphémère de 1770, suscitée par la Russie; son influence et son courage avaient donné au comte Orlof l'espoir de réussir dans son projet d'insurrectionner la Grèce.

[1] L'assassinat et la mort de Capo-d'Istria ont retenti dans toute l'Europe. Les partis se sont divisés sur cette mort. Comme nous l'avons dit, on a renouvelé à ce sujet la grande question, *à savoir si Brutus avait bien fait de tuer César.*

Sans prendre d'engagement à propos de cette question, nous donnons une notice sur la famille de l'un des auteurs de la mort de Capo-d'Istria. Ce ne sera pas la pièce la moins curieuse de ce grand plaidoyer, qui est triste comme toutes les causes au fond desquelles il y a du sang.

La miraculeuse campagne d'Italie retentit jusqu'aux ruines de Sparte. Le chef des peuplades libres du Taygète, félicitant Napoléon de ses exploits, lui offrit d'accueillir dans ses ports les bâtimens de la république. Napoléon lui donna l'assurance prophétique que la France ne serait pas ingrate envers sa nation [1]. Lors de l'expédition d'Égypte, Napoléon chercha dans la Grèce un appui contre les Turcs; à cet effet, une corvette chargée de munitions de guerre fut envoyée aux Maniotes; de nombreux émissaires parcoururent la Grèce, et surtout Mania, promettant la liberté et la protection de la France. Cette tentative avorta. Cependant l'empereur, dans ses conceptions gigantesques, réservait toujours une place à la Grèce. On en donnerait pour preuve qu'en 1806, après son entrée à Berlin, le maréchal Duroc demanda à M. Argyropulos [2], ministre de la Porte, en Prusse, divers renseignemens sur la Grèce, et principalement sur Mania, et sur le caractère des Mavromichalis. M. Argyropulos, dans cette circonstance, sut concilier les devoirs que lui imposaient ses fonctions avec sa fidélité constante aux intérêts de la patrie.

[1] Le général en chef de l'armée d'Italie au chef du peuple libre de Mania.

CITOYEN,

« J'ai reçu de Trieste une lettre dans laquelle vous me témoignez le » désir d'être utile à la république française, en accueillant ses bâti- » mens dans vos ports. Je me plais à croire que vous tiendrez votre » parole avec cette fidélité qui convient à un descendant des Spar- » tiates. La république française ne sera pas ingrate envers votre nation. » Quant à moi, je recevrai volontiers quiconque viendra me trouver » de votre part, et ne souhaite rien tant que de voir régner une bonne » harmonie entre deux nations également amies de la liberté. Je vous » recommande les porteurs de cette lettre, qui sont aussi des descen- » dans des Spartiates. S'ils n'ont pas fait jusqu'ici de grandes choses, » c'est qu'ils ne se sont point trouvés sur un grand théâtre.

» Salut et fraternité.

*Signé*, BONAPARTE.

[2] L'oncle de l'auteur de cette Notice.

Peut-être n'avait-on d'autre but, en recherchant l'appui des chefs et en répandant des idées de liberté, que d'arriver, par l'insurrection des provinces européennes, au démembrement de l'empire turc, ainsi qu'il en est parlé dans un ouvrage de M. Bignon [1]. Quoi qu'il en soit, nous voyons encore M. Sébastiani, lors de son ambassade à Constantinople, favoriser les Mavromichalis, et contribuer à l'investiture de Pétrombei, fils de Janaki Mavromichalis.

En 1821, Mavromichalis n'hésita pas un moment sur le parti à prendre. Un de ses fils était retenu à Constantinople comme garant de sa fidélité envers la Porte. Pour mieux voiler ses projets, il mit un autre de ses fils entre les mains du pacha de Tripolitza; puis, fort de son autorité personnelle et de l'influence de sa famille, il détermina les Maniotes à quitter cette existence isolée et égoïste pour embrasser la cause commune de l'émancipation nationale.

Les Maniotes, sous la conduite de Mavromichalis, descendirent des flancs du Taygète, et occupèrent Calamata. Un sénat messénien s'y organisa; Petrombei en fut nommé président, et le 9 avril, il adressa un manifeste aux peuples, dans lequel, exposant le but de l'insurrection, il invoquait l'assistance de la chrétienté.

De là il se porta à Malvoisie, et réduisit cette place, qui, la première, tomba entre les mains des Grecs. Ses troupes, augmentées de six cents hommes, formèrent le noyau de l'armée qui assiégea Tripolitza. Cette dernière ville prise, il contribua efficacement, par sa bravoure et ses combinaisons stratégiques, à la terrible catastrophe de Dramali.

Ensuite, il passa dans la Grèce orientale, et il s'acquitta glorieusement de la mission que Mavrocordato lui confia, en s'emparant de Tatochie, et en empêchant Omer Briomi de passer l'Achéloüs.

Cette noble conduite lui valut la confiance de la nation. Député au congrès d'Astros et d'Épidaure, il en obtint la

[1] *Les Cabinets et les Peuples*, pag. 373.

présidence, qu'il ne quitta que pour passer à celle du pouvoir exécutif que lui conférèrent ces mêmes assemblées. On sait combien de fois les forces d'Ibrahim vinrent se briser contre le rocher de Mania; et ce furent toujours les membres de la famille Mavromichalis qui conduisirent les Maniotes à la victoire. Kyriacoulis, frère de Petrombei, mourut glorieusement; Élie et Ganaky, ses fils, eurent le même sort; enfin, quarante-cinq personnes de cette famille tombèrent martyrs de notre indépendance; et l'on peut dire que les Mavromichalis renouvelèrent en Grèce l'exemple qu'avait donné dans Rome la famille des Fabius.

Les Mavromichalis contribuèrent à l'élévation de M. Capo-d'Istria à la présidence de la Grèce. Georges fut un des trois commissaires auxquels le pouvoir avait été remis provisoirement par l'assemblée de Trézène. Cette commission s'empressa de résigner l'autorité entre les mains du comte, qui, en l'acceptant, jura de maintenir la constitution. Quelque temps après, le président fit adroitement pressentir l'intention de la modifier. Marki et G. Mavromichalis, membres de la commission, craignirent d'avoir assumé une terrible responsabilité sur leur tête, en remettant les rênes du gouvernement sans exiger des garanties plus solennelles; ils parlèrent à leurs amis de leurs craintes. Le président avait formé trop tôt son armée d'espions pour ne pas être informé de ces confidences. Marki, enlevé pendant la nuit par une bande de sbires, fut jeté dans une prison, où il expia huit mois le crime d'un épanchement d'amitié. Georges Mavromichalis, menacé du même sort, quitta subitement Égine pour gagner les montagnes de Mania. C'est ainsi que le comte Capo-d'Istria s'annonça à la Grèce; et cet événement fut le prélude des longues persécutions dont il accabla la famille des Mavromichalis.

Plus tard, Petrombei, membre du Panhellenium, dénonça à ses collègues la tendance despotique du gouvernement au sujet d'une communication relative aux limites. « De pareilles propositions, dit-il, doivent être faites à un

» corps élu par la nation, et non pas à nous qui ne la repré-
» sentons point. Pourquoi diffère-t-on toujours à convoquer
» l'assemblée si long-temps promise? »

Plus tard, Petrombei se plaignit amèrement aux ministres des trois puissances réunis à Poros, du profond mépris du comte Capo-d'Istria pour nos institutions et pour les droits que la nation avait acquis par tant de sacrifices. M. de Ribaupierre se chargea de lui répondre; et dans une lettre qu'il lui adressa, il s'efforçait de le convaincre de la droiture des intentions du président et de son respect pour la constitution.

Aux observations courageuses qu'il fit peu de temps après, conjointement avec plusieurs personnes distinguées, le président opposa les détours du langage diplomatique, en parlant de la nécessité de mettre le gouvernement en harmonie avec les principes qui régissaient la plupart des puissances européennes. Enfin, Mavromichalis, dans un entretien qu'il eut avec le maréchal Maison, le priait d'user de son influence pour détourner le président de la route périlleuse dans laquelle il s'était engagé. Le comte Capo-d'Istria, grâce à ses nombreux espions, sut cette conversation avant que le maréchal lui en parlât [1]; mais j'invoque le témoignage de l'illustre maréchal, y avait-il quelque chose d'inconstitutionnel dans le langage de Mavromichalis? Ses réclamations étaient-elles de nature à rompre l'unité de l'État, comme ses calomniateurs veulent le persuader au public?

Mais voyons maintenant quelles armes le président avait employées pour le combattre. Une ancienne rivalité séparait les Mavromichalis et les Mourtzinos. Ces derniers, par leur

[1] M. le marquis de Valmy, alors chargé d'affaires de France auprès du gouvernement grec, s'était empressé d'informer le maréchal de l'infidélité d'un fonctionnaire révélateur de ce qui s'était dit dans cet entretien. L'indiscret subalterne fut renvoyé en France, après avoir gardé les arrêts forcés pendant deux mois.

incertitude dans leur prise d'armes contre les Turcs, et leur froideur à coopérer aux mesures insurrectionnelles, s'étaient gravement compromis auprès de leurs compatriotes, dont la vengeance fut arrêtée par la générosité des Mavromichalis. Cette circonstance, qui avait rapproché les deux familles, semblait les avoir enfin réconciliées, lorsque le président tenta de rallumer une rivalité mal éteinte. D'un côté, il accueillit les Mourtzinos, et les combla de bienfaits; de l'autre, il repoussa et accabla de persécutions les Mavromichalis, cherchant ainsi à ressusciter les deux partis pour les détruire l'un par l'autre, et ressaisir, au milieu des discordes intestines, l'autorité qui lui échappait par la conduite oppressive des gouverneurs qu'il y avait envoyés. Son plan échoua. Indignés des vexations de Ghenovelos, les notables demandèrent et obtinrent son rappel. Cependant le président ne se rebuta pas : quelque temps après, il rétablit le gouverneur, et mit une telle opiniâtreté à le soutenir, que les amiraux des puissances, informés de cette lutte, et prévoyant des dangers, firent des représentations dont il ne tint compte, et il fallut de nouveaux incidens pour que Ghenovelos reçût sa destitution définitive.

Mourtzinos mourut, et le président, n'ayant plus personne à opposer aux Mavromichalis, se décida à employer la force contre eux. Il intente un procès à Georges et Constantin Mavromichalis, dans lequel il les accuse d'un crime imaginaire; il les enlève à leurs juges naturels, en les renvoyant devant les tribunaux d'Argos et de Spetzia, là, ils sont jetés en prison, quoiqu'un jugement eût reconnu leur innocence. En même temps, le gouverneur Cornelius veut s'emparer, les armes à la main, de toutes les maisons des Mavromichalis, mais il est repoussé avec vigueur. A la nouvelle de cet échec, Capo-d'Istria s'empresse d'informer Petrombei qu'il n'a pas la moindre part à ces tentatives, qu'il reconnaît ses droits, et compatit à ses malheurs.

C'est alors que Mavromichalis quitta Nauplie, après avoir déclaré au président qu'il se retirait dans les montagnes inac-

cessibles de Mania, pour se mettre à l'abri des persécutions d'un gouvernement qui avait juré la ruine de sa famille. Je transcris quelques passages de cette lettre, que j'ai sous les yeux.

« Le principe sacré de la justice a seul armé les bras des » Grecs contre leurs oppresseurs..... Accouru l'un des pre- » miers à l'appel de la patrie, j'ai tâché de lui être utile. Le » sang de mes parens, tant de fois versé sur le sol du Pélo- » ponèse et sur le continent de la Grèce, témoigne de mon » dévouement constant et sincère. Mon intention n'est pas » de rappeler ce que j'ai fait pour la patrie : je lui ai sacrifié » une position brillante ; depuis dix ans je suis éloigné de » ma famille, désolée de la perte de la plus grande partie de » ses membres, et en proie à l'indigence la plus accablante. » Votre Excellence fut appelée à la tête de la nation en vertu » d'un contrat qui devait garantir à la patrie un gouverne- » ment juste et bienfaisant. Je ne puis pas dissimuler que j'ai » coopéré à votre nomination, confiant que j'étais alors dans » les sentimens que la renommée vous attribuait. Quelle fut » notre surprise lorsque nous avons pu observer les premiers » effets d'une conduite arbitraire ! »

Ici il fait l'exposé des injustices du gouvernement envers lui, et poursuit :

« Vous avez jadis avoué, même aux représentans des trois » puissances à Poros, que la famille des Mavromichalis s'est » distinguée la première dans la lutte nationale, et qu'elle » s'est sacrifiée pour le bien public. Nous vous avons appelé » pour veiller à la sûreté de notre honneur et de nos vies.... » Vous nous persécutez, nous qui avons versé notre sang, » nous qui, par les trophées nombreux que nous avons acquis » au prix de tant de sacrifices, avons, seuls et sans vous, » préparé la place que vous occupez ! Je pars pour la terre » stérile où j'ai reçu la vie, terre dure et stérile, à la vérité, » mais fière de n'avoir jamais subi un joug ignominieux. » C'est de là que, le cœur navré de douleur, je contemple- » rai le pays pour la délivrance duquel j'ai tout sacrifié. Je

» pars content de mes concitoyens et de mes frères d'armes, » et je vous livre au jugement de votre conscience. L'histoire » prononcera entre vos actions et les miennes. »

Petrombei fut arrêté à Apocoula, conduit à Nauplie, et jeté en prison sans accusation préalable, sans aucune forme de procédure. Le président lui promit de le mettre en liberté, s'il consentait à lui demander pardon par écrit. Petrombei repoussa cette proposition en protestant de son innocence. Malgré l'opposition courageuse de M. Colletis, Manguina et R. Palamidès, une commission de trois juges est nommée. Dans ce nombre est Viaros Capo-d'Istria, frère de l'accusateur! On n'avait vu un tel scandale que dans les temps de l'odieux despotisme de l'administration vénitienne : la Grèce pouvait-elle croire, en brisant ses fers, que l'homme qu'elle appelait à consolider sa révolution le renouvellerait avec non moins d'audace que d'iniquité? Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que Constantin Mavromichalis s'évada de sa prison, et fut arrêté de nouveau en tombant dans un piége qui dénotait dans son auteur le manque le plus complet de moralité.

La nation tout entière attendait avec anxiété le jugement qui devait terminer cette déplorable affaire; mais le comte Capo-d'Istria, n'osant affronter jusqu'au bout l'opinion publique, traînait en longueur, et laissait languir dans la prison le brave et vertueux Petrombei. Viaros Capo-d'Istria, président de la commission des trois juges, fut obligé de quitter la Grèce, chargé de ses malédictions. Enfin, la dernière catastrophe vint interrompre le cours des iniquités et des vengeances du gouvernement du comte Capo-d'Istria envers cette famille altière et malheureuse, qui résume en elle une grande partie de notre gloire nationale et de nos infortunes.

PÉRICLÈS ARGYROPULOS.

# RÉVOLUTIONS DE LA QUINZAINE.

Paris, 14 novembre.

J'ignore, en vérité, comment feront les historiens à venir pour faire entrer dans les formes élégantes de l'histoire tous les faits, tous les noms, toutes les sottises, toutes les folies qui s'amoncèlent parmi nous, et qui tombent sans choix, sans méthode, sans goût, au hasard. Ainsi, à qui voudrait écrire d'une manière convenable l'histoire de l'Europe, seulement pendant les quinze premiers jours du mois de novembre, il faudrait autant de soin et de travail que pour mettre au jour les six premières Décades de Tite-Live. Heureusement ce ne sont pas là nos promesses. Nous n'avons jamais voulu écrire l'histoire, nous avons seulement promis quelques notes très-consciencieuses et très-exactes, écrites au jour le jour, et dont on fera ce qu'on pourra. Seulement nous plaignons les historiens par métier.

Commençons par l'étranger, comme les grands journaux commencent, donnant à l'étranger et à la province le petit-texte, et gardant pour Paris le cicéro gros-œil. L'Angleterre, depuis le rejet du bill de lord Grey, a été vivement agitée. Le peuple, si méprisé à la chambre des lords, et dont on traitait les vœux de chimères, s'est révolté à Bristol. Il a crié, il a hurlé, il s'est arraché les cheveux; il a porté la main sur les édifices publics, il les a démolis, il les a brûlés; il a ouvert les prisons, et la foule des malfaiteurs qu'attendaient les assises, s'est répandue çà et là, bénissant le bill. Lord Wetherell, un des opposans au bill, a été promené au

milieu de tous ces désordres. Puis, la troupe est arrivée. En Angleterre, le gouvernement est beaucoup moins poli que le nôtre avec les émeutes. On fait les trois sommations, et après *feu! et tue!* Le peuple a d'abord résisté; mais le feu a fini par être si nourri, le nombre des blessés a été si grand, que la paix s'est bientôt rétablie, l'ordre est rentré dans Bristol. Il ne s'agit plus à présent que de construire une nouvelle prison. C'est ainsi que finissent toutes les émeutes qui ne sont pas des révolutions.

A peine la peur de Bristol avait-elle cessé à Londres, qu'on a annoncé dans la grande île la présence du choléra-morbus Cinq personnes sont mortes à Sunderland, à quatre lieues de Newcastle. Mortes! Alors on a crié que les précautions sanitaires avaient été négligées; on s'est désolé dans toute l'Angleterre, dans toute la France. Nous attendions une armée d'Anglais pour cet hiver; le lendemain tout cela était changé, il n'y avait pas de choléra à Sunderland; ces cinq personnes mortes étaient mortes d'une indigestion. Déjà on accablait le choléra de plaisanteries, comme on en fait à un ministère sans majorité. Aujourd'hui tout change encore, la pâleur revient sur les visages : c'était bien le choléra : huit personnes sont mortes depuis les cinq premières. Le choléra fait des ravages terribles, il avance, il nous menace; les marchands de camphre et de flanelle, les fabricans de chlore et de brochures se frottent les mains de joie. Oui, pardieu! c'était bien le choléra!

La brochure médicale est une contagion bien insupportable de nos jours. Depuis que le médecin en général s'est mis à écrire, il est devenu tout-à-fait insupportable. D'ordinaire le style des docteurs est un mauvais style emphatique, boursouflé, peu clair, visant à l'à-propos. Aussi le choléra a-t-il été un beau texte à brochures. Elles pleuvent comme la grêle; elles se montrent sous toutes les formes, lettres, apologies, conseils, recherches, voyages, souvenirs: il n'est personne qui n'ait la recette certaine contre le choléra. J'ai remarqué que toutes ces recettes commençaient à

peu près de la même manière : *Pour éviter le choléra-morbus, il faut d'abord se bien porter.* Merveilleusement raisonné, docteurs !

L'ordre règne toujours à Varsovie. Sa Majesté impériale de toutes les Russies se fait adresser chaque jour des vœux ardens par son peuple chéri, pour que Varsovie n'ait pas plus de constitution que Moscou même. L'empereur Nicolas n'a rien a refuser à ses sujets ; ne pouvant donner de constitution à la Russie, il ôtera celle qu'il a promis de laisser à la Pologne : faible consolation de tout ce qu'elle avait espéré et souffert !

A Constantinople, on brûle beaucoup : on compte déjà vingt-cinq incendies en grand. Le sultan est aux abois, et ne sait comment porter remède à ces feux soudains qui éclatent et dévorent des quartiers entiers. Tout Pera a été brûlé : ceci est une histoire à propos de paras. Quand sa hautesse voulut avoir des janissaires à l'européenne, elle promit d'abord trente paras à chaque janissaire ; bientôt elle réduisit ces trente paras à vingt-cinq, il y eut trois incendies pour cinq paras ; de vingt-cinq, les paras furent réduits à vingt, il y eut quinze incendies pour dix paras : quand les janissaires n'eurent plus à espérer que quinze paras, le nombre des incendies s'éleva jusqu'à trente. Apprivoisez donc des janissaires ! Payez bien cher des généraux français pour leur apprendre l'exercice et la discipline ! Voulant aussi rétablir l'ordre de son mieux, le sultan a ordonné à chaque habitant de Constantinople d'allumer une lanterne devant sa maison, et de se tenir nuit et jour sur sa porte pour arrêter les incendiaires. Je ne sais pas combien les incendiés seront obligés de payer de paras.

On dit même que dans la Chine, ce royaume incombustible, un léger accès de fièvre s'est fait sentir. Le peuple s'est donné une petite secousse à propos des Anglais ; il a déjà brûlé quelque chose, comme si Constantinople et Bristol l'empêchaient de dormir ! Si la Chine était en révolution, quelle belle révolution à raconter ! C'est si monotone une révolution

autre part! c'est si régulièrement la même chose! A Paris, le peuple qui crie; à Londres, le peuple qui brûle; à Constantinople, le janissaire qui incendie; à Moscou, le prince royal qui empoisonne ou assassine; en Italie, l'Autriche qui pend ou emprisonne. Cela serait étrange de voir comment les Chinois s'y prendraient pour être des révolutionnaires originaux!

Passons le détroit, revenons en France, c'est-à-dire à Paris. Paris a été singulièrement occupé par cette brochure de M. de Châteaubriand, que nous vous avions annoncée à l'avance. La brochure de M. de Châteaubriand est encore l'ouvrage d'un beau génie; le royaliste-républicain y perce de toutes parts. C'est une nouvelle et dangereuse nuance dans l'opinion, qui pourrait tout renverser, si elle faisait de nouveaux progrès. Quand M. de Châteaubriand a élevé la voix de nouveau, plaidant contre les proscriptions inutiles, toute la France a été attentive : les royalistes ont reconnu la voix qui les ralliait à leurs beaux jours; les républicains ont salué avec transport l'annonce, rendue plus solennelle par le génie, des vérités qu'ils proclament. La brochure de M. de Châteaubriand est un grand coup porté à la monarchie de juillet. Les journaux en ont parlé les uns avec rage, les autres avec idolâtrie. Les louanges restent, les insultes ont passé, même celles de M. Fonfrède, sur lesquelles la presse ministérielle a vécu pendant huit jours.

A propos de presse ministérielle, il est impossible de traiter un journal comme le *Journal de Paris* a été traité à la chambre avant-hier. On lui a dit, à cette pauvre feuille, les injures grossières qu'un bourgeois un peu élevé ne dirait pas à son valet. Au reste, à défaut d'éloquence et de grandes tirades, nos députés ont l'injure à la bouche. Les démentis ne se comptent plus. On s'injurie, on se dispute, on s'interrompt, on vient, on s'en va, on demande des congés; on fait de appels nominaux, on imprime le nom des absens dans le *Moniteur*. Rien n'y fait. Les plus célèbres démentis de la semaine, c'est le démenti de M. Tiburce Sébastiani à

M. Larabit, et le démenti de M. Larabit à M. Tiburce à la chambre des députés; puis ensuite, le démenti de M. d'Argout à M. de Fitz-James et de M. de Fitz-James à M. d'Argout à la chambre des pairs. Tout cela se passe fort tranquillement. En Angleterre, ce ne serait pas trop de quatre balles pour conclure; nous sommes plus accommodans chez nous: aucun de ces démentis n'a son écho dans le bois de Boulogne; c'est assez que les journaux en retentissent. Au reste, M. de Fitz-James a fort mal et fort imprudemment parlé cette semaine. Tout cela est très-misérable et très-nul, en vérité.

Voulez-vous savoir une grande révolution? La religion saint-simonienne, qui avait deux papes, n'a plus qu'un pape. Le pape Enfantin a fait, lui aussi, son dix-huit brumaire; il a brisé la moitié de papauté de son confrère le pape Bazar. Enfantin s'est déclaré le seul chef de l'amour, aux grands applaudissemens des religieux.

Le théâtre n'a guère été plus animé que la tribune. Un homme de talent et de cœur, un ex-préfet, a fait jouer à l'Odéon, un drame sur Mirabeau. Ce drame languissant, mais dont plusieurs parties étaient bien conçues, a été mal reçu. Assez de *Mirabeaux*, assez de *Napoléons*, assez de grands noms, mutilés, traînés sur la place; il est temps de revenir à l'art.

L'Opéra-Comique a donné un opéra de six compositeurs, la *Marquise de Brinvilliers*. Comme musique, c'est une chose diffuse et sans unité. On a beaucoup applaudi au duo de M. Auber, au troisième acte. Le drame est bien fait et terrible. Le poison est jeté à pleines mains, et cependant d'une manière assez vraisemblable; malheureusement un duo n'a jamais fait un opéra, même comique.

Le plus grand fait littéraire de la quinzaine est la comédie de M. de Latouche au Théâtre-Français. Parmi les gens d'esprit, les gens redoutés, les hommes de moquerie et de verve, M. de Latouche est placé un des premiers. Écrivain épigrammatique et élégant, observateur profond et moqueur, mépri-

sant beaucoup les hommes, beaucoup la politique, beaucoup les salons, beaucoup tout ce qui se dit et tout ce qui se fait, déchirant le plus souvent à belles dents, tel est M. de Latouche. Quelquefois Paris est six mois sans le voir et sans l'entendre; puis tout à coup il retombe au milieu de la ville, et alors gare les épigrammes! il frappe à gauche et à droite, à tort et à travers : tantôt c'est un roman sans nom, tantôt c'est un article de journal signé tout au long; quand il lui manque des ridicules, il en invente; c'est un homme qui ne se gêne pas plus que cela.

Cette comédie de la *Reine d'Espagne* roule toute entière sur l'impuissance d'un vieux roi qui ne peut pas continuer une dynastie. Le but de l'auteur n'était pas autre que celui-ci : nous montrer à quoi tiennent ces grands mots : *légitimité, royauté* et *paternité*. Pour cela, M. de Latouche a mis a nu le vieillard, tout nu, tout ridé, tout coriace, froid et morose; à côté du vieillard, il a placé une jeune reine. Grand débat entre la nature et la loi, entre le *non* forcé du vieillard et le *oui* délirant de la jeune femme. Mais la pudeur du public n'a pas voulu. Le moyen de faire écouter un parterre qui se met en frais de pudeur! C'était là un des grands secrets de Molière. M. de Latouche ne paraît pas le posséder. Il a été forcé de retirer sa pièce, et, selon nous, il y a justice. Elle sera imprimée avec des notes, chacun pourra la voir.

Quant à la librairie, nous n'avons à parler que du nouveau roman de Cooper. *Le Bravo* a paru [1].

*Le Bravo* est un livre plein de charme. La description de Venise est complète. Non-seulement l'auteur a vu la mer, non-seulement il a parcouru les lagunes en gondole, mais encore il a marché dans les rues tortueuses de la ville. Cooper ne précise pas l'époque de son roman. L'action se passe à ce moment critique de la puissance vénitienne, quand le lion de St-Marc n'osait plus déployer ses ailes pour

[1] Quatre volumes in-12. Chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés.

ne pas montrer combien de plumes leur manquaient. Au dehors et au dedans, c'est toujours Venise; Venise inquiète, masquée, se cachant dans l'ombre, tuant dans la nuit; Venise avec ses prisons et ses gondoles, avec ses espions et ses fêtes et ses chants sous la fenêtre des belles. Un jeune cavalier napolitain est amoureux d'une Vénitienne, riche orpheline qui a pour tuteur le sénat. Jaloux tuteur! L'Italien enlève la Vénitienne à ses surveillans après mille dangers. Le héros du livre est un bravo, honnête homme injustement soupçonné comme l'espion Birch. Il y a des scènes très-belles : la mort du pêcheur Antonio dans les lagunes, sous l'éclat argenté de la lune; la mort de Jacopo sous le glaive du bourreau, en présence du palais du doge; c'est une attachante lecture, pleine d'effroi : jamais Cooper n'avait été si intéressant et si animé. La traduction du roman est élégante et fidèle, c'est une fort amusante lecture dans les soirées d'hiver.

Voilà toutes les nouvelles littéraires. Cependant ce ne sont ni ces nouvelles, ni les séditions d'Angleterre, ni le choléra de Sunderland, ni même la brochure de M. de Chateaubriand qui ont le plus occupé Paris cette quinzaine. Ce qui a le plus occupé Paris, ce qui l'occupe encore, c'est d'abord le fossé des Tuileries, et ensuite le vol des médailles à la Bibliothèque du roi.

On ne saurait croire toutes les conjectures qu'a fait naître ce malheureux fossé des Tuileries. Ce sont des murmures, des plaintes, des moqueries, des rires de pitié. A voir ces travaux de bien près, il est difficile d'y rien comprendre. Cela n'a ni plan, ni grâce, ni goût, ni utilité, cela gâte les promenades du Parisien qui tient à la promenade, comme il tient à tous ses plaisirs à bon marché. La garde nationale s'écrie que la royauté de juillet se barricade, comme si elle n'ôsait plus se confier aux baïonnettes citoyennes! On demande de toutes parts des explications à ce sujet au ministère. Le ministère, ne sachant que répondre, en demande lui-même à M. Fontaine; M. Fontaine ne répond rien : c'est pourtant lui, selon nous, M. Fontaine, qui est le vrai coupable en tout ceci.

Expliquons-nous sur M. Fontaine.

Tant qu'il n'a été que l'architecte du duc d'Orléans, M. Fontaine s'est montré homme habile et intelligent. Tout le monde s'accorde à dire que M. Fontaine a arrangé le Palais-Royal aussi bien qu'il pouvait être arrangé pour le produit, le coup-d'œil et l'agrément. M. Fontaine peut être, en résultat, un excellent architecte pour un bourgeois; mais depuis le fossé des Tuileries, M. Fontaine est certainement le plus détestable et le plus maladroit architecte qu'on ait placé à la tête des monumens d'une grande nation.

En tout état de cause, un roi de France, et c'est ce que M. Fontaine a totalement oublié, un roi des Français, tout constitutionnel que vous le ferez, n'est jamais tellement chez lui qu'il ne soit pas un peu aussi chez la nation qu'il gouverne. De tout temps, le jardin des Tuileries a été un jardin public, le jardin de tous; Napoléon lui-même ne songea pas à s'y réserver une plate-bande particulière. Quand il eut un fils, il fit creuser un souterrain, par lequel le roi de Rome se rendait à un carré de trois pieds, qui lui était réservé au bout du jardin : c'étaient là tous les priviléges du fils de l'Empereur. M. Fontaine a fait autrement, il a tout détruit, tout bouleversé; il a écrasé les plus jolis carrés, il a gâté la belle terrasse de l'eau; il a défendu aux promeneurs d'approcher de ces vieilles pierres du château qu'on touchait de la main sous Charles X. M. Fontaine a fait de ce palais à l'air libre une forteresse dans un fossé; il a écrasé les roses pour élever sur leur emplacement des remparts; il a fait crier tout Paris et tout Paris criera encore jusqu'à ce que la dernière pierre soit placée, jusqu'à ce que M. Fontaine, paisiblement assis sur le bord de son fossé, contemple son ouvrage avec l'air satisfait d'un homme qui a fait un chef-d'œuvre, l'Éléphant en plâtre, par exemple, ou le fastueux monument en bois pour les décorés de juillet.

Ce qui suit est encore plus affligeant, bien que ce soit une chose très-affligeante que la destruction d'un beau jardin. La Bibliothèque, rue de Richelieu, a été livrée au pil-

lage. Des voleurs se sont introduits dans le cabinet des médailles, et là ils ont fait main basse sur le plus riche médailler du monde. C'est une grande et irréparable perte. On refera peut-être un jour le jardin des Tuileries; on comblera les fossés de M. Fontaine; mais cette suite de médailles uniques, qui nous la rendra? Qui nous la rendra, cette histoire gravée sur l'or? impartiale histoire simple et nette, qui échappe à l'oubli des hommes comme par miracle. Une médaille, c'est un cri de douleur ou de gloire que jette la reconnaissance ou la haine des peuples, et qui se perd dans la nuit des temps pour être retrouvée mille ans plus tard, par quelque abbé Barthelemy, qui se prosterne et la baise avec respect.

Encore une fois, c'est une grande perte. C'est le coup le plus audacieux et le plus funeste qu'aucun malfaiteur ait jamais pu nous porter. Ce qui étonne, c'est le sang-froid avec lequel la Bibliothèque a d'abord supporté cette perte immense. Elle a envoyé tout simplement des notes manuscrites aux journaux, annonçant qu'elle avait perdu près de cent mille francs en or. Elle ne parlait ni d'art ni de la science, elle ne décrivait aucune de ses médailles, elle ne promettait aucune récompense; un bourgeois de la rue Saint-Denis se donne plus de peine quand il a perdu son chien. Ce n'est que lorsque que la voix publique s'est fait entendre que le cabinet des médailles s'est un peu occupé de cette immense ruine. Alors la Bibliothèque a allongé la circulaire; alors elle a fait des comptes plus exacts, et au lieu de cent mille francs, *valeur intrinsèque*, qu'elle avait perdus, il s'est trouvé que c'étaient *cinq cent mille francs*, *valeur intrinsèque*. Dites au moins dix millions, barbares! Quelle misère, n'est-ce pas? quel honteux brigandage? serait-ce donc trop du fer chaud pour punir de pareils désordres? Une telle valeur perdue en une nuit! Un conservateur de médailles, qui était peut-être à l'Opéra ce soir-là! Un Raoul-Rochette, pédant manqué qui, non content de ne pas toucher à ce trésor de science qui lui était confié, laisse voler cet or qu'il aurait

dû garder comme or, sinon comme médailles! Oh! que sont-ils devenus nos jours de vieille science? quand la science était un sacerdoce digne de tous les respects, un sacerdoce de toute la vie! quand toute la vie de notre Barthélemy se passait à étudier, à acheter, à vendre, à graver, échanger des médailles! Que voulez-vous que nous fassions de ces êtres ignorans et frivoles qu'on a préposés à la science? A quoi peuvent nous servir ces spécialités mesquines, ces hommes qui se font savans, ne pouvant être gens d'esprit, qui apprennent la numismatique et l'arabe, comme la plus facile des spéculations? vrais eunuques de la science, qui n'ont pas même la virilité de l'eunuque! Si l'eunuque ne touche pas au trésor qui lui est confié, il meurt à la porte du harem.

Voici l'inventaire des objets perdus dans cette nuit fatale du 6 au 7 novembre. Tout cela n'est plus peut-être qu'un lingot. *Objets d'or :* 1° une patère ou grande coupe de six pouces de diamètre, avec un bas-relief dans le fond, et des médailles romaines du haut-empire incrustées dans le bord; 2° une coupe montée en or, avec le buste d'un roi sassanide, gravé en relief; 3° bijoux consistant en divers objets trouvés dans le tombeau de Childéric, tels qu'abeilles d'or, un anneau d'or gravé, etc.; plus, le sceau d'or de Louis XII, une bulle d'or antique, une grande médaille d'or de Louis XIV, représentant la façade du Louvre. *Médailles d'or grecques et romaines.* Médailles d'or de Syracuse, au nombre de cinquante-trois; trois médailles d'or des rois d'Épire, un Néoptolème et deux Pyrrhus. La suite impériale d'or, y compris les grands médaillons, au nombre de quatre-vingt-quinze pièces. Les médailles à partir de Sextus Pompée jusqu'au règne de Justin II : en tout, trois mille cent quatre-vingt-douze pièces d'or. *Médailles modernes en or :* 1° les médailles des rois de France, depuis Charles VII jusqu'à Louis XIII, trente-sept pièces; 2° médailles d'or de Louis XIV, cent vingt-cinq pièces; 3° médailles de Napoléon, soixante-quinze pièces; 4° quatre pièces de Louis XVIII et de Charles X;

5° les grands hommes de France, vingt pièces; 6° la suite uniforme de Louis XIV et de Louis XV, quatre cent cinquante-quatre pièces; 7° la suite des papes, en or, soixante-cinq pièces!!!!

Si ces objets ne sont pas détruits, il faudrait promettre un million au voleur qui les rapportera; et si le voleur les rapporte, il faudra le nommer conservateur des médailles; l'archéologie n'y perdra pas grand'chose, et le cabinet y gagnera: celui qui sait comment on prend les médailles saura bien comment les conserver.

En attendant, le conservateur des médailles est toujours conservateur des médailles: nous n'avons perdu que les médailles, le conservateur nous reste. C'est toujours une consolation.

Il est vrai que M. Gisquet est toujours préfet de police, malgré les fusils-Gisquet.

Sans tous ces événemens, on eût beaucoup parlé d'Alger et des exploits du général Boyer, et du choix singulier, pour le moins, par lequel M. de Rovigo, ce vieux et peu honorable débris de l'empire, a été envoyé avec un commandement à Alger.

*Revue des Deux-Mondes.*

# ERRATA.

Nous avons publié, dans notre dernière livraison, une Notice et une Statistique de la Chine, dans laquelle il s'est glissé plusieurs erreurs que nous devons rectifier ainsi :

Page 231, la ligne 16 doit être remplacée par celle-ci : une partie de l'Asie-Mineure, la Géorgie, l'Arménie, etc.

Même page, ligne 19, au lieu de, comme il les a traversés, mettez : ils voyagèrent comme avait voyagé M.....

Page 233, ligne 6, au lieu de, un général français, mettez : un lieutenant-colonel français.

Page 234, ligne 8, au lieu de, il a traversé les Trois, mettez : il a parcouru la côte des Trois.

*Id.* ligne 9, au lieu de, les tribus, mettez : une des tribus.

*Id.* ligne 17, au lieu de Pego méridional, etc., lisez : l'île méridionale de Ceylan ; il a vu ce qu'on peut voir de la Chine.

*Id.* la ligne 19 doit être remplacée par celle-ci : les Philippines, Célèbes, Yap, Ouaïgiou, la.....

Page 252, ligne 17, après le mot *Tourkestan*, ajoutez : dans la grande Boukharie.

Page 253, avant-dernière ligne, au lieu de, tout l'empire chinois, mettez : à l'empire chinois, aux Chinois établis hors de Chine, et aux tributaires de l'empire, un total de, etc.....

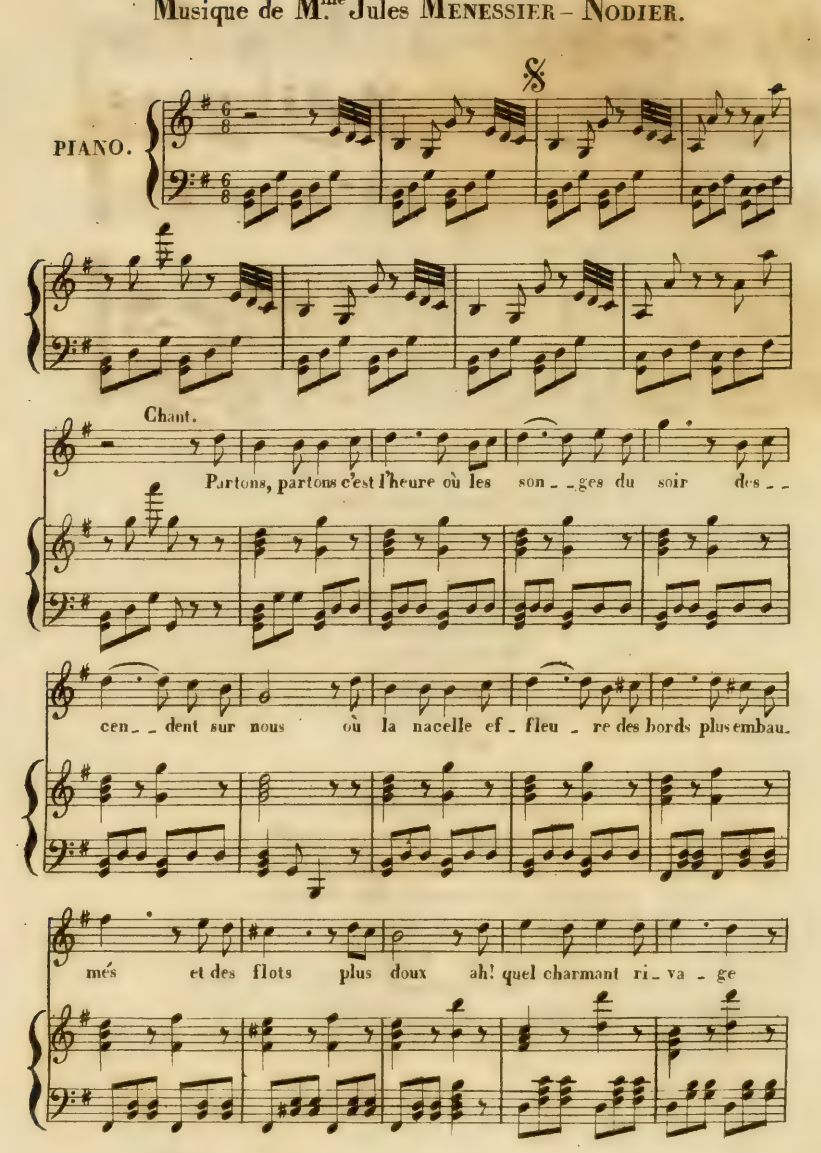
Page 254, note, dernière ligne, au lieu de Gamulecco, lisez : *Gamalecco.*

| | |
|---|---|
| Page 256, ligne 6, au lieu de | 2,550,000,000 |
| Lisez : | 5,550,000,000 |
| *Id.* ligne 15, au lieu de | 5,658,804,805 |
| Lisez : | 5,660,405,965 |
| *Id.* ligne 17, au lieu de | 128,898,648 |
| Lisez : | 328,898,648 |
| Page 260, ligne 16, au lieu de | 266,616,448 |
| Lisez : | 266,306,208 |
| *Id.* ligne 17, au lieu de | 782,707,255 |
| Lisez : | 782,727,415 |
| *Id.* ligne 20, au lieu de | 5,658,804,805 |
| Lisez : | 5,660,405,965 |
| *Id.* ligne 21, au lieu de | 6,441,512,060 |
| Lisez : | 6,443,133,380 |

# BARCAROLLE.

Paroles d'Emile Deschamps.

Musique de Mme Jules Menessier-Nodier.



quel frais om_bra_ge oui la plus sa_ge voit fi_

nir d'un œil ja_loux, le vo_ya_ge.

2

Chantons, chantons dans l'ombre;
Sous le saule en passant chantons de ces airs
Que sur leur bateau sombre
Chantent les gondoliers à l'écho des mers
Quand sous sa mante grise,
Fendant la brise,
La vierge éprise
A fui les palais déserts
De Venise.

3

Aimons, aimons encore;
Le temps fuit comme l'onde, aimons aujourd'hui;
Trop tôt viendra l'aurore:
A demain les grandeurs, la ville et l'ennui.
Aimons, amour désole
Jeunesse folle,
Mais s'il s'envole,
Belles, rien jamais de lui
Ne console.



Gravée par M.lle Chiarini.

# Visite

RÉCENTE

# A L'ILE DE CUBA.

Départ de Charleston. — Incidens de mer. — Arrivée à Matanzas. — Ses Environs. — Combats de coqs. — La Havane. — Aspect de la ville ; promenades publiques, les volantes, les *calesseros*, l'Opéra, la police, le clergé. — L'amiral Laborde. — Général Vivès. — Pirates de la Régla. — Fêtes à l'occasion du mariage du roi d'Espagne. — La marine de Cuba. — Excursion dans l'intérieur. — Les *injenios*. — Le district de San-Marco. — Insectes venimeux. — Beauté du pays. — Ascension du *Monte-Pelado*. Le *guao*. — Les niguas. — Aventure d'un moine qui s'était inoculé une *nigua*. — Bois-dentelle. — Les Nègres marrons. — San-Suzanna, San-Salvador. — Retour à la Havane. — Statistique de l'île de Cuba.

---

Il y avait trois jours que j'attendais un vent favorable à Charleston, lorsque je m'embarquai le 31 janvier 1830, pour Cuba. J'avais retenu mon passage sur une goëlette

à la clarté de la lune qui glissait au-dessus de nous et suivait les mouvemens de notre bâtiment, bercé mollement par les vagues, et rafraîchi par la brise, qui entretenait une mélodie constante parmi les voiles et les cordages!

Le 3 février au soir, nous aperçûmes, brillant comme une étoile au-dessus des bois, le phare du cap Floride; et peu après, nous nous trouvâmes en pleine mer, traversant le golfe du Mexique.

Le 4 au point du jour, nous découvrîmes trois voiles à contre-bord : c'étaient des felouques espagnoles. Une d'elles effraya notre capitaine, qui ne rêvait que pirates. Elle tenta de nous approcher par plusieurs évolutions, et nous cherchâmes de même à l'éviter. Bientôt elle s'éloigna, voyant qu'elle ne pourrait réussir à nous aborder. Ses intentions étaient sans doute très-pacifiques. « Toutefois, disait le capitaine, *there is so much villainy about here*, qu'il ne faut pas s'y fier. »

Mais nous, faibles et inoffensifs, aurions-nous jamais cru être pris pour des pirates? Notre forme à fleur d'eau, notre fine voilure, annonçaient cependant, il faut en convenir, quelque chose de suspect; et en effet, bientôt nous aperçûmes derrière nous un brick de guerre espagnol (*l'Hercule*, de 24), qui nous donnait la chasse, entassant voiles sur voiles et bonnettes sur bonnettes pour nous joindre. Vains efforts! Il nous suivit ainsi pendant quatre heures; et, lassé sans doute de ses fatigues inutiles, il laissa arriver, piqua dans l'est, et s'évanouit à l'horizon. Nous devînmes suspects à tous les bâtimens en vue, qui avaient été témoins de notre fuite devant *l'Hercule*. Saisis de frayeur à notre approche, ils se rangeaient vite de côté, mettaient en panne à distance, pour voir quelle tournure les choses allaient

prendre; et, peu rassurés sans doute, ils finissaient par disparaître. Quant au *Little-William*, poursuivant sa carrière, il s'en allait droit au sud-sud-ouest, riant beaucoup des terreurs paniques qu'il faisait naître.

C'était avec intention que j'avais choisi un si petit bâtiment pour aller à l'île de Cuba : en partant des côtes des États-Unis, une goëlette vaux mieux qu'un brick et qu'un trois-mâts. Le nombre de ces bâtimens perdus dans le commerce de la Havane est immense : ils ne peuvent longer la terre en dedans du courant, comme nous le faisions, et sont forcés de passer dans l'est, au milieu des îles et des roches innombrables des Bahamas, repaires de pirates, où de rapides courans les entraînent à une perte certaine, s'ils ne sont constamment sur leurs gardes; tandis que nous, nous ne courions qu'une mauvaise chance, c'était d'avoir de forts vents d'est.

Le 4 à midi, nous étions à quatre-vingt-dix milles de Matanzas; et ayant eu bonne brise toute la journée, nous pensions déjà à une heure du matin, au clair de la lune, apercevoir la terre. Nous mîmes en panne pour attendre le jour, et à six heures nous vîmes effectivement le *Pan de Matanzas*, grande montagne à l'ouest de la ville.

Nous nous remîmes en route, et une goëlette de guerre américaine, le *Grampus*, vint droit sur nous, et ne vira de bord qu'à une demi-encâblure, quand elle eut bien reconnu que nous ne l'avions pas trompée en hissant le pavillon américain.

Les vapeurs qui couvraient les montagnes se dissipèrent à mesure que nous avançâmes; les côtes devinrent de plus en plus vertes, les maisons blanches se détachèrent du milieu des bois, d'où s'élançaient de

hauts palmiers; en entrant dans la rade, nous aperçûmes derrière les mâts des bâtimens les maisons roses de la ville, avec leurs toits en terrasse. Nous passâmes habilement au milieu des navires mouillés, et nous jetâmes l'ancre à peu de distance du rivage, entre deux gros bâtimens espagnols, l'un le *Ferdinand VII,* et l'autre la *Santa-Maria-del-Carmen.* En face de nous s'élevait un fort où flottait le pavillon jaune aux armes d'Espagne, et derrière, s'étendait une partie de la ville, à côté de laquelle s'élevaient des palmiers, des cocotiers, des bananiers, d'immenses ceivas, tous brillans sous le soleil éclatant des tropiques.

Peu après notre arrivée, un joli canot tenté et à dix avirons vint à bord. Il contenait l'adjudant de place, un médecin, un officier des douanes et un interprète. L'adjudant, qui avait une vraie face d'inquisiteur, me permit de descendre à terre, et eut même l'obligeance de me recommander *la Fonda del Biscaïno,* comme la meilleure auberge. Quant à l'inspection du bâtiment, il n'y prit aucune part. Notre cuisinier avait apporté, pour les vendre, une cage remplie de souris blanches qui captivèrent l'attention de M. l'adjudant tout le temps qu'il resta à bord.

Les environs de Matanzas sont très-pittoresques. On me proposa d'aller faire une course à la campagne; et, le dimanche matin 7 février, sous un ciel bleu d'azur, je montai en *volante* avec M. P., et nous sortîmes de la ville, nous dirigeant à l'est. Nous nous trouvâmes presque aussitôt au milieu du plus beau pays du monde : c'étaient des montagnes boisées, des collines, des vallées, des plaines de café, des mangos, d'énormes palmiers, des haies de citronniers, des bambous formant des voûtes et des arceaux sombres et

épais ; le tout animé par des perroquets volant de branche en branche avec leur joli caquetage. Il ne manquait que de l'eau à ce beau paysage. Si les routes des environs de Matanzas étaient quelquefois réparées, elles seraient excellentes ; mais jamais on n'y travaille. Les grosses charrettes qui portent le café et le sucre les défoncent, et y creusent de profondes ornières ; il n'y a que les voitures inversables, comme les *volantes*, qui puissent y passer.

Le *cafétal* de M. Stouder, où je me rendais, est à huit milles de Matanzas. Au milieu de notre promenade, un nuage noir et menaçant nous fit revenir sur nos pas. Tout à coup une trompette retentit, et les nègres qui étaient à danser et à jouer se réunirent, et accoururent tous la pelle à la main ramasser en grands tas le café qui était étalé à sécher. Le majoral, ex-colon de Saint-Domingue, et un nègre, présidaient au travail le fouet à la main ; ils le faisaient claquer en criant : *Onta! onta!* Quand le café fut en tas, on le couvrit d'un toit de chaume ou de feuilles de palmiers, fait exprès, qui l'enveloppait de tous côtés.

En rentrant en ville, M. Stouder nous fit arrêter dans un cirque où se donnait un combat de coqs : c'était une enceinte circulaire, entourée de dix à douze gradins, recouverte par un toit. Tout était rempli de spectateurs, et nous y trouvâmes place avec peine. Les combattans étaient déjà fatigués à notre arrivée, et à chaque instant jonchaient la terre ; leurs propriétaires, admis seuls dans l'enceinte, les reprenaient, leur nétoyaient le bec, soufflaient dedans pour en faire sortir la poussière, y pressaient un peu de canne à sucre, les chatouillaient sous la queue, leur grattaient le cou, leur tiraient les pates, les approchaient bec à bec, et, dans

cette position, les posaient doucement à terre, où ces pauvres animaux se jetaient encore l'un sur l'autre, et tombaient de chaque côté, exténués de ce dernier effort.

Du cirque, nous allâmes faire une jolie promenade en bateau sur la rivière *Canima*, qui traverse la ville, jusqu'à de hauts rochers où se trouvent des souterrains dont on ne connaît pas l'étendue, et dans lesquels sont des salles, des colonnades et des stalactiques superbes. Ces souterrains donnèrent asile anciennement aux Indiens que les Espagnols poursuivaient de tous côtés; mais ces malheureux, y étant à la fin découverts, se précipitèrent dans l'eau, ou furent tués à coups de fusil. C'est ce qui a fait donner à cette ville le nom de *Matanzas*, qui veut dire massacre, tuerie. Il y a à Matanzas près de douze mille habitans. J'observai que, le 9 février, le thermomètre y marquait vingt-cinq degrés de Réaumur.

De Matanzas à la Havane, je fis un court et agréable voyage sur le bateau à vapeur; *El Vapor el Veloz* est un joli bâtiment qui a été construit aux Etats-Unis. Je ne fus pas peu surpris en y voyant arriver un canot avec sept à huit dames qui avaient chacune à la main un certain vase qu'elles tenaient par l'anse. On me dit que c'était par précaution contre le mal de mer; et je les vis toutes monter une à une sans se dessaisir de ce précieux vase, et aller s'asseoir, d'un air résigné, en attendant le moment fatal. Quoique mon cœur de vieux marin fût à toute épreuve, je ne voulus pas rester plus long-temps en leur présence, et j'allai dehors respirer le grand air.

Nous étions près de trente passagers, non compris deux cents pauvres nègres entassés à fond de cale, arrivés tout fraîchement du Congo. Ce trafic d'hommes

est défendu par les lois du pays; mais, il s'y fait avec la plus grande impunité, et malgré les bâtimens de guerre qui croisent devant l'île. La cargaison se débarque habituellement dans un petit port près de Matanzas ou de la Havane; le bâtiment entre sur son lest, et les nègres arrivent pendant la nuit. On va les voir, et ils se vendent publiquement. Quant aux nôtres, ils entrèrent fièrement à la Havane, avec le pavillon déployé du roi d'Espagne, du Mexique et des Indes.

La mer était unie et bleue comme le ciel, excepté autour de nous, où les poissons volans la blanchissaient d'écume; nous avancions rapidement, en suivant la côte à un demi-mille de distance. Elle est montueuse, boisée et très-pittoresque; souvent on passe devant de jolies vallées où l'œil perce au loin à travers cent nuances de verdures différentes, et dans lesquelles l'œil distingue surtout le vert tendre des champs de cannes à sucre. Sur notre droite, jusqu'à l'horizon, endormies sur l'eau, malgré toutes leurs voiles blanches déployées, se voyait une foule de goëlettes, de felouques et de bateaux pêcheurs qui se réfléchissaient sans aucunes rides sur la surface de la mer.

Vers deux heures, nous vîmes le phare et le sommet des murailles du *Morro* et des *Cavanas*; et une demi-heure après, la sentinelle nous hélait au moment où nous entrions dans le port.

On sait que l'île de Cuba fut découverte en 1492, par Christophe Colomb. Elle a en longueur, d'un cap à l'autre, et en suivant la courbe la plus courte pour passer par le centre, deux cent seize lieues. Sa plus grande largeur du nord au sud est de trente-neuf lieues, et sa partie la plus étroite, de sept. Sa circonférence est de cinq cent soixante-treize lieues.

Quant à sa forme, elle est très-irrégulière; large et étroite, elle forme un arc dont la partie convexe est exposée au nord. Saint-Cristobal de la Havane est la capitale de l'île, et la résidence du capitaine-général, gouverneur de la place, actuellement Vivès. C'est une place-forte, et son port est un des plus sûrs de toute l'Amérique; son entrée est étroite et entourée des forts et châteaux *Morro*, *Cabanas*, *Principe* et *Punta*. La beauté de ce port est assez connue : ces forts et ces édifices élevés sur les rochers ont un certain air mauresque qui me plaisait, surtout à moi, tout fraîchement sorti de la simple et mesquine architecture des États-Unis.

Nous jetâmes l'ancre à côté du *Guerrero*, vaisseau de 74, et en un instant nous fûmes entourés d'un essaim de bateaux bien peints, surmontés de tentes de diverses couleurs, qui venaient nous prendre pour nous conduire à terre. Arrivés au quai, où sont amarrés des centaines de bâtimens venus de tous les points du globe, nous eûmes fort à faire pour défendre nos bagages contre tous les nègres, qui voulaient les porter malgré nous. Un soldat qui se trouvait là nous fit jour avec sa canne, et le tout fut chargé sur une charrette traînée par un mulet. Nous traversions la foule, les nègres, les voitures, les sacs de café et les caisses de sucre, quand on nous cria d'arrêter. C'était un douanier, qui eut la bonté de ne pas me visiter. Il était à dîner; il se rassit, m'invita à prendre place à table, et se remit à manger, sans attendre même ma réponse. La proposition me parut singulière. On me dit plus tard que l'habitude espagnole était toujours d'offrir, mais qu'il ne fallait jamais accepter.

En sortant de la douane, je traversai la *plaza de*

*armas*, et m'arrêtai dans une petite rue sale, à une espèce d'auberge, qui est, avec la *Fonda di Madrid*, la seule qui existe dans la ville, et il n'y en a pas au monde de plus mal tenues. L'habitude est d'aller demeurer chez un ami, ou chez une personne pour qui vous avez une lettre. J'en avais une pour M. Tennant, négociant anglais, que j'allai voir. Il m'offrit aussitôt d'habiter sa maison, ce que j'acceptai.

La maison de M. Tennant, *Calle de Mercaderes*, est une des plus grandes de la ville; c'est celle où se réunit la Société Philharmonique, qui y donne plusieurs bals chaque hiver. Cette maison est carrée, elle a une cour intérieure entourée d'arcades au rez-de-chaussée, et de galeries de trente pieds de large au premier, fermées par des persiennes. C'est là qu'on dîne au frais. Ma chambre avait trente-cinq pieds de haut, et des murs de quatre pieds d'épaisseur, avec une énorme fenêtre qui fermait avec des jalousies; car on n'a pas de croisées à la Havane, pas de vitres, et pas de matelas sur les lits! Un lit se compose d'une toile bien tendue, sur laquelle sont deux draps et un traversin. Le tout est surmonté d'un dais, d'où pend une longue cousinière. Un matelas serait insupportable à cause de la chaleur.

Les maisons ordinaires ont rarement deux étages, et les toits sont remplacés par des terrasses : elles sont toutes bâties en pierres. Les fenêtres, qui commencent souvent à un pied du niveau de la rue, ont vingt-cinq et trente pieds d'élévation, et sont fermées de haut en bas par des grilles de fer ou de bois; elles sont assez claires cependant pour que, le rideau relevé, on puisse parfaitement distinguer de la rue les femmes assises dans leur *butaca*, l'éventail à la main, des fleurs dans

les cheveux, les bras nus, dans la mise la plus légère.

De cinq à six heures, toutes les fenêtres des rues où la mode veut que l'on passe en allant au *Paseo,* sont garnies de femmes qui, je dois le dire, ont l'air peu modeste, mais qui n'en sont pas moins très-jolies. Le *Paseo* est la promenade, le *Corso* de la Havanne; il est à la porte de la ville : c'est une large allée, de quinze cents mètres de long, bordée de toute espèce d'arbres, avec deux autres allées latérales pour les piétons, et des bancs de pierre de distance en distance. Au milieu du *Paseo* est une fontaine, et à une des extrémités une statue de Charles III. Les *volantes* y vont à la file, passent devant cette statue, traversent la *Plaza de Toros,* une partie des faubourgs, et reviennent au *Paseo.* La *volante* est ce qui m'a le plus frappé en arrivant à la Havane : la coupe de cette voiture est celle d'une chaise de poste; elle est placée sur ressorts, et les roues sont très-hautes, mises ridiculement en arrière. Un rideau de drap, qui s'abaisse à volonté, et qu'on peut boutonner sur les côtés, ferme la *volante* comme une boîte. Ce rideau préserve du soleil, de la poussière ou de la boue. Au brancard est attelé un cheval ou un mulet monté par un nègre, qu'on appelle *calessero.* Le costume de ce *calessero* mérite d'être décrit : il se compose d'un chapeau de feutre avec un large galon d'or ou d'argent, une veste rouge, blanche ou verte, couverte également de galons et de petits boutons; un pantalon blanc, et de hautes bottes de postillon, bien cirées, collant sur la jambe, s'élargissant beaucoup au-dessus du genou, s'arrêtant sur le coude-pied, et recouvertes de grosses boucles d'argent, avec de longs éperons, dans un lourd étrier d'argent, et au côté, sa *machetta*, ou sabre droit. Pour

la promenade, on se sert ordinairement de *quitrines*, qui diffèrent de la *volante* en ce qu'elles ont un soufflet qui se baisse comme celui d'un cabriolet. C'est le meuble le plus soigné dans les maisons : la première chose qu'on aperçoit sous la porte en entrant, est la *volante*; souvent elle est dans l'antichambre ou dans le salon même. Un jour, étant à dîner chez M. Stouder, on fit passer le cheval par la salle à manger, pour l'atteler dans le salon.

Les femmes vont habillées au *Paseo* aussi élégamment qu'elles iraient au bal. Les dimanches et les jours de fête, il y a de la musique militaire placée à certains intervalles, et un piquet de lanciers maintient l'ordre parmi les voitures. Les *volantes* de louage n'y sont pas admises. On revient ordinairement de cette promenade à la *Plaza de armas*, où la musique militaire joue plusieurs fois par semaine, et la journée se termine à l'Opéra. J'y fus un soir; je pris une *luneta*, et me trouvai au parterre, qui est tout divisé en *lunetas*, ou stalles. La salle est assez grande, et peut contenir dix-huit cents personnes; elle a cinq rangs de loges, qui presque toutes sont louées à l'année. Tout était plein, et garni de dames richement parées. Les beaux yeux et les jolies figures n'y manquaient pas; quant au teint de ces dames, il ne faut pas être difficile : il y en a qui sont presque jaunes, mais charmantes cependant. On donnait un opéra de Garcia, l'*Amante astuto*, qui ne fut pas mal exécuté. L'orchestre est bon, et la prima donna, la Santa-Marta, chante très-bien. Du reste, tout le monde est musicien à la Havane, et en passant dans la rue, on n'entend que guitares, pianos, et musique de Rossini.

C'est sur la *Plaza de armas* que se trouvent le pa-

lais du gouverneur et celui de l'intendant, qui en occupent les deux faces principales. Cette place est ornée de statues, de vases, de fleurs, de plantes indigènes et exotiques, coupée de jolies allées sablées, et entourée de bancs de pierre avec des dossiers en fer; le soir, elle est très-bien éclairée. Je ne saurais trop dire de quelle architecture sont les deux palais qui la décorent; mais ils ont de la grandeur, une blancheur éclatante, des arcades, de hautes fenêtres, des soldats aux portes; et tout cela a très-bonne physionomie. Vis-à-vis le palais du gouverneur est une chapelle élevée en mémoire de la première messe, qui, à la découverte de l'île, se célébra dans cet endroit, à l'ombre d'un immense ceiva, qui existait encore il y a peu d'années.

Il n'y a pas, je crois, de rues plus sales au monde que celles de la Havane. On ne peut guère marcher que le long des maisons, un à un, éclaboussé par les *volantes* qui se croisent, arrêté par les charrettes qui portent le sucre et le café, et par des files immenses de mules, de nègres, de capucins, d'enterremens et de processions qui se succèdent sans interruption. Malheur à vous si vous rencontrez le Saint-Sacrement à pied, pendant que vous êtes en voiture; il vous faut descendre sur-le-champ et le conduire dans votre *volante* où bon lui semble. Le milieu de la rue, creusé par les charrettes, offre une succession de montagnes, de lacs et de précipices, qu'il est difficile d'affronter à pied. En été, quand il a plu long-temps de suite, l'eau s'élève à trois et quatre pieds, coule avec la rapidité du torrent, entre dans les volantes, et entraîne souvent les chevaux. La population de la Havane est de cent vingt mille âmes, et il y a des endroits où la cohue est telle, qu'on ne sait comment en sortir.

La police est très-mal faite, ou, pour mieux dire, il n'y en a pas. On n'ose pas sortir à la chute du jour, et à plus forte raison après dix heures, quand toutes les boutiques sont fermées : les voleurs et les assassins sont alors paisibles possesseurs des rues. L'éclairage public y est à peine connu : de loin en loin, une solitaire chandelle, dans une sale lanterne, jette une faible lumière à l'endroit où elle est suspendue; mais tout, à l'entour, est plongé dans l'obscurité. Si encore on pouvait garder le milieu de la rue, peut-être, en se tenant bien sur ses gardes, éviterait-on d'être attaqué à l'improviste; mais il faut suivre à tâtons le long des maisons, et le nègre ou le mulâtre perfide, caché dans quelque embrasure de porte, vous laisse passer et vous frappe par derrière, d'autant mieux que toute arme est défendue dans le pays, excepté un tromblon ou une grande rapière. Un nègre reçut un jour une once pour aller assassiner quelqu'un; il vint chez cette personne, et lui dit : « Donnez-m'en une autre, et je vais tuer celui qui m'envoie chez vous. » Il la prit, et tint parole. Ces misérables assassinent souvent en plein jour, et presque toujours avec impunité. Si, étant attaqué, vous appelez du secours, à l'instant même tout le monde se cache; les portes et les boutiques se ferment, et vous ne devez compter sur l'assistance de personne. Si vous êtes rencontré fuyant, on vous arrête l'épée sous la gorge, et on vous met en prison avec une foule de scélérats, auxquels vous tenez compagnie jusqu'au lendemain, où vous prouvez votre innocence. La raison qui fait ainsi fuir tout le monde quand on crie au secours, est d'abord la crainte d'une émeute, et de voir les boutiques pillées; ensuite, c'est que, si la personne menacée vient à succomber, que le meurtrier s'évade,

et que vous soyez trouvé près du cadavre, coupable ou non, vous êtes jeté en prison, et y languissez des années entières, si vous n'avez pas de l'or pour acheter votre délivrance! On est réellement étonné, en voyant tant de troupes dans la ville, que la police y soit si mal faite.

Il y a à la Havane un grand nombre de vieilles églises, d'architecture mauresque, et entre autres la cathédrale. A côté du maître-autel se voit un bas-relief sur le mur, représentant la tête de Christophe Colomb, entourée d'une couronne; on dit que ses os sont renfermés dans le mur. Dans un coin d'une autre église est un escalier composé de trente marches très-rapprochées, par lesquelles on monte, et seulement de douze marches plus éloignées pour descendre; on l'appelle l'*escala santa.* Celui qui, dans certains jours de l'année, monte cet escalier à genoux, en disant les prières convenables, obtient dix mille ans d'indulgence, dont il est tenu cependant d'acheter les bulles chez monseigneur l'évêque. — Un brigand, un voleur, un assassin, qui, au moment d'être pris, peut toucher une église, est sauvé. Il se fait donner un certificat par un prêtre, attestant qu'il y est arrivé à temps, et il peut le mettre dans sa poche et se retirer sans crainte. Du reste, il y a dans cette ville force capucins, moines et nonnes.

Notre consul de France, M. le marquis Devins de Peyssac, fut plein de bonté pour moi : il me mena faire quelques visites dans sa *volante,* car un *gentleman* marche rarement à pied, et une femme presque jamais. Nous fûmes d'abord chez l'amiral Laborde, commandant toutes les flottes de S. M. C. Nous ne parvînmes jusqu'à lui qu'en traversant une foule d'officiers et de valets.

Il nous reçut dans un grand salon. C'est un petit homme assez gros, quoique sans excès, avec une assez belle figure. Il parle très-bien français, et sa famille est de Pau. L'amiral me dit, après les premières politesses d'usage, qu'il avait connu mon père à la Corogne, et que, quoique simple lieutenant de vaisseau alors, il en avait reçu tant de marques de bienveillance, qu'il ne l'oublierait jamais, et qu'il se trouvait heureux de pouvoir faire quelque chose pour un de ses fils. Je profitai de ses offres de service pour lui demander à voir ses bâtimens, ce qu'il m'accorda avec beaucoup de grâce

Nous allâmes ensuite chez le gouverneur, où nous trouvâmes même affluence d'officiers à cannes dans l'antichambre. Le général Vivès est un petit homme à cheveux gris, qui est loin d'avoir l'air franc et cordial de l'amiral. Je fus aussi présenté chez l'intendant, le comte de Villa-Nueva, qui est la seconde autorité de la Havane. Son palais est le plus beau de la ville. En le visitant, il me fit remarquer avec tant soit peu de malice les coqs du gouverneur. Vivès ne sort jamais de chez lui, et son unique et sa plus chère occupation est de veiller à la santé et à l'éducation de ses coqs, qui, du reste, sont superbes. Je voyais de la fenêtre leurs maisons séparées avec leurs noms inscrits dessus, et l'arène sablée où se livrent leurs combats. Vivès a écrit sur ce sujet un long ouvrage qu'il a intitulé *Gallomachia :* aussi le gouverneur s'occupant exclusivement de pareilles puérilités, n'y a-t-il aucune police dans la ville. Les pirates, qui assassinent et massacrent les équipages des bâtimens de ces parages, vivent impunément à Regla, à un demi-mille de la Havane.

Dans une promenade que je fis à ce village, je comptai vingt-cinq tables de jeu les unes près des autres, et

toutes entourées de joueurs. J'étais assez étonné de voir de simples *monteros* (paysans) jouer deux ou trois onces d'or[1] à la fois. Ces *monteros* ont tous de très-belles figures, et sont assez grands et généralement maigres. Leur costume se compose d'un chapeau de paille très-élevé, d'une chemise et un pantalon de toile rayée de couleur, très-serré à la taille et de la plus grande propreté, avec la *machetta* au côté, le cigare[2] à la bouche, et autour du cou un mouchoir à vignettes attaché négligemment.

Le 21 février commencèrent les fêtes pour célébrer les noces du roi d'Espagne. Il y eut un *Te Deum* chanté le matin à la cathédrale, où tous les ducs, chambellans et marquis dorés étaient réunis. Dans la soirée à peine pouvait-on avancer dans les rues. On voyait de tous côtés des transparens allégoriques, des portraits du roi et de la reine, des inscriptions relatives à la circonstance, et des *viva el rey Fernando VII*. Parmi les maisons les mieux éclairées, et ornées avec le plus de goût, se faisait remarquer le consulat de France : il y avait malheureusement un transparent couvert de fleurs de lis, entouré de drapeaux blancs, avec ces mots, *vivent les Bourbons*. Toutes les rues étaient parfaitement illuminées, et le feu d'artifice, tiré du Morro, se réfléchissant dans la mer, faisait un très-bel effet. Deux vaisseaux avaient été rapprochés de l'*Alameda*, promenade le long de la baie, et illuminés jusqu'au haut des mâts ; il y avait des transparens à la poupe : c'était un spectacle superbe. A dix heures, il y eut à la Société philharmonique, dans la maison que j'habitais, un bal brillant où rivalisèrent de

[1] Une once d'or vaut près de 85 francs.

[2] Il se consomme plus de cigares à la Havane qu'il ne s'en exporte.

grâce des femmes charmantes, mises dans la dernière élégance, avec des diamans et des perles en profusion.

Le 22 et le 23 furent également des jours de fêtes; l'intendant donna un concert, qui fut suivi d'un feu d'artifice très-bien exécuté par un Français. Il y eut toujours foule au *Paseo*, et à six heures l'*Alameda* était remplie de promeneurs qui venaient respirer la brise du soir, et admirer l'illumination du vaisseau amiral le *Soberano*. Notre consul, qui (soit dit en passant) représente autrement bien que M. le marquis de Fougères, consul de France à Charleston, qui vend ses oranges de Saint-Augustin habit bas au marché, eut la bonté de m'accompagner chez l'intendant, et de là au second bal masqué de la Société philharmonique. Mais le lendemain, tout fut fini : plus de société, plus de réunions à espérer, car il n'y a jamais à la Havane ni soirées, ni bals, ni dîners; ce n'est que dans les grandes occasions qu'on se réunit.

Parmi les belles maisons de la Havane, on remarque celle du comte de Fernandina, qu'il a payée 1,500,000 francs. Il y en a sept ou huit dans la ville qui ont coûté cette somme. On ne peut se figurer le luxe déployé par les nobles habitans de ces palais. Je dînai un jour chez le comte; tout y était magnifique. On dîne généralement à trois heures, mais la mode veut qu'on arrive une demi-heure et même une heure avant. Cette heure se passe à jouer aux cartes. Un dîner havanais ne diffère pas d'un dîner de Paris; seulement on se leva de table pour laisser placer le dessert, et on passa au salon. Un quart d'heure après on vint avertir qu'on était servi de nouveau, et chacun reprit sa place. La table était chargée de fleurs, de fruits, de glaces et de gâteaux en profusion.

L'amiral Laborde tint sa promesse, et m'invita à dé-

jeuner, pour aller ensuite visiter ses bâtimens. Le consul de France, celui d'Angleterre, le comte de Fernandina, le capitaine Gordon, commandant de la frégate anglaise le *Briton,* venant de Tampico, et une vingtaine d'officiers de la marine espagnole, étaient avec nous. A midi, par une chaleur suffocante, nous montâmes dans deux canots bien couverts, qui nous menèrent à bord du vaisseau amiral le *Soberano*. Toutes les troupes et l'équipage garnissaient sur trois rangs les bastinguages du bâtiment. On fit l'exercice, on défila avec musique militaire et coups de canon, et le chapelain dit la messe sur un autel élevé au pied du mât d'artimon, messe très-courte et fort heureusement accompagnée de musique. L'amiral nous fit voir son vaisseau de haut en bas dans les moindres détails : ce vaisseau est parfaitement tenu, mais il a plus de soixante-dix ans. Il fit faire l'exercice du canon dans la batterie basse, après quoi nous allâmes visiter le *Guerrero,* de 74. — Le capitaine du *Guerrero* reçut l'amiral avec tous les honneurs dus à son rang, et le vaisseau fut aussi scrupuleusement examiné que le *Soberano*. Le capitaine Gordon nous mena ensuite à bord du *Briton*, de 46, qui n'était entré que de la veille, et quoiqu'il y eût du désavantage pour lui à être vu près de bâtimens qui n'étaient pas sortis du port depuis six mois. On se hâta, à notre arrivée, de tirer les clarinettes et les autres instrumens de musique de leurs étuis, et nous y fûmes reçus au bruit d'une musique assez maigre.

Je désirais depuis long-temps de faire un voyage dans l'intérieur; le marquis Ramos m'ayant invité à aller le voir, je partis un matin en volante pour son caféier, avec quelques jeunes gens de mes amis, tous

armés de poignards et de pistolets. Les rues étaient désertes. Nous avions trois chevaux à chaque volante, et deux nègres avec deux domestiques armés suivaient à cheval. Un soleil éclatant se leva dans le ciel aussitôt que nous eûmes dépassé les portes de la ville, et nous relayâmes à un petit bourg nommé *Hoyo Colorao*.—Dans certains endroits, les chemins sont aussi unis qu'un parquet; et dans d'autres, ils sont presque impraticables.

A onze heures, nous arrivâmes à *Guanajai*, village qui *intra muros* et *extra muros*, compte 7,000 habitans. Nous descendîmes chez le comte de Gibacoa, où nous passâmes la journée, et où nous couchâmes. Son fils nous mena voir ses coqs; il en avait alors cent cinquante, dont plusieurs étaient estimés sept et huit cents francs. Il nous montra leur caserne, où ils étaient tenus avec le plus grand soin, ainsi que leur infirmerie, où l'on loge ceux qui reviennent blessés du champ de bataille. Nous dînâmes avec une dixaine de jeunes gens, ses parens, et montant tous en volante, à travers les montagnes et les vallées, par le plus beau pays du monde, nous allâmes, au clair de la lune, à la sucrerie de M. de Montalve. Madame de Montalve est très-jolie, et nous accompagna dans la visite que nous fîmes à cet établissement, chose aussi nouvelle qu'intéressante pour moi, et où je vis faire le sucre, depuis le moment où on exprime le jus de la canne jusqu'à celui où il est en pain, éclatant de blancheur. C'est là que je bus pour la première fois de l'excellent *guarapo* (qu'on appelle, je crois, sirop de batterie en français), délicieux breuvage, et très-bon pour les poitrinaires. On engraisse les nègres avec ce sirop, qu'on leur laisse à discrétion. L'air et l'odeur d'une sucrerie guérissent,

dit-on, un poitrinaire en un mois, s'il n'est qu'à la seconde période de la maladie.

C'est un singulier coup-d'œil que celui de ces *injenios*, ou sucreries, pendant la nuit. Il est curieux aussi d'entendre cette multitude de voix discordantes qui y résonnent constamment, car les nègres ne peuvent rien faire sans crier ou chanter. Tout est bien éclairé; c'est un monde qui s'agite au milieu d'un nuage de fumée et de vapeur! Ici c'est une chaîne d'esclaves qui se passent les cannes pour les élever en tas; là vous en voyez d'autres qui les placent dans d'énormes cylindres pour en exprimer le suc. Les uns excitent les bœufs qui font mouvoir le moulin; d'autres sont occupés à une quantité de cuves de toutes dimensions qui contiennent le sucre bouillant; ils écument ce brûlant liquide avec de longues cuillers, le font sauter en l'air avec adresse, et retomber en longues nappes jaunes et transparentes. Les femmes, les enfans, tout travaille; c'est un mouvement perpétuel. Le feu brille partout, l'air est chaud, tous les fronts reluisent de sueur; quelquefois le fouet résonne, et on voit, au milieu de la foule, se promener majestueusement le *majoral* blanc, sa longue *machetta*, terreur des noirs, serrée au côté, et son grand chapeau de paille sur la tête. Mais l'odeur de ces *injenios* est délicieuse, et toutes les fois que, dans mes voyages, je me suis trouvé sous le vent d'un *injenio*, j'ai fait arrêter, pour jouir de ce parfum tout nouveau pour moi.

Je partis le lendemain matin à sept heures; je changeai de chevaux en route; et, après avoir fait cinq lieues, je me trouvai dans le district de San-Marco, le jardin de l'île de Cuba. C'est là que sont les caféiers de l'*Esperanza* et de la *Simpatia*, tous deux appartenant

au marquis Ramos. Trois lieues environ avant d'y arriver, on se trouve, en suivant une route parfaitement unie, où le *calessero* va toujours au triple galop, dans un véritable paradis terrestre. La terre de ce district est d'un rouge très-vif, comme à *Mantazas* et dans d'autres parties de l'île. Figurez-vous un ciel bleu indigo éclatant, et une brise fraîche qui vous caresse, toute parfumée de fleurs et de fruits; des plaines de café vert foncé; de longues allées rouges à perte de vue, bordées d'ananas vert tendre, et d'une longue colonnade de majestueux palmiers royaux [1], entremêlés d'orangers ployant sous le fardeau de leurs fruits d'or, qu'ils sèment de tous côtés, qu'on ne se donne pas la peine de ramasser : la terre en est jaune, les chevaux et les voitures les écrasent, et personne n'y fait attention; puis des haies de roses et de citronniers entourant ces jardins, où s'élèvent des milliers de bananiers, et un grand

[1] Il y a différentes espèces de palmiers; celui qu'on nomme *palmier royal*, est sans contredit l'arbre le plus important et le plus remarquable de l'île de Cuba. Son fruit, nommé *palmiche*, est la principale nourriture des troupeaux de cochons, et même souvent des bœufs et des vaches. Le chou qui surmonte les branches est, à certaines époques de l'année, un aliment excellent, semblable au *palmito* de la partie méridionale de l'Espagne. Dans les grandes sécheresses, la pulpe laiteuse de l'intérieur de son tronc alimente et rafraîchit les bestiaux; les branches servent à couvrir les toits des maisons, et faire des cloisons. Le tronc, converti en planches, quoique un peu étroites, est également très-utile pour la bâtisse, et pour faire des canaux dans les champs. Ce bois, bien travaillé et poli, offre des veinures qui le font beaucoup rechercher des étrangers. Enfin, les branches servent, par leur grandeur, leur force et leur élasticité, à une multitude d'emplois : on en fait des boîtes pour renfermer le tabac, des seaux, des cages, etc. Mais, pour leur donner la forme convenable et les rendre maniables, il faut bien les mouiller, car on n'en peut rien faire quand elles sont sèches.

nombre d'arbres à fruits, des *mangos*, des *caimites*, des *sapotilles*, des *corossoles*, des *cocotiers*, des *avocats*, etc.: tel est le district de San Marco, toujours vert, toujours fleuri.

A neuf heures, nous étions arrêtés, indécis, à un carrefour où aboutissaient quatre de ces magnifiques colonnades de palmiers, ne sachant de quel côté tourner, quand un nègre qui travaillait dans les environs nous indiqua notre chemin. Deux minutes après, nous étant secoués de notre mieux, car nous étions rouges de poussière de la tête aux pieds, les voitures s'arrêtèrent à la porte d'une maison perdue dans les fleurs, à un rez-de-chaussée seulement, avec de hautes fenêtres, des persiennes bien vertes, et entourée de galeries.

Je reçus l'hospitalité la plus aimable à l'*Esperanza*; et dans un pays aussi enchanteur, avec une société aussi agréable que celles de Josefita et Assuncion R., et plusieurs de leurs amies qui venaient les voir, ce séjour ne me laissait rien à désirer. Dans nos promenades, nous jouissions des délicieuses soirées qui n'ont été faites que pour ces latitudes, où les astres sont si brillans, si différens de ce qu'on voit par nos quarante-neuf degrés. Quel séjour que celui de la campagne dans ce beau pays! En se levant le matin, on ne s'inquiète pas du temps, on ne demande pas: Quel temps fait-il! On est sûr, en ouvrant sa persienne, de voir un beau ciel bleu, et de se sentir caresser par un air frais et délicieux à respirer. A huit heures du soir, une nombreuse société était réunie dans le salon à nous attendre, on dansait jusqu'au souper, à onze heures, où on passait dans la salle à manger. Aucun caféier des environs n'est plus beau que celui de l'*Esperanza*. Il avait, lors de ma visite, cent cinquante chevaux dont la seule occupation était de me-

ner promener ces dames, et les conduire à la Havane. Quarante seulement étaient à l'*Esperanza*, et le reste s'engraissait en mangeant des cannes à sucre dans une de leurs sucreries. On ne peut se figurer la rapidité avec laquelle on parcourt les beaux chemins de San-Marco. A peine le calessero est-il sauté à cheval, qu'on est enlevé comme par le vent. Le seul désagrément qu'on éprouve est la poussière rouge quand il n'a pas plu; mais il n'y en a pas jusqu'à neuf heures du matin, à cause de la rosée très-abondante de la nuit.

Je fis à l'*Esperanza* une abondante collection de scorpions énormes, de mille-pates, et d'horribles araignées velues, dont une, entre autres, ne tenait pas dans ma main avec ses pates. Je recueillis aussi une bête noire nommée *mancaperro*, qui rend boiteux le chien qui la touche, et qui est très-venimeuse. Il est prudent le soir, au moment de se coucher, de faire la visite de ses draps; et de quelle horreur n'est-on pas saisi en apercevant dans un coin un énorme scorpion noir ou rougeâtre (ce sont les plus venimeux) qui court à droite et à gauche en sifflant et en cherchant l'ombre! J'en ai fait se suicider un bon nombre en les entourant d'un cercle de charbons ardens; souvent cela ne suffit pas, ils passent par-dessus, et meurent brûlés. Pour rendre l'expérience plus sûre, on jette sur les charbons de l'eau-de-vie, qui leur présente de tous côtés un rempart de flammes, qu'on resserre peu à peu; ils en font le tour plusieurs fois, et, ne trouvant pas d'issue, ils se tuent avec leur dard. — Le cadre de cet article ne me permet pas d'entrer dans de plus longs développemens sur l'histoire naturelle de l'île de Cuba; mais je dois cependant dire quelques mots d'une espèce de cancre assez curieuse. Ces crustacées pullulent tellement sur les bords de la mer, qu'il

est dangereux d'y passer, parce qu'ils ont en quelque sorte miné le terrain, quelquefois jusqu'à une demi-lieue dans l'intérieur, en creusant une quantité de caves profondes. Dans certains parages, les cochons les mangent; cependant on prétend que c'est une nourriture dangereuse. Ils sont d'un rouge-clair, quelques-uns avec de grandes taches, et il y en a de sept pouces de diamètre, sans compter les pattes.

Il n'y a qu'un reproche à faire au pays de San-Marco, c'est de manquer d'eau : l'œil a soif dans ces beaux paysages, où l'on ne trouve que rarement de petits ruisseaux; mais les arbres y sont immenses, les fleurs y abondent; des haies de citronniers et de roses bordent les chemins, et y enclosent de véritables jardins anglais. La vue qui me charma le plus dans mes courses fut celle de la baie de *Mariel* du haut du *Monte Vigia*. Dans le fond, on apercevait de belles montagnes, des forêts, plusieurs îles bien boisées, et le soleil couchant dorait le sommet des palmiers, dont les tiges étaient déjà noyées dans les ombres. *Mariel* est un port excellent, un petit village, où de nombreux bâtimens viennent prendre le sucre et le café pour les porter à la Havane, moyen de transport plus économique que celui de terre.

Le marquis Ramos avait à *San-Salvador* d'aimables voisines, chez lesquelles il voulut bien me conduire, et où je passai quelque temps. Ce caféier est situé dans *las lomas*, ou les montagnes, à vingt-quatre lieues environ de la Havane. Il est dans un entonnoir, et à sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, je trouvai réunie la famille charmante de madame Jouve, dont les quatre filles, aussi jolies qu'aimables et gracieuses, parlaient également bien le français, l'espagnol et l'anglais. Je me rappellerai toujours avec plaisir les momens heu-

reux que je passai auprès d'elle. Ma journée se partageait entre la chasse aux pintades, aux poules sauvages, aux perroquets, et la promenade. Le dimanche, nous allions à la messe à *Altamisa*, petit village à une lieue du caféier. On y voyait une grande quantité de jolies créoles, qui venaient des campagnes voisines, à cheval, ou dans leurs volantes, coiffées en cheveux avec leur long voile noir de dentelle, qui pend du haut du peigne jusqu'aux pieds. Elles s'asseoient au milieu de l'église, sur un petit tapis que vient y étaler le calessero; mais en général elles n'ont pas l'air très-recueilli.

En levant les yeux au ciel, on aperçoit du caféier le sommet chenu du *Monte-Pelado*, célèbre dans le pays par le *guao* qu'il porte. Le *guao* est un arbre empoisonné qu'il est dangereux de rencontrer. Nous avions, depuis long-temps, formé le projet de gravir le *Monte-Pelado*; nous partîmes un jour après déjeuner avec vingt ou vingt-cinq nègres, armés de fusils, de *machettas* et de couteaux. Nous étions à cheval; mais au bout de vingt minutes de chemins escarpés, il fallut nous arrêter, et descendre un à un; nous grimpâmes alors, à travers les cannes à sucre, jusqu'à un bois mystérieux, qu'on n'aborde pas sans frémir. C'est dans ce bois que se trouve le *guao*, le même arbre, je crois, que le mancenillier, ou du moins de la même famille. Le mancenillier donne la mort sans douleurs; il ne produit qu'un engourdissement qui finit par la mort, tandis que le *guao* fait beaucoup souffrir. Il suffit, non-seulement de toucher cet arbre, mais encore de rester à son ombre pendant quelque temps, pour être attaqué de cent manières différentes, au visage, aux oreilles, aux mains, aux pieds, etc. Il se forme sur les parties attaquées des

crevasses, des abcès; on a la fièvre, une démangeaison insupportable. Si l'on touche la sève de l'arbre, on court le risque, dit-on, de perdre la main. Les deux Jouve avaient déjà pénétré une fois dans ce bois, et tous les deux en étaient revenus malades, ayant, l'un très-mal au pouce, où il fut obligé de subir une opération dont il souffrit pendant trois mois; l'autre, étant, de la tête aux pieds, couvert de boutons qui durèrent plus de huit jours, avec des douleurs horribles. L'acétate de plomb dans lequel il se baignait, pouvait seul soulager ses souffrances.

Le matin, on avait envoyé des nègres couper tous les arbres et arbrisseaux qui auraient pu nous présenter quelques obstacles. Nous pénétrâmes dans le bois, mais ce n'était que du coin de l'œil que je regardais ce grand guao avec ses larges branches, ses feuilles courtes et minces comme une épingle, et je traversai à regret l'ombre redoutable qu'il étendait sur le terrain que j'avais à gravir! Un de ces guaos, très-élevé, avait été marqué à coups de hache, et d'une grande entaille découlait une liqueur brune, qui m'aurait donné des soupçons, quand même je n'aurais pas su de quel arbre elle sortait. Hors du bois, nous grimpâmes à genoux, avec peine, sur des herbes sèches et glissantes; mais bientôt enfin, nous arrivâmes à la moins élevée des deux pointes, d'où nous jouîmes d'un des coups d'œil les plus beaux et les plus imposans qu'on puisse imaginer. — Des deux côtés, la mer! Nous voyions pardessus l'île, au sud et au nord : au sud, l'île de Pinos bien éloignée à l'horizon, et beaucoup d'autres plus rapprochées; puis des montagnes, des vallées, des villages, des sucreries, des routes, la vaste plaine de *San-Marco*, le village de *Guanajai*, et au pied du Monte-Pe-

lado, une petite maison blanche; c'était celle d'où nous étions partis. On voyait presque jusqu'à la Havane. — Nous passâmes à l'autre pointe qui est plus élevée, à l'est, et nous enterrâmes une bouteille contenant la relation de notre expédition, signée de tous nos noms, et le tout en bon latin. — Autour de nous planaient des vautours, étonnés sans doute de voir des êtres de notre espèce venir visiter leurs régions. — En redescendant, je rencontrai l'ébène, l'acajou, le gayac, le cacaotier, et d'autres arbres curieux qui me firent oublier le guao. Je cueillis des graines, poursuivis un colibri, et tuai deux belles perdrix à tête bleue. — Nous étions assez fatigués en rentrant, et inquiets de notre sort futur. Un des fils de madame Jouve avait déjà les yeux hors de la tête, et les oreilles rouges comme le feu; bientôt ses pieds commencèrent à se gonfler, et il se coucha avec la fièvre : il était mieux le lendemain, et au bout de trois jours, quand je le quittai, il n'avait plus qu'une oreille de malade. Lui seul de nous tous, au reste, fut attaqué.

J'avais été aussi un peu invalide à Espéranza; dans le pays, tout le monde est exposé à cet inconvénient, depuis les nègres jusqu'aux dames : j'avais ce qu'on appelle en français une chique, et en espagnol, *nigua*. C'est une petite bête ronde, grosse comme la tête d'une épingle, qui s'introduit dans la peau, s'y loge, s'y enfonce, y fait des petits, grossit en peu de temps avec sa famille, et finit par vous dévorer, si vous ne l'enlevez. Mon pied me faisait souffrir depuis quelques jours; il était rouge et enflé, sans que je pusse en deviner la cause. Je le montrai à *Petrona*, mulatresse habile en pareille matière : *Caramba! che nigua gorda!* s'écria-t-elle, et avec une épingle, elle

me la fit sortir très-habilement, sans grande douleur, après quoi elle employa le tabac et l'huile pour fermer le trou. On dit que si on mettait le pied dans de l'eau froide après cette opération, on aurait des attaques de nerfs très-fortes, qui ont quelquefois donné la mort en semblables occasions. Les jambes des nègres sont remplies de *niguas*, et présentent en petit l'aspect de montagnes et de vallées ! — On raconte qu'un moine, voulant faire connaître cette petite bête en Espagne, se l'inocula dans le pied en s'embarquant; mais avant d'arriver à Cadix, la petite bête était devenue si grosse, qu'elle avait mangé presqu'entièrement le moine, et qu'on les avait jetés tous deux à la mer. — Comme on porte presque toujours des bas et des souliers, il est très-facile de gagner de ces *niguas*, qui du reste s'enlèvent aisément le premier jour. C'est surtout dans les endroits où on épluche le café qu'elles se trouvent; quelquefois elles se mettent dans vos mains et sous vos ongles, elles sont alors très-dangereuses, car il est difficile de les en déloger.

Il y a un grand nombre de nègres marrons dans *las lomas* de *San-Salvador* et de *Cusco*, où ils sont fort redoutés. Quelquefois ils descendent dans des caféiers isolés, brûlent et ravagent tout. On leur fait souvent la chasse avec des chiens comme à des bêtes fauves. Les chiens les suivent aussi bien que quelque gibier que ce soit; et il est assez singulier, quand on se promène dans les bois, et qu'on en a un avec soi, de le voir tout d'un coup, donnant de la voix, s'enfoncer sous bois, et entendre dire tranquillement par son compagnon de voyage : Ah! c'est un nègre marron qui aura passé là ! — La fumée de leurs feux, qui s'élève au-dessus des arbres, sert aussi à

les faire découvrir ; car un nègre ne peut pas vivre sans feu, et quand il dort, il est toujours couché le dos tout près de la braise où rôtissent ses bananes. Un soir, dans une de nos promenades, nous en rencontrâmes trois, forts, vigoureux, à l'air fier, avec un long bâton sur l'épaule, et entièrement nus. Ils restèrent quelque temps indécis sur le parti qu'ils prendraient, et les femmes commençaient déjà à pâlir et à trembler ; mais ils s'enfoncèrent bientôt dans le bois, en s'enfuyant à toutes jambes.

Il y a aussi beaucoup de chiens sauvages dans les bois de *San-Salvador*. Quand la lune brille, on les entend hurler de tous côtés dans ces silencieuses montagnes. Il y en avait un apprivoisé à *San-Suzanna*, qui était bien la plus jolie bête que j'eusse jamais vue [1].

Le caféier de *San-Suzanna* est le plus beau des montagnes ; il a cinq cent mille pieds de café ; celui d'Esperanza, quatre cent mille, et celui d'*el Fondador*, huit cent mille. Dans les montagnes de *Cusco*, à l'ouest de celles de *San-Salvador*, où on ne peut aller qu'à cheval, il y a de petits caféiers, de véritables ermitages, où le colon est absolument seul avec sept où huit nègres.

[1] Le *perro jibaro*, chien sauvage, est le chien domestique enfui dans les montagnes : son poil est rude et d'un gris sale ; il est carnivore et féroce, cependant beaucoup moins que le loup d'Europe : il ne se jette sur l'homme que lorsqu'il en est attaqué. Ces chiens vivent dans les cavernes, les bois les plus épais, et causent de grands ravages parmi les troupeaux de cochons, les veaux et les poulains. Le *chat sauvage*, qui est également le chat domestique enfui dans les bois, est l'ennemi le plus dangereux des oiseaux.

En fait de curiosités rapportées de *San-Salvador*, était un certain bois nommé *dagilla*. Il ne se trouve que dans ces montagnes et celles de *Cusco*. En coupant l'écorce, et en la divisant en dix, vingt, trente morceaux, dans toute la longueur de la branche, on a autant de morceaux de dentelle, de vraie dentelle, très-fine, et d'une grande blancheur! — J'en rapportai aussi un caméléon, que je vis mourir et changer de couleur à son dernier moment.

La veille de mon départ, G. avait fait mettre le feu à des herbes sèches sur la montagne, dans un endroit où il voulait planter du café. L'herbe brûla, le vent poussa la flamme du côté du bois, elle gagna en très-peu de temps les branches les plus élevées des palmiers et les profondeurs de la forêt, à travers les lianes les plus épaisses, les fourrés les plus impénétrables; une fumée noire commença à se faire jour, et à tourbillonner lourdement dans l'air. Bientôt la flamme jaillit de tous côtés, avec un bruit de foudre; ce n'était plus qu'un océan de feu, sifflant de branche en branche, pétillant, volant de cîme en cîme, et embrasant tout ce qu'il atteignait. Un beau *ceiva*, immense colosse de la montagne, que je croyais, par sa hauteur, à l'abri de l'incendie, eut tout son feuillage brûlé aussi vite que le serait une plume sur une bougie allumée! Lorsque tout notre côté de la montagne fut consumé, l'incendie descendit de l'autre; nous pouvions juger de sa force aux nuages épais de fumée qui s'en élevaient, et à la pluie d'étincelles qui venaient tomber jusque sur nous. Quoiqu'il ne fût que trois heures après midi, le jour était si obscurci, qu'on ne pouvait lire dans le salon. Le soir cependant, le feu était éteint, seulement

quelques souches et quelques longs cadavres de palmiers étendus par terre brûlaient encore!

Je ne sais comment j'ai pu ne pas parler encore des fruits délicieux de l'île de Cuba. Il y en a une grande variété; je mets en première ligne la banane, la principale nourriture des nègres. La figue-banane crue est un manger délicieux, mais rien de plus délicat que la banane frite : c'était mon plat favori. Viennent ensuite les ananas et les oranges, puis les sapotes et les sapotilles, qui ont un peu le goût des nèfles; les caïmites, si rafraîchissans; les mangos, qui étonnent la première fois qu'on en mange, par leur goût de thérébentine, mais qu'on finit par aimer; les grenades, les citrons, les avocats, la noix de coco, où il y a à boire et à manger; les pommes cannelles, les pommes roses, les icaques, l'abricot de Saint-Domingue, le cœur de bœuf, le tamarin. — Il y a aussi une grande variété de confitures; on en fait même avec des pommes de terre et des œufs. — Quant à la cuisine du pays, elle est différente de la nôtre, et ne me plaît nullement. L'ognon et la graisse en sont les bases principales, les mets sont si dissimulés, qu'il n'est pas aisé de dire ce que l'on mange. Ce sont en général les *callesseros* qui en sont chargés; ce sont d'habiles gens que ces *callesseros!* Ils composent la musique pour les danses, et sont bons danseurs eux-mêmes; ils jouent de la guitare, et chantent passablement : il n'y a pas de cœur de négresse qui puisse résister à leurs avances. Il y en avait un à Esperanza qui, en une nuit, fatigua quatre chevaux en se rendant à quatre caféiers différens, à trois ou quatre lieues de là, dans chacun desquels il avait une tendre esclave à laquelle il rendait visite; mais un des chevaux qu'il avait montés étant mort des suites de sa course,

il garda long-temps sur le dos de tristes souvenirs de cette nuit d'amours.

Un matin, je rentrais de ma promenade solitaire dans les bambous, quand A. vint me dire qu'il avait reçu une lettre de la Havane; qu'une corvette américaine y était arrivée, et qu'elle nous conduirait de suite à *Pensacola*. J'aurais aimé cependant à passer tout l'été à *San-Suzanna*. On n'y a jamais de fièvres; les pluies, qui à cette époque sont si abondantes et si désagréables à la ville, n'y durent que trois ou quatre heures par jour; elles ne tombent jamais avant midi, et après l'orage, l'air est rafraîchi par une brise continuelle... Cependant il fallut partir; et le lendemain matin, avant le jour, j'étais à cheval pour retourner à l'Esperanza. Nous en repartîmes à midi dans la même volante, par une chaleur et une poussière étouffantes... A quatre heures, il plut à torrens... Il fallut aller au pas, et passer à travers les bambous, rendez-vous ordinaire des voleurs; mais nous n'en rencontrâmes pas, et à dix heures du soir nous arrivâmes à la Havane.

On s'aperçoit d'un bien grand changement dans l'air en revenant de la campagne à la ville; il est épais et chargé des exhalaisons les plus désagréables, telle que celle du bœuf fumé de Rio-Janeiro. Mais, en arrivant le soir, nous échappâmes au moins à ces régimens de mulets et de chevaux qu'on rencontre le matin, et qui font une poussière que ceux qui l'ont respirée peuvent seuls apprécier. Il entre journellement quinze mille chevaux ou mulets à la Havane!

Il y avait alors dans ce port neuf bâtimens de guerre espagnols, dont trois de soixante-quatorze, et deux frégates; une frégate et deux corvettes américaines, deux

corvettes et une goëlette anglaises, et une corvette française, la *Cérès*, la même qui m'avait conduit à *Terre-Neuve*. La Havane est probablement la ville où se tirent le plus de coups de canon par jour, à cause de cette entrée continuelle de bâtimens de guerre. Chacun salue la rade de vingt-un coups, et l'amiral de treize. La forteresse et le vaisseau amiral répondent à leur tour par un nombre égal, ce qui fait par conséquent soixante-huit coups de canon pour un seul bâtiment, et souvent il en entre quatre et cinq par jour....

Avant de finir, il ne sera peut-être pas inutile de donner sur l'île de Cuba quelques détails statistiques, dont je puis garantir l'authenticité.

| | | |
|---|---|---|
| La population de l'île de Cuba en 1829 était de. . | | 730,562 |
| Population de la Havane : | | |
| Blancs. . . . . | 46,621 | |
| Mulâtres libres. . . . . | 8,215 | |
| Mulâtres esclaves. . . . . | 1,010 | |
| Nègres libres créoles. . . . . | 9,684 | |
| Nègres libres de nation. . . . . | 5,663 | |
| Nègres esclaves créoles. . . . . | 6,995 | |
| Nègres esclaves de nation. . . . | 15,835 | |
| Voyageurs, garnison et marine. | 18,000 | |
| TOTAL. . . . . | 112,023 | |

*Population des deux villes principales après la Havane.*

| | |
|---|---|
| Santiago de Cuba. . . . . | 70,522 |
| Puerto Principe. . . . . | 61,990 |

*Force militaire de l'île de Cuba en* 1829.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Département de l'est. . . | Infanterie. . | 6,914 | |
| | Cavalerie. . . | 187 | 7,101 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| Département du centre. . | Infanterie. . | 4,730 | |
| | Cavalerie. . . | 380 | 5,110 |
| Département de l'ouest. . | Infanterie. . | 7,525 | |
| | Cavalerie. . . | 3,422 | |
| | Artillerie. . . | 907 | 11,854 |
| | Chefs. . . . . | | 100 |
| | Officiers. . . . . | | 1,322 |
| | TOTAL. . . . | | 25,487 |

*Forces de mer.*

| | Canons. | | Hommes. |
|---|---|---|---|
| Vaisseau. . . . . | 74 | *Soberano*. . . . . | 750 |
| *Id.* . . . . . | 74 | *Guerrero*.. . . . . | 750 |
| Frégate. . . . . | 50 | *Lealtad*. . . . . | 400 |
| *Id.* . . . . . | 50 | *Restauracion*. . . . | 400 |
| *Id.* . . . . . | 40 | *Casilda*. . . . . | 400 |
| Brick. . . . . | 22 | *Cantivo*. . . . . | 200 |
| *Id.* . . . . . | 22 | *Hercules*. . . . . | 200 |
| *Id.* . . . . . | 18 | *Marte*. . . . . | 200 |
| Goëlette. . . . . | 5 | *Amalia*. . . . . | 100 |
| *Id.* . . . . . | 1 | *Habanera*. . . . . | 30 |
| *Id.* . . . . . | 1 | *Ligera*.. . . . . | 30 |
| *Id.* . . . . . | 1 | *Clarita*.. . . . . | 30 |
| *Id.* . . . . . | 1 | *Flechera*. . . . . | 30 |
| *Id.* . . . . . | 1 | . . . . . | 30 |
| | 360 | | 3,500 |

Toutes dépenses couvertes, il y avait dans le trésor de la Havane, au commencement de 1830. . . 719,727 dollars.
Dans celui de Matanzas. . . . . 5,781

Revenus de la Havane. . . . . 7,054,487 dollars.
Revenus de Matanzas. . . . . 649,621

Bâtimens entrés à la Havane en 1829. . . . . 1136
à Matanzas. . . . . 291

1427

| | |
|---|---|
| Bâtimens sortis de la Havane en 1829. . . . . | 1154 |
| de Matanzas. . . . . | 303 |
| | 1457 |

| | |
|---|---|
| Importation générale de la Havane. | 17,000,000 dollars. |
| de Matanzas.. | 1,400,000 |
| | 18,400,000 |

| | |
|---|---|
| Exportation de la Havane. . . . . | 11,000,000 dollars. |
| de Matanzas. . . . . | 1,700,000 |
| | 12,700,000 |

*Nombre des bâtimens entrés à la Havane en 1827, et sortis de ce port.*

| ENTRÉS. | | | SORTIS. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Bâtimens. | Nations. | Tonnages. | Bâtimens. | Nations. | Tonnages. |
| 57 | Espagnols. . . . . | 5,412 | 80 | Espagnols. . . . . | 7,098 1/4 |
| 785 | Américains. . . | 25,087 1/2 | 667 | Américains. . . . | 105,395 3/2 |
| 14 | Brêmois. . . . . | 2,709 | 15 | Brêmois. . . . . | 2,589 1/2 |
| 31 | Danois. . . . . | 3,458 | 17 | Danois. . . . . | 3,014 |
| 48 | Français. . . . . | 9,813 1/3 | 38 | Français. . . . . | 7,477 |
| 12 | Hambourgeois. | 2,021 | 13 | Hambourgeois. | 2,251 1/2 |
| 24 | Hollandais. . . . | 4,284 | 19 | Hollandais. . . . | 3,471 |
| 71 | Anglais. . . . . | 12,337 1/2 | 55 | Anglais. . . . . | 8,119 1/4 |
| 1 | Prussiens. . . . . | 224 | 2 | Russes . . . . . | 476 |
| 2 | Russes. . . . . | 476 | 7 | Sardes . . . . . | 1313 |
| 8 | Sardes. . . . . | 1,386 2/3 | 2 | Suédois. . . . . | 360 |
| 1 | Siciliens. . . . . | 247 | 5 | Toscans. . . . . | 1,165 3/4 |
| 3 | Suédois . . . . . | 442 1/2 | | | |
| 6 | Toscans . . . . . | 1,322 1/2 | | | |
| 1053 | | 169,281 1/2 | 916 | | 140,731 |

*Température moyenne de l'île de Cuba.*

| | Therme. cent. |
|---|---|
| Celle de la Havane et de la côte septentrionale, dans le voisinage de la mer, est de. . . . . | 25° |
| Celle de la Havane, dans les mois les plus chauds. | 28° 8 |
| dans les mois les plus froids. . . . . | 21° 1 |
| Température moyenne dans l'intérieur, dans les mois les plus froids. . . . . | 17° |
| Moyenne température dans la ville de Cuba. . | 27° |
| Dans les mois les plus chauds à Cuba. . . . . | 29° 4 |
| Dans les mois les plus froids. . . . . | 23° 8 |
| On se plaint du froid à la Havane, quand la température tombe soudainement à. . . . . | 21° |
| Le thermomètre n'a jamais été plus bas que . . | 16° |
| Sa plus grande élévation, dans les mois les plus chauds, a été. . . . . | 31° |
| Il s'est élevé une fois à. . . . . | 34° |
| Dans l'intérieur de l'île, le thermomètre a baissé quelquefois à 10° et à 12°, mais cela dure si peu, qu'aucune des productions de la zône torride ne se trouve en souffrir. | |
| A la profondeur de cent pieds, on a trouvé dans un puits. . . . . | 24° |

Il ne neige jamais dans l'île, même sur les hautes montagnes.

On a vu au mois de janvier 1801, sur une éminence à trois cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, l'eau gelée dans le creux d'un rocher, de quelques lignes d'épaisseur. C'était à la suite des vents de nord qui avaient soufflé pendant long-temps.

Les ouragans y sont moins fréquens qu'à S.-Domingue et à la Jamaïque. Ils arrivent ordinairement à la fin d'août, et continuent jusqu'à la fin d'octobre. Ils sont plus fréquens sur les côtes méridionales que septentrionales, et ils viennent généralement du sud-sud-est, ou du sud-sud-ouest.

Le commodore Elliot, qui commandait la station américaine des Antilles, me proposa de me conduire à Pensacola, en Floride, sur le *Falmouth*, grosse corvette de 24 et de deux cent trente hommes d'équipage. Le 9 mars, cinquième jour de notre traversée, ayant eu un temps magnifique et une mer très-douce, nous entrâmes en rade de *Pensacola*, d'où je devais aller par terre à la *Nouvelle-Orléans*.

EUGÈNE NEY.

# De la Révolution

ET

# DE LA PHILOSOPHIE.

Quand l'empire allait accomplir au pas de course sa mission à travers l'Europe, à chaque instant des hommes fatigués se détachaient de ses colonnes, et s'asseyaient sur le bord des fossés. On avait beau leur dire qu'ils allaient y mourir, ils voulaient s'arrêter; puis, le sommeil, puis le froid les prenaient, et les voilà ensevelis sous une tombe de neige. Chaque jour aussi, dans le mouvement d'idées qui nous emporte, des hommes lassés s'arrêtent, des amis épuisés du chemin s'engourdissent à nos côtés, et pourtant l'heure nous presse; il faut marcher, il faut arriver au gîte avant le soir. Mais pendant que nous avançons à tout hasard, il est bon de sortir en nous-même de cette cohue d'opinions, de circonstances et de frayeurs paniques où l'esprit va

s'achopper et tourbillonner sans issue. Et le moment vient peu à peu de remonter par la philosophie à la pensée de la civilisation européenne pour y retrouver notre place.

Dans ce dessein, si l'on considère le mouvement entier apporté dans le monde par la révolution française, ses longues et sanglantes alternatives, tous les climats qu'elle atteint, les pas d'hommes qui retentissent avec mesure sur le sol, on finit par découvrir une chose qui jette dans un grand étonnement : c'est que, hors d'elle et loin d'elle, soit l'écho de ses pas, soit une intime sympathie, tout ce qui se passait chez nous à la lueur du jour, tout ce qui s'y faisait de bruit, d'action réelle, apparaissait ailleurs en même temps, dans le même ordre, sous une succession impalpable d'idées, de théories et d'abstractions vivantes. La suite entière de la philosophie moderne au fond de l'âme, retirée de l'Allemagne, paraît être, en effet, l'ombre réfléchie de la vie politique et le retentissement des événemens dont le centre était en France. A mesure que notre pays marchait d'un degré les armes à la main vers une période nouvelle de l'histoire du monde, ce changement se résumait en même temps dans les théories silencieuses du Nord. On pourrait, en ne regardant que ces systèmes l'un après l'autre, retrouver sous leurs fantômes les empreintes de sang, le mouvement des assemblées populaires, le soleil des champs de batailles, et chacune des phases politiques par où nous avons passé. Kant a le même caractère que la Constituante; mêmes espérances illimitées, même enthousiasme du devoir, mêmes acclamations sur sa réforme inattendue. Lui aussi croit retenir l'avenir sur le seuil qu'il entr'ouvre; et puis l'héroïsme est la condition de sa philosophie morale, comme

il le devait être de la société enfantée par la déclaration des droits. Fichte, qui le suit, est le génie idéalisé de la Convention, le principe de la Montagne appliqué à l'intelligence de l'univers. Excepté cette farouche république, qui poussa aussi loin que lui le mépris du passé et de la tradition, qui fit mieux l'apothéose de la volonté humaine, qui secoua et nia plus puissamment que lui jusqu'à la nature elle-même? Imaginez un de ces hommes de 93, sorti brusquement de la mêlée; le voilà qui a dépouillé la ceinture et le panache, qui a essuyé la sueur de son front. Sur quelque cathèdre isolée, avec la ferveur qu'il rapporte des clubs, au lieu de décréter les peuples, les rois et les armées, il n'aura plus affaire qu'aux idées, au monde, à la substance infinie. Ce montagnard, s'il a du génie, sera Fichte lui-même. Il règne couronné de son seul vouloir. Il décrète, il met au ban, il fait, il défait la création éternelle, comme le génie de la Convention dispose de l'histoire qui se fait autour d'elle. Quand la pensée de l'homme fut si forte, que par la seule énergie déposée dans un peuple, elle créait à son gré une Europe nouvelle, il sembla que ce qui pouvait ainsi changer à chaque instant l'histoire, pouvait aussi changer le monde; et cette souveraineté exercée sur l'humanité, s'agrandit dans la philosophie jusqu'à l'idée de souveraineté sur l'univers. Ce qui confirme cette alliance, c'est que de sa solitude, Fichte proclama lui-même que tout son idéalisme allait au même but que la carrière si réelle et si rude, où la France avançait [1]. On vit pour la première fois un métaphysicien s'aider ouvertement d'une révolution

[1] Fichte a écrit en effet sur la révolution française et le génie de la Convention, deux volumes qui ont été mis en interdit pendant vingt

flagrante et contemporaine pour y chercher l'image de ses abstractions et l'argument de son propre système; et le Dieu qu'il se fit fut une sorte de terroriste de vertu, qui, de son banc solitaire, traduisait pêle-mêle à sa barre les siècles, les idées, la nature, la matière et la vie, les décimant, les reniant à tout hasard, et ne trouvant à se repaître que de leurs communes ruines.

Après ce temps vient l'âge de poésie et de recomposition que nous appelons l'empire. Comme il avait pour mission de faire sortir de son cercle égoïste le génie de la révolution française, de le semer sur tous les grands chemins, et de le généraliser dans le monde de l'histoire, il se trouva qu'en même temps que lui, et par un effort analogue, la philosophie, sortant de l'enceinte passionnée où Fichte la tenait à l'étroit, s'éleva à un degré semblable d'universalité. Il faut ajouter qu'elle eut le même éclat, et éblouit d'autant de merveilles que l'histoire. Si cette époque s'appuyait d'un côté sur les sables d'Égypte, et de l'autre sur les bords du Danube, la philosophie de Schelling se mit aussi à étreindre à la fois les rêves d'Alexandrie et le panthéisme des Scandinaves. A aucune théorie on n'avait vu encore une marche si aventureuse ni si facilement conquérante. Le respect pour la force physique, que les peuples l'un après l'autre venaient de transformer en adoration, s'y réfléchit dans un culte abstrait de la nature. Pendant que l'on retrouvait dans l'homme de ces jours la figure et le génie d'un conquérant oriental, la philosophie avait pris subitement de son côté tous les traits

ans par les gouvernemens d'Allemagne. *Voyez* dans la *Revue Germanique*, plusieurs articles, extraits de la correspondance de ce philosophe, que son fils vient de publier.

de l'Asie. Si le géant ramenait les longs jours d'Orient, s'il foulait les petites guerres, les petits noms, les gloires à peine écloses du siècle précédent, elle aussi élevait une sorte de poëme de l'Inde, et entassait un infini visible sur les doutes, sur le vide, sur les tapis et l'ambre de cette société défunte. Quand l'empire vint à tomber, cette philosophie, comme le génie de sa destinée, pâlit et s'évanouit en même temps que lui. Avec cette tour de Babel que nous avions nous-mêmes construite, s'écroula l'ombre mystique qu'elle projetait dans l'intelligence de l'humanité. Alors on vit un empressement extrême de quiconque avait la force à renouer la chaîne des traditions; et pour que cet aspect nouveau du monde parût sans tarder dans le principe de la philosophie, Hegel fonda son école au centre de la Sainte-Alliance. Ce moment d'enchantement où étaient tous ces rois de retrouver leur passé si facile à refaire, cette surprise du monde de se rattacher si vite à sa chaîne rompue, ces ruines qui se réparaient sur le chemin, qui faisaient autant d'arches triomphales à qui en demandait, donnèrent une idée extraordinaire de la puissance vitale de ce que l'homme imagine avoir détruit. Et cette nécessité tout à coup renaissante, cette loi de subir son passé, ce joug qui s'accroît en durant, cette force de l'histoire qui s'opprime et se contraint elle-même, ce néant de liberté où tout le présent restait évanoui, devint le Dieu nouveau que cette époque annonça. Dans ce monde haletant, aussi épuisé de liberté que d'esclavage, n'y ayant plus nulle part de spontanéité, ni seulement d'apparence de vie, il n'y en eut pas plus dans sa philosophie. Ce fut la consécration divine de toute autorité, la sanction du plus fort, un mot échappé à l'abattement de l'univers, et pris pour

sa dernière idée. Comme alors toute histoire semblait suspendue et muette, et que la résignation à leurs misères était la seule chose qui parût dans les peuples, la philosophie ne sut elle-même que chercher et fonder le présent; et son caractère fut de n'avoir aucun pressentiment d'un lendemain. Si de Maistre avait mis à nu la théorie du catholicisme au moment où il croulait, Hegel dévoila la raison et la dernière ressource de l'ordre politique que nous venons de vaincre. Mais lors même qu'il exprimait avec une profondeur inouie la pensée de nos temps, ces temps avaient un invincible éloignement à regarder leur image dans un miroir si fidèle. Une répugnance populaire protesta toujours en Allemagne contre cette dernière école. Formée au centre de la monarchie prussienne, c'est là qu'elle continua de vivre, et elle ne se développa à l'aise que derrière les trophées de Waterloo.

En dehors de ce mouvement universel, il s'en formait un autre dans l'intérieur de la France, et qui se nommait ecclectisme. Née sous le glaive de la restauration, cette philosophie était ce qu'était alors la France. Une éclatante résignation aux principes discordans qui faisaient invasion à la suite des peuples, un compromis entre le midi et le nord, entre le couchant et le levant, une trève demandée à l'Écosse de Waterloo, à l'Allemagne de Leipsick, un dénombrement d'idées naturellement ennemies, qui, après le dénombrement des armées étrangères, venaient faire une alliance d'un jour, et vivre ensemble sous la tente. Le peu d'énergie qui nous restait, et l'impuissance de mettre au jour aucun élément nouveau, nous rendaient parfaitement propres à cette diplomatie envers les théories. Chaque système vint, comme dans un congrès d'idées, transi-

ger avec son adversaire, et dissimuler après la lutte pour obtenir au moins sa part légitime. On aurait dit volontiers de chacun d'eux ce que l'on disait de chaque instinct des peuples : faites-vous petits, soyez le moins possible pour tenir tous ensemble sous les Fourches Caudines. A la vérité, nous sentions bien que dès que la vie commencerait, elle entraînerait dans son cours nos artificielles combinaisons, et que notre machine se détraquerait au premier mouvement; ce moment est venu.

Après que les merveilles de l'empire furent tombées, il y eut du bonheur, on ne peut le nier, à se réfugier sous ces conceptions de l'idéal, qui du moins nous voilaient le présent. Nous nous mîmes à peser l'avenir, qui échappait de nos mains, avec ces conquêtes philosophiques que nous faisions sur nous-mêmes; et il nous parut qu'un malheur qui donnait une profondeur si vaste et une originalité si créatrice au génie de la France n'était pas sans compensation. Long-temps nous restâmes ainsi convaincus que nous assistions à l'une de ces époques décisives qui changent la face de la science, jusqu'à ce que ceux qui s'étaient le plus écartés finirent par s'apercevoir que ces dogmes philosophiques ne nous appartenaient pas, et que cette résignation dans la défaite était encore un don de nos vainqueurs. Alors, nous l'avouerons, il y eut pour nous une heure amère : ce fut celle où nous reconnûmes en effet que ces systèmes auxquels nous avions livré notre âme n'étaient que le reflet inconsistant, que l'ombre confuse et décevante des théories déjà chancelantes en Allemagne. Tout ce que nous pensions émané librement du génie national, nous le retrouvions là, non par débris, mais complet sur sa base, et déjà près de sa ruine. Nous avions accepté pour

remède à nos misères une source d'idées déjà épuisée et tarie par nos maîtres. Après eux, nous allions ruminant leurs systèmes, à mesure qu'ils les quittaient, vides et désenchantés; et plus dépendans mille fois dans le principe de notre philosophie que nous ne l'étions dans notre vie sociale, nous bâtissions notre foi de tout ce que nous entendions crouler chez eux dans leur croyance.

Au dix-huitième siècle aussi, la France alla chercher ailleurs que chez elle le germe de sa philosophie; elle ne se fit pas faute de le confesser ouvertement, et jamais l'idée ne lui serait venue, à elle, de se faire une originalité furtive et éphémère. Mais aussi cette idée qu'elle avait reçue, comme elle la mania en souveraine, comme elle la poussa fortement dans les affaires de l'État, comme elle s'en fit avec génie une épée éclatante pour délier les destinées de son pays! Reconnaissez, si vous le pouvez, le théorème de Locke dans cette parole qui, sous toutes les formes, enthousiasme, déclamation, stoïcisme, épicuréisme, austère, moqueuse, insaisissable, s'en va limer le fer de l'ouvrier, ronger avec le ver le vieux trône de France, prenant pour siens tous les dangers, toutes les misères, toutes les larmes d'un siècle. Au contraire, si quelque chose devait montrer combien notre philosophie de la restauration était mal entrée au cœur du pays, c'est de voir ce qu'elle est devenue à l'œuvre, sitôt qu'il l'a appelée à son aide. Trois jours d'épreuves ont suffi pour la disperser de telle sorte qu'on en cherche en vain la trace. Dans un danger si faible, combien d'hommes ont trouvé leur idée digne qu'ils prissent racine avec elle, et qu'ils partageassent ses chances avec elle! Disons-le hautement, la philosophie a abdiqué sa mission depuis qu'une révolution a passé

devant elle sans qu'elle s'en soit mêlée. Quand on s'est aperçu qu'elle faisait si bon marché d'elle-même que d'aller échanger son principe et sa haute ambition pour la première chance que le monde lui offrait à sa roue, quelle estime lui est restée dans un pays dont l'effort le plus grand avait été de la supporter sans fiel? Après avoir vu une religion se tuer de sa main, il nous restait à voir comment une philosophie s'y prend, après que son heure est arrivée, pour s'étouffer à son tour par les mêmes moyens; car la défiance que l'on avait pour les dogmes, on l'étend aux idées dans un temps où chacune d'elles porte sur le front la marque d'une apostasie récente. Il ne manque pas de gens qui s'en vont nous montrant au doigt nos théories d'hier retournées aujourd'hui contre nous. Cette foi dans la pensée, qu'on avait réveillée à si grand'peine, la voilà donc détruite de nouveau, et le pays, joué ou croyant l'être, s'étourdit et se rejette à plaisir dans le tumulte et l'insouciance de l'action. Loi éternelle, harmonie de l'histoire, monde infini à lui seul visible, toutes paroles éloquentes il y a deux ans, aujourd'hui vides et mortes, et qui coûtent plus de temps à réhabiliter que des royautés découronnées! Si une de ces philosophies sensuelles, long-temps redoutées d'avance, se fût mise à se faire tranquillement sa part dans l'État, et à se retirer à l'écart dans le danger commun, il y aurait là une conséquence logique que nous saurions priser autant qu'un autre. Mais, au lieu de cela, si c'est le spiritualisme exalté qui, tout plein de sa foi, s'en va, du haut de sa récente victoire, tomber et s'arrêter dans les mêmes convoitises que l'école adversaire; si c'est l'idéalisme qui, pour sa première épreuve, se range à tout hasard sous le joug du premier pouvoir qui l'accepte; si, pour se faire plus léger,

comme un affranchi qui défait sa tunique, il se débarrasse lui-même de ses chimères, de ses désirs rassasiés, de l'infini qui le gêne, je dis qu'à ce spectacle la conscience d'un pays se bouleverse, que matérialisme, idéalisme, toute philosophie s'évanouit à ses yeux dans le même néant, que l'idéalisme apostat est pire que le sensualisme avoué, et que, pour celui qui assiste à cette confusion, il faut qu'il ait le cœur de la signaler, quoi qu'il en coûte, ou qu'il brise sa plume.

Outre ces philosophies dont je viens de parler, je voudrais en apercevoir quelqu'autre; je la regarderais avec attention pour y voir le caractère et l'histoire de l'avenir vers lequel nous allons. Par malheur, il n'en est point d'autres [1]; et celles-la même qui existent le plus sèchent déjà sur pied, et leurs fruits sont cueillis. Il est evident que pour qu'une école nouvelle paraisse, il faut qu'un branle nouveau soit donné à l'univers politique. Tant que l'État chancelle à l'œuvre, que sa victoire est incertaine, qu'il se résigne chaque matin à douter de lui-même, il y a aussi autour de lui mille formes d'art, des systèmes, des solutions entreprises, des cultes commencés qui se cherchent sans pouvoir se trouver dans ces demi-ténèbres et cette demi-lumière qu'il répand sur lui-même. La pensée hésite et s'arrête sur son seuil en même temps que l'action politique. Mais, laissez le génie de 89 peu à peu s'aguérir sur le trône, et vous verrez bientôt le vieux dogme de Fichte monter tous les degrés, et reparaître à ses côtés refait et éprouvé par l'âge. La France est à l'Allemagne ce que l'action est à la réflexion dans le génie de l'humanité;

[1] L'école de Saint-Simon veut être une religion, et non pas une philosophie; nous la rencontrerons ailleurs.

et ces deux mondes croissent ensemble, et forment l'un par l'autre l'unité de la société moderne. Vas donc, marche donc, ô mon glorieux pays; broie sous ton char nos frayeurs et nos vœux de retour; car tu n'emportes pas seulement des peuples, des corps, du sang, de l'or et des voix confondues, mais aussi tout un cercle d'idées, des arts, des cultes, des dieux inconnus et des lambeaux éternels qui s'attachent à tes pas, comme le cercle des heures sur les pas du matin.

EDGAR QUINET.

# LES CONSULTATIONS
# DU DOCTEUR NOIR.

PETIT FRAGMENT D'UN GROS LIVRE.

## PREMIÈRE CONSULTATION.

## STELLO

OU

## LES DIABLES BLEUS (*BLUE DEVILS*).

(SUITE [1].)

### CHAPITRE XII.

**Une idée pour une autre.**

Lorsque le désespérant docteur eut achevé son histoire, Stello demeura long-temps muet et abattu. Il savait, comme tout le monde, la fin douloureuse de Gilbert; mais, comme tout le monde, il se trouva pénétré de cette sorte d'effroi que nous donne la présence d'un témoin qui raconte. Il voyait et touchait la main qui avait touché et les yeux qui avaient vu.

[1] *Voyez* la livraison du 15 octobre.

Et, plus le froid conteur était inaccessible aux émotions de son récit, plus Stello en était pénétré jusqu'à la moelle des os. Il éprouvait déjà l'influence de ce rude médecin des âmes, qui, par ses raisonnemens précis et ses insinuations préparatrices, l'avait toujours conduit à des conclusions inévitables. Les idées de Stello bouillonnaient dans sa tête et s'agitaient en tous sens ; mais elles ne pouvaient réussir à sortir du cercle redoutable où le docteur noir les avait enfermées, comme un magicien. Il s'indignait à l'histoire d'un pareil talent et d'un pareil dédain ; mais il hésitait à laisser déborder son indignation, se sentant comprimé d'avance par les argumens de fer de son ami. Des larmes gonflaient ses paupières, et il les retenait en fronçant les sourcils. Une fraternelle pitié remplissait son cœur. En conséquence, il fit ce que trop souvent l'on fait dans le monde, il n'en parla pas, et exprima une idée toute différente.

— Qui vous dit que j'aie pensé à une monarchie absolue et héréditaire, et que ce soit pour elle que j'aie médité quelque sacrifice? D'ailleurs, pourquoi prendre cet exemple d'un homme oublié? Combien, dans le même temps, n'eussiez-vous pas trouvé d'écrivains qui furent encouragés, comblés de faveurs, caressés et choyés?

— A la condition de vendre leur pensée, reprit le docteur ; et je n'ai voulu vous parler de Gilbert que parce que cela m'a été une occasion de vous dévoiler la *pensée-intime* monarchique touchant messieurs les poètes, et nous convenons bien d'entendre par poètes tous les hommes de la *Muse* ou des *Arts*, comme vous le voudrez. J'ai pris cette pensée secrète sur le fait, comme je viens de vous le raconter, et je vous la transmets fidèlement. J'y ajouterai, si vous voulez bien, l'histoire de Kitty Bell, en cas que votre dévouement politique soit réservé à cette triple machine assez connue sous le nom de *monarchie représentative*. Je fus témoin de cette anecdote en 1770, c'est-à-dire dix ans précisément avant la fin de Gilbert.

— Hélas! dit Stello, êtes-vous né sans entrailles? N'êtes-

vous pas saisi d'une affliction interminable en considérant que chaque année dix mille hommes en France, appelés par l'éducation, quittent la table de leur père pour venir demander, à une table supérieure, un pain qu'on leur refuse?

— Eh! à qui parlez-vous? je n'ai cessé de chercher toute ma vie un ouvrier assez habile pour faire une table où il y eût place pour tout le monde! Mais, en cherchant, j'ai vu quelles miettes tombent de la table monarchique : vous les avez goûtées tout à l'heure. J'ai vu aussi celles de la table constitutionnelle, et je vous en veux parler. Ne croyez pas qu'en ce que j'ai dessein de vous conter il se trouve la plus légère apparence d'un drame, ni la moindre complication de personnages nouant leurs intérêts tout le long d'une petite ficelle entortillée que dénoue proprement le dernier chapitre ou le cinquième acte : vous ne cessez d'en faire de cette sorte sans moi. Je vous dirai la simple histoire de ma naïve Anglaise Kitty Bell. La voici telle qu'elle s'est passée sous mes yeux.

Il tourna un instant dans ses doigts une grosse tabatière où étaient entrelacés, en losange, les cheveux de je ne sais qui, et commença ainsi :

## CHAPITRE XIII.

### Histoire de Kitty Bell.

Kitty Bell était une jeune femme comme il y en a tant en Angleterre, même dans le peuple. Elle avait le visage tendre, pâle et allongé, la taille élevée, mince, et avec de grands pieds et quelque chose d'un peu maladroit et décontenancé que je trouvais plein de charme. A son aspect élégant et noble, à son nez aquilin, à ses grands yeux bleus, vous l'eussiez prise pour l'une des belles maîtresses de Louis XIV, dont vous aimez tant les portraits sur émail, plutôt que pour ce qu'elle était, c'est-à-dire une marchande de petits gâteaux.

Sa petite boutique était située près du parlement; et quelquefois, en sortant, les membres des deux chambres descencendaient de cheval à sa porte, et venaient manger des *buns* ou des *mince-pies* en continuant la discussion sur le bill. C'était devenu une sorte d'habitude par laquelle la boutique s'agrandissait chaque année, et prospérait sous la garde des deux petits enfans de Kitty. Ils avaient huit ans et dix ans, le visage frais et rose, les cheveux blonds, les épaules toutes nues, et un grand tablier blanc devant eux, tombant comme une chasuble.

Le mari de Kitty, *master Bell*, était un des meilleurs selliers de Londres, et si zélé pour son état, pour la confection et le perfectionnement de ses brides et de ses étriers, qu'il ne mettait presque jamais le pied à la boutique de sa jolie femme dans la journée. Elle était sérieuse et sage; il le savait, il y comptait, et je crus, en vérité, qu'il n'était pas trompé.

En voyant Kitty, vous eussiez dit la statue de la paix. L'ordre et le repos respiraient en elle, et tous ses gestes en étaient la preuve irrécusable. Elle s'appuyait à son comptoir et penchait sa tête dans une attitude douce en regardant ses beaux enfans. Elle croisait les bras, attendait les passans avec la plus angélique patience, et les recevait ensuite en se levant avec respect, répondait juste et seulement le mot qu'il fallait, faisait signe à ses garçons, ployait modestement la monnaie dans du papier pour la rendre, et c'était là toute sa journée, à peu de chose près.

J'avais toujours été frappé de la beauté et de la longueur de ses cheveux blonds, d'autant plus qu'en 1770 les femmes anglaises ne mettaient plus sur leur tête qu'un léger nuage de poudre, et qu'en 1770 j'étais assez disposé à admirer les beaux cheveux attachés en large chignon derrière le cou et détachés en longs repentirs devant le cou. J'avais d'ailleurs une foule de comparaisons agréables au service de cette belle et chaste personne. Je parlais assez ridiculement l'anglais, comme nous faisons d'habitude, et je m'installais devant le

comptoir, mangeant ses petits gâteaux et la comparant. Je la comparais à Pamela, ensuite à Clarisse, un instant après à Ophélia, quelques heures plus tard à Miranda. Elle me faisait verser du *ginger-beer*, et me souriait avec un air de douceur et de prévenance, comme s'attendant toujours à quelque saillie extrêmement gaie de la part du *Français;* elle riait même quand j'avais ri. Cela durait une ou deux heures, après quoi elle me disait qu'elle me demandait bien pardon, mais ne comprenait pas l'allemand. N'importe, j'y revenais, sa figure me reposait à voir. Je lui parlais toujours avec la même confiance, et elle m'écoutait avec la même résignation. D'ailleurs ses enfans m'aimaient pour ma canne à la Tronchin qu'ils sculptaient à coups de couteau; un beau jonc pourtant!

Il m'arriva quelquefois de rester dans un coin de sa boutique à lire le journal, entièrement oublié d'elle et des acheteurs, causeurs, disputeurs, mangeurs et buveurs qui s'y trouvaient, c'était alors que j'exerçais mon métier chéri d'observateur. Voici une des choses que j'observai:

Tous les jours, à l'heure où le brouillard était assez épais pour cacher cette espèce de lanterne sourde que les Anglais prennent pour le soleil, et qui n'est que la caricature du nôtre, comme le nôtre est la parodie du soleil d'Égypte, cette heure, qui est souvent deux heures après midi; enfin, dès que venait *l'entre-chien-et-loup*, entre le jour et les flambeaux, il y avait une ombre qui passait une fois sur le trottoir, devant les vitres de la boutique, Kitty Bell se levait sur-le-champ de son comptoir, l'aîné de ses enfans ouvrait la porte, elle lui donnait quelque chose qu'il courait porter dehors, l'ombre disparaissait, et la mère rentrait chez elle.

— « Ah! Kitty! Kitty! dis-je en moi-même, cette ombre est celle d'un jeune homme, d'un adolescent imberbe! Qu'avez-vous fait, Kitty Bell, que faites-vous Kitty Bell? Kitty Bell, que ferez-vous? cette ombre est élancée et leste dans sa démarche. Elle est enveloppée d'un manteau

noir qui ne peut réussir à la rendre grossière dans sa forme. Cette ombre porte un chapeau triangulaire dont un des côtés est rabattu sur les yeux, mais on voit deux flammes sous ce large bord, deux flammes comme Prométhée les dut puiser au soleil. »

Je sortis en soupirant, la première fois que je vis ce petit manége, parce que cela me gâtait l'idée que j'avais de ma paisible et vertueuse Kitty; et puis vous savez que jamais un homme ne voit, ou ne croit voir, le bonheur d'un autre homme auprès d'une femme sans le trouver haïssable, n'eût-il nulle prétention pour lui-même?.. La seconde fois je sortis en souriant, je m'applaudissais de ma finesse pour avoir deviné cela, tandis que tous les gros lords et les longues ladies sortaient sans avoir rien découvert. La troisième fois je m'y intéressai, et je me sentis un tel désir de revoir la confidence de ce joli petit secret, que je crois que je serais devenu complice de tous les crimes de la famille d'Agamemnon, si Kitty Bell m'eût dit : Oui, monsieur, c'est cela même.

Mais non, Kitty Bell ne me disait rien. Toujours paisible, toujours placide comme au sortir du prêche, elle ne daignait pas même me regarder avec embarras, comme pour me dire : *Je suis sûr que vous êtes un homme trop bien élevé* et *trop délicat pour en rien dire; je voudrais bien que vous n'eussiez rien vu; il est bien mal à vous de rester si tard, chaque jour.* Elle ne me regardait pas non plus d'un air de mauvaise humeur et d'autorité, comme pour me dire : *Lisez toujours, ceci ne vous regarde pas.* Une Française impatiente n'y eût pas manqué, comme bien vous savez, mais elle avait trop d'orgueil ou de confiance en elle-même, ou de mépris pour moi, elle se remettait à son comptoir, avec un sourire aussi pur, aussi calme et aussi religieux que si rien ne se fût passé. Je fis de vains efforts pour attirer son attention. J'avais beau me pincer les lèvres, aiguiser mes regards malins, tousser avec importance et gravité, comme un abbé qui réfléchit sur la confession d'une fille de dix-huit ans, ou un juge qui vient d'interroger un faux monnoyeur; j'avais beau ricaner

dans mes dents en marchant vite et me frottant les mains, comme un fin matois qui se rappelle ses petites frédaines, et se rejouit de voir faire certains petits tours où il est expert; j'avais beau m'arrêter tout à coup devant elle, lever les yeux au ciel, laisser tomber mes bras avec abattement, comme un homme qui voit une jeune femme se noyer de gaîté de cœur et se jeter à l'eau du haut du pont; j'avais beau jeter mon journal tout à coup et le chiffonner comme un mouchoir de poche, ainsi que pourrait faire un philantrope désespéré, renonçant à conduire les hommes au bonheur par la vertu; j'avais beau passer devant elle d'un air de grandeur, marchant sur les talons et baissant les yeux dignement, comme un monarque offensé de la conduite trop leste qu'ont tenue en sa présence un page et une fille d'honneur; j'avais beau courir à la porte vitrée un instant après la disparution de l'ombre, et m'arrêter là comme un voyageur parisien au bord d'un torrent, arrageant ses cheveux rares, de manière à ce qu'ils aient l'air dérangé par les zéphirs, et parlant du vague des passions, tandis qu'il ne pense qu'au positif des intérêts; j'avais beau prendre mon parti tout à coup, et marcher vers elle comme un poltron qui fait le brave et qui se lance sur son adversaire, jusqu'à ce qu'étant à portée, il s'arrête, manquant à la fois de pensée, de parole et d'action.—Toutes mes grimaces de réflexion, de pénétration, de confusion, de contrition, de componction, de renonciation, d'abnégation, de méditation, de désolation, de consomption, de résolution, de domination et d'explication; toute ma pantomime enfin vint échouer devant ce doux visage de marbre, dont l'inaltérable sourire et le regard candide et bienfaisant ne me permirent pas de dire une seule parole intelligible.

J'y serais encore (car j'avais résolu de n'en pas avoir le démenti, et je fus toujours persévérant en diable); oui, monsieur, j'y serais encore; j'en jure parce que vous voudrez (j'en jure sur votre Panthéon deux fois décanonisé par les canons et d'où sainte Geneviève est allée coucher deux fois dans

la rue; ô galant Attila qu'en dis-tu?) Je jure que j'y serais encore, s'il ne fût arrivé une aventure qui m'éclaira sur l'ombre amoureuse, comme elle vous éclairera vous-même, je le désire, sur l'ombre politique que vous poursuivez depuis une heure.

## CHAPITRE XIV.

### Une lettre anglaise.

Jamais la vénérable ville de Londres n'avait étalé avec tant de grâce les charmes de ses vapeurs naturelles et artificielles, et n'avait répandu avec autant de générosité les nuages grisâtres de son brouillard mêlés aux nuages noirâtres de son charbon de terre; jamais le soleil n'avait été aussi mat ni aussi plat que le jour où je me trouvai plus tôt que de coutume à la petite boutique de Kitty. Ses deux beaux enfans étaient debout devant la porte de cuivre de la maison. Ils ne jouaient pas, mais se promenaient gravement, les mains derrière le dos, imitant leur père avec un air sérieux charmant à voir, placé comme il était sur des joues fraîches, sentant encore le lait, bien roses et bien pures, et sortant du berceau. En entrant, je m'amusai un instant à les regarder faire, et puis je portai la vue sur leur mère. Ma foi, je reculai. C'était la même figure, les mêmes traits réguliers et calmes, mais ce n'était plus Kitty Bell; c'était sa statue très-ressemblante. Oui, jamais statue de marbre ne fut aussi décolorée; j'atteste qu'il n'y avait pas sous la peau blanche de sa figure une seule goutte de sang; ses lèvres étaient presque aussi pâles que le reste, et le feu de la vie ne brûlait que le bord de ses grands yeux. Deux lampes l'éclairaient et disputaient le droit de colorer la chambre à la lueur brumeuse et mourante du jour. Ces lampes, placées à droite et à gauche de sa tête penchée, lui donnaient quelque chose de funéraire dont je fus frappé. Je m'assis en silence devant le comptoir : elle sourit.

Quelle que soit l'opinion que vous aient donnée sur mon

compte l'inflexibilité de mes raisonnemens et la dure analyse de mes observations, je vous assure que je suis très-bon; seulement je ne le dis pas. En 1770 je le laissais voir : cela m'a fait tort, et je m'en suis corrigé.

Je m'approchai donc du comptoir et je lui pris la main en ami. Elle serra la mienne d'une façon très-cordiale, et je sentis un papier doux et froissé qui roulait entre nos deux mains : c'était une lettre qu'elle me montra tout à coup en étendant le bras d'un air désespéré, comme si elle m'eût montré un de ses enfans mort à ses pieds.

— Elle me demanda en anglais si je saurais la lire.

— J'entends l'anglais avec les yeux, lui dis-je en prenant sa lettre du bout du doigt, n'osant pas la tirer à moi et y porter la vue sans sa permission.

Elle comprit mon hésitation et m'en remercia par un sourire plein d'une inexprimable bonté et d'une tristesse mortelle, qui voulait dire : Lisez, mon ami, je vous le permets, et cela m'importe peu.

Les médecins jouent à présent, dans la société, le rôle des prêtres dans le moyen âge. Ils reçoivent les confidences des ménages troublés, des parentés bouleversées par les fautes et les passions de famille : l'abbé a cédé la ruelle au docteur, comme si cette société, en devenant matérialiste, avait jugé que la cure de l'âme devait dépendre désormais de celle du corps.

Comme j'avais guéri les gencives et les ongles des deux enfans, j'avais un droit incontestable à connaître les peines secrètes de leur mère. Cette certitude me donna confiance, et je lus la lettre que voici. Je l'ai prise sur moi comme un des meilleurs remèdes que je puisse apporter à vos dispositions douloureuses. Écoutez :

Le docteur tira lentement de son portefeuille une lettre excessivement jaune, et dont les angles et les plis s'ouvraient comme ceux d'une vieille carte géographique, et lut ce qui suit avec l'air d'un homme déterminé à ne pas faire grâce au malade d'une seule parole :

« My dear madam,

« *I will only confie to you...*

— O ciel! s'écria Stello, vous avez un accent français d'une pesanteur insupportable. Traduisez cette lettre, docteur, dans la langue de nos pères, et tâchez que je ne sente pas trop les angoisses, les bégaiemens et les anicroches des traducteurs, qui font que l'on croit marcher avec eux dans la terre labourée à la poursuite d'un lièvre, emportant sur ses guêtres dix livres de boue.

— Je ferai de mon mieux pour que l'émotion ne se perde pas en route, dit le docteur noir, plus noir que jamais, et si vous sentez l'émotion en trop grand péril, vous crierez, ou vous sonnerez, ou vous frapperez du pied pour m'avertir.

Il poursuivit ainsi :

« Ma chère madame,

» A vous seule je me confierai, à vous, madame, à vous, » Kitty, à vous, beauté paisible et silencieuse qui seule avez » fait descendre sur moi le regard ineffable de la pitié. J'ai ré- » solu d'abandonner pour toujours votre maison, et j'ai un » moyen sûr de m'acquitter envers vous. Mais je veux dé- » poser en vous le secret de mes misères, de ma tristesse, de » mon silence et de mon absence obstinée. Je suis un hôte » trop sombre pour vous ; il est temps que cela finisse. Écou- » tez bien ceci.

» J'ai dix-huit ans aujourd'hui. Si l'âme ne se développe, » comme je le crois, et ne peut étendre ses ailes qu'après que » nos yeux ont vu pendant quatorze ans la lumière du soleil; » si, comme je l'ai éprouvé, la mémoire ne commence qu'a- » près quatorze années à ouvrir ses tables et à en suivre les » registres toujours incomplets, je puis dire que mon âme » n'a que quatre ans encore depuis qu'elle se connaît, depuis » qu'elle agit au dehors, depuis qu'elle a pris son vol. Dès

» le jour où elle a commencé de fendre l'air du front et de » l'aile, elle ne s'est pas posée à terre une fois : si elle s'y abat, » ce sera pour y mourir, je le sais. Jamais le sommeil des » nuits n'a été une interruption au mouvement de ma pen- » sée ; seulement je la sentais flotter et s'égarer dans le tâton- » nement aveugle du rêve, mais toujours les ailes déployées, » toujours le cou tendu, toujours l'œil ouvert dans les ténè- » bres, toujours élancée vers le but où l'entraînait un mys- » térieux désir. Aujourd'hui la fatigue accable mon âme, » et elle est semblable à celles dont il est dit dans le Livre » saint : *Les âmes blessées pousseront leurs cris vers le ciel.*

» Pourquoi ai-je été créé tel que je suis? J'ai fait ce que » j'ai dû faire, et les hommes m'ont poussé comme un ennemi. » Si dans la foule il n'y a pas place pour moi, je m'en irai.

» Voici maintenant ce que j'ai à vous dire :

» On trouvera dans ma chambre, au chevet de mon lit, des » papiers et des parchemins confusément entassés. Ils ont » l'air vieux et ils sont jeunes : la poussière qui les couvre est » factice ; c'est moi qui suis le poète de ces poëmes ; le moine » Rowley, c'est moi. J'ai soufflé sur sa cendre ; j'ai reconstruit » son squelette ; je l'ai revêtu de chair ; je l'ai ranimé ; je lui » ai passé sa robe de prêtre : il a joint les mains et il a chanté.

» Il a chanté comme Ossian. Il a chanté la *Bataille d'Has-* » *tings*, la tragédie d'*Ella*, la ballade de *Charité*, avec laquelle » vous endormiez vos enfans ; celle de *Sir William Canynge*, » qui vous a tant plu ; la tragédie de *Goddwyn*, le *Tournoi* » et les vieilles *Églogues* du temps de Henri II.

» Ce qu'il m'a fallu de travaux durant quatre ans, pour ar- » river à parler ce langage du XIII^e siècle, eût rempli les qua- » tre-vingts années de ce moine supposé. J'ai fait de ma » chambre la cellule d'un cloître ; j'ai béni et sanctifié ma » vie et ma pensée ; j'ai raccourci ma vue et j'ai éteint devant » mes yeux les lumières de notre âge ; j'ai fait mon cœur plus » simple, et l'ai baigné dans le bénitier de la foi catholique ; » je me suis appris le parler enfantin du vieux temps ; j'ai » écrit, comme le roi Harold au duc Guillaume, en demi-

» saxon et demi-franc, et ensuite j'ai placé ma muse reli-
» gieuse dans sa châsse comme une sainte.

» Parmi ceux qui l'ont vue, quelques-uns ont prié devant,
» et ont passé outre; beaucoup d'autres ont ri; un grand
» nombre m'a injurié : tous m'ont foulé aux pieds. J'espérais
» que l'illusion de ce nom supposé ne serait qu'un voile pour
» moi, je sens qu'elle m'est un linceul.

» O ma belle amie, sage et douce hospitalière qui m'avez
» recueilli! croirez-vous que je n'ai pu réussir à renverser
» le fantôme de Rowley que j'avais créé de mes mains? cette
» statue de pierre est tombée sur moi et m'a tué; savez-vous
» comment?

» O douce et simple Kitty Bell, savez-vous qu'il existe
» une race d'hommes au cœur sec et à l'œil mycroscopi-
» que, armée de pinces, et de griffes? Cette fourmilière
» se presse, se roule, se rue sur le moindre de tous les
» livres, le ronge, le perce, le lacère, le traverse plus vite
» et plus profondément que le ver ennemi des bibliothèques.
» Nulle émotion n'entraîne cette impérissable famille, nulle
» inspiration ne l'enlève, nulle clarté ne la réjouit ni l'é-
» chauffe; cette race indestructible et destructive, dont le
» sang est froid comme celui de la vipère et du crapaud,
» voit clairement les trois taches du soleil et n'a jamais re-
» marqué ses rayons; elle va droit à tous les défauts; elle
» pullule sans fin dans les blessures même qu'elle a faites,
» dans le sang et les larmes qu'elle a fait couler; toujours
» mordante et jamais mordue, elle est à l'abri des coups
» par sa ténuité, son abaissement, ses détours subtils et ses
» sinuosités perfides; ce qu'elle attaque se sent blessé au cœur
» comme par les insectes verts et innombrables que la peste
» d'Asie fait pleuvoir sur son chemin; ce qu'elle a blessé se
» dessèche, se dissout intérieurement, et sitôt que l'air le
» frappe, tombe comme ces habitans d'Herculanum, que
» l'on croyait vivans à les entrevoir, mais qui s'écroulèrent
» en poudre au premier souffle ou au moindre toucher.

» Épouvantés de voir comment quelques esprits élevés se

» passaient de main en main les parchemins que j'avais passé » les nuits à inventer, comment le moine Rowley paraissait » aussi grand qu'Homère à lord Chatam, à lord North, à sir » William Draper, au juge Blackston, à quelques autres » hommes célèbres, ils se sont hâtés de croire à la réalité de » mon poète imaginaire, j'ai pensé d'abord qu'il me serait » facile de me faire reconnaître. J'ai fait des antiquités en » un matin plus antiques encore que les premières. On les » a reniées sans me rendre hommage des autres. D'ailleurs, » tout à la fois a été dédaigné; mort et vivant, le poète a été » repoussé par les têtes solides dont un signe ou un mot » décide des destinées de la Grande-Bretagne : le reste n'a » pas osé lire. Cela reviendra quand je ne serai plus; ce mo- » ment-là ne peut tarder beaucoup : j'ai fini ma tâche.

« Othello's occupation's gone. »

» Ils ont dit qu'il y avait en moi la patience et l'imagination; » ils ont cru que de ces deux flambeaux on pouvait souffler » l'un et conserver l'autre. — *Ynne heav'n godd's mercie* » *synge!* dis-je avec Rowley. Que Dieu leur remette leurs » péchés! ils allaient tout éteindre à la fois! J'essayai de leur » obéir, parce que je n'avais plus de pain et qu'il en fallait » envoyer à Bristol pour ma mère, qui est très-vieille, et qui » va mourir après moi. J'ai tenté leurs travaux exacts et je » n'ai pu les accomplir; j'étais semblable à un homme qui » passe du grand jour à une caverne obscure, chaque pas » que je faisais était trop grand, et je tombais. Ils en ont con- » clu que je ne savais pas marcher; ils m'ont déclaré inca- » pable de choses utiles; j'ai dit : *Vous avez raison*, et je me » suis retiré.

» Aujourd'hui que me voici hors de chez moi (je devrais » dire de chez vous) plus tôt que de coutume, j'avais pro- » jeté d'attendre M. Beckford, que l'on dit bienfaisant, et » qui m'a fait annoncer sa visite; mais je n'ai pas le cou- » rage de voir en face un protecteur. Si ce courage me re-

» vient, je rentrerai chez moi. Tout le matin j'ai rôdé dès » le matin sur le bord de la Tamise. Nous voici en novem- » bre, au temps des grands brouillards; celui d'aujourd'hui » s'étend devant les fenêtres comme un drap blanc. J'ai passé » dix fois devant votre porte, je vous ai regardée sans être » aperçu de vous, et j'ai demeuré le front appuyé sur les vi- » tres comme un mendiant. J'ai senti le froid tomber sur moi » et couler sur mes membres; j'ai espéré que la mort me pren- » drait ainsi, comme elle a pris d'autres pauvres, sous mes » yeux, mais mon corps faible est doué pourtant d'une in- » surmontable vitalité. Je vous ai bien considérée pour la » dernière fois, et sans vouloir vous parler de crainte de voir » une larme dans vos beaux yeux; j'ai cette faiblesse encore » de penser que je reculerais devant ma résolution, si je vous » voyais pleurer.

» Je vous laisse tous mes livres, tous mes parchemins et » tous mes papiers, et je vous demande en échange le pain » de ma mère, vous n'aurez pas long-temps à le lui en- » voyer.

» Voici la première page qu'il me soit arrivé d'écrire avec » tranquillité. On ne sait pas assez quelle paix intérieure est » donnée à celui qui a résolu de se reposer pour toujours. » On dirait que l'éternité se fait sentir d'avance, et qu'elle » est pareille à ces belles contrées de l'orient dont on res- » pire l'air embaumé long-temps avant d'en avoir touché le » sol. »

« THOMAS CHATTERTON. »

## CHAPITRE XV.

**Où le drame est interrompu par l'érudition d'une manière déplorable aux yeux de quelques dignes lecteurs.**

Lorsque j'eus achevé de lire cette longue lettre, qui me fatigua beaucoup la vue et l'entendement, à cause de la finesse de l'écriture et de la quantité d'*e* muets et d'*y* que Chatterton y avait entassés par habitude d'écrire le vieil anglais, je la rendis à la sérieuse Kitty. Elle était restée appuyée sur son comptoir; son cou long et flexible laissait aller sur l'épaule sa tête rêveuse, et ses deux coudes appuyés sur le marbre blanc s'y réfléchissaient, ainsi que tout son buste charmant. Elle ressemblait à une petite gravure de Sophie Western, la patiente maîtresse de Tom Jones, gravure que j'ai vue autrefois à Douvres, chez.....

— Ah! vous allez encore la comparer, interrompit Stello; qu'ai-je besoin que vous me fassiez un portrait en miniature de tous vos personnages? Une esquisse suffit, croyez-moi, à ceux qui ont un peu d'imagination; un seul trait, docteur, quand il est juste, me vaut mieux que tant de détails, et, si je vous laisse faire, vous me direz de quelle manufacture était la soie qui servit à nouer la rosette de ses souliers : pernicieuse habitude de narration qui gagne d'une manière effrayante.

— Là! là! s'écria le docteur noir avec autant d'indignation qu'il put forcer son visage insensible à en indiquer, sitôt que je veux devenir sensible, vous m'arrêtez tout court; ma foi, vogue la galère! vive Démocrite! Habituellement j'aime mieux qu'on ne rie ni ne pleure, et qu'on voie froidement la vie comme un jeu d'échecs; mais s'il faut choisir d'Héraclite ou de Démocrite pour parler aux hommes d'eux-mêmes,

j'aime mieux le dernier, comme plus dédaigneux. C'est vraiment par trop estimer la vie que la pleurer : les *larmoyeurs* et les *haïsseurs* la prennent trop à cœur. C'est ce que vous faites, dont bien me fâche. L'espèce humaine, qui est incapable de rien faire de bien ou de mal, devrait moins vous agiter par son spectacle monotone. Permettez donc que je poursuive à ma manière.

— Vous me poursuivez en effet, soupira Stello d'un ton de victime.

L'autre poursuivit fort à son aise :

— Kitty Bell reprit la lettre, tourna languissamment sa tête vers la rue, la secoua deux fois, et me dit :

— *He is gone!*

—Assez, assez! La pauvre petite! s'écria Stello. Oh! assez! N'ajoutez rien à cela. Je la vois toute entière dans ce seul mot : *Il est parti!* Ah! silencieuse Anglaise, c'est bien tout ce que vous avez dû dire! Oui, je vous entends, vous lui aviez donné asile, vous ne lui faisiez jamais sentir qu'il était chez vous ; vous lisiez respectueusement ses vers, et vous ne vous permettiez jamais un compliment audacieux, vous ne lui laissiez voir qu'ils étaient beaux à vos yeux que par votre soin à les apprendre à vos enfans, avec leur prière du soir. Peut-être hasardiez-vous un timide trait de crayon en marge des adieux de Birtha à son ami, une croix presque imperceptible et facile à effacer au-dessus du vers qui renferme la tombe du roi Harold ; et si une de vos larmes a enlevé une lettre du précieux manuscrit, vous avez cru sincèrement y avoir fait une tache, et vous avez cherché à la faire disparaître. Et *il est parti!* Pauvre Kitty! L'ingrat, *he is gone!*

— Bien! très-bien! dit le docteur, il n'y a qu'à vous lâcher la bride ; vous m'épargnez bien des paroles inutiles, et vous devinez très-juste. Mais qu'avais-je besoin de vous donner d'aussi inutiles détails sur Chatterton? Vous connaissez aussi bien que moi ses ouvrages.

— C'est assez ma coutume, reprit Stello nonchalamment, de me laisser instruire avec résignation sur les choses que je

sais le mieux, afin de voir si on les sait de la même manière que moi; car il y a diverses manières de savoir les choses.

— Vous avez raison, dit le docteur; et si vous faisiez plus de cas de cette idée, au lieu de la laisser s'évaporer comme au dehors d'un flacon débouché, vous diriez que c'est un spectacle curieux que de voir et mesurer le peu de chaque connaissance que contient chaque cerveau : l'un renferme d'une science le pied seulement, et n'en a jamais aperçu le corps; l'autre cerveau contient d'elle une main tronquée; un troisième la garde, l'adore, la tourne, la retourne en lui-même, la montre et la démontre quelquefois dans l'état précisément du fameux torse, sans la tête, les bras et les jambes; de sorte que, toute admirable qu'elle est, sa pauvre science n'a ni but, ni action, ni progrès; les plus nombreux sont ceux qui n'en conservent que la peau, la surface de la peau, la plus mince pellicule imaginable, et passent pour avoir le tout en eux bien complet. Ce sont là les plus fiers. Mais, quant à ceux qui de chaque chose dont ils parleraient posséderaient le tout, intérieur et extérieur, corps et âme, ensemble et détail, ayant tout cela également présent à la pensée pour en faire usage sur-le-champ, comme un ouvrier de tous ses outils, lorsque vous les rencontrerez, vous me ferez plaisir de me donner leur carte de visite, afin que je passe chez eux leur rendre mes devoirs très-humbles. Depuis que je voyage, étudiant les sommités intellectuelles de tous les pays, je n'ai pas trouvé l'espèce que je viens de vous décrire.

Moi-même, monsieur, je vous avoue que je suis fort éloigné de savoir si complètement ce que je dis; mais je le sais toujours plus complètement que ceux à qui je parle ne me comprennent et même ne m'écoutent. Et remarquez, s'il vous plaît que la pauvre humanité a cela d'excellent, que la médiocrité des masses exige fort peu des médiocrités d'un ordre supérieur, par lesquelles elle se laisse complaisamment et fort plaisamment instruire.

Ainsi, monsieur, nous raisonnions sur Chatterton, j'allais vous faire, avec une grande assurance, une dissertation scien-

tifique sur le vieil anglais, sur son mélange de saxon et de normand, sur ses *e* muets, ses *y*, et la richesse de ses rimes en *aie* et en *ynge*. J'allais pousser des gémissemens pleins de gravité, d'importance et de méthode sur la perte irréparable des vieux mots si naïfs et si expressifs de *emburled*, au lieu de *armed*, de *deslavatie* pour *unfaithfulness*, de *acrool* pour *faintly*; et des mots harmonieux de *myndbruch* pour *firmness of mind*, *mysterk* pour *mystic*, *ystorven* pour *dead*. Certainement traduisant si facilement l'anglais de l'an 1449, en anglais de 1831, il n'y a pas une chaire de bois de sapin tachée d'encre, d'où je ne fusse montré très-imposant à vos yeux. Dans ce fauteuil même, malgré sa propreté, j'aurais pu encore vous jeter dans un de ces agréables étonnemens qui font que l'on se dit: *C'est un puits de science*, lorsque je me suis aperçu fort à propos que vous connaissiez votre Chatterton, ce qui n'arrive pas souvent à Londres (ville où l'on voit pourtant beaucoup d'Anglais, me disait un voyageur très-considéré à Paris); me voici donc retombé dans l'état fâcheux d'un homme forcé de causer au lieu de prêcher, et par-ci par-là d'écouter! Écouter! ô la triste et inusitée condition pour un docteur!

Stello sourit pour la première fois depuis bien long-temps. — Je ne suis pas fatigant à écouter, dit-il lentement, je suis trop vite fatigué de parler...

— Fâcheuse disposition, interrompit l'autre, en la bonne ville de Paris où celui-là est déclaré éloquent, qui, le dos à la cheminée, ou, les mains sur la tribune, dévide pour une heure et demie de syllables sonores; à la condition, toutefois qu'elles ne signifient rien qui n'ait été lu ou entendu quelque part.

— Oui, continua Stello les yeux attachés au plafond, comme un homme qui se souvient, et dont le souvenir devient plus clair et plus pur de momens en momens; oui, je me sens ému à la mémoire de ces œuvres naïves et puissantes que créa le génie primitif et méconnu de *Chatterton*, *mort à dix-huit ans!* Cela ne devrait faire qu'un nom, comme *Charlemagne*, tant cela est beau, étrange, unique et grand.

O triste, ô douloureux, ô profond et noir docteur! Si vous pouvez vous émouvoir, ne sera-ce pas en vous rappelant le début simple et antique de la bataille d'Hastings? Avoir ainsi dépouillé l'homme moderne! S'être fait par sa propre puissance, moine du quinze siècles! Un moine bien pieux et bien sauvage, vieux Saxon révolté contre son joug normand qui ne connaît que deux puissances au monde, le Christ et la mer. A elles, il adresse son poème et s'écrie :

« O Christ! quelle douleur pour moi que de dire com-
» bien de nobles comtes et de valeureux chevaliers sont bra-
» vement tombés en combattant pour le roi Harold dans la
» plaine d'Hastings! »

« O mer! mer féconde et bienfaisante! Comment avec ton intelligence puissante, n'as-tu pas soulevé le flux de tes eaux contre les chevaliers du duc Wylliam. »

—Oh! que ce duc Guillaume leur a fait d'impression, interrompit le docteur! Saint-Valery est un joli petit port de mer, sale et embourbé; j'y ai vu de jolis bocages verdoyans, dignes des bergers du Lignon; j'ai vu de petites maisons blanches, mais pas une pierre où il soit écrit : *Guillaume est parti d'ici pour Hastings.*

— De ce duc Wylliam, continua Stello en déclamant pompeusement, dont les lâches flèches ont tué tant de comtes et arrosé les champs d'une large pluie de sang!

— C'est un peu bien homérique, grommela le docteur.

πολλας δ'ἱρθιμους ψυχας ἄϊδι προιαψεν.

Autrement :

« The souls of many chiefs untimely slain. »

— Que le jeune Harold est donc beau dans sa force et sa rudesse; continuait l'enthousiasme de Stello :

*Kynge Harolde hie in ayre majestic raysd*, etc. Guillaume le voit et s'avance en chantant l'air de Roland ..

— Très-exact! très-historique! murmurait sourdement la science du docteur; car Malmsbury dit positivement que Guillaume commença l'engagement par le chant de Roland :

« *Tunc cantilenâ Rolandi inchoatâ ut martium viri exemplum pugnatores accenderet.* »

Et Warton, dans ses Dissertations, dit que les Huns chargèrent en criant: *Hiu*, *hiu!* C'était l'usage barbare.

Et Jean-de-Wace, donc, ne dit-il pas de Taillefer le Normand :

« Taillifer, qui moult bien chantout,
» Sorr un cheval qui tost allout,
» Devant le duc allout chantant
» De Karlemagne et de Rollant,
» Et de Olivier et des vassals
» Qui morurent à Rouncevals. »

— Et les deux races se mesurent, disait Stello avec ardeur, en même temps que le docteur récitait avec lenteur et satisfaction ses citations; la flèche normande heurte la cotte de maille saxonne. C'est le sire *de Châtillon* qui attaque le *earl Aldhelme;* le sire *de Torcy* tue *Hengist.* La France inonde la vieille île saxonne; la face de l'île est renouvelée, sa langue changée; et il ne reste que, dans quelques vieux couvens, quelques vieux moines, comme Turgot et Rowley, pour gémir et prier auprès des statues de pierre des saints rois saxons, qui portent chacun une petite église dans leur main.

— Et quelle érudition! s'écria le docteur. Il a fallu joindre les lectures françaises aux traditions saxonnes. Que d'historiens depuis Hue de Longueville jusqu'au sire de Saint-Valery! le vidam de Patay, le seigneur de Picquigny, Guillaume des Moulins, que *Stowe* appelle *Moulinous*, et le prétendu Rowley *du Mouline;* et le bon sire de Sanceaulx, et le vaillant sénéchal de Torcy, et le sire de Tancarville, et tous nos vieux faiseurs de chroniques et d'histoires mal rimées, balladées et versiculées! C'est le monde d'Ivanhoë.

— Ah! soupirait Stello, qu'il est rare qu'une si simple et

si magnifique création que celle de la bataille d'Hastings vienne du même poète que ces chants élégiaques qui la suivent; quel poète anglais écrivit rien de semblable à cette ballade de charité si naïvement intitulée : *An excelente balade of charitie*, comme l'honnête *Francisco de Leefdael* imprimait la *famosa comedia de Lope de Vega Carpio;* rien de naïf comme le dialogue de l'abbé de Saint-Godwyn et de son pauvre; que le début est simple et beau! Que j'ai toujours aimé cette tempête qui saisit la mer dans son calme! quelles couleurs nettes et justes! quel large tableau, tel que depuis l'Angleterre n'en a pas eu de meilleurs en ses poétiques galeries.

— Voyez :

« C'était le mois de la Vierge. Le soleil était rayonnant au » milieu du jour, l'air calme et mort, le ciel tout bleu. Et » voilà qu'il se leva sur la mer un amas de nuages de la cou- » leur du sable, qui s'avancèrent dans un ordre effrayant et » se roulèrent au-dessus des bois en cachant le front éclatant » du soleil. La noire tempête s'enflait et s'étendait à tire » d'aile..... »

Et n'aimez-vous pas (qui ne l'aimerait!) à remplir vos oreilles de cette sauvage harmonie des vieux vers?

» The sun was gleeming in the middle of daie,
» Deadde still the aire, and eke the welken blue,
» When from the sea arist in drear arraie
» A hepe of cloudes of sable sullen hue,
» The which full fast unto the woodlande drewe
» Hiltring attener the sunnis fetive face,
» And the blacke tempeste swolne and gatherd up apace. »

Le docteur n'écoutait pas.

— Je soupçonne fort, dit-il, cet abbé de Saint-Godwin de n'être autre chose que *sir Ralph de Bellomont*, grand partisan des Lancastres, et il est visible que Rowley est Yorkiste.

— O damné commentateur! vous m'éveillez! s'écria Stello, sorti des délices de son rêve poétique.

—C'était bien mon intention, dit le docteur noir, afin qu'il me fût permis de passer du livre à l'homme, et de quitter la nomenclature de ses ouvrages pour celle de ses événemens, qui furent très-peu compliqués, mais qui valent la peine que j'en achève le récit.

— Récitez donc, dit Stello avec humeur.

Et il se ferma les yeux avec les deux mains, comme ayant pris la ferme résolution de penser à autre chose, résolution qu'il ne put mettre à exécution, comme on le pourra voir si l'on se condamne à lire le chapitre suivant.

## CHAPITRE XVI.

### Suite de l'histoire de Kitty Bell.

#### UN BIENFAITEUR.

— Je disais donc, reprit le plus glacé des docteurs, que Kitty m'avait regardé languissamment. Ce regard douloureux peignait si bien la situation de son âme, que je dus me contenter de sa céleste expression, pour explication générale et complète de tout ce que je voulais savoir de cette situation mystérieuse, que j'avais tant cherché à deviner. La démonstration en fut plus claire encore un moment après; car tandis que je travaillais les nerfs de mon visage pour leur donner, les tirant en long et en large, cet air de commisération sentimentale que chacun aime à trouver dans son semblable.

— Il se croit le semblable de la belle Kitty, murmura Stello.

Tandis que j'appitoyais mon visage, on entendit rouler avec

fracas un carrosse lourd et doré qui s'arrêta devant la boutique toute vitrée où Kitty était éternellement renfermée comme un fruit rare dans une serre chaude. Les laquais portaient des torches devant les chevaux et derrière la voiture; nécessaire précaution, car il était deux heures après-midi à l'horloge de Saint-Paul...

— *The lord-mayor! lord-mayor!* s'écria tout à coup Kitty en frappant ses mains l'une contre l'autre, avec une joie qui fit devenir ses joues enflammées et ses yeux brillans de mille douces lumières; et, par un instinct maternel inexplicable, elle courut embrasser ses enfans, elle qui avait une joie d'amante! — Les femmes ont des mouvemens inspirés on ne sait d'où!

C'était en effet le carrosse du lord-maire, le très-honorable monsieur Beckford, *roi de Londres*, élu parmi les soixante-douze corporations des marchands et artisans de la ville, qui ont à leur tête les douze corps des orfèvres, poissonniers, tanneurs, etc., dont il est le chef suprême. Vous savez que jadis le lord-maire était si puissant, qu'il alarmait les rois, et se mettait à la tête de toutes les révolutions, comme Froissard le dit en parlant des *Londriens* ou *Vilains de Londres*. M. Beckford n'était nullement révolutionnaire en 1770; il ne faisait nullement trembler le roi, mais c'était un digne *gentleman*, exerçant sa jurisdiction avec gravité et politesse, ayant son palais et ses grands dîners, où quelquefois le roi était invité, et où le lord-maire buvait prodigieusement sans perdre un instant son admirable sang-froid. Tous les soirs, après dîner, il se levait de table le premier, vers huit heures du soir, allait lui-même ouvrir la grande porte de la salle à manger aux femmes qu'il avait reçues; ensuite se rasseyait avec tous les hommes, et demeurait à boire jusqu'à minuit. Tous les vins du globe circulaient autour de la table et passaient de main en main, emplissant, pour une seconde, des verres de toutes les dimensions, qu'il vidait le premier avec une égale indifférence. Il parlait des affaires publiques avec le vieux lord Chatam, le duc de Grafton, le comte de Mansfield, aussi à

son aise après la trentième bouteille qu'avant la première ; et son esprit, strict, droit, bref, sec et lourd, ne subissait aucune altération dans la soirée. Il se défendait avec bon sens et modération des satiriques accusations de Junius, ce redoutable inconnu qui eut le courage ou la faiblesse de laisser éternellement anonyme un des livres les plus spirituels et les plus mordans de la langue anglaise, comme fut laissé le second Évangile, l'Imitation de J. C.

— Et que m'importent à moi les trois ou quatre syllabes d'un nom? soupira Stello. Le Laocoon et la Vénus de Milo sont anonymes, et leurs statuaires ont cru leurs noms immortels, en cognant leur bloc avec un petit marteau. Le nom d'Homère, ce nom de demi-dieu, vient d'être rayé du monde par un monsieur grec. Gloire ! rêve d'une ombre ! a dit Pindare, s'il a existé, car on n'est sûr de personne à présent.

— Je suis sûr de M. Beckford, reprit le docteur, car j'ai vu, dis-je, sa grosse et rouge personne en ce jour-là que je n'oublierai jamais. Le brave homme était d'une haute taille, avait le nez gros et rouge ; tombant sur un menton rouge et gros. Il a existé celui-là ! personne n'a existé plus fort que lui. Il avait un ventre paresseux, dédaigneux et gourmand, longuement emmaillotté dans une veste de brocard d'or ; des joues orgueilleuses, satisfaites, opulentes, paternelles, pendantes largement sur la cravate ; des jambes solides, monumentales et goutteuses qui le portaient noblement d'un pas prudent, mais ferme et honorable ; une queue poudrée, enfermée dans une grande bourse qui couvrait ses rondes et larges épaules dignes de porter, comme un monde, la charge de *lord-mayor*.

Tout cet homme descendit de voiture lentement et péniblement.

Tandis qu'il descendait, Kitty Bell me dit, en huit mots anglais, que M. Chatterton n'avait été si désespéré que, parce que cet homme, son dernier espoir, n'était pas venu, malgré sa promesse.

— Tout cela en huit mots? dit Stello, la *belle langue que la langue turque!*

— Elle ajouta en quatre autres mots (et pas un de plus), continua le docteur, qu'elle ne doutait que M. Chatterton ne revînt avec le lord-maire.

En effet, tandis que deux laquais tenaient de chaque côté du marche-pied une grosse torche résineuse, qui ajoutait aux charmes du brouillard, ceux d'une vapeur noire et d'une détestable odeur; et que M. Beckford faisait son entrée dans la boutique, l'ombre de tous les jours, l'ombre pâle, aux yeux bruns se glissa le long des vitres et entra à sa suite. Je vis et contemplai avidement Chatterton.

Oui, dix-huit ans. Tout au plus dix-huit! Des cheveux bruns tombant sans poudre sur les oreilles, le profil d'un jeune lacédémonien, un front haut et large, des yeux fixes, creux et perçans, un menton relevé sous des lèvres épaisses auxquelles le sourire ne semblait pas avoir été possible. Il s'avança d'un pas régulier, le chapeau sous le bras et attacha ses yeux de flamme sur la figure de Kitty, elle cacha sa belle tête dans ses deux mains. Le costume de Chatterton était entièrement noir de la tête aux pieds; son habit serré et boutonné jusqu'à la cravate lui donnait, tout ensemble, l'air militaire et ecclésiastique, il me sembla parfaitement fait et d'une taille élancée. Les deux petits enfans coururent se prendre à ses mains et à ses jambes, comme accoutumés à sa bonté. Il s'avança en jouant avec leurs cheveux sans les regarder. Il salua gravement M. Beckford qui lui tendit la main, et la lui secoua vigoureusement, de manière à arracher le bras avec l'omoplate.... Ils se toisèrent tous deux avec surprise.

Kitty Bell dit à Chatterton du fond de son comptoir, et d'une voix toute timide, qu'elle n'espérait plus le voir. Il ne répondit pas, soit qu'il n'eût pas entendu, soit qu'il ne voulût pas entendre.

Quelques personnes, femmes et hommes, étaient entrées dans la boutique, mangeaient et causaient indifféremment.

Elles se rapprochèrent ensuite et firent cercle, lorsque M. Beckford prit la parole avec l'accent rude des gros hommes rouges, et le ton fulminant d'un protecteur. Les voix se turent par degré, et, comme vous dites entre poètes, les élémens semblèrent attentifs, et même le feu jeta partout des lueurs éclatantes qui sortaient des lampes ranimées par Kitty Bell, heureuse jusqu'aux larmes de voir pour la première fois un homme puissant tendre la main à Chatterton. On n'entendait plus que le bruit que faisaient les dents de quelques petites Anglaises fourrées, qui sortaient timidement leurs mains de leurs manchons, pour prendre sur le comptoir des macarons, des craknells et des plum-buns qu'elles croquaient.

M Beckford dit donc à peu près ceci :

« Je ne suis pas lord-maire pour rien, mon enfant; je sais bien ce que c'est que les pauvres jeunes gens, mon garçon. Vous êtes venu m'apporter vos vers hier, et je vous les rapporte aujourd'hui, mon fils : les voilà. J'espère que je suis prompt, hein? Et je viens moi-même voir comment vous êtes logé et vous faire une petite proposition qui ne vous déplaira pas. — Commencez par me reprendre tout cela. »

Ici l'honorable M. Beckford prit des mains d'un laquais plusieurs manuscrits de Chatterton, et les lui remit en s'asseyant lourdement et s'étalant avec ampleur. — Chatterton prit ses parchemins et ses papiers avec gravité, et les mit sous son bras, regardant le gros lord-maire avec ses yeux de feu.

— « Il n'y a personne, continua le généreux M. Beckford, à qui il ne soit arrivé, comme à vous, de verailler dans sa jeunesse. Eh! eh! — cela plaît aux jolies femmes. — Eh! eh! — c'est de votre âge, mon beau garçon. — Les *young ladies* aiment cela. — N'est-il pas vrai, la belle? . . .

Et il allongea le bras pour toucher le menton de Kitty Bell par-dessus le comptoir. Kitty se rejeta jusqu'au fond de son fauteuil, et regarda Chatterton avec épouvante, comme si elle se fût attendue à une explosion de colère de sa part,

car vous savez ce que l'on a écrit du caractère de ce jeune homme!

*He was violent and impetuous to a strange degree.*

— « J'ai fait comme vous dans mon printemps, dit fièrement le gros M. Beckford, et jamais Littleton, Swift et Wilkes n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galans et plus badins que les miens. Mais j'avais la raison assez avancée, même à votre âge, pour ne donner aux muses que le temps perdu, et mon été n'était pas encore venu, que déjà j'étais tout aux affaires; mon automne les a vues mûrir dans mes mains, et mon hiver en recueille aujourd'hui les fruits savoureux. »

Ici l'élégant M. Beckford ne put s'empêcher de regarder autour de lui, pour lire dans les yeux des personnes qui l'entouraient, la satisfaction excitée par la facilité de son élocution et la fraîcheur de ses images.

*Les affaires mûrissant dans l'automne de sa vie*, parurent faire, sur deux ministres, un quaker noir et un lord rouge qui se trouvaient là, une impression aussi profonde que celle que produisent à notre tribune de l'an 1831 les discours des bons petits vieux généraux *del signor Buonaparte*, lorsqu'ils nous demandent, en phrases de collége et *d'humanités*, nos enfans et nos petits-enfans, pour en faire de grands corps d'armée, et pour nous montrer comment, parce qu'on s'est occupé durant dix-sept ans du débit des vins et de la tenue des livres, on saurait bien encore perdre sa petite bataille, comme on faisait en l'absence du grand-maître.

L'honnête M. Beckford, ayant ainsi séduit les assistans par sa bonhommie mêlée de dignité et de bonne façon, poursuivit sur un ton plus grave :

— « J'ai parlé de vous, mon ami, et je veux vous tirer d'où vous êtes. On ne s'est jamais adressé en vain au lord-maire depuis un an : je sais que vous n'avez rien pu faire au monde que vos maudits vers, qui sont d'un anglais inintelligible, et qui, en supposant qu'on les comprît, ne sont pas très-beaux ; je suis franc, moi, et je vous parle en père,

voyez-vous — et quand même ils seraient très-beaux, — à quoi bon? je vous le demande; à quoi bon?

Chatterton ne bougeait non plus qu'une statue. Le silence des sept ou huit assistans était profond et discret; mais il y avait dans leurs regards une approbation marquée de la conclusion du lord-maire, et ils se disaient du sourire : À quoi bon?

Le bienfaisant visiteur continua :

— Un bon anglais, qui veut être utile à son pays, doit prendre une carrière qui le mette dans une ligne honnête et profitable. Voyons, enfant, répondez-moi. — Quelle idée vous faites-vous de nos devoirs? » — Et il se renversa de façon doctorale.

J'entendis la voix creuse et douce de Chatterton qui fit cette singulière réponse en saccadant ses paroles st s'arrêtant à chaque phrase :

» L'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme; la » proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre au milieu » des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses » flancs d'autres vaisseaux faits à son image et qui vont la re- » présenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord » du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, » les communes sont au pavillon, au gouvernail et à la bous- » sole; nous autres, nous devons tous avoir la main aux cor- » dages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les » canons : nous sommes tous de l'équipage et nul n'est inutile » dans la manœuvre de notre glorieux navire.

Cela fit sensation. On s'approcha sans trop comprendre et sans savoir si l'on devait se moquer ou applaudir, situation accoutumée du vulgaire.

— Well! very-well! cria le gros Beckford, c'est bien, mon enfant! c'est noblement représenter notre bienheureuse patrie! *Rule Britannia*, chanta-t-il en fredonnant l'air national. Mais, mon garçon, je vous prends par vos paroles. Que diable peut faire le poète dans la manœuvre?

Chatterton resta dans sa première immobilité. C'était celle

d'un homme absorbé par un travail intérieur qui ne cesse jamais et qui lui fait voir des ombres sur ses pas. Il leva seulement les yeux au plafond et dit :

— Le poète cherche aux étoiles quelle route nous montre le doigt du Seigneur.

Je me levai et courus, malgré moi, lui serrer la main. Je me sentais du penchant pour cette jeune tête montée, exaltée et en extase comme est toujours la vôtre.

Le Beckford eut de l'humeur.

— Imagination! dit-il.....

— Imagination! Célestes vérités! pouviez-vous répondre? dit Stello.

— Je sais mon Polyeucte comme vous, reprit le docteur, mais je n'y songeais guère en ce moment.

— Imagination, dit M. Beckford, toujours l'imagination au lieu du bon sens et du jugement. Pour être poète à sa façon lyrique et somnambule dont vous l'êtes, il faudrait vivre sous le ciel de Grèce, marcher avec des sandales, une clamyde et les jambes nues, et faire danser les pierres avec le psaltérion. Mais avec des bottes crottées, un chapeau à trois cornes, un habit et une veste, il ne faut guère espérer se faire suivre, dans les rues, par le moindre caillou, et exercer le plus petit pontificat, ou la plus légère direction morale sur ses concitoyens.

La poésie est à nos yeux une étude de style assez intéressante à observer, et faite quelquefois par des gens d'esprit, mais qui la prend au sérieux? quelque sot! Outre cela, je tiens ceci d'un Français, et je vous le donne comme certain; savoir : que la plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femmes. Vous avez essayé de tout ce que vous pouvait donner la vôtre, quittez-la, mon garçon; croyez-moi, mon petit ami. D'un autre côté nous vous avons essayé dans des emplois de finance et d'administration où vous ne valez rien. Lisez ceci, acceptez l'offre que je vous fais, et vous vous en trouverez bien,

avec de bons compagnons autour de vous. Lisez ceci et réfléchissez-y mûrement, cela en vaut la peine.

Ici, remettant un petit billet à ce sauvage enfant, le lord-maire se leva majestueusement.

— C'est, dit-il en se retirant au milieu des saluts et des hommages, c'est qu'il s'agit de quatre cents livres sterling par an.

Kitty Bell se leva et salua comme si elle eût été prête à lui baiser la main à genoux. Toute l'assistance suivit jusqu'à la porte le digne magistrat qui souriait et se retournait, prêt à sortir, avec l'air bénin d'un évêque qui va confirmer des petites filles; il s'attendait à se voir suivi de Chatterton, mais il n'eut que le temps d'apercevoir le mouvement violent de son protégé. — Chatterton avait jeté les yeux sur le billet; tout à coup il prit ses manuscrits, les lança sur le feu de charbon de terre qui brûlait dans la cheminée à hauteur des genoux, comme une grande fournaise, et disparut de la chambre.

Monsieur Beckford sourit avec satisfaction, et saluant de la portière de sa voiture : — je vois avec plaisir, cria-t-il, que je l'ai corrigé; — il renonce à sa poésie. — Et ses chevaux partirent.

C'est à la vie, me dis-je, qu'il renonce. — Je me sentis serrer la main avec une force surnaturelle. — C'était Kitty Bell, qui, les yeux baissés et n'ayant l'air aux yeux de tous que de passer près de moi, m'entraînait vers une petite porte vitrée, au fond de la boutique; porte que Chatterton avait ouverte pour sortir.

— On parlait bruyamment de la bienfaisance du lord-maire; on allait, on venait. On ne la vit pas. Je la suivis.

# CHAPITRE XVII.

## Un escalier.

*Saint-Socrate, priez pour nous!* disait Erasme le savant. J'ai fait souventes fois cette prière en ma vie, continua le docteur, mais jamais si ardemment, vous m'en pouvez croire, qu'au moment où je me trouvai seul avec cette jeune femme dont j'entendais à peine le langage, qui ne comprenait pas le mien, et dont la situation n'était pas claire à mes yeux plus que la parole à mes oreilles.

Elle ferma vite la petite porte par laquelle nous étions arrivés au bas d'un long escalier; et là, au lieu de monter, elle s'arrêta tout court, comme si les jambes lui eussent manqué au moment de monter. Elle se retint un instant à la rampe, ensuite elle se laissa aller assise sur les marches et quittant ma main qui la voulait retenir, me fit signe de monter.

— *Vite! vite! allez!* me dit-elle en français à ma grande surprise; je vis que la crainte de parler mal avait, jusqu'alors, arrêté cette timide personne.

Elle était si effrayée, ses yeux ouverts démesurement avaient une expression de Méduse si extraordinaire, que je frémis moi-même, et la quittai brusquement pour monter. Je ne savais vraiment où j'allais, mais j'allais comme une balle qu'on a lancée violemment.

Hélas! me disais-je en montant au hasard l'étroit escalier, hélas! quel sera l'esprit révélateur qui daignera jamais descendre du ciel, pour apprendre aux sages, à quels signes ils peuvent deviner les vrais sentimens d'une femme quelconque, pour l'homme qui la domine sécrètement? Au premier abord, on sent bien quelle est la puissance qui pèse sur son ame, mais qui devinera jamais jusqu'à quel degré

cette femme est possédée? Qui osera interpréter hardiment ses actions et qui pourra, dès le premier coup d'œil, savoir le secours qu'il convient d'apporter à ses douleurs. Chère Kitty, me disais-je (car en ce moment je me sentais, pour elle, l'amour qu'avait, pour Phèdre, sa nourrice, son excellente nourrice, dont le sein frémissait des passions dévorantes de la fille qu'elle avait nourrie.) Chère Kitty, pensai-je, que ne m'avez-vous dit : *Il est mon amant!* J'aurais pu nouer avec lui une utile et conciliante amitié, j'aurais pu parvenir à sonder les plaies inconnues de son cœur; j'aurais... Mais ne sais-je pas que les sophismes et les argumens sont inutiles où le regard d'une femme aimée n'a pas réussi. Mais comment l'aime-t-elle? Est-elle plus à lui qu'il n'est à elle? N'est-ce pas le contraire? Où en suis-je? Et même, je pourrais dire aussi : Où suis-je?

En effet, j'étais au dernier étage de l'escalier assez négligemment éclairé, et je ne savais de quel côté tourner, lorsqu'une porte d'appartement s'ouvrit brusquement. Mon regard plongea dans une petite chambre, dont le parquet était entièrement couvert de papiers déchirés en mille pièces. J'avoue que la quantité en était telle, que les morceaux en étaient si petits, que cela supposait la destruction d'un si énorme travail, que j'y attachai long-temps les yeux avant de les reposer sur Chatterton qui m'ouvrait la porte.

Lorsque je le regardai, je le pris vîte dans mes bras par le milieu du corps, et il était temps, car il allait tomber, et se balançait comme un mât coupé par le pied. — Il était devant sa porte, je l'appuyai contre cette porte, et je le retins ainsi debout comme on soutiendrait une momie dans sa boîte. — Vous eussiez été épouvanté de cette figure. — La douce expression du sommeil était paisiblement étendue sur ses traits, mais c'était l'expression d'un sommeil de mille ans, d'un sommeil sans rêve, où le cœur ne bat plus, d'un sommeil imposé par l'excès du mal. Les yeux étaient encore entr'ouverts, mais flottans au point de ne pouvoir saisir aucun objet pour s'y arrêter; la bouche était béante et la

respiration forte, égale et lente, soulevant la poitrine comme dans un cauchemar.

Il secoua la tête, et sourit un moment comme pour me faire entendre qu'il était inutile de m'occuper de lui. — Comme je le soutenais toujours très-ferme par les épaules, il poussa du pied une petite fiole qui roula jusqu'au bas de l'escalier, sans doute jusqu'aux dernières marches où Kitty s'était assise, car je l'entendis jeter un cri, et monter en tremblant. — Il la devina. — Il me fit signe de l'éloigner, et s'endormit debout sur mon épaule comme un homme pris de vin.

Je me penchai, sans le quitter, au bord de l'escalier. J'étais saisi d'un effroi qui me faisait dresser les cheveux sur la tête. J'avais l'air d'un assassin.

J'aperçus la jeune femme qui se traînait, pour monter les degrés, en s'accrochant à la rampe comme n'ayant gardé de force que dans les mains pour se hisser jusqu'à nous. — Heureusement elle avait encore deux étages à gravir avant que de le rencontrer.

Je fis un mouvement pour porter dans la chambre mon terrible fardeau. — Chatterton s'éveilla encore à demi. — Il fallait que ce jeune homme eût une force prodigieuse, car il avait bu soixante grains d'opium. — Il s'éveilla encore à demi, et employa, le croiriez-vous? — employa le dernier souffle de sa voix à me dire ceci :

— Monsieur..... *you*..... médecin..... achetez-moi mon corps, et payez ma dette.

Je lui serrai les deux mains pour consentir. — Alors il n'eut plus qu'un mouvement. Ce fut le dernier, malgré moi, il s'élança vers l'escalier, s'y jeta sur les deux genoux, tendit les bras vers Kitty, poussa un long cri, et tomba mort le front en avant.

Je lui soulevai la tête. Il n'y a rien à faire, me dis-je. — A l'autre.

J'eus le temps d'arrêter la pauvre Kitty, mais elle avait vu. — Je lui pris le bras et la forçai de s'asseoir sur les mar-

ches de l'escalier. — Elle obéit, et resta accroupie comme une folle avec les yeux ouverts. Elle tremblait de tout le corps.

Je ne sais, monsieur, si vous avez le secret de faire des phrases dans ces cas-là; pour moi, qui passe ma vie à contempler ces scènes de deuil, j'y suis muet.

Pendant qu'elle voyait devant elle fixement et sans pleurer, — je retournais dans mes mains la fiole qu'elle avait apportée dans la sienne; elle, alors, la regardant de travers, semblait dire comme Juliette : L'ingrat! avoir tout bu! ne pas me laisser une goutte amie!

Nous restions ainsi l'un à côté de l'autre assis et pétrifiés, l'un consterné, l'autre frappée à mort; aucun n'osant souffler un mot, et ne le pouvant.

Tout d'un coup une voix sonore, rude et pleine, cria d'en bas :

— *Come, mistriss Bell!*

A cet appel, Kitty se leva comme par un ressort; c'était la voix de son mari. Le tonnerre eût été moins fort d'éclat, et ne lui eût pas causé même en tombant une plus violente et plus électrique commotion. Tout le sang se porta aux joues, elle baissa les yeux, et resta un instant debout pour se remettre.

— *Come, mistriss Bell!*

Répéta la terrible voix.

Ce second coup la mit en marche, comme l'autre l'avait mise sur ses pieds. Elle descendit avec lenteur, droite, docile, avec l'air insensible, sourd et aveugle d'une ombre qui revient. Je la soutins jusqu'en bas; elle rentra dans sa boutique, se plaça les yeux baissés à son comptoir, tira une petite Bible de sa poche, l'ouvrit, commença une page et resta sans connaissance, évanouie dans son fauteuil.

Son mari se mit à gronder, des femmes à l'entourer, les enfans à crier, les chiens à aboyer.

— Et vous? s'écria Stello en se levant avec chagrin.

— Moi? je donnai à monsieur Bell trois guinées, qu'il reçut avec plaisir et sang-froid en les comptant bien.

— C'est, lui dis-je, le loyer de la chambre de M. Chatterton qui est mort.

— Oh! dit-il avec l'air satisfait.

— Le corps est à moi, dis-je, je le ferai prendre.

— Oh! me dit-il avec un air de consentement.

Il était bien à moi car cet étonnant Chatterton avait eu le sang-froid de laisser, sur ma table, un billet qui portait à peu près ceci :

— Je vends mon corps au docteur (le nom en blanc), à la condition de payer à M. Bell six mois de loyer de ma chambre, montant à la somme de trois guinées. Je désire qu'il ne reproche pas à ses enfants les gâteaux qu'ils m'apportaient chaque jour, et qui, depuis un mois, ont seuls soutenu ma vie.

Ici, le docteur se laissa couler dans la bergère sur laquelle il était placé, et il s'y enfonça jusqu'à ce qu'il se trouvât assis sur le dos et même sur les épaules.

— Là! dit-il, avec un air de satisfaction et de soulagement, comme ayant fini son histoire.

— Mais Kitty Bell? Kitty? que devint-elle, dit Stello en cherchant à lire dans les yeux froids du docteur noir?

— Ma foi, dit celui-ci, si ce n'est la douleur, le calomel des médecins anglais dut lui faire bien du mal..... car, n'ayant pas été appelé, je vins visiter les gâteaux de sa boutique. Il y avait là ses deux beaux enfans qui jouaient et chantaient en habit noir. Je m'en allai en frappant la porte de manière à la briser.

— Et le corps du poète?

— Rien n'y toucha que le linceul et la bière. Rassurez-vous.

— Et ses poëmes?

— Il fallut dix-huit mois de patience pour réunir, coller et traduire les morceaux de ceux qu'il avait déchirés dans sa fureur. Quant à ceux que le charbon de terre avait brûlés, c'était la fin de la bataille d'Hastings dont on n'a que deux chants.

— Vous m'avez écrasé la poitrine avec cette histoire, dit Stello en retombant assis.

Tous deux restèrent en face l'un de l'autre pendant trois heures quarante quatre minutes, tristes et silencieux comme Job et ses amis. Après quoi Stello s'écria comme en continuant :

— Mais que lui offrait donc M. Beckford dans son petit billet?

—Ha! à propos, dit le docteur noir, comme en s'éveillant en sursaut...

C'était une place de premier valet de chambre chez lui.

Le C^te^ Alfred de Vigny.

(*La fin de la première consultation* (*Stello*) *à la prochaine livraison.*)

# LES DEUX VOIX.

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux?
Était-ce aux bords du Sund? aux côtes de Bretagne?
Aviez-vous l'océan aux pieds de la montagne?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté?

Voici ce qu'on entend : — du moins un jour qu'en rêve
Ma pensée abattit son vol sur une grève,
Et du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatans, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures,
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons,
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.
C'était une musique ineffable et profonde,
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
Roulait, élargissant ses orbes infinis,
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
Avec le temps, l'espace, et la forme, et le nombre!
Comme une autre atmosphère épars et débordé,
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde enveloppé dans cette symphonie,
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.

Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix, dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde,
Comme on voit deux courans qui se croisent sous l'onde.

L'une venait des mers; chant de gloire! hymne heureux!
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux;
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Était triste : c'était le murmure des hommes;
Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
Chaque onde avait sa voix, et chaque homme son bruit.

Or, comme je l'ai dit, l'Océan magnifique
Épandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion,
Et louait la beauté de la création.
Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'Océan par momens abaissait sa voix haute;
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu!

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique et refus du baptême,

Et malédiction, et blasphème, et clameur,
Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur,
Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
Qu'était-ce que ce bruit, dont mille échos vibraient?
Hélas! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères! de ces deux voix étranges, inouïes,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'éternel durant l'éternité,
L'une disait: NATURE! et l'autre: HUMANITÉ!

Alors je méditai; car mon esprit fidèle,
Hélas! n'avait jamais déployé plus grande aile;
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour;
Et je rêvai long-temps, contemplant tour à tour,
Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon ame.
Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'ame, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain?

VICTOR HUGO.

Cette pièce remarquable fait partie des *Feuilles d'automne*, qui paraîtront sous peu de jours, chez le libraire Eugène Renduel, et qui révéleront dans le poète une manière nouvelle, inattendue, un progrès éclatant et profond.

DE

# LA HAINE LITTÉRAIRE.

C'est un grand malheur et que nous devons déplorer sérieusement qu'Il n'ait pas vécu au temps de Labruyère ou de Lesage. C'aurait été un beau chapitre de plus pour les *Caractères* ou le *Gil Blas*. Mais aujourd'hui, au milieu de ce débordement de paroles sonores et vides qui se précipitent à flots pressés sur les moindres idées, et qui menacent de tout envahir, qui écrira ce chapitre? Qui voudra et qui saura l'écrire?

C'est un homme spirituel et rien de plus. Ce qui suffirait au bonheur et à la vanité d'un autre, fait le tourment de toute sa vie. Il n'a que de l'esprit, et il essaie vainement, par tous les moyens imaginables, de se persuader qu'il a du génie. Doué d'une adresse infinie, il a réussi à recruter quelques flatteurs complaisans que sa parole éblouit, et qui jouent près de lui le même rôle, à peu près, que le valet de chambre du nouveau dieu. Au lieu de lui dire tous les matins : « Souvenez-vous, M. le comte, que vous avez de grandes choses à faire, » ils lui répètent à satiété et à tous les instans de la journée : Ah! si vous vouliez, vous auriez à vous seul plus de génie qur tous ces gens-là. Ivanhoë a bien des longueurs.

et vous sauriez les éviter. Lamartine est bien vague et bien monotone; vous faites les vers mieux que lui, et si vous consentiez à vous y mettre, quelles belles choses nous aurions!

Voilà ce qu'Il s'entend dire, ce qu'Il se laisse dire, ce qu'Il se fait dire tous les jours. Mais cet éternel encouragement, cette ovation quotidienne, ne réussit pas à le réveiller de sa léthargie, peut-être faut-il dire de son impuissance. Il ne peut se soustraire à son supplice. Il a trop d'esprit encore pour croire à son génie.

J'en sais pourtant qui croient en lui, comme les Juifs à la venue prochaine du Messie. Ni l'oubli, ni l'obscurité, ni les désappointemens sans nombre du dieu qu'ils adorent et qu'ils encensent, ne réussissent à les désabuser.

A vrai dire, son talent spécial, le plus réel et le plus complet de tous ceux qu'il possède, consiste à se composer un succès de toutes les chutes auxquelles il assiste, et auxquelles il travaille activement de toutes ses forces. Il s'est fait à son usage une gloire négative qui résulte uniquement de sa haine vivace et acharnée pour toutes les gloires qu'il a vu naître, et qu'il a poursuivies à outrance de ses imprécations et de ses blasphèmes.

Tout ce qui s'est fait en France depuis vingt ans d'éclatant et de beau, il l'a gâté; il s'est caché comme un ver au fond de tous les fruits qui commençaient à mûrir, pour les corrompre et les empoisonner. Dès qu'il a entendu le râle de la poésie de l'empire, il s'est associé avec empressement à ceux qui voulaient fonder la poésie nouvelle. Il a épié leurs projets, pénétré leurs intentions, guetté leurs espérances. Il s'est initié à tous les mystères de la nouvelle religion, et le jour où la religion a triomphé, il a pris le rôle de Judas.

Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, ont été ses amis à leurs premiers débuts, et le jour du succès, le jour où leur nom est devenu un symbole glorieux d'enthousiasme et de poésie, il les a pris en haine, et s'est attaché au char de triomphe pour arrêter la roue. Il a fait pour les *Méditations*, les *Orientales* et les *Poèmes*, ce que Sextus Empiricus

a fait pour les *Élémens* d'Euclide. Il a dépensé toutes les facultés de son esprit à réfuter toutes les renommées qu'Il ne pouvait atteindre.

J'ai connu des intelligences assez hautes, d'une belle trempe, et d'une portée lointaine et vigoureuse, qui répugnaient à la haine, et s'en tenaient au mépris. Pour lui, le mépris ne ferait pas son compte, et Il s'en abstient, comme d'un sentiment stérile. Aujourd'hui Il compte autant de haines qu'hier Il comptait d'amitiés. Le jour où l'Europe apprendra la mort de Goëthe, Il aura de profonds regrets. Non pas qu'il voie avec douleur s'éteindre le génie à qui nous devons Faust et Werther, peu lui importe, car Il n'est capable d'aucune sympathie. Mais Il verra s'en aller sa dernière espérance de gâter une gloire qui a vécu impunément de son temps.

Il a obtenu dans sa vie un assez bon nombre de succès anonymes, qu'Il a su habilement exploiter pendant quelque temps. Il a semé adroitement des bruits perfides qui attribuaient à d'autres l'œuvre de ses mains, et souvent Il a dû à cette supercherie la renommée d'une semaine. Huit jours après Il se mettait en quête de nouvelles dupes. Ses meilleures amitiés ont passé par cette perfidie. Tous les noms honorables qu'Il a pu connaître, toutes les hautes réputations qu'Il a fréquentées, Il s'en est servi sans scrupule, pour escamoter à l'ombre de leur gloire et à son profit quelques battemens de mains, quelques douzaines de louanges éphémères.

Mais s'Il s'en fût tenu là, s'Il eût borné son rôle à mettre sur ses œuvres le nom d'autrui, sa part serait trop belle encore, et Il serait en droit de railler superbement l'innocente niaiserie des lecteurs. Il serait toujours bien venu à répondre : Tant pis pour vous si vous admirez mes vers sous le prétexte de Béranger, si vous pleurez aux contes que je vous fais, parce que vous croyez reconnaître dans le vélin de mes volumes, dans les douze lignes de mes pages, et dans la décence aristocratique et réservée des passions que je décris la

plume d'une noble duchesse. A toutes nos récriminations, il pourrait n'opposer qu'un rire satanique, et s'applaudir paisiblement du succès de sa ruse.

Par malheur il n'en est rien. Il a eu bientôt usé et mis en lambeaux ses plus solides amitiés; Il a fait autour de lui un désert immense; comme l'archange exilé de Milton, Il a regardé tristement autour de lui, et Il a vu que tout le monde s'était retiré.

Alors Il s'est réfugié dans son cœur vide et desséché, et comme son esprit impuissant se refusait à produire, au risque d'être un jour bafoué, traîné aux gémonies, Il a pris hardiment ce qu'Il a pu trouver à sa guise chez les nations voisines. L'Allemagne, l'Écosse, l'Angleterre lui ont servi de compères et de complices dans cette nouvelle croisade contre l'innocence et la crédulité des bonnes ames.

Coleridge n'avait pas encore passé le détroit, et le traducteur infaillible et inévitable de tous les poëmes de lord Byron n'avait pas encore jeté au crible de son industrie les lambeaux mutilés des *revues* anglaises, pour en composer un prétendu voyage historique et littéraire. Il lui a semblé plaisant et commode de prendre et de traduire, vaille que vaille, la magnifique ballade de l'*Old-Mariner*. Après avoir écrit le dernier vers de son chef-d'œuvre d'emprunt, Il a bien voulu annoncer qu'Il venait de terminer *quelque chose*, Il s'est fait prier par quelques niais curieux de vouloir bien lire son poëme; Il a résisté aussi long-temps qu'il fallait pour doubler, par l'impatience, l'empressement de l'auditoire. Il s'est arrangé dans un coin du salon, sous le jour douteux d'une lampe, et d'une voix mystérieuse, Il a consenti à murmurer doucement, à chuchoter les vers de Coleridge qu'Il honorait de son baptême.

Si j'ai bonne mémoire, Coleridge a défrayé trois de ses hivers. Un soir, un auditeur perfide a tiré de sa poche le volume accusateur, et a demandé, avec une naïveté doucereuse, si l'auteur avait eu l'imprudence de livrer à des mains peu sûres une copie de son poëme, et il a montré à qui vou-

lait, ce qu'il appelait, avec un étonnement bien joué, l'imitation anglaise. Le volume a passé de main en main, et il a fallu reconstruire sur nouveaux frais une réputation qui venait de s'écrouler, et de tomber en ruines sous le souffle du premier ouragan.

Mais Il n'a pas perdu courage. Il a découvert à Berlin un homme d'un génie bizarre et singulier, assez riche en inventions pour prêter à des pauvres comme lui. L'Évangile dit quelque part que celui qui a deux manteaux en donne un à celui qui n'en a pas. Il s'est appliqué sans hésitation la lettre et l'esprit du Nouveau-Testament. Il a couvert sa nudité de la pourpre et du lin du voyageur qu'Il venait de détrousser. Il a pris à Hoffmann, roi du rêve et de la fantaisie, un des plus beaux joyaux de sa couronne, le conte de mademoiselle Scudéri, l'histoire si profondément pathétique et merveilleuse de Cardillac, ce récit qui fait pleurer et qui dresse les cheveux, et Il a reçu en son nom les louanges que le génie d'un autre avait méritées. Après avoir suivi le précepte de la loi nouvelle, Il a réalisé avec une littéralité singulièrement habile, les vers si connus de Virgile : *Sic vos non vobis mellificatis apes. Sic vos non vobis nidificatis aves*, etc.

Ce dernier exploit a eu meilleur sort que les autres. Par un hasard que l'histoire de nos relations politiques et sociales explique suffisamment, l'Allemagne littéraire est venue à nous plus tard que l'Angleterre. Hoffmann n'a complété nos soirées que cinq ans après que nous connaissions déjà l'*école des lacs* et ses principaux disciples. Le jour où Il a su qu'on traduisait Hoffmann, Il a senti d'horribles angoisses. Si Eschyle avait pu revivre et le voir, il eût ajouté un nouvel acte à son Prométhée. Il sentait au dedans de lui-même tout son sang qui se refoulait à son cœur et qui bondissait par élans impétueux et pressés, et qui menaçait de briser sa digue. Depuis l'heure où Il a prévu qu'on allait lui arracher son masque, jusqu'à l'heure où Il a senti au visage l'air frais et cuisant qu'Il voulait éviter, ses cheveux

ont blanchi. Il voyait la coalition des rieurs et des envieux se grossir et s'avancer, et Il n'avait pas un asile où se cacher pour éviter la honte. Il entendait le vent qui sifflait à ses tempes. Il voyait les nuages s'amonceler, l'éclair qui sillonnait le ciel, et Il cherchait vainement l'ombre d'un laurier pour s'abriter de la foudre.

La foudre est tombée, et pour l'atteindre elle n'a pas eu besoin, comme pour frapper Napoléon dans son aire impériale, de remonter. Il a perdu à ce coup un de ses membres, et il s'est exposé, muet et mutilé, à la risée et à la pitié.

Pour se consoler de ce nouvel échec, pour oublier la douleur cuisante de cette nouvelle et large et sanglante blessure, Il a essayé de mêler un peu de boue aux cendres de Joseph Delorme. Mais le tombeau du poète a refusé de s'ouvrir sous ses coups pour enfouir ses insultes; comme le serpent sur la lime, Il s'est consumé en efforts impuissans, et il a quitté la partie pour ne pas se briser les dents.

Un des épisodes les plus importans à ses yeux de l'épopée à laquelle Il travaille depuis vingt ans et au-delà, et pour laquelle Il a dépensé le meilleur de son sommeil, sans regretter ni sueurs ni soupirs, épopée de haine et d'envie, qui commence par le râle de l'impuissance, et qui finira par la rage et les grincemens de dents des damnés du poète Florentin, la page la plus splendide pour son regard éteint et las, c'est celle où Il essaie de flétrir la *camaraderie*, où Il a voulu cacher dans l'ombre de son mépris les meilleures et les plus éclatantes réputations de notre siècle. Ne pouvant se faire grand et vigoureux comme un chien de Terre-Neuve, Il a jappé comme un épagneul.

Aujourd'hui l'écho n'a pas retenu les aboiemens glapissans et criards dont Il a poursuivi ses amis d'autrefois. Les sons rauques de sa voix furieuse se sont perdus comme le sifflement du vent qui passe aux tours d'une église, tandis que l'orgue majestueux et sonore emplit de ses accens le portail, la nef et le chœur.

Nous ne dirons rien d'une *correspondance inédite*, dont la

meilleure partie se retrouve en germe, et quelquefois en fruit mûr et vermeil dans les lettres de l'abbé Galiani. Nous ne rappellerons pas le dépit et les exclamations de l'auteur le jour où Il s'entendit traiter en plein salon d'homme d'esprit. Peu s'en fallut, s'Il eût osé, et s'Il n'eût tremblé devant le ridicule, qu'Il ne provoquât son panégyriste, comme fit le convive de Sainte-Foix, qui le blâmait de déjeûner avec une bavaroise, et qu'Il ne lui proposât de se couper la gorge pour le punir d'un éloge dont Il ne voulait pas. Homme d'esprit! quelle insulte, quel blasphème, quelle honte ineffaçable! Mais l'arrêt ne fut pas cassé! Il eût beau se pourvoir en grâce, et plaider, et invoquer toutes les jurisprudences du royaume, il fallut en passer par le sobriquet d'homme d'esprit et se résigner.

Il nous reste maintenant à entretenir les curieux des deux monumens qu'Il a bien voulu léguer à la postérité. Il ne s'agit, messieurs, de rien moins que d'un roman et d'une comédie; et remarquez bien, je vous prie, qu'Il a daigné signer la comédie et le roman. Comprenez-vous tout ce qu'il y a de hardi et d'osé à signer une œuvre de son nom. Cette conduite vous semble simple et naturelle. Vous ne concevez guère qu'on fasse autrement. Innocence et niaiserie! gaucherie et maladresse! Ne soupçonnez-vous donc pas tout ce qu'il y a d'ingénieux et de profond à se mettre à couvert sous l'anonyme, à profiter des applaudissemens s'ils viennent, et à répudier les sifflets si le malheur veut qu'on les entende. Il suffit pour cela, quand on a *dicté* le livre, d'écrire, huit jours après la publication, à trois journaux accrédités : « Je jure » sur l'honneur que je n'ai pas écrit une ligne de l'ouvrage » qu'on m'attribue. »

Comme on le voit, l'auteur, si familier aux Évangiles et à Virgile, n'a pas négligé non plus l'étude ni la pratique d'Escobar. Nous devons donc le remercier d'avoir signé en sa vie deux ouvrages pour diminuer d'autant la besogne des bibliographes à venir qui voudront, comme feu Barbier, composer un dictionnaire des anonymes. Il n'est pas bien sûr,

il est vrai, que nos neveux songent à lui, ni que son nom soit connu dans dix ans d'ici.

Mais à tout hasard, nous parlerons de son roman et de sa comédie, dans l'espérance d'aider à l'érudition oisive de quelque critique de la race de ceux qui lisent Tabarin et Cyrano, de préférence à Molière, pour se donner des airs de fatuité savante, et pour avoir au moins à débiter deux ou trois phrases que personne ne veut contredire. A moins d'avoir du temps à perdre et des paroles à jeter par la fenêtre, qui voudrait, je vous le demande, discuter le mérite de Tabarin? Autant vaudrait lire les vers d'Alcuin, ou la Clélie.

Or, savez-vous sur quoi Il fondait d'avance le succès de son roman? Sur une énigme, sur un logogriphe, posé en termes obscènes, brodé de sales équivoques, souillé de milliers de mots à double entente, dont chaque syllabe devait faire rougir une femme. Il a passé une année de sa vie à combiner des scènes d'alcove et de bain, que la pudeur se refuse à comprendre, et dont le bons sens se détourne avec dégoût; Il a couvert de fange, de vase, et d'une bave impure un des plus beaux morceaux de la sculpture antique. Quand on veut descendre au fond de cet égoût qu'Il a creusé de ses mains, pour y enfouir un chef-d'œuvre resté pur jusqu'ici, et chaste malgré son impudicité, on s'aperçoit bien vîte qu'Il a continué contre le marbre la lutte de haine et d'envie qu'Il avait commencée contre ses contemporains. Il était jaloux d'une statue qu'on trouvait belle, et qu'Il n'avait pas faite; et ne pouvant brûler les galeries de Florence, comme Erostrate avait brûlé le temple d'Éphèse, Il s'est résigné à salir la statue.

Qu'importe après cela, pour diminuer sa honte et son sacrilége, qu'Il ait groupé avec adresse quelques scènes du Directoire ou de la cour de Caroline? Que nous fait à nous le ressouvenir des salons de Barras et de madame Tallien? Quel intérêt pouvons-nous prendre aux scènes de débauche et de sang où plus d'un grand d'aujourd'hui a joué son rôle?

Vraiment nous avons grand besoin de savoir que le pseudonyme de Ruffo cache un ambassadeur que les Tuileries reçoivent aujourd'hui!

C'est d'ailleurs un livre souverainement ennuyeux, décousu, sans suite, sans commencement et sans fin, écrit d'un style prétentieux et maniéré, où la donnée acceptée et choisie par l'auteur n'est jamais prise par le côté poétique et idéal; ce que le statuaire nous avait révélé avec la grâce et la séduction d'un mystère, le poète, si peu digne d'ailleurs de ce nom, le livre à nos regards comme Messaline livrait ses flancs aux portefaix de Rome. Au lieu de la verve de Juvénal, ou de l'amertume poétiquement cynique de Régnier, c'est la trivialité basse et hideuse de Rétif de la Bretonne, gauchement déguisée sous l'élégance musquée de Grécourt ou de Voisenon.

Ç'a été, nous devons l'avouer, un scandale gratuit et stérile. L'oubli et l'indifférence ont fait bonne et prompte justice de ce délit contre la morale et la poésie, ces deux religions de ceux qui n'ont besoin ni de temples ni d'autels pour adorer Dieu dans ses œuvres et dans ses lois.

Le seul plaisir peut-être que l'auteur a recueilli, c'est les lettres inconcevables qu'Il a envoyées à plusieurs femmes étonnées et confuses, pour les questionner sur le mérite de son livre. Triste ressource, et qui ne pouvait rassasier longtemps son impérissable vanité; Il a trouvé d'ailleurs des femmes qui ont su lui répondre avec malice et dignité, et qui, sans toucher aux questions qui n'appartiennent qu'aux lieux de débauche, ont su lui faire comprendre que son livre est ennuyeux et plat, et que si l'on voulait en retrancher les longueurs, il faudrait le brûler tout entier.

*Les Puritains*, *la Prison d'Édimbourg*, *Cinq Mars*, *Notre-Dame de Paris*, la *Chronique de Charles IX*, auront une durée impérissable, et se sont fort bien passé d'énigmes et d'obscénité.

Quant à sa comédie, elle a été bien et justement sifflée depuis la première scène jusqu'à la dernière. Le public n'a pas consenti à s'introduire sous les draps d'un vieillard. Il a

lu la *Cantharide* de Béranger, et les satires de Pétrone; mais il n'a pas voulu voir appliquer les recettes des commères et des sages-femmes, ni suivre pendant trois heures la lutte engagée entre deux intrigans pour empêcher ou pour hâter la virilité d'un monarque imbécille. Vainement l'auteur a protesté dans ses journaux contre ce qu'Il appelle les vestales de l'orchestre. Il a eu beau se mettre sous la protection de Shakespeare et de Molière, personne n'a voulu croire qu'Il fût parent de ces messieurs. Pour ce qu'Il nomme la pudeur de sa reine, de bonne foi je n'en souhaite pas une pareille à ma maîtresse ou à ma femme. C'est tout bonnement, dans les premiers actes, une niaiserie d'Agnès, que Molière savait bien justifier par l'éducation de ses héroïnes, mais incompatible avec les habitudes d'une reine, et dans les derniers actes un dévergondage de réticences qui ferait honte à de vieilles prostituées.

Qu'Il compare, s'Il veut, la chute de sa pièce à la prise de Varsovie; qu'Il épuise le clinquant de ses paroles à décrire les clefs forées cachées sous les mouchoirs de batiste; qu'Il s'en prenne aux actrices et aux danseuses de l'opéra, aux femmes entretenues, aux libertins de toutes les classes; que dans la prochaine édition de sa comédie Il ajoute à sa préface ces paroles de Rousseau : « quand la vertu s'est enfuie des cœurs, la pudeur se réfugie sur les lèvres; » Il aura beau faire, on ne voudra pas même faire à sa pièce, une seconde fois, les honneurs des sifflets. On oubliera ce drame prétendu, où pas un acteur ne parle le langage de son caractère et de sa situation, cette maison sans nom et sans chiffre, où des personnages plus qu'équivoques parlent le jargon de l'hôtel de Rambouillet. On ne voudra pas même relever la perfidie avec laquelle Il essaie de souder Charles Nodier et Alfred de Vigny à M. Mortonval, et de leur distribuer, comme les pains merveilleux, les glapissemens des sifflets, qui ont répondu, comme il faut, à l'attaque dirigée contre le bon sens et le goût.

Il faut plaindre sa haine et ne pas la lui rendre.

GUSTAVE PLANCHE.

# MARIE,

## Roman[1].

# IAMBES,

## PAR M. AUGUSTE BARBIER[2].

Voici deux livres nouveaux, deux œuvres de poésie éminentes et originales, deux productions bien diverses et en apparence tout-à-fait contraires de deux talens réfléchis et inspirés, de deux sensibilités, on ne saurait plus antipathiques au premier coup-d'œil, et pourtant parentes au fond et presque sœurs. L'une des sœurs, la cadette je suppose, est restée recueillie en elle-même et discrète, elle s'est rattachée par un retour pieux au foyer domestique, au bourg natal, aux mœurs, au paysage du lieu, aux amours de sa blonde enfance; elle a gardé son culte simple; elle peut retrouver au besoin son accent du pays; elle se rappelle encore tous les noms, et s'enferme souvent pour chanter ses airs anciens et pleurer plus à l'aise à ses souvenirs. Mais n'allez pas toutefois accorder à cette nature si fraîche éclose trop

[1] 1 vol. in-18; prix 4 francs, rue des Beaux-Arts, n° 6.

[2] 1 vol. in-8°; chez U. Canel, rue du Bac, n° 104.

d'ignorance et de simplicité ; elle sait le monde et la vie, elle a souffert bien des peines et s'est étudiée à bien des grâces. Son bon goût autant que sa pudeur l'avertit fréquemment de choisir entre ses émotions, ou même de se taire et de se voiler. Il y a en elle une science achevée qui se dissimule, une expérience sans doute amère qui aime à s'oublier. On sent, à quelques mots qui lui échappent, à certaines brusqueries presque involontaires, qu'il règne sous cette douceur un peu sauvage, à laquelle la plus exacte bienséance préside, une énergie puissante de retenue et capable, si on la heurtait, de rude défense. Et l'autre sœur, qui plus brave et aventurière, émancipée de bonne heure, s'est ruée dans les hasards du monde, dans le tourbillon et la fange des capitales, qui n'a eu peur ni des goujats des camps, ni des théâtres obscènes, ni des rues dépavées, et qui, le front débarrassé de vergogne, et la grosse parole à la bouche, s'est faite honnête homme cynique, n'espérant plus redevenir une vierge accomplie ; ne la prenez pas trop au mot non plus, je vous conseille ; ne croyez pas trop qu'elle se plaise à cette corruption dont elle nous fait honte, à cette nausée éructante qu'elle nous jette à la face pour provoquer la pareille en nous, à cette lie de *vin bleu* dont elle barbouille exprès son vers pour qu'il nous tienne lieu de l'ilote ivre et qu'il nous épouvante ; osez regarder derrière l'hyperbole étalée et échevelée par laquelle, égalant la luxure latine, elle divulgue sans relâche et le plus effrontément la plaie secrète de ce siècle menteur, tout plein en effet de prostitutions et d'adultères ; osez percer au-delà de cette monstrueuse orgie qu'elle déchaîne en mille postures devant nous ;—et vous sentirez dans l'âme de cette muse une intention scrupuleuse, un effort austère, un excès de dégoût né d'une pudeur trompée, une délicatesse dédaigneuse qui, violée une fois, s'est tournée en satirique invective, une nature de finesse et d'élégance, que l'idéal ravirait aisément et qui ne ferait volontiers qu'un pas de la *Curée* au monde des anges. Si, laissant le fond, nous examinons l'art et la forme chez les

deux poètes, nous les trouvons également habiles, composant chacun leur œuvre avec une gradation savante, consommés aux procédés techniques et aux détails précieux. On ne saurait dire tout ce qu'il y a d'ingénieux et de combiné dans la plus tendre simplicité de l'un, dans la plus rapide indignation de l'autre; quelle part d'étude antique détournée à l'innovation actuelle; quels sucs nombreux et mélangés dans ces fruits tombés d'hier et de si franche saveur. Mais ce n'est pas un parallèle que nous faisons; nous n'avons voulu que nous justifier de réunir ici l'un à côté de l'autre deux jeunes poètes si divers au premier abord, jumeaux dans leur apparition, unis d'ailleurs entre eux par une étroite amitié, et en ce moment même compagnons heureux de voyage vers la belle et toujours nouvelle Italie.

*Marie, roman*, est simplement un recueil d'élégies, parmi lesquelles il s'en trouve huit intitulées *Marie*, qui, sans se suivre du tout, reviennent par intervalles, et, au milieu des distractions de l'amant et des caprices du poète, renouent le fil de lin flottant de cette première liaison villageoise et printanière. Cet amour fidèle pour la jeune paysanne basbretonne Marie est comme le son fondamental que divisent d'autres sons harmoniques, mais qui reparaît d'espace en espace à certains nœuds. Marie, la gentille brune aux dents blanches, aux yeux bleus et clairs, l'habitante du *Moustoir*, qui tous les dimanches arrivait à l'église du bourg, qui passait des jours entiers au pont Kerlo, avec son amoureux de douze ans, à regarder l'eau qui coule, et les poissons variés, et dans l'air ces nombreux phalènes dont Nodier sait les mystères; Marie, qui sauvait la vie à l'alerte demoiselle attue sur sa main; qui l'hiver suivant avait les fièvres et grandissait si fort, mûrissait si vite, qu'après ces six longs mois elle avait oublié les jeux d'enfant, et les alertes demoiselles, et les poissons du pont Kerlo, et les distractions à l'office pour son amoureux de douze ans, et qu'elle se mariait avec quelque honnête métayer de l'endroit; cette Marie que le sensible poète n'a jamais oublié depuis; qu'il a

revue deux ou trois fois au plus peut-être ; à qui, en dernier lieu, il a acheté à la foire du bourg une bague de cuivre qu'elle porte sans mystère aux yeux de l'époux sans soupçons ; dont l'image, comme une bénédiction secrète, l'a suivi au sein de Paris et du monde ; dont le souvenir et la célébration silencieuse l'ont rafraîchie dans l'amertume ; dont il demandait naguère au conscrit Daniel, dans une élégie qui fait pleurer, une parole, un reflet, un débris, quelque chose qu'elle eût dit ou qu'elle eût touché, une feuille de sa porte, fût-elle sèche déjà ; cette Marie belle encore, l'honneur modeste de la vallée inconnue qu'arrosent l'Élé et le Laita, ne lira jamais ce livre qu'elle a dictée, et ne saura même jamais qu'il existe, car elle ne connaît que la langue du pays, et d'ailleurs elle ne le croirait pas. Voilà le roman, l'idée dominante de ce charmant petit livre, et tout ce qui s'y ajoute d'étranger, se compose à merveille à l'entour. Ce sont d'autres souvenirs du pays et de la famille, des noces singulières, des retours de vacances, des adieux et de tendres envois d'un fils à sa mère, de calmes et rians intérieurs de félicité domestique ; ce sont par endroits des confidences obscures et enflammées d'un autre amour que celui de Marie, d'un amour moins innocent, moins indéterminé, et qui peut se montrer sans rivalité dans les intervalles du premier rêve, car il n'est pas du tout de même nature ; ce sont enfin les goûts de l'artiste, les choses et les hommes de sa prédilection, le statuaire grec et M. Ingres sectateur de l'antique beauté, des vers à la mémoire de ce George Farcy que sa mort a révélé à la France, et qui eût aimé ce livre s'il avait vécu, et qui, en le lisant, eût envié de le faire ; partout une nature élégante et gracieuse à laquelle le cœur se confie ; partout de bienveillantes images et un pur désir du beau ; le doux Virgile en robe traînante et les cheveux négligés, s'appuyant sur le bras de Mécènes au seuil du palais d'Octave ; un doute tolérant et chaste ; la liberté clémente ; Jésus *homme ou Dieu*, dit le poète, mais qui possède à jamais l'univers moral, et qui, s'il doit mourir,

ne mourra que comme le père de famille, après que toute sa race, la race des fils d'Adam, sera pourvue; ce sont des vers comme ceux-ci, inspirés par le joli pays de Livry, que madame de Sévigné chérissait déjà :

. . . . . Sans projets, sans envie,
Ne cherchons désormais que l'oubli de la vie :
Que chaque objet qui passe, ou noble ou gracieux,
Nous attire, et sur lui laissons aller nos yeux;
Vivons hors de nous même; il est dans la nature,
Dans tout ce qui se meut, et respire, et murmure,
Dans les riches trésors de la création,
Il est des baumes sûrs à toute affliction :
C'est de s'abandonner à ces beautés naïves,
D'en observer les lois douces, inoffensives,
L'arbre qui pousse et meurt où nos mains l'ont planté,
Et l'oiseau qu'on écoute après qu'il a chanté.
. . . . . .
Quand les hommes n'ont plus que des songes moroses,
Heureux qui sait se prendre au pur amour des choses,
Parvient à s'émouvoir et trouve hors de lui,
Hors de toute pensée, un baume à son ennui?

Les comparaisons qui passent naturellement à l'imagination du poète appartiennent à la plus jolie et à la plus fraîche nature; on y voit des chevreuils, des faons timides, qui, les pieds dans le torrent, aspirent les derniers feux du soleil, ou boivent la rosée matinale sous la fourrée. Si je l'osois dire, je trouverais dans ces comparaisons de l'artiste quelque secret rapport de conformité avec sa propre et intime organisation, avec ses sauvageries bretonnes, sa pureté un peu farouche, et cette ombrageuse vigilance qu'il nous a lui-même si délicatement accusée.

J'aime dans tout esprit l'orgueil de la pensée
Qui n'accepte aucun frein, aucune loi tracée,
Par-delà le réel s'élance et cherche à voir,
Et de rien ne s'effraie, et sait tout concevoir;

Mais avec cet esprit j'aime une âme ingénue,
Pleine de bons instincts, de sage retenue,
Qui s'ombrage de peu, surveille son honneur,
De scrupules sans fin tourmente son bonheur,
Suit, même en ses écarts, sa droiture pour guide,
Et, pour autrui facile, est pour elle timide.

En lisant ce petit livre tout virginal et filial, le *decor,* le *venustus,* le *simplex munditiis* des latins, reviennent à la pensée pour exprimer le sentiment qu'il inspire dans sa décence continue. Les plus vrais tableaux, les plus vives réalités qu'il nous offre ont encore un parfum antique qui trahit une instinctive familiarité avec les maîtres de l'âge d'élégance, avec les poètes du Musée et de l'anthologie. Quelque chose de ce qu'on éprouve devant *l'OEdipe* d'Ingres, ou à la lecture de l'*Antigone* de Ballanche, se retrouve ici, moins grave, moins direct, et ménagé sous un adorable artifice. L'élégie du pont Kerlo me reporte involontairement à Moschus, à Bion. L'*hymne* à la pitié pourrait être un écho plaintif de Synésius. C'est le propre des poésies extrêmement civilisées de revenir avec une curiosité expresse à la nature la plus détaillée, à la simplicité la plus attentive. Théocrite n'a-t-il pas fait les *Syracusaines*, et le rhéteur Longus la pastorale de *Daphnis* et *Chloé?* Mais chez l'auteur de *Marie*, tout cela est si habilement fondu, si intimement élaboré au sein d'une mélancolie personnelle et d'une originalité indigène, que la critique la plus pénétrante ne saurait démêler qu'une confuse réminiscence dans ce produit vivant d'un art achevé, et que, si elle voulait marquer d'un nom ce fruit nouveau, elle serait contrainte d'y rattacher simplement le nom du poète; mais nous qui jugeons combien est sincère la modestie qui nous l'a caché, nous ne prendrons pas sur nous de lui faire violence; et, pour conclure, nous nous bornerons à citer la la plus touchante, à notre gré, des élégies que le nom de *Marie* décore :

Partout des cris de mort, et d'alarme! Paris
S'entoure avec effroi de ses jeunes conscrits;
Et du nord, du midi, des champs de la Lorraine,
Des jardins verdoyants de la riche Touraine,
Tous enfans bien-aimés, pères, nouveaux époux,
Accourent à grands pas au commun rendez-vous.
Sur l'habit du pays, qu'ils conservent encore,
Ils portent tous leur arme, et tous avant l'aurore,
Par bandes s'avançant aux deux bords du chemin,
Disent des chants de guerre en se tenant la main!
Liberté, seul amour que notre âme fletrie
Sente et poursuive encore avec idolâtrie,
De ce siècle sans foi seule divinité,
Regarde, à ton seul nom, regarde avec fierté
Se lever cette foule, ardente, généreuse!
Comme les dieux passés si tu n'es point menteuse,
Quels biens, ô liberté! pourras-tu donc offrir
A ces nouveaux croyans qui pour toi vont mourir?

Il faut partir aussi, Daniel! adieu ta ferme,
Qu'un fossé large et creux contre les loups enferme,
Ton hameau recouvert d'un bois de châtaignier,
Et tes beaux champs de seigle, adieu, jeune fermier!
Lorsqu'au lever du jour, joyeux, plein de courage,
Monté sur tes chevaux tu sortais pour l'ouvrage,
Avec toutes ses voix l'harmonieux matin
S'éveillait en chantant à l'horizon lointain:
Le noir Elé d'abord, ou le Scorff à ta droite,
Roulant ses claires eaux dans sa vallée étroite,
Et, tel qu'un doux parfum, le chant de mille oiseaux
S'élevant du vallon avec le bruit des eaux;
La brise dans les joncs qui siffle et les caresse;
Puis l'appel matinal de la première messe,
Répété tour à tour, comme un salut chrétien,
Du clocher de Cléguer à celui de Quéfrien.—
Adieu, Daniel; adieu ta maisonnette blanche,
Adieu ton beau pays! Après vêpres, dimanche,
Tes amis te verront pour la dernière fois,
Et tu cacheras mal tes larmes sous tes doigts;
Car, pour nous, vieux Bretons, rien ne vaut la patrie,
Et notre ciel brumeux, et la lande fleurie.

Mais avant de partir, si tu le peux, va voir
Celle qui demeurait chez sa mère au Moustoir,
Comme si tu voulais, avant ton grand voyage,
Visiter tes amis de village en village.
Assis dans sa maison, alors regarde bien
Si quelque joie y règne, et s'il n'y manque rien;
Si son époux est bon, sa famille nombreuse,
Et si dans son ménage enfin elle est heureuse.
Regarde chaque objet pour me les dire un jour,
Et que dans ton récit je les voie à mon tour.
Attache bien tes yeux sur cette pauvre femme :
Est-elle belle encor comme au fond de mon âme?
Et ses petits enfans, prends-les entre tes bras;
Et, s'ils ont de ses traits, tu les embrasseras.
Tu lui diras enfin (et toujours, je t'en prie,
Garde, en parlant, tes yeux attachés sur Marie)
Que tu pars; devenu soldat de métayer,
Que tu vas à Paris; et, feignant de railler,
Tu lui demanderas si d'une ardeur fidèle,
Dans la grand' ville, ici, nul ne languit loin d'elle;
Puis, revenant encore à ton prochain départ,
Dis-lui : N'aura-t-il pas un mot de votre part?
— Oh! s'il croît une fleur, une feuille à sa porte,
Daniel, porte-les-moi, déjà sèches, qu'importe!...

Trois *Iambes* de M. Auguste Barbier sont déjà connus; la *Curée*, la *Popularité*, l'*Idole*, lui ont fait un nom. Chacun a admiré en lui cette audace et cette puissance de tout fouiller et de tout peindre, d'égaler sa voix qui gourmande au mugissement de la clameur publique, de monter son harmonie sifflante au diapazon des barricades ou de l'émeute, de manière à être entendu. C'est, à vrai dire, le seul poète que nous ait donné la révolution de juillet. Barthélemy, qui se surpasse tous les jours dans la satire spirituelle et éclatante, n'a fait que poursuivre un rôle où lui et son ami Méry étaient depuis long-temps des maîtres. Un autre poète, trop rare au gré de ceux qui apprécient le talent sévère, M. Antony Deschamps a publié trois satires dans un sens opposé, et empreintes d'une teinte de cette verdeur gibeline qu'il a comme

puisée au commerce du Dante; mais M. Antony Deschamps avait pris rang avant ce temps-là. M. Barbier au contraire est bien véritablement un enfant du soleil de juillet. Jusqu'à ce moment ses palettes incertaines se chargeaient de couleurs, ses imaginations se heurtaient sans prendre corps; sa muse ne trouvait pas jour; il attendait. Le tonnerre serein de la grande semaine et quelques vers d'André Chénier, dont le rythme lui est revenu à l'oreille, ont décidé de sa vocation, et tout cet amas de verve et de peinture a débordé. Le jet a été violent, gigantesque, exagéré, mais de cette exagération en partie voulue que comporte la satire, sinon la satire d'Horace, du moins celle de Juvenal, et qui pousse au-delà du réel dans certains cas pour mieux pouvoir y atteindre dans beaucoup d'autres. Il nous a semblé qu'en lisant les vers de M. Barbier, plusieurs personnes, qui pourtant les admirent, n'y cherchent guère qu'un plaisir étrange, un tour de force inoui jusqu'à présent, des exploits pour les yeux, l'intrépidité extraordinaire dans les plus périlleuses images que jamais poète ait tentées. D'autres personnes au contraire, d'un goût plus féminin, se sont révoltées à ces mêmes images, à ces abus de parole où se délectent les audacieux. Des deux côtés, il y a méprise, ce nous semble, et jugement superficiel. Et pour répondre d'abord aux timorés qui vous diront avec Boileau qu'ils *fuient un effronté qui prêche la pudeur*, nous maintenons qu'il est dans la société actuelle et derrière le vernis fragile de nos mœurs, des vices, des désordres, une corruption radicale qu'on peut ignorer à toute force, et, par là même éluder avec bon goût dans la satire littéraire, mais qui du moment qu'on y pénètre et qu'on les remue, salissent inévitablement le vers, comme la plaie hideuse qu'il sonde, salit le doigt de l'opérateur. Tout homme de notre âge, dont la vie n'a pas été celle d'une jeune fille de province, tout homme que ses passions ou les circonstances ont mêlé aux diverses classes de notre civilisation si vantée, et qui ne les a pas envisagées, comme trop souvent, avec des yeux cupides et un cœur endurci, celui-là sait fort

bien ce qu'il y a de trop misérablement vrai au fond de cette lie où M. Barbier a osé plonger pour en jeter des poignées vers le ciel. Ce qu'il dit de l'infection, de la lubricité des théâtres, de l'enfant vicieux et flétri des grandes villes, de la populace des ateliers et de celle des antichambres, n'a rien que d'exact, et tant que les maux ne seront pas guéris, tant qu'ils seront méconnus et niés, une sorte de convenance supérieure commandera à qui les sent de les révéler au vif et de ne les enjoliver en rien. Mais pour que cette convenance soit rigoureuse et se fonde sur un devoir, il est besoin que le poète ne se complaise pas aux misères qu'il décrit, qu'il ne joue pas avec l'infamie qu'il étale, comme font certains chirurgiens sans humanité, et que ce dégoût vertueux qu'il veut exciter dans le lecteur, réside continuellement sur sa lèvre, et palpite dans son accent. Or M. Barbier, selon nous, a eu presque toujours présent à l'esprit ce sentiment élevé de la mission dont il s'est fait le poétique organe, et c'est un mérite que ne lui ont pas assez attribué beaucoup des admirateurs de sa forme et de ses tableaux. Il faut en conclure seulement, peut-être, que par momens, dans le détail de l'expression, il s'est laissé aller en pur artiste à un caprice d'énergie exorbitante qui distrait et donne le change sur l'ensemble de sa pensée. Mais l'intention générale, la philosophique moralité de son inspiration n'est pas douteuse; elle ressort manifestement des compositions les plus importantes, de la *Curée*, de la *Popularité*, de l'*Idole*, de *Melpomène;* elle est écrite en termes magnifiques, au début et à la fin du volume, dans les pièces intitulées *Tentation* et *Desperatio;* car ce livre, né de la révolution de juillet, pour plus grande analogie avec elle, entrouvre le ciel d'abord et nous leurre des plus radieuses merveilles; puis de mécompte en mécompte, il tourne au désespoir amer, et *crève sur le flanc comme un chien.* M. Barbier a voulu nous montrer à quelles conséquences dernières, en politique, en morale, en art, descend, malgré quelques élans brisés, une société sans croyances, une terre qui n'a pas de cieux; il pousse à l'ex-

trémité cette idée de néant, il décharne son squelette, il le traîne encore saignant au milieu de la salle du festin, et l'inaugure dans les blasphèmes pour nous mieux effrayer. Cette impiété, outrée à dessein, est, on le conçoit, un rappel violent, et provoque au retour; elle gît tout entière dans la logique du poète, nullement dans son cœur. Lui, poète, il aime le beau et le saint, la piété et l'harmonie, la noblesse et la blancheur, Sophocle, Dante et Raphaël; il s'écrierait volontiers avec l'esprit qui le tente, et serait heureux de répéter toujours :

Quel bonheur d'être un ange, et, comme l'hirondelle,
De se rouler par l'air au caprice de l'aile,
De monter, de descendre, et de voiler son front,
Quand parfois, au détour d'un nuage profond,
Comme un maître le soir qui parcourt son domaine,
On voit le pied de Dieu qui traverse la plaine!
Quel bonheur ineffable et quelle volupté
D'être un rayon vivant de la divinité;
De voir du haut du ciel et de ses voûtes rondes
Reluire sous ses pieds la poussière des mondes,
D'entendre à chaque instant de leurs brillans réveils
Chanter comme un oiseau des milliers de soleils!
Oh! quel bonheur de vivre avec de belles choses!
Qu'il est doux d'être heureux sans remonter aux causes!
Qu'il est doux d'être bien sans désirer le mieux,
Et de n'avoir jamais à se lasser des cieux!

SAINTE-BEUVE.

# RÉVOLUTIONS DE LA QUINZAINE.

Paris, 29 novembre.

*L'Avenir* a cessé de paraître il y a huit jours. C'était un journal religieux, tout entier consacré aux doctrines catholiques, et qui avait pris pour devise le mot de Voltaire bénissant le fils de Franklin : *Dieu et la liberté!*

On attribue la suspension de ce journal à beaucoup de causes différentes. La version la plus probable, c'est que M. de Lamennais, qui avait fondé le journal, a été forcé de reculer devant l'opposition de plusieurs évêques. Ceci est un fait digne de remarque. La servilité de l'église de France, dans un moment où elle aurait besoin de tant de courage et de cœur, a droit de nous étonner. Même pour les indifférens, c'est chose affligeante de voir M. de Lamennais, ce grand génie chrétien, désavoué si cruellement par ses frères dans une défense si courageusement entreprise; à de pareils indices de lâcheté, on peut juger qu'une religion est perdue. M. de Lamennais, suivi de ses deux disciples, MM. Lacordaire et le comte de Montalembert, doit se rendre à Rome pour exposer au souverain pontife sa doctrine et sa profession de foi. Ainsi de nos jours se renouvellent ces lointains pélerinages d'autrefois, quand la soumission était le premier dogme du chrétien comme du sujet. Qu'on attaque M. de Lamennais avec toute l'éloquence des amis du ministère, peu nous importe. Nous perdons en perdant M. de Lamennais un défenseur puissant et éclairé de la liberté d'enseignement; quant à son voyage à Rome, il appartient à de trop respectables

motifs pour que nous le trouvions même trop vieux d'un siècle et demi.

Voilà le premier fait important de la quinzaine ; on y a fait aussi peu d'attention qu'on en ferait à une comédie de M. Bonjour. Un déluge de croix et d'officiers de la Légion-d'Honneur est venu tout à coup affliger nos regards. La croix de la Légion-d'Honneur est devenue une contagion aujourd'hui. Qui n'a pas la croix, ou des droits à la croix, ou l'assurance d'avoir la croix? Le ruban rouge a doublé de prix; la croix se donne comme un signe de tête, comme un futile bonjour, comme une poignée de main le jour d'une fondation de dynastie. Cette profusion inouie a fait rire d'abord, elle a fait murmurer ensuite. On trouve que c'est mal choisir que de choisir une époque d'égalité pour jeter les distinctions à pleines mains. On ajoute que dans ces décorés insignifians, il y en a de tout-à-fait indignes, des gens mal famés, inutiles, absurdes, flatteurs, rampans, et qui se promènent fièrement avec cette croix qui a fait des héros, et qu'ils sont indignes de porter même aujourd'hui qu'on en a tant données. Aussi plusieurs des vieux décorés, voyant que la profusion continuait, et que la révolution de juillet puisait les croix dans le même boisseau que la restauration, ces braves gens, disons-nous, ont arraché encore une fois leur croix de leur poitrine; ils l'ont replacée dans sa cachette, ils se sont mis dans le petit nombre des non décorés, ils ont fait acte de sagesse et de bon esprit. Mais pourquoi donc affliger en pure perte de braves gens pour satisfaire quelques misérables vanités?

Le lendemain de la distribution des croix, de nombreux charivaris ont parcouru la ville. C'était un bruit merveilleux de chaudrons, de sifflets et de cornets à bouquin ; on se bouchait les oreilles à ce concert. Une partie de la ville a appris, par les charivaris, que nous avions trois cents chevaliers de plus ; car ces chevaliers se font en cachette, ils se nomment dans l'ombre, par surprise, et le *Moniteur* n'en parle pas.

Trop heureux encore, trop heureux les nouveaux chevaliers, s'ils en étaient quittes pour cette folle musique; mais cette fois la chose est plus importante. Les gardes nationaux, qui ont nommé leurs officiers, n'avaient guère songé, en les nommant, à embellir leur boutonnière d'un ruban rouge. Ce ruban rouge leur paraît une surprise à leur bonne foi, et ils demandent une réélection pour tous les officiers décorés. Déjà plusieurs légions ont énergiquement exprimé leur volonté à ce sujet. Toutes les légions de la garde nationale suivront cet exemple qui est dur, mais qui est juste. Les chevaliers qui seront renommés à cette seconde épreuve pourront porter leur croix s'ils y tiennent encore; quant à ceux qui perdront leur grade, alors ce sera vraiment un grand malheur pour eux! ce sera une croix payée bien cher. Ne sont-ce pas là, je vous prie, des faveurs bien calculées? Dans quel embarras le ministère va jeter ceux qui ont accepté ces imprudentes faveurs! Le ministère ne pouvait pas trouver de moyen plus simple de fatiguer la garde nationale; c'est une double maladresse. Les officiers nommés de nouveau n'auront à remercier de leur croix que leurs camarades, les officiers non réélus auront besoin d'un grand courage pour porter cette croix, qui leur aura fait perdre ce grade auquel ils la doivent. Savez-vous quelque part un cercle plus doublement vicieux?

Les charivaris duraient encore et les réélections n'étaient pas commencées, qu'une nouvelle faveur plus étrange et plus malheureuse est venue encore nous attrister. On a fait une fournée de trente-six pairs, rien que cela! L'opposition, voyant tout à coup cette pairie surgir du sein de la discussion sur les cent jours, a poussé de vives clameurs, elle a refusé à la couronne le droit de nomination. Nous sommes les amis de l'opposition, nous aimons ses allures hardies, ses bouderies interminables, ses vives colères; mais cette fois la colère a été trop loin. Parmi les nouveaux pairs, figure le prince de la Moscowa, le fils du maréchal dont la mémoire sera réhabilitée avant peu à la même cham-

bre qui l'a mis à mort. On avait dit que le prince de la Moscowa, en faveur de la pairie, renonçait à ce procès si glorieux pour lui, cela est faux. Le prince de la Moscowa ne siégera pas à la chambre des pairs, avant la révision du procès de son père, c'est ainsi que la France l'entend aussi. D'ailleurs avec le nom du maréchal Ney, on est toujours sûr d'être le pair du plus haut et du plus glorieux.

Outre les trois à quatre cents décorés et les trente-six pairs, on a fait une monstruosité non moins étrange. *Un maréchal de France honoraire!* Quelque chose qui n'avait jamais existé. Un grossier contre-sens qui ne peut mener à rien. Avant de se jouer ainsi des honneurs, des distinctions, des charges civiles et militaires de la patrie, un ministère devrait bien attendre une plus grande majorité que celle de M. Casimir Périer.

Toutefois cette majorité a été la maîtresse. Elle a fait rejeter la lecture d'une vive adresse soutenue par cent trente et un députés, dans laquelle cette fournée de pairs était traitée d'illégale. Tous les journaux ont crié à *l'illégalité*, contre l'opposition! Mais le public fatigué de toutes ces controverses, harassé de tant de fatigues, allant tour à tour du fusil-Gisquet au fossé des Tuileries, du vol des médailles aux nouveaux décorés, des nouveaux décorés aux trente-six pairs, des trente-six pairs au maréchal de france honoraire, unique en son genre, le public dans son heure d'insouciance et de nonchalante indignation est allé se divertir à l'Opéra.

*Robert le Diable*, grand opéra en cinq actes, musique de Meyer-Beer, paroles de MM. Germain Delavigne et Scribe, a été joué lundi passé. L'affluence était considérable, mais il y avait peu de jolies femmes, peu de grandes toilettes, c'était une désespérante bourgeoisie; du reste assemblée très-attentive et très-émue. Parlons du poème d'abord, c'est la plus insipide production de M. Scribe. Il est impossible d'être plus diffus et moins clair. Il s'agit du diable qui a pour enfant Robert, fils de Berthe la chrétienne. Le diable aime tant son fils, qu'il veut le damner pour n'avoir plus à

le quitter jamais. Pour cela, le diable pousse Robert de toutes ses forces. Robert perd au jeu, Robert manque à l'appel du tournoi, Robert va signer l'engagement infernal, Robert est ramené par l'horloge qui sonne minuit, l'heure fatale ! Voilà tout le poème. Heureusement le musicien est un grand musicien, et l'Académie royale de Musique est plus que jamais le grand Opéra. Il y a des choses admirables dans ces cinq actes ; il y a de délicieux détails dans cette mise en scène. La scène de jeu au premier acte, le ballet du second, l'admirable décoration du troisième, ce sont là de très-belles choses, il faut que je vous raconte le troisième acte tout entier.

Nous sommes dans un monastère abandonné. Les murs tombent en ruines. Les tombeaux silencieux sont chargés de statues blanches. Les rayons mystérieux de la lune éclairent le triste intérieur de leur pâle clarté. Tout à coup une musique se fait entendre. Ces espèces de tombeaux se dressent sur toute leur hauteur, les statues immobiles reviennent au mouvement et à la vie. C'est une foule d'ombres muettes qui glissent à travers les arceaux. Toutes ces femmes dépouillent leur costume de nonnes, elles secouent la poudre froide des tombeaux ; tout à coup elles se rejettent dans les délices de leur vie passée ; elles dansent comme des bacchantes, elles jouent comme des milords, elles boivent comme des sapeurs. Quel plaisir de voir ces femmes légères qui s'agitent au milieu de cette douteuse lumière ! Mademoiselle Taglioni prodigue dans ce ballet toute son élégance et toute sa grâce. Tout cela est d'un bel et puissant effet !

Quel dommage si l'admirable danseuse avait eu les deux jambes brisées, comme cela aurait pu arriver par la chute du plus lourd des nuages qui est tombé tout à coup du cinquième ciel.

Au reste les accidens ont été fort nombreux dans cette soirée. L'arbre d'une forêt, tout chargé de lumières et de quinquets, a pensé écraser mademoiselle Dorus au milieu d'une chanson champêtre ; puis, à la dernière scène du dernier

acte, une trappe anglaise a englouti Nourrit au moment où il était sauvé des griffes du démon. Ceux qui savaient quel abîme sépare un théâtre de ses fondations, et qu'il y a soixante pieds à franchir, voyant Nourrit disparaître si subitement, ont pâli d'effroi; plusieurs femmes se sont évanouies : mademoiselle Mars elle-même s'est évanouie; et, voyez les ingrats! personne ne s'est aperçu de l'évanouissement. Il y a quinze ans qu'il n'en eût pas été ainsi.

Je me résume. La musique est fort belle, et fort bien chantée par Nourrit, Levasseur et mademoiselle Dorus; plusieurs décorations sont des chefs-d'œuvre. Le poème est absurde et indigne d'être présenté même à l'Opéra : raison de plus pour que ce soit un grand succès; témoins les opéras de M. Jouy.

Il a paru un délicieux petit volume en vers, intitulé *Marie;* c'est une poésie simple et douce qui annonce dans le poète de bonnes études et de bonnes passions; deux choses bien rares de nos jours.

En revanche on a ouvert un théâtre de plus, le théâtre *Molière*, qui avait déjà été ouvert une fois; puis on a joué six vaudevilles, dont trois en trois actes. Pour avoir une idée de l'absurde et du mauvais goût de nos coupletiers, il faudrait voir le dernier ouvrage de M. Bayard au théâtre du Palais-Royal à propos de Clément XIV et de Carlo Bertinazzi.

En revanche les brochures ne nous manquent pas. La brochure de M. de Chateaubriand en a fait éclore un grand nombre en réponse. Nous avons eu la brochure de M. Fonfrède, nous avons à présent la brochure de M. Thiers.

Pour comble de succès, M. de Châteaubriand a été insulté dans la chambre des Députés, par le d'Assoucy de notre époque, notre empereur du burlesque, l'auteur de l'*épître aux Mules*, l'ancien aide-camp du duc de Berri, M. Viennet, puisqu'il faut le nommer; M. Viennet insultant M. de Chateaubriand, sur sa prose, c'est quelque chose qui depasse toutes les bouffonneries parlementaires de la restauration!

Au dehors les nouvelles de la paix se confirment. La Hollande, menacée de toutes parts, a promis d'être tranquille. Les trois espèces de choléra, à Sunderland, ont fait quelques progrès. Quelques Anglais arrivent à Paris, mais ternes, mornes, tristes, fuyant la maladie, et non pas cherchant le plaisir. Voyez Paris dans le jour, voyez Paris dans la nuit. Paris, c'est une grande ville de province, qui végète, qui économise, qui se gêne pour payer l'impôt. Plus d'équipages, plus de bals, plus de fêtes, plus de femmes, plus de luxe, plus de beaux-arts, plus d'hiver brillant, plus de bals pour Paris; les jeux publics ont peine à payer l'impôt à la ville, les théâtres ne font pas l'impôt pour les pauvres, l'usure elle-même fait pitié à voir.

Les expéditions militaires prennent de l'extension dans la Vendée. On a saisi beaucoup de fusils, de pierres à fusil, et vingt mille francs, tout neufs, à l'effigie de Louis-Philippe. On a demandé d'où venaient ces vingt mille philippes tout neufs; puis on a arrêté madame de la Rochejacquelin dans un four; puis la captive s'est échappée à l'aide de ses domestiques. Voici un autre fait plus grave que celui-ci :

C'est la ville de Lyon qui s'est remuée violemment. La fabrication des soieries, est un des grands objets du commerce lyonnais. Les soieries font vivre toute l'immense population des faubourgs et des hauteurs. Depuis que la Suisse s'est adonnée à ce genre de fabrication, le commerce de Lyon a beaucoup souffert. Les fabricans se sont vus forcés de baisser leur prix ; les ouvriers ont réclamé avec toute la véhémence de la misère, qui a faim, qui a froid, et qui n'a plus de crédit nulle part. Alors le préfet de la ville, M. Bouvier-Dumolard, a imposé un tarif aux fabricans de la ville. Le tarif était une chose aussi légale que la fournée de trente-six pairs. Les négocians, se voyant imposer un tarif, ont usé de leur article 14; ils ont fait leur coup d'état, ils ont renvoyé tous leurs ouvriers; c'était mettre à mort tout un peuple. Un peuple hâve, livide, mort de faim, armé; c'était pire qu'un crime, c'était une faute. Aussi voilà ces mal-

heureux en guenilles, qui complottent, qui s'assemblent, qui grondent. Le préfet reste parfaitement tranquille, il n'entend rien, et la veille de cette grande révolte il écrivait encore confidentiellement au ministre de l'intérieur : *Une révolte est plus que jamais impossible à Lyon!*

Tout à coup le foubourg éclate, les ouvriers se remuent en masse; ils portent un drapeau noir sur lequel est écrite cette énergique inscription : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant.* Ils se sont battus comme des gens qui voudraient vivre, mais travailler. Ils ont pris des canons et ils ont tiré le canon. Ils ont pris un général et le préfet, et ils ont voulu pendre le préfet qui a été obligé de donner une rançon, à ce qu'on dit : ils ont fait mieux que cela, ils ont pris les ponts qu'ils ont coupés; ils ont pris les rues qu'ils ont barricadées; ils ont pris la ville qu'ils gouvernent, à présent ils fusillent tous les pillards. Lyon a aussi ses trois jours, sa révolution de juillet; c'est un grand cas de pardon et de merci ce mot-là : *j'ai faim!* Et puis, dans une société ouvrière, quand tous les liens du pouvoir sont brisés, faites entendre raison à cet ouvrier qui se meurt. Paris inquiet, éperdu à ces nouvelles, a tout oublié pour ne s'occuper que de Lyon. On a fait courir mille bruits à ce sujet. On disait hier que les ouvriers offrent de rendre la ville moyennant cinq millions. Il y a quatre ans, Charles X fit une commande d'à peu près même somme pour les ouvriers sans ouvrage; le roi des Français vient de faire une demande d'un million de soieries. Que l'argent des fusils-Gisquet et du fossé des Tuileries employé à propos nous eût épargné de chagrins; et à Lyon, que de meurtres, d'incendies, de ruines de tous genres, sans compter qu'à de pareils excès la confiance commerciale se perd pour trois ans au moins. En général, le gouvernement y va avec trop d'incurie avec la province. Les préfets sont faibles, les sous-préfets sont novices, la police est mal faite. On dirait que le gouvernement garde toute sa surveillance pour Paris. Il fait saisir les journaux de Paris. Encore avant-hier on a arrêté six prétendus conspirateurs, le matin, et le soir deux rédacteurs

de journaux; c'est à ces précautions que s'arrête le ministère. Il ne pense pas que le midi de la France est aux portes de Paris. Cependant il faudrait prendre garde au midi, il y a encore plus de misère là-bas qu'ici ; l'impôt est dur à payer là-bas comme ici. L'hiver est rude, les chevaliers de la Légion-d'Honneur abondent il est vrai, mais l'argent est rare. Les philippes neufs sont rares, les vieux napoléons aussi! La première guerre de la Vendée a commencé ainsi par l'indolence du pouvoir. On disait alors, comme aujourd'hui, que c'était un feu de paille. Quel incendie ce feu de paille a produit!

Cependant on se bat encore en duel, ne désespérons pas tout-à-fait de l'esprit français. M. Bissette, l'homme de couleur qui a rendu M. Isambert si célèbre, attaque dans une brochure le parent d'un jeune colon. Le jeune homme, qui a du cœur, va demander raison à M. Bissette. M. Bissette fait répondre par un ami, dans *le Courrier Français*, qu'il ne se battra pas. Le jeune homme répond dans *le Figaro* à la lettre du *Courrier*. Bref, ils se sont battus lundi, M. Bissette a été blessé, la blessure fort heureusement ne sera pas dangereuse. Ceci est une nouvelle intéressante *pour les Deux Mondes*, elle a sa place dans notre Revue.

Dans un autre temps on eût beaucoup parlé d'un ignoble procès qui a eu lieu en police correctionnelle. M. de Boufflers, qui gâte par d'indignes désordres le beau nom de l'auteur *d'Aline*, que les femmes aimaient tant, a été accusé et condamné sans aucune des formalités nécessaires du huis clos.

Toutefois, on ne dira pas que la pudeur nous manque. Il n'y aurait plus de pudeur dans toute la France, qu'elle se réfugierait encore dans l'âme de M. d'Argout. L'Opéra a été tancé vertement à propos de l'habit des nonnes dans le délicieux ballet du monastère abandonné. Les nonnes étaient vêtues d'une robe blanche dont elles se dépouillaient pour se livrer plus aisément à leurs jeux. M. d'Argout n'a pas voulu de ses habits de religieuse qui s'ôtaient si facilement; les pauvres

nonnes, dépouillées de leur guimpe, sont restées en robe blanche et en couronnes de roses noires, remerciant dans leurs cœurs la cruelles pruderie de M. d'Argout!

Tout ceci est bien triste et bien morne. Chevaliers, coups d'état, duel, police correctionnelle, clergé, la peste même et la révolte, le poëme de M. Scribe, tout cela est faux, pâle, bâtard; il n'y a de vrai cette quinzaine que l'inscription du drapeau noir et deux ou trois airs de Meyer-Beer, et encore!

Dites adieu à la passion et à l'art; le manque d'énergie nous sauvera de tous ces désordres; et si l'on vous parle de guerres civiles, ou de chefs-d'œuvre, ou de peste qui tue, répondez hardiment à qui vous le dira : *Tu en as menti!*

*Revue des Deux-Mondes.*

## SUR LA POLITIQUE RATIONNELLE,

### Par M. Alphonse de Lamartine[1].

Deux brochures, de deux hommes illustres, ont paru en même temps, et l'une a tout-à-fait éclipsé l'autre. Lorsque nous avons lu les deux écrits, la diversité du succès ne nous a nullement étonné. En France, en des temps d'émotion politique, un pamphlet étincelant et acéré prendra toujours le pas sur des considérations calmes, désintéressées, et lumineuses d'une douce et sereine lumière. M. de Chateaubriand, en se résignant à faire un appel à tous les partis véhémens, aux carlistes, aux bonapartistes, aux républicains, a pu être, chemin faisant, d'une utilité merveilleuse à la cause de l'opposition véritablement nationale : en revêtant de son style pompeux la plupart des argumens que cette opposition maintient depuis quinze mois, en les aiguisant de son ironie vengeresse, en les armant, pour ainsi dire, de ses lanières écarlates, il a infligé bien des châtimens justes, et fait sonner sur les têtes bien des vérités. L'opposition nationale lui a donc su gré de son écrit presque à l'égal de l'opposition carliste; mais, suivant nous, elle a été trop aveugle ou trop complice dans sa reconnaissance; elle n'a pas assez dit que ces argumens du noble écrivain, elle les reprenait parce qu'ils étaient siens, et qu'ils lui semblaient vrais et utiles; elle n'a pas assez caractérisé, du reste, cet écrit de passion équivoque et de personnalité incurable; elle n'a pas assez rappelé à l'écrivain bruyant et glorieux, à l'égoïste drapé de pourpre et resplendissant, à l'homme d'état incapable, toute l'incohérence de ses prétentions, toute l'outrecuidance de ses chimères; elle n'a pas assez voulu connaître et discerner les élémens mélangés de cette explosion soudaine, et les préparations toutes petites de ce grand succès littéraire; elle y a donné trop en plein; elle y a aidé avec trop de candeur, et a prêté flanc ainsi, du côté des défenseurs du pouvoir, à de singuliers et fâcheux rapprochemens. M. de Chateaubriand, écrivain de génie, mais écrivain plus brillant que sensé et profond, mais écri-

[1] Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés.

vain avant tout, irritable jusqu'à être puéril, idolâtre des applaudissemens, et flatteur de la popularité, alarmé pour sa gloire future si l'ancienne ne lui est pas rappelée par toutes les voix et sur toutes les gammes de six mois en six mois, a jeté en style éblouissant, mi-partie sublime et mi-partie détestable de goût, une *Philippique* où certes il y a beaucoup à profiter, mais qui, dans les termes logiques où elle se pose, avec l'inspiration qu'elle recèle et les conclusions qu'elle affecte, nous semble, de la part du grand artiste, une chétive et affligeante action.

Autant la brochure de M. de Chateaubriand est turbulente, autant celle de M. de Lamartine est vertueuse et honnête; ce n'est même que par hasard, et comme à l'insu de l'auteur, qu'elle est devenue une brochure. Consulté par son ami M. de Cazalès, directeur de la *Revue européenne*, sur l'état présent de la politique, sur les chances de l'avenir et les devoirs du bon citoyen, M. de Lamartine s'est mis à écrire une lettre qui a pris un long développement sous sa plume; toutes ses idées, nourries et perfectionnées durant vingt ans, lui sont revenues, et il les a jetées en quelques heures dans une expositiou claire, féconde, harmonieuse, sans fiel, sans réticence, sans abjuration. La forme, qu'il n'a pas cherchée, et qu'il a suivie comme plus familière, se rapproche peut-être trop de sa poésie ondoyante, et ne serre pas d'assez près les résultats politiques dans ce qu'ils auraient d'applicable à la situation présente. Mais il faut espérer que M. de Lamartine, comme il le laisse entrevoir, reviendra plus en détail sur ces questions organiques dont il n'a énoncé dans sa lettre que les solutions générales. L'illustre écrivain, fidèle aux pensées de sa vie et à sa conscience chrétienne, remonte au Verbe divin, à sa venue sur la terre, et au perfectionnement de liberté et de charité qu'il a ouvert ici-bas. Ce perfectionnement, qui jusqu'à ces derniers temps n'a été qu'individuel va enfin pénétrer dans la forme sociale; l'humanité touche à son âge de raison; nous sommes à une des plus fortes époques que le genre humain ait à franchir pour avancer vers le but de sa destinée divine; nous allons à une organisation progressive et complète de l'ordre social sur le principe de liberté d'action et d'égalité de droits; nous entrevoyons pour les enfans de nos enfans une série de siècles libres, religieux, moraux, *rationnels* (non dans le sens doctrinaire, mais dans le sens du Verbe, du *logos!*), un âge de vérité, de raison et de vertu au milieu des âges. C'est sur les

moyens d'arriver à cet ordre promis dès le commencement et déjà pressenti de toutes parts, que les idées de M. de Lamartine méritent examen, respect, et se font admirer par un accent de moralité profonde. Ici point de gageure personnelle, de fidélité prétentieuse et d'inévitable berceau, matière à métaphores! M. de Lamartine était pourtant attaché de cœur à la dynastie tombée autant que personne en France, et, pas plus qu'un autre aujourd'hui, il ne veut adorer la victoire, briguer des grâces, et, comme il le dit lui-même, *se glisser avec la fortune d'un palais dans un autre.* Mais deux devoirs sont clairement écrits à ses yeux; l'un de conscience et de progrès, servir le pays et marcher avec la nation; l'autre de délicatesse exceptionnelle qui consiste à rester en dehors de l'action immédiate et des faveurs du gouvernement. Il a suivi la restauration jusqu'au bout et sans se dissimuler ses fautes, comme un soldat suit son chef, *jusqu'à la mort, mais non jusqu'au suicide;* il conserve donc ses regrets, il enferme en lui ses affections et les subordonne à une pensée sévère; il se garde bien surtout, par point d'honneur et pointe de vanité, de remuer, sans y croire, les hargneuses chicanes d'une légitimité à jamais évanouie. Dans le parti royaliste et religieux, parmi les hommes éminens, il en est trois, en politique, que la révolution de juillet n'a ni désarçonnés ni emportés sans frein. Ces trois hommes d'avenir qu'on a bonheur à nommer au milieu de tant de misères, sont le doux et puissant Ballanche, le vénérable abbé de Lamennais, et aussi M. de Lamartine. Ce dernier, exempt comme les deux autres de tout rôle, veut le bien et cherche le vrai; il l'a presque toujours rencontré dans l'écrit que nous avons sous les yeux. Si, au sujet de la question extérieure et européenne, il nous semble sous l'influence d'une crainte exagérée et de traditions diplomatiques peu complètes; si, dans sa conception anticipée du règne évangélique sur la terre, dans son ressentiment trop sinistre de l'époque impériale, il adhère avec une facilité que nous ne partageons pas à une politique dont son cœur, comme le nôtre, a dû saigner, hâtons-nous de dire que sur les questions intérieures de la pairie, de la presse, de l'enseignement, de la séparation de l'église et de l'état, de l'élection, il se prononce avec une franchise entière dans le sens de la vraie démocratie et de la plus expansive liberté. La manière dont il apprécie et scinde le problème tant controversé de la centralisation, tenant compte à la fois de l'indivisible unité

nationale et de la vie propre des communes, marque chez M. de Lamartine une droiture de vues et d'intentions également au-dessus des préjugés et des arrière-pensées. Les conseils qu'il adresse, en terminant, aux hommes de l'ancien parti royaliste respirent une vive et onctueuse éloquence; il les convie à l'action politique régulière sur le terrain de l'ordre et de la conciliation; il voudrait les convertir avec lui au large et tolérant plébéïanisme de l'avenir; il leur montre ce plébéïanisme triomphant comme le terme providentiel des vœux humains et le salut pour tous après tant d'orages: « Vous le voyez, dit-il, espérance et lumière à un horizon éloigné, » sur l'avenir des générations qui nous suivent; incertitude et té- » nèbres sur notre sort actuel, sur notre avenir immédiat. Cependant » l'espérance prévaut, et si chacun de nous, sans acception de parti, » d'opinions et de désirs, se plaçait dans la vérité qui est immédia- » tement devant lui, y cherchait son devoir du jour et employait » sa force sans la calculer, le résultat ne permettrait pas un doute; » le monde social aurait fait un pas immense, et ses chutes même » l'auraient avancé de plusieurs siècles. »

---

## ATLAS DES LITTÉRATURES[1].

Le grand Atlas des littératures est terminé; c'est une heureuse idée, dans le débordement de livres qui naissent et meurent chaque jour, de synoptiser la science, c'est-à-dire de ne présenter que le suc, la quintessence des choses. Faire concourir la vue aux travaux de l'intelligence, c'est former l'esprit à la méthode; c'est lui apprendre la logique matérielle des faits. Ainsi a fait M. Las Cazes pour l'histoire, et son succès est populaire: ainsi vient de faire M. de Mancy pour la littérature, et nous lui prédisons un succès non moins distingué.

L'entreprise était vaste; le plan est bien conçu. Il est évident qu'une si minutieux, qu'un si laborieux travail ne peut être entièrement exempt d'erreurs; M. de Mancy a vu le péril, et, pour y faire face, il s'est entouré de spécialités: nombre d'hommes de

[1] Un vol. in-folio, demi-rel., prix: 120 fr.; à Paris, chez J. Renouard.

talent l'ont assisté de leurs connaissances individuelles dans les diverses branches de la littérature ancienne et moderne. Par ce moyen il a pu porter son Atlas à ce degré d'exactitude qui est le premier mérite d'un pareil ouvrage.

Un autre mérite non moins important, quoique un peu mécanique, c'est la disposition synoptique des faits, et, pour celui-là, M. de Mancy le possède à fond. L'écueil des atlas de cette nature, c'est de ne rien présenter de clair à la vue. Le plus souvent ce n'est qu'un dédale confus, un labyrinthe inextricable, et dès-lors l'ouvrage, péchant par les bases, n'a plus de valeur. Ici tout est clair, tout est méthodique. L'auteur possède un instinct d'arrangement et d'ordre qui préside à tout l'ouvrage.

Chacune de ses cartes littéraires prise isolément présente un tableau complet de quelque phase de l'esprit humain, et l'ensemble forme une espèce de mappemonde intellectuelle dont on fait le tour sans fatigue.

L'auteur ne s'est pas borné à faire une immense histoire littéraire, il a passé en revue les sciences et les beaux arts, et rien de ce qui a rapport aux productions de l'esprit et de l'intelligence, n'est étranger à cette encyclopédie où les plus illustres savans sont venus déposer le tribut de leurs conseils et de leur bienveillance, qu'il est honorable d'avoir su mériter. Il ne faudrait pas qu'un homme seul, fût-il un Cuvier, un Humboldt, eût la prétention de de tout faire par lui-même; l'homme habile qui se livre à des recherches si approfondies et si variées, n'a pas une autre marche à suivre que celle que M. de Mancy a adoptée. C'est une assez grande preuve de mérite et de sagacité que d'avoir su découvrir tant de faits importans, et, pour ainsi dire, se les approprier, en allant les puiser à mille sources inconnues, et surtout d'être parvenu à les classer dans un ordre si lucide et si frappant. M. de Mancy a fait faire un grand pas à l'histoire littéraire, si négligée parmi nous, quoique son utilité soit bien reconnue. (Celui-là sait plus d'à moitié une science qui en connaît l'histoire, disait d'Argençon), et en butinant dans tous les champs, comme l'abeille, il a matérialisé, pour ainsi dire, la science, et rendu un vrai service à l'esprit de ceux qui étudient et à la mémoire de ceux qui savent.

Il serait difficile de donner par un récit quelconque une idée des avantages de ces tables synoptiques dont un des mérites est de frapper les yeux par tous les artifices de la typographie et par le con-

traste et l'opposition des couleurs, l'auteur n'ayant négligé aucun des moyens propres à différencier les faits dans ces vastes nomenclatures; nous nous bornerons à mentionner, parmi les nouveaux aperçus que présente ce travail ingénieux, les colonnes qui se trouvent ordinairement à la droite de chaque tableau, et qui présentent une chronologie comparée des faits politiques et des événemens littéraires. Là se trovent enregistrés les rapprochemens les plus curieux et souvent les contrastes les plus inattendus.

En un mot, M. de Mancy a bien mérité des lettres en ouvrant cette carrière, et, malgré les légères imperfections de détail qu'on peut lui reprocher, son Atlas n'en est pas moins d'une exécution excellente, et devient un complément indispensable du grand Atlas historique de Lesage.

---

## MÉMOIRES DE LAVALETTE [1].

La seconde édition des Mémoires de Lavalette vient de paraître chez le libraire Fournier. Aujourd'hui que le succès de cette publication est désormais assuré, le temps est venu de caractériser avec impartialité le mérite spécial de ces Mémoires. Les préoccupations de toute sorte qui ont distrait le public de cette lecture intéressante, pourront surprendre un moment, mais n'anéantiront pas le charme qui s'attache à ce récit auto-biographique. C'est un livre écrit simplement, sans trop de prétention ni d'apprêt. C'est le style d'un conteur qui revient avec plaisir et à plusieurs reprises au souvenir de ses premières années, et qui ne regrette pas les redites, pour éclaircir un fait et pour porter sur tous les détails la lumière et l'évidence. C'est un document précieux pour ceux qui voudront comprendre et rédiger sévèrement l'histoire du consulat et de l'empire. Le caractère personnel du narrateur n'avait pas besoin des apologies de M. Cuvilier-Fleury pour inspirer toute confiance. Si, comme le dit M. de Lavalette dans les premières pages de son introduction, les accusations nombreuses et acerbes dont il a été l'objet, l'ont seules décidé à prendre la plume, cette fois-ci

[1] Chez Fournier, rue de Seine.

encore, comme il arrive si souvent dans ces sortes d'affaires, nous ne plaindrons pas la calomnie qui nous vaut un plaidoyer si pathétique et si chaleureux. Les détracteurs de M. le comte de Lavalette nous ont rendu le même et précieux service que M. Goezman et M. le comte Lablache en accusant Beaumarchais. Sans le sieur Marin, nous n'aurions pas le magnifique épisode de Clavijo, dont Goethe a tiré un si beau et si dramatique parti, et que M. Halevy nous a gâté.

Il faut donc remercier les détracteurs de l'empire, qui, ne comprenant pas le devouement d'une ame noble et généreuse pour le génie et l'héroïsme, trouvent plus simple de nier les vertus auxquelles ils ne sauraient atteindre.

Rien ne manquait à M. de Lavalette, ni à sa mémoire, avant la publication des deux volumes dont nous parlons; il avait passé par deux parodies, les couplets du boulevart Montmartre, et le pinceau d'Horace Vernet. Un homme frappé de ces deux coups n'avait pas besoin de réhabilitation. Mais lisez les Mémoires de Lavalette, et vous quitterez cette lecture avec un rare contentement, l'estime d'un homme de bien.

---

## GUSTAVE WASA,

### PAR M. HENRIQUEL DUPONT.

M. Henriquel Dupont se place par la publication de son Gustave Wasa au premier rang de nos graveurs. MM. Richomme et Desnoyers, qui jusqu'à présent s'appelaient les maîtres et les chefs de notre gravure, n'élèveront cette fois aucune objection contre la correction et la pureté du jeune artiste. Le portrait d'Hussein-Pacha, d'après Champmartin, acqua tinta, plusieurs portraits de Van Dyck, même manière, le portrait du cardinal Latil, d'après M. Ingres, exécuté en taille douce, et, tout récemment, un portrait, acqua tinta, de madame de Mirbel, assuraient déjà un rang honorable à M. Henriquel Dupont. La nouvelle publication dont nous parlons mérite d'être étudiée plus attentivement, et ne peut que profiter aux lenteurs de l'examen. C'est le travail de huit années, et on ne surprend dans cette œuvre immense aucune trace de découragement.

La patience persévérante a porté ses fruits. C'est, dans la gravure pittoresque et colorée, ce que la France a de mieux à opposer aux Anglais : c'est la finesse et l'harmonie de Raimbach, la sévérité de Burnet, la délicatesse de Finden, le charme et la pureté de Schiavonetti. Le *Blindman's-Buff* et les *Pélerins* de Canterbury n'ont rien de plus exquis ni de plus gracieux.

Il arrivera sans doute que des consciences sévères, mais égarées, à ce qu'il nous semble, opposeront à leur admiration involontaire un patriotisme dogmatique et invulnérable, et demanderont : *A quoi bon se faire Anglais?* A cette question, même en la supposant sincère, je ne crois pas qu'il y ait de réponse possible, au moins dans l'espèce. Certainement nous ne conseillerons à personne d'imiter une manière quelle, qu'elle soit : l'imitation n'a jamais été féconde ; mais de l'imitation à l'étude il y a loin. A notre avis, M. Henriquel Dupont n'a pas imité Raimbach, mais il l'a étudié ; il ne s'est pas traîné à sa suite comme Norblin sur les traces de Rembrandt : il a vu comment Raimbach procède, et, après mûre réflexion, il a procédé à sa manière. Des yeux ignorans pourront se méprendre entre un Norblin et un Rembrandt ; mais, à moins d'être aveugle, je défie que l'on puisse confondre un Dupont avec un Raimbach.

Tout le groupe de Gustave est d'une lumière éblouissante ; cependant il y a dans les jambes quelques portions qui ne sont pas assez soutenues.

Une analyse attentive surprend et démêle, dans l'étendue de cette belle planche, la trace de nombreux progrès : il y a des morceaux irréprochables ; il y en a d'autres où l'on peut suivre la lutte du graveur avec le pinceau, lutte haletante et glorieuse, mais qui parfois n'aboutit qu'à de courageux efforts.

En résumé, c'est une belle gravure, colorée, vivante, pleine de grâce et de naturel. Pour un salon, c'est un beau tableau.

---

## THÉATRE ITALIEN.

### Madame Malibran.

La session musicale de cet hiver, ouverte sous de brillans auspices, s'est dignement continuée, et n'a démenti aucune des espé-

rances que M. Robert avait fait concevoir. A vrai dire, Donizetti et Bellini sont de médiocres musiciens, malgré la réputation éclatante dont ils jouissent maintenant en Italie. Mais on aurait mauvaise grâce à blâmer l'activité de l'*impressario*, qui, pour varier nos plaisirs, a bien voulu monter deux opéras nouveaux. Depuis quelques douze ans, le théâtre Italien de Paris vit sur un répertoire assez circonscrit, et à ce compte, il faut savoir gré à M. Robert de nous avoir offert la *Sonnambula*, et *Anna Bolena*. Ces deux partitions ont été pour Mme Pasta l'occasion d'un double triomphe, quoique les connaisseurs l'aient justement accusée de méconnaître la vocation et les limites de son talent en abordant un rôle que sa stature et sa physionomie semblaient lui défendre. Elle a eu tort sans doute de vouloir lutter de pantomime et de séduction avec les souvenirs de Mme Perrin, de Léontine Fay, et de Mme Montessu; mais en dehors de ces considérations dont on ne saurait contester la rigoureuse littéralité, il faut proclamer hautement que Mme Pasta a été déchirante dans plusieurs scènes de la *Sonnambula*, et que plusieurs fois elle a fait oublier à l'auditoire la fausseté de la position dans laquelle elle s'était placée. Il y aurait bien une autre critique à faire, et qui a été faite, ce serait de rechercher jusqu'à quel point le sujet du libretto est compatible avec la musique. Mais cette récrimination exercée sur un fait accompli, serait au moins inutile.

Deux représentations de *Don Giovanni*, ont dû suffisamment éclairer Mme Schrœder-Devrient sur l'erreur où elle s'est engagée. Son talent, assez dramatique, mais très-peu musical, ne convient pas à la scène italienne. Lablache, malgré la verve et l'entraînement de son chant et de son jeu est déplacé sous le costume de Don Giovanni. On ne consent pas volontiers à se figurer le héros de Molière, de Byron et de Mozart sous les traits de Goliath.

Mais le départ de Mme Pasta permet maintenant à l'empressement et à l'enthousiasme de se porter tout entiers sur Mme Malibran. Cette admirable cantatrice a fait sa rentrée dans *Ninetta*. C'est le rôle qu'elle choisit de préférence pour ces sortes de solennités, et jusqu'à présent les applaudissemens ont sanctionné son choix. Cette fois-ci encore, l'enthousiasme de l'auditoire ne l'a pas un seul instant abandonnée; et ainsi, à ne consulter que les faits et les témoignages incontestables de l'approbation publique, elle peut croire que sa tâche est remplie; elle peut défier la critique, se reposer dans sa gloire, et se confier à l'avenir sur la foi du passé.

Et pourtant, quand on devrait nous accuser de recueillir l'héritage des insulteurs publics qui, dans les triomphes antiques, suivaient le char des généraux romains, nous élèverons la voix pour protester, non pas contre le succès éclatant que madame Malibran vient d'obtenir, ce serait folie; mais contre les moyens qu'elle met en usage pour y arriver.

Elle a reçu du ciel les plus hautes facultés, et il semble qu'elle se fasse plaisir de les gaspiller à profusion. Une voix étendue, et souple et sonore, et d'une admirable justesse, le génie musical, le sentiment délicat et constant des moindres finesses, des secrets les plus mystérieux d'une partition, l'intelligence rapide, non pas seulement des volontés, mais bien aussi des intentions du compositeur, qui lui permet de développer, quand et comme il lui plaît, le thème et la phrase dont elle dispose souverainement; la jeunesse, la beauté, la grâce; tous ces dons si rares et si précieux, ne paraissent pas suffire au besoin de succès qui la dévore à tous les instans de la soirée.

Au lieu de borner et de circonscrire les attributions de son talent comme la nature le veut et l'ordonne, au lieu de s'en tenir au chant, et de jouer seulement autant qu'il le faut pour colorer et accentuer les notes de sa voix, elle s'oublie jusqu'à lutter de gestes et d'attitudes avec mademoiselle Smithson, et quelquefois même avec madame Dorval.

Or, il est évident que cette prétention au drame et à la tragédie porte à son talent musical un préjudice notable; pour s'en convaincre il suffit de rappeler que, pendant la première moitié de la *Gazza*, elle a été fort au-dessous d'elle-même, et cela uniquement parce qu'elle fatiguait sa respiration en mouvemens et en gestes sans nombre.

Elle épuise sa voix en gémissemens et en sanglots; et quand l'orchestre impitoyable et souverain attaque l'accompagnement, la prima donna ne retrouve plus les notes qu'il lui faut, ou bien elle en diminue forcément le volume et la portée; quelquefois même, malgré la justesse admirable de son gosier, il lui arrive de ne pas chanter juste, et pourquoi, je vous le demande? tout simplement parce qu'elle a versé des larmes trop vraies et trop amères.

C'est à coup sûr un don du génie de sympathiser profondément avec l'esprit et le sens intime d'un rôle; et sans doute, sans l'exubérance de force et de génie dont est douée madame Malibran, le malheur que nous déplorons n'arriverait pas.

Mais qu'elle y prenne garde, elle manque le but en voulant le dépasser; elle méconnaît sa vocation en voulant la compliquer outre mesure. C'est un devoir sérieux et irrésistible pour un artiste de renfermer sa force et sa volonté dans le cercle où son art est compris

Et ainsi, si l'on a blâmé justement David d'avoir sculpté sa peinture; si l'on a sévèrement accusé Canova de peindre sa sculpture et de briser violemment les lois de son art; si l'on a eu raison de dire que mademoiselle Sontag, en voulant lutter avec la chanterelle de Paganini, sortait du domaine de la musique vocale, il n'est pas moins vrai non plus que madame Malibran, en voulant jouer son chant, franchit le cercle de l'art spécial qui lui est dévolu.

Qu'elle choisisse du drame ou du chant. Si elle veut jouer, qu'elle renonce au chant; si elle veut chanter, qu'elle renonce à jouer. Qu'elle étudie à l'école de madame Pasta; et s'il lui est donné de rencontrer ceux qui ont pu voir MM. Sidons, qu'elle consulte leurs souvenirs.

Mais s'épuiser, comme elle fait, en efforts de tous les instans pour agir sur les yeux des spectateurs, se traîner sur les genoux, rouler sa tête entre les jambes de son père et de son amant, c'est une coquetterie de douleur que le goût réprouve, et que le bon sens condamne.

Mademoiselle Smithson elle-même avait plus de réserve et de dignité, et se contenait davantage. Dans *Jane Shore*, dans *Ophelia*, dans *Desdemona* elle ne pleurait pas à profusion, elle ne prodiguait pas follement les flots de ses tresses échevelées; de pareils mouvemens, pour atteindre leur but, veulent être sérieusement ménagés, ou bien ils deviennent totalement inutiles.

Par malheur, au Théâtre-Italien, les spectateurs se multiplient et les auditeurs deviennent de plus en plus rares. Ce que nous blâmons, la foule s'empresse de l'approuver et de l'applaudir. Ignorance ou paresse, elle ne veut pas reconnaître qu'il lui faut pour entendre la musique italienne toute une éducation nouvelle. Elle trouve plus simple et plus facile de pleurer à Favart comme à la Porte-Saint-Martin, de retrouver madame Dorval dans madame Malibran. De sa part au moins c'est une économie de temps et d'attention très évidente.

La même chose est arrivée au salon de cette année; le public des curieux, peu soucieux de couleur ou de dessin, au lieu de se

mettre à étudier Delacroix ou Decamps, a mieux aimé admirer sur parole les tableaux signalés d'avance à son attention et à ses sympathies par les feuilles de l'opposition. En haine de l'église et de la royauté, il a fait un succès éclatant au Mazarin et au Richelieu ; il a continué au Louvre ce qu'il fait tous les soirs au Cirque Olympique.

A la bonne heure, et peut-être faut-il encore qu'un demi-siècle ait passé sur la France pour que la foule aime dans un opéra la musique, et dans un tableau la peinture.

Mais, à tout hasard, nous conseillerons à madame Malibran de renoncer à ses habitudes dramatiques, malgré le succès qui les couronne. D'ici à deux ans, peut-être, si elle continue, qui sait si elle pourra chanter ?

---

## RÉPONSE A LA BROCHURE DE M. DE CHATEAUBRIAND,

### PAR UN SOLDAT [1].

Nous annonçons avec plaisir cette brochure qui mérite l'attention des hommes qui suivent sérieusement les discussions politiques du moment. Cet écrit met assez franchement en lumière la position embarrassée dans laquelle se trouve placé M. de Chateaubriand dans sa route politique, un peu gêné par son habit de pélerin et de chevalier, pour marcher en homme nouveau d'une allure républicaine ; faisant de l'absence par coquetterie pour Paris qui n'y prend pas garde ; complimentant le chansonnier qui lui chante un compliment ; plaidant pour Henri V, et s'étonnant de s'apercevoir que son plaidoyer tourne au plus grand avantage de Napoléon II, tant l'aigle aurait bonne grâce, dit-il, à relever le drapeau d'un blanc sale qui traîne sur les mairies.

Ce *soldat* a plus d'esprit que bien des officiers, et cela me ferait penser volontiers qu'en fait de littérature l'armée est plus forte qu'on ne croit, et que l'on ne se défie pas assez d'elle.

[1] Chez Levavasseur, libraire au Palais-Royal.

### ASSOCIATION LITTÉRAIRE DE PUBLICATIONS NOUVELLES [1].

Nous sommes bien aises d'être les premiers à annoncer l'entreprise de M. Sylvestre, qui, sous ce titre, a pour but de publier gratis les manuscrits des jeunes auteurs. — Nous développerons incessamment le plan de cette belle et honorable entreprise dont l'exécution est très-prochaine.

---

### THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

La liberté n'a pas été inutile aux théâtres. Il est d'un grand intérêt de voir leurs efforts pour réveiller l'apathie du public. L'un des théâtres dont les acteurs luttent le plus hardiment et montrent la plus juste ambition de développer leurs talens et de s'élever dans leur art, est toujours le théâtre de la Porte-Saint-Martin. On y a monté *Figaro*, la semaine dernière, et *Figaro* y a été joué avec plus de naturel, de chaleur et de connaissance de la scène qu'il ne l'est à présent à la Comédie-Française. Nous avons été à même de comparer dans cette semaine ces deux troupes qui ne devraient pas être rivales, et qui vont bientôt cesser de l'être si l'une continue à dépérir, et l'autre à grandir dans sa jeunesse et sa vigueur, et si elle résiste à son administration désordonnée, comme il y a lieu de l'espérer.— Le rôle de la comtesse Almaviva n'a jamais été mieux composé et détaillé qu'il ne l'est aujourd'hui par madame Dorval. La grâce et le maintien décent, sans affectation, d'une femme du grand monde, sa compassion tendre pour l'amour d'un enfant, sa dignité dans des plaisanteries qu'elle ne permet à ses gens qu'en faveur des petites choses qu'elle veut cacher; une frayeur de bonne compagnie et des larmes d'un naturel poignant, et désespérant surtout pour les nombreuses imitatrices de cette comédienne consommée; voilà ce que l'on a trouvé en elle dans cette tentative où il était permis de douter d'un aussi grand succès. Je ne pense pas que la Comédie-Française prétende opposer les talens de Dailly à ceux de Potier dans le rôle de Bridoison où il a mis un radotage, une suffisance pédantesque, et des nuances d'une extrême

[1] Par M. Sylvestre fils, libraire, rue Thiroux, n. 3.

finesse, où cependant son âge et sa santé affoiblie ne le secondent pas comme dans Antoine. Provot a beaucoup de vigueur et de résolution dans le grand rôle de Figaro, fardeau qu'il porte très-librement. Tout cela a de la vie, du mouvement et de jolis visages; Fanchette est représentée par la plus vive, la plus gaie petite personne, aux yeux noirs, qu'il soit possible de lancer en scène. Notez bien que l'armée de la Porte-Saint-Martin pouvait avoir encore en réserve Bocage, Gobert, Auguste, Jemma, mesdames Paul et Mélanie; talens forts, ou fins, ou grâcieux, tous pleins de vigueur et de jeunesse.

Ma foi, *en bonne verité de Dieu,* comme dit Joinville, je cherche en vain ce qu'ils ont à envier à MM. Guyeau et David, etc., et mesdames Tousez, Eulalie, et quelques noms nouveaux; voire même de plus anciens, et de trop anciens, qui font aujourd'hui la consolation de la salle des comédiens ordinaires du roi, de la rue de Richelieu, et dont le jeu est l'objet des méditations de huit vénérables habitués assis à l'orchestre, qui ont connu Lekain et Larive.

Le boulevart avait fait d'heureuses créations; il a fait un heureux renouvellement d'une pièce toujours nouvelle par la puissance de sa composition et de son style. C'est un pas, c'est un *progrès;* nous devions le constater.

# TRAVAUX

DE

# La Société de Géographie

## DE LONDRES.

1830 - 1831.

Colonie de *Swan-River*. — Iles volcaniques. — Expédition du vaisseau *la Blonde* dans la mer Noire. — Voyage du lieutenant Washington à Maroc et dans l'Atlas. — Expédition des frères Lander à l'embouchure du Niger.

L'Angleterre avait depuis long-temps un grand nombre de sociétés littéraires et scientifiques, pour la propagation et l'encouragement de toutes les branches des connaissances humaines, à l'exception de la géographie, qui cependant est peut-être la plus populaire de toutes, et dont l'étude offre

un si vif intérêt. Ce vide, surprenant dans un pays qui étend ses bras jusqu'aux extrémités du monde, fut enfin comblé, il y a deux ans, et comme Paris, Londres eut aussi une Société de géographie. Les souscriptions furent nombreuses, et leur accroissement, comme leur nature, a démontré que le plan de la Société nouvelle était universellement approuvé. Le roi offrit la sienne, et non content de cette marque d'intérêt, il fonda un prix annuel de cinquante livres sterling, pour lequel la Société ouvrira chaque année un concours, dont elle choisira le sujet. L'*Association africaine,* qui avait fait les frais des expéditions de Hornemann, de Houghton, de Mungo-Park, et de quelques autres voyageurs, se réunit à la Société de géographie, dont elle augmenta ainsi les ressources, et agrandit la sphère. Encouragée par tous ces témoignages d'intérêt, la Société de géographie vient de publier le rapport de ses travaux pendant la première année; nous en empruntons l'analyse au *Quarterly Review*, celle des revues anglaises où les sciences géographiques et les voyages de découvertes trouvent généralement de plus dignes appréciateurs et de plus fidèles historiens.

Le premier mémoire du recueil annuel, imprimé sous le titre de *Journal*, est relatif à la nouvelle colonie de Swan-River, dans l'Australie; c'est un extrait du rapport du lieutenant-gouverneur Stirling, précédé de quelques observations de M. Barrow sur la Nouvelle-Hollande en général.

Au nombre des erreurs les plus accréditées sur l'intérieur de ce continent est l'opinion qui en faisait un grand lac, une mer méditerranée, où les eaux des montagnes environnantes se rendaient de tous côtés, et vers laquelle le sol s'inclinait graduellement. La découverte récente de la rivière Murrumbudgie, qui, jointe au Lachlan, forme le Murray, et vient se jeter au sud, dans un bras de mer, ruine cette opinion de fond en comble. D'ailleurs, nous ne connaissons guère encore de ce vaste pays que les côtes, et si on les a toutes aperçues, on ne les a pas au moins toutes examinées. Il est donc infiniment probable qu'on découvrira encore

d'autres rivières qui se jettent aussi dans l'océan. Le capitaine Stirling remarque, à l'appui de cette supposition, que sur la côte occidentale, entre le cap nord-ouest et le détroit de Clarence, dans une étendue de plus de 1000 milles, on aperçoit distinctement de fort grandes ouvertures encore inexplorées, où l'œil n'est arrêté par aucune terre, et qui pourraient servir d'embouchure à des fleuves immenses; toute cette côte est bordée d'îles nombreuses, séparées par des canaux profonds, où, selon l'expression du capitaine King, le courant s'élance avec une rapidité effrayante. Ce navigateur suppose que la grande étendue de terre appelée Terre de Dampier, du cap Levique à la pointe Gantheaume, est une île, derrière laquelle est une ouverture d'au moins huit milles de largeur; là, comme dans l'archipel des Boucaniers, il trouva des marées de trente-six pieds, tandis que sur d'autres points de la côte, elles n'en avaient pas plus de huit ou neuf. D'après ces phénomènes, le capitaine King, de son côté, arrive aux mêmes conclusions que l'ancien navigateur Dampier. Tout ce qu'on sait aujourd'hui de cette grande ouverture, touchant sa largeur, la rapidité du courant, et l'élévation des marées, fait supposer l'existence d'un golfe très-étendu. Mais la côte est dangereuse, et ne peut être relevée qu'en bateau, ou à terre le long du rivage.

La colonie de Swan-River, établie depuis deux ans, était dans un état de prospérité progressive, et son avenir paraissait plus brillant et plus assuré que jamais. Le capitaine Stirling annonçait, dans une lettre particulière, qu'il venait de former un nouvel établissement auprès de la Baie-Dangereuse de Flinders; une centaine de personnes y vivaient fort heureuses; les vaisseaux y trouvaient de l'eau excellente, du bois et des légumes. Il donne, dans la même lettre, quelques détails sur les découvertes qu'il a faites depuis la fondation de cet établissement. La chaîne des montagnes Darling est large d'environ trente-six milles; au-delà, vers l'orient, s'étend un fort beau pays très-varié; les vallées et les plaines

y sont couvertes de gazon ; le sol présente à peu près un tiers de fort bonne terre, mais inégalement répartie. Une rivière très-rapide qui coule au nord, et qui se trouvait très-enflée par les pluies à l'époque de l'expédition, l'empêcha de pousser plus loin ses découvertes de ce côté. M. Dale, qui y arriva le premier, s'avança jusqu'à cent milles de la côte, et revint charmé du pays qu'il avait parcouru. La rivière est très-considérable pendant l'hiver ; on ne connaît encore ni sa source, ni la direction qu'elle prend ; et une exploration récente de cette côte n'y a laissé apercevoir aucune ouverture. Mais on ne tardera pas à résoudre la difficulté. Un autre officier, nommé Bannister, s'avança jusqu'à une distance de quatre-vingt-dix milles au sud-est, et traversa la plus belle contrée qu'il eût jamais vue. En continuant sa marche dans la même direction, l'expédition s'engagea dans un pays montueux, et crut apercevoir à l'est une montagne d'une grande élévation, que nos voyageurs évaluèrent à 10,000 pieds. Ils retrouvèrent la côte auprès du cap Chatam, et après avoir beaucoup souffert de la faim, ils atteignirent enfin la passe du roi George. L'effet de ces découvertes sur l'esprit des colons fut excellent, ajoute le mémoire ; elles dissipèrent tout ce qui pouvait rester de doutes sur le succès de l'établissement.

Ce premier mémoire est suivi d'un essai sur la flore du voisinage de Swan-River par le célèbre botaniste Brown. Le nombre des espèces remises entre ses mains ne s'élevant pas au-dessus de cent quarante, des matériaux si limités ne lui permettent de hasarder que peu d'observations générales sur la végétation de cette partie de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Il ajoute que, s'il fallait en juger d'après cette collection seule, on se ferait une assez pauvre idée de la qualité du sol, mais que certaines familles, bien qu'on ne les trouve point dans cet herbier, doivent exister et même en grand nombre dans cette région ; d'ailleurs la saison n'était pas favorable quand il fut recueilli. L'abondance et la beauté de l'herbe de Kangaroo, et la grandeur extraordinai-

de quelques espèces de Banksia arborescent, promettent beaucoup ; et le capitaine Stirling a constaté un fait capital, c'est que les bestiaux de l'établissement, non-seulement ont pu vivre, mais encore ont engraissé, pendant la mauvaise saison, dans les paturages naturels du pays. Sans nous arrêter à l'énumération des différentes familles de plantes décrites par M. Brown, nous appellerons l'attention sur une circonstance très-remarquable qui donne un aspect tout particulier aux forêts de l'Australie ; c'est que les feuilles sont dans une position transversale, de manière à présenter à la tige leurs bords, au lieu de leurs faces, qui se trouvent ainsi l'une et l'autre également exposées aux rayons solaires, et sont pourvues simultanément de glandes cutanées. Ces glandes ne se trouvent ordinairement dans les feuilles des arbres et arbustes, que sur la face inférieure ; dans un petit nombre de plantes arborescentes, comme par exemple, dans quelques espèces de conifères, elles n'existent que sur la face supérieure. Ce n'est pas seulement dans les acacia et les encalyptus de la Nouvelle-Hollande que ces organes coexistent sur les deux faces des feuilles ; mais ce phénomène paraît plus fréquent dans la végétation de cette partie du monde ; c'est au moins à ce caractère particulier qu'il faut certainement attribuer ce manque d'éclat et de poli si remarquable dans les forêts australiennes.

Après le mémoire du savant botaniste, nous trouvons une esquisse des naturels qui habitent aux environs de la passe du roi George, communiquée par M. Scott-Nind à M. Brown. M. Nind, médecin de l'établissement, a profité de sa position dans l'intérêt de la science, et ses recherches sont un important chapitre ajouté à l'histoire de la race humaine dans ces contrées. Ceux qui étudient l'homme dans son état le plus misérable, et au plus bas degré de l'échelle, y trouveront de quoi *théoriser* à leur aise. L'esquisse de M. Nind ne se borne pas aux naturels du pays ; elle embrasse en outre toutes les productions du sol ; et réunie aux deux mémoires précédens, elle peut donner une idée assez exacte

de cette partie de la Nouvelle-Hollande. Voilà tout ce qui est relatif au continent australien, dans le journal de la Société de géographie de Londres.

Viennent ensuite trois notices sur les îles qui doivent leur naissance à l'action de volcans sous-marins. Le premier est du capitaine Smith, de la marine royale, sur les Columbretes, rochers volcaniques de la côte de Valence en Espagne; le second, sur l'île de la Déception, une des Nouvelles Shetland, par le lieutenant Kendall; et le troisième, sur les îles des Cocos ou îles Keeling, dont la Société est redevable à l'amiral sir Edward Owen.

Dans une introduction qui précède le second de ces mémoires, M. Barrow a résumé ce qu'avait présenté de plus intéressant la discussion dernièrement élevée sur les îles de Saint-Paul et de Santorin, et autres, de formation volcanique, dans l'intérieur desquelles on a remarqué des baies ou golfes circulaires, qui ont donné naissance à la théorie des cratères d'élévation.

« Les Nouvelles Shetland, dit M. Barrow, sont un groupe d'îles récemment découvertes ou plutôt retrouvées par M. Smith; Dirck Ghéritz, qui commandait un des cinq vaisseaux partis de Rotterdam en 1598 pour aller aux Indes par l'ouest, fut séparé de ses compagnons à la hauteur du cap Horn, et entraîné par la tempête jusqu'à 64 degrés de latitude sud, où il découvrit un pays élevé dont les montagnes étaient couvertes de neige, et ressemblaient à la côte de Norwége : c'était assurément le groupe d'îles en question. Elles paraissent continuer la cordillère des Andes et l'archipel de la Terre de Feu; leur structure géognostique est précisément la même, et les couches y sont dirigées dans le même sens. Mais l'île particulière qui fait l'objet de ce mémoire est complètement volcanique, et son cratère circulaire ressemble parfaitement à celui de l'île d'Amsterdam ou de Saint-Paul, entre le cap de Bonne-Espérance et l'Australie. Sa forme est analogue à celle des lagunes observées dans les neuf dixièmes des îles basses de corail,

semées sur l'océan Pacifique, dans les régions intertropicales; cette circonstance rendrait assez probable une conjecture que j'ai formée depuis long-temps sur les îles de corail, et d'après laquelle tous les merveilleux ouvrages des polypes auraient généralement pour base les bords de cratères volcaniques sous-marins, assez élevés pour laisser à ces petits êtres la chaleur et la lumière dont ils ont besoin pour leur admirable travail. »

Cette apparition successive d'îles nouvelles, qui opère un changement continuel à la surface du globe, rattache assez bien l'étude de ces phénomènes au domaine de la géographie, quoiqu'elle semble plutôt appartenir à celui de la géologie et de l'histoire naturelle en général; mais il n'est pas facile de tirer entre toutes ces sciences une ligne de démarcation bien rigoureuse. Si l'on voulait comparer ces cratères d'élévation des îles volcaniques, avec les récifs de corail qui embrassent des lagunes de tous côtés à l'exception d'une ouverture communiquant avec la mer, on trouverait qu'en se figurant ces récifs de corail élevés à une certaine hauteur, ou en supposant les îles volcaniques abaissées au niveau des récifs de corail, on aurait, dans le premier cas, des Columbrètes, des îles d'Amsterdam et de la Déception par milliers, et que, dans le second cas, les îles que nous venons de nommer prendraient exactement la forme des îles à lagunes et des récifs de corail. Comme elles, en effet, les îlots ou récifs de corail sont coupés à pic, excepté du côté de l'ouverture qui communique avec la mer, et auprès du plus grand nombre on ne trouve pas de fond. La conséquence à tirer de cette grande ressemblance est que ces îlots circulaires de corail ont généralement pour base les bords de volcans sous-marins, dont les lagunes sont le cratère. On pourrait ajouter à l'appui de cette idée, que la plupart de ces îlots présentent de la pierre ponce et d'autres produits volcaniques; comme d'ailleurs les dépôts calcaires abondent toujours dans la région des volcans, il est possible de supposer que les lithophytes, qui créent les

îles de corail, choisissent de préférence les situations les plus conformes à leur nature, et celles qui facilitent le mieux le travail de leurs prodigieuses constructions calcaires. Il faut avouer cependant qu'on n'aperçoit aucune trace d'action volcanique dans les constructions étendues où ces petits êtres trouvent à la fois une habitation et un tombeau; et par exemple, on la chercherait en vain sur l'immense récif de la Barrière qui s'étend le long de la côte orientale de l'Australie. Nous n'en persistons pas moins à croire que les îlots de corail ont pour base des sommités de rochers sous-marins. Les ondulations des lignes qu'ils affectent, tout-à-fait semblables à celles dans la direction desquelles se développent les chaînes de montagnes sur nos cartes, paraissent venir à l'appui de cette opinion. Il en existe un exemple fort remarquable dans un de ces nombreux récifs et îlots de corail qui font partie des Seychelles; sa forme particulière lui a fait donner le nom de récif du Serpent. Généralement cependant, mais plus spécialement encore dans l'océan Pacifique, les formations de corail sont des îles à lagunes, et paraissent toutes appuyées sur des sommités de rochers volcaniques. L'amiral Krusenstern en compte plus de cent sur une bande qui se prolonge entre 20° et 14° degrés de latitude sud, 134° et 149° de longitude ouest. Beechey visita des îles de corail où des lithophytes vivans étendaient graduellement les limites de leurs créations; vingt-neuf de ces îles avaient des lagunes au centre, et la plupart se remplissaient rapidement de roches animées.

On peut objecter à l'opinion que nous émettons ici sur l'origine volcanique de toutes ces îles à lagunes, que, dans la plupart d'entre elles, aussi bien que dans le grand récif de la Barrière et autres formations de corail, il n'y a aucune apparence de produits volcaniques, aucune espèce de lave. Mais la présence de produits volcaniques n'est pas absolument nécessaire pour prouver l'existence antérieure d'une action de ce genre. Nous en avons une

preuve frappante et toute fraîche encore dans l'île qui vient de surgir entre la côte de Sicile et Pentelaria; ni les matières lancées en l'air, ni les parties plus solides soulevées à une hauteur de cent soixante ou cent soixante-dix pieds, n'ont présenté aucune trace de lave. La vapeur qui s'en échappait n'offrait pas le plus léger symptôme de souffre, elle était seulement chargée de gaz hydrogène carburé. M. Osborne, chirurgien du vaisseau *le Gange*, qui mit le pied sur l'île, trouva que le sol était un composé de cendres, de débris pulvérisés de charbon dégagé de son bitume de fer, de scories, et d'une espèce d'argile ferrugineuse; du reste, aucun vestige de lave, pas de pouzzolane, pas de pierre ponce, pas de coquillages ou de débris marins, comme on en trouve auprès de l'Etna et du Vésuve.

Puisque nous avons dit un mot de cette île nouvelle, nous ajouterons à ce sujet un fait assez remarquable : c'est que le 28 juin, à peu près quinze jours avant son apparition, l'amiral sir Pulteney Malcolm, étant à bord du *Britannia*, passa presque exactement au-dessus de la position qu'elle occupe, et éprouva plusieurs chocs violens, comme si le vaisseau touchait sur un banc de sable; et, d'après une tradition populaire de Malte, un volcan y fit son éruption à peu près au commencement du siècle dernier. Sur une carte de la Méditerranée, publiée par Faden il y a quelque temps, on trouve à un mille de là un bas-fond, marqué seulement quatre brasses, et appelé *Larmour's breakers*, ou brisans de Larmour. C'est une partie de ce bas-fond qui a été soulevée; mais les derniers détails qui nous sont parvenus n'indiquent aucune éjection de matières en fusion. C'est peut-être seulement une des ventouses ou soupapes de sûreté de la grande fournaise souterraine qui lance ses torrens de lave par les cheminées de l'Etna et du Vésuve : nous ignorons si ces deux volcans étaient alors en activité.

De toutes les révolutions produites par les volcans à la surface de la terre, la plus remarquable, et jusqu'à ces derniers temps la moins étudiée, est assurément celle qui amène

à la superficie, ou immédiatement au-dessous, des parties du fond de l'océan, changées plus tard en terre productive par le travail créateur de petits êtres imperceptibles, qui occupent à peine une place dans la classification du grand système de la nature. Nous savons peu de chose sur leur organisation physique et sur les moyens qu'ils emploient pour élever leurs constructions gigantesques : faute d'une expression meilleure, nous avons donné à leur prodigieuse activité le nom d'instinct; mais nous aimerions mieux, avec Hunter, l'appeler aiguillon de la nécessité.

L'imagination se refuserait à croire que ces petits vers gélatineux aient créé des milliers d'îles et d'acres de terre dans l'Atlantique et dans les océans Pacifique et Indien, et surtout dans ces derniers, si on ne les avait en quelque sorte toujours pris sur le fait. Quand on sait que ces jolis tubes de matière calcaire, élémens de la roche de corail, peuvent toujours être tirés de la mer, souples et flexibles comme la cire, et n'acquièrent la dureté de la pierre qu'après que la vie s'est éteinte en ces petits animaux, on ne peut douter de la nature de leurs occupations pendant leur vie. L'accroissement des îlots eux-mêmes, en nombre et en étendue, ne saurait non plus être l'objet d'un doute; mais il est lent et silencieux, et les observations sont en si petit nombre et si récentes, il est d'ailleurs si rare qu'elles soient renouvelées à de longs intervalles par le même observateur, que peu de faits encore justifient cette assertion. On croit cependant que les immenses bancs de corail qui entourent les Bermudes se sont, de mémoire d'homme, considérablément rapprochés de la surface de la mer.

« Si la Société de géographie de Londres, continue M. Barrow, jugeait à propos de distribuer aux navigateurs, et spécialement à ceux qui parcourent l'Océan indien, une série de questions sur les îles de corail, nous appellerions surtout son attention, dans l'intérêt de la science, sur l'immense groupe des Maldives, la plus merveilleuse de ces merveilleuses constructions. L'ancien voyageur musulman *Ebn*-

*Batouta*, qui les visita dans le treizième siècle et qui les appelle *Dzibet-el-Mahal*, en porte le nombre à deux mille, dont une centaine à peu près est disposée de manière à former un anneau; d'autres voyageurs élèvent ce chiffre beaucoup plus haut, et un Français appelé Peyrard de Laval, qui y fit naufrage en 1602 et fut retenu prisonnier pendant cinq ans, dit que le sultan Ibrahim se donnait le titre fastueux de souverain des treize provinces ou *atolls* et des douze mille îles. »

Ces provinces sont autant de groupes ou systèmes, séparés par des canaux profonds, et se composant de récifs ou îlots, avec des lagunes circulaires qui ne communiquent à la mer que par une seule ouverture. Cette immense zône de corail s'étend de 1° de latitude sud à 7° 30' de latitude nord, sur une longueur de près de six cents milles anglais, et une largeur de soixante-dix ou quatre-vingts. Elle est couverte de cocotiers, dont les fruits nourrissent une population nombreuse. L'auteur de l'article exprime, à la fin de cette analyse, le désir de voir appliquer le prix royal de cinquante livres sterling au meilleur essai sur la formation des îles de corail et l'histoire naturelle des animaux qui leur donnent l'existence.

Le docteur Goodenough est l'auteur du mémoire qui suit. La mer Noire est peut être la moins connue des marins anglais. Du temps de la reine Élizabeth et de Charles II, des marchands anglais obtinrent la permission de naviguer sur le Pont-Euxin pour des intérêts de commerce; mais les histoires navales les plus complètes ne mentionnent aucun vaisseau de guerre qu'on y ait laissé pénétrer. La courte expédition du vaisseau *la Blonde*, en novembre 1829, est probablement la seule exception; le docteur Goodenough en est l'historien. Il s'est proposé de rechercher dans les auteurs anciens quel était autrefois l'état du Pont-Euxin, et de comparer ces notions avec les observations faites sur son état actuel. Sa relation est précédée de quelques mots relatifs aux établissemens des anciens sur les bords de cette mer, qui,

peu importante à nos yeux, fut pour eux, au contraire, du plus grand intérêt, devint le théâtre des premières aventures de leur histoire poétique, offrit un vaste champ à leur système favori de colonisation, et fournit abondamment aux premiers besoins aussi bien qu'aux jouissances de leur table.

Jamais les barbares des côtes occidentales ou septentrionales, ni les rois asiatiques des côtes orientales et méridionales, ne purent dominer le Pont-Euxin : les maîtres de Constantinople et du Bosphore eurent toujours la plus grande influence sur sa navigation et son commerce; et quoique les avantages de cette position, ainsi que la facilité qu'elle procure d'assujétir à des tributs les marchands étrangers, aient exposé la ville à de fréquentes attaques, cependant elle a plus souvent, sous ce rapport même, commandé le respect des nations étrangères : les Byzantins étaient donc les maîtres de tout le commerce de ces parages, et les intermédiaires obligés par lesquels arrivaient à la Méditerranée les productions de ces pays, consistant en bestiaux, en esclaves très-estimées, en miel, en cire, et en poissons salés. Le commerce des céréales ne paraît pas avoir été alors exclusivement, comme aujourd'hui, un objet d'exportation, mais alternativement d'importation et d'exportation, selon les récoltes, et les besoins des autres contrées de l'Europe. Dans un fragment de Polybe, rapporté par Athénée, il est encore question du poisson salé qu'on exportait du Pont-Euxin. C'était même un de ces raffinemens étrangers introduits dans Rome, qui scandalisaient le plus l'austère simplicité du vieux Caton; il reprochait aux riches de son temps d'acheter trois cents drachmes, c'est-à-dire plus de deux cents francs de notre monnaie, un petit baril de ce poisson salé ou marine, et de payer plus cher qu'un bon domaine de jeunes et jolies esclaves des bords de la mer Noire. On trouvera dans Athénée, sur le thon du Pont-Euxin, une foule d'anecdotes et de bons mots dignes du célèbre Almanach des gourmands; et c'est le thon du Pont-Euxin, assaisonné d'une certaine manière, qu'Ar-

chestrate, fameux *touriste* gastronome, compare aux dieux immortels, dans le style d'Homère.

Il est certain au surplus que le retour si fréquent d'un poisson sur les médailles des cités grecques du Pont-Euxin, et d'un hameçon sur celles de Byzance, prouve bien de quelle valeur y était cette source de richesses.

L'expédition du vaisseau *la Blonde* a démontré que les eaux de la mer Noire n'ont éprouvé aucune diminution sensible depuis le temps où Polybe écrivait, quoique cet historien ait cru pouvoir affirmer qu'elles ne seraient pas long-temps à devenir impraticables pour les navigateurs; il croyait que les masses de fange et de vase apportées depuis des siècles et déposées dans la mer Noire par les grands fleuves qui s'y jettent, comme le Borysthène, le Danube, le Phase et autres cours d'eau plus ou moins importans, finiraient par combler le bassin, ce qui ne tarderait guère, osait-il ajouter, attendu que l'action infinie qui devait produire ce résultat, s'exerçait sur un objet fini, dont elle devait triompher par cela seul. Mais si on jette les yeux sur nos cartes modernes, et particulièrement sur l'excellente carte publiée à Paris en 1822, on se convaincra aisément, par les chiffres du brassiage, que dans l'espace de deux mille ans la prédiction de Polybe n'a pas même commencé à se réaliser, et qu'elle ne doit s'accomplir à aucune époque calculable. Le voyageur Clarke avait aussi adopté les idées de Polybe sur la mer Noire; mais en les donnant comme siennes, sans ajouter que l'antiquité paraît généralement avoir eu la même opinion. Les bas-fonds remarqués auprès de Taganrock et de l'embouchure du Don, lui semblent venir à l'appui de son opinion. Mais s'il n'avait pas oublié la description des côtes du Pont-Euxin dans Strabon, il aurait vu que cent ans avant Polybe, Straton de Lampsaque avait aussi annoncé le desséchement de la mer Noire. Son voyage d'Odessa à Constantinople et l'épouvantable me qu'il eut à traverser auraient dû lui prouver que la prophéti n'était pas près de se réaliser.

Depuis que la relation du docteur Goodenough a été publiée, la Société de géographie a reçu des cartes et un mémoire fort intéressant du lieutenant-colonel Monteith, de la Compagnie des Indes, sur les contrées arrosées par le Phase, entre la mer Noire et la mer Caspienne. L'expédition des Argonautes, dont l'exploration de ce pays était le but, est une preuve de l'importance qu'il avait dans les temps reculés de l'histoire grecque ; et à travers le voile des fictions mythologiques, les intérêts commerciaux qui la firent entreprendre sont faciles à saisir.

Des bords de la mer Noire, le lieutenant Washington, de la marine royale, nous appelle au pied du mont Atlas, où nous retrouverions encore, s'il le fallait, des traditions grecques à exploiter, et de tristes comparaisons à faire. M. Washington accompagnait à Maroc le consul anglais chargé d'une mission diplomatique. Muni de fort bons instrumens, cet habile officier recueillit et enregistra une foule d'observations intéressantes ; on trouvera dans son itinéraire le détail exact des latitudes et des longitudes journellement observées, et la description du pays, de ses productions et de ses arts ; il est accompagné d'une fort belle carte, où se trouve le plan de la ville de Maroc, et une section du pays, prise de Meltsih (le plus haut pic de l'Atlas visible de Maroc, et dont l'élévation est estimée de onze mille quatre cents pieds), jusqu'à la côte de l'Atlantique. Cette carte a été dressée avec le plus grand soin, d'après une centaine de positions successivement observées, et rapportées tous les soirs sur le papier, pendant que M. Washington suivait la côte de l'Atlantique, du cap Spartel au cap Blanc, sur une étendue de deux cent cinquante milles anglais. Laissons parler l'auteur lui-même :

« En sortant d'un étroit défilé, la cité impériale avec ses monumens, ses mosquées, ses minarets, sa tour élevée, nous apparut au milieu d'une grande plaine, avec sa ceinture de palmiers, et derrière elles les neiges éternelles de l'Atlas, qui se détachent sur l'azur du ciel à une hauteur

de onze mille pieds. Pendant que nous admirions en silence, notre chef africain fit arrêter ses troupes à la vue de Maroc, et tous ensemble offrirent au ciel des prières pour la santé du souverain, et des actions de grâces pour l'heureuse fin de leur voyage; à l'entrée de la nuit, la caravane s'arrêta pour camper sous des palmiers, qui, rappelant les climats brûlans du tropique, contrastaient d'une manière frappante avec les montagnes neigeuses qui culminaient au-delà; au coucher du soleil, quelques pics solitaires furent long-temps encore éclairés de ses rayons, pendant que la nuit enveloppait les pics inférieurs.

» Le lendemain, 10 décembre, nous traversâmes la rivière Tensift, sur un pont de trente arches, à Alkantara [1], d'où nous continuâmes notre marche vers la ville, à travers une forêt de palmiers, sur une plaine parfaitement nivelée. Les gardes du prince, habillés de blanc, toutes les troupes et la population mâle de Maroc, nous accompagnaient; nous avancions au milieu des coups de fusil et des pétards, des cris perçans que poussaient les femmes, et d'une musique barbare; en un mot, on nous fit tous les honneurs possibles. A midi, à l'heure même où les pavillons blancs flottaient au sommet des minarets, et où le muezzin faisait retentir du haut des mosquées sa voix solennelle pour inviter les fidèles musulmans à reconnaître que Dieu seul est dieu, et que Mahomet est son prophète [2], des chrétiens, des infidèles entraient dans la ville impériale de Maroc au milieu d'une foule émerveillée. A peine entrés, un détour assez brusque nous amena dans nos quartiers, au milieu d'un vaste jardin, frais et silencieux, beau de verdure et d'ombrages. »

La plaine de Maroc s'étend de l'est à l'ouest, entre une petite chaîne basse de collines schisteuses au nord, et le grand

[1] Al-Qantarah, c'est-à-dire *le pont*.

[2] Lâ Ela îlâ Allah, Mohhammado rasoul Allah.

Atlas au midi, dans une largeur d'environ vingt-cinq milles, et parfaitement de niveau jusqu'au pied des montagnes. A l'est et à l'ouest, cette plaine paraît sans bornes; son élévation au-dessus du niveau de la mer est d'à peu près mille cinq cents pieds. Le sol est d'une marne sablonneuse, mêlée de nombreux fragmens de quartz cristallisé, de silex, de porphyre, de cornaline, et de cailloux d'une nuance verte; il est généralement couvert de plantes épineuses, peu élevées, que nous appelons *nerprun*, et qui sont appelées *sidra nebach* dans le pays. Les petits cours d'eau sont bordés d'oléandres d'une grande beauté, et au nord de la ville s'étend une forêt de palmiers et d'oliviers. La rivière Tensift, qui sort des montagnes à environ quarante milles en tirant vers l'orient, coule le long de leur base à quatre milles au nord de Maroc, et recueille quelques petits filets d'eau qui sortent de l'Atlas; elle se jette dans l'Atlantique à cent milles plus loin, et à quinze seulement au sud de Saffy. Elle est peu profonde, mais rapide; sa largeur est de trois cents verges au pont d'Alkantara; elle est cependant guéable presque partout, excepté au printemps.

La ville de Maroc, située dans la partie nord de cette belle plaine, est entourée d'un mur très-solide, à machicoulis en bois de tapia, haut de trente pieds, et avec fondations en maçonnerie: tous les cinquante pas on y trouve une tour carrée; la ville a six milles de tour, et onze doubles portes. Mais tout cet espace n'est pas couvert de constructions, il embrasse de grands jardins, et des places ou *squares* de trente acres d'étendue. Le palais du sultan est en dehors des remparts de la ville, et au sud en face de l'Atlas; mais il est enfermé de murailles d'une égale force; le terrain sur lequel il s'étend a mille cinq cents verges de longueur, sur une largeur de six cents; il est divisé en jardins carrés, autour desquels sont des pavillons détachés qui forment la résidence royale; les parquets des appartemens sont en tuiles de différentes couleurs, mais fort simples du reste; une natte, un petit tapis à l'ex-

trémité, et quelques coussins, en composent tout l'ameublement.

La mission anglaise, pendant sa résidence d'un mois à Maroc, fut logée dans un de ces jardins, appartenant au sultan. On l'appelait *Sebt el Mahmonia;* il couvrait quinze acres de terrain, était planté d'une manière bizarre, mais contenait une grande variété d'arbres fruitiers, l'olivier, l'oranger, le citronnier, le pêcher, le grenadier, le poirier, le noyer, etc. Le cèdre, le peuplier, le myrte, le rosier, le jasmin, l'acacia, y formaient une masse épaisse de feuillage, au-dessus de laquelle s'élevaient la grande tour de la principale mosquée et les pics neigeux de l'Atlas. Le pas folâtre et léger de la gazelle, avec le murmure des eaux qui coulaient dans tous les sens, interrompait seul le silence de ce délicieux jardin, où se trouvait réuni tout ce qu'on peut désirer sous un climat brûlant, de la verdure, de frais parfums, de l'ombre et du repos.

« Pour contraster avec sa vue bornée, la terrasse de notre maison dominait toute la ville, la plaine sans bornes, et la ceinture de l'Atlas. Pendant notre séjour à Maroc, au lever et au coucher du soleil, nous passions des heures entières à contempler ces masses de neige étincelante, et cette chaîne, qui réunissait, à une journée de marche, toutes les variétés de climats, depuis la zone torride jusqu'à la zone glaciale, vaste champ que le géologue, le botaniste et le naturaliste ont encore à explorer, insurmontable barrière que la civilisation n'a pas franchie. »

Quand la mission anglaise revint par le pied nord de l'Atlas, M. Washington saisit l'occasion d'y monter à une certaine hauteur, par le lit d'un torrent. « Il était bordé d'oliviers, d'acacias, de caroubiers, de cèdres, le plus beau bois que nous eussions vu dans le pays, quoique assez petit; de lauriers roses ou oléandres, de palmiers nains, et de bois de rose. Nous étions égayés en grimpant par les cris des chasseurs, que l'écho renvoyait de rochers en rochers. A chaque détour de la route, nous découvrions des beautés nouvelles

dans la vallée, et nous dominions de plus haut la plaine et la ville de Maroc, avec ses mosquées étincelantes au soleil levant. La pierre calcaire était la base de la route que nous suivions; le sol était une argile pierreuse; nous trouvions à chaque pas de l'agate, du silex, du porphyre, du grès, du gneiss, de la cornaline; sur le front de la colline était une rangée de pierres calcaires à fissures verticales, semblables à des pierres tumulaires colossales, disposées de main d'homme. Les villages que nous traversions, tous perchés dans les sites les plus romantiques, sont habités par des montagnards appelés *shelluhs*, naturels de ces rochers. Après une montée de trois heures, comme les sentiers devenaient plus embarrassés et plus étroits, il fallut mettre pied à terre, et abandonner nos guides maures pour nous confier à des montagnards. Notre seul langage était de leur montrer les pics neigeux au-dessus de nos têtes. A mesure que nous avancions, la forêt d'oliviers, de cèdres, de noyers et de caroubiers s'épaississait de plus en plus, traversée par des vignes sauvages et du houblon. Le paysage devenait de plus en plus pittoresque : des rocs abruptes et stériles s'élevaient des deux côtés; la vallée n'avait pas un quart de mille de largeur, et le torrent bouillonnait à cinq cents pieds au-dessous. Quelquefois le sentier de la montagne serpentait en glissant le long du précipice, tandis que devant nous les pics neigeux semblaient reculer à mesure que nous avançions.

» A midi, nous fîmes halte sur le sommet d'une roche conique schisteuse, très-décomposée à la surface : ses couches étaient dirigées est et ouest.

» Nos observations nous donnèrent, à midi, une latitude nord de 31° 25' 30", la première peut-être qu'on ait jamais prise dans l'Atlas. Nos baromètres indiquaient une élévation de quatre mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

» Pendant toutes ces opérations, les shelluhs nous entouraient, et regardaient avec étonnement nos personnes, nos vêtemens, et surtout nos boutons dorés. Ils examinaient en

silence la boussole, le baromètre, et nos autres instrumens, comme choses au-dessus de leur intelligence; mais quand nous versâmes le mercure pour obtenir un horizon artificiel, ils laissèrent échapper un cri de surprise et d'admiration. Leur intelligence et leur curiosité contrastent avec l'apathie des Maures; ils ont un air de liberté qu'on ne trouve pas dans les plaines, des formes belles et athlétiques, une taille petite, des traits peu marqués, le teint clair. Le goître est inconnu chez eux; nos interprètes n'entendaient pas plus leur langue que généralement eux-mêmes n'entendent l'arabe. Des Juifs qui habitent cette vallée nous servirent de truchemens, et nous firent obtenir une centaine de mots du langage de ces montagnards. Ils ont pour demeure des cabanes en pierres brutes liées avec de la boue, et à toits d'ardoise légèrement inclinés. Leur principale occupation est la chasse. Ils communiquent fort peu avec les Arabes et les Maures de la plaine. Partout où la vallée offrait un point susceptible de culture, il était enclos et cultivé. Ces braves gens se montrèrent hospitaliers et généreux pour nous. Dans chaque village, nous trouvâmes plusieurs familles juives qui y sont venues chercher un asile contre la dégradation, et les taxes qui les écrasent dans les villes. La population de ces villages, qui sont au nombre de dix, est de quatre à cinq mille âmes, dont un quart de race juive. On trouve dans la vallée du salpètre, et on y fait de la bonne poudre. Des mines de cuivre ont été, dit-on, exploitées dans les parties élevées. Combien ces retraites centrales de l'Atlas sont peu connues! La race des montagnards que nous y avons trouvée est certainement un peuple moins mêlé, plus original que beaucoup d'autres; et c'est à peine si on sait quelques mots de sa langue. Il y a encore là un vaste champ à exploiter.

» Nous continuâmes encore à monter pendant deux heures; le sol était mal couvert d'une herbe rare et de cèdres rabougris. Enfin nous atteignîmes la limite des neiges; nous avançâmes même au-delà, jusqu'à ce qu'il devînt impossible de marcher. Alors nos guides déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus

loin, et nous fîmes halte malgré nous; nos yeux se portèrent, avec le regret de ne pas les atteindre, sur ces pics élevés, que séparait encore de nous une masse de neige vierge. Notre baromètre indiquait six mille quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Le rocher sur lequel nous étions arrêtés offrait un grès rouge et dur, dont les couches étaient dirigées est et ouest. Ainsi, nous n'avions encore dépassé que le calcaire, le schiste micacé et le grès; nous n'avions découvert que des roches de transition ou secondaires, mais aucune trace de roches primitives, hors un peu de granit ou de gneiss dans la vallée au-dessous, et des veines de quartz folié dans les collines schisteuses. La formation tendait à la surface plane; les arètes et les sommets étaient arrondis; rien qui ressemblât aux pointes et aux pics aigus des Alpes. Dans notre marche à travers ces montagnes, nous ne pûmes apercevoir non plus aucune trace d'action volcanique, et rien dans la configuration de l'Atlas n'indique l'existence antérieure d'un cratère.»

Les limites dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer ne nous permettent pas d'analyser un mémoire du capitaine King sur la géographie de la Terre-de-Feu et sur le détroit de Magellan, pas plus que des notes sur l'isthme de Panama, par M. Lloyd, qui, attaché au général Bolivar, fut chargé par lui d'explorer l'isthme, afin de constater la meilleure ligne de communication à établir entre les deux océans, par terre ou par eau. Les Espagnols ont souvent fait des recherches du même genre; mais on n'a généralement pas encouragé une entreprise aussi pénible que coûteuse; et nous ne pensons pas que les nivellemens faits par M. Lloyd aient quelque influence sur l'exécution d'un projet qui, s'il n'est pas impraticable, ne répondrait probablement point au but qu'on se propose, et coûterait des sommes énormes.

Le dernier mémoire que nous analyserons a pour objet la solution d'un problème géographique qui a excité plus d'intérêt que tout autre, à l'exception peut-être du passage au nord-ouest de l'Amérique. L'embouchure si long-temps

cherchée du fleuve qu'on a fort mal à propos appelé Niger, vient d'être enfin découverte par un homme aussi modeste qu'intelligent, qui, sans avoir de théorie à soutenir ou de préjugé à justifier, s'est mis tout simplement à l'œuvre, et a accompli, non sans difficultés et sans dangers, la tâche où tant de voyageurs avaient failli.

Richard Lander, qui avait suivi le capitaine Clapperton dans son second voyage à Soccatoo (Sakatou) en qualité de simple domestique, et qui, après la mort de son maître, avait rapporté son Journal en Angleterre et y avait joint le résultat de ses propres observations, offrit ses services pour continuer les découvertes du capitaine, et descendre le fleuve jusqu'à son embouchure, quelque part qu'elle pût être. Il reçut des instructions qui lui prescrivaient de prendre la même route que Clapperton, jusqu'à ce qu'il atteignît un endroit favorable pour s'embarquer sur la rivière, et puis de se livrer au courant, et de descendre jusqu'où il le conduirait, soit à la mer, soit au lac de Tsad, les deux seuls réservoirs probables, et même possibles, de ses eaux. Richard Lander, accompagné de John son frère, aborda le 31 mars 1830 à Badagry, et le 15 novembre suivant il arriva dans l'Océan atlantique par le canal du Nun, bras du fleuve, qui décharge dans la baie de Bénin une petite partie des eaux du Quorra (Konâra.)

Le mémoire publié ici consiste seulement en quelques extraits du « *Journal d'une Expédition entreprise par ordre du louvernement anglais pour déterminer le cours et l'embouchure du Niger, plus exactement appelé Quorra, depuis Yaoori jusqu'à la mer; par Richard et John Lander.* » Tel est le titre du livre que le libraire Murray va publier en même temps à Londres et à Paris, et qu'il a payé mille livres sterling aux deux voyageurs.

D'abord les deux frères suivirent à peu de chose près la première route de Richard jusqu'à Boossa, qui n'est pas sur une île, comme Clapperton le supposait, mais sur la rive droite du fleuve. Au reste, l'erreur de Clapperton s'explique

très-naturellement. La petite rivière Ménai se jette dans le Quorra immédiatement au-dessous de Boossa, et comme il est nécessaire de la traverser pour arriver du sud en cette ville, Clapperton supposa que le Ménai était un bras du grand fleuve.

« Ce matin, dit Lander, j'ai vu le fameux Niger ou Quorra, qui coule au pied de la ville, à peu près à un mille de notre habitation, et je suis très-surpris de son peu de largeur. D'âpres rochers noirs s'élèvent à pic du milieu du courant, et sa surface est agitée par des tournans rapides. Ici, dans sa plus grande largeur, à la fin de la saison sèche, il n'a pas plus d'un jet de pierre. Le roc sur lequel je me suis assis domine l'endroit où Mungo-Park et ses compagnons trouvèrent la mort. »

De Boossa à Yaoori ils remontèrent le fleuve en canot : des rochers, des bancs de sable, et de petites îles basses, le partagent en de nombreux canaux. Ces îles sont couvertes de gazon très-haut, et partout l'eau est si peu profonde, que souvent le canot touchait le fond. Cependant on leur dit à Yaoori qu'au-dessus de cet endroit et au-dessous de Boossa, la navigation n'était gênée ni par des rochers, ni par des bancs de sable, et qu'après la saison des pluies, tous les canots vont et viennent facilement entre Yaoori, Nyffe, Boossa et Funda.

C'est aussitôt après les pluies, dit Lander, que le fleuve emporte, par la masse et la rapidité de ses eaux, toutes les herbes qui poussent annuellement sur ses bords. Il couvre alors tous les rochers et toutes les îles basses, qui n'arrêtent plus la navigation, et sur lesquelles on peut passer sans crainte. Il y a déjà long-temps, un grand bateau chargé de marchandises arriva de Timboctoo à Yaoori; quand elles furent vendues, les matelots retournèrent par terre dans leur pays, assurant qu'ils ne pouvaient suffire à la peine de remonter le courant à une si grande distance; et ils laissèrent leur bateau à Yaoori. De là à Soccatoo, quand on ne s'arrête pas sur la route, le trajet peut se faire en cinq jours, et c'est le temps qu'y mettent les naturels du pays.

Yaoori est un grand royaume très-florissant. Il est borné à l'orient par Haussa, à l'occident par Borgoo, au nord par Cubbie, et au sud par le royaume de Nouffie.

La couronne est héréditaire, et le gouvernement absolu. Le dernier sultan fut déposé par ses sujets pour ses violences et sa mauvaise conduite, et le souverain actuel règne depuis trente-neuf ans. Il a de grandes forces militaires, qui, dit-on, ont repoussé avec succès les continuelles attaques des Felatahs. Elles sont maintenant occupées au loin à comprimer une révolte occasionnée en partie par des taxes exorbitantes, et par les rigueurs exercées pour contraindre les populations à les payer. La ville d'Yaoori est grande et bien peuplée, entourée d'un mur d'argile assez haut, et peut avoir vingt milles de tour. Elle a huit grandes portes, fortifiées à la manière du pays. Les habitans font une espèce de mauvaise poudre, la seule qu'on trouve dans cette partie de l'Afrique, des selles assez propres, et un certain genre d'étoffe. Ils cultivent l'indigo, le tabac, les oignons, le froment, les autres espèces de blés, et du riz excellent; ils élèvent des chevaux, des bœufs, des moutons et des chèvres; ce qui ne les empêche pas d'être pauvres, et assez misérablement vêtus, et de se plaindre continuellement du malheur des temps.

Après Boossa et Nyffe ou Nouffie, le fleuve se rétrécit en face de Layaba, et devient plus profond.

« Quand nous eûmes dépassé Layaba, nous descendîmes rapidement le fleuve jusqu'à une distance de 13 ou 14 milles; son cours devenait plus majestueux, et n'était plus entravé par des îles ou des rochers. Sa largeur variait d'un à trois milles; le pays était plat de chaque côté, et quelques misérables villages étaient clairsemés sur ses rives. Au-dessus de Bajebo, le courant est divisé par une île. Nous y étions le 5 octobre, et c'est là, pour la première fois, que nous avons rencontré de grands canots avec une hutte au milieu, pour les marchands et leur famille. L'île de Madgie, où il fallut nous arrêter pour attendre des rameurs, est plantée de quelques arbres et d'arbustes rabougris; la sève leur manque

et leur feuillage est terne et flétri. Ils poussent dans les interstices et les fissures des rochers, et sont suspendus à de grandes hauteurs sur d'affreux précipices, où ils ne sont accessibles qu'aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie. Au dessous de Madgie, le fleuve tourne à l'orient, le long d'une chaîne de collines, et puis il coule pendant quelques milles au sud. Après cette île, nous en rencontrâmes une autre, et à peu de distance une troisième, que les naturels du pays appellent Kesey, et qui est pour eux l'objet d'une vénération superstitieuse; c'est un rocher presque à pic, haut de 300 pieds. »

A Rabba, grande ville, bien peuplée et très-florissante, avec un grand marché d'esclaves, le Quorra tourne encore à l'est. Un peu au-dessus, les voyageurs aperçurent l'embouchure d'une grande rivière qui s'y jette par le nord-est. C'était la Coodoonia, que Richard Lander avait passée à son premier retour de Soccatoo, et le lieutenant Becher observe, comme une preuve de l'exactitude des deux itinéraires, que les positions coïncident à un mille près. Un peu plus loin est Egga, ville bien peuplée aussi, où les habitans sont revêtus d'étoffes portugaises et de bazin, ce qui fait croire qu'ils ont des communications avec la mer, et avec d'autant plus de raison que leurs bâteaux sont très-grands. Alors le fleuve prend la direction du sud; et à quatre journées de navigation, il reçoit une rivière presque aussi considérable que lui, et qui coule du nord-est; elle était très-enflée, et avait deux ou trois milles de largeur; on l'appelle le Tshadda. Nos voyageurs pensèrent que Funda, dont Clapperton avait tant entendu parler pendant son séjour à Soccatoo, était à trois journées de là sur cette rivière, et non comme il le pensait, sur le Quorra.

Au-dessous du confluent des deux rivières, le Quorra traverse des montagnes dont la hauteur paraît augmenter au sud-est, et auxquelles appartiennent probablement les pics élevés qu'on aperçoit de la baie de Benin, et qui auraient 12 ou 13 mille pieds de hauteur, d'après des mesures trigo-

nométriques. Une fois sorti des montagnes, on arrive à la ville de Kirree, où paraît commencer le grand Delta du Quorra, qui s'étend au sud-ouest jusqu'à l'embouchure de la rivière de Benin, et au sud-sud-est jusqu'à celle du vieux Calabar. Ces deux embouchures sont à une distance de 240 milles, et Kirree est à peu près aussi éloignée de celle du Nun. Ce grand Delta est coupé par les bras nombreux du Quorra, et souvent inondé; quelques arbres poussent au milieu des eaux : le pays est plat et marécageux; les criques sont en grand nombre sur les bords du fleuve, qui sont couvertes des huttes de marchands d'esclaves, avec leurs canots et leurs longues barques.

Le cours du Quorra est tracé sur une carte qui accompagne le Journal de l'expédition, et pour laquelle le lieutenant Becher a combiné les données de Lander avec celles de Clapperton. Les deux voyageurs n'avaient, pour tout instrument, qu'une boussole ordinaire, encore fut-elle perdue à Kirree, à environ cent quatre-vingt milles de l'embouchure, en droite ligne. Ainsi dépourvu des moyens de préciser aucune position géographique avec assez d'exactitude, le cartographe a pris pour points de départ Boossa et l'embouchure du Nun, aux deux extrémités opposées, entre lesquelles se place nécessairement le cours du fleuve; la marche journalière des voyageurs a été ensuite soumise à un rigoureux examen. « Après les réductions nécessaires de la grande échelle que nous avions d'abord adoptée, dit M. Becher, voici les particularités qui rendent assez probable l'exactitude de la carte : l'embouchure du Nun est au sud de Boossa; or le fleuve coule vers l'est dans une longueur à peu près égale à son cours vers l'ouest, ce qui correspond à cette position. La rivière Coodonia se jette dans le Quorra, précisément au point antérieurement déterminé. Il en est de même du Tshadda. La distance d'Yaoori à Soccatoo est à peu près aussi celle que Clapperton indiquait. »

Telle est la solution de ce grand problème géographique;

depuis la première découverte du Joliba par Mungo-Park, tous les points de la boussole ont été successivement adoptés, comme répondant à son embouchure. L'Allemand Reichard avait bien deviné; il était arrivé par hasard à la vérité, à travers des raisonnemens et des supposstions qui ne reposaient sur aucune donnée vraie.

Il reste deux questions à poser : le Quorra est-il réellement la continuation du Joliba de Mungo-Park, et le Joliba ou Quorra est-il le Niger? A la première question nous répondons hardiment oui, et non à la seconde, si par le Niger on veut parler du fleuve que les géographes et les historiens anciens appellent de ce nom.

Nous avons les plus fortes preuves de l'identité du Joliba avec le Quorra. Mungo-Park, à son départ de Sansanding, écrit à lord Camden et à mistress Park, qu'il va descendre la rivière dans son double canot, jusqu'à l'Océan, et qu'il reviendra par les Indes occidentales. Le prêtre mandingue[1] qu'on envoya faire des recherches sur le sort de ce voyageur, apprit son naufrage et sa mort, ainsi que celle de ses compagnons, à un endroit appelé Boossa, dont on n'avait jamais entendu parler auparavant. Quand le capitaine Clapperton quitta Badagry, lors de sa seconde expédition, il trouva que Boossa était sur la rive droite du Quorra, et y apprit de son côté le sort de Mungo-Park, absolument comme l'avait rapporté le prêtre mandingue. Il vit les rochers sur lesquels s'était brisé le canot, et on lui parla de livres et de papiers existans entre les mains du sultan de Nyffe. Lander, à son retour, fut retenu pour nettoyer quelques mousquets marqués du signe de la tour de Londres. Il est donc impossible de douter que Mungo-Park ne fût arrivé à Boossa. Mais il y a encore une preuve plus décisive, c'est que le vieux roi montra et donna aux voyageurs un li-

[1] Ce n'était ni un prêtre, ni un Manding, mais un marchand Sarakhalé.

(*Note du Traducteur.*)

vre de logarithmes et un livre de prières, où se trouvait écrit le nom de M. Anderson, un des compagnons de Mungo-Park. Il y avait aussi dans le premier un billet pour inviter Mungo-Park à dîner chez une personne du Strand, et une lettre de lady Dalkeith, pour le remercier de quelques dessins. Il est donc clair que Mungo-Park fut à Boossa, et que c'est là que son canot fut brisé ; mais s'il atteignit cette ville, il est tout aussi clair que ce fut en suivant le cours du Joliba, qu'il voulait descendre jusqu'à la mer, et que sans cela il aurait abandonné son double canot, ou l'aurait transporté par terre, ce qui est une supposition absurde. Nous nous dispenserons de reproduire ici, d'après le *Quarterly Review*, une digression sur le Niger des anciens, qui paraît empruntée, et peut-être de seconde main, aux recherches sur l'Afrique de M. Walckenaër.

Depuis le compte rendu de la *Revue* anglaise, Richard Lander a reçu le prix royal de cinquante guinées des mains de lord Goderich (M. Robinson), qui présidait la séance de la Société de géographie du 14 novembre dernier. Son sort est en même temps assuré par une place administrative *comfortable*. Son frère John, compagnon de ses travaux, a aussi été de son côté recommandé à l'intérêt du gouvernement anglais.

DE

# La Marine française[1].

Nous avons entendu souvent demander si la marine anglaise n'est pas infiniment supérieure à la nôtre. Voilà une étrange question. Il semble aux esprits prévenus que la réponse est toute simple, toute facile : « Nous sommes très-inférieurs aux Anglais! »

C'est contre cette solution si tranchante que nous prenons la liberté de nous inscrire. Non, la marine française n'est pas très-inférieure à celle de l'Angleterre ; qu'on nous permette de le démontrer par quelques aperçus rapides.

D'abord, qu'entend-on par la supériorité dont on parle?

Est-ce la supériorité numérique des machines de guerre et des marins?

Est-ce celle des bâtimens et des hommes, considérés sous le rapport de l'intelligence et de la perfection?

Le nombre est pour les Anglais; c'est une évidence de chiffres.

La perfection des vaisseaux, l'intelligence des officiers?

[1] La marine aura désormais une place spéciale dans la *Revue;* c'est ainsi qu'en étendant chaque jour notre cadre, nous espérons remplir convenablement les conditions de notre titre.

Sans vanité française, on peut dire que sous ce rapport nous marchons les égaux de ceux que bien des gens croient encore nos maîtres, parce qu'à la vérité ils l'ont été pendant vingt ans.

Il y a des préjugés difficiles à vaincre; celui que nous entreprenons de combattre est de ce nombre. Dans toute la chambre des députés (cette assemblée n'est pas prise par nous sans intention pour élément dans cette affaire, puisque le sort de la marine est entre ses mains, ce dont elle ne paraît pas se douter), dans toute la chambre des députés, on trouverait à peine dix hommes qui ne disent pas avec les échos des salons : « Vous ne naviguez pas comme les Anglais; vos bâtimens ne sont pas aussi bien construits que les leurs; vous aurez toujours sur eux un grand désavantage; la France ne peut être une puissance maritime et une puissance continentale tout à la fois. »

N'est-ce pas de ces phrases toutes faites depuis l'empire qu'on nous poursuit chaque jour? C'est derrière ces argumens si pauvres que se retranchent les faiseurs d'économies, qui veulent bien qu'on arme la garde nationale, mais qui ne consentent pas à voir armer plus de deux vaisseaux, apparemment parce que les Anglais en ont dix-sept à la mer [1].

[1] On prétend que certaines voix se sont élevées, au sein de la commission du budget, pour demander le désarmement de ces deux vaisseaux. « En temps de paix, ont-elles dit, vous n'avez pas besoin de navires d'un si haut rang; des frégates peuvent vous suffire. » Nous sommes fâchés d'être obligés de le dire, il y a dans cette observation une grande ignorance des faits et une étrange présomption. Messieurs les Députés qui demandent la suppression des vaisseaux ne sont pas marins, et ils disent à un ministre marin : « Vous n'avez pas besoin de vaisseaux. » Qu'en savent-ils? L'Amiral les étonnerait bien sans doute, s'il leur répondait : « Vos prévisions sont plus absolues que les miennes, il me serait impossible de vous dire si j'aurai besoin de vaisseaux; mais il est déraisonnable de prétendre affirmativement que je n'en aurai pas besoin. L'événement seul pourra justifier votre vote ou ma prudence. Ce que je puis vous apprendre aujourd'hui, c'est qu'il est telle mission qu'une frégate ne peut pas remplir, et pour laquelle

Admirable raisonnement! ayez un million d'hommes à pied ou à cheval, pour l'éventualité des caprices ou des intérêts militaires des cabinets russe, autrichien, prussien, espagnol ou hollandais; mais pour le cas de guerre avec les Anglais ou les Russes, n'ayez pas dix mille matelots dans les batteries ou sur les vergues de vos vaisseaux!

— Et pourquoi donc?

— Parce que vous ne pouvez être à la fois maîtres des océans et de la terre.

— Louis XIV l'a été pourtant! Qui dit que nous serons toujours ce que nous sommes aujourd'hui?

Savez-vous d'ailleurs ce qui fait notre infériorité actuelle, et ce qui fit la supériorité de Louis XIV? C'est la croyance où vous êtes; c'est la foi qu'avait alors la France en sa puissance maritime. Vous ruinerez votre marine en doutant d'elle; vous découragerez vos marins en leur répétant sans cesse qu'ils ne valent pas les marins anglais.

L'Angleterre a bien des chances pour ne pas déchoir de sitôt du rang où notre indifférence et la politique des gouvernemens qui ont succédé à celui de Louis XVI l'ont élevée; une surtout la préserve : tout le monde, dans les trois

il faut un vaisseau, même par économie, parce qu'un bâtiment de ce rang peut faire seul ce qu'il faudrait deux frégates pour accomplir. » Nous nous étonnons que ceux qui demandent la suppression des vaisseaux, et qui ont l'air de se faire un jeu de remettre sans cesse en question la vie de la marine française, n'aient pas proposé aussi la suppression de toute la grosse cavalerie, inutile en temps de paix. Ils ont pensé sans doute qu'il fallait former des cuirassiers et des carabiniers pour le temps de guerre, et ils n'ont pas songé qu'il y a des choses qu'on apprend sur un vaisseau et pas ailleurs. Mais voilà le danger des questions tranchées par les hommes qui n'ont pas pu les étudier! Les avocats sont nombreux à la Chambre, et ils font les lois; il n'y a que deux ou trois marins, qui n'ont pas la parole haute, tranchante, et la marine leur échappe! On doit bien rire de cela en Angleterre et aux États-Unis! Pour nous, nous en sommes profondément affligés.

royaumes, sait apprécier un marin; tout le monde sait ce que c'est qu'un vaisseau; tout le monde pense que l'Angleterre ne saurait perdre l'empire qu'elle a sur les mers. Elle le perdra cependant un jour, comme la Hollande a perdu le sien, comme l'Espagne, comme la France ont perdu le leur; mais ce sera à la suite de grandes catastrophes, ou bien si l'esprit français redevient tout de suite plus marin qu'il ne l'est.

La population anglaise est maritime, la nôtre est militaire; l'esprit militaire se développe chez nous autant que de l'autre côté du détroit l'esprit maritime. Nous encourageons cette tendance qui n'a pas besoin d'être encouragée, et nous ne faisons presque rien pour pousser sur les navires des hommes qui vont très-volontiers dans un régiment, et qui, pour la plupart, iraient sur mer tout aussi bien, s'ils savaient ce que c'est que mer et navires.

On est soldat ici parce que partout il y a un tambour pour battre le rappel, des pompons pour grandir un paysan grenadier, et des crieurs pour faire retentir dans les rues de tous les villages l'annonce d'un bulletin de la grande armée. Puis, les souvenirs de cent batailles heureuses sont-là; puis, dans le plus petit bourg, il y a un manchot, un boiteux, un borgne, qui ont perdu leur œil, leur jambe, leur bras en Prusse ou en Autriche, et qui racontent leurs campagnes de manière à donner envie au plus poltron d'aller voir Vienne ou Berlin, en prenant vingt champs de batailles pour grandes routes. Si, à la place du vétéran cavalier, artilleur ou fantassin, vous aviez un invalide revenu de l'Inde, d'Aboukir, de Trafalgar ou de Navarin, ce serait bien différent.

En Angleterre, le conteur de la veillée a usé plus d'une paire de souliers à se promener pendant le *quart* sur le *gaillard d'avant*. Il sait la mer et ses grands effets; il est poète malgré lui, parce qu'il a des choses essentiellement poétiques à raconter; il enflamme, il pénètre, il fait des marins comme notre vieux soldat fait des soldats autour de lui.

Ajoutez à cela que la considération dont jouissent les ma-

rins en Angleterre est bien grande; tandis qu'ici!... (assurément on ne refuse pas à nos marins une certaine estime, mais on les regarde plutôt avec curiosité qu'avec vénération), ils étonnent et ne sont pas compris. Il n'y a pas un salon de petite ville où l'on ne sache tout de suite ce que vous voulez dire quand vous prononcez les noms de Ney, de Lamarque ou de Pajol; allez jeter aux habitués de ces réunions les noms de Lucas, de Bouvet et d'Hamelin, vous verrez si vous êtes entendu! On devrait apprendre à lire aux enfans dans une histoire simple et bien faite, des marins français; cette première impression combattrait peut-être ce que la vue d'un drapeau qui passe et d'un escadron qui défile au galop, donne d'entraînement exclusif pour une carrière bien belle, bien noble sans doute, mais qui ne peut se comparer à celle de la mer.

La loi de recrutement a fait quelque chose pour et contre la marine. Elle a appelé les hommes de toutes les localités au service des vaisseaux, ce qui pourra répandre dans l'intérieur le goût de la navigation, ce qui pourra bien aussi peut-être en détourner beaucoup de monde. Si elle donnait seulement cent marins par an, indépendamment de ceux qu'elle contraint, ce serait une excellente loi; mais elle ne donne pas tant, et voici pourquoi : l'apprentissage de la mer est dur, pénible, difficile, surtout quand dès l'enfance on n'a pas entendu souffler le vent du large, et qu'on n'a pas vu la mer se briser avec fureur contre les falaises ou sur les grèves. Rester six ou sept ans seulement dans la marine, c'est en avoir tout l'ennui, toute la fatigue; c'est n'avoir pas le temps de s'y passionner. Il n'y a guère que les marins, enfans des ports ou des côtes, qui aient la mer en vive affection. Ils y sont faits par l'habitude, ils en comprennent l'attrait. Ceux que la conscription y lance, luttent d'abord contre elle, puis la supportent et s'en lassent, puis l'abandonnent sans regrets, ou même avec joie quand le terme de leur service est arrivé. Ce terme est trop tôt venu pour la marine; voilà le mal essentiel de la loi.

Dans l'ordre constitutionnel des choses, nous savons qu'il ne peut en être autrement, parce qu'il faut que tous les citoyens soient égaux, et que nul ne doive être contraint de donner à l'état un jour de sa liberté de plus que son voisin. Cette règle est équitable, libérale; mais elle est funeste à la marine, elle est une des causes des embarras où se trouve cette arme qui en est entourée de toutes parts, et qu'on étouffe comme à plaisir dans des difficultés de toute espèce.

Le vote des députés qui, voulant maintenir l'égalité entre les sujets de la Charte, ne consent pas à déclarer le service de la marine obligatoire pour quinze ans, quand celui de l'armée de terre n'est que de huit années; ce vote est-il bien réfléchi? Il semble, au premier coup-d'œil, que oui, et qu'il n'y a rien de possible à faire, en dehors de cette justice de répartition des charges publiques; en y pensant d'avantage, on voit qu'un arrangement favorable à la marine serait très-facile. Pourquoi ne déciderait-on pas en principe qu'un matelot de six ans de service commençant seulement à être marin, il est nécessaire de le garder huit ou neuf ans de plus pour que son apprentissage ne soit pas perdu; que, la marine est en dehors du droit commun établi par la loi du recrutement, et que son service ne peut se régler comme celui de l'armée de terre; que cependant il faut, puisque c'est une charge énorme, la faire supporter à tous les citoyens, et que le sort décidera entre les conscrits de la carrière à laquelle chacun sera appelé? Où sont les objections? nous n'en devinons aucune. Ce qu'il faut avant tout, c'est maintenir l'égalité; or, si, sur cent conscrits, la marine a besoin de trois hommes, par exemple; quand sur les cent, tous ont couru la chance d'un des billets pour le service exceptionnel, personne n'a rien à dire.

— Mais les trois marins seront beaucoup plus malheureux que leur quatre-vingt-dix-sept compatriotes, et ce n'est pas juste!

— Nous entendons cela parfaitement. Sans doute cela est cruel, mais enfin c'est le sort qui l'a voulu ainsi; le sort que chacun a couru, et qui n' a frappé que quelques-uns. Il est

cruel aussi de quitter ses foyers pour aller à l'armée; il est cruel d'être pris par la loi du recrutement, quand la guerre se déclare; il est cruel, la campagne commencée, si elle dure vingt ans, d'être retenu sous les drapeaux tout ce temps-là, lorsqu'on ne se doit à la patrie que six ans seulement. — La nécessité. — C'est justement ce que nous allions vous dire : la nécessité. La marine a d'impérieuses nécessités; elle ne peut exister sans matelots, et ceux que la loi du recrutement lui donne à présent sont à peu près comme s'ils n'étaient pas.

Il faut, pour une chose exceptionnelle, un régime exceptionnel. Adoucissez-le, tant que vous le pourrez, par des compensations d'argent pour l'activité et la retraite, c'est juste et indispensable. Si vous ne croyez pas qu'une loi, dans le sens que nous venons de dire, puisse être portée; favorisez au moins les réengagemens, en faisant un sort meilleur au matelot qui doublera le temps de son service légal.

Il faudra de l'argent, voilà ce que je vous entends objecter! Eh! sans doute il faudra de l'argent! Croyez-vous qu'on puisse faire une marine sans argent. Il faut beaucoup dépenser pour avoir une armée navale : demandez à l'Angleterre. Elle n'épargne rien pour sa marine; vous, vous êtes parcimonieux, et puis vous venez dire : « Voyez comme les Anglais nous sont supérieurs! »

De deux choses l'une; il faut à la France une marine, ou il ne lui en faut pas. Décidez-vous. Si vous ne croyez pas qu'il faille des vaisseaux et des marins pour protéger votre commerce et défendre votre honneur au loin, tout est dit. Mais, au moins, n'allez pas débiter partout que, si vous renoncez à la marine, c'est parce que la France n'en peut pas avoir. Elle le peut, car elle l'a pu déjà. Belle et heureuse économie que de réduire le budget de la marine, parce que l'Angleterre est un colosse, dit-on, avec lequel on ne peut pas lutter! Ainsi voilà l'argument : « Il ne faut pas faire des efforts inutiles; l'Angleterre est trop forte! » Nous répondons : si l'Angleterre est forte, c'est parce que vous ne faites pas assez d'efforts. »

Une raison qu'on a cru puissante est celle-ci : Nous n'avons pas intérêt à avoir une grande marine, qui nous coûterait cher, parce que nos développemens commerciaux ne sont pas très-grands, et que nous n'avons plus de colonies.

Voilà qui est très-bien. Mais si les développemens coloniaux dépendaient de la marine protectrice; si grâce à une marine imposante, les Anglais ne faisaient pas seuls le commerce de l'Inde; si les colonies perdues étaient reprises !

On ne pourrait les reprendre, n'est-ce pas? C'est comme si vous disiez qu'on ne reprendra jamais la Belgique et la rive du Rhin qui a été française. Nous ne savons pas quand cela arrivera; mais il n'est pas possible que cela n'arrive pas un jour. L'affaire des colonies est aussi probable, si la France le veut bien.

Une chose dont nous sommes profondément convaincus, c'est que la part de supériorité qu'ont assurée aux Anglais les événemens de la révolution et de l'empire, autant que la politique de la restauration, reconnaissante pour les services rendus à des émigrés détrônés, peut diminuer beaucoup. Ici, il faut être juste; la tâche est plus à la nation qu'au ministère. Que le pays aime et sente la marine, et la marine sera. Franchement, la chambre des députés n'entend pas cette question; elle est parcimonieuse, quand elle devrait être large. Si la guerre éclatait, si les Anglais avaient des avantages, que le nombre de leurs vaisseaux, bien mieux pourvus que les nôtres de matelots exercés, rend présumables, les députés diraient peut-être : « Vous voyez bien qu'il n'y a pas moyen de soutenir la lutte ; ils sont plus marins et plus forts que nous ! » Et c'est vous, messieurs, qui êtes causes que nous sommes moins forts qu'eux !

Quant à être moins marins, nous le nions. La France a moins d'idées de marine; elle en a trop peu, ce qui nous désole. Mais ses marins sont aussi bons que ceux de l'Angleterre. Voyez nos matelots des localités maritimes, ils sont excellens. Quant aux officiers, nous ne voulons pas rabaisser le mérite de ceux de l'Angleterre, mais il est un fait certain,

c'est que les nôtres sont en général plus instruits, et aussi bons manœuvriers. Nous parlons de ceux d'aujourd'hui que quinze ans de navigation continue ont formés, de telle sorte que dans toutes les mers, ils peuvent se montrer avec avantage. La bravoure ne leur manquerait pas plus qu'elle n'a manqué à eux ou à leurs devanciers sous le règne de Napoléon, ou pendant la guerre de la révolution. On sait assez que les combats de bâtiment à bâtiment n'ont presque jamais été défavorables à la marine française; les batailles ont été malheureuses au contraire, et c'est une des raisons qui font croire à bien des gens que nous sommes inférieurs aux Anglais. La révolution et l'empire ont eu le tort de faire la grande guerre maritime; ils ont perdu des escadres et des armées qu'il fallait ne pas exposer à ce malheur, parce qu'en effet, alors les Anglais nous privaient de manœuvres. Le personnel de notre marine était riche en hommes braves, mais pas en habiles commandans. Notre politique bien entendue serait d'éviter la guerre d'armée, et nous aurions encore tous les avantages que nous avons eus dans les rencontres particulières.

Quant à la construction de nos vaisseaux de guerre, c'est un art aussi avancé en France qu'en Angleterre ou aux États-Unis. Si quelques-uns de nos bâtimens sont moins bons que ceux des Anglais, ce sont nos corvettes et les autres navires légers qui ont, chez nous, le tort d'être trop faits comme les gros vaisseaux. Cette extrême solidité, qui a son bon côté assurément, a cet inconvénient de rendre quelquefois un peu lourds des bâtimens dont le premier devoir doit être de marcher vite[1].

[1] On lit, dans un excellent rapport fait par M. Duperré (contre-amiral, commandant la station des Antilles), et adressé au ministère le 11 décembre 1819 : « Les vaisseaux aujourd'hui en construction (dans les chantiers des États-Unis) sont des vaisseaux à deux ponts mais leurs dimensions principales sont plus fortes que celles des vaisseaux à trois ponts des marines européennes. Leur longueur est de

Est-ce l'installation et la tenue des bâtimens français qui laissent quelque chose à désirer, en les comparant aux vaisseaux anglais ? Non. Il fut un temps, à la vérité, où nos navires étaient fort mal tenus, où tout était, comme dans la société, sacrifié à une seule partie, la chambre du capitaine ; maintenant, il n'en est plus ainsi, heureusement ; on songe à la vie et à la santé du moindre matelot autant qu'à celle de l'officier le plus précieux. Propreté partout, partout aisance et *confort*, autant que possible. Que nous devions aux Anglais quelques-unes des améliorations qui nous font aujourd'hui leurs égaux sous le rapport de l'installation, c'est ce qui n'est pas douteux. Les relâches dans les mêmes ports, les stations aux mêmes lieux, nous ont imposé l'obligation

deux cent six pieds anglais, leur largeur est de cinquante-neuf pieds ; ils sont percés à dix-sept sabords en belle dans chaque batterie, destinés à porter du 32 (calibre anglais) ; la batterie des gaillards qui se prolonge de bout en bout sera de trente deux caronades. L'artillerie de ces vaisseaux sera de 100 pièces de gros calibre. Ils sont d'un échantillon extrêmement fort et construits avec du bois de choix. Les vaisseaux seront montés par mille hommes ; *avec un pareil armement, pas un vaisseau européen ne doit pouvoir leur résister ; je n'ose pas même en excepter les vaisseaux à trois ponts dont la charpente de la troisième batterie doit être promptement hachée sous le feu formidable d'un pareil adversaire.* Leur projet est de construire sur le même plan tous les vaisseaux dont la construction a été arrêtée. Les Américains comptent, par l'adoption de ce système, forcer les marines européennes à proscrire leurs vaisseaux actuels, du moins ceux de 74 et 80, et à recréer leur matériel. Ils se trouveront, dans ce cas, avoir pris l'avance. Ils sont plus qu'aucun état d'Europe capables de donner suite à cette idée, du moins pour quelques temps : leurs forêts sont, je crois, les seules qui peuvent fournir les bois propres à ces gigantesques constructions. Ce système leur a déjà réussi en petit avec leurs grandes frégates qui montent trente canons de 24 en batterie, seize caronades de 42 sur le gaillard d'arrière et huit sur le gaillard d'avant. Elles sont armées de quatre cent soixante hommes. Ils ont forcé les Anglais, las de succomber dans des luttes inégales, à construire et à n'employer contre eux que des frégates pareilles. »

de lutter avec les Anglais, pour tout ce qui tient à la tenue des bâtimens ; nous avons beaucoup profité de leurs idées. Il faut ajouter qu'ils ont adopté aussi quelques-unes des nôtres.

Un point sur lequel l'Angleterre a un avantage très-grand en marine, c'est la discipline. Nos vaisseaux n'en auront bientôt plus du tout, si nous continuons à souffrir le relâchement qui travaille les équipages. Il faut le dire, une philantropie mal entendue s'est emparée de quelques esprits législateurs, et les officiers se trouvent maintenant à peu près désarmés devant les délits des matelots. Nous ne sommes pas, il s'en faut, pour ce régime brutal d'autrefois, qui pendait à la ceinture de chaque maître et quartier-maître un bout de corde noueux, qui, à tout propos et pour les fautes les plus légères, tombait sur la tête et les membres des hommes peu aimés de ces sous-officiers ; mais entre cette passion des coups de garcettes et l'état actuel des choses, il est peut-être un mode qu'il serait bon d'adopter. Le Code pénal en vigueur est insuffisant ; un autre le remplacera, et c'est à la Chambre qu'il sera discuté. Il est fort à craindre que les idées des députés, les plus étrangers à la marine, ne prévalent dans la confection de cette règle disciplinaire, et ne lèguent au corps des difficultés nouvelles qui finiraient par rendre la navigation impossible. Sans une discipline sévère, dont la modération peut être laissée aux officiers, la marine française périra. On aura bien de la peine à faire comprendre cela aux députés. Rien n'est plus vrai cependant.

Une chose qu'il ne faut jamais oublier, et nous le disons pour la discipline comme pour tout le reste, c'est que la marine est une chose essentiellement d'exception ; que le droit commun lui est fort rarement applicable, et que vouloir faire pour l'armée de mer ce qu'on fait pour l'armée de terre, c'est n'avoir pas la moindre idée de la question.

De bonnes institutions, spécialement créées pour la marine ; de l'argent, et en assez grande quantité ; une certaine direction donnée à l'éducation de toutes les classes du peuple, qui les rendent un peu plus familières avec les idées ma-

ritimes, voilà ce qu'il nous faut pour occuper le rang que nous avons eu déjà, et dont, grâce au ciel, nous ne sommes pas déchus autant qu'on le prétend.

Nous avons parlé de la supériorité réelle des Anglais en marine; constatons-la par des chiffres. La grande différence qui existe entre le nombre de leurs vaisseaux et de leurs marins et celui des marins et des vaisseaux de toutes les autres nations, ne prouve rien contre notre proposition; c'est seulement un fait matériel qui établit le rang de l'Angleterre comme puissance, mais non comme peuple navigant.

La flotte anglaise se partage en trois escadres : l'escadre *rouge*, la *blanche*, la *bleue*. L'Angleterre avec la Russie est la seule puissance maritime qui ait adopté cette division, dont nous ne sommes pas à même de donner au juste la cause. Peut-être plus tard expliquerons-nous cette singularité.

L'état-major de la flotte anglaise n'a pas moins de 187 officiers-généraux. Cela est énorme et tout-à-fait hors de proportion avec le besoin du service. On crie beaucoup en France contre les amiraux qui sont à la tête de la marine; ils l'écrasent, dit-on; cependant ils ne sont que vingt-huit : un amiral ayant rang de maréchal; un amiral *honoraire*, c'est-à-dire qui, par une nécessité d'économie, ne touche pas les quarante mille francs attribués au maréchalat; neuf vice-amiraux, ayant rang de lieutenans-généraux; dix-sept contre-amiraux, ayant rang de maréchaux-de-camp. Un cadre de *réserve* a été ouvert par une sorte de transaction fâcheuse; il a reçu quatre vice-amiraux et un contre-amiral. Cela est mauvais. C'est un cadre de retraite qu'il fallait ouvrir, et y faire entrer, en leur donnant une douce existence, tous les officiers-généraux qui, ayant bien servi autrefois, ont droit à la reconnaissance de la patrie; mais qui, vieux, malades, ou incapables, par une raison quelconque, d'aller à la mer ou de servir activement dans les ports, ne sont plus que de glorieuses traditions. Il y aurait justice dans de bonnes retraites, économie pour le budget, espoir d'avancement pour tout ce qui suit les amiraux.

L'Angleterre a deux officiers amiraux en chef appelés *amiraux de la flotte;* puis dix-sept amiraux de l'escadre rouge (*admiralds of the red*); dix-neuf de l'escadre blanche (*of the white*); dix-neuf de l'escadre bleue (*of the blue*); vingt-un vice-amiraux de la rouge; vingt-un de la blanche; vingt-deux de la bleue; vingt contre-amiraux de la rouge; vingt-deux de la blanche; vingt-quatre de la bleue; enfin, trente-deux contre-amiraux retraités à la demi-solde (*on retired half pay*). Ce luxe d'officiers-généraux est écrasant pour le budget de la marine; mais personne ne pense à s'en plaindre à Londres, parce que c'est une décoration pour le pays, dont toutes les pensées sont pour les grands développemens maritimes. Assurément, tous les amiraux anglais ne pourraient pas commander des escadres ou des divisions; quelques-uns même en seraient peut-être incapables, mais le système est d'avoir des cadres nombreux dans chaque grade, afin que le choix des officiers commandans soit plus large; et puis, l'avancement se faisant à l'ancienneté, pour qu'un capitaine de vaisseau devienne contre-amiral, il faut que tous ceux qui le précèdent sur la liste, montent avec lui au grade où on veut l'élever. Les avantages de ce mode d'avancement paraissent très-grands au premier coup; ils sont presque nuls en effet.

Si c'est pour tous les officiers une garantie contre la faveur que le droit reconnu de l'ancienneté, c'est aussi un inconvénient immense pour les sujets très-distingués qui seraient placés par malheur à la queue du cadre; car on ne pourrait faire monter tous leurs aînés au grade supérieur, afin de favoriser un avancement mérité. Il semble que c'est paralyser l'émulation que de donner seulement à l'ancienneté ce que le talent, la valeur, les grands services rendus, peuvent mériter; d'ailleurs, il est étrange qu'un officier bien méritant fasse l'avancement de tous ceux qui le précèdent sur la liste: c'est une justice peu raisonnable. En France, l'avancement dans les grades très-supérieurs est laissé au choix, cela vaut infiniment mieux. Nous savons toutes les objec-

tions que l'on a faites et que l'on peut trouver encore contre ce système, mais nous persistons à le croire moins défectueux que celui de l'Angleterre. Le choix peut être quelquefois mauvais ; mais l'ancienneté n'a-t-elle pas bien plus de chances fâcheuses pour le corps? Sur dix officiers-généraux ou capitaines de vaisseau que ferait l'ancienneté, la moitié ne pourrait-elle pas être peu propre aux devoirs de leur nouvel emploi? Est-il probable que la faveur aille chercher cinq mauvais officiers pour les récompenser spécialement? En principe rigoureux d'égalité, l'ancienneté est le seul mode vrai; mais tant que les mérites ne seront pas égaux, tant que les services ne seront pas également bons, tant que les commandemens, les missions ne pourront pas être donnés aux plus anciens, parce qu'il est dans la nature de la formation des cadres par ancienneté, que le hasard y ait une grande influence et ne départe pas les talens aux premiers arrivés dans le corps; tant qu'il y aura, en un mot, une inégalité réelle tenant aux organisations, aux aptitudes, à la bonne fortune qui met tel plus en évidence qu'un autre, le choix vaudra mieux que l'ancienneté pour les hauts grades. Dans les positions inférieures, l'ancienneté et le choix se partagent également ou par portions de tiers et de deux tiers, le droit à l'avancement; ce n'est pas le cas d'examiner si la répartition est toujours bien bonne, il faudrait entrer dans des considérations longues, et qui conviendraient mieux ailleurs qu'ici.

Les Américains n'ont point d'amiraux en titre; ils n'ont que des commodores temporaires, dont les fonctions, le titre et le grade finissent avec la mission qui les a élevés. Le nombre de leurs capitaines de vaisseaux (*captains*) n'est que de quarante. La marine française en compte quatre-vingt-sept, dont vingt-trois de première classe. Il y en a huit cent cinq en Angleterre. Une ordonnance de mars 1830 porte qu'à l'avenir les quatre-vingt-sept capitaines de vaisseau français seront réduits à soixante-dix.

Nos capitaines de frégate sont au nombre de cent vingt

et seront réduits à soixante-dix. Les *commanders* anglais sont au nombre de huit cent quatre-vingt-dix-sept, les *masters commandant* de la marine des États-Unis au nombre de trente-neuf.

Nous avons soixante-deux capitaines de corvette; le nombre en sera porté à quatre-vingt-dix.

Le grade de lieutenant de vaisseau compte en Angleterre trois mille deux cent quatre-vingt-quinze sujets; la marine américaine a deux cent soixante-cinq officiers de ce rang; nous en entretenons quatre cent cinquante.

Les Américains n'ont pas de grade qui corresponde à celui de lieutenant de frégate, dont l'ancienne dénomination était *enseigne* de vaisseau. Nous aurons cinq cent cinquante officiers de ce grade, auxquels on peut ajouter environ une centaine ou plus d'officiers auxiliaires empruntés à la marine marchande. Les Anglais ont des *masters*, espèce particulière d'officiers, chargés spécialement à bord d'un certain détail, ils ne sont pas susceptibles de l'avancement ordinaire; leur costume procède du civil et du militaire. Ils sont dans la marine anglaise ce qu'étaient avant la révolution de 1789, en France, les officiers de la *marine bleue*. Nous ne comprenons pas la convenance de ce grade, qui frappe d'une infériorité éternelle ceux qui en sont pourvus. Le nombre des *masters* est de quatre cent vingt-trois.

Nous ignorons combien il y a de *midshipmen* (élèves) en Angleterre; il ne doit guère y en avoir moins que de *masters;* les Américains en ont quatre cent onze, dont cinquante-quatre de première classe. Nous en avons deux cents de première classe et cent de seconde. Des volontaires faisant le même service que les aspirans de seconde classe, et ayant à peu près le même rang, augmentent ce cadre de cent environ.

Il y a de notables différences entre les traitemens des officiers des trois marines française, anglaise et américaine. Ce ne sont pas les nôtres qui sont le mieux payés; on parle cependant souvent aux Chambres et dans le monde des trop gros traitemens de nos marins; nous allons montrer quelle

différence existe entre leur solde et celle de leurs camarades d'Angleterre et des États-Unis.

Un vice-amiral anglais a de traitement mensuel à la mer, pour lui et ses domestiques, 6,217 fr.

Pour les commodores américains, il n'y a point de traitement stipulé. Cependant il est à croire qu'ils reçoivent au moins autant que les capitaines de vaisseau, qui ont des fonctions dans l'amirauté : ceux-ci ont 18,375 fr. de traitement (*salary*) par an.

Un vice-amiral français reçoit par mois, quand il est à la mer, 3,291 fr. Le vice-amiral anglais a donc 3,016 fr. de plus par mois que le Français.

5,212 fr. 50 cent. sont le traitement mensuel d'un contre-amiral anglais : un contre-amiral français a 2,425 fr. à la mer. L'avantage au profit du sujet de la Grande-Bretagne est donc pour ce grade de 2,787 fr. 50 c. par mois.

Le capitaine de vaisseau anglais a 1,780 fr. 62 cent. par mois à la mer, le capitaine de vaisseau français a 1,183 fr. seulement; la différence est de 597 fr. par mois. Le *captain* américain a 525 fr. par mois, plus, huit rations par jour qu'on peut estimer à 8 fr., ce qui ajoute 240 fr. à leur *pay* et la porte à 765 fr.; l'officier américain a de moins que l'officier français 418 fr. par mois. On voit que la différence entre les traitemens du capitaine anglais et du capitaine français est à peu près la même qu'entre ceux du capitaine français du capitaine américain.

Le *commander* anglais reçoit par mois, à la mer, 1,017 fr. 90 cent.; le capitaine de frégate français n'a que 970 fr. La différence est de 47 fr. 90 cent. Le *master commandant* a 393 fr. 75 cent., plus 180 rations par mois qui ajoutent à peu près 180 fr. à cette solde et la montent à 573 fr. Le capitaine français a donc de plus que le master commandant 397 fr. Un lieutenant de vaisseau a 450 fr. de traitement par mois, en comptant 75 fr. de rations; l'officier de ce grade en France n'a que 264 fr. 65 cent.; l'officier américain n'a que 412 fr.

Il est bon d'ajouter qu'outre leur solde, les officiers de la marine anglaise ont, à titre d'immunité, le droit d'introduire, sans payer l'impôt, tous les vins, sucre, café et thé nécessaires à la consommation, soit à bord, soit à terre dans leurs familles. On voit quel immense avantage leur est accordé.

Les officiers américains sont moins bien traités que ceux des marines française et anglaise. Le système des salaires aux États-Unis est très-économique, nous ne pouvons que l'admirer; mais nous devons dire qu'il serait inapplicable en France. Il y a dans les institutions maritimes de l'Amérique beaucoup de choses qu'on pourrait importer chez nous, où tous les rouages de la machine administrative sont si horriblement compliqués. Plaise à Dieu que l'amiral français qui est aujourd'hui à la tête du département de la marine ait une volonté assez forte pour réformer tous les abus que notre civilisation vieillie a introduits dans l'organisation du service! Il y a autant de gloire et de popularité à acquérir là qu'à Navarin. Certes, on niera, on dira sans doute que c'est impossible; on mentira. Tout est possible, non pas en un jour! les grands changemens administratifs ne peuvent pas se brusquer, et c'est le tort des partisans de toutes réformes de vouloir se trop presser; tout est possible en quelques années. Ce qui coûte fort cher pourra coûter moins, et l'économie que l'on fera retournera au profit du matériel qui souffre, et du personnel navigant dont il faut avoir un soin extrême.

Voyons quel est l'état des vaisseaux en Angleterre, en France, aux États-Unis et en Russie.

Le *Navy list* donne à l'Angleterre cinq cent soixante-douze bâtimens appartenant à la marine royale. Dans ce nombre sont compris, depuis les plus grands vaisseaux jusqu'aux petites *mouches* attachées à certains bâtimens. Le *Navy list* porte quatre-vingt-dix vaisseaux de 120, 106, 92, 84, 80, 78, 74 et 64 canons. Il faut extraire de là vingt pontons, casernes, lazarets, hôpitaux, et prisons de condamnés. On peut du reste déduire quinze vaisseaux hors de service,

quinze qui auraient besoin de grandes réparations pour pouvoir faire campagne, et dix à qui il ne faudrait que des radoubs peu considérables pour être en état de naviguer. Quatorze vaisseaux en construction, commencés, avancés ou près d'être terminés sont aussi portés sur le *Navy-list*.

L'Angleterre a cent treize frégates de tous rangs. Pour les frégates, il faut faire toutes les soustractions que nous avons faites pour les vaisseaux, et il en restera quatre-vingts susceptibles de prendre la mer tout de suite. En appliquant des calculs analogues à la partie du *Navy list* qui concerne les corvettes (*sloops*) les bricks et les goëlettes (*schooners*); on peut dire que l'Angleterre a vingt corvettes, cinquante bricks, quinze goëlettes disponibles. Il y a six corvettes en construction, sept brigs, et trois goëlettes.

Quant aux bateaux à vapeur (*Steam-vessels*); ils sont au nombre de quinze. Tous ne pourraient pas servir activement; supposons que quatre soient hors d'un service immédiat, il en reste toujours onze, ce qui est considérable [1].

[1] Qu'il nous soit permis de dire un mot à propos des bateaux à vapeur. On s'exagère beaucoup l'importance de ce moyen de navigation; on se jette, par tous les vœux que l'on peut faire, dans ce système qui a de grands avantages sans doute, mais non pas tout-à-fait ceux que supposent les personnes étrangères à la marine. Nous entendons des gens dire : « Il faut renoncer aux navires à voiles, et faire usage seulement de navires mus par la vapeur. » Nous allons leur démontrer l'inanité d'une pareille prétention. Le combustible étant le principe de l'agent qui donne la force aux bateaux à vapeur, il faut songer à lui avant tout; il faut le loger, et en assez grande quantité pour qu'il ne manque pas à la machine. Ce combustible occupe une grande place à bord, et plus le trajet à faire doit être long, plus il faut augmenter cette place et la somme du bois et du charbon. Il reste bien peu d'espace quand l'emmagasinement du combustible est fait : quel service peut donc rendre le bateau? Il ne peut porter ni marchandises, ni équipage nombreux, ni lourde artillerie; il ne peut donc faire les voyages de long cours pour le commerce, il ne peut servir à la guerre. Jusqu'au jour où l'on aura trouvé un agent, d'une

Ces chiffres ne sont pas exacts à une ou deux unités près. Mais ils s'éloignent très-peu de la vérité. Nous ne cherchons pas à exagérer ou à diminuer l'importance de l'escadre anglaise; à quoi aboutirait le mensonge? Nous nous efforçons d'être exacts. Il faut voir ses ennemis et ses rivaux tels qu'ils sont, afin de bien apprendre à savoir ce qu'on peut faire pour lutter contre eux sans désavantage.

Le *Navy-Register for* 1831 ( le registre de l'escadre américaine pour 1831 ) donne aux États-Unis sept vaisseaux de 74 canons, sept frégates de 44, trois frégates de 36, quinze corvettes ( *sloops of war* ) de 24 à 18 canons, sept goëlettes ou autres petits bâtimens. Les sept vaisseaux sont armés; cinq des frégates de première classe sont en *commission* ( c'est-à-dire en armement commencé qui doit rester à un certain degré d'avancement fixe ); deux sont armées. Une frégate de deuxième classe est en commission; deux sont armées. Douze corvettes sont en commission, trois sont armées; quatre goëlettes sont en commission, deux sont armées. Le total des bâtimens en commission est de vingt-deux,

très-grande puissance, occupant un très-petit espace dans le navire, et remplaçant la vapeur; jusqu'au jour où l'on aura pu adapter les machines à des bâtimens qui ne perdront pas leurs qualités par cette imposition; jusqu'au jour où l'on aura trouvé le moyen de préserver tout-à-fait les roues et les machines de l'action de l'artillerie, les bateaux à vapeur resteront condamnés au rôle subalterne de coureurs par le beau temps, de malles-poste portant les dépêches et les passagers sur une mer tranquille ou légèrement agitée, de remorqueurs dans les rivières ou à l'entrée des rades. Voyez si les Anglais ne construisent pas de vaisseaux, parce qu'ils ont des *Steam-Vessels!* Non, ils ne s'abusent point sur les services qu'ils peuvent attendre de la vapeur; ils en tirent tout le parti possible, et c'est ce que nous devrions faire comme eux : mais ils n'ont garde de dire que la navigation à voiles doit le céder à l'autre. Notre malheur est d'avoir de mauvaise machines; il faut espérer que nous en aurons de bonnes, si l'établissement d'Indret prospère : mais craignons que l'industrie particulière en France ne soit de long-temps capable de lutter contre les fabriques anglaises.

celui des bâtimens armés est de seize. Parmi ces navires, il y en a environ un quart qui n'est pas sans besoin de réparations. Aux trente-neuf bâtimens à flot dans les différens ports des États-Unis ou à la mer, il faut ajouter cinq vaisseaux, six frégates et trois schooners en construction. Nous ne savons si ces navires sont bien près d'être lancés à l'eau. En 1822, selon un rapport daté de Washington le 5 février, les Américains avaient quarante bâtimens de tous rangs. Quelques modifications ont été faites, mais sans changer, comme on voit, sensiblement la quotité des forces maritimes des États-Unis. Le rapport de M. l'amiral Duperré, que nous avons cité plus haut, nous apprend que le 11 décembre 1819, les États-Unis avaient neuf vaisseaux à flot ou sur les chantiers, sept frégates, sept corvettes et dix autres bâtimens de rangs inférieurs. On voit qu'il y a eu progrès de 1819 à 1822 et de 1822 à 1831.

Nous n'avons pas un état bien récent des forces navales de la Russie; celui qui est sous nos yeux remonte à 1821. Alors, l'empire Russe avait trente-six vaisseaux (neufs ou vieux, bons ou mauvais); douze frégates, dont quelques-unes en mauvais état; quatre-vingt-trois bâtimens plus petits : total cent trente-un navires de guerre. On estimait à quatre-vingt mille hommes le nombre d'officiers, de matelots, de soldats employés sur la flotte. L'entretien de ce personnel coûtait environ 33,000,000 de francs. En 1820, l'empereur n'alloua pour la marine que 11,000,000 de francs; on doit conclure qu'une somme si exigue a dû laisser pour quelque temps la marine en souffrance. Mais depuis cinq ou six ans la marine russe est dans un assez bel état.

Le budget de 1832 présenté aux Chambres françaises par M. de Rigny porte à trente-cinq le nombre de nos vaisseaux à deux et à trois ponts, à onze celui de nos frégates de premier rang, à neuf celui des frégates de deuxième rang, à vingt celui des frégates de troisième rang. Nous avons à flot douze corvettes de guerre, neuf corvettes avisos de 18 canons ou caronades, dix-sept bricks de 20 canons, quatre de 18

bouches à feu, huit de 16 canons, seize bricks-avisos; trois bricks ou goelettes de 10 à 12 bouches à feu, huit bombardes, six canonnières-bricks, cinquante-neuf goelettes, cutters, lougres, bâtimens de flotilles, etc., douze bateaux à vapeur, seize corvettes de charge, trente-deux gabares ou transports; enfin deux yachts. Le total du matériel navigant est de deux cent quatre-vingt-un bâtimens. On présume qu'un vaisseau et une frégate seront condamnés cette année; il reste donc, comme élémens de la force et du service maritime, deux cent soixante-dix-neuf bâtimens de tous rangs appartenant à l'état.

Mais tous les bâtimens sont-ils armés? Il s'en faut de beaucoup. Au 7 décembre 1831, nous avions d'armés, deux vaisseaux, treize frégates, treize corvettes, trente-quatre bricks, quatre cannonnières bricks, cinq bateaux à vapeur, trente-deux goëlettes et bâtimens de flotille, six corvettes de charge, vingt gabares : total cent vingt-neuf.

Il faut ajouter à cela deux vaisseaux en disponibilité de rade, c'est-à-dire qui ont la plus grande partie de leur matériel et un fort noyau d'équipage; un vaisseau en commission de port, cinq frégates aussi en commission, un brick et deux bateaux à vapeur : total, onze bâtimens.

Parmi les cent trente-neuf bâtimens qui ne sont ni sous voile, ni sur rade ni en commission, il y en a beaucoup auxquels on aura des réparations grandes ou petites à faire. Ce n'est pas trop de supposer que quatre-vingts au moins sont dans ce cas. La plupart des réparations seraient, au besoin, promptement faites, comme les constructions des bâtimens à demi achevées seraient finies bien vite. A la vérité, il faudrait de grands efforts de la part de la nation pour mettre dans un état tout-à-fait respectable le matériel de l'armée navale; mais cela ne serait pas impossible. Il y a cependant une observation sur ce chapitre que nous devons ne pas laisser échapper, c'est que moins la France fera d'attention immédiate à la marine, plus, au moment où il faudrait avoir recours à la flotte, on aurait de peine à avoir le nombre suf-

fisant de vaisseaux. Économiser sur le matériel de la marine, c'est s'exposer à de cruels mécomptes. Les députés et la nation doivent penser à cela. On n'improvise rien en marine, il faut donc toujours être à peu près *paré*, comme disent les matelots. Les Chambres doivent voter des fonds sans parcimonie; le ministre doit les bien employer. Une chose qui nous paraît devoir appeler essentiellement l'attention de M. l'amiral de Rigny, c'est la manière dont se font les marchés; il est si facile de tromper! Il y a tant de degrés dans la hiérarchie administrative dont aucun n'a la plus petite part de responsabilité! Construire, réparer, approvisionner et réorganiser les ports, réformer l'administration qui a vingt bras inutiles pour deux qui sont laborieux; rendre à la marine la discipline sans laquelle elle doit périr un jour; modifier le système de recrutement; continuer de donner aux matelots les soins dont ils sont bien dignes; veiller à l'instruction des officiers; intéresser le pays à la marine en la lui enseignant à la tribune, dans les journaux, partout : tels sont les devoirs du gouvernement pour cette importante affaire. Le ministère, les chambres, la nation ont une part égale dans cette grande tâche. Pour nous qui sentons combien la France a intérêt à tenir un rang honorable parmi les puissances maritimes, nous travaillerons, autant qu'il sera en nous, à aider la nation, les chambres et le ministère.

Nous avons dit qu'on ne sait pas assez en France ce que c'est que la marine; nous nous efforcerons de la faire connaître. Discussions, drames, tableaux, portraits, définitions, toutes les formes nous seront bonnes pour arriver au but que nous nous proposons. Nous appelons la coopération de tous les hommes spéciaux qui savent mettre la science et l'observation à la portée des gens du monde. Ce sont les salons qu'il faut commencer à instruire; c'est à eux qu'il faut d'abord parler la belle et difficile langue de la marine. Que les marins qui se sentent capables de se faire précepteurs (et il y en a beaucoup qui le peuvent), viennent à nous. La littérature maritime est toute nouvelle en France; elle est du plus

haut intérêt. Déjà M. Eugène Sue l'a exploitée avec talent et succès. Ce jeune écrivain a rendu un premier service; nous voudrions voir dix poètes comme lui se prescrire le même devoir, dix critiques ou hommes de chiffres venir les appuyer de leurs arguments positifs. Nous espérons etre secondés par tout ce qui est lettré dans la marine, par tout ce qui, dans la littérature, a étudié avec quelque conscience la question maritime.

A. Jal.

# Chroniques de France.

Notre pauvre histoire de France, grâce à MM. les historiographes patentés, a acquis, près des femmes surtout, une réputation d'ennui, qui depuis deux siècles soutient avec avantage la comparaison contre toute réputation de ce genre. La paresse qui leur est naturelle, et qui, comme presque tous leurs défauts, est encore un de leurs charmes, le peu de temps qui leur reste entre la toilette du matin, les courses ou le rendez-vous de la journée, et le bal du soir, étrangle toute occupation sérieuse, et leur fait négliger d'aller chercher le vrai et le pittoresque dans ces merveilleux mémoires du moyen âge, où dès la première page elles craignent de rencontrer une fatigue. Puis après tout, à quoi bon la science à cette moitié du monde qui n'a qu'à sourire pour être belle, qu'à se coucher à demi pour être gracieuse, qu'à marcher pour être élégante? à qui l'on ne demande, pendant ses quinze ans de jeunesse et de beauté, qu'un sourire qui encourage, qu'un regard qui enhardisse, qu'un mot qui rende heureux. Est-ce ensuite à l'épouse, avec son bouquet d'enfans groupés autour d'elle, comme des boutons sur une tige, qui découvre son sein pour allaiter l'un, tend sa main aux lèvres de l'autre, suit des yeux avec inquiétude un troisième; à l'épouse dont les jours regorgent de joie, d'amour et de craintes, que vous oserez dérober une

de ces heures maternelles qui lui sont comptées au ciel comme des vertus, pour l'appliquer à la vaine science des temps passés? Les mères sont comme la nature; elles ne regardent qu'en avant. Puis laissez blanchir leurs cheveux : n'auront-elles point déjà trop de ces souvenirs personnels qui à tout âge font bondir le cœur d'une femme, pour introduire parmi eux des souvenirs étrangers et froids? Il en est parmi les siens qui lui demeurent si sacrés, que ce mélange serait presque une profanation. La jeune fille pense à son amour, l'épouse montre ses enfans, la grand'mère raconte ses souvenirs, et l'histoire du monde entier est pour la femme dans ces trois époques de sa vie.

Ce serait une grande et belle chose cependant, que d'oser réveiller le génie de l'histoire, de le suivre, et de l'interroger à travers les générations mortes et les siècles éteints, comme Dante suivait et interrogeait Virgile; de redescendre en lui donnant la main, de Charlemagne, le Napoléon du moyen âge, à Napoléon, le Charlemagne moderne; ce serait un spectacle nouveau, en le considérant du côté pittoresque et poétique, que celui que présenterait notre mère-patrie, vue à neuf siècles de distance du haut du trône de ses deux puissans empereurs, et cependant si rétrécie sous Charles VII, que le vieux sang français ne circule plus que goutte à goutte au travers des trois provinces qui lui restent, comme au milieu d'un sablier, ne passent qu'un à un les grains de poussière qui mesurent le temps. Certes ce serait là une tâche à remplir la vie d'un homme, à ne lui rien laisser à désirer à l'heure de la mort, et à placer sa statue sur un piédestal pareil à celui d'Homère ou de Byron. Quel est le poète auquel cette idée ne soit pas venue vingt fois comme un remords, et qui n'ait passé bien des heures de sa vie à l'abandonner et à la reprendre jusqu'à ce qu'il se soit aperçu qu'un tiers des heures de sa vie était déjà derrière lui, et qu'il ait dit en regardant à l'œuvre à accomplir et le temps qui lui restait : il est trop tard; maudit soit Dieu!

C'est pour cela que nous avons tant de poètes, tant de

romanciers, et pas un historien. Il faut l'œil de Dieu pour regarder si loin dans le passé, il faut les bras d'un géant pour étreindre tant de siècles. Quelques-uns peut-être eussent accompli l'œuvre, mais ils ont douté d'eux, ils ont hésité à échanger sans relâche chaque jour de leur vie contre un an des temps passés; ils ont craint de descendre dans ces profondeurs de l'histoire où ils pouvaient se perdre, et comme un homme qui franchit un abîme, ils ont sauté d'un trône à l'autre, sans oser regarder au-dessous d'eux. Là cependant était le peuple.

Puis, après tout, cette gloire posthume qui aurait dévoré toutes les heures d'une vie, aurait-elle valu ce qu'elle ôtait? L'oreille des morts entend-elle les noms que les générations prononcent en passant successivement sur leurs tombes, et dont le bruit, pareil au cercle que fait naître une pierre jetée au milieu d'un étang, diminue en s'élargissant, et s'efface en touchant le bord? Mieux vaut peut-être Dorat couronné de son vivant qu'Homère mis au rang des dieux après sa mort; peut-être les seuls instans de la vie qui ne soient pas perdus au compte de l'éternité, sont-ils d'abord ceux du bonheur, ensuite ceux du plaisir, puis enfin ceux passés à rien faire ou à faire des riens. Or, bonheur et plaisir sont aux mains des femmes; les femmes ne lisent pas l'histoire. Consolons nous donc que le temps manque à qui veut l'écrire, et si quelques-unes d'elles, par hasard, ou par caprice, désirent que nous dirigions leurs regards vers une de ces grandes époques qui marquent l'accroissement ou la décadence d'une nation, exigent que nous leur apprenions à bégayer ces noms d'hommes que peut seule prononcer assez haut la voix d'un peuple entier; déchirons quelques feuillets d'un fabliau gothique, naïvement enluminé d'or, de rouge et de bleu; rappetissons la taille d'Hugues Capet, de François Ier ou de Richelieu, à la dimension des pages d'un album; laissons le vent emporter cette page sur leurs genoux, et quand elles auront, depuis sa naissance jusqu'à son agonie, dévoré un siècle en une heure, que l'œil humide d'une dernière larme, elles diront, en nous

apercevant : Oh ! j'ai lu votre *nouvelle ! c'est délicieux ! Voilà comme j'aime l'histoire.* Oublions nos espérances sublimes, nos rêves d'immortalité. Oublions travail, gloire, avenir, tout enfin pour cette larme tremblante aux cils d'un œil noir, que notre bouche peut recueillir avant qu'elle ne tombe.

## I.

## Le Chevalier de Bourdon.

### 1417.

Ah ! ah ! messieurs de la prevoté!
il paraît que notre sire le roi aime
les tournois de grand chemin.

Vers sept heures du matin et par un beau jour du mois de mai 1417, sous le règne du roi Charles VI le Bien-Aimé, la herse de la porte Saint-Antoine se leva et laissa sortir de la bonne ville de Paris, une petite troupe de gens à cheval qui prit incontinent la route de Vincennes : deux hommes marchaient en tête de cette cavalcade, et les autres, qui paraissaient de leur suite plutôt que de leur compagnie, se tenaient derrière eux à quelques pas de distance, réglant, avec des marques de respect non équivoques, leur marche sur celle de ces deux personnages dont nous allons essayer de donner une idée au lecteur.

Celui qui tenait la droite de la route, montait une mule espagnole, dressée à marcher l'amble, et qui semblait deviner la faiblesse de son maître, tant son pas était doux et régulier. En effet le cavalier, quoiqu'il n'eût effectivement que quarante-neuf ans, paraissait vieux et surtout souffrant; du reste, sa confiance en sa monture était telle que de temps en temps il abandonnait tout-à-fait la bride, pour serrer, comme par un

mouvement convulsif, sa tête entre ses deux mains. Quoique l'air du matin fût encore froid et qu'un léger brouillard descendît sur la plaine, son chaperon était pendu à l'arçon droit de sa selle, et rien ne protégeait son front contre la rosée qu'on voyait trembler aux boucles rares de cheveux blancs qui descendaient de ses tempes le long de son visage maigre, pâle et mélancolique. Loin de paraître incommodé de la fraîcheur de cette rosée, on voyait, au contraire, que c'était avec plaisir qu'il la recevait sur sa tête chauve, et l'on devinait facilement que ces perles glacées procuraient quelque soulagement aux douleurs qui, de momens en momens, le forçaient à renouveler le mouvement que nous avons indiqué, comme lui étant habituel. Quant à son costume, rien ne le distinguait de celui des seigneurs âgés de cette époque. C'était une espèce de robe de velours noir, ouverte devant et garnie de fourrures blanches mouchetées, dont les manches larges, fendues et tombantes laissaient sortir par leurs ouvertures les manches collantes d'un pourpoint de brocard d'or, dont la richesse et l'élégance étaient considérablement diminuées par les longs services qu'il paraissait avoir rendus à son propriétaire. Au bas de cette robe, et dégagés de la gêne des étriers, pendaient dans des espèces de bottes fourrées et pointues, les pieds du cavalier, qui, par leur balottement continuel, auraient bien pu faire perdre patience au paisible animal auquel il se fiait si complétement, si l'on n'avait eu la précaution d'en ôter les éperons dorés et aigus, qui, à cette époque, étaient encore la marque distinctive des seigneurs et des chevaliers. Nos lecteurs auraient donc quelque peine à reconnaître, à cette description de son costume et de son visage, le rang qu'occupait le personnage que nous mettons sous ses yeux, si nous tardions à le nommer. — C'était le roi Charles VI lui-même, qui, atteint de folie pendant un voyage qu'il fit en Bretagne en l'an 1392, n'avait depuis cette époque jamais retrouvé sa raison qu'à des intervalles, que le temps en s'écoulant ne faisait que rendre plus courts et plus rares. Il allait à Vincennes, visiter la reine Isabeau, fille d'Étienne de Bavière Ingolstat,

qu'il avait épousée en 1389, et qui, malgré ses prodigalités ruineuses et ses publiques amours avec Louis d'Orléans, frère du roi, avait conservé une grande influence sur l'esprit de ce faible monarque.

A sa gauche et sur la même ligne à peu près, s'avançait en contenant à peine l'ardeur de son bon cheval de bataille, un chevalier à stature colossale, couvert de fer, comme s'il marchait au combat; son armure plus forte qu'élégante attestait cependant, par la flexibilité avec laquelle elle se prêtait aux mouvemens de ses bras, l'adresse et l'habileté de l'ouvrier milanais qui l'avait faite. Aux arçons de sa selle de guerre pendait du côté droit une masse d'armes pesante et dentelée, qui paraissait avoir été richement damasquinée en or, mais qui, dans les contacts fréquens que le bras de son maître l'avait forcé d'avoir avec les casques ennemis, avait perdu cette parure sans que cette perte lui ôtât rien de sa solidité. Du côté opposé, et comme pour faire son pendant, était acrochée une arme non moins respectable sous tous les rapports, une épée à lame large du haut, allant en s'amincissant comme un poignard, et que les fleurs de lis semées sur son fourreau faisaient reconnaître pour celle de connétable. Si son maître l'eût tirée de la riche gaine où elle dormait à cette heure, sans doute, l'acier de sa large lame eût aussi, par ses dentelures donné la preuve des coups qu'il avait portés : mais, pour le moment, ces deux armes semblaient être plutôt une précaution qu'une nécessité. Seulement elle était là comme ces serviteurs fidèles auxquels on ne permet de s'éloigner ni le jour ni la nuit, afin de n'avoir qu'à étendre la main pour les retrouver à l'instant du danger.

Mais pour le moment, comme nous l'avons dit, aucun péril ne paraissait instant; et si la figure du cavalier que nous décrivons paraissait sombre, on reconnaissait que c'était plutôt la fixité d'une idée qui lui avait donné cette expression habituelle, qu'une inquiétude momentanée; d'ailleurs, l'ombre de sa visière qui s'étendait sur ses yeux noirs, contribuait peut-être à augmenter leur dureté. Cependant,

comme avec un nez aquilain fortement prononcé, un teint bruni par les guerres de Milan, une cicatrice qui lui fendait la joue, et dont les deux extrémités se perdaient, l'une dans l'arc d'un large sourcil noir, l'autre dans la naissance d'une barbe épaisse et grisonnante, c'était tout ce qu'on voyait de sa figure, on pouvait penser au premier abord que l'âme qui habitait cette enveloppe de fer était éprouvée et inflexible comme elle.

Si le portrait que nous venons de tracer ne suffisait pas à nos lecteurs pour reconnaître Bernard VII, comte d'Armagnac, de Rouergue et de Fezenzac, connétable du royaume de France, gouverneur-général de la ville de Paris, capitaine de toutes les places fortes du royaume, ils n'auraient qu'à reporter les yeux sur la petite troupe qui le suivait, ils pourraient distinguer au milieu d'elle un écuyer, à la jaquette verte et à la croix blanche, portant l'écu de son maître; et sur le milieu de cet écu les quatre lions d'Armagnac [1], surmontés d'une couronne de comte, fixeraient ses doutes, pour peu qu'il possédât sa part de la science héraldique, assez généralement répandue à cette époque et assez généralement oubliée dans la nôtre.

Les deux cavaliers avaient marché en silence, depuis la porte de la Bastille jusqu'à l'embranchement des deux chemins, dont l'un allait au couvent Saint-Antoine, et l'autre à la Croix-Faubin, lorsque la mule du roi, abandonnée, comme nous l'avons dit, à sa propre sagacité, s'arrêta au milieu de la route. Elle était habituée à aller, tantôt à Vincennes, où ce jour se rendait le roi, tantôt au couvent de Saint-Antoine, où souvent il faisait ses dévotions, et elle attendait qu'une indication de son cavalier lui fît connaître celle des deux routes qu'il fallait prendre; mais le roi était dans un

[1] Écartelé au premier et au quatrième d'argent, au lion de gueule au deuxième de gueule, et au troisième de gueule au lion léopardé d'or.

de ces momens d'atonie qui ne lui permettaient pas de comprendre ce que demandait sa monture ; il resta donc immobile sur sa mule à l'endroit où elle s'était arrêtée, sans qu'aucun changement en lui indiquât qu'il se fût même aperçu qu'il avait passé tout à coup du mouvement à l'immobilité. Le comte Bernard essaya de rappeler le roi à lui-même en lui adressant la parole; mais cette tentative fut inutile. Il poussa alors son cheval devant la mule, espérant que la bête entêtée allait la suivre ; mais elle releva la tête, le regarda s'éloigner, secoua les grelots qui tremblaient à son cou, et rentra dans son immobilité première. Le comte Bernard, impatienté de ses délais, fit un signe à son écuyer, qui s'approcha de lui, sauta à bas de son cheval, lui en jeta la bride sur le bras, et s'avança vers le roi, tant était grand encore le respect de la royauté, que ce n'était qu'à pied qu'il osait, quelque puissant qu'il fût, toucher, pour la diriger, le frein de la mule du pauvre Charles l'Insensé; mais ce respect et cette bonne intention furent loin d'être couronnés de succès, car à peine le roi eut-il vu un homme saisir la bride de sa monture, qu'il jeta un cri percant, chercha une arme à l'endroit où auraient dû pendre son épée et son poignard, et, n'en trouvant pas, se mit à crier d'une voix rauque et entrecoupée par la terreur : — A moi !... à moi, mon frère d'Orléans !... à moi, c'est le fantôme !...

— Monseigneur le roi, dit Bernard d'Armagnac en adoucissant autant qu'il put sa voix rude, plût à Dieu et à monsieur saint Jacques, que votre frère d'Orléans vécût encore! non pas pour venir à votre secours, car je ne suis pas un fantôme, et vous ne courez aucun danger, mais pour nous aider, de sa bonne épée et de ses bons conseils, contre les Anglais et les Bourguignons.

— Mon frère, mon frère, disait le roi, dont la crainte paraissait cependant diminuer, mais dont les yeux hagards et les cheveux dressés attestaient que l'irritation de ses nerfs était loin d'être calmée; mon frère Louis! »

— Ne vous rappelez-vous donc plus, monseigneur, que

voilà dix ans bientôt que votre frère bien-aimé a été traîtreusement assassiné rue Barbette, par le duc Jean de Bourgogne, qui, à cette heure, s'avance en sujet déloyal contre son roi; et que moi, je suis votre défenseur, dévoué, comme je le prouverai en temps et lieu, avec l'aide de saint Bernard et de mon épée.

Le regard vague du roi se fixa lentement sur Bernard, et, comme si de tout ce que lui avait dit celui-ci, il n'avait entendu qu'une chose, il reprit avec un reste d'altération dans la voix :

— Vous disiez donc, mon cousin, que les Anglais étaient débarqués sur nos côtes de France. Et il mit sa mule au pas en lui faisant prendre le chemin de Vincennes.

— Oui, sire, reprit Bernard, en sautant à son tour sur son cheval, et en reprenant près du roi sa première place.

— Où?

— A Touques, en Normandie. Et que le duc de Bourgogne s'était emparé d'Abbeville, d'Amiens, de Montdidier et de Beauvais.

Le roi poussa un soupir. — Je suis bien malheureux, mon cousin, dit-il en pressant sa tête entre ses deux mains.

Bernard lui laissa un moment de réflexion, espérant que ses facultés reviendraient, et lui permettraient de continuer, avec quelque suite, une conversation si importante au salut de la monarchie.

— Oui, bien malheureux, reprit une seconde fois le roi, en laissant tomber et pendre avec découragement ses mains à ses côtés, tandis que sa tête s'inclinait sur sa poitrine. — Et que comptez-vous faire, mon cousin, pour repousser à la fois ces deux ennemis? Je dis vous..., car moi... je suis trop faible pour vous aider.

— Sire, j'ai déjà pris mes mesures, et vous les avez approuvées; le dauphin Charles a été nommé par vous lieutenant-général du royaume.

— C'est vrai.... Mais je vous ai déjà fait observer, mon cousin, qu'il était bien jeune; à peine s'il a quinze ans. ...

Pourquoi ne m'avoir pas plutôt présenté pour cette charge son frère aîné Jean?

Le connétable regarda le roi avec étonnement; un soupir sortit de sa large poitrine, il secoua la tête tristement; le roi répéta la question.

—Sire, dit-il enfin, est-il possible qu'il y ait des souffrances humaines portées à ce point que le père oublie la mort de son fils?

Le roi tressaillit, pressa de nouveau sa tête de ses deux mains, et quand il les écarta de son visage, le connétable put voir deux larmes qui roulaient sur ses joues flétries.

—Oui, oui... je me rappelle, dit-il; il est mort dans notre ville de Compiègne.—Puis il ajouta plus bas :—Et Isabeau m'a dit qu'il était mort empoisonné... Mais, chut!... il ne faut point le répéter.... Mon cousin, croyez-vous que cela soit vrai?

— Les ennemis du duc d'Anjou en ont accusé ce prince, sire, et ils ont fondé cette accusation sur ce que cette mort rapprochait du trône le dauphin Charles, son gendre. Mais le roi de Sicile était incapable de commettre ce crime, et s'il l'a commis, Dieu n'a pas permis qu'il en recueillît les fruits, puisque lui-même est mort à Angers, six mois après celui dont on l'accuse d'être le meurtrier.

— Oui — mort — c'est ce que me répond l'écho, quand j'appelle autour de moi mes fils et mes parens, le vent qui souffle autour des trônes est mortel, mon cousin, et de toute cette riche famille de princes — il ne reste plus que le jeune arbre et le vieux tronc.—Ainsi donc mon Charles bien-aimé?

— Partage avec moi le commandement des troupes; et si nous avions de l'argent pour en lever de nouvelles...

— De l'argent, mon cousin, n'avons-nous pas les fonds réservés aux besoins de l'état?...

— Ils ont été soustraits, sire.

— Et par qui?

— Le respect arrête l'accusation sur mes lèvres...

— Mon cousin, personne que moi n'avait le droit de dis-

poser de ces fonds, et nul ne pouvait se les approprier qu'avec un bon signé de notre main royale, et revêtu de notre sceau.

— Sire, la personne qui les a enlevés s'est en effet servi du sceau royal, quoiqu'elle ait jugé votre signature inutile.

— Oui, oui, l'on me regarde déjà comme mort. L'Anglais et le Bourguignon se partagent mon royaume, et ma femme et mon fils, mes biens. C'est l'un ou l'autre, n'est-ce pas, mon cousin, qui a commis ce vol? car c'est un vol envers l'état, puisque l'état avait besoin de cet argent.

— Sire, le dauphin Charles est trop respectueux, pour ne pas attendre, en quelque chose que ce soit, les ordres de son seigneur et père.

— Ainsi, comte, c'est la reine?.. Il soupira profondément... —La reine, eh bien! nous allons la voir, et je lui redemanderai cet argent, elle comprendra qu'il faut qu'elle me le rende.

— Sire, il est employé à acheter des meubles et des bijoux.

— Que faire alors, mon pauvre Bernard? nous mettrons une nouvelle taxe sur le peuple.

— Il est déjà écrasé.

— Ne nous reste-t-il donc pas quelques diamans?

— Ceux de votre couronne, et voilà tout. Sire, vous êtes bien faible avec la reine, elle perd le royaume, et devant Dieu, sire, c'est vous qui en répondez. Voyez si la misère publique a diminué son luxe; au contraire, il semble qu'il s'accroît de la pauvreté générale, les dames et les demoiselles de son hôtel mènent leur train accoutumé, faisant grande dépense, et portant des accoutremens si riches, qu'ils étonnent tout le monde. Ces jeunes seigneurs qui l'entourent étalent en broderies sur leurs pourpoints un an de la solde des troupes. Sous prétexte de dangers que lui font courir les troubles de la guerre, elle a demandé une garde inutile à l'état, et que l'état paie. Les sires de Graville et de Giac, qui commandent cette troupe, en obtiennent sans cesse de l'ar-

gent et des joyaux. C'est une profusion qui fait murmurer les gens de bien, sire.

— Connétable, dit le roi, du ton d'un homme qui sent le moment mal choisi pour annoncer une nouvelle, mais qui cependant ne peut tarder plus long-temps à le faire; connétable, j'ai promis hier de nommer capitaine du château de Vincennes le chevalier de Bourdon, vous présenterez sa nomination à ma signature.

— Vous avez fait cela, sire! et les yeux du connétable étincelèrent.

Le roi murmura un oui presqu'inintelligible, comme un enfant qui sait avoir mal fait, et qui tremble d'être grondé. Ils étaient arrivés en ce moment à la hauteur de la Croix-Faubin, et le chemin, qui cessait d'être circulaire, permettait d'apercevoir à quelque distance encore, venant à la rencontre de la petite troupe avec laquelle nous avons voyagé, un jeune cavalier, mis avec toute la recherche du jour. Son chaperon bleu (c'était la couleur de la reine) flottait élégamment sur son épaule gauche, et formant écharpe, venait retomber dans sa main droite, qui se jouait avec. A son côté pendait, pour toute arme, une épée d'acier bruni, si légère qu'elle paraissait plutôt un ornement qu'une défense; il portait une veste courte et flottante de velours rouge, tandis que dessous cette veste dessinant une taille élégante, étincelait de broderies un justaucorps de velours bleu, serré au bas de la taille avec une corde en or; un pantalon collant d'étoffe couleur sang de bœuf, des souliers de velours noir si pointus et si recourbés, qu'ils avaient quelque difficulté à passer dans l'étrier, complétaient ce costume, que le plus riche et le plus élégant des seigneurs de la cour aurait pu prendre pour modèle. Joignez à cela des cheveux blonds et bouclés, une figure insouciante et joyeuse, des mains de femme, et vous aurez un portrait exact du chevalier de Bourdon, le favori, et quelques-uns disaient l'amant de la reine Isabeau de Bavière, la plus belle et la plus ambitieuse femme de son temps.

Du plus loin qu'il le vit, le connétable le reconnut : il haïssait la reine qui combattait son influence dans l'esprit du roi ; il savait Charles jaloux, il résolut de profiter de l'occasion qui se présentait pour arriver à l'exécution d'un grand projet politique, l'exil de la reine. Mais aucun changement sur son visage n'annonça qu'il eût reconnu le cavalier qui s'approchait.

— Je désire que vous fassiez savoir à ce jeune homme que je ratifie sa nomination, ajouta le roi, n'est-ce pas, mon cousin?

— Il est probable qu'il la connaît déjà, sire.

— Qui la lui aurait apprise?

— Celle qui vous l'a demandée avec tant d'instance.

— La reine?

— Elle a tant de confiance dans la bravoure de ce jeune homme, que, pour lui confier la garde du château, elle n'a pas eu la patience d'attendre qu'il eût reçu sa commission de capitaine.

— Comment cela?

— Regardez devant vous, sire.

— Le chevalier de Bourdon!... Le roi pâlit, un soupçon le mordait au cœur.

— Il aura passé la nuit au château, il est impossible que si matin il soit parti de Paris et revenu déjà de Vincennes.

— Vous avez raison, comte, que dit-on à ma cour de ce jeune homme?

— Qu'il est avantageux près des dames, et que cela lui réussit. On prétend que pas une ne lui a résisté.

— On n'en excepte aucune, comte?

— Aucune, sire.

— Le roi devint si pâle, que le comte étendit la main, croyant qu'il allait tomber. Le roi le repoussa doucement : — Serait-ce pour cela, dit-il d'une voix creuse, qu'elle voulait que la garde du château lui fût confiée? — Insolent jeune homme! — Bernard, Bernard, ne porte-t-il pas un chaperon bleu?

— C'est la couleur de la reine.

En ce moment, le chevalier de Bourdon se trouvait si près d'eux, que l'on pouvait entendre les paroles de la chanson qu'il chantait; c'était un virelay d'Alain Chartier à la reine. La vue du roi et du comte ne lui parut pas sans doute un motif suffisant pour interrompre cette mélodieuse occupation, car il se contenta d'écarter gracieusement son cheval; et lorsqu'il fut près du roi, il le salua légèrement et d'une inclinaison de tête.

La colère rendit un instant au vieillard toute son énergie de jeune homme, il arrêta court sa monture, et s'écria d'une voix forte :—Pied à terre, enfant, ce n'est point ainsi qu'on salue quand la royauté passe. — Pied à terre et saluez!

Le chevalier de Bourdon, au lieu d'obéir à cet ordre, piqua son cheval des deux, et en quelques élans se trouva à vingt pas du roi. Puis il le remit à la même allure qu'il avait auparavant, et reprit sa chanson à l'endroit où la brusque allocution de Charles VI l'avait interrompue.

Le roi dit quelques mots au comte Bernard; celui-ci se retourna vers la petite troupe : — Tanneguy, dit-il, en s'adressant au prévôt de Paris, qui avait auprès de lui deux de ses gardes armés de toutes pièces, faites arrêter ce jeune homme, le roi le veut.

Tanneguy fit un signe, et les deux gardes s'élancèrent à la poursuite du chevalier de Bourdon.

Ces préparatifs hostiles n'avaient point échappé à celui-ci, quoiqu'il ne parût pas autrement s'en inquiéter qu'en retournant de temps en temps la tête. Cependant lorsqu'il vit les deux gardes de la prévôté s'avancer vers lui, et qu'il ne put conserver aucun doute sur le motif qui les amenait, il arrêta son cheval et leur fit face : ils n'étaient plus qu'à dix pas de lui.

— Holà! mes maîtres, leur cria-t-il, pas un pas de plus, si c'est à moi que vous en voulez, à moins que vous n'ayez ce matin recommandé votre âme à Dieu.

Les deux gardes, sans répondre, continuèrent à s'avancer.

— Ah! ah! messieurs de la prévôté, continua Bourdon, il

paraît que notre sire le roi aime les tournois de grand chemin.

Les deux gardes étaient si près du chevalier, qu'ils étendaient déjà la main pour le saisir.

Tout beau, messieurs, dit-il en faisant faire un bond en arrière à son fidèle compagnon ; tout beau !... laissez-moi prendre du champ, et je suis à vous.

A ces mots, il mit son cheval à un galop si rapide, qu'un instant on put croire qu'il lui confiait le salut de sa vie; les deux gardes avaient si bien compris que toute poursuite serait inutile, qu'ils restèrent stupéfaits à la même place, le suivant des yeux, et ne pensant pas même à lui crier d'arrêter. Leur étonnement redoubla lorsqu'au bout de quelques secondes ils lui virent faire volte-face et revenir à eux.

Un moment avait suffi au chevalier de Bourdon pour faire ses préparatifs de combat; ils étaient aussi simples qu'ils étaient courts, et lorsqu'il se retourna, l'écharpe flottante, que nous avons désignée comme tombant de son chaperon, était roulée autour de son bras gauche, comme une espèce de bouclier. Il tenait de la droite sa courte épée, sur laquelle on apercevait ces cannelures dorées destinées à laisser égoutter le sang; et son cheval enrêné au pommeau de sa selle, et obéissant comme un être doué d'intelligence à la pression de ses jambes, laissait aux deux bras de son cavalier une liberté dont il était évident qu'ils ne tarderaient pas à avoir besoin.

Les deux gardes hésitèrent un instant à accepter le combat : on leur avait ordonné d'arrêter le chevalier de Bourdon, et non de le tuer, et les préparatifs de défense de celui-ci leur paraissaient assez décisifs pour ne leur laisser aucun doute qu'il était disposé à ne pas tomber vivant entre leurs mains. Il vit leur indécision, et sa témérité s'en augmenta.

Allons, mes maîtres, leur cria-t-il, sus, sus, la dague au poing, et avec l'aide de Dieu et de monseigneur saint Michel nous allons avoir tout à l'heure du sang rouge et chaud sur les pavés.

Les deux gardes tirèrent leurs épées et s'élancèrent à lui

tour sur le chevalier, laissant entre eux deux un léger espace, afin de l'attaquer chacun d'un côté. D'un coup d'œil rapide celui-ci vit qu'il pouvait passer entre ses deux ennemis; il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, qui l'emporta avec la rapidité du vent; puis lorsqu'il vit, à quelques pieds de lui seulement, la pointe des deux épées, il se laissa rapidement glisser le long du cou de son cheval, comme s'il voulait ramasser quelque chose sans quitter les étriers, de manière à ce que son corps décrivît une ligne presque horizontale, se retenant de la main droite à la crinière, tandis que de la gauche saisissant la jambe de l'un de ses ennemis, il le souleva violemment et le jeta de l'autre côté de son cheval; les épées des deux gardes ne frappèrent que l'air.

Lorsque celui qui venait de donner cette preuve d'habileté se retourna, il s'aperçut que le garde qu'il avait renversé, n'avait pu dégager son pied de l'étrier où il était retenu par son éperon, et que son cheval qui le traînait après lui, effrayé du bruit que faisait son armure bondissante sur le pavé, l'emportait avec une vitesse toujours croissante : les cris de ce malheureux ne contribuaient pas peu à l'épouvanter encore davantage. Tous les spectateurs de ce combat le suivaient des yeux, le cœur serré, respirant à peine, tressaillant à chaque choc nouveau, qui renvoyait jusqu'à eux le bruit du fer; étendant les bras, comme s'ils pouvaient l'arrêter. Le cheval allait toujours, toujours plus vite, soulevant des flots de poussière, tandis qu'à chaque caillou l'armure faisait feu. Là où il passait, et de place en place sur la route, on distinguait des morceaux de cuirasse qui se détachaient et luisaient au soleil. Bientot ce cliquetis effrayant devint moins distinct, soit à cause de la distance, soit parce que ce n'était plus que de la chair et des os qui traînaient sur le pavé; puis, au détour du chemin dont nous avons déjà parlé, cheval et cavalier disparurent tout à coup comme une vision. Les poitrines respirèrent, et la voix de Bernard d'Armagnac fit entendre pour la seconde fois ces mots :—Tanneguiy Duchatel, arrêtez cet homme, le roi le veut.

Le second garde de la prévôté, en entendant ce nouvel ordre, revint sur le chevalier avec une rage que la mort affreuse de son compagnon ne faisait qu'augmenter : quant à celui-ci il paraissait absorbé dans la vue du spectacle que nous avons essayé de décrire; ses yeux étaient fixés vers l'endroit où le cheval et le cavalier avaient disparu, et il est évident qu'il n'avait pas cru d'abord à la gravité du combat où il se trouvait engagé. Il ne revint à lui qu'en apercevant flamboyer au-dessus de sa tête une espèce d'éclair; c'était l'épée que son second ennemi tenait à deux mains et qui tournoyait avant de s'abattre; entre cette épée et le front il n'y avait que deux pieds, à peine s'il y avait une seconde entre le coup et la mort, un bond en avant jeta le chevalier côte à côte du soldat, qui, droit sur ses étriers, les mains derrière la tête, s'apprêtait à frapper. De son bras gauche, il le saisit, enveloppant à la fois ses bras et sa tête sous son épaule, avec une vigueur dont on l'aurait cru incapable; il le renversa de la première secousse ployé sur la croupe de son cheval, et d'un coup d'œil rapide il chercha sur cet homme bardé de fer un passage pour la mort. La position courbée dans laquelle il l'avait mis, soulevait le gorgerain du casque, et dans l'étroit intervalle qui se trouvait entre les deux lames d'acier, une épée aussi fine que celle du chevalier pouvait seule passer. Elle y passa deux fois, ressortit deux fois sanglante, et lorsque de sa main gauche il lâcha la tête et les bras de son adversaire, que de la droite il secoua son épée, un soupir étouffé dans le casque du soldat annonça qu'il avait cessé d'exister.

Bourdon était resté au milieu de la route : il avait tourné la tête de son cheval vers la troupe du roi, et là, exalté par son double triomphe, il raillait et défiait. Duchatel hésitait à renouveler aux hommes qui l'accompagnaient l'ordre de l'arrêter, et délibérait s'il ne valait pas mieux qu'il remplît lui-même cette mission, lorsque le comte d'Armagnac, lassé de ses retardemens, fit un signe. La petite troupe s'écarta pour le laisser passer; le géant s'avança lentement vers le chevalier, s'arrêta à dix pas de lui : — Chevalier de Bourdon,

lui dit-il d'une voix dans laquelle il était impossible de distinguer la moindre trace d'émotion, chevalier de Bourdon, au nom du roi, votre épée ; si vous avez refusé de la remettre à deux soldats obscurs, peut-être vous paraîtra-t-il moins humiliant de la rendre à un connétable de France.

— Je ne la rendrai, répondit Bourdon avec hauteur, qu'à celui qui osera me la venir prendre.

— Insensé, murmura Bernard.

Au même instant et par un mouvement rapide comme la pensée, il détacha de l'arçon de sa selle la lourde masse dont nous avons parlé ; l'arme pesante tournoya comme une fronde au-dessus de sa tête, et, s'échappant de sa main avec le sifflement et la rapidité d'une pierre lancée par une machine de guerre, alla se plier comme un jonc sur la tête du cheval. L'animal, frappé à mort, se leva sanglant sur ses pieds de derrière, demeura un instant debout et oscillant ; puis cheval et cavalier tombèrent à la renverse, et restèrent étendus sur le pavé.

— Allez ramasser cet enfant, dit Bernard.

Et il revint prendre tranquillement sa place près du roi.

— Est-il tué demanda celui-ci.

— Non, sire, je ne le crois qu'évanoui.

Tanneguy confirma ce que venait de dire le connétable. Il lui apportait les papiers trouvés sur le chevalier de Bourdon ; parmi eux, il y avait une lettre dont l'adresse était écrite de la main d'Isabeau de Bavière ; le roi s'en empara convulsivement. Aussitôt les deux seigneurs s'éloignèrent par discrétion, suivant des yeux l'altération croissante du visage de Charles VI. Plusieurs fois, pendant la lecture, il essuya la sueur qui coulait de son front ; puis, quand il eut fini, qu'il eut broyé la lettre entre ses mains, qu'il en eut jeté les mille morceaux aux vents, il dit d'une voix si sourde qu'elle semblait sortir d'un cadavre : — Le chevalier à la prison du grand Châtelet, la reine à Tours ! et moi... moi à l'abaye de Saint-Antoine. Je ne me sens pas la force de retourner à Paris. — En effet il était si pâle et si tremblant qu'on eût cru qu'il allait mourir.

Un instant après, suivant les ordres donnés, la suite du roi se sépara en trois troupes, formant un triangle : Dupuy, l'ame damnée de Bernard, et deux capitaines se rendant à Vincennes, pour signifier à la reine son ordre d'exil ; Tanneguy Duchâtel retournant vers Paris avec son prisonnier toujours évanoui, et le roi, resté seul avec le connétable d'Armagnac, et soutenu par lui, allant à travers la plaine demander aux moines de l'abbaye de Saint-Antoine, un asile, du repos et des prières.

## II.

## Laissez passer la justice du Roi.

Tandis que la porte de l'abbaye de Saint-Antoine s'ouvre pour le roi, et celle de la prison du Châtelet pour le chevalier de Bourdon ; que Dupuy fait halte à un quart de lieue de Vincennes, pour attendre un renfort de trois compagnies des gardes que lui envoie de la prévôté Tanneguy Duchâtel, nous transporterons le lecteur au château qu'habite Isabeau de Bavière.

Vincennes était tout à la fois, à cette époque de troubles, où les épées se tiraient dans un bal, où le sang coulait au milieu d'une fête, un château fort et une résidence d'été. Si nous faisons le tour des murailles extérieures, ses larges fossés, ses bastions à chaque coin de mur, ses ponts-levis qui se dressent chaque soir en grinçant sur leurs lourdes chaînes, ses sentinelles jalonnées sur les remparts, nous présenteront l'aspect sévère d'une forteresse, pour la défense et la sûreté de laquelle rien n'a été épargné. Si nous entrons à l'intérieur, le spectacle changera : nous

apercevrons encore, il est vrai, les sentinelles sur les hautes murailles; mais l'insouciance avec laquelle nous les verrons s'acquitter de leur faction, leur assiduité à regarder, dans l'intérieur de la première cour remplie de soldats, les jeux divers de leurs camarades, au lieu d'examiner si au loin dans la plaine, aucun parti ennemi ne s'avance, attestera leur impatience d'échanger leur arc et leurs flèches contre un cornet et des dés, et ne laissera aucun doute que le devoir qui leur est imposé, est plutôt une affaire de discipline générale que d'urgence momentanée. Si nous passons de cette première cour dans la seconde, cet appareil militaire disparaîtra tout-à-fait. Ce ne sont que fauconniers sifflant leurs faucons, pages dressant des chiens, écuyers menant des chevaux; puis au milieu de cris, de rires, de sifflets, de jeunes filles passant, légères et bruyantes, jetant une raillerie aux fauconniers, un sourire aux pages, une promesse aux écuyers, pour disparaître comme des apparitions sous une porte basse et cintrée faisant face à celle de la première cour, et formant l'entrée des appartemens. Si elles s'inclinent en passant sous cette porte avec une coquetterie plus respectueuse, ce n'est point à cause des deux images de saints qui en ornent l'entrée, c'est que de chaque côté, auprès de ces images adossées au mur, une jambe croisée sur l'autre, enveloppés d'élégantes robes de velours et de damas, deux jeunes et beaux seigneurs, les sires de Graville et de Giac parlent de chasse et d'amour. Certes, qui les aurait vus ainsi, aurait eu peine à reconnaître sur leurs visages insoucieux cette marque fatale que le doigt du destin imprime, dit-on, au front de ceux qui doivent mourir jeunes. Un astrologue, en étudiant les lignes de leurs mains blanches et potelées, leur eût annoncé de longues et joyeuses années; et cependant, cinq ans après, la lance d'un Anglais devait percer de part en part la poitrine du premier, et huit ans ne s'écouleront pas sans que les eaux de la Loire se referment sur le cadavre du second.

Si nous pénétrons au-delà de cette entrée, que nous montions, à notre gauche, cet escalier à rampe de dentelle; que

nous entr'ouvrions la porte ogive du premier étage pour traverser, sans nous y arrêter, cette première pièce, que dans la distribution moderne de nos appartemens nous appellerions une anti chambre; que, marchant sur la pointe du pied et retenant notre haleine, nous soulevions la tapisserie à fleurs d'or qui sépare cette pièce de la seconde, nous verrons un spectacle qui, au milieu de la longue description que nous venons de faire, mérite une mention particulière.

Dans une chambre carrée comme la tour dont elle forme le premier étage, éclairée par un jour qui perce avec peine les rideaux d'étoffe à fleurs d'or, qui tombent devant d'étroites fenêtres à vitreaux coloriés, sur un de ces lits gothiques et larges à colonnes ciselées, une femme, encore belle, quoiqu'elle ait passé le premier âge de la jeunesse, est couchée et endormie. Du reste, le crépuscule qui règne dans la chambre semble bien plutôt un calcul de la coquetterie qu'un accident du hasard; certes, ces demi-teintes, qui n'ôtent rien à la rondeur des formes qu'elles adoucissent prêtent un merveilleux secours au poli de ce bras qui pend hors du lit, à la fraîcheur de cette tête posée sur une épaule nue, et à la finesse de ces cheveux dénoués dont une partie s'éparpille sur le traversin, tandis que l'autre accompagne le bras pendant, dépasse l'extrémité des doigts, et tombe jusqu'à terre. Peut-être, au grand jour, ces lèvres, qu'entr'ouvre une respiration chaude et rapide, perdraient-elles de leur beauté en laissant apercevoir l'expression impérieuse et fière qui leur est habituelle; peut-être au premier abord serait-on frappé désagréablement du contraste heurté de ces cheveux d'un blond presque doré, avec ces sourcils d'un noir d'ébène, types caractéristiques des races du nord et du midi, qui, se croisant dans cette femme, formaient une beauté étrange, et avaient donné à la fois, à son cœur, les passions ardentes de la jeune Italienne, et à son front la hauteur dédaigneuse de la princesse allemande.

Aurons-nous besoin de mettre le nom au bas de ce portrait, et nos lecteurs n'ont-ils pas reconnu à notre description

la reine Isabeau, fille de Louis de Bavière Ingolstat et de Thaddée de Milan.

Au bout d'un instant, les lèvres de la belle dormeuse se séparèrent avec un clappement pareil au bruit d'un baiser; ses grands yeux noirs s'ouvrirent avec une langueur qui l'emporta quelque temps sur leur expression de dureté habituelle, et qu'elle devait peut-être en ce moment à un songe, ou, mieux dirai-je, à un souvenir de volupté. Le jour, tout faible qu'il était, parut encore trop éclatant à ses yeux fatigués; elle les referma un instant, se releva en s'appuyant sur son coude, chercha de l'autre main, sous les coussins du lit, un petit miroir d'acier poli, s'y regarda avec un sourire complaisant; puis, le posant sur une table à la portée de sa main, elle y prit un sifflet d'argent, en fit entendre le son deux fois répété, et, comme épuisée de cet effort, elle retomba sur son lit, en poussant un soupir dans lequel on retrouvait plutôt l'expression de la fatigue que de la tristesse.

A peine le bruit du sifflet avait-il cessé de retentir, que la portière de tapisserie qui tombait devant la porte d'entrée se souleva, et donna passage à la tête d'une jeune fille de dix-neuf à vingt ans.

— Madame la reine me demande, dit-elle d'une voix douce et craintive?

— Oui, Charlotte, venez.

Elle s'avança alors en posant si légèrement le pied sur les nattes épaisses et finement tressées qui servaient de tapis, qu'il était évident qu'elle en avait fait une étude, lorsque, pendant le sommeil de sa belle et impérieuse maîtresse, les soins qu'elle remplissait près d'elle l'appelaient dans son appartement.

— Vous êtes exacte, Charlotte, dit la reine en souriant.

— C'est mon devoir, madame.

— Approchez-vous plus près.

— Madame veut-elle se lever?

— Non, causer un instant.

Charlotte rougit de plaisir, car elle avait une grâce à de-

mander à la reine, et elle vit bien que sa noble maîtresse était dans un de ces momens de bonheur où les puissans d'ici-bas accordent tout ce qu'ils peuvent accorder.

— Quel est donc tout ce bruit qu'on entend dans la cour?

— Les pages et les écuyers qui rient.

— Mais j'entends d'autres voix.

— Celles des sires de Giac et de Graville.

— Le chevalier de Bourdon n'est point avec eux?

— Non, madame, il n'a point paru encore?

— Et rien de nouveau cette nuit n'a troublé la tranquillité du château?

— Rien : seulement, quelques instans avant que le jour parût, la sentinelle a vu une ombre se glisser sur les murailles; elle a crié : *Qui vive?* L'homme, car c'était un homme, a sauté de l'autre côté du fossé, malgré la distance et la hauteur : alors la sentinelle a tiré dessus avec son arbalète.

— Eh bien! dit la reine.

Et la rougeur de ses joues disparut complétement.

— Oh! Raymond est un maladroit! Il a manqué son coup, et ce matin il a vu sa flèche fichée dans un des arbres qui poussent dans le fossé.

— Ah! dit Isabeau.

Et sa poitrine respira plus librement.

— Le fou! continua-t-elle en se parlant à elle-même.

— Certes, il faut que ce soit un fou ou un espion, car sur dix, neuf se seraient tués. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que voilà la troisième fois que cela arrive. C'est inquiétant, n'est-ce pas, madame, pour ceux qui habitent ce château.

— Oui, mon enfant; mais quand le chevalier de Bourdon en sera gouverneur, cela ne se renouvellera plus.

Et un sourire imperceptible glissa sur les lèvres de la reine, tandis que les couleurs de ses joues, un instant absentes, reparurent avec une lenteur qui prouvait que, quel que fût le sentiment qui les en avait éloignées, il était pénible et profond.

— Oh! continua Charlotte, c'est un si brave chevalier que le sire de Bourdon!

La reine sourit. — Ah! tu l'aimes?

— De tout mon cœur, dit naïvement la jeune fille.

— Je le lui dirai, Charlotte, et il en sera fier.

— Oh! madame, ne lui dites pas cela: j'ai quelque chose à lui demander, et je n'oserais jamais...

— Toi?

— Oui.

— Qu'est-ce donc?

— Oh! madame...

— Voyons, dis-moi cela.

— Je veux... Oh! je n'ose pas.

— Parle donc.

— Je veux lui demander une place d'écuyer.

— Pour toi? dit en riant la reine.

— Oh!... dit Charlotte.

Et elle devint rouge et baissa les yeux.

— Mais ton enthousiasme pour lui pourrait me le faire croire. Pour qui donc alors?

— Pour un jeune homme...

Charlotte murmura ces mots si bas, qu'à peine si on les put entendre.

— Ah! Et quel est-il?

— Mon Dieu, madame..... mais jamais vous n'avez daigné.....

— Enfin, qui est-il? répéta Isabeau avec une espèce d'impatience.

— Mon fiancé, se hâta de répondre Charlotte.

Et deux larmes tremblèrent aux cils noirs de ses longues paupières.

— Tu aimes donc, mon enfant? dit la reine avec un ton de voix si doux, qu'on eût dit une mère qui interrogeait sa fille.

— Oh! oui, pour la vie...

— Pour la vie! Eh bien! Charlotte, je me charge de ta commission: je demanderai à Bourdon cette place pour ton fiancé; de cette manière, il restera constamment près de toi.

Oui, je comprends : il est doux de ne pas se séparer un instant de la personne qu'on aime.

Charlotte se jeta à genoux en baisant les mains de la reine, dont la figure, habituellement si hautaine, était en ce moment d'une douceur angélique.

— Oh! que vous êtes bonne! dit-elle. Oh! que je vous remercie! Que Dieu et monseigneur saint Charles étendent leurs mains sur votre tête!... Merci, merci... Qu'il sera heureux!... Permettez que je lui donne cette bonne nouvelle.

— Il est donc là?

— Oui, dit-elle avec un petit mouvement de tête; oui, je lui avais dit hier que le chevalier serait probablement nommé gouverneur de Vincennes, et cette nuit il a pensé à ce que je viens de vous dire, de sorte que ce matin il est accouru pour me parler de ce projet.

— Et où est-il?

— A la porte, dans l'antichambre.

— Et vous avez osé?...

Les yeux noirs d'Isabeau étincelèrent; la pauvre Charlotte, à genoux, les mains croisées, se renversa en arrière.

— Oh! pardon, pardon, murmura-t-elle.

Isabeau réfléchit.

— Cet homme serait-il attaché sincèrement à nos intérêts?

— Après ce que vous m'avez promis, madame, il passerait pour vous sur des charbons ardens.

La reine sourit.

— Fais-le entrer, Charlotte, je veux le voir.

— Ici? dit la pauvre fille, passant de la terreur à l'étonnement.

— Ici, je veux lui parler.

Charlotte pressa sa tête entre ses deux mains, comme pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas; puis elle se releva lentement, regarda la reine d'un air étonné, et, à un dernier signe que fit celle-ci, elle sortit de l'appartement.

La reine rapprocha les rideaux de son lit, passa sa tête dans

leur ouverture, serra l'étoffe au-dessous de son menton avec ses deux mains, sachant bien que sa beauté ne perdrait rien à la teinte ardente que leur couleur rouge jetait sur ses joues.

A peine avait-elle pris cette précaution, que Charlotte entra suivie de son amant.

C'était un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, au front large et découvert, aux yeux bleus et vifs, aux cheveux châtains et au teint pâle : il était vêtu d'un justaucorps de drap vert, ouvert à la saignée des bras, de manière à laisser passer la chemise; un pantalon de même couleur dessinait les muscles fortement prononcés de ses jambes; un ceinturon de cuir jaune soutenait une dague d'acier à large lame qui devait le poli de sa poignée au mouvement habituel qu'avait contracté son maître d'y porter la main, tandis que de l'autre il tenait un petit chapeau de feutre dans le genre de nos casquettes de chasse.

Il s'arrêta à deux pas de la porte. La reine jeta sur lui un oup-d'œil rapide : sans doute elle eût prolongé l'examen qu'elle fit de sa personne, si elle eût pu prévoir qu'elle avait devant elle un de ces hommes auxquels le destin a donné dans leur vie une heure pendant laquelle ils doivent changer la face des nations. Mais, nous l'avons dit, rien en lui n'annonçait cette étrange destinée; ce n'était rien pour le moment qu'un beau jeune homme, pâle, timide et amoureux.

— Votre nom? dit la reine.

— Perrinet Leclerc.

— De qui êtes-vous fils?

— De l'échevin Leclerc, gardien des clefs de la porte Saint-Germain.

— Et que faites-vous?

— Je suis vendeur de fer au Petit-Pont.

— Vous quitteriez votre état pour entrer au service du chevalier de Bourdon?

— Je quitterais tout pour voir Charlotte.

— Et vous ne seriez pas embarrassé dans votre service?

— De toutes les armes que j'ai chez moi comme vendeur de fer, depuis la masse jusqu'à la dague, depuis l'arbalète jusqu'à la lance, il y en a peu que je ne manie aussi bien que le meilleur chevalier.

— Et si j'obtiens pour vous cette place, vous me serez dévoué, Leclerc?

Le jeune homme releva les yeux, les fixa sur ceux de la reine, et dit avec assurance :

— Oui, madame, en tout ce qui s'accordera avec ce que je dois à Dieu et à monseigneur le roi Charles.

La reine fronça légèrement le sourcil.

— C'est bien, dit-elle, vous pouvez regarder la chose comme faite.

Les deux amans échangèrent entre eux un coup-d'œil d'indicible bonheur.

En ce moment, un violent tumulte se fit entendre.

— Qu'est-cela? dit la reine.

Charlotte et Leclerc se précipitèrent à la même fenêtre, et regardèrent dans la cour :

— Oh, mon Dieu! s'écria la jeune fille avec l'étonnement de la terreur.

— Qu'y a-t-il? reprit une seconde fois la reine.

— Oh! madame, la cour est pleine de gens d'armes qui ont désarmé la garnison; les sires de Giac et de Graville sont prisonniers.

— Serait-ce une surprise des Bourguignons? dit la reine.

— Non, reprit Leclerc, ce sont des Armagnacs, ils portent la croix blanche.

— Oh! dit Charlotte, voilà leur chef; c'est M. Dupuy, l'âme damnée du connétable. Il a avec lui deux capitaines; ils demandent l'appartement de la reine, car on le leur indique du doigt. Les voilà qui viennent; ils entrent, ils montent.

— Faut-il les arrêter? dit Leclerc en tirant à demi son poignard du fourreau.

— Non, non, reprit vivement la reine; jeune homme,

cachez-vous dans ce cabinet, peut-être pourrez-vous m'être utile, si l'on ignore que vous êtes ici, tandis que, dans le cas contraire, vous ne pouvez que vous perdre.

Charlotte poussa Leclerc dans une espèce de petite chambre noire, qui était auprès du lit d'Isabeau. La reine sauta au bas de son lit, passa une grande robe de brocard, garnie de fourrure, et s'enveloppa dedans sans avoir le temps de serrer autrement la taille qu'en la croisant avec ses mains; ses cheveux, comme nous l'avons dit, tombaient sur ses épaules et descendaient jusqu'au-dessous de sa ceinture. Au même instant, Dupuy, suivi des deux capitaines, souleva la portière, et, sans ôter son chapeau, dit en se tournant vers Isabeau :

— Madame la reine, vous êtes ma prisonnière.

Isabeau jeta un cri dans lequel il y avait autant de rage que d'étonnement; puis sentant ses jambes faiblir, elle retomba assise sur son lit, regarda celui qui venait de lui adresser la parole en termes si peu respectueux, et elle lui dit avec un rire âpre : Vous êtes fou, maître Dupuy.

— C'est le roi notre sire, qui malheureusement est insensé, répondit celui-ci, car sans cela, madame, il y a long-temps que je vous aurais dit ce que je viens de vous dire.

— Je puis être prisonnière, mais je suis encore reine, et ne fussé-je plus reine, je serais toujours femme; parlez donc chapeau bas, messire, comme vous parleriez à votre maître le connétable, car je présume que c'est lui qui vous envoie.

— Vous ne vous trompez pas; je viens par son ordre, répondit Dupuy, en détachant lentement son chaperon, comme un homme qui obéit bien plus à sa propre volonté qu'à l'ordre qu'on lui donne.

— C'est bien, reprit la reine; mais, comme j'attends le roi, nous verrons qui du connétable ou de lui est le maître céans.

— Le roi ne viendra pas.

— Je vous dis qu'il doit venir.

— Il a rencontré à moitié route le chevalier de Bourdon.

La reine tressaillit ; Dupuy le remarqua et sourit.

— Eh bien ! dit la reine.

— Eh bien ! cette rencontre a changé ses projets, et sans doute aussi, ceux du chevalier, car il s'attendait à revenir à Paris seul, et à l'heure qu'il est, il y rentre sous bonne escorte; il croyait retrouver son appartement à l'hôtel Saint-Pol, tandis que nous lui en gardions un au Châtelet.

— Le chevalier en prison ! et pourquoi?

Dupuy sourit. — Vous devez mieux le savoir que nous, madame.

— Sa vie ne court aucun danger, j'espère?

— Le Châtelet est bien près de la Grève, dit en riant Dupuy.

— On n'oserait l'assassiner.

— Madame la reine, dit Dupuy en la regardant d'un œil fier et dur, rappelez-vous monseigneur le duc d'Orléans : c'était le premier du royaume après notre sire le roi; il avait quatre valets de pieds portant flambeaux, deux écuyers portant lances, et deux pages portant épée à l'entour de lui le dernier soir où il passa par la rue Barbette, en revenant de souper avec vous... Il y a loin d'un si noble seigneur à un si petit chevalier... Et quand tous deux ont commis même crime, pourquoi pas à tous deux même châtiment?

La reine se releva avec l'expression de la plus violente colère; le sang lui monta si rapidement au visage, qu'on eût cru qu'il allait jaillir de toutes les veines; elle étendit la main vers la porte, fit un pas, et d'une voix rauque, prononça ce seul mot : Sortez.

Dupuy, intimidé, recula d'un pas.

—C'est bien, madame, répondit-il; mais avant de sortir, je dois ajouter une chose : c'est que la volonté expresse du roi et de monseigneur le connétable est que vous partiez sans délai pour la ville de Tours.

— Sans doute en votre compagnie ?

— Oui, madame.

— Ainsi c'est vous qu'on a choisi pour mon geôlier. L'emploi est honorable, et vous va merveilleusement.

— C'est quelque chose dans l'état, madame, que l'homme qui est chargé de tirer les verroux sur une reine de France.

— Croyez-vous, reprit Isabeau, qu'on annoblirait le bourreau, s'il me coupait la tête. — Elle se retourna comme ayant assez parlé et ne voulant plus répondre.

Dupuy grinça des dents. — Quand serez-vous prête, madame?

— Je vous le ferai dire.

— Songez, madame, que je vous ai dit que le temps pressait.

— Songez, messire, que je suis la reine, et que je vous ai dit de sortir.

Dupuy murmura quelques mots; mais, comme chacun connaissait la grande puissance que la reine Isabeau conservait sur le vieux monarque, il trembla qu'elle ne vînt à reprendre, tant qu'elle serait si près de lui, ce pouvoir qui ne lui était échappé que depuis un instant. Il s'inclina donc avec plus de respect qu'il n'en avait montré jusqu'alors, et sortit, comme la reine le lui avait ordonné.

A peine la portière fut-elle abaissée derrière lui et les deux hommes qui l'accompagnaient, que la reine tomba plutôt qu'elle ne s'assit dans un fauteuil, que les sanglots de Charlotte éclatèrent, et que Perrinet Leclerc s'élança de son cabinet.

Il était plus pâle encore que de coutume, mais on voyait que c'était de colère bien plus que de crainte. Faut-il que je tue cet homme, dit-il à la reine, les dents serrées et la main sur sa dague? La reine sourit amèrement. Charlotte se jeta pleurante à ses pieds.

Le coup qui avait frappé la reine, avait atteint les deux jeunes gens.

— Le tuer! dit la reine. Crois-tu, jeune homme, que j'aurais pour cela besoin de ton bras et de ton poignard?.... Le tuer!.. et à quoi bon?.. Regarde la cour pleine de soldats... Le tuer!... et cela sauvera-t-il Bourdon?...

Charlotte pleura plus fort : il se mêlait à sa douleur pour

les peines de sa maîtresse une douleur personnelle non moins vive : la reine perdait le bonheur de l'amour; Charlotte en perdait l'espérance. Charlotte était la plus à plaindre.

La reine reprit :

—Tu pleures, Charlotte... tu pleures!.. et celui que tu aimes te reste !.... car vous ne serez séparés, vous autres, que par une absence momentanée !... Tu pleures! et cependant j'échangerais mon sort de reine contre le tien... Tu pleures!.. mais tu ne sais donc pas, moi qui ne peux pas pleurer, que je l'aimais Bourdon, comme tu aimes ce jeune homme. Eh bien! ils le tueront, vois-tu; car ils ne pardonnent pas... Celui que j'aime autant que tu aimes celui-ci, ils le tueront, et je ne pourrai rien pour empêcher cet assassinat, et je ne saurai pas à quel moment ils lui enfonceront le fer dans la poitrine, et toutes les minutes de ma vie seront pour moi celle de sa mort, et je me dirai à chaque instant, à cette heure peut-être il m'appelle, il me nomme, il se débat dans son sang et se tord dans l'agonie, et moi, moi, je suis là, je ne peux rien, et cependant je suis reine, reine de France!.. Malédiction! et je ne pleure pas, et je ne puis pas pleurer...

La reine se tordait les bras et se meurtrissait la figure; les deux enfans pleuraient, non plus de leur malheur, mais de celui de la reine.

— Oh! que pourrons-nous faire? disait Charlotte.

— Ordonnez, disait Leclerc.

— Rien, rien.... Oh! tout l'enfer est dans ce mot. Être prêt à donner son sang, sa vie, pour sauver celui qu'on aime, et ne pouvoir rien!.. Oh! si je les tenais ces hommes qui se sont fait deux fois un jeu de me torturer le cœur!.... Mais rien contre eux, rien pour lui; j'ai été puissante cependant : dans un moment de folie du roi, j'aurais pu lui faire signer la mort du connétable, et je ne l'ai pas fait. Oh! insensée, j'aurais dû le faire . . . C'est d'Armagnac maintenant qui serait dans un cachot, en face de la mort, comme il l'est, lui!.. lui, si beau, si jeune! lui, qui ne leur a jamais rien fait!... Ah! ils le tueront comme ils ont tué

Louis d'Orléans, qui ne leur avait jamais rien fait non plus... Et le roi... le roi qui voit tous ces meurtres, qui marche dans le sang, et qui, lorsqu'il glisse, se retient sur les meurtriers!.. le roi insené! le roi stupide! . Oh! mon dieu, mon dieu, prenez pitié de moi!... Sauvez-moi!... vengez-moi!...

— Miséricorde, disait Charlotte.

— Damnation! disait Leclerc.

— Moi, partir!.. Ils veulent que je parte! ils croient que je partirai!... Non, non.... Partir avant de savoir ce qu'il est devenu!... ils marracheront d'ici par morceaux!... Nous verrons s'ils osent porter la main sur leur reine. Je me cramponnerai à ces meubles avec les mains, avec les dents... Oh! il faudra qu'ils me disent ce qu'il est devenu, ou plutôt j'irai, quand la nuit sera sombre, j'irai moi-même à la prison (elle prit un coffre et l'ouvrit); j'ai de l'or, voyez!... de l'or pour la rançon d'un homme, sang et ame; et si je n'en ai pas assez, voilà des bijoux, des perles à acheter tout un royaume; eh bien! je donnerai tout, tout au geôlier, et je lui dirai : Rendez-le-moi vivant!.. rendez-le-moi sans qu'on ait touché un seul de ses cheveux; et tout cela, voyez, or, perles, diamans, tout cela, eh bien! c'est pour vous!.. pour vous qui m'avez rendu plus que tout cela; pour vous, à qui j'en dois encore, à qui j'en donnerai d'autres.

— Madame la reine, dit Leclerc, voulez-vous que j'aille jusqu'à Paris?.. J'ai des amis, je les rassemblerai; nous marcherons sur le Châtelet.

— Oui, oui, dit amèrement la reine; et puis tu hâteras sa mort, n'est-ce pas?... Et puis si vous réussissez à enfoncer la prison, vous trouverez, en entrant dans le cachot, un cadavre encore chaud et saignant; car il faut moins de temps à un seul poignard pour aller jusqu'au cœur, qu'il n'en faut à tous vos amis pour briser dix portes, dix portes de fer!... Non, rien par la force; nous le tuerions... Va, pars, passe le jour, passe la nuit vis-à-vis la porte du Châtelet; s'ils le con

duisent vivant à une autre prison, suis-le jusqu'à la porte; s'ils l'assassinent, accompagne son corps jusqu'au tombeau, et dans l'un ou l'autre cas, reviens me le dire, afin que, vivant ou mort, je sache où il est.

Leclerc fit un mouvement pour sortir; la reine l'arrêta.

— Par ici, dit-elle, en mettant le doigt sur sa bouche.

Elle rouvrit la porte du cabinet, poussa un ressort, la boiserie glissa, et présenta les marches d'un escalier pratiqué dans le mur.

— Suivez-moi, Leclerc, dit la reine.

Et l'impérieuse Isabeau, redevenue femme et tremblante, prit la main de l'humble vendeur de fer, qui, à cette heure, était toute son espérance; elle le conduisit, marchant la première, le garantissant des angles de murailles, sondant le terrain du pied dans le corridor étroit et sombre où ils étaient engagés. Après quelques détours, Leclerc aperçut le jour à travers les fentes d'une porte; la reine l'entr'ouvrit; elle donnait sur un jardin isolé, au bout duquel se trouvait le rempart; elle suivit des yeux le jeune homme, qui monta sur la muraille, lui fit de la main un dernier signe d'espérance et de respect, et disparut en sautant par-dessus le rempart.

La confusion était telle que personne ne le vit.

Pendant que la reine retourne dans son appartement, suivons Leclerc qui gagne, à travers plaine, la Bastille, descend sans s'arrêter la rue Saint-Antoine, passe sur la Grève, jette un coup-d'œil inquiet sur le gibet qui étend son bras décharné du côté de l'eau, s'arrête un instant pour respirer sur le pont Notre-Dame, atteint l'angle du bâtiment de la Grande-Boucherie, et s'apercevant que de là rien ne peut entrer au grand Châtelet ni en sortir sans qu'il le voie, se mêle à un groupe de bourgeois qui parlaient de l'arrestation du chevalier.

— Je vous assure, maître Bourdichon, disait une vieille femme à un bourgeois qu'elle arrêtait par le bouton de son pourpoint, afin de le forcer à lui prêter une attention plus

soutenue. — Je vous assure qu'il est revenu à lui, je le tiens de la Cochette, la fille du geôlier du Châtelet; elle dit qu'il n'a qu'une meurtrissure derrière la tête, et pas autre chose.

— Je ne vous dit pas non, mère Jehanne, répondit le bourgeois, mais tout cela ne m'apprend pas pourquoi on l'a arrêté.

— Oh ça, c'est bien facile à deviner, il s'entendait avec les Anglais et les Bourguignons pour livrer Paris, mettre tout à feu et à sang, faire battre monnaie avec les vases des églises... Il y a bien plus, c'est qu'on dit qu'il était poussé à cela par la reine Isabeau, qui en veut aux Parisiens depuis l'assassinat du duc d'Orléans, si bien qu'elle dit qu'elle ne sera contente que quand elle aura fait raser la rue Barbette, et brûler la maison de l'image Notre-Dame.

— Place! place! dit un boucher, voilà le tortureur.

Un homme vêtu de rouge passa au milieu de la foule qui s'écarta... A son approche, la porte du Châtelet s'ouvrit seule, comme si elle le reconnaissait, et se referma sur lui.

Tous les yeux le suivirent; il y eut un instant de silence, après lequel la conversation interrompue se renoua.

— Oh! c'est bon, dit la femme en lâchant le pourpoint de Bourdichon, je connais la fille du geôlier, je pourrai peut-être lui voir donner la question.

Et elle se mit à courir vers le Châtelet aussi vite que le permettaient son âge et des jambes qui n'étaient pas exactement de la même longueur.

Elle frappa à la porte; un petit guichet s'ouvrit; une jeune fille blonde y passa sa tête ronde et gaie. Un petit colloque s'engagea, mais il n'eut point, à ce qu'il paraît, le résultat qu'en espérait la mère Jehanne, car la porte resta fermée: seulement la jeune fille passa son bras par l'ouverture grillée, indiqua de la main le soupirail d'un cachot, et disparut. La vieille fit signe au groupe de s'approcher; quelques personnes s'en détachèrent; elle se mit à genoux devant le soupirail, et dit à ceux qui s'approchaient d'elle: Venez par ici,

mes enfans, c'est la lucarne de la prison; nous ne le verrons pas, mais nous l'entendrons crier; ça vaut toujours mieux que rien.

Tout le monde entoura avidement cette ouverture, qu'on aurait pu prendre pour une issue de l'enfer, car dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il en sortait des bruits de chaînes, des cris de rage et des lueurs de feu.

— Oh! je vois le réchaud, disait la femme. Tiens, le tortureur y met une tenaille de fer... Le voilà qui souffle.

A chaque aspiration du soufflet, le réchaud jetait une flamme si vive qu'on eût dit un éclair souterrain.

—Le voilà qui prend la pince; elle est si rouge, que le bout lui brûle les doigts.... Il va au fond du cachot; je ne vois plus que ses jambes... Chut! taisez-vous; nous allons entendre...

Un cri aigu retentit... Toutes les têtes se rapprochèrent du soupirail.

— Ah! voilà le juge qui l'interroge, reprit le *Cicerone* femmelle qui, en sa qualité de première venue, avait la tête entièrement fourrée entre les deux barreaux de fer du soupirail; — il ne répond pas : — Réponds donc, brigand; réponds donc, assassin, avoue tes crimes!

— Silence! dirent plusieurs voix.

La femme retira sa tête du trou, mais elle prit un barreau de chaque main pour être sûre de retrouver sa place quand elle aurait parlé, puis elle dit avec la conviction d'un habitué :

— Vous voyez bien que, s'il n'avoue pas, on ne pourra pas le pendre.

Un second cri rappela sa tête à l'ouverture.

—Ah! c'est changé, dit-elle, car voilà la pince par terre à côté du réchaud; — hé bien! il est déjà las le tortureur.

On entendit des coups de maillet.

— Non, non, reprit la femme avec joie, c'est qu'on lui met les clavettes.

Les clavettes étaient des planches qu'on liait avec des cordes à l'entour des jambes du patient, puis entre lesquelles

on passait un large coin de fer sur lequel on frappait jusqu'à ce qu'en se rapprochant, elles applatissent la chair et brisassent les os.

Il paraît que le chevalier n'avouait rien, car les coups de maillet se succédaient avec une force et une rapidité croissantes. Le tortureur y mettait de la colère.

Il y avait déjà quelque temps qu'on n'entendait plus de cris, quelques sourds gémissemens y avaient succédé, puis ils s'étaient éteints à leur tour. Le bruit du maillet cessa tout à coup.

La mère Jehanne se releva aussitôt: c'est fini pour aujourd'hui, dit-elle en secouant la poussière attachée à ses genoux et en rajustant son bonnet, il s'est évanoui sans rien dire, et elle s'en alla, convaincue qu'une plus longue attente serait inutile.

La connaissance approfondie qu'elle paraissait avoir de la manière dont les choses se passaient habituellement, entraîna sur ses pas tous les témoins de cette scène à l'exception d'un jeune homme qui resta debout contre le mur.—C'était Perrinet Leclerc.

Un instant après, comme l'avait prévu la mère Jehanne, le tortureur sortit.

Vers le soir, un prêtre entra dans la prison.

Quand la nuit fut tout-à-fait venue, on plaça des sentinelles dehors, et l'une d'elles força Leclerc de s'éloigner; il alla s'asseoir sur une borne, au coin du pont aux Meûniers.

Deux heures se passèrent : quoique la nuit fût sombre, ses yeux s'y étaient tellement habitués, qu'il distinguait sur les murailles grisâtres la place noire où se trouvait la porte du Châtelet. Il n'avait pas prononcé une parole, n'avait pas ôté la main de dessus sa dague, et n'avait pensé ni à boire ni à manger.

Onze heures sonnèrent.

Le dernier coup vibrait encore lorsque la porte du Châtelet s'ouvrit: deux soldats, tenant leur épée d'une main et une torche de l'autre, parurent sur le seuil; puis vinrent quatre

hommes portant un fardeau, et suivis d'un individu dont la figure était cachée sous un chaperon rouge : ils s'approchèrent en silence du pont aux Meûniers.

Lorsqu'ils furent en face de Perrinet, celui-ci vit que l'objet que portaient ces hommes était un large sac de cuir ; il écouta : un gémissement parvint jusqu'à lui : il n'y avait plus de doute.

En une seconde sa dague était hors du fourreau, deux des porteurs à terre, et le sac fendu dans toute sa longueur. Un homme en sortit.

— Sauvez-vous, chevalier ! dit Leclerc, et profitant de la stupéfaction que son attaque avait causée à la petite troupe, pour se mettre rapidement à l'abri de sa poursuite, il se laissa glisser le long du talus de la rivière où il disparut à tous les yeux.

Celui auquel il venait de tenter, avec un courage si inoui, de rendre la liberté, essaya de fuir ; il se dressa sur ses pieds, mais ses jambes que ses os brisés ne pouvaient soutenir plièrent, et il retomba évanoui en jetant un cri de douleur et de désespoir.

L'homme au chaperon rouge fit un signe, les deux porteurs qui n'étaient pas blessés le reprirent sur leurs épaules. Arrivé au milieu du pont, il s'arrêta et dit : — C'est bien, jetez-le ici.

Les deux porteurs exécutèrent l'ordre, un objet sans forme tourbillonna un instant entre l'espace vide du pont et de la rivière, et le bruit d'un corps pesant retentit dans l'eau.

Au même instant, une barque montée par deux hommes s'avança vers l'endroit où le corps avait disparu, et suivit un instant le fil de la rivière. Quelques secondes après, tandis que l'un d'eux ramait, l'autre accrocha avec un harpon un objet qui revint à la surface de l'eau, et allait le déposer dans sa barque, lorsque l'homme au chaperon rouge monta sur les bords du pont, et de là jeta au vent d'une voix forte ces paroles sacramentelles :

*Laissez passer la justice du roi.*

Le marinier tressaillit, et malgré les prières de son camarade, il rejeta dans la rivière le corps du chevalier de Bourdon.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite à la prochaine livraison*)

LES

# Feuilles d'Automne,

Il est pour la critique de vrais triomphes; c'est quand les poètes qu'elle a de bonne heure compris et célébrés, pour lesquels, se jetant dans la cohue, elle n'a pas craint d'encourir d'abord risées et injures, grandissent, se surpassent eux-mêmes, et tiennent au-delà des promesses magnifiques, qu'elle, critique avant-courière, osait jeter au public en leur nom. Car loin de nous de penser que le devoir et l'office de la critique consistent uniquement à venir après les grands artistes, à suivre leurs traces lumineuses, à recueillir, à ranger, à inventorier leur héritage, à orner leur monument de tout ce qui peut le faire valoir et l'éclairer. Cette critique-là sans doute a droit à nos respects; elle est grave, savante, définitive; elle explique, elle pénètre, elle fixe et consacre des admirations confuses, des beautés en partie voilées, des conceptions difficiles à atteindre, et aussi la lettre des textes quand il y a lieu. Aristarque pour les poèmes homériques, Tieck pour Shakspeare ont été, dans l'antiquité et de nos jours, des modèles de cette sagacité érudite appliquée de

longue main aux chefs-d'œuvre de la poésie : *vestigia semper adora!* Mais outre la critique réfléchie et lente des Warton, des Ginguené, des Fauriel, qui s'assied dans une silencieuse bibliothèque, en présence de quelques bustes à demi obscurs, il en est une autre plus alerte, plus mêlée au bruit du jour et à la question vivante, plus armée en quelque sorte à la légère, et donnant le signal aux esprits contemporains. Cette critique n'a pas la décision du temps pour se diriger dans ses choix; c'est elle-même qui choisit, qui devine, qui improvise; parmi les candidats en foule et le tumulte de la lice, elle doit nommer ses héros, ses poètes; elle doit s'attacher à eux de préférence, les entourer de son amour et de ses conseils, leur jeter hardiment les mots de gloire et de génie dont les assistans se scandalisent, faire honte à la médiocrité qui les coudoie, crier *place* autour d'eux comme le héraut d'armes, marcher devant leur char comme l'écuyer :

> Nous tiendrons, pour lutter dans l'arène lyrique,
> Toi la lance, moi les coursiers.

Quand la critique n'aiderait pas à ce triomphe du poète contemporain, il s'accomplirait également, je n'en doute pas, mais avec plus de lenteur et dans de plus rudes traverses. Il est donc bon pour le génie, il est méritoire pour la critique, qu'elle ne tarde pas trop à le discerner entre ses rivaux et à le prédire à tous dès qu'elle l'a reconnu. Il ne manque jamais de critiques circonspects qui sont gens, en vérité, à proclamer hautement un génie visible depuis dix ans; ils tirent gravement leur montre et vous annoncent que le jour va paraître quand il est déjà onze heures du matin. Il faut leur en savoir gré, car on en pourrait trouver qui s'obstinent à nier le soleil, parce qu'ils ne l'ont pas prévu. Mais pourtant si le poète, qui a besoin de la gloire, ou du moins d'être confirmé dans sa certitude de l'obtenir, s'en remettait à ces agiles intelligences dont l'approbation marche comme l'antique châ-

timent, *pede pœna claudo*, il y aurait lieu pour lui de défaillir, de se désespérer en chemin, de jeter bas le fardeau avant la première borne, comme ont fait Gilbert, Chatterton et Keats. Lors même que la critique, douée de l'enthousiasme vigilant, n'aurait d'autre effet que d'adoucir, de parer quelques-unes de ces cruelles blessures que porte au génie encore méconnu l'envie malicieuse ou la gauche pédanterie, lorsqu'elle ne ferait qu'opposer son antidote au venin des Zoïles, ou détourner sur elle une portion de la lourde artillerie des respectables *reviewers*, c'en serait assez pour qu'elle n'eût pas perdu sa peine, et qu'elle eût hâté efficacement, selon son rôle auxiliaire, l'enfantement et la production de l'œuvre. Après cela, il y aurait du ridicule à cette bonne critique de se trop exagérer sa part dans le triomphe de ses plus chers poètes; elle doit se bien garder de prendre les airs de la nourrice des anciennes tragédies. Diderot nous parle d'un éditeur de Montaigne, si modeste et si vaniteux à la fois, le pauvre homme, qu'il ne pouvait s'empêcher de rougir quand on prononçait devant lui le nom de l'auteur des *Essais*. La critique ne doit pas ressembler à cet éditeur, bien qu'il y ait eu peut-être quelque mérite à elle de donner le signal et de sonner la charge dans la mêlée, il ne convient pas qu'elle en parle comme ce bedeau si fier du beau sermon *qu'il avait sonné*. La critique en effet, cette espèce de critique surtout, ne crée rien, ne produit rien qui ne lui soit propre; elle convie au festin, elle force d'entrer. Le jour où tout le monde contemple et goûte ce qu'elle a divulgué la première, elle n'existe plus, elle s'anéantit. Chargée de faire la leçon au public, elle est exactement dans le cas de ces bons précepteurs, dont parle Fontenelle, *qui travaillent à se rendre inutiles*, ce que le prote hollandais ne comprenait pas.

Toutefois, pour être juste, il reste encore à la critique, après le triomphe incontesté, universel, du génie auquel elle s'est vouée de bonne heure, et dont elle voit s'échapper de ses mains le glorieux monopole, il lui reste une tâche estimable, un souci attentif et religieux; c'est d'embrasser toutes les

parties de ce poétique développement, d'en marquer la liaison avec les phases qui précèdent, de remettre dans un vrai jour l'ensemble de l'œuvre progressive, dont les admirateurs plus récens voient trop en saillie les derniers jets. Mais elle a elle-même à se défier d'une tendance excessive à retrouver tout l'homme dans ses productions du début, à le ramener sans cesse, des régions élargies où il plane, dans le cercle ancien où elle l'a connu d'abord, et qu'elle préfère en secret peut-être, comme un domaine plus privé ; elle a à se défendre de ce sentiment d'une naturelle et amoureuse jalousie qui revendique un peu forcément pour les essais de l'artiste, antérieurs et moins appréciés, les honneurs nouveaux dans lesquels des admirateurs nombreux interviennent. Et d'autre part, comme ces admirateurs plus tardifs, honteux tout bas de s'être fait tant prier, et n'en voulant pas convenir, acceptent le grand homme dans ses dernières œuvres au détriment des premières qu'ils ont peu lues et mal jugées, comme ils sont fort empressés de le féliciter d'avoir fait un pas vers eux, public, tandis que c'est le public, qui, sans y songer, a fait deux ou trois grands pas vers lui, il est du ressort d'une critique équitable de contredire ces points de vue inconsidérés, et de ne pas laisser s'accréditer de faux jugemens. Les grands poètes contemporains, ainsi que les grands politiques et les grands capitaines, se laissent mal aisément suivre, juger et admirer par les mêmes hommes dans toute l'étendue de leur carrière. Si un seul conquérant use plusieurs générations de braves, une vie de grand poète use aussi, en quelque sorte, plusieurs générations d'admirateurs ; il se fait presque toujours de lustre en lustre comme un renouvellement autour de sa gloire. Heureux qui, l'ayant découverte et pressentie avant la foule, y sait demeurer intérieur et fidèle, la voit croître, s'épanouir et mûrir, jouit de son ombrage avec tous, admire ses inépuisables fruits, comme aux saisons où bien peu les recueillaient, et compte avec un orgueil toujours aimant les automnes et les printemps dont elle se couronne !...

Le récent ouvrage de M. Victor Hugo, auquel toute notre digression préliminaire ne se rattache qu'autant qu'on le voudra bien et qu'on en saisira la convenance, *les Feuilles d'Automne* nous paraissent, comme à tout le monde, son plus beau, son plus complet, son plus touchant recueil lyrique. Nous avons entendu prononcer le mot de *nouvelle manière ;* mais, selon nous, dans les *Feuilles d'Automne*, c'est le fond qui est nouveau chez le poète plutôt que la manière. Celle-ci nous offre le développement prévu et l'application au monde moral de cette magnifique langue de poésie, qui, à partir de la première manière, quelquefois roide et abstraite, des *Odes politiques*, a été se nourrissant, se colorant sans cesse, et se teignant par degrés à travers les *Ballades* jusqu'à l'éclat éblouissant des *Orientales*. Il est arrivé seulement que durant tout ce progrès merveilleux de son style, le poète a plus particulièrement affecté des sujets de fantaisie ou des peintures extérieures, comme se prêtant davantage à la riche exubérance dont il lui plaisait de prodiguer les torrens, et qu'il a, sauf quelques mélanges d'épanchemens intimes, laissé dormir cette portion si pure et si profonde dont sa jeune âme avait autrefois donné les plus rares prémices. Pour qui a lu avec soin les livres IV et V des odes, les pièces intitulés *l'Ame, Epitaphe,* et tout ce charmant poème qui commence au *Premier Soupir* et qui finit par par *Actions de grâces,* il est clair que le poète, sur ces cordes de la lyre, s'était arrêté à son premier mode, mode suave et simple, bien plus parfait que celui des *Odes politiques* qui y correspond, mais disproportionné avec l'harmonie et l'abondance des compositions qui ont succédé. On entrevoyait à peine ce que deviendrait chez le poète cette inspiration personnelle élevée à la suprême poésie, en lisant la pièce intitulée *Promenade*, qui est contemporaine des *Ballades*, et la *Pluie d'été,* qui est contemporaine des *Orientales;* le sentiment en effet, dans ces deux morceaux, est trop léger pour qu'on en juge, et il ne sert que de prétexte à la couleur. Il restait donc à M. Victor Hugo, ses excursions et voyages

dans le pays des fées et dans le monde physique une fois terminés, à reprendre son monde intérieur, invisible, qui s'était creusé silencieusement en lui durant ce temps, et à nous le traduire profond, palpitant, immense, de manière à faire pendant aux deux autres, ou plutôt à les réfléchir, à les absorber, à les fondre dans son réservoir animé et dans l'infini de ses propres émotions. Or, c'est précisément cette œuvre de maturité féconde qu'il nous a donnée aujourd'hui. Si l'on compare avec les *Feuilles d'Automne* les anciennes élégies que j'ai précédemment appelées un charmant petit poème, et qu'on pourrait aussi bien intituler les *Feuilles* ou les *Boutons de Printemps*, on aperçoit d'abord la différence de dimension, de coloris et de profondeur, qui, comme art du moins, est tout à l'avantage de la maturité; il y a loin de l'horizon de *Gentilly* à *ce qu'on entend sur la Montagne*, et du *Nuage* à *la Pente de la Rêverie*. Cette comparaison de la muse à ces deux saisons, qu'un été si brûlant sépare, est pleine d'enseignemens sur la vie. A la verte confiance de la première jeunesse, à la croyance ardente, à la virginale prière d'une ame stoïque et chrétienne, à la mystique idolâtrie pour un seul être voilé, aux pleurs faciles, aux paroles fermes, retenues et nettement dessinées dans leur contour comme un profil d'énergique adolescent, ont succédé ici un sentiment amèrement vrai du néant des choses, un inexprimable adieu à la jeunesse qui s'enfuit, aux grâces enchantées que rien ne répare; la paternité à la place de l'amour; des grâces nouvelles, bruyantes, enfantines, qui courent devant les yeux, mais qui aussi font monter les soucis au front et pencher tristement l'ame paternelle; des pleurs (si l'on peut encore pleurer), des pleurs dans la voix plutôt qu'au bord des paupières, et désormais le cri des entrailles au lieu des soupirs du cœur; plus de prière pour soi ou à peine, car on n'oserait, et d'ailleurs on ne croit que confusément; des vertiges, si l'on rêve; des abymes, si l'on s'abandonne; l'horizon qui s'est rembruni à mesure qu'on a gravi; une sorte d'affaissement, même dans la résignation, qui semble donner gain de cause à la fatalité;

déjà les paroles pressées, nombreuses, qu'on dirait tomber de la bouche du vieillard assis qui raconte, et dans les tons, dans les rhythmes pourtant, mille variétés, mille fleurs, mille adresses concises et viriles à travers lesquelles les doigts se jouent comme par habitude, sans que la gravité de la plainte fondamentale en soit altérée. Cette plainte obstinée et monotone, qui se multiplie sous des formes si diverses, et tantôt lugubres, tantôt adorablement suppliantes, la voici :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait?

Et plus loin :

C'en est fait! Son génie est plus mûr désormais;
Son aile atteint peut-être à de plus fiers sommets;
La fumée est plus rare au foyer qu'il allume;
Son astre haut monté soulève moins de brume;
Son coursier applaudi parcourt mieux le champ clos;
Mais il n'a plus en lui, pour l'épandre à grands flots
Sur des œuvres, de grâce et d'amour couronnées,
Le frais enchantement de ses jeunes années.

Et ailleurs, toute la pièce ironique et contristée qui commence par ces mots : *Où donc est le bonheur? disais-je.*

L'envahissement du scepticisme dans le cœur du poète, depuis ces premières et chastes hymnes où il s'était ouvert à nous, cause une lente impression d'effroi, et fait qu'on rattache aux résultats de l'expérience humaine une moralité douloureuse. Vainement, en effet, le poète s'écrie maintefois *Seigneur, Seigneur,* comme pour se rassurer dans les ténèbres et se fortifier contre lui-même; vainement il montre de loin à son amie, dans le ciel sombre, la double étoile de

l'*Ame immortelle* et *de l'Éternité de Dieu;* vainement il fait agenouiller sa petite fille aînée devant le père des hommes, et lui joint ses petites mains pour prier, et lui met sur ses lèvres d'enfant le psaume enflammé des prophètes. Ni la *Prière pour tous* si sublime, ni l'*Aumône* si chrétienne, ne peuvent couvrir l'amère réalité; le poète ne croit plus. Dieu éternel, l'humanité égarée et souffrante, rien entre deux. L'échelle lumineuse qu'avait rêvée dans sa jeunesse le fils du patriarche, et que le Christ médiateur a réalisée par sa croix, n'existe plus pour le poète; je ne sais quel souffle funèbre l'a renversée. Il est donc à errer dans ce monde, à interroger tous les vents, toutes les étoiles, à se pencher sur les cîmes, à redemander le mot de la création au mugissement des grands fleuves ou des forêts échevelées; il croit la nature meilleure pour cela que l'homme, et il trouve au monstrueux Océan une harmonie qui lui semble comme une lyre au prix de la voix des générations vivantes. L'Océan n'a-t-il donc, ô poète, que des harmonies pacifiques, et l'humanité que des grincemens? Ce n'est plus croire à la rédemption, que de parler ainsi; c'est voir l'univers et l'humanité, comme avant la venue, comme avant Job, comme en ces jours sans soleil où l'esprit était porté sur les eaux. Cela est beau, cela est grand, ô poète, mais cela est triste; cela fait que votre esprit s'en revient, comme vous l'avez dit,

. . . . . avec un cri terrible,
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté!

Oui, cela vous fait pousser des cris d'aigle sauvage, au lieu des sereins cantiques auxquels vous préludiez autrefois avec l'aigle sacré de Patmos, avec l'aigle transfiguré de Dante en son paradis. De là, dans les momens résignés et pour toute maxime de sagesse, ces fatales paroles :

Oublions, oublions! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.

Rien ne reste de nous : notre œuvre est un problême ;
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur.

L'autre vie, celle qui suit la tombe, est redevenue un crépuscule nébuleux, boréal, sans soleil ni lune, pareil aux limbes hébraïques ou à ce cercle de l'enfer où souffle une perpétuelle tempête; des faces mornes y passent et repassent dans le brouillard, et l'on sent à leur souffle ce frisson qui *hérisse le poil;* les *ailes d'or* qui viennent ensuite et les âmes comparées aux hirondelles ne peuvent corriger ce premier effroi de la vision. J'ai besoin, pour me remettre, de m'étourdir avec le poète au gai tumulte des enfans, à la folle joie de leur innocence, et de m'oublier au sourire charmant du dernier né.

Il y a donc en ce livre de notre grand poète, progrès d'art, progrès de génie lyrique, progrès d'émotions approfondies, amoncelées et remuantes. Mais de progrès en croyance religieuse, en certitude philosophique, en résultats moraux, le dirai-je? il n'y en a pas. C'est là un mémorable exemple de l'énergie dissolvante du siècle et de son triomphe à la longue sur les convictions individuelles les plus hardies. On les croit indestructibles, on les laisse sommeiller en soi comme suffisamment assises, et un matin on se réveille, les cherchant en vain dans son âme; elles s'y sont affaissées comme une île volcanique sous l'Océan. On a déjà pu remarquer un envahissement analogue du scepticisme dans les *Harmonies* du plus chrétien, du plus catholique de nos poètes, tandis qu'il n'y en avait pas trace dans les *Méditations*, ou du moins qu'il n'y était question du doute que pour le combattre. Mais l'organisation intime, l'âme de M. de Lamartine, est trop encline par essence au spiritualisme, au Verbe incréé, au dogme chrétien, pour que même ses négligences de volonté amènent chez lui autre chose que des éclipses passagères. Dans M. Victor Hugo au contraire, le tempérament naturel a un caractère précis à la fois et visionnaire, raisonneur et plastique, hébraïque et pantheïste, qui peut l'in-

duire en des voies de plus en plus éloignées de celles du doux Pasteur. L'intuition libre, au lieu de le réconcilier insensiblement par l'amour, engendre familièrement en son sein des légions d'épouvantes. Il n'y avait donc qu'une volonté de tous les instans qui pût le diriger et le maintenir dans la première route chrétienne où sa muse de dix-neuf ans s'était lancée. Or, le poète qui possède cependant une vertu de volonté si efficace et qui en donne chaque jour des preuves assez manifestes dans le cours de son infatigable carrière, semble en être venu, soit indifférence pratique, soit conscience de l'infirmité humaine en ces matières, à ne plus appliquer cette volonté à la recherche ou à la défense de certaines solutions religieuses, à ne plus faire assaut avec ce rocher toujours instable et retombant. Il laisse désormais flotter son âme et reçoit, comme un bienfait pour la muse, tous les orages, toutes les ténèbres, et aussi tous les rayons, tous les parfums. Assis dans sa gloire au foyer domestique ; croyant, pour dernière et unique religion, à la famille, à la paternité, il accepte les doutes, les angoisses inséparables d'un esprit ardent, comme on subit une loi de l'atmosphère ; il reste *l'heureux et le sage* dans ce qui l'entoure, avec des anxiétés mortelles aux extrémités de son génie ; c'est une plénitude entourée de vide. Quelle étrange vigueur d'âme cela suppose ! On trouverait quelque chose de semblable dans la sagesse du Roi hébreu. Le poète n'espère plus, ni ne se révolte plus ; il a tout sondé, il a tout interrogé, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope ; il recommence encore bien souvent, mais par irrésistible instinct et pur besoin de se mouvoir. Quand il marche, voyez-le, le cou penché, voyageur sans but, rêveur effaré, courbant son vaste front sous la voûte du monde !

Que faire et que penser ? Nier, douter ou croire !
Carrefour ténébreux ! triple route ! nuit noire !
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas : J'irai, Seigneur, où tu m'envoies ;

Il espère ; et, loin, dans ces trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain !

Et pourtant il s'était écrié autrefois dans les *Actions de grâces* rendues au Dieu qui avait frappé d'abord, puis réjoui sa jeunesse :

J'ai vu sans murmurer la fuite de ma joie,
Seigneur, à l'abandon vous m'aviez condamné.
J'ai sans plainte au désert tenté la triple voie,
Et je n'ai pas maudit le jour où je suis né.

Voici la vérité qu'au monde je révèle :
Du ciel dans mon néant je me suis souvenu.
Louez Dieu ! La brebis vient quand l'agneau l'appelle ;
J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu.

Nous avons essayé de caractériser, dans la majesté de sa haute et sombre philosophie, ce produit lyrique de la maturité du poète ; mais nous n'avons qu'à peine indiqué le charme réel et saisissant de certains retours vers le passé, les délicieuses fraîcheurs à côté des ténèbres, les mélodies limpides et vermeilles qui entrecoupent l'éternel orage de la rêverie. Jamais jusqu'ici le style ni le rhythme de notre langue n'avaient exécuté avec autant d'aisance et de naturel ces prodiges auxquels M. Victor Hugo a su dès long-temps la contraindre ; jamais toutes les ressources et les couleurs de l'artiste n'avaient été à ce point assorties. Exquis pour les gens du métier, original et essentiel entre les autres productions de l'auteur qu'il doit servir à expliquer, le recueil des *Feuilles d'Automne* est aussi une parfaite harmonie avec ce siècle de rénovation confuse. Cette tristesse du ciel et de l'horizon, cette piété du poète réduite à la famille, est un attrait, une convenance, une vérité de plus, en nos jours de ruine, au milieu d'une société dissoute, qui se trouve provisoirement retombée à l'état élémentaire de famille, à défaut de

patrie et de Dieu. Ce que le poète fait planer là-dessus d'inquiet, d'interminable, d'éperdu en rêverie, ne sied pas moins à nos agitations insensées. Ce livre, avec les oppositions qu'il enferme, est un miroir sincère : c'est l'hymne d'une grande âme qui a su se faire une sorte de bonheur à une époque déchirée et douloureuse, et qui le chante.

SAINTE-BEUVE.

# RÉVOLUTIONS DE LA QUINZAINE.

Paris, 14 décembre.

La révolte de Lyon est calmée. Le ministre de la guerre et le prince royal, après un campement de trois jours sous les murs, ont fait leur entrée dans la ville. Les acclamations n'ont pas manqué à cette entrée. Dites-moi quelle est l'entrée solennelle à laquelle les acclamations ont manqué? C'était une chose singulière que cette ville calme et en dehors de la loi, cette ville silencieuse après un si grand bruit. Personne n'a été puni dans ce grand désastre. Un officier et quelques sous-officiers de l'armée ont été assez brutalement cassés par le prince royal; pourquoi le prince royal est-il venu dans ces murs? Puis on a pris des arrêtés, on a commencé un désarmement général; les fusils ont été rapportés en partie; la garde nationale a été licenciée pour être bientôt refaite. En dernier résultat, les ouvriers n'ont pas de tarif, en revanche ils auront tous des livrets neufs.

Jusqu'à présent, le mal n'est que pallié. C'est une misère guérie à force de troupes et de fusils. La misère existe toujours, haletante, triste, abattue, toujours prête au courage du désespoir. Plusieurs ouvriers se sont rendus à Genève pour exercer leur industrie; mais Genève, qui regorge d'ouvriers en soie, n'a pas ouvert ses portes à nos ouvriers. Que deviendront toutes ces misères entassées dans le comble des maisons, éparses sur les grandes routes; ces misères qui ont respiré la vapeur de la poudre, qui se sont assises à la table du riche, qui ont dansé autour de l'incendie, qui ont été pouvoir à leur tour, qui se sont couchées dans du linge blanc un jour? Croyez-vous que pour suffire à toutes ces transes, ce soit assez de la présence d'un maréchal de France et même du

prince royal ? Nous avons bien peur que ce paliatif ne soit de courte durée. Il ne suffit pas d'ôter leurs armes aux ouvriers, encore faut-il leur donner du pain. Quoi qu'il en soit, Son Altesse Royale le duc d'Orléans est rentré hier à Paris.

Peu de fonctionnaires publics ont été changés à Lyon. Toutefois, M. le préfet Dumolard a été appelé à Paris pour rendre compte de sa conduite. Jusqu'à plus ample informé, c'est une conduite bien déplorable. Des proclamations sans fin, des paroles d'amitié aux ouvriers, quand ils étaient les maîtres; des exclamations puériles de joie stupide, quand l'armée du prince est arrivée aux portes de la ville. A ce sujet grave, disons qu'il est bien temps peut-être de se mettre en garde contre l'habileté des hommes de l'Empire. L'Empire, si admirablement administré, a été administré par un seul homme. Ne l'oublions jamais! cet homme faisait ses miracles tout seul; ses subordonnés n'étaient dans ses mains que des instrumens. Aussi tous les administrateurs comme tous les généraux de Napoléon, qui faisaient sous lui de grandes choses, une fois livrés à eux-mêmes ont été de bévues en bévues : que de batailles et de villes perdues par les mêmes qui avaient tant gagné de villes et de batailles sous l'empereur! Que de préfets inhabiles, les mêmes qui avaient eu tant de renom autrefois! M. Dumolard est une capacité de l'Empire, de même que M. de Norvins est une capacité de l'Empire. Comptez toutes les capacités de l'Empire qui sont de la même force, et vous verrez qu'il est nécessaire d'en finir avec toutes ces capacités.

Il est convenu que nous aimons les petits faits de ces petites révolutions. Vous remarquerez donc en passant une chose qui n'a pas été remarquée et qui est pleine d'égoïsme. Quand le prince est entré à Lyon, plusieurs villes voisines lui ont envoyé des députations chargées de soumission et de respects. Dans ces députations, on a remarqué celle de Saint-Etienne et celle de Montbrison, deux villes de la Loire. Ces deux villes, au milieu de cette misère vaincue et qui mettait bas les armes avec tant d'admirable soumission, n'ont rien trouvé de mieux que de demander au prince royal, que cela ne regardait pas, Saint-Etienne, la préfecture de la Loire, Montbrison, le maintien de cette préfecture. Le moment était mal choisi à mon sens pour faire éclater ces ambitions municipales. Voilà comment sont faites les villes, égoïstes comme des simples citoyens! La guerre des esclaves est à leur porte, Spartacus aiguise

ses haches, deux villes se disputent à qui possédera M. de Norvins, le poème sur l'*immortalité de l'âme* et l'*histoire de Napoléon*; c'est avoir grande envie de se disputer, n'est-ce pas?

La quinzaine dont je parle est surtout remarquable par les procès importans qui ont occupé le jury et les tribunaux civils. Le procès politique a donné, puis le procès à grand scandale. Le mois a dignement commencé par l'acquittement du *National*. Lors de l'émeute des chapeaux gris, le *National* avait signalé à l'indignation publique une compagnie d'assommeurs stipendiés par la police pour maintenir le bon ordre parmi les républicains, les ouvriers enrégimentés assommaient partiellement quiconque sentait tant soit peu la république. Il y eut des attentats atroces commis par ces misérables sur les personnes; le *National* parla avec ardeur contre cette nouvelle manière de rétablir l'ordre, et dénonça ces tristes menées. Il démasqua cette police de troisième ordre en veste et en casquette d'ouvriers; la dénonciation du *National* fit pâlir le ministère. Le ministère s'imagina qu'il était de bon ton et de bon goût de faire un procès au chaleureux écrivain. Procès, citations téméraires! Quand les témoins arrivent, l'affaire change de face. On rencontre des voituriers qui tiennent table ouverte par amour pour la patrie; il y a des hommes qui distribuent gratis des rubans par amour pour la patrie, d'autres qui promettent un écu aux ouvriers de bonne volonté par amour pour la patrie; les témoins du ministère balbutient et se troublent; l'ancien préfet de police, M. Vivien, se désiste de sa plainte personnelle; un maire de Paris, qui avait chargé le *National* la veille, revient le lendemain sur sa déposition. Alors l'opinion publique, ce grand juge de toutes les choses de ce monde, prononce l'acquittement du *National*, le tribunal confirme l'arrêt. C'est encore une fort mauvaise affaire pour le ministère. Le ministère pourra la mettre dans ses archives à côté de l'affaire si malheureuse des fusils-Gisquet.

En même temps, la prétendue conjuration de La Rochelle, cette affaire de carlistes, ce grand danger découvert, ce procès si solennel sous le titre *Conspiration de La Rochelle*, qui nous rappelle tant de souvenirs de sang, avait le même résultat que l'affaire du *National*; les accusés étaient renvoyés de la plainte. Il serait temps enfin que le gouvernement prît garde à cela, à savoir qu'il n'est pas bon de s'exposer à perdre beaucoup de procès; qu'il n'est

pas bon de croire légèrement aux conspirations, si on veut donner une grande idée de sa force; enfin qu'il n'est pas de conspiration possible avec la liberté de la presse. Il suffit qu'on dise au gouvernement : Je conspire! pour que le gouvernement n'en croie pas un mot. Soyons donc graves en ces sortes de choses, et ne les traitons pas comme on traiterait une promotion de pairs ou de chevaliers de la Légion-d'Honneur.

Ce mot croix d'honneur est ainsi fait qu'il rappelle nécessairement l'idée de *charivari*. A propos donc de procès et de croix d'honneur, je vous parlerai d'un fameux charivari de la commune de Neuilly, dont a été honoré un des nouveaux chevaliers, M. Colombel, chef de bataillon de la garde nationale des Batignoles, et ancien agent de change. Le charivari, notre antique véto populaire; le charivari, cette joyeuse et innocente indignation pour les petites choses, cette acerbe et éclatante moquerie des petits travers; notre vieux charivari, le sifflet national, on l'a traduit en police municipale, le croiriez-vous? à propos du chef de bataillon Colombel, décoré de la Légion-d'Honneur! Me Dupont a plaidé cette cause avec beaucoup de verve et d'esprit : il a dit que, si l'on permettait l'aubade dans un pays constitutionnel, il fallait aussi permettre le charivari, qui en est le juste pendant. Il a appelé à son secours le très-admirable charivari de Condom, donné à M. Persil, le grand accusateur, et M. Persil n'accusant personne. Dans ce plaidoyer, le charivari nous est apparu revêtu de ses habits de fête, joyeux, insouciant, flaneur, légèrement pris de colère et de vin, bon enfant dans le fond, et armé d'innocens instrumens de cuisine; laissez faire des charivaris en France, protégez, tolérez les charivaris! Bienveillante musique qui ne s'adresse qu'aux amours-propres satisfaits! Plût à Dieu que les ouvriers de Lyon se fussent contentés d'un bon charivari! mais un charivari suppose des instrumens de cuisine, une cuisine, des fournaux, des casseroles de cuivre, le bien-être enfin. M. le maire de Neuilly, les plaidoieries entendues, a renvoyé indemnes chez eux, et à leurs instrumens favoris, les artistes qui avaient fait leur partie dans l'aimable concert donné à M. Colombel.

Voulez-vous encore un plus petit procès avant que je ne passe au grand procès de la semaine? Le petit procès, le voici, je vais vous le raconter avec toutes les précautions possibles, nous avons trop peur de la citation particulière.

Le président du conseil, M. Périer, est un homme de tête et de cœur, actif, infatigable, mais violent, emporté, colère, ne sachant que lui qui ait raison ou qui puisse avoir raison dans ce monde. Dès son entrée au ministère, M. Périer a soumis toutes les volontés à la sienne; il a traité le maréchal Soult lui-même comme on ne traiterait pas un roi; il a vaincu toutes les résistances, s'est emparé à lui seul du gouvernement dont il reste responsable : il est devenu ainsi presque toute la monarchie de juillet, il est devenu presque toute la France, au dehors comme au dedans. La France, c'est M. Perrier. M. Perrier est le despote du jour, il a toutes les allures du despotisme : la bonne grâce, l'abandon facile, la fatuité, l'emportement; M. Périer, c'est le Bonaparte de la révolution de juillet, ni plus ni moins, toutes différences gardées entre 89 et 1831.

Bonaparte, quand il eut fait autant de princes de ses généraux, quand il les eut habillés d'or et de soie, et qu'il n'eut plus à redouter pour sa cravache la poussière de leurs habits; Bonaparte se prit souvent à frapper sur ces livrées de princes et de généraux. C'était une manifestation de toute-puissance tant soit peu populaire; mais on la passait à l'empereur. Il paraît que notre despote a voulu, lui aussi, se manifester par un geste non équivoque. Le bruit a couru un matin que M. Périer avait fait, à un de ses secrétaires, l'application la plus vive et la moins équivoque qui se pût faire du système du juste-milieu. On a parlé dans les salons de ce coup de pied comme d'une affaire d'état, ce qui est un bon signe. *La Tribune* a imprimé le fait tout au long, avec le nom du patient en toutes lettres. Or, le patient ou non a fait un procès à *la Tribune*. Il a cité le gérant de *la Tribune* à s'entendre dire que M. Périer n'a donné de coup de pied à personne; qu'il a été calomniateur et mal appris, lui gérant de *la Tribune*. Ce sera là un fort curieux procès et fort amusant, et fort inusité, et dont les preuves seront bien difficiles à fournir.

En attendant la petite pièce du tribunal, un grand drame se joue devant les tribunaux de Paris. Procès infâme, tout rempli d'affreux détails, horrible catastrophe contre laquelle vient se briser le dernier prince du grand nom de Condé, le plus grand nom de la monarchie; procès courageux, intenté par les princes de Rohan contre l'ardente maîtresse d'un vieillard. Tout est vague, obscurité et crime dans cette affaire. Un prince affaibli par l'exil, par des malheurs et par des plaisirs excessifs, livré à l'énergique volonté d'une

femme qui a passé par le vice avant d'entrer dans ce palais où régnèrent Bossuet et le grand Condé, dans ce jardin où l'apôtre et le héros se promenaient et s'entretenaient l'un l'autre au bruit de ces magnifiques jets d'eau qui parlent encore si haut la nuit et le jour, quand tout est muet autour d'eux, soit par la mort, soit par l'effroi; madame de Feuchères, et Condé mort pendu, tels sont les deux héros singuliers de cette histoire. Voyez comment s'abâtardit le sang le plus noble, le sang même de Condé! Toute la vie du noble propriétaire de Saint-Leu et de Chantilly se passe à la chasse, à la queue d'une meute, au milieu de gentilshommes à queue et à poudre, revêtus d'une espèce de livrée jaune; quand ce grand prince a battu toute la journée les champs et les bois avec ses piqueurs, traînant à sa suite la dame de ses pensées, meuble inutile de sa vieillesse chasseresse, meuble d'étiquette et d'ostentation, l'intrépide chasseur resté chez lui, n'est plus qu'un amant imbécile et idiot. Cette femme le domine et le guide comme lui-même dominait tout à l'heure son cheval. Cette femme lui commande en souveraine maîtresse, et il obéit tout tremblant, lui qui tout à l'heure franchissait les haies et les fossés, et courait au galop sur le bord des précipices au risque de se rompre le cou! Savez-vous qu'il s'agissait pour Sophie Dawies, aujourd'hui baronne de Feuchères, que son mari ne voudrait pas saluer dans la rue, d'une fortune immense, de terres royales, de forêts princières, du plus bel héritage de la France! Aussi c'était plaisir de la voir obéie, servie, aimée, flattée par tous; elle avait des princes à son lever, cette femme. Plus d'une fois une dynastie naissante prit place à sa table, plus d'une fois une dynastie lui donna la main pour la reconduire à sa voiture, elle Sophie! la Sophie de Londres! la Sophie des lords d'Angleterre! la honteuse Sophie, qui entrait chez le dernier des Condés conduite par le valet de chambre et par l'escalier dérobé, pauvre fille en robe de bure et en vieux souliers! Aujourd'hui elle est la reine de ce beau pays de Chantilly. Le château royal de Saint-Leu ne s'ouvre qu'à son nom, sa chambre à coucher a dérangé la chambre des députés dans ses plans, elle est devenue la Maintenon d'une maison d'éducation militaire. Singulière profanation! madame de Feuchères la Maintenon de quelque chose en France! Je ne vous fais ici qu'un sommaire du procès.

C'est Me Hennequin qui plaide pour la famille de Rohan, en nullité de testament du prince. Tout entier à sa noble vocation,

Me Hennequin n'a reculé devant aucune des exigences de sa position. Il a montré au grand jour toute la correspondance de cette affaire. Les lettres se croisent du pavillon de madame de Feuchères au Palais-Royal. Ces lettres sont d'un déplorable style; on y voit tant de politesses, tant de condescendances prodiguées de si haut à cette femme qui était si bas! Cette femme se montre si souveraine maîtresse des volontés de son imbécile amant! Que de peines, de soins et de bassesses pour arriver à cet héritage! Mon Dieu! que d'efforts pour priver de cet héritage les héritiers naturels! Quelle belle part on fait à cette femme! Comme madame de Feuchères joue en grand le rôle de ce valet de Régnard du *Légataire universel!* Quelle est longue et douloureuse la léthargie de ce dernier Condé! et quand toutes ces lettres sont épuisées, quand ces anecdotes sont racontées en plein tribunal, quand on a fait assez antichambre chez la maîtresse sérénissime pour déshonorer toute une race, alors arrivent les détails d'intérieur, les dégoûtans détails, les horribles détails. Malheureux Condé! il a beau se démener et vouloir briser sa chaîne; sa chaîne l'entoure et le serre de plus belle, il a beau s'emporter contre ce maître impérieux qu'il s'est donné; son maître l'obsède incessamment; la nuit et le jour, il le menace, il l'égratigne, bien plus il le frappe à la joue, il le frappe jusqu'au sang; le sang du vieux Condé de France coule sous les ongles d'une prostituée d'Angleterre, dans ce même palais tout rempli d'honneurs, de gloire et de toute-puissance, où vint Louis XIV, jeune et beau, où respira, où parla Bossuet, où Louis XV conduisit sa plus jolie maîtresse, où Vatel se donna la mort, parce que la marée avait retardé d'un quart d'heure. Essaie ton sang, vieillard, et va baiser la main qui t'a frappé, demande à genoux, Condé, et si tu veux conserver tes deux yeux, écris après-demain ton testament.

Puis enfin, quand ce testament est écrit tout entier de la main du prince, lui qui aimait si peu à écrire de sa main; quand le nom du duc d'Aumale, cet enfant charmant, beau, naïf et affable, et innocent comme ses sœurs, est accolé en acte authentique au nom adultère de madame de Feuchères, ô malheur! quand ce nom d'Aumale est assez profané; quand le vieillard, voyant la branche aînée de sa maison qui va mourir en exil, voulut partager son exil comme il avait partagé son retour; un matin le valet de chambre de son Altesse le trouva pendu à l'espagnolette de sa fenêtre, comme

une épée inutile et rouillée suspendue là après un dernier combat il y a cent ans.

La plaidoirie de Me Hennequin a produit une vive impression. Les causes célèbres n'ont pas une seule cause qui approche de celle-là par ses importances, par ses mystères, par ses héros, par le nom du mort, par les noms de ses héritiers. C'est là un procès bien autrement malheureux que celui du *National* ou des fusils-Gisquet.

Nous vous tiendrons au courant de cette désolante affaire ; c'est le seul roman, blasés que nous sommes! que nous puissions lire aujourd'hui.

De même que vous voyez finir le nom de Condé, ainsi que vous avez vu finir, il y a quinze jours, la croix d'Honneur ou la pairie, vous voyez finir cette semaine la noblesse en France. Cette semaine, il a été décidé par arrêt, car aujourd'hui tout se formule par décision du tribunal, que ce n'était nullement un délit de prendre le titre de comte ou de duc ou tout autre titre nobiliaire. Désormais sera duc ou marquis qui voudra ; la loi ne vous empêche pas d'être gentilhomme. Autrefois vous achetiez vos titres, aujourd'hui fabriquez-vous vos titres comme vous l'entendrez, et portez-les comme un goujat porte une culotte de hasard. Désormais tout le monde est comte, vicomte, marquis ; c'est un droit naturel : le tribunal n'a rien à y voir, pourvu que vous ne voliez que le titre, pourvu que vous ne soyez pas autrement escroc. Cet arrêt sur la noblesse peut donner la main à l'arrêt sur les charivaris. Il en sera chez nous comme en Angleterre, en Angleterre un titre est une magistrature, une décoration est une affaire d'uniforme ; hors de votre magistrature plus de titre qui vous soit personnel ; en habit bourgeois, plus d'ordre sur votre habit. Cela est bien plus simple et bien plus juste. Aujourd'hui, en fait de noms distingués, je ne sais plus que le nom de Belge, *Vilain XIV*, qui soit resté un nom noble et à l'abri de toutes les usurpations. Je voudrais savoir si le tribunal condamnerait M. Viennet à quelque amende s'il s'appelait Viennet XIV ? A coup sûr, M. Bonjour pourrait s'appeler impunément le marquis Bonjour.

Dans ces débats si solennels, que pourraient être les débats de la chambre? A peine s'est-on douté qu'il y avait une chambre des députés. C'est merveille de voir comment passent à la chambre des députés, et sans qu'on y prenne garde, les lois nouvelles ; à

peine s'est-on occupé de l'article qui reconnaît en principe le divorce. Autrefois, il y a un an, cela eût fait une profonde sensation. On annonçait cette semaine que M. Dupin devait parler contre cette funeste loi du divorce; mais M. Dupin n'a rien dit. En ce moment, la chambre est occupée de je ne sais quelle partie du budget que le ministère emportera d'emblée, l'opposition étant prise cette fois au dépourvu.

Cependant, malgré l'insignifiance de la chambre, nous ne pouvons pas passer sous silence la dispute de M. Mauguin et de M. Viennet. M. Mauguin, interrompu brutalement par M. Viennet, s'écria à la tribune : *M. Viennet dégoûterait du ministérialisme!* A ce mot, M. Viennet appelle M. Mauguin en duel; le duel a eu lieu au bois de boulogne, les deux champions se sont tirés un coup de pistolet, et M. Viennet a été rendu à la chambre et à l'académie, aux beaux-arts et aux beaux discours! Il est malheureux d'abuser du duel dans des disputes d'intérieur! En Angleterre, on est très-peu susceptible à la chambre, mais quand on se bat, on s'égorge : il y a trop de théâtres à Paris et pas assez de tirs au pistolet.

Le pape a fait deux choses cette semaine que les papes ne font plus guère; il a fait un emprunt et fulminé une bulle contre l'abbé Chatel. L'emprunt s'est négocié péniblement, et il profitera beaucoup plus aux juifs, aux protestans, et même aux chrétiens de la banque, qu'il ne profitera à sa sainteté. Quant à la bulle, elle n'a pas empêché monseigneur François Châtel de louer l'écurie des Dames blanches pour y transporter son culte, son Dieu en français et son autel.

Il y a peu de petites nouvelles. On avait dit que le général Drouot était mort; les journaux avaient annoncé cette mort avec tous les éloges dus à un brave; cette nouvelle a été heureusement démentie.

Madame la duchesse de Bellune a été enterrée jeudi passé. On disait que cette dame, sous le poids d'une maladie aiguë, avait senti une atroce douleur, en apprenant qu'un vaudevilliste avait mis sur la scène un des épisodes les plus tristes de sa vie, et le déplorable procès qui était en oubli depuis long-temps. L'auteur du vaudeville en question doit être bien malheureux, sachant madame de Bellune morte trois semaines après la première représentation de son ouvrage.

L'étranger est toujours à la paix et à la peste. Le discours du roi d'Angleterre, à l'ouverture du parlement, est d'une grande naïveté. L'Angleterre, est-t-il dit dans ce discours, est dans la plus heureuse position; elle ne craint que la guerre, les révoltes d'ouvriers, les émeutes d'Irlande, la famine et le choléra-morbus; tout cela a été dit de la meilleure foi du monde. Dans ce discours, le roi d'Angleterre a inséré un paragraphe très-grave sur don Miguel. La semaine a été rude pour don Miguel : à Londres une place dans le discours de la couronne, à Paris un vaudeville contre lui de M. Scribe. Ce vaudeville, de M. Scribe, contre don Miguel est de la plus grande insipidité heureusement; les amateurs des pamphlets sans esprit, sans goût et sans courage, feront relier le *Luthier de Lisbonne*, avec l'épître *aux mules de don Miguel*; en y joignant la dernière comédie de M. Bonjour, du Théâtre-Français, le volume sera complet.

M. de Mornay part pour Maroc en qualité de chargé d'affaires; On dit que M. Delacroix, le peintre, accompagne M. de Mornay. Quel que soit le résultat de la conférence, nous aurons de jolies babouches et des flacons d'essence de rose, et de charmans dessins à leur retour.

M. le duc de Rovigo, une de ces grandes capacités impériales dont nous parlons plus haut, est *parti pour son gouvernement d'Alger*, comme aurait dit madame de Sévigné à propos de M. de Grignan. Vous voyez qu'on n'a pas laissé en souffrance les affaires de l'extérieur.

Plusieurs généraux polonais privés de tout, sont arrivés dans les villes de la frontière où ils ont reçu l'hospitalité. Mais c'est fait de la Pologne chez nous, peuple mobile et oublieux. Il en sera bientôt pour nous de la Pologne comme de la Grèce, un vain nom!

A propos de la Grèce, l'assassin de Capo-d'Istria a été fusillé à Nauplie. Ce jeune homme est allé à la mort comme il serait allé à une fête, le visage serein et dans le costume le plus élégant. A peine était-il fusillé, qu'on ensevelissait la victime. Toute la Grèce était en deuil et pleurait ce pauvre tyran, qui avait voué aux Grecs sa fortune et sa vie, et qui mourait assassiné à la porte d'une église où il allait prier pour les Grecs.

Quant à la secousse littéraire, elle a été grande dans ces quinze jours. Le beau volume de M. Hugo, *les Feuilles d'Automne*, poésie intime, poésie de forme domestique, écrite au berceau de l'en-

fant, sur le tombeau de l'aïeul, sous le ciel bleu de l'été, espèce de *confession* du poète, tel est ce livre qu'il faut lire dans le silence et la retraite pour le comprendre. Après *les Feuilles d'Automne* ont paru les *Iambes* de Barbier, le poète de la révolution; poète à la Juvénal, ne reculant devant aucune expression, devant aucune image; cynique à froid, cynique à feu et à sang, dangereux pour l'esprit mûr et peu dangereux pour les sens. Barbier est l'enfant poétique de la révolution de juillet. C'est lui qui a trouvé l'hymne des temps modernes.

L'infatigable libraire Charles Gosselin a mis en vente un nouveau roman de Walter-Scott, *Robert de Paris*; nous en parlerons quand nous l'aurons lu.

Chose étonnante! samedi passé, à la même heure, quatre théâtres avaient un succès mérité! Cela manquait dans les annales du théâtre.

Sans compter l'immense succès de *Richard d'Arlingthon* à la Porte-Saint-Martin. C'est un drame nouveau, inoui, plein de passions étranges, amusant comme un conte bien fait, une très-belle et très-grande chose, en vérité! C'est la première fois que l'histoire de l'ambition, telle qu'elle est dans les états modernes, ait été faite. Cette histoire a été poussée aux dernières conséquences; elle est allée jusqu'au meurtre. Ce drame sera le grand succès des trois premiers mois de l'année prochaine. La réunion des deux administrations de l'Odéon et de la Porte-St.-Martin dans une seule et habile main, produit un heureux résultat par l'échange des excellens acteurs que possédaient les deux troupes, et qui passent alternativement de la rive droite à la rive gauche de la Seine. Lundi dernier madame Dorval a joué *Antony* à l'Odéon pour la première fois, et elle y a obtenu un éclatant succès.

J'espère que voici une quinzaine remplie? Quatre procès politiques; la seconde ville du royaume pacifiée, ou à peu près; un volume de M. Victor Hugo, un volume de M. Barbier; un roman de Walter-Scott, une bulle du pape, un duel, et un drame qui est un chef-d'œuvre attribué à l'un des auteurs du *Joueur* et à un de nos premiers auteurs dramatiques.

*Revue des Deux Mondes.*

# PHILOSOPHIE DU DROIT,

PAR M. LERMINIER[1].

Le nouvel ouvrage de M. Lerminier a paru depuis deux jours seulement : le temps nous a manqué pour lire attentivement tous les chapitres qu'il a consacrés à la philosophie du droit; mais nous avons pu du moins saisir nettement le plan et l'ordonnance de son livre, et, hormis quelques détails d'exécution, quelques rapprochemens historiques, que nous n'avons pas eu le loisir de vérifier, nous avons rapporté de cette lecture faite à la hâte, un plaisir sincère et une instruction sérieuse.

Il a fallu, pour concevoir la philosophie du droit, telle que M. Lerminier entreprend de la définir et de la fonder, un courage élevé, une rare érudition, et en même temps une hardie persévérance pour poser et résoudre toutes les questions qu'il a entrevues, et qu'il a nettement acceptées, sans répudier jamais à l'étourdie aucune des conséquences qui s'en pouvaient déduire.

Dans son *Introduction générale à l'histoire du droit*, il avait tracé à grands traits l'esquisse de la jurisprudence européenne depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours, depuis la rénovation du droit romain jusqu'à Napoléon. Dans cet imposant prodrome, on pouvait déjà distinguer en perspective la carrière large et lointaine que l'auteur se proposait de parcourir. Aujourd'hui M. Lerminier, avant d'aborder l'histoire comparée des législations dont l'enseignement spécial lui a été confié, cherche et décrit non pas seulement les relations du droit et de la philosophie, mais bien aussi le sens intime et philosophique du droit. Il a tenté pour la jurisprudence qui, pour la pluralité vulgaire des intelligences, se réduit à la mesquine interprétation des lois écrites, ce que sir Humphrey Davy a tenté pour la chimie, c'est-à-dire, ni plus ni moins, l'exposition générale des principes qui doivent présider à l'institution de toutes les lois, ou du moins à l'aide desquels on peut vérifier leur légitimité réelle, leur force et leur durée, leur sagesse et leur viabilité.

[1] Chez Pantin, Place de la Bourse.

Et pour exposer ces principes dont nous parlons, M. Lerminier, a distingué dans la question qu'il s'était proposée, cinq élémens spéciaux et distincts, à savoir : l'homme en soi, la société, l'histoire, les philosophes, et en dernier lieu la législation.

Les deux premiers élémens, comme on voit, sont de philosophie pure; le troisième est destiné à vérifier les deux premiers, à les éprouver. C'est une précaution grave et utile contre les dangers d'une logique trop absolue; et nous devons en remercier l'auteur. Le quatrième élément est exclusivement consacré à la critique des grands hommes qui marquent dans les évolutions du génie humain des époques fatales, et qui servent de phares dans l'étude des siècles évanouis, depuis Platon jusqu'à Benjamin Constant. Le cinquième et dernier élément de la question, la législation, n'arrive, comme on voit, qu'après qu'il a été préparé, et presque nécessité par les autres.

C'est un plan vaste et bien suivi. Il est sage et logique en effet de procéder de l'individualité humaine à l'individualité sociale, de suivre les sociétés sur le théâtre de l'histoire, de saisir et d'analyser les principales scènes et les premiers rôles, et en même temps de juger les acteurs, puis de conclure de la *coutume* à la loi, de l'expérience à la règle.

Nous soumettrons seulement à M. Lerminier deux critiques : d'abord il nous a semblé que son style, en faisant la part inévitable de l'élocution improvisée, conservait encore trop d'habitudes oratoires, et que l'imagination, en colorant sa pensée de nuances éclatantes, altérait souvent la précision et la netteté des idées; c'est un défaut que le blâme ne peut atteindre, une exubérance facile à restreindre, mais que nous devons constater. En second lieu, dans le plan même adopté par M. Lerminier, avec son intention manifeste d'éprouver la philosophie par l'histoire, nous regrettons qu'il commence à Rome et qu'il néglige la Grèce et l'Orient. L'histoire, telle qu'il l'entend, est à coup sûr l'histoire humaine, c'est-à-dire, universelle, et sans doute, en remontant plus haut, il aurait trouvé pour ses principes de nouvelles et importantes épreuves.

Mais, tel qu'il est, son livre demeure comme un portique majestueux au temple qu'il va construire, comme une admirable préface à l'histoire comparée des législations.

---

Nous avons sous les yeux le prospectus de l'expédition scientifique de Morée, dirigée par MM. Bory de Saint-Vincent et Blouet. L'ouvrage sera divisé en deux sections, dont l'une, celle de sculpture sera confiée à M. Blouet, et l'autre, des sciences physiques, à M. Bory de Saint-Vincent. La division du travail, indiquée et expliquée par M. Bory, nous a paru sage et lumineuse. Sans nul doute, si toutes ses promesses se réalisent, comme nous devons l'espérer, l'expédition de Morée dépassera de bien loin la description de l'Égypte.

---

## ERRATA.

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE.

Page 480, ligne 15 : *revoir;* lisez : *recevoir.*
— 485, — 13 : *poussé;* lisez : *repoussé.*
— 488, — 2 : *j'ai rôdé dès le matin;* effacez *dès le matin.*
— 492, — 11 : *d'où je ne fusse;* lisez : *d'où je ne me fusse.*
— 493, — 5 : *du quinze siècle;* lisez : *du quinzième siècle.*
— 494, — 7 : *chargèrent;* lisez : *chargeaient.*
— 499, — 4 : *elle ne doutait que...;* lisez : *elle ne doutait pas que...*
— 505, — 9 : *Et là, au lieu de monter, elle...;* lisez : *Et là, elle...*

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

# TABLE

DES

# MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

## 1831.

### VOYAGES.

Un Épisode du Voyage de *l'Astrolabe*, par M. Dumont d'Urville. . . . . 1
Voyage à la Tête-Noire, par M. Charles Nodier. . . . 117
Voyages de M. de Rienzi. . . . . 229
Statistique de l'Empire chinois, par M. de Rienzi. . . 239
Le Mont Saint-Bernard, par M. Charles Nodier. . . . 268
Visite récente à l'île de Cuba, par M. Eugène Ney. . . 425
Travaux de la Société de géographie de Londres. . . . 559

### HISTOIRE. — PHILOSOPHIE.

L'Espagne religieuse, monarchique et industrielle, telle qu'elle est (Foreign quaterly Review). . . . . 133
Tableau des dernières révolutions du Brésil, par M. A. de Saint-Hilaire. . . . . 329
Jean-Jacques Rousseau, par M. Lerminier. . . . . 350
De la Révolution et de la Philosophie, par M. Edgar Quinet. . . . . 464
De la Marine française, par M. A. Jal. . . . . 586

## LITTÉRATURE.

L'autre Chambre, conte fantastique, par M. Léon de Wailly. . . . . 41
Une nouvelle Scène de la Vie privée. — Le Rendez-vous, par M. de Balzac. . . . . 74
Consultations du Docteur Noir. — Stello ou les Diables Bleus, par M. Alfred de Vigny. . . . . 171 — 475
Un Pressentiment, par M. Considérant. . . . . 206
Scènes d'une course de Taureaux à Aranjuez, par M. Fontaney. . . . . 279
Poètes d'instinct de l'Angleterre, par Mme de Montgolfier. . . . . 303
L'Échelle de soie, par M. Jules Janin. . . . . 370
L'Idole, iambe, par M. Auguste Barbier. . . . . 387
Les Deux Voix, par M. Victor Hugo. . . . . 511
Scènes historiques, par M. Alexandre Dumas. . . . . 609
Littérature critique. — M. de Balzac, par M. Emile Deschamps. . . . . 74
De la Haine littéraire, par M. Gustave Planche. . . . . 514
Marie, roman; Iambes de M. Barbier, par M. Sainte-Beuve. . . . . 524
Les Feuilles d'Automme, de M. Victor Hugo, par M. Sainte-Beuve. . . . . 647

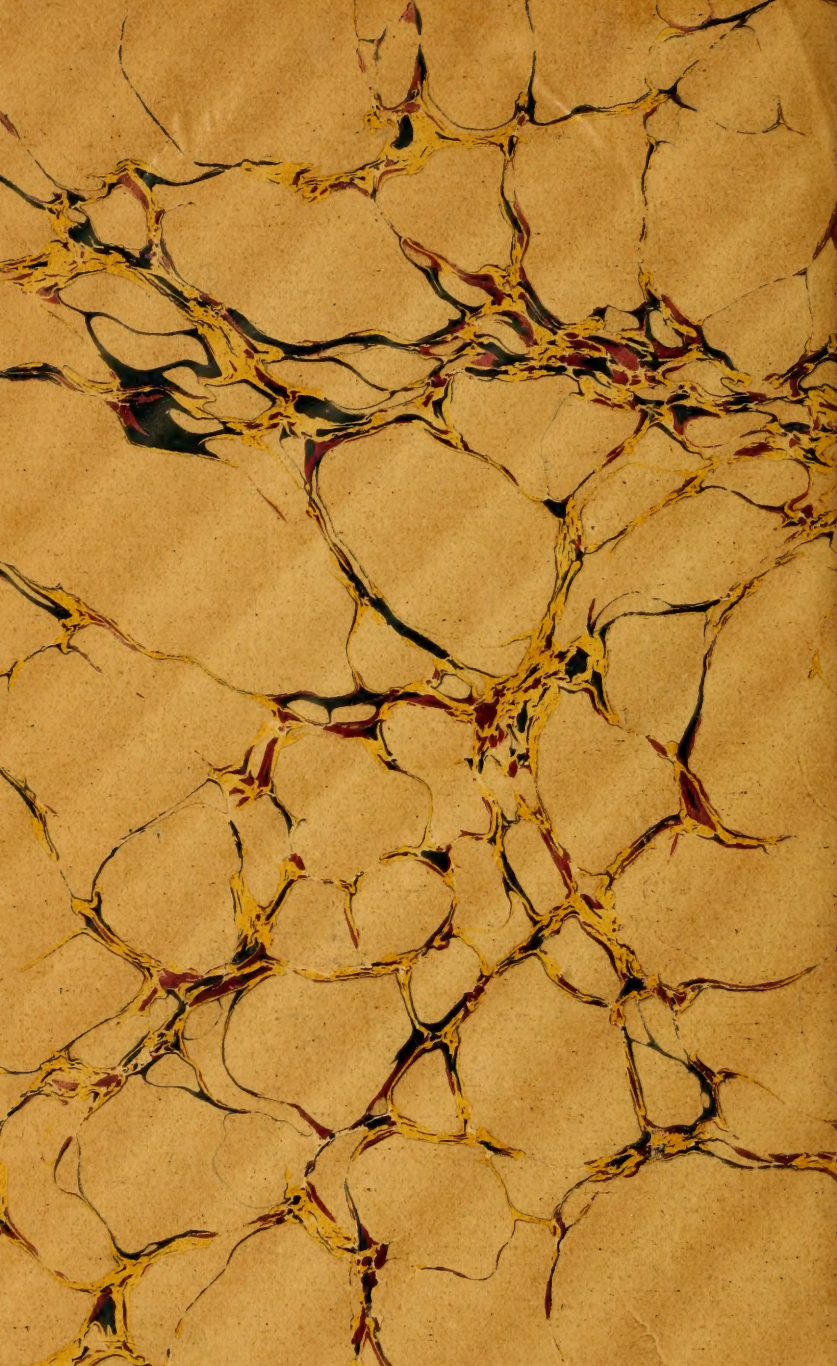
## VARIÉTÉS.

Descente à l'île Julia, par M. Constant Prévost. . . . . 393
Notice sur les Mavromichalis, par M. Argyropulos. . . 406

## REVUE. — CHRONIQUE.

Révolutions de la quinzaine. . 110, 215, 323, 414, 535, 659
Nouvelles de la littérature. . . . . Ibid.

FIN DE LA TABLE.



TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 508 167